

ÉTUDES

SUR

L'HALLUCINATION

II

LA CLINIQUE

La foi de l'halluciné. — L'hallucination dans la perception. L'illusion du correcteur. — L'hallucination liée à un objet. L'illusion des amputés, l'audition colorée, les images consécutives. — L'hallucination pure. Chez le normal : l'Eidétisme. — L'hallucination morbide. Neurologie de l'hallucination visuelle. Esthésie du rêve. Onirisme toxi-infectieux. Le Peyotl. — L'hallucination auditive verbale. L'impulsion verbale. L'hallucination psychique. — La négation de l'hallucination. — Opsiphile et Noéphème.

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES
PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

PIERRE QUERCY

PARIS
LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1930

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

ÉTUDES

SUR

L'HALLUCINATION



Digitized by the Internet Archive
in 2026

ÉTUDES

SUR

L'HALLUCINATION

II

LA CLINIQUE

La foi de l'halluciné. — L'hallucination dans la perception. L'illusion du correcteur. — L'hallucination liée à un objet. L'illusion des amputés, l'audition colorée, les images consécutives. — L'hallucination pure. Chez le normal : l'Eidétisme. — L'hallucination morbide. Neurologie de l'hallucination visuelle. Esthésie du rêve. Onirisme toxi-infectieux. Le Peyotl. — L'hallucination auditive verbale. L'impulsion verbale. L'hallucination psychique. — La négation de l'hallucination. — Opsiphile et Noéphème.

THÈSE POUR LE DOCTORAT ÈS LETTRES

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

PIERRE QUERCY

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1930

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



A Messieurs

GEORGES DUMAS et CHARLES BLONDEL

*L'hommage de mon respect,
de ma reconnaissance et de mon affection.*

A mes maîtres regrettés :

CHASLIN et DÉJERINE

I

LA FOI DES HALLUCINÉS

L'hallucination a beaucoup servi. Nous avons vu ailleurs que des philosophes l'ont observée ou éprouvée avec profit, bien qu'on s'étonne aujourd'hui de leur hardiesse à l'employer, de la confiance qu'ils accordent à cet être mystérieux et mouvant lorsqu'ils discutent de la perception, de l'image, et même de la réalité du monde extérieur. Les littérateurs en ont toujours fait une grande consommation, recherchent plus que jamais le secours des aliénistes, et s'intéressent certainement à la destinée de l'onirisme, ce précieux moyen. L'Etat est loin de la dédaigner : les églises ont largement utilisé ses services et surveillent toujours ce fait singulier, si peu maniable, si dangereux, jamais « de foi », même lorsqu'il produit, chez une Jeanne ou un François, des fruits divins. Des sociétés paraissent lui confier leur destin, si l'on croit ce qu'on dit des primitifs, du Yagé, du Peyotl. L'historien s'y heurte quelquefois, et on se rappelle l'effort des Lélut, des Maury, pour retrouver chez leurs déments et les grands hommes, Pascal, Socrate, la même hallucination et la même folie. La police et les juges ont fort à faire avec elle, et il n'est pas d'expert qui n'ait eu à présenter ou à soustraire au jury quelque meurtrier trop docile à la suggestion d'une apparition ou d'une voix. Le pédagogue en réglera peut-être un jour l'usage; non qu'il faille craindre sa pullulation spontanée, mais parce qu'on peut rêver d'intensifier les images, d'en faire des perceptions, de dresser l'écolier à réciter sa fable avec son livre absent sous les yeux, à suivre au tableau les invisibles sinuosités de la carte non tracée, à copier la tête de Minerve enfermée

dans l'armoire. Le psychiatre et le neurologue ont pour métier d'isoler, décrire, expliquer les diverses formes des phénomènes hallucinatoires et les affections où on les observe, de guérir s'il se peut, et de confier leurs résultats aux psychologues.

Quelque intérêt qu'ait l'étude littéraire, sociologique, historique, judiciaire, religieuse, et peut-être pédagogique de l'hallucination, j'ai cru devoir me donner ici une autre tâche.

Les mnémotechnies et les plus ingénieuses cultures de la mémoire n'ont jamais permis l'utilisation, la provocation, le choix, l'étude à loisir des riches perceptions du rêve ou de l'hallucination. Les toxiques nous donnent parfois ces illuminations, mais les paradis artificiels qu'ils procréent sont de bien mauvais goût. Le rêve et l'hallucination sont irrémédiablement des sous-produits, toujours inutilisables, parfois encombrants ou dangereux. Malgré « le charme de sentir », l'esprit se détourne des sens. C'est en eux et dans l'imagination qu'il trouve, avec Spinoza, l'abstraction et l'erreur, et dans une pensée sans image son progrès, son bonheur, les vrais êtres et le réel.

Philosophiquement détaché de la sensation, mais ne pouvant négliger ce fait étrange : le retour, chez le visionnaire, des apparences matérielles malgré leur absence, l'observateur n'hésite pas, fréquemment, à égaler ces deux perceptions, et, quelquefois, à faire de la perception « vraie » un rêve. D'autres fois, et cette tendance est beaucoup plus récente, il voit dans le rêve un scandale, un scandale à étouffer. Habitué à la série : objet, perception, image, idée, il ne peut se familiariser avec la présence de cet intrus : le rêve, l'hallucination, la perception sans objet, la perception de l'objet malgré son absence, être morbide, trompeur, inquiétant, diabolique. Il l'étudie, et encouragé par certains faits, il en vient à se demander si ce parasite existe vraiment, si on ne pourrait pas le supprimer, mieux, constater son inexistence.

Dans ce dessein, on utilise surtout des observations cliniques, on réduit à d'humbles phosphènes les rêves et les visions toxiques les plus somptueuses, on cherche à vider

le délire onirique de toute véritable hallucination, on ne voit plus que pseudo-hallucinations, interprétations, croyance, attitude, comportement, conduite, et, par exemple, dans les hallucinations auditives des persécutés classiques, monologue du sujet lui-même.

Des gens, éveillés et s'observant, disent voir ou entendre soudain, avec toute la force et l'insondable détail de leur matière, des visages et des discours, où il n'y a que le silence, la nuit, le vide, rien. Deux opinions opposées semblent aujourd'hui également avantageuses à leur égard. On peut accepter qu'un être, absent et passé, puisse nous apparaître, dans son infinité, lors de nos rêves ou de nos fièvres, même dans nos cécités, même à l'état normal. On peut, tout au contraire, nier les innombrables visions et locutions que des milliers d'hallucinés affirment tous les jours depuis toujours, et les réduire à des illusions, délusions, croyances vides, attitudes, comportements, conduites, mensonges, verbalismes, vaine présentation des images et du discours intérieur comme perceptions et comme objets. Le choix d'une de ces opinions permettrait d'aboutir à un exposé cohérent et assez bref. Il n'en est pas ainsi lorsqu'on tente, non pas de les adopter toutes les deux, mais d'exposer, à propos d'un certain nombre de phénomènes, quelques phases de ce conflit de points de vue, et quelques-uns des faits que peut, par chance, mettre en lumière la dispute.

Je crois, dit Pascal, aux miracles dont les témoins se feraient égorger. La foi des visionnaires est de cet ordre. Plutôt que de renier leurs voix ils volent au martyre ou, tout au moins, s'éternisent dans un établissement psychothérapique; sur l'ordre de leurs voix, ils agissent, ils tuent.

Plus difficile que Pascal, on croit avoir là-dessus des finesses qui le dépasseraient. On croit savoir que l'élan du martyr ou du meurtrier a les visions pour effet et non pour cause. La foi qu'il dit tenir d'elles les engendre; sa ténacité n'est pas l'effet de la vision; c'est au contraire sa persévérance qui fait l'énergie de son « j'ai vu ». Loin de faire la conviction et la constance du sujet, la vision est

leur œuvre, et la question de sa réalité reste entière. On croit même pouvoir assurer que de tels systèmes de croyances facilitent des « j'ai vu » fort peu critiqués, aussi rapidement accordés qu'obstinément maintenus. Un flottant phosphène — si le patient Croit — sera la colombe du Saint-Esprit. Ebloui par sa foi, il ne saura jamais qu'il a vu la plus physiologique mouche volante, et Pascal, aujourd'hui, avec tous les clergés, s'il s'efforçait de justifier les visions, se méfierait des violentes affirmations du visionnaire.

Ce n'est pas sûr, car les sujets pullulent selon qui la vision, inattendue et bizarre, surgit hors de toute préperception, de toute préparation consciente, et serait elle-même, elle seule, leur grand motif conscient de croire en elle, leur « quod et quo creditur ». Ils assurent qu'ignorants de toutes autres causes de leur foi, ils exigent nécessairement de la vision des titres à leur confiance, des traits caractéristiques intimes. Ils ne veulent pas que la gestation inconsciente de la foi, même si elle a fait le terrain de la vision, paralyse leur critique et les incite à de trop légers « j'ai vu ».

Les malades, en grande majorité, sont très fermes là-dessus. Quand ils ont entendu « faussaire... tu violates ta fille... on se moque de toi dans toute l'Europe... », ils ne pensaient à rien qui pût les induire à « réaliser » de telles images verbales. Quand ils ont vu surgir, la nuit, un monstre grimaçant, un joli petit Lilliputien, une fleur merveilleuse, ils prétendent qu'aucune analyse ne fera de ces perceptions des images et des interprétations. Pour eux, ces mots, ces choses, irréels si l'on veut, sont aussi correctement perçus que les objets qu'ils simulent. Ils veulent qu'on admette leur « j'ai vu, j'ai entendu », comme ceux du savant, de l'artiste, rompus aux finesses du regard et du compte rendu. Ils prétendent à l'objectivité, non de ce qu'ils ont vu, mais de leur attitude et de leur critique. Ils savent bien, on ne doit jamais l'oublier, que leur perception est sans objet; ils ne supportent pas qu'on s'obstine à rabâcher qu'ils n'ont pas perçu, vu, entendu, oui.

On leur dit : « Vos perceptions sans objet étant inconcevables, ne peuvent être qu'images, souvenirs mal interprétés ». Non, disent tout d'une voix les connaisseurs : une

image, un souvenir n'est pas, n'est en rien, n'est à aucun titre et à aucun degré une perception, tandis que l'hallucination en est une.

C'est la vieille discussion sur la différence de nature ou de degré entre la sensation et l'image. Croyant en la différence de nature, et incapable de comprendre qu'on fasse de l'image du rouge une sensation de rouge, je me suis heurté, chez le tenant de la différence de degré, à une foi tout aussi vive; il n'est pas moins étonné de ne pas rencontrer le consentement universel. Quand je pense à la tour Eiffel, dit-il, je la vois sur la table, toute petite, ou à sa place et avec sa taille; mieux encore, quand je ferme les yeux et pense au Monsieur qui est assis en face de moi, je le vois toujours; quand je pense à ce que vous venez de me dire, je l'entends. Il ne saurait être question d'épuiser et de clore ici ce débat.

Différence de Nature, Différence de Degré : il serait intéressant de chercher si chaque tentative pour intellectualiser, conceptualiser, décrire, isoler, nommer, ou simplement dire la différence entre sensation et image, n'a pas toujours mené son auteur à identifier ces deux mondes. En physique, pareil effort nous a valu des identifications retentissantes. L'analyse du rouge et du jaune a paru réduire leurs plus spécifiques différences à des nombres; de même l'analyse de la lumière, de l'électricité, de la matière, si bien que l'univers ne fut plus, un moment, qu'une collection d'identiques, une gamme unique, une équation à une inconnue. Sur l'irritant problème de la sensation et de l'image, Aristote, Descartes, Spinoza, Leibniz, Hume, ont abouti à des abandons de la qualité, et nous avons vu ailleurs que Bergson, tout en proclamant « la différence de nature entre percevoir et se souvenir », les a identifiés comme les autres.

L'affirmation de leur différence qualitative persiste cependant dans toute sa force, et plus s'obstine l'assaut des identificateurs et gens de quantité, plus la défense est acharnée. C'est ainsi que Stumpf, dans un des plus récents ouvrages consacrés à la défense de la différence de degré et de l'identité de nature, cite un de ses contradicteurs qui

ne craint pas de s'exprimer ainsi : « la théorie de la différence de degré ne peut se défendre sérieusement, et il est superflu de lui donner le coup de grâce » ¹.

De l'autre côté de la barricade, on n'est pas moins vif, et dans la célèbre discussion de 1855-1856, à la Société Médico-Psychologique, les deux partis ont abondamment échangé leurs affirmations sans résultat. « Au propre et sans figure, disait Peisse, la représentation d'une qualité sensible est une sensation » ², se représenter une couleur, c'est la voir; un son, c'est l'entendre. « Les deux faits, disait au contraire Baillarger, me paraissent séparés par un espace infranchissable, il y a là une différence essentielle, radicale, que rien ne peut effacer, il n'y a entre ces deux phénomènes nulle gradation possible » ³. Et cette ardeur est d'autant plus intéressante que Baillarger venait de décrire, entre l'hallucination sensorielle et l'image, le chaînon intermédiaire, le passage de l'hallucination psychique.

Malheureusement pour eux, les partisans de la différence de nature ont trop souvent voulu la définir, bien que rien ne les y oblige. Il leur suffit de dire, par exemple ⁴ : la sensation de vert a quelque chose de positif qui la fait sensation; et l'image de cette sensation, outre qu'elle est dépourvue du caractère sensoriel, possède à son tour un caractère différent, et non moins positif, un quale qui la fait image. Entre un angle droit, un angle aigu et un angle obtus, entre 10°, 45° et 75°, il y a du qualitatif, et de l'infranchissable; entre midi, une heure, deux heures, trois heures, il y a des différences spécifiques, entre l'Est et l'Ouest, entre les points de l'espace dit homogène, entre 1, 2, 3..., entre 15 et 17, il y a des différences de nature, et il n'est pas nécessaire d'être un primitif pour le sentir et le savoir, et il n'est pas nécessaire qu'on cesse un jour de le percevoir; malgré la science et le verbalisme de la quantité, on peut ne pas oublier l'abîme qualitatif qui sépare deux quantités voisines, aussi bien que le rose du

1. Müller Freienfels, *Zeitschr. f. Psych.* 60, 382, in Stumpf, *Empfindung u. Vorstellung*, Abh. d. Preuss. Akad. d. Wiss., Phil. Kl., 1918. — 2. A. M. P., 1845, 544-547. — 3. *Ibid.*, 1856, 128. — 4. Boris Sidis, *The doctrine of primary a. secondary sensory Elements*, *Psych. Rev.*, 1908, 44-68, 106-121.

mauve et la perception de l'image. Visible à tous, malgré tous les pièges quantitatifs, quand il s'agit d'une couleur et d'un son, de deux couleurs, de l'écarlate et du carmin, aussi évidente qu'ineffable et victorieuse des transitions, des passages et des confusions quand on oppose deux objets ou deux sensations, la différence de qualité est aussi claire et n'est pas moins confuse quand sensation et image se font face.

Pour avoir voulu percevoir, toucher et définir l'émotion, James l'a perdue dans ses concomitants sensoriels et viscéraux, et il a fallu que ce soient précisément les physiologistes qui la retrouvent. C'est pour vouloir toucher l'image qu'on semble fatalement amené à la confondre avec ses antécédents et ses dessous sensoriels et moteurs⁵, et nous avons déjà vu les Cartésiens se plaindre de cette répugnance pour ce qui ne se palpe pas, et pour les réalités supérieures que seraient les images et les idées.

Ces confusions fournissent à leurs auteurs les plus singuliers résultats. Stumpf⁶ n'a ou n'aurait nulle peine à effacer une à une les différences nommées et décrites entre sensation et image; il lui serait aisé de montrer qu'on ne peut trouver à l'une aucun attribut qu'on ne le découvre aussitôt dans l'autre; et on pourrait lui accorder d'avance qu'on ne décrira et ne définira pas la différence de nature. Mais il ne peut pas davantage réussir à préciser, sinon mesurer la différence de degré. En matière de son, dit-il, d'affaiblissement en affaiblissement de l'intensité objective, quand on est au-dessous du seuil de la plus faible sensation de son, ou du plus faible son perceptible, alors commence une nouvelle échelle de sensations auditives, celle des sons représentés. Le souvenir d'un son de 10^{-5} ergs est une sensation répondant à un son de 10^{-15} ergs; la sensation auditive de 10^{-15} ergs, un son si faible ne peut l'engendrer, c'est la sensation de 10^{-5} ergs qui la provoque, et on l'appelle représentation ou image. Le son 10^{-5} a ses sensations, mais il a aussi ses souvenirs, qui seraient, avec Stumpf, les sensa-

5. Watson et les divers Behavioristes, quand ils s'efforçaient de remplacer toutes les images par des sensations faibles et surtout par des processus sensori-moteurs laryngés verbaux. *Behavior*, 174, et *Journal of Phil.*, *Psych. a. Scient. Meth.*, juillet 1923. Cf. Russell, *Analysis of Mind*, trad. franç., 150-151. — 6. *L. c.*

tions répondant au son de 10^{-15} ; et l'image, inintelligible peut-être dans la théorie de la différence de nature, sera non seulement inintelligible mais absurde dans la théorie de la différence de degré. Comment en effet « les sensations » de sons répondant à une intensité objective de 10^{-15} ergs peuvent-elles être à la fois impossibles comme perceptions d'un tel son, possibles quand même, senties normalement comme images des sons 10^{-5} , et senties quelquefois, dans l'hallucination, comme perceptions de ces derniers sons ?

Russell, dans son *Analysis of Mind* ⁷, constate comme les autres que les différences soi-disant qualitatives nommées ou décrites entre sensation et image ne peuvent tenir leur rôle. Il fait d'ailleurs exactement la même découverte quand il s'agit de distinguer la sensation de l'objet, et il en arrive à ceci : la matière se compose de sensations, rien n'empêche nos sensations de faire partie de la matière, on a enfin de bonnes raisons d'exclure toute différence intrinsèque entre image et sensation; et, partout, il revient sur l'absence d'un signe universel permettant de les trier. Il reconnaît pourtant que les images sont « provisoirement » soumises à de tout autres lois que les sensations et ont de tout autres causes, de tout autres effets. Les sensations et les images, qu'il faut identifier, faute de différences intrinsèques, pourraient donc être absolument opposées quand on s'adresse à leurs lois, leurs effets et leurs causes. On pourra s'étonner de voir coexister l'identité intrinsèque avec une différenciation aussi poussée.

L'embarras n'est pas moins grand au camp de la différence de nature. Un auteur déjà cité ⁸, et dont les tentatives mettent bien en lumière certaines difficultés, constate à son tour que les différences accumulées ne tiennent pas et que tous les tableaux de signes différentiels sont négligeables; puis, ayant attribué, nous l'avons vu, un caractère positif spécial aux images, il leur cherche maintenant un caractère négatif également spécial : ce serait l'absence d'Intensité. L'intensité n'appartiendrait qu'à la sensation, sous la réserve déjà signalée que « the slightest change in the intensity of the sensation changes its qualitative charac-

7. Trad. franç., 107, 109, 116, 120, 137, 287... — 8. Boris Sidis, *l. c.*

ter ». L'image connaît pourtant des degrés, mais ce ne sont pas des degrés d'intensité, ce sont des degrés de vivacité, « vividness » ; et on peut rappeler ici Fechner : « la force d'une représentation est bien différente de la force avec laquelle nous nous la représentons » ⁹.

Cette thèse : les images n'ont pas de degrés d'intensité, on sait avec quel éclat Bergson, dans l'Essai sur les données immédiates de la conscience, l'a étendue aux sensations, sublimant ainsi la question de la différence entre les deux domaines, enlevant le gênant soutien de la quantité à la différence qualitative, faisant le vide sous celle-ci. Une sensation d'effort n'est pas de plus en plus intense, mais passe par des degrés qualitatifs pour la plupart innominés ; et nous confondons l'échelle qualitative des efforts avec le fait qu'à cette gamme correspond un accroissement numérique des muscles ou des fibres musculaires intéressées. Une sensation de piqûre n'est pas de plus en plus forte, mais nous oublions les degrés qualitatifs, dont quelques-uns seulement sont nommés, chatouillement... contact... piqûre... douleur... irradiation..., pour ne plus nous rappeler que la pression croissante de la pointe. Une sensation de son n'est pas de plus en plus intense ; le son nous absorbe de plus en plus largement. Une page blanche qu'on obscurcit graduellement jusqu'au noir ne passe pas par des degrés quantitatifs de gris, et il y a des différences de nature entre les gris successifs comme entre le noir et le blanc, le vert et le rouge, le bleu et l'indigo ; mais, à force de mettre la quantité de la cause dans la qualité de l'effet, à force d'abuser des commodités du procédé quantitatif, nous finissons par oublier les différences de qualité. Encore évidentes dans la gamme des couleurs, on les discute dans la gamme des sons, il faut un effort pour les retrouver dans l'échelle des gris, des piqûres, des efforts ; il faut presque se refaire primitif pour les retrouver en géométrie et en arithmétique ; il faut un effort d'introspection que beaucoup n'ont pas voulu faire, pour saisir la vérité Bergsonienne sur ce point.

Il est banal de rappeler que quantité et qualité sont

partout inséparables. Il y a des degrés entre un son et une couleur, et l'obstacle d'une différence de nature entre le vert-pomme et le vert-pré. Les faibles différences de degré n'empêchent pas les différences de nature d'être infranchissables, les abîmes qualitatifs n'empêchent pas le lien des degrés, les transitions ménagées, les confusions éventuelles; ils impliquent, loin de les exclure, la continuité, les passages, les intermédiaires.

Aussi n'aura-t-on nullement progressé vers l'identification de la sensation et de l'image quand on aura indéfiniment multiplié entre elles les transitions, les images consécutives, les *Erinnerungsbilder*, les souvenirs immédiats, le présent spécieux, les sensations acoluthes... On montrera sans peine qu'une image, comme une perception, peut être objective, extérieure, proche, lointaine, vaporeuse, aiguë, transparente, opaque, précise, complète, détaillée, stable, indépendante de la volonté, obsédante, étrangère, hostile, stetig, zwangsmässig, leibhaft, lebhaft comme un objet; on pourra soutenir, contre toute évidence, que nous ne pouvons nous représenter un objet que devant nous ou en nous retournant mentalement, une cour profonde qu'en la survolant, la surface entière d'une sphère qu'en faisant le tour, une masse volumineuse qu'en la parcourant ou la réduisant; tous ces efforts, ces vérités ou ces apparences n'arracheront pas un commencement de concession à qui prétend que sa perception et son image du rouge sont deux états premiers absolument distincts.

Sans doute, ou peut-être (c'est une croyance fort répandue), l'enfant et le primitif tendent-ils à réaliser leurs souvenirs comme nous réalisons obstinément nos sensations, transférant pathologiquement aux images ce qui nous paraît normal, obligatoire et légitime dans le domaine des sensations; mais si, parfois et dans certains états, la perception et le souvenir de ce morceau de sucre sont tous deux ce morceau de sucre, et si le souvenir de Pierre comme la perception de Pierre devient Pierre lui-même, l'être imaginaire ainsi réalisé est pourtant tout autre que l'être perçu. Aussi loin qu'on remonte dans l'esprit du primitif et de l'enfant, en admettant qu'on y trouve un stade où l'ima-

giné s'objective et se réalise comme le perçu, la différence qualitative subsiste même si la différence numérique ou la dualité s'efface. Perception et image ont le même objet, l'objet extérieur; et si le primitif tend peut-être à oublier leur dualité quand il les confond toutes deux avec l'objet, leur spécificité individuelle ne s'amointrit nullement pour cela. Pour acquises et progressives que soient peut-être, je n'en sais rien, les notions de subjectivité et d'intériorité, à moins que ce ne soient celles d'objectivité et d'extériorité, elles ne contredisent nullement la spécificité de l'image. C'est précisément la différence qualitative et sa conscience qui rendent possible le classement des choses intérieures et extérieures, objectives et subjectives, avec les avantages pratiques de ce tri. C'est parce qu'il y a une différence immédiate et évidente entre le souvenir et la sensation qu'individu et société peuvent répartir les réalités psychologiques en deux groupes : d'un côté (avec les objets), les sensations, l'extérieur, l'étranger, l'irréremédiablement objectif, quel que puisse être parfois notre désir de son inexistence extérieure et de son intériorité; en face, les images, incurablement subjectives, quels que soient parfois leur puissance et notre désir d'objectivation, de réalisation et de projection. Ce sont ici des différences intrinsèques, primitives, premières, immédiates qui commandent, permettent ou empêchent l'objectivation, et il ne sera permis qu'en deuxième ligne à nos émotions et aux impératifs sociaux de venir confirmer, utiliser, accentuer, compliquer ou perturber l'ordre obtenu par la physique et la logique des sensations et des souvenirs ¹⁰.

On peut vouloir dire, avec James ¹¹, que nous sommes mis en demeure de choisir un monde « réel »... que, pour être réel, un objet doit être « important »... que réalité signifie relation avec la vie émotionnelle... que je veux l'existence des objets... Mais, si l'on parle ainsi, il faut reconnaître que la distinction entre un monde extérieur et un monde subjectif est permise par la distinction préliminaire de la perception et de l'image. « Perception »

10. Sur ce point, cf. par exemple, Maréchal, *Etudes de psychologie des Mystiques*, I, 113-114. — 11. *Principles*, II, 293-298.

n'implique pas nécessairement et immédiatement objectivité, existence hors de moi; et « image » ne signifie pas d'emblée subjectivité et intériorité au moi; toutes deux, s'il le fallait, pourraient être également dites objectives et externes ou subjectives et internes. On le sait de reste, la sensation, dans les hallucinations reconnues, peut retourner au moi dont on l'a détachée, et l'image, dans ce qu'on a appelé l'hallucination psychique, peut être aussi extérieure, étrangère et objective que l'objet le plus lointain, sans cesser d'être image et sentie comme telle. On a réparti sensations et images comme on l'a fait parce qu'une différence qualitative, immédiate et indicible l'a permis.

Survivance et supériorité, malgré degrés, passages et confusions, de la différence qualitative, spécifique, de nature, entre sensation et image. Possibilité de prendre des images pour des objets extérieurs. Ces deux affirmations amènent à distinguer deux grandes classes d'hallucinations, sans compter les « hallucinations » « psychiques » :

1. — Les hallucinations réellement esthétiques. En l'absence de l'objet, le mouvement qui a fait de la perception l'image peut se reproduire en sens inverse, et la perception ressuscite, identique à ce qu'elle a été sous le choc de l'objet, à ce qu'elle serait s'il était présent.

2. — Les hallucinations non esthétiques mais prises pour telles. Ici l'image, restant image, et ne se transformant nullement en perception, a d'abord les honneurs de l'objectivation, de l'extériorisation au moi et de la réalisation en objet; puis, pour une conscience obscurcie et inattentive à ce qui se passe en elle, oublie de s'appeler toujours image et, se laissant prendre pour un objet, se laisse appeler à tort perception¹².

Nous verrons à chaque pas se combiner ces deux manières d'être halluciné, ou s'opposer ces deux théories. Nous avons vu ailleurs qu'elles pouvaient toutes deux se réclamer de Leibniz; mais c'est surtout au siècle dernier qu'elles se sont peu à peu précisées. « Les uns, disait déjà Baillarger¹³,

12. Le phénomène dit : « hallucination psychique », dont nous reconnaitrons l'importance et le plein droit à l'isolement, c'est l'image objectivée, extériorisée au moi, et parfois même réalisée en objet, mais sans perte ni de sa nature d'image, ni de la conscience qu'elle est toujours une image. — 13. Sur les hallucinations hypnagogiques, A. M. P., 1845, II, 137.

considèrent l'hallucination comme un symptôme physique, les autres comme un délire. Pour les uns, les hallucinés sont réellement impressionnés comme s'ils voyaient; pour les autres les hallucinés se trompent, et n'éprouvent rien de ce qu'ils disent ». « Comme Burdach, disait-il ailleurs ¹⁴, comme Müller, Nicolaï, Sandras, Maury, je n'hésite pas à établir la ligne de démarcation la plus nette entre les hallucinations et les images les plus vives. Les hallucinés ont la même sensation que si un objet était placé devant leur œil vivant et ouvert... ». Baillarger, nous avons déjà dû le noter, Baillarger à qui les hallucinations « psychiques », les pseudo-hallucinations, les hallucinations restées images doivent leur fortune, n'hésitait donc pas à adopter la théorie de l'hallucination phénomène physique, perception, séparée de l'image par le même abîme que l'objet.

« ...Que le sujet voie ou entende dans sa conscience un objet que je ne vois pas, cela n'a qu'un médiocre intérêt, car sa conscience intime ne nous intéresse pas, et, surtout, n'intéresse pas la science. Ce qui est intéressant, pour la science et la police, c'est qu'il se comporte comme un homme qui voit des signaux, qui entend des injures, qu'il frappe, qu'il accuse. Supprimez ces actions réelles, ne conservez qu'un fait de conscience incommunicable dont personne ne parle ni ne parlera jamais, il y a peut-être quelque chose au point de vue métaphysique, mais du point de vue de la science psychologique, il n'y a rien du tout, et il n'y a pas lieu de parler d'hallucination » ¹⁵. M. Janet renonce heureusement bientôt à ce mépris. Il vient de réduire l'hallucination au comportement hallucinatoire, et de faire de l'acte, de l'acte impulsif, l'essentiel. En réalité, il se dissimule si peu que le comportement moteur est ici secondaire et contingent, qu'il le dit aussitôt. « Le rêve, remarque-t-il, ne comporte aucun de ces actes, de ces attitudes, de ces paroles ». Or il en est exactement de même, le premier halluciné venu nous le dira, des hallucinations de la veille. Dans la majorité peut-être des cas, l'hallucination, celle de la veille à l'égal de celle du rêve, ne comporte ni acte,

14. Discussion de 1855-1856, A. M. P., 1856, 128-132. — 15. Médications psychologiques, I, 266-267.

ni discours, ni « attitude » ; maint sujet, éveillé aussi bien qu'endormi, assiste, passivement et sans agir, à une aventure auditive ou visuelle, abandonnant son corps inerte, son ouïe captive, ses yeux fermés, son langage intérieur inhibé aux voix et aux visions. M. Janet, malgré un effort pour séparer radicalement le rêve de l'hallucination, nous ramène donc à l'affirmation éternelle de l'halluciné : mes visions, bien avant d'être des attitudes, des comportements, des conduites et des croyances, sont des perceptions sans objet, dignes de toute l'attention du psychologue ; et si M. Janet nie l'intérêt de l'hallucination, c'est peut-être qu'il la nie elle-même, en la réduisant à un comportement moteur obscurément mimétique de la perception.

Ainsi, dès les premiers pas, nous nous heurtons sans cesse au problème actuellement le plus exigeant : l'hallucination-perception sans objet, l'hallucination comportement imitateur et mensonger de la perception.

La question s'est toujours posée, mais ne s'est que récemment dédoublée pour prendre les deux formes suivantes.

J'ai vu le Christ, dit « une folle ». Premièrement, lui répond-on, le Christ n'a certainement pas daigné se montrer à vous, ni faire, ni permettre que se fasse une image, une « species », une figure, un corps métapsychique à sa ressemblance. Vous n'avez donc pas vu le Christ. Deuxièmement : non seulement ne s'est pas réalisée pour vous une apparition plus ou moins immédiate du Christ, mais vous avez commis la singulière erreur de prendre pour vision vos imaginations. Vous avez pensé au Christ, et, comme vous êtes folle, vous dites *J'ai vu*, par un gros mensonge dont vous n'êtes pas responsable et dont vous n'avez même pas conscience. Grâce à un état de dédoublement ou de dissociation intellectuelle et à un sentiment très vif d'automatisme mental, certaines de vos idées vous paraissent vous être étrangères et vous venir du dehors ; ou bien vous essayez, par ces mots, j'ai vu le Christ, d'exprimer je ne sais quel ineffable état, morbide.

C'est dans son deuxième membre que l'admonestation est le plus intéressante, et c'est précisément à la deuxième condamnation, nous a-t-il semblé dans un précédent travail, que répliquent les principaux connaisseurs, les mys-

tiques, et leur chef incontesté, sainte Thérèse, et aussi les malades. « Dans mes visions, lui avons-nous fait dire, il n'y avait pour moi rien de visible, audible ou palpable. Je n'en ai pas moins vu, entendu et touché le Christ. Il n'y a pas eu d'objet, c'est convenu. Il n'y a pas eu non plus imagination.

« Vous m'accordez que je connais le Christ aussi bien que quiconque, puisqu'il n'est pas d'image honorable de lui que je n'aie considérée et méditée; vous assurez que je sais doctoralement et pratiquement distinguer entre pensée, image, rêverie, rêve, folie, santé et perception; vous m'attribuez une ferme raison et je ne sais quelle finesse psychologique. J'en ai fait l'emploi ici et voici ma conclusion :

« Lorsque j'ai vu N.-S. sous la forme humaine qui lui est donnée dans tel tableau d'église, N.-S. a pris, dans mon âme, dans ma mémoire, dans mon imagination si vous voulez, une figure de lui, un souvenir de gravure ou de médaille. Et il en a refait, en y ajoutant des sublinités, une chose vue et touchée, le double psychologique total d'un objet, sa perception intégrale. Appelons cela, si vous voulez, vision imaginative ou hallucination; je n'y vois nul inconvénient; mais laissez-moi dire : j'ai vu le Christ dans une hallucination divine, j'ai vu.

« Vous me direz en vain : à la faveur d'un début d'extase, c'est-à-dire de sommeil, l'homme perd la conscience exacte des objets qui l'entourent; en outre, il devient sujet à des sensations anormales et n'est plus apte à les juger sainement. En ayant mal jugé dans l'extase, il sortira d'elle, non pas avec le souvenir des objets et sensations qui lui ont été en effet présentés sans qu'il s'en doute, mais avec la mémoire des vicieuses interprétations qui ont été toute sa conscience. Après sa prétendue vision comme pendant, il sera donc incapable d'un compte rendu correct de ce qui s'est passé. Ainsi, à ce degré et sous cette forme de démence, il donne à ses confuses perceptions et à ses puériles imaginations les noms des objets désirés ou redoutés. Alors, l'image de sa lampe, un moment encore visible à ses yeux fermés, sera une lumière céleste; quelques jeux informes de sa vue momentanément malade, quelques objets mal perçus, quel-

ques bruits lointains, lui suffiront pour croire à la présence du Christ. A la limite, dans le simple vide de ses bras, il croira sentir des contacts, que rien n'empêche, s'il est convenablement ému et dément, d'être le Christ.

« Cela arrive, et j'en ai jugé comme vous dans certains cas où l'on m'a consultée. Dans mon propre cas, j'ai systématiquement douté. Je me suis alarmée de l'extraordinaire ressemblance, non seulement entre les visions divines, les visions diaboliques et les visions morbides, mais entre les apparitions authentiques et les illusions où l'âme se figure entendre et voir alors qu'elle imagine et parle. La similitude est inquiétante et la distinction difficile; mais j'ai douté, médité, comparé, et je vous affirme définitivement que j'ai vu le Christ, que j'ai eu une hallucination divine, une perception sans objet correcte et fondée ».

Maint halluciné d'Asile parle comme s'il connaissait la théorie Thérésienne; et dans les chapitres qui suivent, j'énumérerai sans profit aux malades, et à l'halluciné que j'ai parfois été, quelques-uns des très nombreux faits où l'hallucination se réduit à une interprétation : du simple schéma d'un cube, quelques traits sur du papier, l'esprit peut faire, surtout si l'œil fixe l'image consécutive de ce schéma, un coffret magique¹⁶. Il y a, dans maint objet mal perceptible ou mal perçu, dans la moindre métésthésie ou le plus quelconque phosphène, matière à des ambiguïtés et à des confusions multiples et vastes¹⁷. Le correcteur¹⁸ d'un texte fait des erreurs de lecture insensées, et peut être amené à des distinctions, élémentaires mais presque toujours oubliées, entre « j'ai vu » et « j'ai lu ». L'amputé¹⁹ qui nous dit : je sens ma main, arrive à reconnaître qu'il donne les noms familiers des détails et des actes de sa main aux perceptions élémentaires, pauvres et confuses, issues de son moignon. Les phosphènes et les images consécutives les plus ordinaires peuvent, dans leurs caprices, être méconnaissables et simuler, de très loin pour le normal, de tout à fait près pour le rêveur, les objets les plus surprenants²⁰. Tel malade peut prendre, sans trace d'hallu-

16. P. 45. — 17. P. 175-176. — 18. P. 67. — 19. P. 121. — 20. P. 175-176.

ination, l'attitude hallucinatoire²¹, et, pour l'avoir prise, dire un moment « j'entends, je vois ». Celui-ci supporte qu'on réduise ses voix à son propre monologue²², oral ou mental, projeté ou non sur des bruits objectifs ou subjectifs. Ce mystique ou cet aliéné vulgaire finit par reconnaître que ses prétendues visions ou voix n'ont été que des images vives sans rien de sensoriel²³. L'aveugle dément²⁴, sans perception, sans phosphènes, sans hallucinations, sans attitudes hallucinatoires et sans images, est encore capable de dire : Je vois. C'est la façon extrême de paraître, de se dire et de se croire halluciné quand on ne l'est pas. En voici un exemple.

J'observe en ce moment dans mon service une vieille femme, une démente sénile. Elle est debout, elle va et vient, elle connaît son lit, elle s'habille à peu près seule, elle mange à peu près proprement, elle connaît l'heure des repas, elle n'est pas très désorientée dans le temps et le monde extérieur, elle peut parler de son passé, elle délire assez activement, elle a de vives colères contre des ennemis qui viennent la tourmenter jusqu'au dortoir, puis, calmée, m'explique : « Tout ça, ce sont des souvenirs de mon vieux temps, il ne faut pas y faire attention ». Elle n'a ni hémiplégie, ni aphasie, ni apraxie, ni agnosie tactile.

Elle est aveugle, et elle n'en sait rien.

Cette anosognosie n'est pas très rare²⁵, mais, dans ce cas, elle présente une particularité. L'inconscience ou la négation de la cécité a été jusqu'ici décrite, à ma connaissance, dans les cécités corticales, après destruction des territoires corticaux optiques. On disait : la destruction de ces centres ne détermine pas seulement la cécité pure et simple, mais des troubles psychiques assez spéciaux. C'est si vrai, ajoutait-on, que des lésions occipitales incapables d'amoindrir gravement la vision provoquent cependant ce qu'on a appelé cécité psychique, l'impuissance à reconnaître les objets. Il n'est donc pas très surprenant que des lésions profondes et bilatérales des centres occipitaux provoquent, avec l'amblyopie ou la cécité, des troubles psychiques de l'ordre de l'agnosie et, à la limite, l'anosognosie. Une de leurs variétés serait cette chose étrange : l'inconscience de la cécité, l'affirmation de la vue.

Dans le cas que j'observe, la situation est assez différente : la cécité, très lentement progressive, est due à une double cataracte et n'est pas complète. A droite, la malade devine la main de l'observateur ; à gauche, elle distingue le jour de la

21. P. 430. — 22. P. 455. — 23. P. 465. — 24. P. 17. — 25. Cf. Neurologie de l'hallucination, p. 293.

nuit ; la pupille gauche est immobile, la pupille droite réagit, le fond d'œil est inéclairable.

La malade, encore apte à une banale vie d'hospice, la mène à force de tâtonner. Elle a donc, semble-t-il, tout ce qu'il faut pour prendre une conscience aiguë et douloureuse de sa maladie. Or, non seulement elle n'en souffre pas, mais, à l'en croire, elle a simplement la vue un peu basse. On est donc aussitôt tenté de lui demander : que voyez-vous ?

Livrée à elle-même, M^{me} F... ne dit pas qu'elle voit et n'a pas un geste, pas un mot permettant de supposer qu'elle peut avoir par moments la conduite du voyant. Elle ne se heurte pas à un obstacle sous prétexte qu'elle voit le passage libre et, dès qu'elle désire accomplir un acte exigeant le concours de la vue, elle demande une aide.

Si on lui pose la question sous sa forme la plus difficile : que voyez-vous ? on n'obtient pas grand'chose. M^{me} F... qui a parfois des monologues véhéments, se montre incapable, si on n'insiste pas, de dire ce qu'elle voit, et ce n'est pas étonnant, puisqu'elle ne voit rien. Elle a donc beaucoup de mal à fabuler, mais elle ne répond jamais « je ne vois rien » ; elle répond « je ne sais pas, je ne vois pas bien ». Il faut donc graduer les difficultés.

La religieuse, toute de blanc vêtue, se présente devant M^{me} F... et lui demande : quelle est la couleur de mon costume aujourd'hui ? — Bleu, noir et gris ont été les seules et les constantes réponses. Or, M^{me} F... qui est depuis fort longtemps dans le service, et dont la cécité se constitue lentement, a vu la religieuse en blanc et, très probablement, si elle regardait, pourrait encore la voir.

On constate rapidement qu'il n'y a pas d'intérêt à montrer un objet réel à M^{me} F... ou même à joindre aux questions une mimique quelconque. On lui fait palper un objet familier, une grosse clé. Elle la reconnaît et la détaille fort bien. On la lui montre.

— Voyez-vous la clef ? ... « Oui ».

— Où ? ... « Ici, par là » ... Geste vague, inexact.

— Comment est-elle ? ... « Comme une clef ».

— Debout ? Couchée ? ... « Debout » ... Exact.

— Où est l'anneau ? En haut ? En bas ? ... « Ici » ... Geste vague et inexact.

— Et maintenant ? Est-elle couchée ou debout ? ... « Debout » ... Inexact.

— Et maintenant ? ... « Debout » ...

Cette tendance à la persévération et à la stéréotypie s'affirme sans cesse. — Je fais palper puis « voir » à M^{me} F... ma montre : « Maintenant, je vois bien que c'est votre montre. Avant, je voyais bien quelque chose de rond mais je ne reconnaissais pas bien ». — Depuis, il suffit de lui dire : qu'est-ce que je vous montre ? pour obtenir automatiquement la réponse : « une montre ».

On rectifie : Mais non ! Voyons, M^{me} F..., hier, je vous ai promis de vous faire voir une belle poupée. La voici... « Ah ! Oui, c'est vrai, je la vois ».

— Eh bien ! Comment est-elle ? ... « Ah ! Je ne sais pas très bien. Je ne saurais dire... C'est une poupée ».

— Grande ? Petite ? ... « Elle est un peu grande... Moyenne ».

— Quelle est la couleur de sa robe ? ... « Noire ».

— Et ses cheveux ? ... « Noirs ».

— Ses yeux ? ... « Noirs ».

— Ah ! Et ses souliers ? ... « Noirs ».

— Tout est noir, alors. Voyons, regardez bien. La boucle de ses petits souliers ! De quelle couleur est-elle ? ... « Jaune ».

Un autre jour : — Que voyez-vous, M^{me} F... ? ... « Je ne sais pas bien. Il ne fait pas assez clair ».

— Voyons, Madame, regardez bien. Je suis sûr que vous voyez très bien. Qu'y a-t-il devant vous ? ... « Attendez ; maintenant... je vois... C'est un Monsieur avec des lunettes noires ».

— Ah ! Ça, c'est bien. Mais ce n'est pas tout. Et puis ? ... « Il est... C'est un Monsieur ».

— Donnez-moi un détail, Madame, faites une remarque, cherchez... « Oui... Il a un chapeau ».

— Eh bien, regardez son chapeau. Il a quelque chose de pas ordinaire... « Non... Ah... si... un ruban jaune ».

Le lendemain, M^{me} F... est dans la cour où elle se promène en tâtonnant. On lui fait lever la tête, face au ciel gris...

— Là ! Qu'est-ce que je vous montre, M^{me} F... ? ... « Une montre ».

Mais non, mais non. Ce n'est pas une montre. Que voyez-vous ? Si vous ne voyez rien, dites-le ? ... « Je vois bien, mais je ne sais pas très bien »...

— Regardez, et décidez-vous... « Une lanterne ».

— Ah ! Et comment est-elle cette lanterne ? ... « C'est... Une lanterne »...

— Est-elle grande ? ... « Un peu grande »...

— Comment ? Montrez-moi avec les mains... « Grande comme ça ». Et M^{me} F... montre une hauteur de 20 centimètres environ...

— Bien, Madame ; et maintenant ? Vous ne voyez plus rien ? ... « Je vois un petit anneau ici et un petit anneau là ».

— Bravo !... Est-elle allumée ou éteinte, cette lanterne ? ... « Elle est éteinte ».

J'ajoute que M^{me} F... aime à faire salon, à palper ses « visites » pour les reconnaître, et à leur parler du passé ; ce qu'elle fait avec une certaine abondance et beaucoup d'incohérence.

Elle est enchantée quand on s'occupe de ses yeux, quand on y met des gouttes, quand on constate ses progrès quotidiens. — Le personnel de service est unanime à penser que, du jour où

elle sera complètement aveugle, elle y verra parfaitement. Elle assure déjà : « J'enfilerais bien une aiguille ».

Voici donc une démente sénile, encore debout et un peu active, presque aveugle par cataracte double, sans lésions cérébrales en foyer. — Elle se comporte comme une aveugle, mais jusqu'au comportement verbal exclu. — Livrée à elle-même, son langage spontané est cependant vide de tout équivalent à « je vois » ou « j'ai vu », quand il s'agit des nécessités du moment ou des événements récents. Par contre, dès qu'on l'interroge expressément sur sa vue, elle affirme voir, et voir tout ce qu'on lui montre. — Invitée à faire preuve d'initiative verbale, elle affirme toujours, mais, à peu près incapable de fabuler, ne « voit » que fort peu de chose. Ses réponses, qui se modèlent autant que possible sur nos questions, sont extrêmement pauvres, et volontiers stéréotypées. — N'importe, elle « y voit », elle « voit » une montre, une poupée, une lanterne, grande comme ça, avec deux anneaux, un Monsieur avec des lunettes noires, et un ruban jaune au chapeau.

Tout en disant : « Je vois ceci », elle ne prend même pas la peine de regarder. Assise, la tête baissée, les mains jouant sur les genoux, elle a vu avec satisfaction le Monsieur aux lunettes. — Ravie de voir, elle ne répond pas « je vois » pour qu'on la laisse tranquille. Ravie de voir dans la mesure où elle peut être ravie, elle ne cherche pas à s'étourdir de vision verbale, elle ne dit jamais « je vois » à ses voisines, elle ne cherche pas à voir, elle ne regarde jamais, elle ne sollicite pas notre visite et, si nous cessions de nous occuper d'elle, elle retomberait à sa totale inactivité visuelle. — Aussi ne fabule-t-elle guère, et ne prend-elle jamais l'initiative de « je vois » ou « j'ai vu ». On sait enfin à quoi se réduit le contenu verbal de sa vision. Jamais le comportement visuel n'a été plus que verbal, jamais il ne s'est étendu à la mimique faciale et aux membres. Après chaque entretien avec moi, invitée à s'en aller, elle demande une infirmière. A la remarque : vous pouvez bien vous en aller toute seule puisque vous y voyez, elle n'objecte rien, se lève, tâtonne aussitôt, et s'arrête après sa loyale tentative, réclamant son guide : « Je n'y vois pas assez ».

Plusieurs choses me paraissent certaines dans cette observation, sous son état actuel.

La malade n'utilise pas, soit pour en vivre, soit pour souffrir de leur insuffisance, ses restes de vision.

Son comportement habituel est, sans défaillances, sans oublis, celui d'une aveugle.

Livrée à elle-même, elle n'a aucune activité visuelle, même verbale.

Questionnée, invitée à regarder et à dire ce qu'elle voit, elle a la conduite verbale suivante : j'y vois, je vois ce qu'on me montre.

Invitée à identifier elle-même ce qu'elle a devant soi, elle persiste dans sa conduite de voyant et, réussissant à trouver des mots tels que « montre », « lanterne », « monsieur à lunettes noires », « ruban jaune », elle les joint à « je vois » ; « je vois une lanterne ».

Elle peut former ces affirmations sans compléter son comportement visuel verbal par des mouvements adéquats des yeux, de la tête et des membres.

Quant au probable, le voici :

M^{me} F..., quand elle dit : « je vois un chapeau avec un ruban jaune », ne ment pas et ne fabule pas.

Pas tout à fait aveugle, placée dans une situation intermédiaire à la vue normale et à la cécité, dont elle peut croire que la nuit donne une idée, elle n'a cependant, étant démente, qu'une conscience extrêmement obscure de ses trois états, passé, présent et prochain. Rien ne l'empêche de prendre, sous nos excitations, l'attitude verbale la plus facile, la plus familière, la mieux préparée par le passé, la plus ancienne, l'attitude du voyant. Encore capable, lorsqu'il s'agit de vivre, de se conduire en aveugle et d'éviter ainsi les échecs, elle se laisse aller, quand il ne faut que parler, à la conduite la plus primitive, la plus agréable, la mieux servie par sa mémoire sénile. Sa démence lui permet de dire : je vois, parce qu'elle a perdu la conscience distincte de la vision et n'a pas acquis la perception, également positive, de la cécité. A « que voyez-vous », elle peut répondre : « je vois une lanterne », parce que ni la perception du vide visuel, ni une image de lanterne, avec son « intériorité », ne s'opposent à cette réponse.

Quant à croire qu'elle *voit* une lanterne ou qu'elle a au moins l'image très vive d'un Monsieur à lunettes noires au moment où elle dit les voir, chacun de ceux qui ont vu cette femme a spontanément fait et repoussé cette hypothèse. Tout ce que je sais des observations publiées de ces anosognosiques s'oppose à l'intervention de l'hallucination et d'images vives dans leur histoire. Plus ils sont aveugles, plus ils sont déments, moins ils ont d'images et

d'hallucinations, et plus ils sont prêts à retomber aux habitudes et attitudes primitives. Leur négation de leur cécité, leur inconscience de leur cécité, leurs affirmations de voyants, leurs « je vois », « je vois ceci », reposent entièrement sur des inconsciences et des négations; et quand ils disent : « jé vois une lanterne », c'est parce qu'ils n'ont de l'objet ni la perception ni l'image. Privés de la vision, la conscience de la non-vision leur est épargnée.

Vos prétendues visions, disent certains aux hallucinés, ne sont que des images, des idées, ou plutôt, peut-être, des mots. Eveillé et mettant en œuvre tous vos moyens, vous n'arrivez pas à retrouver les traits d'un ami, comment voulez-vous, en rêve ou après avoir bu quelque toxique, amoindri par le sommeil ou la maladie, comment pourriez-vous vous donner le spectacle d'un visage ? Ramené par votre provisoire démente à quelque stade psychique inférieur, où tout ce qu'on pense est réalité, vous prenez un phosphène, une indigente image, un mot, pour l'infinie complexité d'un être de chair. Ce qu'il faut étudier, ce n'est pas l'hallucination en soi, elle n'existe pas, c'est l'halluciné, c'est la folie qui permet à des gens de prendre leurs pauvres images pour des apparitions ou des voix. L'hallucination n'est pas un phénomène à part, original, premier, c'est un délire, une erreur de jugement à propos d'une image.

L'halluciné répond : « je sais tout cela, et je vous aiderai d'enthousiasme à débarrasser l'hallucination de tout le fatras qui n'est pas elle et la compromet; mais je me crois capable, dans mes perceptions quand elles sont chargées d'illusion, dans mes hallucinations, dans mes rêveries, dans mes hypnagogies, et jusque dans mes rêves, de faire les distinctions que vous venez de faire. En croyant démembrer l'hallucination vous la purifiez, vous dégagez la vraie figure de cet être; et, halluciné, après le doute et la critique, je vous affirme ceci :

» Sans illusion, sans interprétation, sans travailler sur des objets réels mal perçus et pleins des pièges de l'ambiguïté, sans utiliser à mon insu des images consécutives et

des phosphènes, j'ai des perceptions sans objet, perceptions, esthésies, au même titre et au même degré que mes perceptions objectives les plus légitimes ou diverses perceptions incontestables : images virtuelles des miroirs, jeux des perspectives ambiguës²⁶, métesthésies²⁷. Et les esthésies sans objets peuvent me rendre des choses, non de confus fantômes où la chair, le métal, les angles, ne se perçoivent pas plus que dans les vagues pantomimes des nuages ou des eaux, mais des restitutions intégrales, de parfaites résurrections, dans leur détail infini et précis.

» Soit que toute perception laisse vraiment d'elle-même, dans l'inconscient ou le cerveau, outre l'image ou l'idée usuelle, un cliché parfait et inusable, capable un jour de reparaitre dans sa forme et sa nature primitives²⁸; soit que mes centres imaginatifs ou sensoriels, ou plus généralement mon cerveau, ou plus vaguement mon inconscient, puisse refaire en un instant tout ce qu'on peut percevoir d'un objet, dans l'hallucination je vois cet objet tel qu'il est.

» Sous prétexte que j'ai parlé de reconstruction de l'objet, qu'on ne m'oppose pas je ne sais quel équivalent moteur de la perception. Je sais ce que c'est que reconstruire mentalement sur un écran : on n'y suit pas du tout un tracé imaginaire; si on pouvait révéler et fixer sur le papier une image visuelle cinétiquement reconstruite, on ne verrait que lambeaux informes et incohérents, un échecau indémêlable, accumulation au même endroit de parties de l'objet distantes et fort différentes, parties diverses, volumineuses et étendues concentrées en un point, élément infime dispersé au contraire un peu partout; rien de comparable à la résurrection instantanée et merveilleusement cohérente de l'hallucination, sœur ici mieux que jamais de l'image consécutive, cet objet qui exige, pour être obtenu et maintenu, la fixation du même de ses points, qui fuit au contraire et disparaît dès qu'on veut le parcourir, le reconstruire à coups de mouvements. Et la théorie motrice de l'hallucination nous opposerait en vain, à nous hallu-

26. P. 45. — 27. P. 125.

28. Cf. Bleuler et son utilisation des engrammes, *in* Origine et nature des hallucinations, Encéphale. Novembre 1922.

cinés, les impulsions phoniques, compagnes trop fidèles de nos hallucinations auditives verbales. Nous montrerons que si cette activité phonatoire peut simuler l'hallucination, et se prétendre parfois telle, les plus belles hallucinations verbales sont précisément indépendantes de toute phonation du sujet; les mouvements de sa langue, de son larynx et de son diaphragme sont ici contingents.

« Qu'on cesse enfin de nous harceler avec la vieille théorie des réducteurs sous sa forme savante, non plus restreinte, comme avec Taine, mais généralisée. Par fléchissement et appauvrissement de l'intelligence, de ses raisons, des images et des perceptions, les images restantes seraient prises pour des perceptions et réalisées comme telles. Nous vous laissons volontiers appliquer cette thèse aux faux hallucinés, dont nous avons tout intérêt à nous désolidariser; mais nous n'acceptons qu'une théorie des réducteurs naïve, l'appauvrissement dont vous parlez permettant aux images restantes de *se transformer* en perceptions véritables²⁹. Les réducteurs, c'est-à-dire toute la vie psychique, les raisons, les perceptions, les images, peuvent sans doute, en s'effaçant, permettre au sujet de retourner à quelque stade « asséritif » et de réaliser à tort et à travers, comme l'aveugle dément, d'autant plus qu'il perçoit et imagine moins. Mais nous prétendons que le plus singulier effet de l'appauvrissement dont vous nous inculpez est de libérer quelque chose comme les engrammes inconscients, sous leur forme originelle de perceptions et dans tout leur luxe de détails. Nous prétendons surtout que la défaillance de la raison et la raréfaction des perceptions et images ne sont pas nécessaires à cette libération, que l'hallucination peut s'épanouir dans toute sa force chez le sujet normal et dans un état psycho-physiologique quelconque.

« Quant à votre : *l'hallucination est un délire*, ce n'est pas, à l'actif des psychiatres une grande découverte, puisque, depuis des siècles, des psychologues du normal ont enseigné que la perception est toute chargée d'interprétation, de raisonnements inconscients, de mémoire. Si la perception est un tissu de pensées sans rien perdre de son originalité,

²⁹. Un état faible, non repris par les courants associatifs, devient un état fort. James, *Principes*, II, 124-125.

l'hallucination peut être un délire sans cesser d'être — ainsi l'affirment les hallucinés et nous tous quand nous rêvons —, une perception parfaitement véritable bien que sans objet justificateur.

« Supposez, continue l'halluciné professant, des hommes insensibles aux miroirs et ignorant les images virtuelles. Avouez-leur : je vois cet objet, je vous vois, je me vois là-bas, de l'autre côté de cette glace. Ces infirmes protesteront, contesteront, trouveront des paralogismes dans l'optique géométrique. De l'autre côté de la glace, insistera l'insensible au virtuel, il y a le mur, une autre pièce avec ses meubles, toutes sortes de choses incompatibles avec la perception sans objet que vous prétendez avoir. Vous croyez voir, vous ne voyez pas, vous vous comportez comme si vous voyiez, vous avez la conduite de la vision, et nous allons chercher le mécanisme psychologique de votre affirmation, cette délusion, cette sorte de mensonge. Et pourtant, l'image virtuelle est parfaitement réelle, les hommes sensibles aux miroirs ont raison ; sans illusion, sans confusion, sans défaillance intellectuelle, sans refoulement, sans projection d'images surtout, ils voient les choses, dans leur infini détail, à travers la glace ; et ce serait s'il ne les voyaient pas qu'il y aurait une singularité ».

Peut-on extrapoler ? Quand sainte Thérèse dit : « j'ai vu le Christ », et Jeanne : « mon Conseil m'a ordonné... », que doit répliquer la partie de l'humanité incapable de cette espèce d'images virtuelles, et qui croit pouvoir supprimer ici sainte Catherine ? Ne sera-t-on pas contraint de conclure : « Jeanne a raison, et l'analyse psychique, même opérant à coup sûr, serait aussi vaine ici que devant les doubles des objets dans une glace. Jeanne a vu clairement et distinctement sainte Marguerite de Domrémy et sainte Catherine de Maxey. Ces saintes n'étaient point là et n'ont rien dit, pas plus que l'objet vu derrière la glace ne s'y trouve ; et pourtant, sans illusion, sans que le son des cloches y soit pour rien, sans hystérie, sans complications intellectuelles et affectives d'aucune sorte, sans interprétations, elle les a vues et entendues, en toute certitude, exactitude et vérité, comme vous voyez tout dans ce miroir, comme vous voyez un cube dans douze traits de plume sur

du papier, comme vous pourrez voir, cette nuit, un météore céleste éteint depuis mille ans, comme vous verrez bleu avec des lunettes bleues, et jaune si vous prenez trop de santoline, comme vous verrez peut-être de petites merveilles d'optique, les yeux fermés, si des phosphènes veulent bien s'allumer, comme vous avez raison de voir rouge, rouge en vérité, le sang que vous voyez jaune si vous mettez les lunettes convenables ».

De l'image virtuelle, du rouge soi-disant illusoire du sang, des « illusions » de relief et des perspectives ambiguës, des phosphènes et des images consécutives aux apparitions des mystiques et des aliénés, ceux-ci prétendent qu'il y a continuité, identité de matière, et, dans tous les cas, perception au sens étroit.

« Vous m'emfermez, dit le fou, non parce que j'ai dit : une voix me crie *ta femme a fauté*; mais parce que j'ai tué ma femme. Je me suis trouvé dans des conditions psychophysiques telles que je devais entendre ces mots, et tout sujet, normal, normal comme moi-même, placé dans les mêmes conditions que moi, les aurait entendus. Je me suis trompé en croyant à la faute de ma femme et, plus strictement, en croyant qu'une voix me l'annonçait en effet. Dites-moi que personne n'a prononcé les quatre mots, mais ne tentez pas d'arracher à ma lassitude que je ne les ai pas entendus. Sur ce point précis, nous ne nous accorderons jamais ».

Le visionnaire prétend voir et entendre ses apparitions et locutions aussi légitimement que nous voyons la nuit, l'image consécutive multicolore et changeante d'une flamme. De l'image virtuelle à l'apparition du diable, l'objet existe et il est absent, et sa perception serait correcte. L'objet est inégalement absent, c'est entendu, et il y a de grandes différences entre l'apparition du diable et celle d'une lampe dans une glace. A quel degré d'absence, et pourquoi à ce degré de moindre présence, devra-t-on dire que l'objet est trop absent pour être perçu ? Quand la perception est-elle trop indirecte pour être possible ? Quand la perception sans objet immédiatement présent est-elle assez insolite pour qu'on puisse la contester et crier au sujet : tu n'as que le comportement de la perception ? Quand, au

contraire, la perception sans objet, si ses victimes nous persuadent, devient-elle suffisamment esthétique, et partant redoutable, dans le rêve et l'hallucination, pour balancer la perception ordinaire et rendre l'univers douteux ?

L'halluciné, dans sa formidable certitude, oppose avec allégresse aux doutes des réponses qu'il estime péremptoires.

L'œil crée la lumière, et les objets de la vue sont des volumes lumineux, faits par l'œil et jaillis de l'œil, des visions. L'hallucination a inspiré des systèmes plus ou moins opposés; les sceptiques lui ont beaucoup demandé, et peut-être a-t-elle beaucoup appris aux dogmatistes ennemis évoqués jadis par Platon dans le *Timée*, qu'ils aient vu dans le rêve l'effet d'une matière, espèce, image, pellicule, venue de l'objet absent à travers l'espace et le temps, ou qu'ils aient fait au contraire de la perception un rêve du sujet éveillé, s'immergeant à plaisir dans un fantôme d'espace et parmi d'inexistantes matières. Tant que la physique n'a été qu'une physiologie des sensations, physique de la résistance, de la fluidité, du pesant, du froid, du chaud, du son, de la lumière et des couleurs, l'objet nous a laissé croire que nous le percevions, et tel qu'il est. Du jour où le physicien a prétendu se désintéresser des sensations et, avec les ondulations, en attendant l'éther, l'énergie et la destruction de l'atome, a paru vouloir refaire le monde sans se soucier de la qualité, c'est-à-dire de nos sens, alors l'idéalisme Cartésien a pu se dégager des atomes crochus, et la philosophie hallucinatoire de l'univers a pu solliciter l'avis des techniciens, les physiologistes.

Dès Descartes, ils ont nettement témoigné en sa faveur. Le monde matériel réel est infiniment différent des objets perçus. Quel que soit le dehors, et de quelque façon ou en quelque point qu'on excite ce qu'on appelle un nerf, il peut répondre par la perception d'un objet, et il n'est pas nécessaire que nous ayons une main pour la percevoir.

C'est enfin dans un travail expressément consacré aux hallucinations que Jean Müller³⁰, fort de tout le courant de pensée venu de si loin et de si haut, a repris la vieille

30. Cf. p. 259.

idée présocratique : c'est la vue, cette activité spirituelle, qui fait la lumière et qui peuple d'objets l'espace, cette première création de l'esprit.

Dans cette perpétuelle doctrine, il y a une constatation jamais contestée ; c'est que nos sens peuvent refaire certains de leurs objets sans que les objets soient présents. Sans aller jusqu'à rappeler sous ce titre les images virtuelles, au moins est-on justifié à se transmettre depuis des siècles le fourmillement du petit doigt de qui se heurte convenablement le coude, les bourdonnements d'oreille, la lumière que crée la pression de l'œil, les dessins mouvants et changeants qu'aperçoivent soudain les migraineux, les flammes et les ombres de tant de maladies de l'œil, les solennelles auras sensorielles de l'épilepsie, les lueurs colorées que nous laisse, d'autant plus vives qu'il fait plus noir, la lampe qui vient de s'éteindre.

Il suffit d'avoir une fois rêvé pour être en droit au moins de *se demander* si notre esprit ne peut pas créer, en rêve, des perceptions aussi riches, aussi intenses et aussi savantes que celles de la veille. Il suffit d'une excitation mécanique du globe ou d'une post-image positive pour *savoir*, comme vous savez, en ce moment, voir ces mots, que l'œil, sans lumière, sans visibilité, peut créer un objet lumineux et nous le donner à contempler.

Cette croyance et cette certitude sont de tous les temps. Réduite à son minimum : la compression de l'œil fait voir de la lumière, la certitude est encore à l'abri de toute critique. Etendue aux confins où tend à nous entraîner le rêve, la croyance est allée jusqu'à inspirer des techniques et à régler des mœurs. Et si le mangeur civilisé de haschich ou de peyotl perçoit mieux que le primitif l'absence des objets oniriques, il prétend autant que lui les voir, il affirme, même ignorant de toute métaphysique, et avec l'assurance de l'expérimentateur soigneux, leur intégrale perception.

La lumière, dans cette espèce de veille qu'est le rêve, ou, quand on accomplit ses devoirs d'Indien Huichol, la lumière de cette séance de travail qu'est l'ivresse peyotlique, la lumière hallucinatoire, a toute l'intensité psychologique de la clarté du jour ou de nos lampes ; une image consécutive positive le fait voir à tous. Quand elle est,

comme on dit, « une lumière de rêve », une lueur étrange, fantastique, elle ne l'est pas autrement que les projections magiques dont joue le moindre machiniste, et il serait vain de chercher une différence psychologique entre le prosaïsme d'une quinze bougies ou la quasi-irréalité d'un halo, et l'éclairage, sincère, naïf, morbide ou satanique, de nos rêves normaux ou de nos intoxications. Si mal intentionné qu'on soit à l'égard de l'hallucination, si ardemment qu'on veuille sauvegarder la véracité de la perception et sa spécificité psychologique, on ne trouvera pas un rêveur, ou un halluciné, pour avouer qu'il ne voit pas ses visions, et que la lueur répandue soudain, la nuit, devant ses yeux fermés, n'est qu'une lumière imaginée en même temps qu'imaginaire. Je vois cette flamme, répondra-t-il toujours; vous l'éteignez et je ne peux plus que l'imaginer, et mon retour à l'instant où elle nous éclairait n'est que pensée. Mais que je rêve, et je la reverrai tout en la sachant évanouie, telle qu'elle était avant que vous la souffliez, absolument différente de l'image, absolument identique à la flamme de ma veille. Je l'en distinguerai peut-être, mais comme on distingue entre deux perceptions également parfaites, entre un objet et son image virtuelle par exemple.

Cette lumière du rêve et de l'hallucination, identique à la lumière du jour, qu'éclaire-t-elle ? C'est parfois du merveilleux jamais vu. Ce sont plus souvent des objets familiers. Par delà les monstres de l'Orient, qui furent peut-être d'abord rêvés, mais qui ont leurs modèles trop réels, plus loin que les féeries des tapis persans, des arabesques, des illuminations et des feux d'artifice, le poison et le sommeil nous font tirer de nous-mêmes des fêtes de lumière, des jeux et des dessins où notre mémoire, notre connaissance et notre art paraissent n'être pour rien et qui désespèrent nos pinceaux, dit l'enthousiaste. Tartini n'a jamais retrouvé la sonate du diable et a dû se contenter de l'imiter; les belles visions synopsiques ne rappellent du connu qu'à la façon dont les nuages rappellent nos objets de fer ou de bois, et certains continus colorés de l'ivresse peyotlique resteraient infiniment au delà des métaphores qui s'épuisent à les approcher; ce sont des objets

rêvés dont aucun objet réel ne fournit l'équivalent ou les éléments, ce ne sont pas plus ou moins des copies, ils ne sont pas plus ou moins mimétiques de la réalité matérielle ; ce sont des objets originaux, idiotropiques, premiers.

Le physiologiste ne s'étonnerait pas que cet idiotropisme fût la règle. Dans sa prétention à refaire ou même à être la réalité, le rêve peut bien inspirer des philosophies ; il révolte, à la réflexion, le sens commun, qui se met à douter de sa possibilité. Infiniment plus acceptable est un rêve absolument original. Que le jeu des neurones, ou de l'esprit, dans le sommeil ou l'intoxication, puisse faire ou restituer un visage, on en doute bien que l'ayant cent fois éprouvé ; mais on prête plus volontiers aux courants inextricables des plexus corticaux le pouvoir de construire des entrelacs indépendants des modèles et des écoles, aussi faciles à obtenir au fond que les merveilles faites par nos yeux mi-clos avec une bougie et un cristal.

Il a bien fallu admettre que notre vue, quand elle rêve, peut faire de la lumière ; elle pourra la diversifier, y tracer des lignes, y étaler des couleurs spéciales au rêve, inconnues de la veille, et que leur originalité même différenciera radicalement de la réalité extérieure.

On ne peut pas longtemps se reposer dans cette dernière affirmation. La lumière est la même lumière dans l'hallucination et dans la veille normale ; le vert et le rouge sont le même vert et le même rouge dans le rêve et en plein midi. Si extraordinaires que soient les lignes et le modelé de nos visions, ce sont toujours des lignes et des dégradés.

Ainsi réduits à l'espace, à la lumière, aux lignes, aux couleurs et aux ombres du vulgaire, le rêve et même l'hallucination toxique n'ont enfin que rarement les apparences originales désirées. Ils montrent les objets de tous les jours ; c'est sur sa vie ordinaire, de chasseur, de guerrier, de politique, de mari ou de plaideur, que le primitif leur demande des prévisions ; et c'est précisément parce qu'il est meublé des objets mêmes de la veille que le rêve a provoqué les réactions classiques : la veille est un rêve ; le rêve n'existe pas, ou, du moins, on n'y a pas les visions qu'on prétend avoir.

Le rêveur un peu doué, lui, ne doute pas : il faut admettre deux réalités, celle des perceptions de la veille et celle des perceptions du rêve, celles-ci mimétiques de celles-là ; l'œil, qui ne les contient pas, peut refaire, dans les rêves, les objets sur lesquels se pose notre perception quand nous veillons.

Deux perceptions sans objet nous montrent cette possibilité et nous en persuadent : deux perceptions, où, l'objet ayant disparu, nous le percevons. Ce sont l'image virtuelle et l'image consécutive.

Devant nous, une vitre, puis, dehors, plus rien, la nuit parfaite. Et dans la nuit se précise, exacte, une lampe, notre lampe, lumineuse, éclairant l'apparence d'une table et de livres. Nous pouvons patiemment l'étudier, comparer l'éclat de la lampe inexistante avec celui de la lampe réelle, rechercher les détails de l'étrange objet, constater qu'il faut accommoder sur lui à sa distance apparente pour le bien voir. Il ne se déplace pas sous nos regards, nous pouvons le dédoubler avec un prisme, en louchant, en regardant en deçà ou au delà de lui ; myope, nous le voyons mieux en mettant nos lunettes ; nous pourrions enfin le grossir et multiplier indéfiniment ses détails si on avait construit des microscopes à cet effet. Cet objet virtuel est puissant. Si l'image de la lampe se dresse sur le sol de la rue nocturne, non seulement les passants ne l'offusqueront pas, mais seront visuellement détruits en l'approchant ; elle réduit une multitude de perceptions visuelles et, bien entendu, elle est visible à travers les plus opaques matières. Je peux doubler ma vitre de tout ce que je voudrai, papier, bois, plomb ; l'image ne perdra rien de son éclat, au delà ou dans la masse même de la barricade ; et je verrai simultanément : la vitre, à travers la vitre, le corps opaque, et à travers le corps opaque, respecté dans tous ses détails, la lampe.

Si je reviens alors à mes rêves et à mes visions, je cherche en vain la différence entre cette image virtuelle et leurs images ; et si l'image virtuelle a ses extraordinaires propriétés, c'est qu'elle est une vision. Cette lampe qui m'éblouit à travers la vitre, ce bloc lumineux n'éclaire pas et n'a pas de pire ennemi que la lumière. C'est un tribunal

qui a dû établir sur ce dernier point une jurisprudence, en matière de phosphènes il est vrai, non d'images virtuelles; et Helmholtz raconte la chose dans son *Optique Physiologique*. Un plaideur se plaignant d'avoir reçu un violent coup de poing sur l'œil disait avoir reconnu son agresseur malgré la nuit. Il l'avait reconnu à la lumière du coup. On nomma un expert... peut-être a-t-il conclu à la vue de l'agresseur dans une hallucination concomitante du phosphène, et révélatrice d'un objet invisible et présent. La lumière des images virtuelles, comme celle de nos phosphènes et de nos visions, obscurcit au lieu d'éclairer. Elle n'illumine pas les obstacles, murs; plomb, matières dont elle surpasse l'impénétrabilité; elle épaissit la nuit dans laquelle elle surgit, elle anéantit au lieu de les montrer les objets obscurs qui l'approchent ou la traversent; hors elle-même, elle ne peut rien nous montrer. Et si c'est un corps lumineux, une autre lampe ou un corps éclairé que nous approchons d'elle, un conflit commence : lumière virtuelle et lumière réelle, loin de s'ajouter, s'affaiblissent; la lampe virtuelle peut nous empêcher de voir quelque faible clarté, comme un soleil virtuel éteignant les étoiles véridiques; mais si la lumière réelle devient assez forte, la lueur virtuelle s'évanouit.

La lumière réelle, celle de la perception qui a ses objets, les éclaire, les baigne, est la réalité visuelle de l'espace, crée entre les corps un lien matériel et une logique. Dans le domaine du virtuel, chaque objet est un petit bloc lumineux isolé; si c'est une lampe, elle fait la nuit autour d'elle; et, dans l'hallucination ou le rêve, si c'est une pierre, une plante ou un visage, il n'est pas éclairé, il est lumineux; mais, même environné de son fréquent halo, il ne répand pas sa lumière, « gelée », comme l'étaient, avec Urbantschitch³¹ les images orales, consécutives, ou « eidétiques », qui persistaient, dix secondes, aux oreilles des sujets. Il y a au moins deux grandes espèces psychologiques de lumière : la lumière objective, qui éclaire, et la lumière subjective, capable du même éclat, des mêmes couleurs, des mêmes dessins, des mêmes volumes, des mêmes

31. U. subj. Hörerscheinerungen, 1908; Zeitschr. f. Psych., 92, 1923.

objets, mais qui n'éclaire pas et ne montre rien hors des masses lumineuses en lesquelles elle se concrète.

Cette lumière subjective, à son tour, semble se présenter sous des espèces différentes. Tout à l'heure, l'image virtuelle de la lampe nous a montré diverses propriétés optiques. *L'image consécutive* de la lampe, lumineuse, figurée, colorée, lumière aussi réelle, perception aussi incontestable, a aussi ses singularités. Comme l'image virtuelle, elle n'éclaire pas, elle exige l'accommodation de l'œil, elle peut masquer des objets, ignorer leur épaisseur et apparaître au delà; mais que de profondes différences! D'abord, notre rétine et nos centres ne peuvent reconstruire de l'objet qu'une métésthésie extrêmement appauvrie; et cette image n'est même pas un schéma ou un croquis *cohérent*. On a cru qu'elle l'était, et Rotschild, à propos de l'influence de la Forme sur les Images Consécutives³², s'efforce de montrer que les figures reparaissent plus aisément et plus complètement en images consécutives que les traits épars. Je ne crois pas, vérification faite sur moi-même, que ce soit exact. La post-image ne restitue que des lambeaux de l'objet, des silhouettes mutilées, des taches d'ombre et de lumière incohérentes, où il nous arrive de ne pas reconnaître l'original et même de voir tout autre chose³³. Il est difficile de bien construire des négatifs d'objets permettant à l'image consécutive de nous en donner une résurrection convenable. Très pauvre et extrêmement différente du modèle, très mutilante et très déformatrice de la perception objective, la perception sans objet qu'est la post-image nous oppose enfin d'invincibles caprices, inconnus de la perception « réelle » et de l'image virtuelle. Elle change sans cesse sous nos yeux et subit des transformations profondes, passant du bleu au jaune, au rose, au violet, au bleu encore, au gris; elle s'entoure de lisérés et se couvre de taches qui la dévorent; elle montre un étrange grouillement de formes naissantes et évanouissantes. Je dois sans doute accommoder pour la bien voir, mais je m'aperçois qu'elle n'a pas de distance à elle; devant

32. Von Gr. Arch. f. Ophth., 112, 1923, 1-28. — 33. Cf. p. 175.

mes yeux fermés je peux à peine dire que je la vois devant moi, et si je parle de 20 cm., c'est tout à fait au hasard; il y a là une sorte de distance neutre et sans qualité. Si j'ouvre les yeux dans l'obscurité, la distance ne s'affirme pas davantage, et si l'image, la lumière faite, se pose sur un écran, une porte ou le plafond, elle accepte la distance des objets choisis, elle ne revendique pas *sa* distance et ne sollicite pas pour son compte mon accommodation; c'est sur l'écran que j'accommode, non sur la post-image. Et je la vois, sur cet écran, grandir à mesure que la distance croît, s'allonger sur les perspectives fuyantes, montrer à toute occasion, toute perception qu'elle est, un comportement *inverse* de celui des objets et des perceptions à objets. Quand la distance augmente, les objets décroissent, l'image consécutive croît; quand l'écran s'incline, quand son bord supérieur s'éloigne de moi, la verticale ou le cercle dessinés sur l'écran se raccourcissent; si cette verticale ou ce cercle sont des images consécutives, ils s'allongent³⁴. Si j'éclaire un objet je le vois mieux, si j'éclaire son image consécutive elle s'éteint. Il m'est impossible de mieux voir l'image avec des lunettes, de l'agrandir sans l'éloigner. Je peux la détailler, mais à condition d'en fixer toujours le même point, le « point de fixation ». Que je tente de la parcourir des yeux, comme un objet ou une image virtuelle, et elle fuit aussitôt, suivant les mouvements de l'œil et paraissant poursuivie par eux. Je ne peux, avec le prisme ou la loucherie, la déplacer ni la dédoubler, je ne peux pas regarder en deçà ou au delà de ce fantôme³⁵.

Nous essaierons, à propos des visions qui se révèlent parfois *dans* les post-images³⁶, à propos des illusions de mouvement³⁷, à propos des images eidétiques³⁸, de retrouver dans les hallucinations ce qu'elles retiennent des propriétés de la perception, de la perception chargée d'illusions, de l'image virtuelle et de l'image consécutive; et nous verrons partout qu'au moment même où l'on dit à l'hallucination : « tu n'es qu'une image consécutive », elle ne voit dans cette apostrophe qu'un aveu : « tu es bien une perception »; elle

34. Cf. p. 53. — 35. Sur les images consécutives, voir ch. VI, et surtout, p. 145. — 36. P. 169. — 37. P. 50. — 38. P. 184.

s'efforce même de se dégager des faiblesses de la post-image pour retrouver les pouvoirs de l'objet, ou tout au moins de l'image virtuelle.

On peut avoir — si on n'en a pas raconté, on en racontera — des rêves où l'on allume une lampe, une lampe qui éclaire soudain les objets et respecte les ombres voulues. Pourtant, à l'état de veille, dans les hallucinations, je n'ai rien observé ou éprouvé d'analogue à cette logique de l'éclairage, chaque objet y est resté un bloc lumineux, inéclairant et sans ombres.

On a tenté de montrer, mais sans y réussir jusqu'ici, que l'hallucination peut être dédoublée comme une perception objective³⁹; on a décrit des hallucinations où tous les sens concourent et concordent pour dresser devant le sujet, non une luminosité impalpable, mais un objet multisensoriel⁴⁰: l'objet; et voici une théorie inspirée de cette tendance à retrouver l'objet dans l'hallucination⁴¹. Quand nous regardons un morceau de glace, nous en percevrions la dureté, le poli, la douceur, le froid; ces éléments tactiles et moteurs de la perception totale de la glace seraient présents lorsque nous nous bornons à la regarder; ce ne sont pas des images, ce seraient des sensations, et... visuelles. La perception d'un objet comprendrait des éléments sensoriels *primaires* exigeant la présence et l'action de l'objet, et des éléments sensoriels *secondaires*; sensations visuelles ou auditives lorsque nous palpons un corps, éléments sensoriels tactiles et moteurs lorsque nous le regardons, *tacto-motor group sensorially visualized, seen indirectly*. Et ces sensations secondaires associées à la perception feraient déjà de la plus légitime une hallucination.

Que ces éléments sensoriels secondaires, de l'essence de la perception véridique, et déjà pourtant hallucinatoires, se détachent du noyau sensoriel primaire, et ils constitueront l'hallucination classique. Celle-ci n'aurait rien d'une image. Les images, quoi qu'on fasse, quelque détour et artifice qu'on découvre, ne redeviendraient jamais sensa-

39. P. 140. — 40. P. 339. — 41. Boris Sidis, The doctrine of primary and secondary sensory elements. *Psych. Rev.*, 1908. An inquiry into the nature of hallucination, *ibid.*, 1904. Are there hypnotic hallucinations? *Ibid.*, 1906.

tions. L'hallucination serait faite avec des éléments essentiels de la sensation, avec des états positifs qui contribuent à la matérialité de la perception. Ces éléments de la perception seraient déjà des hallucinations. Aucune création, aucune destruction ne seraient nécessaires pour faire l'hallucination. Présente dans la perception, elle ne serait que la mise en liberté et en évidence des éléments hallucinatoires de celle-ci : les éléments sensoriels secondaires. Détachés par la maladie ou le rêve de leur élément sensoriel primitif normal, des groupes secondaires quelconques s'associeraient à des groupes primitifs quelconques, parfois inconscients; une lésion du pharynx, de l'oreille, de l'œil, d'un viscère pourrait ainsi donner le noyau sensoriel primitif et ignoré d'une hallucination. Qu'elle s'associe à un autre noyau primaire, au groupe primaire convenable, adéquat, et, sans avoir changé, elle serait une perception légitime.

Voilà une thèse où nous voyons, et hallucinatoirement, le froid et la dureté de la glace quand nous regardons un morceau de glace. C'est un effort original, lointainement parent de celui de Taine, pour élever l'hallucination au-dessus de l'image, pour lui permettre d'être une perception, et pour la retrouver déjà dans la perception véridique.

L'image virtuelle et l'image consécutive, si opposées qu'elles soient sur certains points à la perception objective, gardent intégralement cet on ne sait quoi ou, plutôt cet on ne sait dire quoi, rebelle aux concepts et au langage, qui fait la perception; ce caractère positif, évident, si bien connu de tous, qui, avant toute comparaison, tout rapport, toute synthèse, toute analyse, spécifie absolument la perception et fait de la vision du jaune, présent, « virtuel », ou « consécutif », une perception infiniment plus différente de l'image du jaune que de la perception du bleu, du son de la flûte ou de la fraîcheur du marbre.

Tout autant que la perception véridique, ou la post-image, ou l'image virtuelle, l'hallucination prétend posséder le caractère positif évident et impensable qui, parmi les espèces d'une couleur : le rouge, rouge réel, virtuel, consécutif, imaginé, pensé, rêvé, eidétique, hallucinatoire,

pseudesthésique, fait précisément, et différencie radicalement des autres le rouge perçu.

Mais les perceptions appelées images virtuelles et images consécutives ne diffèrent pas seulement de la perception objective; elles diffèrent profondément entre elles. Quelles originalités la perception appelée hallucination présente-t-elle à son tour ?

Cette histoire est intimement confondue avec celle du conflit entre l'halluciné, malade ou rêveur, qui prétend créer des objets virtuels et les percevoir, et ceux qui lui crient : tu ne vois pas, tu n'entends pas, tu crois voir, tu crois entendre, ton hallucination n'est qu'image, impulsion verbale, attitude.

Contre l'hallucination-perception, nous ne nous servirons jamais de sa faiblesse.

Ses adversaires exigent souvent d'elle, pour être une perception, qu'elle ait, à se laisser percevoir et même à s'imposer, les complaisances et l'énergie d'un objet solide nettement découpé, proche, et bien éclairé. Ce n'est peut-être jamais le cas, et on ne voit pas pourquoi on exigerait d'une hallucination, pour ne pas être une image, ce qu'on n'exige pas d'une image consécutive ou virtuelle, ce qu'on n'exige même pas d'un objet.

Elle est souvent incolore, elle est souvent sans relief, elle est anéantie par la moindre perception légitime, elle n'est qu'une ébauche déformée de l'objet; peu importe; ces insuffisances ne l'empêcheraient nullement d'être une perception. La post-image appauvrit et déforme les objets plus que ne le font d'ordinaire les hallucinations et les rêves; et quand une inscription rouge ne laisse aux yeux qui l'ont fixée que d'informes traces vertes, personne n'a scrupule à y voir des perceptions.

L'hallucination ne résiste pas à la lumière et aux objets réels. Que de post-images y résistent moins encore! Et l'image virtuelle fournie par une vitre cesse-t-elle d'être une perception parce qu'on l'atténue, l'exténue et la tue en faisant peu à peu la lumière derrière la vitre ?

Dans l'hallucination se dissocient souvent forme, couleur et relief. Ce n'est pas douteux et c'est fort intéressant; mais

il n'y a là exactement rien de contraire à la nature sensorielle de l'hallucination. La post-image d'une fleur, bien éclairée, sur fond sombre, n'est souvent qu'une tache obscure, une silhouette grise et plate. Quand une image virtuelle s'efface derrière une glace ou une vitre, la couleur et le relief disparaissent avant le contour. Le brouillard noie les couleurs et le relief avant les formes. Il y a des états pathologiques de la perception, qui s'appellent l'astéréopsie, l'achromatopsie, où la couleur et le relief ne sont plus perçus, mais où résiste la perception de la forme, du contour rempli, de la distinction entre un objet et le reste du continu visuel. Que les dissociations permises à l'image virtuelle, à l'image consécutive et à la perception normale s'observent aussi dans l'hallucination, il y a peut-être là une surprise, mais c'est plutôt à l'halluciné qu'elle est agréable, en multipliant les sympathies, les liens et les identités entre les visions et les objets, en lui montrant que les lacunes, les insuffisances, les défaillances et les évanouissements de ses apparitions leur sont communs avec ses perceptions les plus lourdement véridiques.

Le conflit entre les critiques et la foi de l'halluciné se poursuit sur tous les terrains. Nous intéressant surtout à cette lutte nous étudierons successivement, de préférence avec des observations personnelles et des auto-observations : l'hallucination qui prétend parasiter la perception normale, dans la lecture par exemple et l'illusion du correcteur ; l'hallucination liée à des excitations sensorielles actuelles, chez les amputés, dans l'audition colorée, dans les images consécutives ; et l'hallucination aussi libérée que possible de perceptions « réelles » actuelles. Elle nous occupera chez le normal, dans les états toxi infectieux, dans les intoxications volontaires, chez les malades enfin qui tendent à monopoliser l'hallucination auditive verbale. C'est à leur propos que la lutte sera la plus vive.

II

SUR L'HALLUCINATION DANS LA PERCEPTION

En faisant de l'hallucination une perception, on ne travaille pas toujours à accroître son étrangeté, ou à faire d'elle un mystère particulier. En disant : l'hallucination est une perception, certains pouvaient même croire qu'ils la ramenaient sur terre. Ils réduisaient au moins ses singularités à celles, plus familières, de la perception ; et, surtout, ils nous invitaient à regarder ce que la perception a d'hallucinatoire.

Que l'hallucination soit ou non une perception, il ne peut pas être mauvais de la chercher d'abord dans la perception normale ; non pas, pas du tout, pour montrer dans celle-ci sa grosse part de mémoire, images, croyances, jugements, raisonnements, — programme considérable — mais, tout au contraire, pour trouver, dans certaines perceptions fausses d'objets présents, dans certaines illusions inséparables de la perception normale, illusions générales, accessibles à tous à l'état normal, des phénomènes sensoriels aussi dégagés que possible de mémoire, d'imagination et de jugements, des phénomènes grossièrement esthésiques, et pourtant sans leur objet. Ces esthésies sans objet nous montreront en elles une première forme de l'hallucination et nous paraîtront parentes de l'hallucination classique.

Ces faits sont à l'étude depuis qu'un homme ou un animal a vu son image dans l'eau et a cherché à la saisir, depuis qu'on connaît ces perceptions, magiquement réelles, si mal nommées images virtuelles.

Avec la théorie de l'énergie spécifique des nerfs, le domaine commun à l'hallucination et à la perception est

devenu immense, et des faits contemplés avec curiosité depuis des millénaires, comme le fourmillement du petit doigt par excitation du cubital au coude, ont cessé d'être des bizarreries.

Nous verrons les liens étroits qu'ont les hallucinations avec cet autre type de perception sans objet, l'image consécutive. Etudier les synesthésies, les synopsies, l'audition colorée, c'est chercher à définir la relation qui unit la sensation auditive et son objet avec l'hallucination visuelle qu'ils provoquent. Il semble parfois que certains rêves, hallucinations hypnagogiques, et hallucinations tout court, aient tout ou partie de leur matière visuelle, auditive ou tactile, dans des excitations optiques, acoustiques ou cutanées. Cette étude des échanges ou des identités entre l'hallucination et la perception normale englobe, prise dans un sens large, des phénomènes si fréquents qu'ils peuvent être qualifiés de normaux : illusion des amputés, illusion du correcteur. Les affections des organes des sens, le strabisme, par exemple, ont des symptômes, on le verra, dont on peut faire son profit pour éclaircir l'hallucination. L'immense histoire enfin des illusions normales aurait place ici, des illusions constantes, que tous subissent, et subissent de la même façon.

Réservant certains de ces faits à des chapitres spéciaux : illusion du correcteur..., métesthésies..., illusion des amputés..., opsiphonies... ; sans insister sur une foule d'illusions normales qui exigeraient un gros volume, nous isolerons quelques excentricités de la perception normale comparables aux courantes étrangetés de l'hallucination et du rêve.

Par exemple, la perception d'objets à travers des corps opaques¹, telle qu'on l'observe avec les images virtuelles données par les miroirs et dans certaines diplopies, rendra peut-être compte de ces visions malgré murs et portes fermées, dont on jouit parfois dans le rêve et l'hallucination. La perception des reliefs, la perception intégrale d'un volume complexe obtenue avec de forts simples schémas géométriques faits de quelques traits, la même perception

1. P. 42.

de volumes, de matières, d'objets compliqués, dans *les métesthésies* des schémas géométriques, nous montrera que les schématisations, les simplifications, les lacunes, les erreurs, l'appauvrissement parfois considérable du donné, sont parfois nécessaires à la perception, illusoire et correcte, d'objets savants, dans leur matérialité et leur richesse ; et le simple spectacle du cube, plein, lourd et transparent, qui naît de quelques droites noires sur papier blanc nous aidera à concevoir que des métesthésies, phosphènes, ou acouphènes, fort pauvres, puissent rendre compte de très riches hallucinations, sans que la mémoire, les images, la raison et la déraison paraissent intervenir ici plus que là, dans les fantaisies hallucinatoires plus que dans les correctes illusions de la perception légitime².

Certaines illusions de mouvement seront aussi très instructives : mouvements α , β , γ , images consécutives de mouvements réels, mouvement relatif apparent d'un corps immobile, autocinétisme d'un corps lumineux, isolé et fixe dans l'obscurité, mouvements illusoires d'objets fixes lors des déplacements de la tête et des yeux³, mouvements apparents d'un corps malgré sa fixité, celle de l'ambiance et celle de l'observateur⁴, entraînement des métesthésies par le regard, telles sont déjà quelques-unes des illusions que le rêveur et l'halluciné ignorent trop souvent, et qui ramèneraient à terre et au banal certaines de leurs visions. Nous insisterons surtout sur certains mouvements ambigus⁵, où l'on voit des corps inverser en apparence le sens de leurs déplacements, et nous verrons la réduction progressive, plan par plan, de cette illusion, d'abord lourdement chargée de jugements, puis très purement esthétique. Nous rencontrerons ainsi des perceptions apparemment contradictoires⁶, où le schéma correct d'un corps banal semble d'abord montrer, contrairement à tout comportement psychique conscient, un corps inattendu, improbable, impossible. Nous rappellerons les culbutes du vulgaire cube schématisé, nous inviterons les hallucinés à ne pas oublier l'étrange multiplicité des figures qu'on peut y voir, leurs apparentes et singulières dislocations, et la simple place privilégiée de la forme « cube » parmi ses aspects pos-

sibles. De tels faits nous montreront des perceptions normales multiples, riches, changeantes, mobiles, surprenantes, et au premier abord impossibles, obtenues avec un donné très simple, infiniment plus pauvre que le perçu. Transposant dans le domaine de l'hallucination⁷, avec ses bizarreries, ses culbutes et ses grimaces, on se demandera s'il n'y a pas lieu d'opposer, ou de superposer à un donné hallucinatoire, à des hallucinations en quelque sorte *objectives* et *réelles*, à des formes pauvres, à des linéaments ambigus et difficiles à percevoir tels qu'ils sont, à des fantômes voisins d'une métesthésie élémentaire et d'un schéma géométrique minimum, des hallucinations de plus en plus profondément *subjectives* et *irrélles*, voisines du cube culbutant qui n'a pas été figuré et que l'on voit pourtant, obligatoirement, dans sa grossière esthésicité et sa brutale indépendance de la mémoire, de l'imagination, de la raison et de la folie.

LA VUE A TRAVERS LES CORPS OPAQUES. — L'halluciné voit parfois à travers les corps opaques, lit dans un livre fermé, voit à la fois les deux faces opposées d'un corps, voit un homme à travers un mur, etc. La vue à travers les corps est-elle si distante de la perception normale qu'il faille attribuer à l'hallucination des pouvoirs extraordinaires ? Je ne le crois pas.

Voir un objet à travers un objet opaque est en effet un phénomène courant, et cela nous arrive cent fois par jour. Regardons-nous dans une glace ; nous nous voyons à travers le mur qui la double. Regardons-nous à travers une vitre doublée d'un morceau de papier, de drap, de bois ; nous nous verrons à travers ce bois, et nous le verrons en même temps que notre image. Montons en chemin de fer, et que notre train s'arrête, en pleine nuit, à côté d'un obscur wagon de marchandises. Les lampes de notre compartiment, nos compagnons de voyage, nous montrent leurs images virtuelles à travers les parois, toujours visibles, de l'obstacle obscur⁸.

7. P. 61. — 8. Naturellement, les images virtuelles très lumineuses (comme les images consécutives positives très vives) effacent les objets réels peu éclairés, quand elles s'allument à leur distance et se superposent à eux, ou, plutôt, s'y substituent.

Quittons les images virtuelles et faisons la petite expérience que voici. Regardons, à deux ou trois mètres, un objet quelconque, un bouton de porte, par exemple; puis à quinze ou vingt centimètres de nos yeux, plaçons un petit objet opaque, une pièce de dix centimes, un petit carré de carton. Que se passe-t-il ? L'objet fixé reste correctement

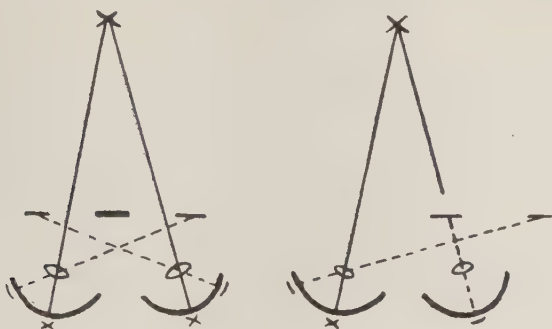


FIG. 1.

perçu, pourvu que l'objet-écran soit assez étroit et convenablement placé. Ce dernier nous donnera de lui-même deux images, qui flanqueront, à droite et à gauche, l'objet que nous regardons. Efforçons-nous de bien percevoir le tableau ainsi constitué; au centre : le bouton de porte; à droite et à gauche : les images du petit carré de carton. Ce résultat obtenu, déplaçons latéralement l'écran vers la droite. Un moment arrive où celle de ses deux images qui est liée à l'œil droit masque les rayons que reçoit cet œil de l'objet fixé. A ce moment précis, le but de l'expérience est atteint : l'œil droit voit une image du carré de carton et ne voit plus le bouton de porte; l'œil gauche voit, fort mal, son image du carton et, fort bien, le bouton de porte. Résultat : la perception de celui-ci à travers le carré de carton.

Si on ne pousse pas plus loin l'analyse de cette perception, on conclut ainsi : « Je vois tous les détails du carré de carton et, simultanément, à travers cet objet opaque, tous les détails du bouton de porte ». Ce phénomène, sinon la conscience vicieuse que nous en avons parfois, est de tous les instants; avec lui, avec l'image virtuelle, la croyance à

la perception d'un objet à travers les corps opaques a ses principaux exemples dans la perception correcte; l'hallucination ou le rêve, une fois de plus, ne créent rien.

Du reste, la perception dont nous parlons serait-elle spéciale au rêve et à l'hallucination qu'elle ne serait pas pour cela contradictoire ou, simplement, mystérieuse. Un objet est opaque parce qu'il intercepte les rayons lumineux. Mais, dans un rêve, il n'y a pas de rayons lumineux à réfléchir, ou à laisser passer; il n'y a que des images « virtuelles », et leur transparence ou leur opacité dépendra soit de leur intensité lumineuse, soit de leur rôle dans l'aventure rêvée. Dans cette toute dernière hypothèse, un mur laissera voir ou masquera un homme, selon ce qu'exigera la logique du rêve ou de l'hallucination. Il n'y a de place pour aucune contradiction là-dedans. Ce serait plus compliqué si, de façon vraiment simultanée, le mur laissait voir l'homme et le masquait.

LA PERCEPTION SANS OBJET DANS LES ILLUSIONS GÉOMÉTRIQUES DE RELIEF. — En réduisant à un schéma extrêmement élémentaire, pourvu que les éléments en soient bien choisis, le dessin d'un objet, on obtient l'inévitable perception d'un volume et parfois d'un solide; on peut même voir la perception d'un objet s'enrichir à mesure que les éléments donnés s'appauvrissent, et on peut imaginer qu'une esthésie fort indigente, dans la rêverie, le rêve et l'hallucination, permette pourtant de fort riches perceptions ou affirmations de perception.

Dessignons un cube. Nous voyons simultanément ses six faces, ses huit sommets et ses douze arêtes; et, tout cela avec le même relief et autant de relief qu'un cube de bois, dont nous ne réussissons à voir à la fois que neuf arêtes, sept sommets et seulement trois faces. Une preuve que c'est bien un cube (et non un bizarre grimoire plan) dont nous voyons à la fois toutes les parois, toutes les arêtes et tous les sommets, c'est l'étonnement de l'enfant de sept ans quand on lui montre cette merveille, et la facilité avec laquelle il raisonne sur cet objet et y fait des découvertes.

Voilà donc un cube fixe dont nous percevons, sans nous

déplacer, à la fois les éléments accessibles et les éléments masqués. Pour y parvenir nous n'avons nul besoin de prendre conscience de sa transparence. Le bloc que créent douze lignes sur le papier est d'une matière indéterminée. Il n'est ni en verre ni en fer.

En rêve, il pourra être un coffret d'acier tout en persistant à nous laisser voir toutes ses parois et même le trésor ou le monstre qu'il recèle. Ce qu'il faut éviter de reproduire d'un cube réel pour obtenir un pseudo-cube montrant à la fois ses six faces, tous les détails essentiels au dessin d'une boîte ou d'un dé, et dont se passe un cube géométrique, le sujet n'en perçoit pas l'absence; percevant les six parois, il n'a pas conscience de voir au fond beaucoup moins que s'il en percevait seulement trois.

En remplaçant l'infini détail d'un corps par quelques linéaments insuffisants et fautifs, on obtient donc du sujet l'inconscience de percevoir beaucoup moins et la conscience de percevoir beaucoup plus. Poussons la chose beaucoup plus loin : donnons-nous une image consécutive du cube schématisé. Le papier disparaît; douze lignes, huit sommets, six parois d'ombre ou de lumière surgissent dans l'espace. On perçoit encore moins et encore plus que tout à l'heure; l'inconscience d'une perception moindre s'approfondit et la conscience d'une perception plus riche s'éclaire. Les perceptions disparues, et dont la disparition est ignorée de la conscience, étaient celles qui m'obligeaient encore à ne voir que le schéma d'un cube, en traits d'encre, sur du papier. Privée, ou plutôt, débarrassée de ces perceptions entraves, traits à la plume, papier, la liberté de notre perception globale augmente; les douze arêtes et les huit sommets ne nous montrent pas seulement six parois; il nous est facile, pour peu que nous rêvions, de les matérialiser, pour faire de cette image une chose, et remplacer l'absurde papier par du bois, du marbre, une caisse, un palais.

Au fond de tout cela, il n'y a rien que la perception la plus normale et la plus ordinaire ne connaisse; et les phénomènes qui nous permettent peu à peu de faire, de douze traits de plume sur un plan, un volume, un solide, un rêve déjà complexe, apparaissent, avec leurs virtualités, dans la perception la plus banale et la plus éveillée; puisqu'elle

nous donne, en même temps que douze droites sur le plan du papier, les six parois d'un cube, volumineux, parfaitement transparent, d'une matière indéterminée encore, mais déjà solide.

Ces perceptions compliquées, nées d'un rien, et si lourdement esthétiques, on peut en voir apparaître la naissante ébauche si on regarde un plan homogène, nu, vide, le ciel bleu, un plafond. Qu'on l'observe avec la volonté de voir ce qui s'y passe et qu'on élimine les images consécutives, les ombres des corps flottants; et on devinera, né de l'œil, projeté sur la nappe bleue ou blanche, un nuageux grouillement où des visions ne demandent qu'à naître. Et plus le plan offert à nos yeux — ou le volume transparent — est homogène, sans linéaments, sans ombres, sans reflets, plus le silence est parfait, plus, enfin, sont vides nos sens, mieux la vie spontanée de notre rétine ou de notre labyrinthe projette dans l'espace de vagues et insaisissables modelés visuels ou sonores. La vie utilitaire tue ces germes de visions. En renversant notre intérêt, le rêve et la maladie les fécondent.

MOUVEMENTS DES HALLUCINATIONS ET ILLUSIONS NORMALES DE MOUVEMENT. — Le rêveur, et surtout l'halluciné, sont familiarisés avec les gesticulations, les grimaces, les roulements d'yeux, les culbutes, les transformations subites, les galopades, les fuites, les ascensions et les chutes des objets, des figurants et des visages de leurs visions.

Epreuve-t-on à l'état normal quelque chose d'analogue ?

Il ne peut pas être question d'étudier à ce propos les perceptions et les innombrables illusions de mouvement du normal. Au moins faut-il énumérer quelques faits, quelques illusions classiques avec lesquelles l'halluciné et le rêveur doivent être familiarisés. On connaît le mouvement α d'un objet fixe tour à tour masqué ou découvert, le mouvement β d'un objet qui apparaît tour à tour en deux points différents ou sous deux dimensions différentes, le mouvement γ d'un objet dont les dimensions ne changent pas mais paraissent changer, et toute la variété des rapports entre le mouvement dans la troisième dimension, la distance apparente et les dimensions apparentes.

On sait que si on regarde un objet immobile après l'avoir regardé se mouvoir, son mouvement paraît persister, mais en sens inverse. C'est un type d'image consécutive négative; et la sensation de mouvement ainsi acquise résiste à toutes les tentatives d'immobilisation. Qu'on prenne par exemple pour objet un système de lignes parallèles horizontales, qu'on obtienne une illusion de mouvement où les lignes horizontales s'élèvent, et qu'on les encadre dans une fenêtre. Si celle-ci ne participe pas à l'image consécutive de mouvement, la ligne la plus voisine du bord supérieur de la fenêtre continuera son ascension, mais sans paraître se rapprocher du bord fixe qu'elle frôle presque, sans entraîner ce bord, sans modifier sa distance avec lui. L'objet paraît en mouvement sans paraître se déplacer; et à combien d'hallucinés gratifiés de visions mobiles a dû manquer cette notion de pseudo-mouvement d'un point fixe, tel qu'on l'observe dans le classique « autocinétisme », les déplacements et les changements d'orientation d'un point ou d'une ligne lumineuse isolés, sans la moindre ébauche de repères, dans l'obscurité.

Quand on regarde directement un objet fixe, on peut effectuer de vifs et amples mouvements de la tête et des yeux sans que l'objet paraisse bouger. Il est pourtant facile de le contraindre à une apparence de mouvement; et il suffit parfois de regarder n'importe quoi dans la rue à travers une petite vitre ou une grille; on voit alors les mouvements de la tête infliger aux portes, maisons, fontaines, statues, arbres, dans le cadre de la vitre, les mouvements les plus nets dans le sens du regard.

Dans certains états de légère fatigue, je réussis quelquefois à animer d'amples mouvements les objets les plus évidemment fixes en les regardant directement, sans l'interposition de repères, et en imposant de légères et rapides rotations à la tête. C'est surtout avec les images virtuelles que j'ai obtenu ce phénomène. Si, en effectuant les rotations de la tête, je fixe la surface de la glace, l'image virtuelle de l'objet choisi, plus ou moins lointaine, subit naturellement des déplacements importants; mais ces déplacements s'observent encore, et dans la direction des mouvements de la tête, quand je fixe l'image virtuelle, et

non la surface de la glace. Je parle naturellement de mouvements nets et non de la confusion que des secousses de la tête et des yeux peuvent mettre dans la perception.

Je regarde une chose fixe, une lampe appliquée au mur ; et je porte des verres biconcaves ; mais je regarde par-dessus les verres de façon à voir deux images de l'objet ; l'une à travers la lentille, l'autre directement, au-dessus du verre. Les mouvements de rotation de la tête me donnent alors trois variétés de mouvement de la lampe : le mouvement relatif des deux images l'une par rapport à l'autre, le mouvement isolé de l'image vue à travers la lentille, et le mouvement isolé de l'objet vu directement. Dans ce dernier cas, l'image fournie par les verres ne bouge pas, mais l'objet vu directement par les yeux subit de larges déplacements en sens inverse des mouvements de la tête, s'éloigne fortement de l'image donnée par les verres, et, surtout, entraîne avec lui tout le décor, les murs, les plafonds, toute la maison.

Je peux du reste, à volonté, obtenir chacun de ces trois types de mouvement apparent : soit, sur les yeux un lorgnon à verres biconcaves de une dioptrie, et devant moi, sur le mur, une ligne horizontale noire, ou, pour diminuer l'artifice expérimental, une tringle de tenture avec ses anneaux. Je regarde par-dessus le lorgnon, et j'ai les deux images de l'objet, l'une supérieure, vue en vision directe, l'autre inférieure, vue à travers les verres ; et j'oriente mon regard de façon qu'une de ces deux images soit floue, l'image inférieure, celle que donne le lorgnon. C'est cette image qui se déplace, et dans le sens des mouvements de la tête (lentilles biconcaves). Si maintenant, redressant un peu la tête, j'obtiens deux images d'égale netteté, elles se meuvent toutes les deux, en sens inverse l'une de l'autre ; le mouvement relatif classique, normal et prévu, est obtenu. Enfin, la tête s'élève encore un peu ; l'image inférieure, donnée par le lorgnon, est la plus nette, et l'image supérieure, vue en vision directe, est la plus floue. C'est alors celle-ci qui se déplace, seule, en sens inverse des mouvements de la tête, entraînant tout ce que les yeux voient directement comme elle.

Le normal éveillé peut-il, au repos, immobile et les yeux immobiles, ou parcourant simplement l'objet, voir en

mouvement un corps fixe, bien repéré, bien orienté, en l'absence d'illusion de mouvement relatif ou d'autocinétisme ? Je crois que oui. Au cours d'un essai de Peyotl⁹, je vis, j'y reviendrai, une « suspension », un petit lustre, animé de mouvements brusques et de secousses qui me surprirent fort. Depuis, surtout par les soirs de légère fatigue, au repos, couché, avant tout état hypnagogique, j'ai parfois retrouvé cette illusion, atténuée mais très nette : très petits déplacements latéraux et petits mouvements de rotation, brusques, de quelques degrés.

Quoi qu'il en soit de cette dernière illusion, tout normal éveillé peut obtenir aisément et observer à loisir une multitude d'illusions de mouvements. Ce sont des perceptions parfaitement régulières, parfaitement correctes ; et elles ne sont pas plus parasitées d'images et de raisonnements inconscients que la perception la plus adéquate à son objet, et aussi la plus élémentaire, la plus simple, la moins chargée de formes et de formules.

Ces mouvements sont vus, vus aussi naïvement que possible. Les mouvements de nos hallucinations et de nos rêves ont-ils quelque parenté avec eux ? Des contractions musculaires, des déplacements de la rétine ou des propagations dans la rétine, une neurologie et des mécanismes infrapsychiques concevables sont-ils à leur origine ?

Si oui, le caractère sensoriel, esthésique de l'hallucination sera renforcé. Le sujet aura raison de dire qu'il voit l'étoile inexistante, l'étoile en mouvement. Quoi qu'il en soit du point lumineux, les conditions physiologiques normales de la perception de son mouvement sont réunies, le sujet ne peut ne pas le voir s'en aller à droite, et tout autre sujet placé dans les mêmes conditions que lui le verra se mouvoir. Et c'est par une incroyable répugnance à accepter la perception toute nue qu'on parle ici de croyance, d'attitude et de conduite, et qu'on oppose ces conduites à celles du sujet qui perçoit un mouvement réel. Où la croyance intervient, c'est quand le sujet dit : « L'Etoile est en mouvement puisque je le vois », ou, « L'Etoile est fixe bien que je la voie qui avance » ; mais si je me borne à dire :

« je la vois avancer », le fond n'est ici ni croyance, ni attitude mentale, ni conduite, ni comportement, ni construction spirituelle équivalente à une perception ; je n'ai pas à croire et à travailler, puisque je vois.

Plus comparables encore aux mouvements internes des hallucinations, à leurs grimaces, culbutes, métamorphoses subites, plus contraires encore au probable, aux images et aux perceptions attendues, sont les illusions de mouvement parentes des perceptions ambiguës, les mouvements ambigus.

Des chevaux de bois tournent à deux ou trois cents mètres. Il fait nuit, et on ne voit qu'une grande carcasse



FIG. 2.

sombre où brille l'ellipse d'un grand cercle de lampes.

— Je regarde, distraitemment, puis avec une subite curiosité. Il se passe en effet quelque chose d'extraordinaire. A chaque instant, en pleine marche, la rota-

tion du manège change de sens. Il va tour à tour dans le sens des aiguilles d'une montre et en sens inverse ; chevaux, chèvres, cochons avancent et reculent ; sans arrêt, sans ralentissement, sans choc, toute la masse inverse la direction de sa course.

Qu'y a-t-il là-dessous ? Je n'étais pas pressé de le trouver, car, sachant bien que la sage machine tournait toujours dans le même sens, j'étais assez fier de l'illusion que je venais de découvrir : un même mouvement qui se fait dans tel sens réel, constant, et dont le sens apparent ne cesse de s'inverser à nos yeux, le mouvement ambigu.

L'évidence ne tarda pas à se montrer. Voici le manège et son cercle de lampes (fig. 2). Il arrive tout simplement que le demi-cercle antérieur, qui tourne de droite à gauche, apparaît tantôt comme antérieur, tantôt comme postérieur, tantôt comme convexe, tantôt comme concave. Bien entendu, ses lampes filent toujours de droite à gauche ; dès lors, quand on le voit en avant et convexe, tout paraît bien tourner dans le sens des aiguilles d'une montre ; mais,

quand on le voit en arrière et concave, tout paraît tourner en sens inverse. Le mouvement ambigu n'est qu'une perspective ambiguë.

Helmholtz, dans son *Optique physiologique*, dit quelques mots de la même illusion, perçue un jour par un des auteurs qu'il cite, devant les ailes d'un moulin à vent. A défaut de ce dernier article ou d'un manège observable dans de bonnes conditions, on aura aisément cette facile illusion avec une machine à la portée de tous les yeux : un appareil d'arrosage tournant.

L'intérêt de ces remarques est ceci : un manège tourne, et nous le voyons soudain, ce qui s'appelle voir, avancer et reculer tour à tour. Voilà l'illusion primitive : la lourde machine, ses chevaux et ses clients sont soumis à un enfant trop fort, qui joue avec la manivelle.

C'est dans une deuxième phase qu'on critique et qu'on abaisse la belle illusion du plan des mouvements ambigus sur celui, plus modeste, des perspectives ambiguës. On aurait pu, au lieu de s'efforcer à la critique, rêver ou rêvasser un peu plus et, causant avec un curieux de psychologie, lui dire : « vous voyez les chevaux de ce manège au repos. Hier soir, quand ils tournaient, ils tournaient naturellement comme ceci. Eh bien, je les voyais à chaque instant tourner comme cela ; le toit, le plancher, les lampes, la verroterie, les montures, les clients, tout s'en allait tantôt en avant, tantôt à reculons ».

Cet exposé serait au moins... délusif. On a vu tourner le cercle de lampes dans la nuit et l'éloignement ; on n'a vu que cela. Si on avait vu, si peu que ce soit, la tête d'un cheval, jamais elle n'aurait pris part à l'inversion du mouvement, probablement aurait-elle empêché les lampes de s'y livrer, peut-être le leur eût-elle permis, provoquant ainsi une absurde dislocation de la machine. Pour ma part, je n'ai jamais pu réussir, en regardant et voyant tourner une partie caractéristique et orientée du manège, à obtenir la perception et le mouvement ambigus de l'ellipse lumineuse.

Naturellement on peut imaginer une illusion parfaite et efficace : « je ne monte pas là-dessus, c'est trop dangereux, tout va se démolir, au fou, arrêtez-le », etc...

Voici donc la série suivante des « illusions » du manège :
 1° « Cette machine est dangereuse et j'agis en conséquence ».
 — 2° « Le manège et ses chevaux me paraissent tourner tour à tour dans un sens et dans l'autre. Je sais bien que c'est une illusion, mais je ne peux pas dire que les chevaux ne me paraissent pas avancer et reculer ». Cette « illusion », très probablement, n'en est pas une. C'est un mensonge ou une délusion, et on peut amener le sujet à reconnaître qu'il n'a pas *vu*. — 3° L'illusion du mouvement ambigu des lampes, très solidement et immédiatement sensorielle. — 4° L'illusion du mouvement ambigu, après critique, se laisse réduire, et fait place à l'illusion, modeste et irréductible, de la perspective ambiguë. Mais cette irréductibilité semble pouvoir se manifester, à l'occasion, dès la première affirmation, malgré la très probable inexistence de l'illusion qui paraît la fonder, pourvu que le sujet soit assez sot, assez entêté ou assez malade.

Cette réduction progressive des illusions initiales, primitives, à un reste aussi purement sensoriel que possible : une perspective ambiguë, permet presque toujours, sinon toujours de faire de l'illusion maxima une interprétation. Il n'en est pas ainsi de l'illusion à sa deuxième réduction, sous sa troisième forme : le mouvement ambigu de l'ellipse. Comment consentir à dire qu'il y a là interprétation, qu'on a conclu de la perspective ambiguë le mouvement ambigu ? C'est un « raisonnement inconscient » une « géométrie naturelle », c'est une « idée confuse et claire », c'est une perception, et c'est la plus aisée, la plus naturelle, en même temps que la plus compliquée.

La perception ambiguë de la perspective n'est du reste pas indispensable à la perception, ambiguë du mouvement, et voici cette dernière à un état beaucoup plus pur. Devant un enfant, je fais tourner, très vite, une petite mappemonde ; et quand la vitesse est suffisante pour homogénéiser le contenu de chaque parallèle, pour nous empêcher d'y rien discerner et d'y rien suivre, nous voyons très aisément, tous les deux, l'enfant de sept ans et moi, changer plusieurs fois le sens du mouvement. Nous avons beau savoir que tout file de droite à gauche ; par moments, subitement et pour plusieurs secondes, tout se met à tourner de gauche à droite.

Et quand l'enfant me présente soudain la mappemonde « lancée à toute vitesse », je me trompe parfois sur le sens de la rotation.

Parmi tant de mouvements illusoires, les plus voisins de ceux qui transforment nos hallucinations et nos rêves sont peut-être les mouvements essentiels aux perspectives ambiguës, surtout lorsqu'ils bouleversent une figure géométrique classique et paraissent en faire quelque chose de caricatural et d'absurde. On a devant soi quelques droites sur du papier blanc, et on y perçoit, avec une matérialité qu'aucun organisme à trois dimensions et mobile ne dépasse, des reliefs, des transformations et des dislocations qu'il est tentant de rapprocher de l'étonnante gymnastique sur place de certaines visions.

On connaît les acrobaties auxquelles ne tarde pas à se livrer un cube grossièrement schématisé dès qu'on le considère un moment. Des deux faces parallèles au plan du papier, chacune est tantôt en avant tantôt en arrière, cette alternance pouvant devenir très rapide quand on fixe assez longtemps la figure. La volonté et l'imagination consciente ne sont pour rien là-dedans, et ce n'est pas à notre gré ou au gré de nos souvenirs que le cube est vu par devant ou par derrière. La fixation d'une arête ou d'un sommet n'est pas non plus, chez beaucoup de sujets, très apte à faire passer la face correspondante en avant et à l'y fixer : l'image consécutive d'un cube, où la fixation ne peut pas quitter son point initial et y reste rivée, subit pourtant sous les yeux la même danse et les mêmes culbutes que le dessin réel.

Les préperceptions, images, attitudes mentales et conduites n'ont pas grand'chose à voir dans ce phénomène, car, le cube se trouvant pour un moment au repos dans une position, il est très difficile de se représenter — aucun de mes collaborateurs ne l'a pu, je ne l'ai pas pu — ce que deviendront ses sommets, ses arêtes et ses six faces quand il prendra la position n° 2.

Cette absence apparente de relations entre les images, idées ou notions des objets et les perceptions qu'ils nous imposent soudain, cette indépendance va parfois jusqu'au conflit. Souvent, ce n'est pas seulement malgré son orientation imaginaire ou désirée, que l'objet illusoire s'oriente

sous nos yeux : c'est malgré toutes nos représentations, images et idées de la chose. La perception contredit tout ce que nous savons de l'objet, et même, semble-t-il aussi, la raison.

Soit le schéma d'un vieux et désuet poste de T. S. F¹. Aux yeux de beaucoup de sujets, il paraît d'abord grossièrement fautif. Le parallélogramme, le trapèze, l'ellipse, peu importe, est la base d'un entonnoir; il est vu par sa face supérieure, le côté AB est en arrière, le côté DC est en avant; et voici que les grands pylônes, les pylônes anté-

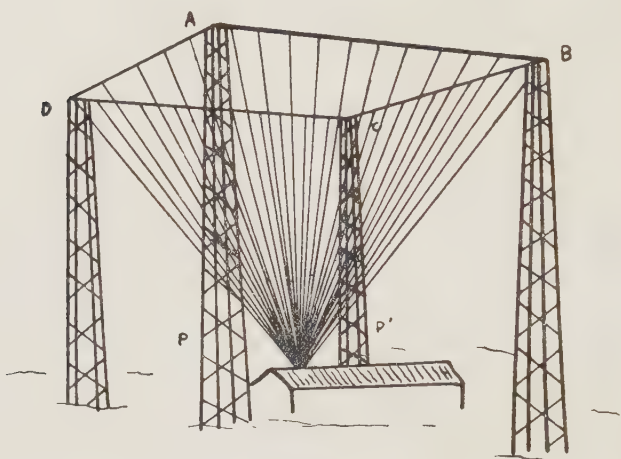


FIG. 3.

rieurs, portent les angles postérieurs, et les petits pylônes, les pylônes postérieurs, portent les angles antérieurs. Le pylône P, le grand pylône, nécessairement antérieur, ne peut pas, ne doit pas porter l'angle A, puisque l'angle A est en arrière; et le pylône P', le petit pylône, fatalement en arrière, ne peut pas soutenir l'angle C, puisque l'angle C est en avant. Le dessin est incohérent, la perception est incohérente.

Chez quelques-uns des sujets qui voient d'abord la base de l'entonnoir par le haut et le côté AB en arrière, les choses ne s'arrangent jamais. Le plus souvent, si on insiste, tout

10. Cf. Note sur les Illusions géométriques. Assoc. Franç. p. l'avanc. des Sciences, Congrès de 1921, p. 1246-1251.

s'ordonne : la base de l'entonnoir est vue par dessous, entre les fils fixés en AB. AB devient alors, comme il convient, antérieur, CD devient postérieur, et les pylônes ont chacun la place qui lui convient. En somme, les pylônes et la gerbe de fils n'arrivent pas à fixer dans l'espace le dessin du parallélogramme; malgré toutes les images, malgré une partie de la perception, malgré la Forme, les solidarités se rompent, les deux côtés AB et CD échangent librement leurs positions pour nous donner de l'ensemble une figure tantôt cohérente, tantôt disloquée, absurde. Pour obtenir une figure qui interdise à la perception ces caprices, il faut « soigner les valeurs », multiplier les repères, vigoureusement marquer les différences entre ce qu'on veut en avant

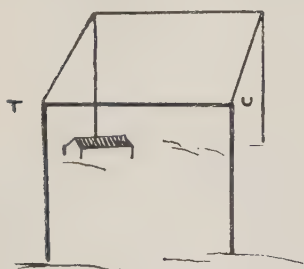


FIG. 4.

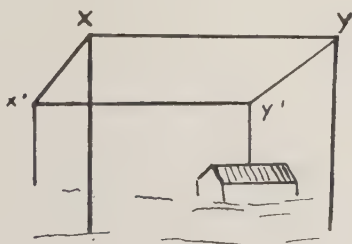


FIG. 5.

et ce qui doit reculer. Chez beaucoup de sujets, devant les schémas 4 et 5, si TU, inférieur, s'installe volontiers en avant, XY, supérieur, passe aussi aisément en arrière qu'en avant de X'Y'.

Soit le schéma géométrique d'un dièdre ou plutôt de deux dièdres opposés par leur arête. Ce système est obtenu avec deux plans : l'un vertical, figuré par un rectangle; l'autre, oblique, figuré par un parallélogramme. Ces deux plans se coupent le long d'une droite horizontale qui les divise en deux parties, supérieure et inférieure.

Regardons le dièdre supérieur. Conformément à ce que nous savons des perceptions ambiguës, chacun des deux plans qui l'enferment, l'un vertical, l'autre oblique, va se trouver tour à tour en avant ou en arrière de son compagnon. Ce sera, si l'on veut, l'illusion régulière.

Mais voici autre chose. Supposons le plan vertical bien fixe, considérons la moitié supérieure du plan oblique, et distinguons bien ses deux angles, l'angle aigu et l'angle obtus. Nous constatons aisément que ce plan oblique ne se dispose pas tout entier en avant ou en arrière du plan vertical; ses deux angles ne s'accordent pas, l'un se place en avant du plan vertical, l'autre en arrière. L'angle aigu est

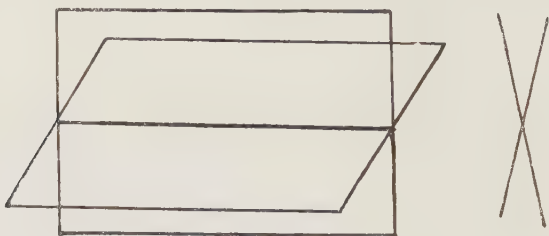


FIG. 6.

vu par exemple très volontiers en arrière du plan vertical, mais l'angle obtus ne le suit pas. Aucun de ces deux angles ne veut rester du même côté du plan vertical que son compagnon; quand l'angle aigu est en arrière, l'angle obtus est en avant et inversement; les deux angles du plan oblique se s'installent de part et d'autre du plan vertical.

Joignant maintenant le dièdre inférieur au dièdre supérieur, nous pouvons dire que les deux angles obtus du plan oblique tendent à se placer du même côté du plan vertical et les deux angles aigus du côté opposé. Ce sera, si l'on veut, l'illusion irrégulière.

Avec elle se dessine une perception assez différente des perceptions ambiguës ordinaires. Chez celles-ci, la perception illusoire est celle d'un objet familier; et s'il y a illusion, c'est parce que, dit-on, l'image d'un objet quotidien, les images familières dont la perception est pleine l'emportent sur ses éléments sensoriels. Telle est du moins

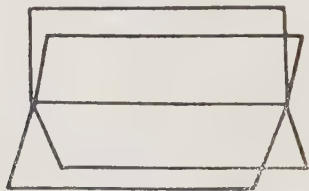


FIG. 7.

la très vague et très obscure théorie courante qu'on utilise

chaque fois qu'on parle de la perception, des images, de l'illusion, de l'hallucination.

Avec l'illusion irrégulière, les choses sont moins simples ; je dessine en quelques traits ce que j'ai toujours appelé un dièdre. Toutes les conditions semblent réunies pour que l'illusion cherchée se réalise, et il se trouve que cette illusion, voulue et anticipée, ne se produit pas ou entre en conflit avec une autre illusion, irrégulière, anormale même, absolument imprévue et impréparée, ne répondant à aucune image familière, embarrassante pour le jugement, peut-être même absurde. Je cherchais un dièdre, j'anticipais un dièdre, or, ce qui s'impose de façon incongrue à ma perception, c'est je ne sais quoi de déconcertant. C'est envers et contre tous les états de conscience antécédents que l'illusion irrégulière s'est imposée.

J'en étais même arrivé à raisonner ainsi. Ces deux plans, avec leur droite d'intersection, ne peuvent donner qu'un dièdre. Tout autre objet est impossible. Or je perçois autre chose. Je perçois donc un objet impossible. Des quatre angles du plan oblique, les angles obtus sont d'un côté du plan vertical et les angles aigus de l'autre côté. Je perçois un plan dont toutes les parties ne sont pas dans le même plan.

J'ai une perception contradictoire.

Tenir une perception contradictoire serait un fait d'importance, au moins pour la fortune de l'alogisme et du prélogisme. Fort heureusement, il n'y a rien de contradictoire dans les illusions irrégulières, et si je me suis laissé aller à formuler les raisonnements qui précèdent, c'est parce qu'ils se sont d'abord et spontanément présentés à moi-même et à plusieurs observateurs. Il est facile de se débarrasser d'eux.

Je n'ai nullement dessiné deux plans qui se coupent ; il est plus difficile que cela de dessiner des plans. J'ai tiré, sur le plan du papier, quelques droites, qui enferment des angles, mais je n'ai rien construit qui soit à trois dimensions. — Je ne

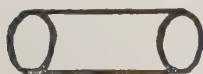


FIG. 8.

dois pas davantage postuler que je n'ai affaire qu'à des

droites. Avec une pareille prétention, l'illusion de la figure 6 serait illogique; les surfaces de section du tube droit ainsi schématisé ne pourraient plus se tourner vers moi et me faire face; le tube ne pourrait plus m'apparaître comme incurvé, comme un tube en U à concavité dirigée vers l'observateur.

Devant mon illusion irrégulière, je ne peux me poser qu'une question : cette illusion correspond-elle à un objet possible? Cette perception a-t-elle un objet? Oui, et il suffit de disposer convenablement deux cadres de fil de fer pour s'en rendre compte; l'un, avec ses quatre angles droits sera plan, vertical et fixe; l'autre, oblique, aura les deux angles aigus et les deux angles obtus d'un parallélogramme, et il sera très aisé de faire passer les deux angles aigus en avant du plan vertical, les deux angles obtus en arrière. Dans cette opération, les quatre côtés du cadre oblique pourront même rester rectilignes et on obtiendra une sorte de pseudo-dièdre entièrement conforme à notre illusion irrégulière. Celle-ci a donc son objet.

L'ayant débarrassée de son étrangeté, cherchons quel qu'un des jugements qui la fondent. Dans la figure 9, les deux lignes BD et B'D' se coupent en Y et c'est là que s'opère le croisement qui permet de voir B' en arrière et D' en avant, ou inversement. De même, les deux lignes A' B' et

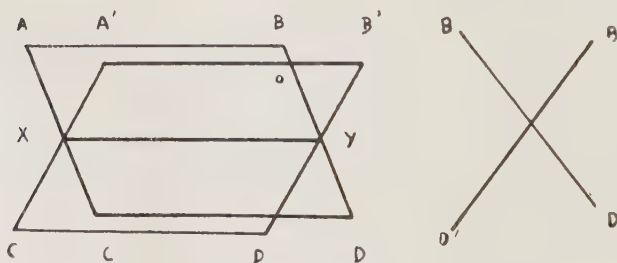


FIG. 9.

B D se coupent en O, et la règle du jeu étant la même en O qu'en Y, c'est autour du point O que tourne A' B' pour faire passer B' en arrière et A' en avant ou inversement.

Quoi qu'il en soit des jugements qui permettent de rationaliser notre illusion, l'essentiel est que nous l'ayons subie

avant de connaître l'objet qui lui correspond et les jugements qui la fondent. Elle s'est imposée à nous avec la fatalité d'un phénomène sensoriel, et c'est secondairement que nous lui avons adjoint un cortège de raisons. Les images, les concepts qui en rendent compte ne sont pour rien dans sa genèse.

Dans les illusions géométriques classiques, elles aussi, on ne trouve pas toujours les états psychologiques qui préparent l'illusion. Comme on le sait, quand un cube échange devant nous ses faces antérieure et postérieure, c'est

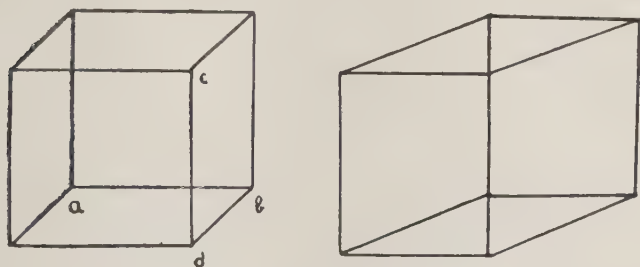


FIG. 10.

malgré toute notre activité psychologique consciente. Aucun jugement, aucune image, aucune immobilisation de l'attention ou des yeux n'arrête cette danse, toujours plus rapide.

Elle finit par disloquer l'objet, et les particularités mises en évidence à propos d'un dièdre peuvent se retrouver dans

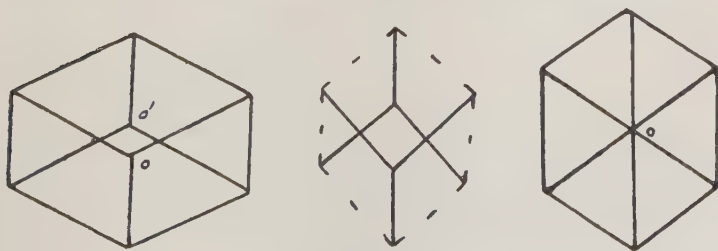


FIG. 11.

des cas où on ne les attendait guère. Dans un cube, il m'arrive de voir sur le même plan, en avant par exemple,

les deux sommets a et c , a passant en avant, et b en arrière de $c d$. C'est le commencement de la transformation du cube en un tronc de pyramide, à petite base rectangulaire et à grande base hexagonale. Mais cette métamorphose ne s'achève pas toujours, tandis que dans n'importe quel schéma de cube, n'importe quel sommet, n'importe quelle arête peut se déplacer, peut changer de plan pour son propre compte, s'efforcer de disloquer le système et le faire tout au moins grimacer.

En allongeant à droite et à gauche le schéma d'un cube, ou plutôt, en dessinant le schéma d'un lit assez long et pas trop large, d'un lit de cuivre si l'on veut, il est assez facile d'obtenir une forte dislocation. Normalement, $A D$ étant le chevet, si A figure son côté gauche et s'éloigne de l'observateur, B appartient également à la gauche du lit, loin de l'observateur, et ce sont, près de celui-ci, D et C qui figurent la droite du lit. Or, assez aisément, dès que le schéma s'est mis à échanger ses côtés droit et gauche, on peut voir A et C se trouver simultanément à droite, près de l'observateur; ce sont B et D qui s'en éloignent et passent à gauche. N'importe quel

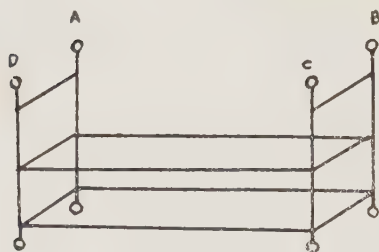


FIG. 12.

volume, dessiné au trait sur un plan, subit ainsi des variations, des déplacements, des mouvements intérieurs qui tendent à détruire l'objet et lui imposent des déformations, des défigurations, des métamorphoses. Quand je schématise en douze traits

ce que j'appelle un cube, la figure « cube » est simplement privilégiée, mes douze traits peuvent représenter un certain nombre d'objets, peuvent m'apparaître sous un certain nombre de formes, parfois singulières et, en apparence, illogiques. Ces culbutes, ces grimaces, ces dislocations et ces transformations, obtenues avec quelques droites fixes et les mouvements apparents de deux ou trois points, ont peut-être plus qu'une ressemblance avec la kaléidoscopie

de nos hallucinations toxiques. Ces dernières ne prétendent peut-être pas sans raison à la plus matérielle Esthésie, mais leur apparente richesse de forme et de modelé se réduit peut-être à quelques linéaments dans le vide du champ visuel.

Mes hallucinations, dans leur *irréalité*, présenteraient deux sortes de mouvements : des mouvements *réels*, comme est celui d'une post-image entraînée par le regard, et des mouvements *apparents*, comme celui des sommets d'un cube schématisé. Dans les deux cas, et dans le second comme dans le premier il s'agira de sensations et de perceptions, pas davantage.

Les transformations, les mouvements et les changements internes des hallucinations seront également de deux espèces : *réels*, comme les changements de coloration d'une post-image, ou *apparents* comme les transfigurations d'un solide géométrique figuré par des traits. Dans les deux cas, et dans le second comme dans le premier, le frégolisme hallucinatoire sera rigoureusement esthétique, aussi libre de toute ingérence de notre imagination que les culbutes d'un cube.

Lorsque enfin l'halluciné précise : « je vois un visage humain », ou, plutôt : « j'ai vu un visage humain », il n'est pas moins dans son droit que l'enfant crédule à qui l'on montre la vue stéréoscopique d'un cube ou à qui suffirait le simple schéma d'un tel volume, en vision monoculaire, pour dire « voilà un cube ». Dans ce dernier cas, moins « intensément » peut-être, mais tout aussi exactement, on voit un cube et il a un relief aussi « grand », sinon aussi « fort », que le cube de bois qu'on tient dans la main. Et pourtant, l'objet se réduit à quelques traits noirs sur fond homogène, et néanmoins nous y voyons plus et mieux qu'un cube réel : le cube intégral saisi d'un regard synthétique, d'un coup d'œil qui totalise de multiples points de vue.

L'hallucination, le visage dont parlait tout à l'heure l'halluciné, n'est-il pas parent de ces objets ambigus, et cette vision ne peut-elle pas se dédoubler aussi en deux plans psychologiques :

Une hallucination... *objective*, en quelque sorte *réelle*, et probablement très pauvre, mais tout aussi difficile à

percevoir telle qu'elle est, et plus riche encore d'ambiguïtés et de possibilités, que la figure plane où nous nous obstinons à voir un cube ;

Et une hallucination *subjective*, le visage, charmant ou hideux, aussi irréel que le volume libéré du papier, mais aussi dégagé des ingérences imaginative, motrice, affective ou rationnelle, aussi grossièrement esthétique enfin ?

Cette esthésie hallucinatoire est d'autant plus admissible qu'elle a les mêmes traits dans la perception légitime et dans l'hallucination ; autant que dans les visions les plus irréelles, l'esthésie hallucinatoire est déjà familière, matérielle et sans objet, dans la perception quotidienne, utilitaire, correcte, efficace et réussie, quand les schématisations, les réductions, les abréviations, les lacunes et les erreurs dotent la conscience d'objets perçus autrement riches et vivants que les objets donnés.

Dans le chapitre suivant : Illusion du correcteur et Théorie hallucinatoire de la lecture, en nous rapprochant des hallucinations pures, nous verrons que donné, sensation, perception, réelle ou alléguée, ont des jeux plus compliqués et plus mystérieux.

III

THÉORIE HALLUCINATOIRE DE LA LECTURE

Chacun de nous, pour peu que la lecture lui soit familière, serait halluciné dès qu'il jetterait les yeux sur un texte. On aurait en effet calculé qu'à la vitesse ordinaire de la lecture, nous ne pouvons voir qu'une très petite partie de ce que nous lisons. Nous ne percevrions des mots que quelques droites et quelques courbes. Le reste, que nous avons pourtant conscience de voir, nous le voyons sans doute, mais hallucinatoirement. Les traits perçus nous ont fait reconnaître le mot, l'imaginer, le projeter.

Cette théorie hallucinatoire de la lecture est généralement admise, et voici en quels termes lui vient une magnifique adhésion :

« Rien de plus intéressant que les ingénieuses expériences de Goldscheider et Müller sur le mécanisme de la lecture. Contre Grashey, qui avait soutenu dans un travail célèbre que nous lisons les mots lettre par lettre, ces expérimentateurs ont établi que la lecture courante est un véritable travail de divination, notre esprit cueillant çà et là quelques traits caractéristiques et comblant tout l'intervalle par des souvenirs-images qui, projetés sur le papier, se substituent aux caractères réellement imprimés¹ ».

« ... La naissance du rêve n'a rien de mystérieux... Quand vous parcourez votre journal... vous ne percevez

1. Matière et Mémoire, 106.

du mot et même de la phrase... que quelques traits caractéristiques... tout le reste, vous vous en donnez l'hallucination. Des expériences nombreuses et concordantes ne laissent aucun doute à cet égard... On illumine une formule d'usage courant pendant un temps très court, trop court pour que l'observateur puisse apercevoir toutes les lettres. On a commencé en effet par déterminer le temps nécessaire à la vision d'une lettre de l'alphabet, il est donc facile de faire en sorte que le sujet ne puisse pas distinguer plus de huit ou dix lettres sur les trente ou quarante qui composent la formule. Or, le plus souvent, il lit cette formule sans difficulté... Si on lui demande quelles lettres il est sûr d'avoir aperçues, les lettres qu'il désigne peuvent être effectivement présentes, mais ce seront tout aussi bien des lettres absentes, qu'on aura remplacées par d'autres ou simplement omises. Les caractères perçus ont donc servi à évoquer un souvenir. La mémoire inconsciente... a projeté ce souvenir au dehors sous une forme hallucinatoire. C'est ce souvenir que l'observateur a vu... Nous n'apercevons de la chose que son ébauche; celle-ci lance un appel au souvenir de la chose complète; et le souvenir complet... qui nous restait intérieur comme une simple *pensée*, profite de l'occasion pour s'élancer au dehors. C'est cette espèce d'hallucination que nous nous donnons, quand nous *voyons* la chose...

« Tel est le mécanisme de la perception, et tel est celui du rêve² ».

Il y a d'ailleurs, dans les études de Bergson, sur l'Aphasie, une autre théorie de la lecture. Nous lisons ou nous voyons plus rapidement un texte facile et familier qu'un texte difficile et nouveau parce que, éclairés et préparés par le sujet, par le titre, par le début, par le mot qui passe, nous avons du mot qui va venir une anticipation *motrice*; nous sommes prêts à l'articuler avant qu'il se montre, nous en avons monté le schème moteur. — C'est grâce à celui-ci que nos yeux et notre perception pourront, en un dixième de seconde, choisir utilement les éléments du mot nécessaires à sa reconnaissance.

2. *Energie Spirituelle. Le Rêve*, 104-106.

Cette théorie rend l'hallucination inutile; mais Bergson la néglige quoique Bergsonienne, et accepte, avec la décision d'un Taine, toute la théorie de Goldscheider et Müller³. — Ceux-ci commencent par s'étonner qu'on identifie un B, par exemple, aussi rapidement qu'on le fait. Ils décomposent alors le B en plusieurs éléments : un trait vertical, un demi-cercle ouvert à gauche, un deuxième demi-cercle également ouvert à gauche... Ils découpent de même d'autres lettres, ils rangent les éléments ainsi obtenus côte à côte, et ils établissent qu'en un dixième de seconde, on perçoit la personnalité et l'ordre de cinq de ces éléments. Mais on identifie, tout aussi bien et tout aussi vite, cinq lettres simultanées, c'est-à-dire quinze ou vingt éléments, et, fait encore plus surprenant, cinq mots, c'est-à-dire une centaine d'éléments. Il faut donc se résoudre à cette affirmation : dans cinq lettres ou cinq mots, lus en un dixième de seconde, on ne perçoit toujours que cinq éléments. Ces éléments suffisent à nous faire imaginer les lettres et les mots. Ces images, nous les projetons hallucinatoirement sur le papier, où elles se superposent aux caractères imprimés, et non vus, d'où la difficulté à déceler les fautes d'impression. Nous ne voyons ni les lacunes, ni les excès, ni les substitutions, ni les échanges. Nous voyons, dans un mot lu, quatre ou cinq éléments imprimés, et l'image objectivée du reste. La lecture est une continuelle hallucination, aussi « inconsciente » que celle des délires hallucinatoires. L'image se pose sur le perçu. Les centres sensoriels sont excités, non du dehors, par le mot imprimé, mais du dedans, par le mot imaginé.

Sur ce sujet, les expériences faciles sont variées. Les plus fructueuses peut-être consistent en la simple notation des erreurs que l'on se surprend à faire pendant la lecture courante, quand on lit sans penser à l'illusion du correcteur. — On peut aussi s'appliquer un peu partout, chez soi et dans la rue, à saisir au vol des mots, titres d'articles, affiches, enseignes, noms de rues, le plus rapidement possible, d'un regard furtif. — On peut enfin se livrer à

3. U. physio. u. patho. d. Lesens, Zeitschr f. kl. Med., 1893.

des expériences systématiques, en se faisant montrer, par la fente d'un tachistoscope ordinaire, pendant une fraction de seconde, des assemblages de lettres, des mots, de petites phrases même, avec ou sans erreurs, omissions, additions, substitutions, inversions, déformations, mutilations, remplacement par des traits, des points, un simple vide, obscurcissement, décoloration et autres pièges infiniment variés.

Exemples de groupes de lettres : m s v c r, l s m t v, l p k z t, u a o i e, v i k n o, etc.

Mots quelconques : fou, fol, foi, fil, soi, roi... infini-tésimal, hétérogénéité, Sbéhérazade, nous recommencerons, SHÉHÉRAZADE, etc.

Mots pièges : navette, nanette, manette, mouette, nonette, sonette; poulette et roulette, boulette et houlette, etc.

Erreurs : courroie de transnission, chandelier et candélabe, impassible et incanable, etc., corri.or, .onnerre patrnel, .a.erne, p.t.rn.l, c.lp.r.t.r, Ecole des Chartes et E l , d s Ch t s. Tramway et Metnagalutain, Cardinal et Archiepiscopol, Beethoven et Symphamie Hévoïque; le chat ronrohne (avec point de fixation au-dessus de la ligne). Alphonse Daudet, la Chevne de Moneux Sagun, etc.

Avec cent autres exemples, quels sont les résultats, chez un sujet détendu, tout heureux de se faire prendre aux pièges du tachistoscope? A-t-il vu, en un dixième de seconde, cinq éléments, cinq lettres, cinq mots? A la place des mots incorrectement écrits, a-t-il vu les mots corrects? Ses erreurs de lecture impliquent-elles une hallucination et la matérialisation d'images sur le papier?

En effet, un groupe de lettres quelconques, pour être vu d'un regard rapide, ne peut guère compter plus de cinq individus; et le sujet, d'un regard non moins rapide, lit aussi cinq mots formant groupement familier : « La chèvre de Monsieur Seguin », par exemple. — Naturellement, le sujet est d'autant plus brillant qu'il s'attend davantage aux mots présentés. Il ne lirait peut-être pas si aisément « La chèvre de Monsieur Seguin » si on ne lui présentait d'abord « Alphonse Daudet ». — Bien entendu, il fait de nombreuses erreurs de lecture, et aux

dépens des erreurs d'écriture : Mithridate au lieu de Miltkridale, Prestidigitateur au lieu de Prestibigiladour, formidable pour persillade, harakiri pour kalakakri. Intermédiaire au lieu de Vendémiaire, Condorcet pour Courvoisier et Joséphine Baker au lieu de Gosseline Paquet.

Il a même fait de fausses lectures qui perturbent le texte au lieu de le rectifier et qui introduisent une faute au lieu de lui substituer la vision du mot correct; des erreurs déformatrices et non correctrices. Il remplace « la calme mélodie que chante le hautbois » par « la calme mélodie que cherche le hautbois », et « voyons quel moyen a l'âme de s'échapper » par « quelque moyen à l'âme... ». Au lieu de « Acta Cæsaris pacis causa », il lit « Cæsaris pacis causa ». Il va à un rendez-vous à 14 heures au lieu de 4 heures, et enfin, à une devanture de pâtisseries, il s'obstine à vouloir avoir vu « Bouchées au Reine » malgré la très correcte impression de l'écríteau.

Voir « La Chèvre de Monsieur Seguin » alors qu'on ne peut pas voir, en un dixième de seconde, plus de cinq éléments de lettre; revoir « La chèvre de Monsieur Seguin » où il y a « La Chevne de Moneux Sagin », lire « formidable » pour « persillade », « Baker » pour « .aker », 14 pour 4, et, stupidement, « au Reine » pour « à la Reine » n'est-ce pas avoir, dans des illusions, et les constituant, des hallucinations ? Souvent des hallucinations exigées par la logique ordinaire, parfois des hallucinations absurdes, contraires à tout ce qu'on pourrait attendre, provoquées par un automatisme neurologique indifférent à nos lectures, à nos images, à notre littérature, à la grammaire et à nos sentiments, fussent-ils primitifs et gastronomiques comme dans l'exemple final.

Pour accepter cette théorie, il faut admettre qu'il est légitime de considérer un mot, BÉBÉ, par exemple, comme psychologiquement composé de quatorze éléments (4 verticales, 6 horizontales et 4 demi-cercles), et que, voyant cinq éléments en un dixième de seconde, il faudra trois dixièmes de seconde pour lire BÉBÉ et plusieurs secondes pour « anticonstitutionnellement ». — Or, en fait, nous

lisons ce mot en un dixième de seconde et nous pouvons en identifier, vérifier et voir toutes les parties en beaucoup moins d'une seconde. La lecture de cinq éléments exigeant le temps t , et un mot de n fois cinq éléments étant lu non pas dans le temps nt mais dans le temps $\frac{nt}{x}$ on peut contester qu'il soit légitime de décomposer un mot en éléments psychologiques et de nous obliger à voir les droites, les courbes et les lettres avant le mot, que ce soit par perception ou par hallucination.

D'abord, on n'a pas le droit, ici, de décomposer une lettre en ses parties géométriques, pour étaler celles-ci à la queue leu leu sur une horizontale, et de faire d'un B une verticale suivie, à bonne distance, d'un premier, puis d'un deuxième demi-cercle. Au moins faudrait-il grouper ces prétendus éléments dans un espace qui ne soit pas supérieur à celui qu'occupe la lettre.

Ensuite et surtout, on peut se demander si la perception d'une lettre ou d'un mot a des éléments psychologiques. — Goldscheider et Müller, à qui on ne peut en vouloir d'avoir ignoré la théorie et la mystique de La Forme, ont un peu négligé la différence Leibnizienne entre la résolution en notions et la division en parties. Un cercle est divisible en parties innombrables mais, sous prétexte qu'il est difficile de voir, repérer et identifier d'un regard rapide huit ou dix petits arcs de cercle bizarrement rangés, se permettra-t-on pour cela de faire de la perception du cercle total une hallucination? Divisible en autant de parties qu'on voudra, le cercle n'est pas aussi aisément résoluble en notions plus simples, il est aussi simple ou plus simple que tel arc vertical, horizontal ou oblique, ouvert à droite, à gauche, en haut ou en bas; et, d'un regard, on voit un rond plus aisément qu'on ne découpe et limite un demi-cercle.

Une lettre, un B, n'est pas d'abord l'assemblage d'éléments tels que |)) ou d'autres, elle est plus simple que la série de ses éléments, on la saisit en un acte et non en trois, et sa forme est perçue aussi aisément et aussi rapidement que celle de O. M est aussi simple que V et peut-être plus simple que N, H est aussi simple que I. Il en est

ainsi des mots ; et Maman, Indivisibilité, Constitutionnel, Méphistophélès doivent être perçus plus vite et plus sûrement que l s b v k.

La plaque photographique capte aussi aisément l'infinité d'un paysage réel que les quatre traits d'un croquis. La rétine semble en faire autant et, sans beaucoup d'introspection, nous pouvons prétendre que notre conscience, moins habile sans doute que notre rétine, perçoit et lit en un instant un ensemble décomposable — et de plusieurs façons — en de très nombreux éléments sensoriels. Peut-être même la lecture d'un paysage, dans sa continuité, est-elle plus simple que celle de son croquis à éléments distincts. — « Indivisibilité » est tout autre chose que sept couples de lettres et sept accents. Le mot, a-t-on dit, n'est pas une somme, pas même une synthèse. C'est un tout, ou, mieux encore, une « unité primitive simple », où les parties sont « dérivées » et non primitives ; c'est une « structure élémentaire » non composée d'éléments constituants. La forme élémentaire, ce ne sont pas les lettres, c'est le mot tout entier.

Il est au moins exact que le mot est un ensemble ; et saisir un ensemble est une fonction très primitive et très solide, puisque le petit enfant et l'agnosique voient et reconnaissent un visage avant d'y voir un nez et, quelquefois, sans pouvoir l'y montrer.

Je dois pourtant avouer que sur moi-même et autrui, pas même par les méthodes d'apprentissage les plus globales, je n'ai pu faire ainsi d'un mot une forme simple, une unité primitive, une structure élémentaire non composée d'éléments constituants. Je n'ai jamais pu obtenir que le « in » et le « ble » de « invisible » soient autre chose que le « in » et le « ble » de incassable ; et l'adjonction de « Monsieur » ne modifie pas les formes « Renard », « Nègre », etc. Je n'ai jamais pu faire dire à personne, pas même du bout des lèvres, que la forme élémentaire, c'est le mot tout entier.

Cela n'empêche pas l'enfant, même au sortir des exercices de lecture les plus analytiques, de parvenir très vite à lire le mot, sans s'occuper des lettres. L'arriéré réussit, parfois presque aussi bien que le normal, la décou-

verte et la reconnaissance des ensembles familiers. Il est presque aussi habile à découvrir, dans un enchevêtrement de lignes, les nombreux objets que le dessinateur y a mis, maison, brouette, bouteille, sapin, balai, râteau, etc., etc.⁴. Il est plus facile de saisir la forme globale d'une figure que ses éléments et leurs rapports; et tel débile qui dessine imperturbablement un réseau d'hexagones, ce qui n'est pas si facile, sera incapable d'y montrer les systèmes de parallèles, d'obliques, d'angles qui s'y cachent. Il paraît même qu'il n'est pas nécessaire d'être agnosique pour ne pas pouvoir dire, devant deux hexagones très voisins, quel sera leur côté commun si on les met en contact.

Pour exercer cette puissance de perception des ensembles, primitive, immédiate, il n'est pas nécessaire de faire intervenir des images, encore moins une projection d'images. Goldscheider et Müller nous disent : vous avez lu, sans avoir le temps de les voir, les cinquante éléments de « Constitutionnellement ». Vous les avez donc imaginés et projetés. — S'il en est ainsi, s'il faut passer par la perception individuelle des éléments pour voir l'ensemble, et si l'étape centripète : éléments donnés-œil-conscience est trop longue pour expliquer la rapidité de la lecture d'un mot compliqué, comment aurons-nous le temps, à partir de quelques traits cueillis dans le mot, d'imaginer les autres, de les projeter et enfin de les voir ? S'il faut finir par voir les éléments, comment la construction motrice, imaginative et projective du mot présent sera-t-elle plus rapide que sa simple vue ?

Et si l'on tient obstinément à la primauté de l'attitude mentale et de la projection d'images sur la vieille perception naïve, si le sujet ne perçoit directement de l'objet que quatre ou cinq traits et projette le reste, encore faut-il qu'il ne cueille pas ces traits au hasard; il lui faut percevoir les traits caractéristiques et distinctifs de ce mot, il faut qu'il les choisisse. Comment pourra-t-il réussir cette opération et procéder ensuite à la projection des images voulues s'il n'a pas d'abord vu et reconnu en quelque façon

4. Hans Rupp. U. optisch Analyse. Psy. Forsch., IV, 1923, 262-300.

le mot ? Il doit le percevoir avant de l'imaginer. Une perception doit précéder l'hallucination et rendre inutile cette presque impossible complication. Sinon, il faudra recourir à une intuition anticipatrice du mot ; et avec nos langages écrits bourrés d'ambiguïtés, les probabilités de lecture correcte baisseront désastreusement. Inspirés par les mots qui précèdent, nous devons commencer d'imaginer ou d'émettre le mot qui va venir avant de l'avoir sous les yeux ; et cet unique moyen de lire grâce au choix des traits caractéristiques nous fera commettre d'incessantes erreurs.

« Méphistophélès » ou « incorruptibilité » sont plus rapidement et plus aisément perçus que « x.t.u.s.v.z.a.r » parce que leurs « notions » comme disait Leibniz, leurs formes comme on dit, sont plus simples, plus distinctes, plus visibles. Dans ce rapide travail, l'esprit joue évidemment son rôle, mais s'il s'empare presque instantanément de mots hérissés de pièges, c'est avec de plus sûres armes qu'un trop lent déchiffrement, une trop incertaine anticipation motrice ou imaginative, ou une grossière projection d'images.

Il faut plus longtemps sans doute pour lire « Archives Départementales » que pour voir « A » ; il ne faut pas vingt fois plus de temps, même si le mot nous est présenté sans préparation, sans que puisse jouer la moindre anticipation.

Il faut le reconnaître : en un dixième de seconde, on voit cinq éléments, cinq lettres, cinq mots, et on les voit directement, immédiatement, sans projection d'images et sans anticipations psychologiques motrice, auditive ou visuelle. Et si on voit, en un dixième de seconde, vingt fois plus de choses familières que de choses inconnues, c'est parce que les premières forment un total, un tout, une synthèse, une structure élémentaire, une forme, tandis que les deuxièmes ne sont qu'un alignement de parties. — Dans B, | est un élément pour l'enfant qu'on instruit « en décomposant ». Dans X L B N, c'est le tout de la lettre B qui s'abaisse au rôle d'élément. Dans « mon bateau fait eau », « bateau » devient la structure élémentaire, est vu d'un bloc et sans analyse.

Et si la familiarité permet ces accélérations et donne à notre conscience un peu des vertus de l'objectif photographique, ce n'est ni par une anticipation motrice ni par une projection d'images qu'on l'expliquera. — Il faut d'ailleurs se rappeler que notre pénible progrès vers une perception instantanée des ensembles n'en est qu'à ses débuts : si nous réussissons à *lire* et à très bien lire « Le Miracle de la Marne » dans le même temps que A B C ; dans cette courte fraction de seconde, nous *voyons* très bien A B C, mais fort mal « Miracle de la Marne ».

Quand on lit d'un regard, plus ou moins préparé par ce qui précède, « pragmatique sanction » les traits de ce dessin ou les détails de cette physionomie nécessaires à son identification sont tels ou tels, sont extrêmement variables avec les circonstances, et plus ou moins nombreux suivant que nous sommes plus ou moins prêts à émettre ce mot ; mais, à qui sait lire, même s'il ignore la bizarre expression qui se présente à lui, jamais il n'est nécessaire d'en parcourir, voir, dissocier et associer tous les traits. Jamais non plus, qu'on ait besoin de lentement analyser, ou qu'on soit assez préparé par le contexte pour lire le signal « P. S. » ou le complexe « Pragmatique Sanction » en beaucoup moins d'un dixième de seconde, jamais il n'est nécessaire ou même possible de faire intervenir des images, une projection, une hallucination.

Un enfant de sept ans, mis en présence de « Le gourmand petit bb, a mangé trop de b b, et maintenant il a b b » hésite à peine devant les trois petites difficultés et n'hésitera guère plus si la deuxième proposition ajoute « babas » à « bonbons ». L'enfant dira pourtant, et parfois spontanément, qu'il n'a rien vu, sinon, trois ou quatre fois, et chaque fois identique à lui-même, « b b. », unique forme vue de trois formes lues. Qu'on supprime l'ambiguïté, qu'on annonce au sujet, devant le tachistoscope, qu'il va lire « Bébé », correctement écrit, et qu'on lui présente B B, il y aura pour lui au moins cinq réponses possibles : 1° « Je ne sais pas » ; 2° « Bébé, ou Bobo, ou... » et toutes les voyelles y passeront, et même les diphtongues ; 3° Un quelconque, isolé, des mots précédents, dont « Bébé » ; 4° « sûrement Bébé, mais avec des voyelles

indécises »; 5° « Bébé correctement écrit ». — De ces cinq réponses, la troisième, « Bébé », ou « Bobo », est de beaucoup la plus fréquente. La première est rare et, ici comme toujours, les jugements d'ignorance sont difficiles à obtenir. La deuxième est très rare et il faut du temps au sujet pour épuiser les possibilités d'un texte comme d'un dessin ambigu. La quatrième réponse est également rare, comme la première, car la conduite de l'incertitude est aussi redoutée que l'attitude de l'ignorance. La cinquième réponse est enfin rarissime et, sur des enfants, des adultes, des normaux, des aliénés, des débiles, je ne l'ai jamais obtenue. Malgré des déformations parfois formidables dans la forme du mot, dans l'écriture manuscrite, par exemple, on le *lit* encore; il ne faut pas dire qu'on le *voit*. La moindre déformation de l'objet rend pour tout sujet sa *vision* indistincte. Toute déformation significative, suppression, substitution, addition, permet encore plus ou moins la *lecture* du mot probable, mais interdit sa *perception* totale.

Le sujet, devant un mot altéré ou trop fugitif voit néanmoins le mot et le lit, mais sait qu'il le voit mal et peut toujours, si on l'aide, expliciter cette connaissance. — Le sujet moyen et même débile constate assez aisément, devant le tachistoscope, qu'il lit les mots familiers d'après une perception directe à la fois complète et confuse, sans que se détachent avec précision, exactement comme devant les groupes intelligibles, plus de quatre ou cinq lettres.

Perception directe de « traits caractéristiques » ou de « la forme générale » du mot, et projection imaginative du reste, n'est pas le procédé dont mes sujets et moi-même croyons user. Dans « bébé », tout est caractéristique, il faut tout voir pour lire sans erreur; « forme *générale* » ne signifie rien ici et la physionomie du mot change dès qu'un détail est changé. — Il paraît bien en être de même dans un mot comme « archiépiscopal »; et pourtant certains détails de termes de cette importance peuvent être modifiés, et gravement, sans que le lecteur s'en aperçoive. Dans le segment « iépi », par exemple, un accent grave peut bouleverser la forme *·i·* en se substituant à l'accent aigu; et, pour le lecteur inattentif, traits, forme et

physionomie du mot n'auront pas changé. C'est que perception complète et confuse ne signifie pas identification de tous les détails, c'est-à-dire perception complète et distincte. — Quand on voit du jaune ou quand on entend Ut 3, types de perceptions complètes et confuses, on n'a exactement aucune conscience des détails : les vibrations, pourtant nécessaires et présentes, mais à titre de petites perceptions inconscientes. Dans un mot un peu long, il se passe quelque chose d'analogue : les détails disparaissent plus ou moins dans le total, et, à la faveur de cette neutralisation sensorielle, des omissions, substitutions et additions peuvent passer inaperçues. — Mais cette neutralisation des éléments au profit de l'ensemble n'est que partielle ; le mot perçu, le total enregistré et identifié, on peut, en même temps et par surcroît, outre le mot, dans le mot, sous le mot, percevoir pour leur compte un certain nombre de lettres, quelconques.

Même quand on a, sûrement, fort bien, identifié le mot, on s'aperçoit que presque toutes ses lettres ont échappé à la vue. Dans « rhododendron » ou « antivivisectioniste », lus, et fort bien vus d'un regard, quatre à six lettres seulement sont identifiées. — Au début de cet exercice, lisant des mots compliqués mais familiers, on a du reste quelque peine à distinguer et à dire quelles lettres on a vues, quelles lettres on a entrevues et quelles lettres devinées, soupçonnées ou supposées. On y parvient pourtant. D'un regard, on lit « Shakespeare », mais il faut quatre ou cinq « coups d'œil » pour voir toutes les lettres. On n'a d'abord vu que les trois premières ; à la deuxième épreuve, on n'en voit pas davantage ; à la troisième, on voit « Shak », à la quatrième « Shakes », et il en faut une cinquième pour être certain qu'il y a bien « Shakespeare » et non, par exemple, « Shakesqaore ».

Il n'y a pas d'images ni de projection à introduire là-dedans ; il y a une différence qualitative entre un mot et la série de ses lettres ; lire ce mot et lire ces lettres, le voir et les voir sont deux opérations contiguës mais aussi différentes que le jaune et le rouge ou que le son de la trompette et l'écarlate. — Grashey prétendait, dit-on, qu'on lit lettre par lettre. Bergson, sur la foi de Gold-

scheider et Müller et du bon sens, le nie avec raison, mais veut, à cette perception impossible, en substituer une autre, deux fois impossible, l'hallucination lettre par lettre. On lit avec ce qu'on voit de l'objet réel, ce qu'on en sait, ce qu'on en suppose, avec peut-être quelques images visuelles, auditives et motrices très lointainement noétiques et nullement esthétiques, pas même eidétiques; on ne lit point par perception d'images. La lecture est fort peu une anticipation, motrice ou non, elle est avant tout la perception directe et confuse de ce qu'on a sous les yeux, elle est, moins que toute autre chose, une hallucination.

Elle l'est au moins quelquefois, répond l'hallucinophile. La vision sans objet que vous n'avez pas obtenue jusqu'ici, vous l'obtiendrez dans d'autres épreuves, surtout quand vous laisserez au hasard le soin de vous fournir des cas favorables. Devant les tachistoscopes, le sujet le plus détendu a forcément une attitude critique, « mortelle aux fausses perceptions ».

En deux mots, l'hallucinophile répond par l'Illusion du Correcteur.

Il y a Vendémiaire, vous lisez Intermédiaire, 4 et vous lisez 14, dépôt-départ, Gosseline Paquet-Joséphine Baker. Un jour, vous avez remplacé « m'aurait fait voir » par « ne m'aurait pas fait voir » et « quel » par « quelque », rendant ainsi des textes inintelligibles. Vous allez plus loin, et dans votre illusion pâtissière : « Bouchées au Reine », vous introduisez une absurdité. — Egger, rapporte Jean Paulhan, lit sur une affiche toute neuve, en plein hiver : DIX JOURS A ÉTRETAT. Il s'étonne, il critique. Il n'est tout à fait certain que de DIX et TAT. Il vérifie et voit JOUETS. — ÉTRENNES. — Les seules lettres qu'il était certain d'avoir vues étaient les seules qu'il eût inventées⁵. Que voulez-vous de plus pour me permettre de vous assurer que votre lecture est une hallucination ?

Le lecteur ordinaire, peu disposé à se croire ainsi le perpétuel créateur de sa lecture, est donc conduit à la question décisive : l'illusion du correcteur.

5. Nouvelle Revue Française, juin 1929, 89.

J'ai lu « Shakespeare » et il y avait bien « Shakespeare ». Mais j'ai lu « harakiri » où il y avait « kakalakakri ». Ai-je projeté, lorsque j'ai lu le mot probable au lieu de l'impression réelle ? — Pour essayer de le savoir, il faut refaire, avec l'illusion du correcteur, le même effort que lors de la lecture des mots correctement écrits. Ayant lu, et bien lu, un mot difficile, c'est-à-dire en ayant bien saisi le dessin, nous avons dû recourir à quatre et cinq lectures pour identifier toutes les lettres. — Ne se passe-t-il pas quelque chose d'analogue quand nous lisons « Prestidigitateur » dans « Prestilijiladour ? » — Oui, et c'est si vrai que dans les expériences systématiques, intentionnelles, averties et critiques, tout en lisant d'un regard « indivisibilité » dans « undóvásâbélótá » je « vois » très bien que *je vois* tout autre chose que ce que *je lis*. Je lis « passementerie » où il y a « pansementerie » et je « vois » parfaitement qu'il doit y avoir une ou plusieurs erreurs. En lisant « Correspondant » au lieu de « Correpondant » j'ai mal vu, j'ai vu incomplètement le mot incomplet, que ma lecture mentale, mon articulation naissante, ma croyance, ma pensée complètent, non ma vue. Je ne vois pas un i où il y a un n, un é où il n'y a rien, paternel à la place de pa.ernel et vérascope où il y a véracope, véra.cope ou verancope. — « On peut supprimer plusieurs lettres sans que le sujet s'en aperçoive » dit Mignard⁶, et il en profite pour soutenir qu'on imagine les lettres supprimées et qu'on les projette, que l'imagination est objectivante. — Au lieu de trop ouvrir une porte entr'ouverte depuis Aristote, il vaut peut-être mieux la fermer, et bien distinguer entre lire un mot, voir un mot, voir ses éléments.

Lorsque, l'œil aux aguets et lisant, dans « Miltkridale », « Mithridate », je me demande, avant de relire, quelles lettres j'ai vues, perçues et identifiées, je trouve les deux i, m et d ; l'h médian et le t final n'ont pas été *vus*.

Le résultat est à chaque instant le même : on regarde intensément, on lit le mot probable, et on constate qu'on a vu quelques-unes des lettres adéquates, correctement imprimées. On n'a pas vu, on n'a pas projeté les lettres

6. Journal de Psychologie, 1922, 543.

probables à la place des omissions, substitutions, inversions, etc. Tout ce qu'on peut soutenir, c'est qu'on n'a pas vu l'omission. — Mais ne pas voir l'absence d'une lettre est tout autre chose que voir la lettre absente. Ne pas voir la substitution n'est pas voir, à sa place, la lettre chassée de sa place; ne pas voir la déformation n'est pas voir la lettre normale. Quand le caporal « en entend un qui ne compte pas » ou « en voit un qui est absent », il exprime à la Lucain une vérité qu'il faut débrouiller. — Encore une fois, on peut lire « Socrate » où il y a « Platon », « ne... pas » où il y a une affirmation; on peut, en lecture courante, lire n'importe quoi à la place de n'importe quoi et « Mane Thecel Phares » où il n'y a rien, on ne voit pas pour cela les sept lettres de Socrate ou le dessin Mane Thecel Phares.

On rencontre aisément des malades qui, placés devant un mot banal : lundi, par exemple, lisent tout autre chose : « Yvonne » ou « Il fait beau ». Jamais, devant moi, étudiant, collègue ou maître n'a pensé à faire intervenir l'hallucination ou l'illusion. Assez souvent au contraire, on a été amené à invoquer quelque chose de bien différent : la cécité verbale, l'agnosie ou, tout au moins, la paragnosie. — Il y a des aveugles qui, sans hallucinations, sans imaginer et sans fabuler, disent : j'y vois. A côté de l'aphasique muet, il y a le paraphasique bavard, inconscient des troubles, tant intérieurs qu'extérieurs, de son langage. Il y a aussi des agnosiques visuels qui disent Lampe au lieu de Pendule, et lisent Paris où il y a Dijon sans qu'il y ait lieu de dire qu'ils ont vu comme ils ont dit, et qu'une hallucination s'est allumée en eux pour se substituer à l'objet. — Loin d'ajouter ou de substituer visuellement quelque chose à l'objet, ils ont remplacé sa traduction orale par une autre parce qu'ils ont incomplètement vu. Rien de positif n'explique leurs erreurs. Elles sont toutes par défaut et non par excès.

Lire harakiri où il y a kakalakakri, ce n'est pas objectiver, matérialiser, projeter des images, c'est, avant tout, supprimer des perceptions, faire de la neutralisation sensorielle, avoir une illusion négative.

C'est un phénomène très curieux. — Bernheim, dans sa

plaquette de 1882, a décrit les hallucinations négatives des hystériques, signalées par Bertrand, en 1823, dans son *Traité du Somnambulisme*; et les « escamotages » d'objets sont familiers aux hystériques, et aussi, ce qui est parfois à peu près la même chose, aux commotionnés. Mais ce petit événement peut s'observer chez qui paraît fournir de bons indices de sa lucidité au moment où il s'observe.

Voici d'abord un exemple où il ne s'agit pas de lecture. Le sujet écrit. Devant lui et un peu à droite, est un encrier circulaire de 15 cm. de diamètre. Autour du puits central, il y a quatre trous. Dans le trou n° 1, ou, si l'on veut, sur « midi », se trouve un porte-plume vert. Le sujet tient à la main un gros porte-plume rouge. Il le dépose dans le trou n° 2, ou si l'on veut, sur « trois heures », et, quelques instants après, veut le reprendre. — Le porte-plume rouge a disparu. Le sujet le cherche un instant des yeux, n'insiste pas, prend le porte-plume vert, trempe dans l'encre la plume et se remet à écrire. Par hasard, pensant à tout autre chose, il jette un regard sur l'encrier et voit son gros porte-plume rouge, sur « trois heures », dans le trou n° 2, où il est nettement visible, tout entier, quand l'œil droit ou l'œil gauche fixe le porte-plume vert, sur « midi ».

Ces illusions négatives occasionnelles ne sont pas rares, et à qui n'est-il pas arrivé, cherchant un objet et l'ayant sous les yeux à bonne distance, de se plaindre qu'on le lui ait égaré ou « rangé » ?

Ces phénomènes de neutralisation peuvent jouer, chez le normal et pour la vie normale, un rôle précieux. D'un objet, d'un visage, vu de face, nos deux yeux ne nous donnent pas la même image; l'oreille gauche est vue par l'œil droit et n'est pas vue par l'œil gauche, pour qui rien ne fait saillie sur la courbe tempe-joue. Or, dans la perception binoculaire, cette courbe est entièrement neutralisée. — Lorsque, un verre rouge sur l'œil gauche, un verre bleu sur l'œil droit, nous regardons le ciel, il n'y a pas nécessairement fusion des deux images et des deux couleurs, et si nous faisons apparaître, sur un des deux verres colorés et une des deux images, un détail intéressant du paysage, cette image et sa couleur deviennent dominantes, et l'image de l'œil dominé disparaît complètement; le ciel est

tout rouge, ou tout bleu. La tête droite, on fixe, bien en face de soi, un objet tel qu'un bouton de porte; si l'on veut, de l'index droit, et les deux yeux ouverts, le masquer ou le viser, rien n'est plus facile; et il n'est pas moins facile de constater, dans cette opération, un important phénomène de neutralisation. Quand, les deux yeux ouverts regardant l'objet, l'index le vise, il se forme inévitablement deux images de l'index, il y a diplopie croisée; et, pour que la visée soit correcte, les deux images du doigt doivent encadrer l'objet visé, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche. Or, d'ordinaire, on ne voit pas ces deux images, on n'en voit qu'une, celle de l'œil directeur, l'œil dominé étant souvent l'œil droit chez les gauchers. L'image donnée par l'œil directeur est seule visible; l'image donnée par l'œil dominé est entièrement neutralisée. Même connaissant son existence, on est obligé de faire un effort pour l'amener à la conscience. — Quand je superpose, au stéréoscope, un anneau droit interrompu à droite et un anneau gauche interrompu à gauche, j'obtiens, ou un anneau interrompu à droite et à gauche, ou un anneau complet : neutralisation dans les deux cas; deux fragments de l'anneau, ou les deux interruptions, choses pourtant fort positives, ont complètement disparu. — Pathologiquement, ou grâce à un verre un peu embué, un de mes deux yeux, l'œil droit, est « dominé ». On lui montre, au stéréoscope, un riche système de lignes. On ne montre à l'œil gauche, « directeur », qu'un carré avec deux diagonales. Le sujet, les deux yeux en action, ne voit plus que le carré aux diagonales. La perception de l'œil dominé, malgré ses détails et ses particularités, est complètement neutralisée. — Si l'on se donne, au stéréo, deux pyramides quadrangulaires de base commune, l'une en creux, faiblement creuse, l'autre en saillie, de fort relief, on ne voit que la pyramide en relief⁷. Mais toutes ces neutralisations sont modestes devant celles du strabique⁸. Dans le strabisme alternant, dès qu'un des yeux fixe et devient

7. Tous les traités de physiologie optique et Chauveau, *Ac. des Sc.*, 1911, et *Ann. d'Ocul.*, 1912, 284-318. — 8. Tous les ouvrages sur le Strabisme; surtout le *Manuel du Strabisme* de Javal, et, par exemple, Terrien. Remarques sur le fusionnement, *Arch. d'Opht.*, 1910, 72.

directeur, le sujet réussit à perdre toute conscience des images, même centrales, de l'œil dévié et dominé. Et quand on conteste la neutralisation des images fournies par la macula déviée, c'est pour répartir la neutralisation entre les deux yeux, ce qui montre encore mieux la subtilité et l'étendue de la puissance d'inhibition et d'exclusion de l'esprit, quand il s'agit d'éviter les perceptions doubles, mixtes, mêlées, confuses, et d'obtenir ou de maintenir une image nette et déterminée, de supprimer la perception gênante au profit de la perception préférée.

Cette puissance intervient volontiers dans la lecture. — Je lis : « Un grand inventeur vient d'entrer dans sa quatre-vingtième année ». Je me dis qu'on aurait pu le nommer, et je passe. Quelques instants après, le hasard me ramène à la phrase, et je vois « Le grand inventeur Edison... ». Je n'avais vu ni « Edison » ni une lacune. — Ayant sous les yeux *Acta Cæsaris pacis causa*, je ne vois pas *Acta* et je ratiocine sur *Cæsaris*. Quel est le sens ? Probablement « Les actes de César en vue de la paix ». Mais je ne vois toujours pas *Acta* et j'admets l'ellipse lorsque, à gauche du mot magique et de sa majuscule, apparaît soudain, premier mot de la ligne, *Acta*.

« Divisibilité », « Shéhérazade », « nous recommençons », « Nabuchodonosor » sont des dessins qu'on perçoit avant d'en voir les détails, et l'on peut plus ou moins défigurer ces formes avant qu'elles deviennent méconnaissables. Surchargées au-dessous de leur limite de résistance, déformées en deçà de leur limite de transfiguration, mutilées sans que leur physionomie personnelle soit détruite, c'est encore elles qui sont d'abord perçues, et ce n'est qu'au regard critique qu'apparaissent les additions, les soustractions, les déformations ; ce qui a été ajouté n'a pas été vu et on n'a vu ni la soustraction ni le fantôme de ce qui a été soustrait. On ne voit pas l'absence d'une lettre ; on ne voit pas non plus cette lettre. Qu'on lise plus, moins ou autre chose que ce qui est écrit, c'est, toujours, parce qu'on ne voit pas assez, et l'illusion esthétique n'est jamais positive.

On peut même soutenir que l'intervention d'images, projetées ou non, hallucinatoires ou non, serait plutôt

hostile à l'illusion. — On peut être prêt à lire, dire ou voir PARIS de deux façons : *avec* ou *sans* image préperceptive de ce mot ; et la seconde manière de prépercevoir est peut-être plus favorable à des illusions que la première. Le fantôme que la peur a préparé, et qui apparaît soudain dans les buissons de la route, a presque toujours une forme imprévue. Si je prévois « Madame » et si le tachistoscope me montre « Madone », peut-être lirai-je le mot prévu, mais en constatant que je n'ai pas vu « am ». — Par contre, si tout me prépare à émettre un mot mais si je n'ai pas encore conscience de lui, on pourra me le montrer défiguré, méconnaissable, il surgira pourtant, car son image ne se heurtera pas à la perception fautive. — Ce n'est point par substitution d'une image devenue sensation à une sensation neutralisée que survient l'illusion du correcteur ; la conscience de l'image correcte est au contraire précieuse pour trahir les lacunes, surcharges et substitutions dont souffre l'objet ; l'image ne déforme pas l'objet ; ce n'est pas l'image de a et de m qui de Madone fait Madame ; au contraire, si je prévois sciemment et visuellement l'une et qu'on me montre l'autre, je lirai et dirai peut-être Madame, je ne le verrai pas. L'image, qualitativement différente de l'objet, ne se substitue pas à lui, ne le masque pas ; elle en est au contraire un révélateur, elle en avive les couleurs et les contours et — s'il y en a — par contraste — les défauts et les trous.

Même hostilité envers la théorie hallucinatoire de la lecture se retrouve sous le titre « The non visual character of the proof reader's Illusion⁹ ». L'auteur s'attache à montrer, « paradoxe apparent », que l'illusion du correcteur « n'est pas une illusion du tout ». Dans l'affirmation classique, d'après qui nous « overlook » le mot tel qu'il est imprimé et voyons le mot probable, il trouve « une curieuse erreur perpétuée ». D'après son introspection, le mot probable est lu, il n'est pas vu. Le texte comporte tel mot ; nous sommes disposés à l'émettre et, si son impression est suffisamment approchée, nos images motrices, auditives et même visuelles nous le font lire mais non voir. C'est

9. A. H. Pierce, Ps. Bull. XII, 1915, 1.

une « imagery », non une « perceptual » illusion. Pierce s'exagère le rôle des images; au moins exprime-t-il avec une louable vigueur l'opinion que le sujet qui lit mal ou trop bien un mot n'en a pas le moins du monde l'hallucination.

Mais, gêné par les phénomènes de neutralisation, l'hallucinophile fait un effort pour les gagner et se les annexer. « La neutralisation de l'illusion négative, dit-il, joue au profit de *je ne sais pas*, *je ne vois pas*, et n'a pas à nous préoccuper. La neutralisation binoculaire, stéréoscopique ou strabique, supprime une perception au profit d'une autre, et non au profit d'une image ou d'une idée. L'Illusion du correcteur est autre chose. Si le lecteur lit plus, ce n'est pas parce qu'il voit moins, c'est bien parce qu'il voit plus, et la neutralisation d'un B, du blanc du papier ou d'une tache ne se fait pas seulement au profit de la conduite de A ou d'un mot plus ou moins probable, mais au profit de la perception même de ce mot. Si le sujet — et nous allons le voir à l'œuvre — vous dit *je vois*, vous ne pouvez lui opposer aucun des faits et considérations précédents, pas plus la neutralisation que le reste. Or ce sujet est légion, à commencer même par les hystériques ».

Ces derniers ne sont pas si méprisables; ne serait-ce qu'en illustrant la difficulté. Dans la littérature de l'hystérie, on trouverait sans doute, dès l'ère primitive, à l'époque héroïque, et même pendant le triomphe, des contradicteurs pour soutenir que les hallucinations suggérées ne sont pas des hallucinations mais des affirmations, des attitudes, des conduites, et à peine des croyances.

En 1906, à un moment où il y avait encore quelque mérite, au moins ailleurs qu'en France, à contester les visions des hypnotisés, cette théorie négative a été très vigoureusement soutenue par Boris Sidis, par exemple¹⁰. Se fondant sur l'observation de ses sujets, il affirme, sans preuves décisives il est vrai, que l'hystérique ment ou se trompe lorsqu'il dit *je vois*. — Sans doute, toutes les

10. L. c.

manifestations de l'hystérie peuvent être simulées ou être des simulations, voulues ou non voulues, conscientes ou inconscientes, même quand ses excentricités sont désastreuses pour le sujet tout le premier, pour lui seul. — On contestera cependant à Boris Sidis que l'hystérique ayant dit d'abord, « c'est comme si je voyais » et disant maintenant, « je vois », il ou elle n'ait dit vrai que la première fois; on lui contestera que l'hystérique disant, « je vois », et écrivant, en écriture automatique, « c'est comme si je voyais », le sujet de l'écriture automatique dise seul la vérité ou, dans tous ces dédoublements, la seule vérité. Si l'hystérique a dit, « je vois », et dit ensuite « j'ai menti », on lui répliquera : c'est maintenant que tu mens. — En attendant la fin de cette discussion, je ne crois pas qu'on puisse confondre, pour éviter les difficultés de la décision et de la distinction, la conduite de la vision et la vision tout court.

Sans trop chercher s'ils avaient ou non affaire à des hystériques, de nombreux auteurs ont tenté de suggérer des sensations à des sujets sachant s'interroger; et, toujours, la même difficulté reparait. Le sujet dit, « c'est bleu », « c'est plus lourd », « c'est plus froid », « ce son est plus haut ». N'a-t-il eu que la conduite? A-t-il eu aussi la Sensation du bleu?

Il m'est arrivé de répondre « Bleu » ou « c'est plus lourd », au début de ma vie d'étudiant, et mes réponses ont été enregistrées comme suggestions sensorielles. Et pourtant elles ne valaient rien : je n'avais pas vu du bleu, je n'avais pas eu la sensation d'un poids plus lourd. J'avais fait la réponse la plus facile, positive ou négative; je n'avais pas su m'élever aux réponses difficiles : « Je ne sais pas » ou « il n'y a pas de différence ». Les sujets répugnent aux perceptions ambiguës et, si elles le sont, leurs réponses ne le seront pas.

A perception ambiguë, conduite et réponse nette. Le poids est le même, la perception est la même, ou la différence est incertaine; et le sujet répond, « plus lourd, décidément plus lourd », ou, « plus lourd... non... plus léger... non... plus lourd ». Il n'a pas eu la perception, il n'a eu que la conduite de la perception.

Mais, même dans les positions les plus désespérées, l'hallucination s'échappe. Perception ambiguë ne veut pas dire perception vague, incertaine, mais perception variable, alternante.

On affirme au sujet, « c'est bleu » alors que c'est jaune. Pour comprendre que l'alternative, ici, n'est pas nécessairement entre la perception du jaune et la conduite du bleu, mais peut se jouer entre deux perceptions, il suffit de se rappeler les perspectives ambiguës. — Le cube des manuels de géométrie n'est pas un cube de relief indécis entre plus, moins ou zéro, ou tolérant indifféremment les conduites « face A antérieure », « face A postérieure » ; il est de relief décisif, frappant et indiscutable, avec une face A tantôt antérieure et tantôt postérieure. Le plan du papier et les quelques droites qui y sont tracées donnent une sensation de relief définitive et irréductible mais double et alternante, et non ambiguë.

Dans la figure 11, à droite, variété des figures précédentes¹¹, je vois les deux cubes classiques, un troisième cube surmonté d'une pyramide, une pyramide coiffée d'un cube, un hexagone avec ses diagonales, deux pyramides à base hexagonale enfin. — Vous acceptez, continue l'hallucinophile, que douze lignes droites sur du papier blanc donnent au moins sept aspects dont chacun, quand il est perçu, efface tous les autres, et vous reconnaissez le caractère sensoriel des reliefs ainsi observés, différents sans doute, moins « intenses » peut-être, que les reliefs palpables ou stéréoscopiques, aussi rigoureusement esthétiques pourtant. — Pourquoi n'en serait-il pas de même toutes les fois qu'une figure est plus ou moins ambiguë? Pourquoi la neutralisation ne se produirait-elle pas alors au profit d'une autre perception, et non d'une simple conduite?

Jamais vaincue, même pressée par son contraire au fond d'un dernier réduit, l'hallucination n'est jamais non plus victorieuse. Lorsque, dans de mauvaises conditions de visibilité, je lis tour à tour boulette et houlette, ou lorsqu'à un poids égal ou légèrement inférieur, je répons par

11. Cf. p. 59.

« plus lourd » et, à un rouge légèrement éclairci de jaune, je réplique « rouge légèrement obscurci de bleu », on ne m'a rien proposé d'analogue aux perspectives ambiguës, où des traits et des rapports correctement vus et discernés permettent plusieurs perceptions tour à tour conscientes. On m'a imposé des données confuses et, ce que j'en ai fait, ce n'est pas une perception nette, c'est, par négligence ou neutralisation partielle du donné, une attitude, une conduite. Devant l'indécis et neutralisable b de boulette, j'ai lu houlette, je ne l'ai pas vu. Mais si je ne sais jamais prendre l'attitude critique, je soutiendrai obstinément que je l'ai vu ; et si je prends trop tard, après coup, l'attitude critique, je ne saurai peut-être jamais si j'ai vu ou non. Si je me suis proposé de voir le détail des mots que je lis, jamais l'incertitude ne se fera ambiguïté, et la neutralisation hallucination positive. Je lirai « bac » ou « lac » ou les deux ; je ne verrai ni l'un ni l'autre.

Parmi les auteurs qui n'ont pas négligé ces difficultés voici, par exemple, Edwards¹². Faisant des suggestions élémentaires dans les divers domaines sensoriels, il multiplie des expériences dont voici le type. Il présente au sujet un disque rouge et y introduit peu à peu du jaune ; mais il annonce au sujet que le disque, peu à peu, va devenir bleu. Les réponses positives ne sont pas rares — pendant la phase subliminaire où le virage du rouge au jaune est discutable — et voici quelques-unes de ces réponses : « J'ai vu le bleu et je conclus que ce n'était pas une illusion. — Le bleu est definitely présent. — Le bleu est très définitif. — Le bleu, comme un voile sur le rouge, était indiscutablement bleu. — Le changement vers le bleu avait tous les caractères d'une expérience sensorielle. — Je ne peux pas parler d'autre chose que de sensation. — Votre suggestion a certainement produit des sensations ».

Au début de son travail, Edwards se demande si une suggestion verbale peut faire l'ouvrage d'un excitant sensoriel adéquat. A la fin, après élimination de nombreuses réponses positives par « jugement », « image »,

12. A. S. Edwards, An experimental Study of sensory suggestion. Amer. Jour. of Psy. 26, 1915, 99-129.

et tendance motrice à dire « oui », il conclut, pour quelques cas, que la suggestion verbale peut provoquer des processus « phenomenologically » identiques à ceux que provoque d'ordinaire le stimulus adéquat.

Un intérêt de ce travail est qu'Edwards a soumis ses sujets à deux séries d'expériences. D'abord, quand il leur a donné du jaune en leur annonçant du bleu, rien ne leur montrait le piège, et de très méfiants y ont été pris. Ensuite, on a refait exactement les mêmes expériences, mais sur les sujets prévenus et dont aucun mystère ne troublait la critique. Eh bien, sous ce contrôle, devant du rouge jaunissant très lentement et que le sujet savait tel, il confirmait souvent ses premières réponses, affirmait le caractère « surprisingly realistic » de ses illusions. Il répétait : « What I saw was contradictory with my images. I did not doubt of objectivity »; il disait à peu près : oui, c'est bien une sensation de bleu que j'ai eue et critiquée, une sensation et non une simple conduite. Votre suggestion a bien déterminé une sensation. A une donnée incertaine, un léger jaunissement, j'ai répondu par un unquestionably, un unmistakable bleuissement. J'ai neutralisé le donné au profit d'une hallucination.

Grace Kinckle Adams¹³ regarde, au delà de son jardin, le jardin du voisin : il a construit un petit mur d'aggloméré, avec une arche. Elle pense à un aquarium. Mais il n'y a pas d'eau. La couleur claire du mur fait place à du gris sombre. Ce n'est qu'un trou dans une haie, avec, de l'autre côté, un mur et un toit. Un garage ! Mais c'est petit et bas. Une niche !... Ce n'est qu'une couche de neige salie, sur le sol, au delà de la haie.

Le vert — inexistant — des arbres lointains est une perception fort difficile à réduire. Neutralisant, ou n'ayant même pas à les neutraliser, le jaune et le bleu que donnerait un champ de neige, vu monoculairement à travers un tube, nous voyons, de nos deux yeux, un blanc éblouissant.

Tout cela est fortement positif et il faudrait y ajouter les phénomènes d'achèvement du donné, de *Ergänzung*,

13. Experimental Study of Memory Color and related phenomena. Am. J. of Psy., July 1923, 358-407.

que nous retrouverons à propos de la neurologie des hallucinations¹⁴ et de l'action hallucinogène des images consécutives¹⁵. Vu en image consécutive, un anneau rose serait un cercle rose, un fil tortillé enfermerait une figure complexe, un triangle mutilé serait vu complet. Il se complèterait aussi dans les pseudo foveae latérales des hémianopsiques, et dans la tache aveugle, quand on réussit à voir avec elle.

De ces exemples, il faudrait dire : à des données sensorielles incomplètes répondent des perceptions aussi complètes que parfaitement esthétiques, si précautionneuse que soit l'attitude critique du sujet.

Je ne sais si les exemples tirés de la tache aveugle ou des pseudo foveae ont été confirmés. Ni moi ni mes collaborateurs n'avons pu, même en modérant le plus possible l'effort critique, apporter un complément sensoriel à nos images consécutives. Les corrections qu'apporte aux perceptions l'emploi du champ étroit d'un tube noirci n'établissent nullement que les perceptions obtenues à plein champ visuel soient hallucinatoires. Et le vert des feuillages lointains n'est chez moi que la non-perception de l'indécise teinte réelle.

Malgré le perpétuel harcèlement de l'insaisissable hallucination, le sujet qui dit « je vois » peut donc être amené à ne dire que « je crois », « je sais ».

Mais l'exemple d'Egger? Il lit DIX JOURS A ÉTRETAT où il y a JOUETS-ÉTRENNES, et critiquant avant de vérifier, il trouve que DIX et TAT sont les seuls fragments qu'il est sûr d'avoir vus... Que son furtif regard sur la vaste inscription d'une affiche lui ait précisément montré, *avant* les premières lettres et à la place des *dernières*, six lettres absentes, laissant tout le reste, présent, dans l'ombre, c'est improbable; et, dans des centaines d'épreuves, je n'ai jamais vu l'illusion du correcteur prendre cette singulière forme. — Ce que je sais, c'est qu'il est parfois difficile de discerner quelles lettres on a vues, bien vues, mal vues, imaginées, devinées, postulées, supposées, les

lettres vues et les lettres lues, les lettres qu'on a vues et les lettres qu'on a faites.

N'importe, il faut prendre l'exemple d'Egger tel qu'il est, d'autant que chacun a connu des aventures plus ou moins analogues à la sienne; et même dans les conditions les plus défavorables aux illusions, devant le tachistoscope.

Dans la règle, on lit les mots sans en voir les éléments et on peut constater qu'on ne les a pas vus. La lecture n'est pas une hallucination, et l'illusion du correcteur n'est pas une illusion visuelle. — Il est cependant, ici comme dans tous les domaines que nous parcourons, des hallucinations irréductibles, dont l'hallucinophile tire vanité, et que l'hallucinophobe loyal renonce à expliquer par autre chose qu'une perception sans objet. — Lorsque, dans le texte d'une comédie où il est question de Condorcet, mais où j'ai sous les yeux « Courvoisier », je lis « Condorcet » au lieu de « Courvoisier », je crois, jusqu'à une légère angoisse, que j'ai vu « Condorcet ». — Ayant lu, je ne sais pourquoi, « paluver » au lieu de « paludier », je suis très affirmatif sur la vue de V; de même pour a et l de « palace » substitué à « potace ». Ayant à lire, au tachistoscope, comme dans l'exemple précédent, « Monette », je lis deux fois « Mouette ». Le point de fixation, gris et assez large, est sur n, et mon attention s'y fixe aussi. — Après avoir eu à lire « Marinière », je rencontre « Manière », et lis, et crois avoir vu « Marnière ». Le point de fixation est entre a et n. — Devant « m'aurait fait voir », je lis « ne m'aurait pas fait voir ». C'est absurde, inintelligible et, vérifiant, je constate l'erreur. Cherchant à savoir ce que j'ai vu lors de la première lecture, je découvre une sérieuse incertitude pour « ne », pour « pas » et pour « aurait ». Deux mots absents et un mot présent ont, dans un souvenir dont je me demande s'il a été perception, le même flou. Egaux en images, ces trois mots l'étaient-ils dans la perception?

Ayant demandé à quelqu'un de me préciser l'heure d'un rendez-vous, j'en reçois une lettre où je lis que je serai attendu à 14 heures. Je pars, j'arrive, je relis : 14 heures. J'ai d'ailleurs relu pour confirmer une première lecture insoupçonnable, et nullement pour vérifier. J'attends et

je m'entends bientôt dire que j'ai dû me tromper : le rendez-vous doit être pour 4 heures. « Oh non ! c'est bien 14 heures, voyez plutôt ». Et je montre la lettre, où je lis avec stupeur un 4, tout seul. La lettre, très loin en haut et à droite, était datée du 14. — Mais la lecture fautive qui m'a le plus étonné est « bouchées au reine ». Je vais, guettant les enseignes, furtivement attentif comme au tachistoscope, et je vois, devant moi, en face et un peu à droite, distinctement, BOUCHÉES AU REINE. J'ai vu « au », il n'y a pas à en douter. Cette faute d'orthographe n'est pas possible, sur un beau carton d'art richement imprimé. Il n'y a sûrement pas RÊVE ; j'ai vu REINE aussi bien que « au », c'est-à-dire très bien. Et la vérification me montre un très correct « à la » sans le moindre piège, sinon la suppression de l'intervalle normal entre « à » et « la ».

Ainsi, partout, toujours, la critique entame profondément le bloc des hallucinations. La lecture n'en est pas une, l'illusion du correcteur n'est pas une illusion visuelle, les erreurs les plus positives, celles où l'on met tout un mot où il n'y a rien, pas même un vide, celles où l'illusion introduit l'inintelligible et l'absurde, peuvent être des illusions négatives, par perception incomplète, sans qu'aucune image se glisse dans les lacunes ou se substitue aux déformations.

Mais le démantèlement de l'illusion du correcteur rencontre une limite. Parfois toute critique est vaine, et le sujet le plus armé est incapable de dire « je n'ai pas vu ».

Cette irréductibilité de l'illusion a des degrés. — On présente « pnoskibigiladour » à deux sujets, qui affirment également « prestidigitateur ». Le premier ne sait pas trop de quoi il s'agit. Il est particulièrement « définitif », il a « vu », et il ne comprend rien à vos distinctions. Mais son irréductibilité n'est peut-être qu'incompréhension, désintérêt, inaptitude et refus devant un travail de discernement. S'il s'éveille et comprend, il dira, comme le deuxième sujet : « J'ai lu ceci mais je sais que j'ai vu tout autre chose. Quoi exactement ? Je ne sais trop. J'ai eu une perception originale, que je ne peux ni analyser,

ni nommer, et cette forme mal perçue a accepté le mot que j'ai prononcé. Mais, je le reconnais, ce que j'ai fait ou lu n'est pas ce que j'ai vu ».

Telle est la distinction à laquelle on peut le plus aisément amener la naïve irréductibilité initiale. Mais le critique le plus méfiant apprend qu'il n'est pas à l'abri de l'illusion irréductible. Quelquefois, rarement, il éprouve en lui-même une résistance presque douloureuse quand il veut se persuader qu'il n'a pas vu. « Là, dit-il, dans tel exemple, je n'ai pas libéré un système de mouvements naissants, je n'ai pas eu une conduite ou un comportement; j'ai vu, parfois vaguement et incomplètement, d'autres fois jusqu'au dernier détail, quelque chose qui n'existait pas. Bien plus, mes prévisions, mon comportement, ce que j'étais prêt à lire et à voir, était parfois tout autre que ce que j'ai vu. L'hallucination a été à ce point sensorielle, esthétique, neurologique, objet, qu'elle a triomphé de toute ma conscience, et au moment où ma critique se croyait le mieux armée ».

Quand je lis, très vite « exigences incompatibles », et quand j'ai lu naïvement, pour lire, non pour voir, je réponds au psychologue qui m'interroge : « J'ai vu, d'un seul coup et très nettement tout ce qui était écrit, j'en ai pris une sorte d'instantané mental, complet, clair et distinct, très supérieur à une « forme générale » du mot, à un « schéma » ou à un groupe de « traits caractéristiques ».

Après les explications du psychologue, quand je lis — pour *voir*, cette fois-ci — « Incompatibilité d'humeur », je retrouve mon instantané mental; mais combien changé! à peu près complet, et toujours clair, mais indistinct et confus, avec des incertitudes de détail un peu partout, sauf pour quatre ou cinq lettres très nettes, n'importe lesquelles, « patib », par exemple.

Je fais maintenant introduire des erreurs dans les mots qu'on m'impose. Si je lis naïvement, pour lire et non pour voir, je lis très souvent le mot probable au lieu du mot réel, et je réponds au psychologue : « J'ai vu le mot probable, l'instantané mental a été très net et il était fait de mes images du mot beaucoup plus que du mot réel ».

Si je lis pour voir, pour critiquer, pour faire de l'introspection, les instantanés que prend ma conscience, grâce à leur indistincte clarté, leur confusion et leurs ambiguïtés, me permettent encore de lire le mot probable, quand il m'est familier, quand je l'anticipe plus ou moins. Je ne vois pas les lettres fautives, je ne vois pas les lacunes. — Mais je ne vois pas plus les lettres sacrifiées que celles qu'on leur a substituées; je ne vois pas plus les lettres absentes que je ne perçois leur absence. Ce sont toujours quelques lettres, quelconques et présentes, qui tranchent, distinctes, sur la confuse clarté de la photographie. Mon illusion de correcteur naît des insuffisances de ma perception et ne contient ni images ni hallucinations. De celle-ci, grâce à l'illusion négative et à la neutralisation, je n'ai réalisé que la conduite. — Quelquefois cependant, toute critique est impuissante : l'instantané mental contient, indiscutables et très nettes, des choses qui n'existent pas dans le modèle. Normalement chassée de la lecture et vigoureusement exclue de son mécanisme, qu'il s'agisse de lire pour comprendre ou de lire pour voir, l'hallucination réussit quelquefois à s'y glisser. Mais, règle générale, ce n'est pas elle qui défigure les textes ou nous en masque les erreurs.

En résumé, la lecture, dit-on, est divination; sans cesse l'imaginé se projette sur le papier et s'y substitue au réel. De l'écrit, on ne voit que l'ébauche, mais il fait appel au souvenir, qui s'élance au dehors. C'est ce souvenir que nous voyons. — La lecture est un rêve, une hallucination. Des expériences nombreuses et concordantes ne laissent aucun doute à cet égard. — Lorsque, en 0,1'', nous lisons un mot de dix lettres, nous n'avons perçu de cette réalité que quatre ou cinq fragments, deux ou trois droites, deux ou trois courbes. Elles ont évoqué un souvenir, et c'est le souvenir qui a été vu.

On s'en rend compte en prenant le lecteur au piège. On sème des fautes, on omet des lettres, et il lit le mot correct, complet; il a vu les lettres absentes. Mieux, il fait parfois des erreurs non plus correctrices mais déformantes; au lieu du mot voulu, probable et présent, il lit une absurdité,

qui prive le texte de tout sens, il aurait une hallucination que n'expliquerait aucune cause psychique, psychanalytique même. Et cette vision, avec sa physionomie d'événement neurologique, achèverait de consolider la théorie hallucinatoire.

Mais est-il vrai qu'on ne puisse lire un mot sans voir ses lettres, et que les lettres soient toujours, quand on lit, les éléments du mot?

Le cercle est « un » ; il n'est pas composé d'arcs de cercle plus ou moins nombreux ; ainsi un mot, ou même une phrase. Cercle ou mot, divisibles en parties, ne seraient pas perçus par parties. La conscience, au contraire, suivant de très loin la rétine, et de beaucoup plus loin la brute plaque sensible, saisirait en un instant et en un acte des choses très chargées de détails. Pour elle, un mot ou même une phrase pourrait devenir un élément. On verrait des sujets fort débiles se montrer tout aussi aptes que les plus brillants à saisir d'un coup d'œil des ensembles, jusqu'à pouvoir les dessiner, et rester incapables d'y découvrir les parties et leurs rapports, d'en faire l'analyse ou la synthèse. — Un petit segment d'ellipse est déjà quelque chose de très compliqué, et sa perception est aussi simple que celle d'un point. Une couleur, le jaune, est encore plus compliquée, et ses détails seraient même inaccessibles à nos plus subtiles petites perceptions. Ainsi du mot : il ne serait pas lu grâce à la perception de ses détails, de détails prétendus caractéristiques ou d'une forme soi-disant générale, mais grâce à une perception à la fois complète et confuse. Pour percevoir rapidement un mot, il faudrait percevoir sa totalité sans ses éléments et, plus ou moins, neutraliser la perception individuelle de ses lettres. En 0,1'', percevant tout le mot, total et confus, on négligerait ses lettres, à part quelques-unes, perçues par accident et par surcroît. Ce ne seraient pas les plus caractéristiques ; ce seraient n'importe lesquelles.

C'est à la confusion de la perception du mot et aux lacunes de la perception des lettres qu'on devrait les erreurs de lecture et l'illusion du correcteur.

Dans cette fâcheuse illusion, quand le regard substitue la perception du précieux absent aux fautes du texte,

laquelle fait-on de ces deux opérations bien différentes : voir la lettre omise ? ne pas voir l'omission ? L'hallucination ajoute-t-elle ou supprime-t-elle ? Se fait-elle par perceptions ajoutées ou par perceptions retranchées ? Est-elle positive ou négative ? Est-elle addition (Ergänzung) ou neutralisation ?

Les phénomènes de neutralisation sensorielle, qui régularisent puissamment la perception, et suppriment les perceptions gênantes au profit des préférées, le nuisible en faveur de l'utile, feraient l'illusion du correcteur ; et on la subirait parce qu'on ne perçoit pas assez, non parce qu'on imagine et projette. — L'image du mot probable et correct, en se heurtant au mot réel, agirait plutôt pour trahir lacunes, additions et substitutions que pour les masquer. L'image du mot probable serait le révélateur des particularités du mot réel, l'aviverait, en montrerait par contraste les défauts. — Au total, on serait d'autant plus exposé à l'illusion du correcteur qu'on percevrait et qu'on imaginerait moins.

Mais l'opsiphile riposte : « Mon je vois n'est pas simple conduite de la perception. Je prétends voir des lettres et mots absents, avoir de très esthésiques perceptions sans objets. J'en pourrais citer d'innombrables exemples ».

Dans la lecture rapide, on ne veut percevoir que le sens, non la typographie, et sachant qu'on lit avec les yeux, quand on a lu, on croit vivement qu'on a vu ; et il faut une introspection éduquée pour reconnaître : « devant le mot *caustique*, j'ai lu *cantique*, je ne l'ai pas vu ». Faute de comprendre cette différence et de faire cet effort de discernement, le sujet dira irréductiblement : j'ai vu.

Formé à la critique, à l'introspection, porté à voir le plus de mémoire et de jugement possibles dans la perception, plein de méfiance envers la théorie hallucinatoire de la lecture, le lecteur subit pourtant des hallucinations irréductibles. Il éprouve parfois une résistance presque douloureuse quand il veut se démontrer qu'ayant lu Rembrandt où il y a Raphaël, il n'a pas eu, rebelle à la critique, à toute la conscience, à toute la préparation du contexte, surgie de l'inconscient, triomphante, une hallucination, qu'elle soit perception complète et confuse du mot sans les

lettres ou l'instantané mental complet, distinct et sans objet, du mot tout entier, avec ses éléments.

Dans les trois chapitres suivants, avec les exemples de l'audition colorée, de l'illusion des amputés et de l'image consécutive, l'hallucination va raréfier ses liens avec les objets, et affirmer de plus en plus vigoureusement, devant des contradictions de plus en plus vives, son indépendance du perçu et sa nature de perception.

IV

L'AUDITION COLORÉE. — L'OPSIPHONIE ⁽¹⁾

On a soutenu qu'il n'y a pas d'hallucinations sans excitation sensorielle par un objet présent, celui-ci pouvant être aussi différent qu'on voudra de l'hallucination qu'il conditionne.

Il y a là deux questions bien distinctes : l'hallucination n'est-elle possible que si un objet et une sensation exogène la conditionnent? -- Cet objet et cette sensation exogène sont-ils la matière sensorielle de l'hallucination, l'esprit n'y ajoutant que des images non hallucinatoires? Cet objet et cette sensation exogène ne sont-ils au contraire que l'occasion contingente de l'hallucination, la matière et la forme de celle-ci étant fournies par l'esprit?

C'est, je crois, Titchener, qui ne pouvait avoir d'images olfactives qu'en fumant un cigare. — Voici des images, les images olfactives, dont l'existence est douteuse, dont on a pu dire que la représentation d'une odeur était déjà la perception de cette odeur, sa présence; et pour nous la donner par voie psychogène, pour la faire sortir de son état de souvenir inconscient, il faut que ce parfum, « frais... doux... ou vert », se pose sur la vigoureuse odeur d'un cigare. — A moins de prétendre qu'à l'occasion du havane, nous nous contentons de penser le parfum de l'héliotrope, ne faudra-t-il pas reconnaître que l'objet olfactif actuel, avec sa perception, est l'occasion, et non la matière, ou le substrat, de l'image, de l'illusion ou de l'hallucination.

1. Phonopsie serait peut-être plus simple mais signifierait exactement le contraire.

Quand je vois une salamandre dans des flammes, peut-être peut-on soutenir que je projette une image vive dans un objet complaisant. Mais si le whisky ou le tabac se font vecteurs du goût ou du parfum de la fleur d'oranger, l'hallucination se fait ici par différence, par contraste plus que par analogie et confusion ; perception, elle diffère qualitativement, spécifiquement de la perception qui l'appelle ; elle ne s'incarne pas en celle-ci ; l'accompagnant ou la masquant, elle prend forme et vie, non dans et par l'objet présent, mais contre lui ; elle est création par l'esprit d'une perception, c'est-à-dire d'une matière, à partir d'une pure idée, et sans autre aide extérieure que des occasions, des guides ou supports effacés, des repoussoirs. — C'est la thèse du rêveur, c'est la thèse de l'halluciné qui peuple de visions une boule de cristal, un point brillant ou une image consécutive ; et nous allons voir la forme extrême de cette théorie.

L'halluciné vient de dire : « Quand je vois, ce qui s'appelle voir, la salamandre dans les flammes, mon phantasme n'est pas fait d'une heureuse rencontre des torsions du feu ; il est fait avec rien, rien de plus que mon idée retournée à son état originel de perception, et vue à travers les flammes. Donnez-moi n'importe quelles sensations visuelles et je vous ferai n'importe quelle vision, aussi différente que vous voudrez, en qualité et en quantité, des perceptions que vous m'aurez fournies ».

On est naturellement tenté d'opposer à cette prétention les hallucinations visuelles des aveugles, qui n'ont pas besoin, eux, d'une sensation visuelle « réelle » pour faire une vision. Mais la réponse de notre halluciné serait trop facile. — « Déjà, dirait-il, le voyant, quand il voit ce qu'il appelle un homme ou simplement une tache rouge, construit, à propos de quelque inconnaissable ou d'un vague éther, un édifice psychique infiniment différent de la « réalité » ; et on peut déjà soutenir que celle-ci n'apporte que l'excitant, l'occasion, l'étincelle ; toute la perception, matière et forme, étant faite par l'esprit. Quant à l'aveugle, pareil au voyant, sa vision a aussi pour occasion des sensations visuelles ; mais, au lieu de lui venir d'objets éclairés ou lumineux, elles naissent de l'excitation de ses voies

optiques en un point quelconque de leur trajet : rétine derrière une cataracte, nerf optique derrière une amputation du globe, bandelettes, corps genouillés, radiations optiques, calcarine, pli courbe, et cætera peut-être. Ces sensations visuelles sont des objets, tout aussi réels, bien qu'autrement réels qu'une tache rouge sur un écran. — L'indicible et intraduisible phosphène ou acouphène que provoque une tumeur cérébrale, en comprimant l'avant ou l'arrière du lobe temporal, n'est pas une hallucination ou, si on accepte qu'elle en soit une, toute différence psychologique immédiate s'évanouit entre la perception avec objet et la perception sans objet. — Ce qui est une hallucination, c'est la vision d'un visage ou de tout autre objet, l'audition d'une parole ou de tout autre son significatif. Et l'aveugle, pour faire ses hallucinations, dispose de ses phosphènes comme le voyant dispose d'occasions extérieures. — L'essentiel, dans les deux cas, c'est que l'objet à propos duquel se produit l'hallucination ne fournit à celle-ci ni sa matière ni sa forme. — A l'occasion, à propos d'une excitation, extérieure ou intérieure quelconque, un objet mental excite l'appareil visuel, et celui-ci fait de la lumière, un dessin, des couleurs, un relief, exactement comme il les fait quand c'est un objet extérieur qui l'excite.

Et voici l'extrême de la théorie. Nous venons de dire qu'avec n'importe quelle sensation visuelle on peut faire n'importe quelle hallucination visuelle, identique à la perception correspondante. Avec n'importe quelle sensation, visuelle ou non visuelle, dit maintenant l'halluciné, on peut faire n'importe quelle hallucination visuelle. S'il faut un noyau étranger à la vision comme à la perle, l'hallucination visuelle n'exige pas un noyau visuel, et l'hallucination auditive un noyau auditif.

L'objet, la sensation autre qu'optique ou visuelle, qui provoque le plus fréquemment des visions est le son, la sensation auditive; et l'audition colorée, la synopsis, l'opsiphonie, est le type, classique et célèbre, des synesthésies.

Un son, un air, une gamme, un timbre, un mot, une lettre, un chiffre peuvent faire surgir devant nos yeux

fermés un éclair, un objet, une féerie lumineuse. — Dans les exemples qui suivent, tout n'est certainement pas audition colorée, et c'est parfois la vue du mot ou de la lettre qui détermine la synopsie. On peut cependant les citer, pour rappeler l'étendue et la variété de ces synesthésies.

« ... A, noir corset velu des mouches éclatantes... Pour voir A noir, disait un sujet favorisé d'audition colorée, il fallait que Rimbaud fût malade. A est blanc, c'est l'évidence même; on ne peut pas le voir autrement ». Tel sceptique, pour qui la prétendue audition colorée n'est qu'imagination ou mensonge, se réveille un jour avec de très passables synesthésies, les trouve alors parfaitement naturelles, parfaitement normales et regarde leur absence comme une infirmité.

Pour Suarez de Mendoza², Nabuchodonosor, c'était nécessairement une surface noire avec de grandes raies métalliques vertes. Pour le sujet Y de Flournoy et de Claparède, les nombres se rangeaient sur de bizarres et constantes lignes anguleuses, en avant et à droite; les jours de la semaine sur une sorte de portée, à gauche, à la hauteur de la hanche; et la série des mois sur un ruban jaune circulaire, à gauche, à la hauteur du visage. Il mesurait sur le ruban la distance des vacances. Pour choisir les chiffres, il les cherchait sur le diagramme en le fixant des yeux, et les écrivait en vision indirecte. Une dame de Galton se servait de ses photismes verbaux comme de dictionnaire, et les couleurs du mot lui disaient son orthographe. Un baryton surveillait la justesse de son chant en la vérifiant sur ses photismes. Un sujet de Suarez de Mendoza, déjà cité, voyait dans « enfant », « en » gris de biche et « an » ou plutôt « fant » bleu foncé tirant sur le violet. Pour lui, l'ouverture de Tannhauser, c'était du bleu sombre traversé de jaune brillant, une atmosphère lumineuse colorée de lueurs changeantes. Cutsforth, sous l'observation de Wheeler³, est chargé de répondre à la

2. L'audition colorée, étude sur les fausses sensations secondaires physiologiques, et particulièrement sur les pseudo-sensations de couleurs associées aux perceptions objectives des sons, Paris, 1899. — 3. Ps. Rev., 27, 1920, et 29. 1922; Am. J. of Psy., 1922, 1924.

question : table est à meuble comme chien à...? — Au mot table un nuage noir jaunâtre en éventail apparaît au centre du champ visuel et se porte en haut et à droite. C'est la conscience synesthésique de la voix de l'observateur. Puis une table apparaît, un coin dirigé vers le sujet, venant de la droite. — C'est maintenant une croix brun brillant, au delà du coin de la table, répondant à meuble. — Entre les deux se développe une lueur triangulaire, blanc froid, qui traduit « est à ». — Plus loin, un barreau bleu fumée exprime chien. — Tout à coup, sans pensée, un « est à » surgit au delà de chien, toujours triangulaire, mais gris neutre. Et voilà qu'une image synesthésique jaune se dégage au delà de chien et de « est à » ; et pour la première fois, l'imagerie visuelle se traduit en mots, le mot « animal » est émis.

Une mère apprend à Claparède que ses enfants lui demandèrent un jour comment elle voyait les mots, et elle croit pouvoir affirmer le tableau suivant, pour quatre sujets⁴ :

a	rouge	brun	bleu ciel	blanc
é	gris	blanc	blanc	jaune
i	blanc	vert	rouge	rouge
o	brun	rouge	brun	vert
u	vert	rose	brun	brun
ou	vert	brun	brun	bleu

Un sujet célèbre de Grüber⁵ affirmait et décrivait longuement des photismes systématiques, constituant toute une géométrie cotée, où les couleurs jouaient un rôle aussi exact que les lignes et les dimensions. Grüber cite quelques sujets chez qui le mot *doi* provoque un très vif photisme jaune; projeté sur du rouge, il donne de l'orange⁶. — L'abbé F., de Flournoy, quand on lui disait « a » devant une étoffe rouge, la voyait devenir blanc rose; « u » devant une étoffe verte la faisait tourner au violet, car si a était blanc, u était rouge. Or ce sujet ne voyait pas ses photismes; il n'en avait que l'idée.

4. Flournoy, *l. c.*, 237-238. — 5. *Ibid.*, et Rev. Scient., 1^{er} avril 1893. — 6. Congrès Intern. de Psy., Londres, 1892, p. 14.

C'est presque la règle. Les sujets de Claparède et de Flournoy ont des photismes irrésistibles; ils ne comprennent pas qu'on n'en ait pas aussi, et les mêmes; ils ne sont jamais satisfaits de la forme que donne leur plume à leurs diagrammes, et si l'année leur apparaît comme une ellipse, ils n'arrivent pas à la dessiner correctement : « ici, au mois de juillet, ma courbe devrait avoir une sorte de bosse ». — Mais toutes ces précisions, toute cette agressivité du diagramme, forme et couleur, n'en font pas une vision. Extériorisé, regardé, fixé, il n'est qu'imaginé ou pensé; et Flournoy, qui trouve l'audition colorée chez un sujet sur six, Binet, qui ne la rencontre que chez trois pour cent des privilégiés : les enfants, Suarez de Mendoza, font dire à leurs confidents : « les sons me donnent l'idée de certaines couleurs, mais je ne vois pas ces couleurs de mes yeux ». Il est vrai que cet observateur, l'abbé F. de Suarez de Mendoza, ajoute dans la même phrase : « tel son me donne la sensation de telle couleur⁷ ». Pedrono⁸, dans Flournoy, parle de points colorés qui éclatent au-dessus des chanteurs, et qu'il est surpris de ne pas voir.

Ces « fausses sensations, secondaires, physiologiques », ces « pseudo-sensations de couleurs associées aux perceptions objectives des sons », ces formes, ces couleurs, ces diagrammes irrésistibles, qu'on regarde, sur lesquels on cherche des chiffres, des dates, sur lesquels on fait des mesures, qu'on fixe pendant qu'on note en vision indirecte ce qu'on a découvert en eux, ces photismes qui se mêlent selon les lois classiques aux couleurs d'un écran, ces synopsis ne sont-elles que des images visuelles évoquées par des sensations auditives, de simples pseudo-hallucinations?

C'est certainement plus compliqué. Un malade de Haessel⁹, quand on toussait auprès de lui, voyait des éclairs. Sept malades de Sterling¹⁰, atteints de paralysie faciale périphérique, entendaient des bruits assez intenses quand ils fermaient les yeux. Chez l'un d'eux, l'occlusion

7. P. 119. — 8. Annales d'Oculistique, nov.-déc. 1882. — 9. Arch. f. Augeneilk., 85, p. 77. — 10. Le syndrome de la syncinesthésie moto-acoustique dans la paralysie faciale périphérique. Rev. Neur., 1923, II, 436.

de l'œil gauche provoquait un bruit de tonnerre lointain, la contraction du frontal un grincement de fer sur du verre, et la rétraction de la commissure labiale un choc de marteau sur du métal. Quelquefois, l'intention du mouvement suffisait, quelquefois le bruit survivait 20 ou 30 secondes à la décontraction. Une douleur mastoïdienne et un goût métallique enfin s'ajoutaient parfois à la sensation auditive provoquée par le mouvement.

Cette « syncinesthésie moto-acoustique » et, dans le cas de Haessel, cette « excitation optique par le son » ne font pas du tout penser à des évocations d'images, visuelles ou autres, à propos d'une sensation auditive ou d'un mouvement. Il semble bien qu'on ait devant soi de véritables synesthésies et que l'excitation d'un sens par un objet adéquat ait provoqué ou occasionné, comme on voudra, une sensation, visuelle, auditive, peu importe, réservée au seul sujet mais parfaitement authentique et vraie, bien que sans objet.

Jusqu'ici, nous voyons les sons faire surgir, soit une sensation élémentaire dans toute sa matérialité, soit une construction imaginative toute faite, étrangère à toute intention du voyant, toujours surprenante et singulière, mais toujours imaginative, ultra-sensorielle, noétique, eidétique, pseudesthésique si l'on veut, jamais esthésique tout court.

Faut-il associer Esthésies et Pseudesthésies? Faut-il croire que les pseudesthésies complexes sont des constructions imaginatives autour d'une synesthésie élémentaire? — Une pseudopsiphonie compliquée exige-t-elle, sous-jacente, une opsiphonie simple? Il ne le semble pas, et les correspondants de Claparède, dont les diagrammes les plus involontaires et les plus saugrenus n'étaient qu'idée ou image, ne découvraient pas, sous leurs pseudo-visions, quelque noyau sensoriel élémentaire analogue à celui des malades de Haessel ou de Sterling.

Faut-il donc conclure que synesthésies vraies et pseudesthésies, audition colorée esthésique et audition colorée pseudesthésique, sont indépendantes, que la vision causée par un son est toujours élémentaire et que la pseudo-vision,

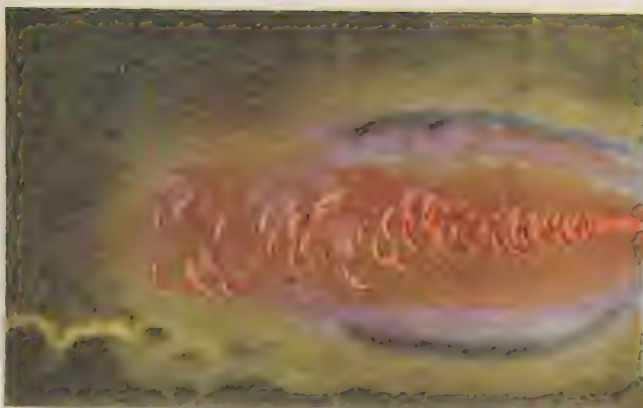
également évoquée par un événement auditif, n'est complexe qu'à condition de rester noétique ou eidétique, sans jamais devenir esthétique?

La réalité est plus riche. Chez le normal, un son peut allumer une synopsis à la fois purement esthétique et très complexe. Mais ce tableau n'est pas l'image virtuelle d'objets, de visages ou de scènes, il est pure fantaisie visuelle irréductible au familier. Ne s'y épanouissent et ne s'y dessinent sans doute que des couleurs et des lignes connues, mais le découpage qu'y opère ou constate notre vue n'est aucun de ceux qu'elle réussit quand elle prépare l'action et sert la vie. Les « choses » qui se forment dans les visions synesthésiques ne peuvent être nommées par nos mots, faits pour d'autres usages. On y trouve bien des droites, des courbes, des cercles, des bulles, des gerbes de lignes, des « fleurs » stylisées; mais non pas — ou seulement par analogie ou licence verbale — des roses, des iris, des arbres, des oiseaux, et, moins encore, des visages. L'homme, l'animal, et même « le végétal irrégulier » est banni de ce monde. La pierre et la nuée, ou plutôt leurs fantômes, n'y figurent elles-mêmes que par comparaison, analogie et métaphore, et parce que nous n'avons pas d'autres mots et d'autres images familières pour identifier ces originaux phantasmes.

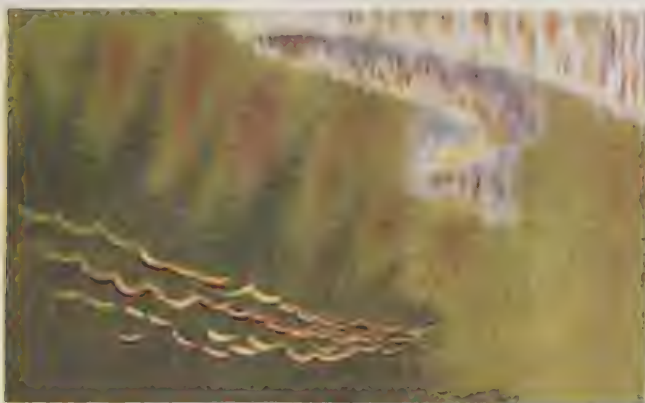
Voici quelques exemples ¹¹ de ces riches opsiphonies, où il ne faut chercher ni les arabesques, ni les décors, les personnages et les scènes des hallucinations toxiques et des rêves.

Quand retentit le cri des Walkyries, sur un fond jaune, à chaque « Ojotoho » apparaît une grande courbe horizontale noire rappelant une accolade ou quelque grand oiseau planant. — Au motif de Siegfried, sur des fonds complexes où domine le vert, se dessine un tour de spirale, orange. — Quand Yseult meurt, s'allume un arc jaunâtre, puis un petit buisson rayonnant bleuâtre. Il s'amplifie, il se divise en deux masses superposées. Les arcs jaunâtres

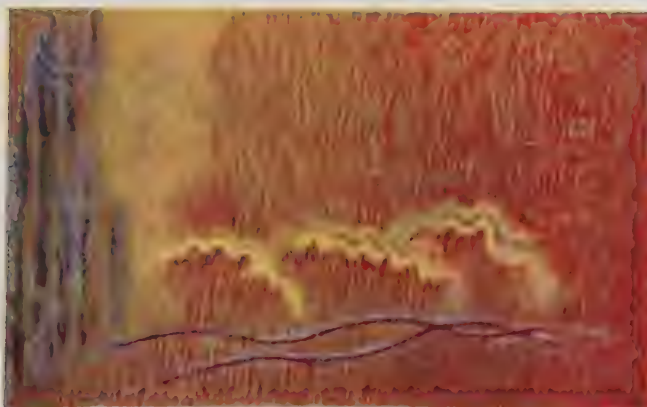
11. Empruntés à G. Anschütz, *Unters. ü Komplexe musikalische Synopsis*, Arch. f. d. Ges. Psy., 1926, LIV, I, II, 129-273. Cf. aussi Mahling, *Das Problem der Aud. Col.*, *ibid.*, LVII, 165-301. 400 indications bibliographiques. (Voir planche ci-après).



Ouverture du Freischütz.



Ouverture du Freischütz.



6^e Danse hongroise de Brahms.

Analyse détaillée dans le beau travail de Anschütz.

se multiplient, plus ou moins concentriques. Des sortes d'yeux à bord jaune, à centre bleu, apparaissent. — Un vulgaire avertissement d'auto fait apparaître des images bleues et roses, avec, en bas et à droite, des taches vertes anguleuses, et en bas et à gauche, des stries bleues et vertes. Une mélodie, *Es steht ein Baum in Odenwald*, à sa première audition, montre une sorte de sommet de colline boisé avec, à droite, des courbes concentriques, bleu, jaune clair, jaune foncé, rouge. — Evoquée une première fois, la mélodie éveille, sur fond noir à nuées vertes, une sorte de grand arc, en V, à extrémités tordues en dehors, fait de deux courbes, l'une bleue, l'autre jaune. Une deuxième *évocation* de *Es steht ein Baum in Odenwald* donne enfin, sur fond clair, bleu et vert pointillé de blanc, avec trois gros nuages vert foncé, une grande spirale jaune...

On s'est efforcé, dès Newton au moins, d'établir des rapports logiques, ou, si l'on veut littéraires, ou, plus modestement, affectifs, entre le photisme et sa cause auditive, comme entre la gamme et le spectre, et c'est ainsi que pour toujours, les notes hautes sont claires, « a » blanc et la trompette écarlate. Mais ces affirmations et d'autres ne reposent que sur des statistiques fragiles; « a » peut parfaitement être noir, et un observateur d'Anschütz, dans un orchestre à cordes, rouge jaune, voyait les trompettes bleues. Il est vrai qu'ailleurs elles étaient orange sur fond violet, et nul synesthésiste ne conteste que dans un morceau plein des feux du couchant, les coups de cymbale ne puissent ouvrir de grands trous noirs.

Chaque individu a ses synopsies, mais il constate souvent qu'à un excitant donné correspond chez lui une synopsis déterminée, toujours la même. Si A est noir, il l'est toujours, et Siegfried-motiv, celui de la fin de la Walkyrie, a son photisme constant, comme celui des Murmures de la Forêt.

Imprévisibles, insoumises à la logique musicale ou verbale, indépendantes aussi du poème qu'on peut trouver dans une mélodie, et même des mouvements affectifs qu'elle provoque, les synopsies rappellent la fantaisie, qui semble

parfois ironique, des visions toxiques ou même mystiques. Tout à fait étrangères aux probabilités visuelles que nous pourrions imaginer devant un chant, elles n'en paraissent pas moins intimement et naturellement unies à la musique, parfaitement d'accord avec elle, de façon indicible et impensable, mais évidente.

A la fois surprenantes et nécessaires comme le paraissent les visions toxiques, les synopsies se rapprochent aussi des visions peyotliques, fébriles et autres, par les apparences de richesse et de beauté de leurs couleurs et de leurs formes. — Elles s'en séparent pourtant, dans les cas les mieux étudiés, par des différences qu'un familier des hallucinés trouvera profondes.

On sait que les visions toxiques sont avant tout de luxueux dessins ou des objets connus. Les dessins sont de magnifiques broderies, et les objets, exacts, grimaçants ou idéalisés, vont d'un ustensile quelconque à la scène la plus mouvementée.

Les visions synopsiques des normaux n'offrent guère ces entrelacs, ces décors géométriques, ces stylisations, non plus que ces caricatures ou ces délicieux visages. Il n'y a rien de commun entre les diagrammes des correspondants de Claparède et les visions toxiques. Les féeries, colorées, ou noir et blanc, des observateurs d'Anschütz, aussi riches, aussi pures que les plus opulentes visions peyotliques n'étaient pas leurs précieux filigranes, leurs vivantes géométries florales, leurs miraculeux oiseaux, leurs démons et leurs vierges. — Les points lumineux, les cercles, les commencements de spirales, les accolades, les droites et les innombrables couleurs des synopsies, avec leurs jaunelilas, bleu-jaune, vert-rouge, si riche et si complexe que soit le tableau obtenu, ne constituent ni une géométrie, ni des objets ou dessins empruntés aux trois règnes, ou, par quelque détour que ce soit, à la littérature ou à l'art. — Quand un sujet qui entend une musique et contemple ses photopsies parle de nuages, de pierres précieuses, de fleurs et d'architectures, il sait et il dit que ce sont là des approximations lointaines, la traduction, exécrable ou parfaitement mauvaise, de l'indicible. — Les fleurs et les palais des visions peyotliques sont très exactement et

supérieurement telles fleurs et tels palais. Les êtres des synopsies ne sont ni des fleurs, ni des fleurs stylisées, ni des fleurs éminentes, mais des dessins originaux que le langage trahit tout à fait et que le pastel trahit encore terriblement, moins par ses poussiéreuses vapeurs que par ses oublis, ses impuissances et ses fausses aptitudes à traduire les transparences nocturnes des rêves. — Déjà indicible par excès de richesse, le tableau synopsique l'est surtout, avant tout et essentiellement, parce qu'il a une forme, une personnalité qualitativement distincte de tout ce qu'ont appris nos yeux. Sans doute, qu'elle fasse une perception avec objet ou une hallucination, une hallucination peyotlique ou une hallucination phonogène, notre vue voit toujours du vert, du rouge, des droites, des courbes, de la lumière, de l'ombre, du modelé; mais ici, excitée par un son, elle construit des objets qu'ignorent la veille et le sommeil.

Chacun le sait, un filet nerveux du petit doigt, excité à son extrémité périphérique ou en un point quelconque de son trajet, — bras-moelle-couche optique-écorce, — ne sait faire qu'une chose et la fait toujours : une sensation de fourmillement du petit doigt. Et qu'il soit présent ou amputé, peu importe. — Nous croyons également savoir que des excitations inadéquates, même très complexes, des voies sensitives, de la peau à la pariétale ascendante, sont incapables de construire une perception tactile et motrice, à la fois complexe, correcte et sans objet, de la main, du petit doigt ou de la palpation d'un objet¹². — Si de telles hallucinations sont cependant affirmées par des malades, il s'agit vraisemblablement de la substitution des noms et des images d'objets familiers à des perceptions originales, spécifiquement distinctes de toutes les formes extérieures connues et nommées.

Les synopsies viennent de nous montrer quelque chose d'analogue. Les synopsies simples n'ont, peut-être un peu enrichies (le jaune-bleu), que les couleurs et les formes élémentaires de notre seule expérience possible. Les synopsies complexes, quand elles sont esthétiques, cons-

12. V. L'Illusion des amputés.

tituent des objets visuels originaux que de seules métaphores rattachent aux formes, naturelles ou fabriquées, de notre expérience vulgaire. Seules, les synopsies complexes, pseudesthésiques, imaginatives, ont des formes descriptibles, et encore ces formes sont-elles inattendues, bizarres, saugrenues, et le crayon ne réussit pas à les copier exactement.

Y a-t-il des synopsies, à la fois esthésiques et complexes, reproduisant des formes, naturelles ou artificielles, déjà expérimentées? La provocation acoustique de la vision peut-elle tirer de l'inconscient et faire voir « aux yeux du corps » des formes déjà vues? Ce magot ou ce radieux profil que me rendent déjà mes rêves ou le haschich, ma vision, éveillée par la musique, peut-elle en reconstruire la perception?

Il est probable que oui, mais il faut se résoudre ici à une distinction. Quand « Consul Romanus », quand ces syllabes chargées de possibilités littéraires, font surgir César lauré, il ne s'agit pas le moins du monde de synopsis; ce n'est pas le son qui a agi, c'est le sens. — Voici maintenant une mélodie connue sous son seul numéro, et rebelle à tout à peu près verbal, pictural, ou même affectif. Un sujet normal se livre tout entier à elle et réalise la *Hauptbedingung* des sujets de Anschütz, le *Versenken in das Gehörte*, l'immersion dans la musique. Peut-elle — entre la logique picturale ou littéraire de nos évocations ordinaires et le dadaïsme éminent des synopsies classiques — peut-elle éveiller des hallucinations du type toxique, avec leur géométrie, leurs choses et leurs personnes?

Très probablement oui. — Sûrement oui, dirait Urbantschitch¹³, l'inventeur des hallucinations visuelles qu'on devait appeler « eidétiques », et que de nombreux normaux obtiendraient après la contemplation d'un objet quelconque. Urbantschitch, qui les appelait *Anschaununsbilder*, ne s'est pas contenté de l'image qui survit plus ou moins longtemps à la présence et à la vue de l'objet; il a voulu obtenir des hallucinations visuelles, en offrant un contact

13. Cf. Eidétisme.

ou une variation thermique à la peau, un son à l'oreille, un courant voltaïque à l'appareil vestibulaire, etc.

Voici quelques-unes des synopsis qu'il a ainsi obtenues : C_1 fait apparaître un troupeau d'oies, C_2 l'ourlet blanc d'une vague, C_4 une poupée. Un sujet voit un mur quand on éclaire son œil gauche, un étang quand un son élevé frappe son oreille gauche, un bateau quand un corps froid touche sa joue gauche.

Quand les hautes synopsis rejoignent ainsi les visions des intoxications et des rêves, il est encore possible, suivant Urbantschitch et les Eidéticiens, qu'elles n'aient rien de pathologique; elles provoquent en tout cas une reprise de la dispute entre l'halluciné et son critique.

Jusqu'ici, dit le critique, vous avez eu, simples ou complexes, des perceptions naïvement sensorielles. A des excitations inadéquates mais convenables, vos centres visuels ont réagi par les constructions esthétiques qu'ils peuvent faire sans objet, perceptions dont le langage ne peut nommer que les seuls éléments — vert, bleu, droite, cercle, — perceptions dont l'ensemble, le tout, la nature et la personnalité sont complètement trahies par le langage et lourdement par le pinceau. — Quand votre immersion dans la musique devient hypnose, intoxication, asphyxie un peu, quand vous parlez d'arabesques et de visages, alors vous ne nommez plus et vous ne dessinez plus ce que vous voyez, vous ne pouvez plus voir vos synopsis telles qu'elles sont, vous ne savez plus les analyser et les dire par approximations conscientes, vous lisez « oiseau », « fleur », « bijou », « visage », où vous avez vu une forme étrangère aux trois règnes; et — dernière disgrâce — comparable à l'aveugle cortical qui, sans hallucinations, prétend voir, quand vous prétendez trouver un visage dans la synopsis où il n'est pas, vous êtes incapable de la conscience que vous ne le voyez pas, et que vous peuplez votre perception sensorielle d'images non hallucinatoires. L'aveugle cortical ne peut pas prendre conscience de sa cécité, vous êtes déjà assez près de la cécité ou même de l'inconscience pour ne plus savoir, pouvoir ni vouloir discerner sous les banalités imaginatives baptisées par vous perceptions, les inouïes et indicibles créations de vos centres visuels.

Naturellement, l'halluciné proteste. « Avec je ne sais quel excitant, adéquat ou inadéquat, mes centres créent toutes les couleurs et formes élémentaires. Lors des synopsis complexes, avec ces couleurs et ces formes, ils créent un monde distinct de celui de la vie ordinaire et du rêve. Dans le rêve, l'hypnagogie et l'intoxication, et aussi dans les hautes visions synopsisques, ils font des géométries, des fleurs, des animaux et des formes humaines, aussi sensorielles que le moindre phosphène et aussi complexes que l'objet le plus massivement réel. Si le thème de Siegfried dresse devant moi le héros et non pas quelque nébuleux tour de spirale jaune sur fond violet, je vois Siegfried comme j'ai vu la spirale ; et les images, l'illusion, l'interprétation, la croyance, ne sont pas plus en vedette dans un cas que dans l'autre. — Vous me dites de mes synopsis que *durch deutlich bewusste oder gewollte Beobachtung* leiden sie zum volligen verschwinden. Que je voie Siegfried ou la spirale, ce qui disparaît quand je me ressaisis, ce n'est pas la délusion mêlée à la perception, c'est la perception tout entière. Siegfried disparaissant ne laisse pas derrière lui quelque synopsis originale et indicible où j'aurais cru le voir. L'attention ne dédouble pas la synopsis en deux plans : Siegfried ou la synopsis subjective, et je ne sais quel indicible film ou la synopsis objective. L'observation attentive rend les sens au monde extérieur et fait disparaître d'un coup une synopsis que toute sa complication n'empêche pas d'être simple. Que mes centres créent un éclair bleu ou une scène compliquée, ils me donnent un objet à percevoir. Ma perception est également pure, sensorielle, légitime, esthétique et naïve, que je dise *éclair bleu*, *jeu optique intraduisible*, ou *esthésie intégrale d'un homme ou d'une bataille*. — Je veux bien que certaines synopsis complexes, où s'éclairent des formes inconnues et sans nom, représentent quelque chose comme une façon neuve de découper la continuité visuelle ; mais je ne peux pas vous laisser mettre une barrière autour de ces synopsis, pour les séparer de celles où le continu est découpé en objets familiers. Mes centres ou fonctions perceptives construisent les unes comme les autres ; et j'ai le devoir de dire je vois et ne

fais que voir aussi bien devant la synopsisie d'une assemblée que devant un complexe visuel étranger à mes concepts, ou le phosphène le plus élémentaire ».

Il y a une théorie pathogénique bien faite, semble-t-il, pour les synopsisies irréductibles au familier. C'est celle de Bleuler¹⁴. Il localise tout le mécanisme neurologique de la photopsie d'origine auditive, de l'opsiphonie, dans le centre acoustique lui-même, il prête à chaque sens l'aptitude originelle à répondre aux divers excitants par des réponses diverses, et à chaque excitant par toutes les réponses à la fois. Le nerf optique réagirait ainsi à la lumière par de la lumière et du son, et au bruit par du bruit et de la lumière; et le nerf auditif se comporterait exactement de même, répondant au son par des visions. Les synopsisies seraient un retour à cette étape, qui ne serait pas le moins du monde indifférenciation, où le travail est divisé, mais où chaque ouvrier les fait tous.

Cette singulière théorie serait-elle vraie, et le découpage proprement synopsisique du continu visuel, rebelle à l'application de nos concepts et de nos images, serait-il l'œuvre des centres acoustiques, on ne voit pas pourquoi, persiste l'halluciné, la vision synopsisique d'objets et d'êtres familiers ne serait pas tout aussi photopsique, esthétique et objective.

On le voit, l'hallucination synesthésique a les mêmes prétentions que les autres :

Les causes extérieures ne sont qu'occasionnelles, et l'occasion extérieure d'une hallucination visuelle n'est pas plutôt un objet vu qu'une excitation quelconque des voies visuelles, ou un son, ou toute autre chose.

L'audition colorée est tantôt esthétique tantôt pseud-esthétique.

Les synopsisies pseudesthésiques, pseudo-hallucinatoires, imaginatives, ont toute l'agressivité, l'extériorité des visions les plus sensorielles.

Les synopsisies esthétiques ne sont pas nécessairement

14. Bleuler et Lehmann, *Zwangsmässige Lichtempfindungen durch Schall*, 1881. Bleuler, *z. Theo. d. Sekundärempf.*, *Zeitschr. f. Psych.*, 65, 1913, 51.

simples et les synopsis complexes nécessairement pseud-esthésiques.

Les synopsis à la fois complexes et sensorielles sont d'ordinaire des tableaux hallucinatoires originaux, irréductibles aux visions toxiques, aux rêves, et aussi aux formes de notre expérience visuelle, à tel point qu'on a pu en faire le produit visuel de l'activité optique des centres auditifs.

Il peut y avoir des synopsis esthésiques complexes reproduisant des formes de l'expérience visuelle commune, et l'halluciné propose de classer ainsi ses synopsis, ou, plus particulièrement encore, ses opsiphonies :

Synopsies { élémentaires.
 { complexes { non figurées.
 { figurées { idiotropes ou plus simplement originales.
 { mimétiques ou imitatrices.

Le critique admet le caractère esthésique des synopsis élémentaires et des synopsis complexes originales. Il prétend que les synopsis mimétiques de notre expérience visuelle banale sont la traduction paragnosique de synopsis originales.

L'halluciné prétend au contraire avoir critiqué toutes ses synopsis et devoir conclure que sa vision synopsique d'un objet, d'un visage ou d'une scène est rigoureusement esthésique et ne contient pas une plus forte dose d'imagination ou de pensée que la perception correcte, passive et naïve d'un objet réel et présent.

L'opsiphile veut terminer en insistant sur la particularité à laquelle il tient le plus : c'est la précision, le détail des synesthésies. Bizarres, saugrenues même, toujours irrésistibles, sensorielles ou imaginatives, elles donnent au sujet, comme la plupart des visions, une vive impression de précise complexité. Est-elle illusoire? Et l'opsiphonie, avec les autres hallucinations, serait-elle incapable de montrer autre chose que de l'élémentaire et du brut, rien de complexe ou de compliqué? Les détails, les précisions,

l'organisation ne seraient-ils que pensées, noétiques et non esthésiques, toute l'esthésicité de la vision étant refoulée dans un humble phosphène? Il ne le semble pas.

Evidemment, ici comme ailleurs, les patients nous renseignent mal sur la durée de l'apparition et sur leur façon de la regarder, de la fixer, de l'observer. Ils affirment pourtant avoir souvent pu l'étudier, la copier, en prendre une connaissance complète sans cesser de la voir; et vérifier ainsi, établir qu'elle est riche, détaillée, organisée comme l'objet — familier ou extraordinaire — qu'elle imite ou préfigure. — Devant les visionnaires qui se prétendent réduits à n'être que regard passif et contraint, chaque fois que sera contestée l'opulence des tableaux et propos hallucinatoires, chaque fois qu'on voudra décomposer une vision en un noyau esthésique brut, grossier, élémentaire, informe, et des placages noétiques plus ou moins savants, l'opsiphile se souviendra de la précision et du détail de l'apparition opsiphonique.

L'illusion des amputés va lui donner une nouvelle occasion d'affirmer sa croyance.

V

L'ILLUSION DES AMPUTÉS

Nous ne verrons pas l'amputé, avec sa main absente, saisir et caresser des statues et des velours; mais il répétera : « Je sens ma main, je ferme ma main, très exactement ».

A la source de ces perceptions sans objet, extrêmement fréquentes, normales, nous trouverons les sensations du moignon. — On en profitera pour assurer : « les sensations normales, avant toute éducation, ont un signe local, une couleur locale, une qualité immuable et incommunicable. La main perdue, ces sensations n'existent plus et le moignon ne peut nous les rendre; il a les siennes, fatalement autres. Mais il nous donne aussi des sensations pathologiques, protopathiques, affectives, massives, obscures et confuses : elles sont mal localisées, plus ou moins libres, flottantes, et les souvenirs de la main vont les capter, les déplacer, en faire des perceptions de la main ».

A ce Bergsonisme adouci, s'opposera le Cartésianisme des amputés : « Que le noyau sensoriel, esthésique, de ma perception du segment amputé soit dû à des sensations du moignon, je le concède; mais ces sensations, d'emblée, immédiatement, correctement, réellement, sont des sensations de ma main; elles en ont, bien ou mal, la topographie, elles en ont l'indicible et évidente qualité, et ma vieille science de ma main n'est pour rien dans mon affirmation. Je suis contraint de dire « ma main! » contraint au point d'agir parfois, à mes dépens, comme si je pouvais, amputé du bras ou de la jambe, saisir ou marcher. Les sensations de mon moignon, je les connais à fond, et dès que vous y

provoquez telle excitation, je ne peux pas la sentir comme sensation du moignon, je la sens fatalement comme sensation de mon petit doigt. Nul ne pourra donner à mon illusion, primitive, originelle, la localisation et la qualité moignon ».

Nous aurons à nous demander si ces irréductibles affirmations : je ferme la main, je fléchis l'index, sont dues aux sensations, nombreuses, complexes, organisées, sommées, synthétisées, formées, qui constituent normalement ces perceptions. Et il faudra peut-être répondre : perception, et perception sans objet immédiate de la main qui se ferme, l'illusion est faite de quelques sensations élémentaires pauvres et confuses, massives et protopathiques. Vive et claire, la perception sans objet est pauvre et confuse ; ce n'est pas la reconstruction savante, l'image virtuelle, synthétique et analysable de l'acte réel.

Tel est le niveau qu'atteindra peut-être ici la critique, la limite actuelle du démembrement de l'illusion des amputés : perception pauvre et confuse, faite de quelques sensations protopathiques ; mais vive et claire, immédiate et irréductible, elle a la localisation, le signe local, la couleur locale et la qualité que lui reconnaît inévitablement le sujet, elle est réellement une perception du segment disparu.

Cette illusion, malgré sa netteté et l'affirmation de milliers de sujets, on peut se demander si Bergson ne la nie pas.

Il écrit dans « Matière et Mémoire¹ : « on allègue les localisations erronées, l'illusion des amputés, qu'il y aurait lieu de soumettre à un nouvel examen ».

Voici ce qu'il veut dire : nous ne projetons pas au dehors des sensations inextensives. Toute sensation est, en soi, extérieure, étendue, localisée ; elle est dans son objet, elle est son objet. Elle est dans ma main si j'ai ma main, elle est dans mon moignon si j'ai été amputé. Chaque sensation a une « localisation immédiate » et une « couleur locale » qui lui est propre » ; et cette localisation, ce signe local, est originel, primitif, inaliénable, sans erreur possible.

1. 51-52. Cf. Etudes sur les hall., I, Bergson.

Tant que j'ai ma main, les excitations qui l'intéressent sont perçues en elle, et les excitations intéressant le coude sont localisées au coude. Je subis une amputation : il n'y a rien de changé, il n'y a que des sensations de moins. J'ai toujours mon coude, avec ses excitations et ses sensations, toujours nécessairement localisées au coude; mais je n'ai plus ma main et ses excitations; et jamais plus je ne sentirai ma main.

« Je la sens » dit l'amputé. Vous devez vous tromper, semble dire Bergson. Toutes nos sensations, et non pas seulement nos sensations visuelles et tactiles, ont leur immuable localisation. Sensations de douleurs, sensations viscérales, sensations cœnesthésiques, innombrables espèces de sensations intéressant la surface du corps, toute sensation a sa personnalité et son signe local, immuable. Vos sensations du coude sont localisées au coude et, privé de la main, vous n'aurez jamais plus de sensations de la main, vous ne pourrez pas sérieusement affirmer que vous sentez votre main.

Voilà ce que semble dire Bergson. Voici ce qu'il dit : à toutes les sensations que nous avons énumérées et qu'il appelle « affectives » — chacune munie de son inséparable signe local — s'associe, par éducation des sens, « l'idée d'une certaine perception possible de la vue et du toucher, de sorte qu'une affection déterminée évoque l'image d'une perception visuelle ou tactile, déterminée également. On allègue des localisations erronées, l'illusion des amputés (qu'il y aurait lieu d'ailleurs de soumettre à un nouvel examen). Mais que conclure de là, sinon que l'éducation subsiste une fois reçue, et que les données de la mémoire, plus utiles dans la vie pratique, déplacent celles de la conscience immédiate ». « Il nous est indispensable, en vue de l'action, de traduire notre expérience affective en données possibles de la vue, du toucher et du sens musculaire ».

Voici ce que ces lignes peuvent signifier ici : chez l'amputé, les sensations affectives du moignon, peu intéressantes pour la vie pratique, s'associent aux souvenirs, aux images, aux idées des sensations visuelles, tactiles et musculaires de la main; les idées de la main déplacent les

sensations du moignon, et l'illusion de l'amputé est faite.

Dans le Bergsonisme, cet événement me paraît impossible. Les sensations « affectives » du coude ont leurs signes locaux et leurs associations visuelles, tactiles et motrices. Après l'amputation, le moignon, très intéressant pour le sujet et sa vie pratique, pourra acquérir de nouvelles sensations avec leurs signes locaux et leurs associations, et le sujet se fera rapidement un atlas très précis et très solide de son moignon. Il n'a plus de sensations affectives de la main, et ses souvenirs de sa main ne trouvent pas de sensations affectives flottantes pour s'y accrocher et les déplacer. L'illusion des amputés n'existe pas.

Il faudra — surtout si on se rappelle que le souvenir Bergsonien « actualisé » est une sensation — il faudra dire que Bergson nie et accorde tour à tour l'illusion des amputés, comme il reconnaît la différence de nature et l'identité de l'image et de la sensation, l'impossibilité et l'universalité de l'hallucination, etc.

Cet embarras du génie nous ramène à la perpétuelle difficulté. Est-il possible d'ajouter foi aux affirmations des hallucinés? La perception sensorielle d'un objet absent est-elle possible? Que veut dire un amputé lorsqu'il prétend sentir remuer sa main ou son pied absent?

La théorie Cartésienne de l'illusion des amputés n'est certainement pas la première en date; mais, exprimée par Descartes avec une netteté parfaite et une claire conscience de ce qu'il faisait, elle domine encore la question.

Miratur me non agnoscere aliam sensationem, quam eam quæ exercetur in cerebro. Sed juvabunt me, ut spero, medici omnes et chirurgi ad hoc ipsi persuadendum : sciunt enim illos quibus membra nuper fuerunt abscissa, dolorem saepe in iis partibus quibus carent putare adhuc se sentire. Novique olim puellam cui, cum grave vulnus haberet in manu, velarenturque ejus oculi, quoties chirurgus accedebat, ut facilius se ab eo tractari pateretur, totum brachium ob gangraenam serpentem fuit amputatum, pannique in ejus locum ita substituti, ut per aliquot postea hebdomadas eo se privatam esse ignorarit : cum tamen interim varios dolores nunc in digitis, nunc in metacarpio, nunc in brachiali, quibus carebat, se sentire quereretur : affectis scilicet adhuc in brachio iis nervis qui prius a cerebro ad illas

partes descendebant. Quod procul dubio non contigisset, si doloris sensus sive, ut loquitur, sensatio extra cerebrum perageretur².

« Aucune partie du corps ne peut être mue par une partie un peu éloignée qu'elle ne le puisse être aussi de la même sorte par chacune des parties qui sont entre deux. Comme, par exemple, dans la corde ABCD qui est toute tendue, si l'on vient à tirer et remuer la dernière partie D, la première A, ne sera pas remuée d'une autre façon, qu'on la pourrait aussi faire mouvoir si on tirait une des parties moyennes B ou C, et que la dernière D demeurât cependant immobile. Et en même façon, quand je ressens de la douleur au pied, la Physique m'apprend que ce sentiment se communique par le moyen de nerfs dispersés dans le pied, qui se trouvant étendus comme des cordes depuis là jusqu'au cerveau, lorsqu'ils sont tirés dans le pied, tirent aussi en même temps l'endroit du cerveau d'où ils viennent et auquel ils aboutissent, et y excitent un certain mouvement, que la nature a institué pour faire sentir de la douleur à l'esprit comme si cette douleur était dans le pied. Mais parce que ces nerfs doivent passer par la jambe, par la cuisse, par les reins, par le dos et par le col, pour s'étendre depuis le pied jusqu'au cerveau, il peut arriver qu'encore bien que leurs extrémités qui sont dans le pied ne soient point remuées, mais seulement quelques-unes de leurs parties qui passent par les reins ou par le col, cela néanmoins excite les mêmes mouvements dans le cerveau qui pourraient y être excités par une blessure reçue dans le pied, ensuite de quoi il sera nécessaire que l'esprit ressente dans le pied la même douleur que s'il y avait reçu une blessure. Et il faut juger le semblable de toutes les autres perceptions de nos sens.

Enfin je remarque que, puisque de tous les mouvements qui se font dans la partie du cerveau dont l'esprit reçoit immédiatement l'impression, chacun ne cause qu'un certain sentiment, on ne peut rien en cela souhaiter ni imaginer de mieux, sinon que ce mouvement fasse ressentir à l'esprit, entre tous les sentiments qu'il est capable de causer, celui qui est le plus propre et le plus ordinairement utile à la conservation du corps humain, lorsqu'il est en pleine santé. Or l'expérience nous fait connaître que tous nos sentiments sont tels... Ainsi, lorsque les nerfs du pied sont remués fortement, leur mouvement... fait sentir de la douleur, comme étant dans le pied, par laquelle l'esprit est averti et excité à faire son possible pour en chasser la cause, comme... nuisible au pied. Il est vrai que Dieu pouvait établir la nature de l'homme de telle sorte que ce même mouvement fît sentir tout autre chose à l'esprit, par exemple qu'il se fît sentir soi-même, ou en tant qu'il est dans le cerveau, ou en tant qu'il est dans le pied, ou en tant qu'il est

2. A. Plempius, 3 octobre 1637, 9.

en quelqu'autre endroit entre le pied et le cerveau, ou quelqu'autre chose... mais rien de tout cela n'eût aussi bien contribué à la conservation du corps que ce qu'il lui fait sentir.

... Mais la nature de l'homme... ne peut qu'elle ne soit quelquefois trompeuse. Car s'il y a quelque cause qui excite, non dans le pied, mais en quelqu'une des parties du nerf qui est tendu depuis le pied jusqu'au cerveau, ou même dans le cerveau, le même mouvement qui se fait ordinairement quand le pied est mal disposé, ou sentira de la douleur comme si elle était dans le pied, et le sens sera naturellement trompé; parce qu'un même mouvement dans le cerveau ne pouvant causer à l'esprit qu'un même sentiment, et ce sentiment étant beaucoup plus souvent excité par une cause qui blesse le pied, que par une autre qui soit ailleurs, il est bien plus raisonnable qu'il porte à l'esprit la douleur du pied que celle d'aucune autre partie »³.

Dans la quatrième partie des Principes enfin, en 1644, il reprend son observation de la jeune fille amputée de la main, et qui « ne laissait pas, ce qui est remarquable, d'avoir diverses douleurs qu'elle pensait être dans la main qu'elle n'avait plus, et de se plaindre de ce qu'elle sentait tantôt en l'un de ses doigts et tantôt en l'autre. De quoi on ne saurait donner d'autre raison, sinon que les nerfs de sa main, qui finissaient alors vers le coude, y étaient mus en la même façon qu'ils auraient dû être auparavant dans les extrémités de ses doigts pour faire avoir à l'âme dans le cerveau le sentiment de semblables douleurs⁴ ».

Taine et les théoriciens de l'énergie spécifique des nerfs ne seront pas plus nets; mais la théorie Cartésienne a, chez Descartes, une particularité. Tout en disant : « il faut juger le semblable de toutes les perceptions de nos sens » Descartes ne parle pas de sensations tactiles ou motrices, mais seulement de sensations « affectives » : « la douleur » et, dans un autre exemple, la soif. Ses amputés se bornent à souffrir de leur main absente; et si l'illusion des amputés se réduisait ainsi à des sensations « affectives », on pourrait dire avec Bergson : les excitations du moignon donnent au sujet des sensations anormales, généralement pénibles; sensations parfois vives, mais vagues, confuses et mal localisées. Les souvenirs visuels, tactiles et moteurs de la

3. Méditations, Sixième, 1641, 105-111. — 4. 196.

main peuvent donc s'y accrocher, les déplacer et les rapporter à la main disparue.

Les amputés n'admettent pas cela : ils sont Cartésiens. Comme le dit la VI^e Méditation, leur illusion est « raisonnable » ; mais elle n'est pas l'œuvre de l'imagination ; elle est, immédiatement, sensation de douleur de tel doigt.

Les amputés reconnaissent, il est vrai, que les sensations de leur membre fantôme sont des sensations anormales ; leur main a des fourmillements, elle est comprimée, elle a trop chaud ou trop froid. Ils avouent, les miens tout au moins, que leur main absente ne saisit pas, ne palpe pas, ne touche pas ceci ou cela. Ils diront bien qu'ils y éprouvent des contacts et des pressions ; ils iront jusqu'à prétendre que leur main est gantée ou que leur pied appuie sur le sol, mais ils découvriront assez aisément qu'à la sensation de main gantée manque la sensation de gant, et à la sensation d'appui sur le sol, la sensation de sol. L'extrémité fantôme est agnosique et sans acuité tactile.

Mais, ces aveux faits, les amputés chercheront vainement l'idée Bergsonienne, le souvenir, l'image de la main qui déplace une sensation protopathique, confuse et de couleur locale indécise, arrachée au moignon. Dans tous les cas que j'ai observés, comme dans les cas ordinaires de Weir Mitchel⁵, d'Abbatucci⁶, de Katz⁷, de Hémon⁸, c'est bien une excitation du moignon qui paraît déclencher l'illusion ; mais celle-ci est immédiatement et irrésistiblement une sensation de la main, du pouce, de la pulpe de l'index, et non du moignon. Provoquée par l'excitation du cubital sur l'épitrôchlée, la sensation de fourmillement a la qualité « pulpe du petit doigt » ; et il s'agit bien de qualité, non de topographie. Et c'est si vrai que la sensation-pulpe du doigt n'est pas toujours localisée à la place du doigt, à cinquante centimètres du moignon, mais souvent dans un doigt très proche du moignon, implanté sur le moignon, enfoui dans le moignon⁹. Le signe local ne se manifeste que qualitativement et se moque des coordonnées et des repères.

5. *Injuries to Nerves*, 1872, 350 ss. — 6. Th. de Bordeaux, 1894. — 7. *Zeitsch. f. Psych.*, 85, 1920. — 8. *Rech. sur les ill. des amp.*, et sur les lois de sa rectification. *Rev. Phil.*, 1910, II, 225. — 9. Katz.

Et l'amputé sera encore moins disposé à laisser contester la pureté, la perfection de son hallucination, s'il s'avise des mouvements de ses segments absents. « Quand, amputé au-dessus du poignet, j'étends ou fléchis, sans l'avoir voulu ou à volonté, la deuxième phalange de mon pouce, je reconnais qu'il se passe quelque chose de moteur dans mon moignon, et que l'anesthésie ou la paralysie de ses lambeaux musculaires et de ses névromes est fatale à mes illusions, mais, encore une fois, nul souvenir, nulle image ne s'empare des sensations motrices de mon moignon pour les emporter dans ma main ou pour les déguiser en sensations motrices de ma main. Ce qui naît dans le moignon, outre les sensations qui lui sont propres, et que je perçois correctement, ce sont les sensations Cartésiennes de ma main coupée ».

« Du reste les mouvements réels de mon moignon, ou du membre opposé, ne sont nullement les compagnons inséparables et nécessaires de mon illusion motrice¹⁰; et s'il arrive que l'extension de mon index droit absent s'accompagne d'une extension de mon index gauche, présent, cette syncinésie est contingente. Vous pouvez couper mes deux index ou désarticuler mes quatre membres, j'aurai encore les mêmes hallucinations « affectives ou motrices ».

« Je meus à volonté mon fantôme, je marche sur ma jambe absente; quand, la nuit, un fourmillement me réveille, je gratte le pied que je n'ai plus. Il m'est même arrivé, oubliant à la fois l'absence incurable de ma jambe et l'absence momentanée de mon pilon, de me lever, de m'appuyer sur le fantôme et de tomber¹¹. Et, cinquante ans après l'amputation, l'illusion est aussi frappante qu'au premier jour. Je connais à fond les sensations et les mouvements dont mon moignon est capable; et pourtant, quand vous le palpez, quand vous rencontrez ce point de mon vieux névrome, là, derrière le bord interne du tibia, ce qui surgit, c'est la sensation-extrémité du gros orteil, ici, dans le vide, à côté de mon pied gauche. — Jamais vous ne me ferez admettre que mes souvenirs visuels, tactiles et moteurs déplacent mes fourmillements ».

10. Katz. — 11. Katz, Hémon, cas personnels.

« A l'extrême rigueur, j'admettrai, peut-être, que l'excitation du filet sensitif *pulpe de l'index* en des points divers, entre la peau et le cerveau, provoque des sensations originales, rebelles à la perception correcte et dont mon esprit fait ce qu'il veut. Peut-être serai-je tenté de l'admettre lorsque, éprouvant des fourmillements ou un mouvement de mon index absent, je les réduirai, les rendrai au moignon et percevrai correctement ses sensations réelles, en provoquant le même fourmillement ou le même mouvement dans mon index présent ¹² ».

« Par contre, d'autres fois, j'admettrai bien difficilement cette étrange sensation originale et mal ou non percevable que je traduirais par un mouvement de mon index mort. Ce sera dans les cas où mon illusion résistera à toutes les réductions et, occasionnée ou non par un événement du moignon, refusera de s'y laisser réduire. Alors aucune ingéniosité Bergsonienne ne me détachera de ma foi Cartésienne : « ce que provoque l'excitation du moignon, c'est, réelle, véridique et véritable, la sensation d'une flexion de l'index absent ».

A croire l'amputé, son illusion serait le type même de la perception sans objet et, en même temps, l'accompagnement normal de l'amputation. Et lorsqu'on excite sur soi-même le cubital au coude, ou lorsqu'on entend un malade, au cours d'une ponction lombaire, une racine rachidienne piquée, s'écrier soudain : « mon pied ! » il est bien difficile de ne pas donner raison à l'halluciné. Ses hallucinations douloureuses, motrices, et autres, sont immédiatement des sensations réelles du membre absent, aussi réelles que lorsqu'elles étaient provoquées, en leur lieu normal, par leur excitant adéquat.

Faut-il donc reconnaître avec précision qu'une excitation convenable des voies sensitives de la main le long des nerfs, dans les ganglions spinaux, dans le cordon postérieur, dans la substance grise de la moelle, dans le cordon latéral, dans les noyaux bulbaires, dans le ruban de Reil, dans la couche optique, dans la couronne rayonnante, dans

12. Hémon.

la pariétale ascendante, peut reconstituer la perception de la main?

Oui et non. — L'illusion ou l'hallucination des amputés — ce phénomène normal — est bien une perception sans objet; mais c'est une perception élémentaire ou massive, ce n'est pas la construction d'un organisme hallucinatoire. — Une excitation grossière des névromes du moignon fait dire au sujet : « je ferme le poing ». C'est que cette affirmation s'obtient à très peu de frais : pour la former, il n'est pas du tout nécessaire que le sujet somme, synthétise, mette en forme de très nombreuses sensations tactiles, articulaires, tendineuses, musculaires et autres des cinq doigts se fléchissant, se pressant les uns contre les autres, et enfonçant pulpe et ongle dans la ligne de vie. Il suffit de quelques-unes de ces sensations, prises un peu au hasard, tantôt celles-ci tantôt celles-là, pour aboutir à l'affirmation finale : je ferme le poing. Et je n'ai pas encore trouvé un amputé de la main, j'entends cultivé, pour percevoir, dans sa main absente, des formes tactiles et motrices de quelque complexité : l'opposition du pouce au médius, ou des extensions et flexions un peu variées d'un seul doigt. — La perception sans objet : je fléchis l'index, tout en étant aussi vive et aussi claire qu'on le voudra, peut être une forme pauvre et confuse, ou riche et confuse, ou riche et distincte. Mes amputés ont tous choisi la forme pauvre; et l'illusion des amputés, phénomène normal, régulier, constant, est un phénomène sensoriel élémentaire.

Il ne faut pas non plus oublier que ces vives perceptions sont parfois faites, chez le normal non amputé, avec des sensations où le segment intéressé n'est pour presque rien. Quand, les yeux fermés et tous les segments en extension, le normal constate et affirme qu'il lève la main droite, la principale masse de sensations est à l'épaule, et la principale perception à l'extrémité. Or, dans cette perception si précise, les images visuelles dominant, et elles n'ont rien d'hallucinatoire; elles ne déplacent aucune sensation, elles ne localisent que l'intérêt et l'affirmation.

Mais il faut se critiquer pour découvrir la pauvreté des sensations tactiles et motrices proprement manuelles nécessaires à la perception de la main. Moins le sujet sera apte

à cette critique, et l'amputation lui crée de sérieuses difficultés, moins il exigera de sa main, de son moignon ou de n'importe quel segment de ses voies sensitives pour affirmer la perception d'un événement de sa main, et la complexité de cette perception.

Dans la moelle, où les espèces sensorielles ont des conducteurs séparés, une excitation convenable du cordon latéral, ou de la corne postérieure, ou du cordon postérieur suffit, avec ou sans amputation, à déterminer la perception et l'affirmation : « mon petit doigt ! ». Une forme sensorielle très simple donne lieu à l'hallucination, et l'hallucination n'ajoute rien à la donnée sensorielle que fournit le cordon latéral. Si des images interviennent, elles restent images.

L'illusion des amputés, suite normale et — sauf obstacle — constante, de l'amputation, semble donc bien être une perception sans objet, correcte et correctement interprétée, mais une perception simple, une forme sensorielle élémentaire.

Comparée aux illusions et hallucinations de l'ouïe et de la vue, l'illusion des amputés ne rejoint pas les illusions ou hallucinations visuelles ou auditives classiques, mais — en droit étroit — les sensations oculaires ou auriculaires des amputés de l'œil ou de l'oreille, et — en équité — les phosphènes et acouphènes, les sensations visuelles et auditives « brutes ».

Les amputés peuvent prétendre à des hallucinations plus relevées, correspondant à celles de l'ouïe ou de la vue ; mais ce ne seront plus des suites normales de l'amputation ; ce seront des phénomènes rares et pathologiques, comme les visions des aveugles. L'amputé construit alors dans sa main, dans son poing qui se ferme ou dans son poing fermé, la perception tactile et articulaire complexe et ordonnée que nous lui demandions vainement tout à l'heure.

Sa main absente peut même, dernier progrès hallucinatoire, saisir, palper et reconnaître des objets absents. Mais ces hallucinations projectives peuvent également advenir au sujet, aliéné ou non, qui a toujours sa main. Elles sont rares, et même douteuses, et s'effacent, devant la foule des hallucinations auditives verbales et des hallucinations

visuelles. Elles ne posent d'ailleurs pas autrement que celles-ci la perpétuelle question : soit plus ou moins spontanément, soit à propos d'une sensation plus ou moins élémentaire, provoquée ici ou là, entre la surface extérieure et l'écorce, les centres peuvent-ils construire, en l'absence de l'objet réel, un objet virtuel sensoriellement équivalent ?

Les amputés pourront enfin vivre, comme dans certains cas de Hémon, en la société permanente et irréductible du membre absent. « C'est un délire chronique, une idée fixe », dit Hémon, semblant dire que ce n'est pas une hallucination. Peut-être ces amputés ont-ils moins la perception de leur membre absent que la non-perception de son absence. Ils se comporteraient comme ces hémiplégiques ou ces aveugles anosognosiques, sans hallucinations visuelles ou motrices, mais inconscients de leur cécité ou de leur paralysie, qu'ils ne vérifient pas ou ne savent plus vérifier.

L'amputé commence par dire avec conviction : « je ferme mon poing droit absent, je marche sur mon pied droit amputé, et j'éprouve, avec ces fantômes, exactement les sensations que je me donne avec la main gauche et le pied gauche, les sensations même que me donnaient jadis les outils vivants qui m'ont été soustraits ».

L'amputé critique consent ensuite à réduire ses prétentions. A l'origine de son hallucination il y a un objet *présent* : les sensations du moignon ; et, surtout, son hallucination (vive et claire), est pauvre, élémentaire, confuse, massive ; son « je ferme ma main, je marche » s'affirme à peu de frais et n'exige pas la complexité sensorielle du même acte quand c'est le segment conservé qui l'accomplit ; il n'y a pas, dans sa perception sans objet, sommation, synthèse, mise en forme de sensations multiples et diverses ; il y a application du mot et de la croyance, « je ferme la main », à quelques sensations élémentaires d'une qualité spéciale.

Mais c'est précisément à cette qualité spéciale que tient l'amputé. Il réduit loyalement son hallucination ; mais sa réduction a une limite. La perception « je ferme la main », faite aux dépens d'excitations du moignon, créée avec

quelques sensations élémentaires pauvres et confuses, a pourtant, vifs, clairs, immédiats et réels, le signe local, la couleur locale, la qualité et l'esthésie : « je ferme la main ». Il ne s'agit pas de sensations interprétées et déplacées par des souvenirs ; il n'y a ici nulle imagination ; il y a d'emblée, purement et exactement, perception sans objet.

L'halluciné et son critique viennent de se faire des concessions. Ils vont tenter de les révoquer en se disputant une hallucination beaucoup plus détachée du réel et infiniment plus riche que celle des amputés. C'est celle qui naît dans une perception déjà sans objet : l'image consécutive.

VI

IMAGES CONSÉCUTIVES ET HALLUCINATIONS

AUTO-OBSERVATION

L'Image Consécutive¹ a au moins deux bonnes raisons de se faire ici une large place.

D'abord, tout comme l'hallucination, c'est une perception sans objet, un type de perception sans objet, commune à tous et que chacun peut à chaque instant se procurer, la seule vision — avec l'image virtuelle — dont on n'ait jamais contesté l'existence. Et surtout on peut se demander si l'hallucination visuelle ne se réduit pas à l'image consécutive, si certaines hallucinations visuelles n'ont pas dans des images consécutives leur seul noyau sensoriel, quasi objectif.

La post-image est d'ordinaire inconnue des malades, et ce sera précisément une cause de son pouvoir hallucinogène. Surprise par le regard, la fugitive sensation seconde d'une lumière, d'un reflet, d'une vitre, ne sera pas reconnue du sujet, qui prendra pour un être extraordinaire cette vaporeuse luminosité.

Quelquefois, l'image consécutive, consciente et reconnue, s'impose, fréquente, multiple, intense, gênante. C'est rare, et sauf les cas, sans intérêt ici, de l'interminable image d'une lumière trop longtemps fixée², je n'ai entendu que deux sujets³ se plaindre de l'intensité trop vive, de la durée trop grande, de l'obsédante pullulation de leurs images consécutives parmi les objets. Cela arrive pourtant; enfants et adultes peuvent être persécutés par ces visions,

1. Post-image, sensation secondaire, after-image, Nachbild, N. B., etc., — 2. Cas classique de Newton : persistance d'une after-image solaire pendant plusieurs mois. — 3. Cf. p. 238-239, 344.

Cf. Remarques sur l'image consécutive. Année Psychologique, 1927.

et ce cas extrême achève la gamme : tout en bas, les images inconscientes, puis les images consécutives qu'il faut vouloir, qu'il faut provoquer et chercher, enfin les images obsédantes par leur multitude et leur persistance. Connaît-on, dans la rudimentaire pathologie des post-images, une deuxième façon pour elles d'être inconscientes ? Peuvent-elles, comme les hallucinations, se faire prendre pour des objets, et fournir le contenu de certains délires ?

Tout le monde admet que des hallucinations plus ou moins compliquées peuvent avoir pour matière, substratum, plan, noyau, germe objectif, l'image consécutive méconnue d'une lumière, d'une tache de couleur, d'une vitre, du réseau d'une tenture. Mais un autre délire et une autre inconscience rendraient tout aussi intéressantes les images consécutives pour le psychiatre. Peuvent-elles, images d'objets que le sujet ne cesse pas de reconnaître en elles, peuvent-elles être prises pour des doubles de ces objets, des eidola atomistiques, et, introduites dans un délire, être correctement perçues et mal interprétées ? Je ne connais rien de tel, et l'insignifiance actuelle de la pathologie des images consécutives n'encourage guère à voir en elles des germes, des mères ou, mieux encore, des objets d'hallucinations. Elles n'interviendraient au contraire dans leur histoire que très déguisées, à titre de cause occasionnelle, d'étincelle.

L'être affublé du nom fâcheux d'image consécutive et qu'il serait au moins plus bref d'appeler métesthésie, exesthème, etc., est déjà une perception sans objet et, en un sens trop large mais admissible, des hallucinations la plus incontestable. Sous quelques-unes de ses formes les plus développées, elle va nous donner une petite féerie de lumière.

Prenons un objet très simple, une de ces ampoules électriques qu'on appelle « argenta », rondes, blanches, opalines, et, couché, avant le sommeil, avant l'état hypnagogique, regardons-là. Il n'est pas nécessaire de se livrer à une fixation laborieuse. Dans certaines rêveries, sans le vouloir et sans le savoir, on fixe longuement des objets quelconques et on en forme des images consécutives qu'on

méconnaît ensuite. Il suffit ici de fixer à peu près et il n'est pas du tout nécessaire d'être attentif. Après dix ou quinze secondes, on éteint, et la petite féerie commence, telle qu'on ne se lasse pas de la regarder depuis Aristote ⁴.

La petite sphère lumineuse de la lampe me donne d'abord un disque clair, de ton très mouvant, qui, peu à peu, en cinq à dix secondes, s'affirme comme jaune. Très vite, en cinq secondes environ, un beau vert succède au jaune, persiste, très pur, pendant vingt ou trente secondes, et fait lentement place, en trente secondes à peu près de métamorphose, à un disque rose. Progressivement, en quarante, soixante secondes, le rose devient un violet de plus en plus foncé. Du bleu nuit lui succède enfin, persiste quinze secondes environ, et tout est fini.

Cette évolution, jaune, vert, rose, violet, bleu, s'enrichit parfois de deux phases nouvelles, à ses deux extrémités. Quand l'objet est très lumineux, quand j'ai fixé un reflet de soleil sur une vitre, le jaune est précédé par une phase bleue, un bleu turquoise très différent du bleu saphir ou du bleu nuit de la phase finale. Le bleu nuit enfin, est très souvent suivi d'une ultime phase verte, un vert bouteille très foncé, obscur et froid, fort éloigné du vert pré lumineux et chaud des débuts.

Le passage d'un ton à l'autre est difficile à bien percevoir. Se fait-il de la périphérie au centre ou du milieu aux bords, par plages, au hasard, par variation diffuse ? Tous les procédés sont bons ; mais voici quelques commencements de précisions. Le disque vert est toujours et très rapidement entouré d'un liséré rose, étroit mais extrêmement net, et, bientôt, au centre, apparaît une tache violacée. Tache et liséré croissent et, après une confuse phase grise, le disque rose a pris la place du disque vert. Le disque rose est d'emblée entouré d'une ligne bleue, bien délimitée, et pendant que ce liséré s'élargit et s'obscurcit, le rose passe au violet de plus en plus foncé. Puis, au bord interne du liséré bleu, généralement en haut et à gauche, s'épaissit une masse bleue qui réduit rapidement le violet à un mince croissant bientôt supprimé.

4. Cf. W. Berry, Color sequences in the After-Images of white light. *Am. J. of Psy.*, XXXVIII, 4, 1927, 584-596.

Au cours du passage du rose au violet, au foncé, au froid, un phénomène nouveau se montre : autour du disque et de son liséré, le fond, jusqu'ici très obscur, s'éclaire peu à peu, en auréole blanchâtre.

Certains de mes collaborateurs ont observé des séries analogues, mais, chez d'autres, l'entraînement même n'a pas permis d'uniformiser les résultats. En voici deux exemples :

Jaune d'or (cinquante secondes), rose, violet, bleu. Pas trace de vert.

Rose, vert, rose très clair, pourpre. Pas de jaune, pas de bleu.

Tout cela a été obtenu en chambre noire, les yeux ouverts ou fermés, l'intervention de la lumière modifiant profondément les résultats, mais sans jamais interrompre ou mutiler le cortège des visions. L'image rose devient verte si on allume et revient au rose si on éteint. Il est vrai qu'une image verte reste verte à la lumière, mais y paraît plus foncée et plus « intense ». En gros, la lumière pousse l'image consécutive vers les stades terminaux, le retour à l'obscurité la ramenant vers les stades initiaux. Ce dernier changement, cette réactivation, ce réveil, la transformation même d'une image négative en image positive, cette métamorphose d'une vision est assez aisément obtenue par de brefs battements des paupières, ou en fermant quelques instants les yeux. Le fait est très net quand on a fixé, par exemple, un groupe de petites lampes électriques; des clignements suffisent pour rendre un instant à l'image, plusieurs fois, sa clarté d'image positive.

On peut, au dehors, le soir, sur les voies les plus mouvementées, se donner aisément ce petit spectacle solitaire. Isolée, adossé à un arbre, on fixe, d'assez près, un globe électrique, ou — ce qui transforme les données du problème — une réclame lumineuse colorée⁵. Les magnifiques séries d'images qu'on se donne au laboratoire ne s'illumineront peut-être pas; mais, les yeux fermés, le sujet voit parfois surgir, image consécutive d'un gros tube bleu, une image

5. Cf. W. J. Smith, *After Images of coloured sources*. *Pr. of R. S. of Edimburgh*, XLVII, 2, 177-189.

bleue, entre deux franges jaunes, de plus en plus claires et larges. D'un gros tube rouge orange, il obtient parfois une image rose largement frangée de bleu vert (l'image de l'atmosphère orange créée par le tube lumineux). Cette frange complémentaire devient rapidement de plus en plus large et de plus en plus claire, tandis que l'image consécutive rose devient confusément violette sans avoir jamais été, pas plus que l'image du tube bleu, l'image négative et complémentaire classique.

Si l'objet est plus compliqué qu'une sphère blanche ou un tube rectiligne, l'image sera naturellement plus compliquée. Pour prendre un exemple moyen, vide d'illusions, d'interprétations, ou de je ne sais quelle projection d'images endogènes, une lampe opaline blanche, munie d'un abat-jour d'étoffe plissée mauve, fournit après quarante-cinq secondes d'obscurité, à un des états de l'image consécutive, l'aspect suivant : une tache centrale violacée dans un disque vert-pré, un liséré rose vif, une large et belle collerette bleu de roi striée de rayons violets⁶, un fond clair, blanchâtre⁷.

On peut, sans efforts, et même en s'éloignant des artifices expérimentaux, corser le spectacle. Il suffit, de moment en moment, de porter le regard sur le centre de l'image, sur deux ou trois points de ses bords et sur des points plus distants, de façon à ne plus la voir qu'à la périphérie du champ visuel. On obtient alors du globe lumineux, trois, quatre images, un semis, des cordons, des guirlandes d'images, dont chacune évolue pour son propre compte et dont la petite foule remplit l'obscurité de lueurs changeantes.

Même si l'on s'est contenté de l'image consécutive d'un objet très simple et homogène, ses lueurs ne se bornent pas à évoluer mollement d'un ton à l'autre. Même pendant les phases les plus durables et les plus stables, l'intérieur, l'intimité du disque, et l'auréole claire qui ne tarde pas à l'environner, montrent souvent une agitation singulière,

6. Le fond, moins éclairé des plis de l'abat-jour. — 7. Cf. une hallucination de Schatzmann, in Hall. Toxiques, p. 389.

un indescriptible et confus grouillement, un bouillonnement aux ondes extrêmement petites et pressées, bulles innombrables effaçant le liquide où elles fuses, foisonnement mousseux, bouleversement, dans un perpétuel sur place, d'une mer de nuages illuminés, où percent soudain de vifs points lumineux fugitifs, de brefs linéaments.

Et ces images de rêve, capables de remplir le champ visuel et l'obscurité d'une chambre de leurs métamorphoses et de leurs frissons, se laissent assez bénévolement associer à la réalité que nous livrent la lumière et les yeux ouverts. Faibles et bientôt éteintes par les objets « réels », les images consécutives affirment pourtant leur qualité de perceptions en s'associant aux objets suivant les lois ordinaires du mélange des couleurs. Leur facile destruction apparente au choc du réel visuel n'est souvent qu'une réduction momentanée, et, l'obscurité refaite, l'image un moment neutralisée reparaît, affaiblie, mais toujours avec sa charmante luminosité, tyrannique autant que l'onirisme un instant suspendu par la parole du docteur.

Quelquefois même, les images consécutives ne se plient pas aux brutalités des objets, leur résistent et en triomphent. Et il n'est pas indifférent de voir un simple exesthème, loin de s'effacer devant l'objet, de ne lui opposer que sa transparence, ou de mêler sa couleur à la sienne, effacer l'objet, le masquer, se substituer à lui. Je fixe longtemps un petit carré de papier jaune sur un fond gris noir, ou de préférence bleu. Lorsque, par instants, par vagues, le jaune perçu tourne au gris, je remplace petit carré jaune et fond bleu par un écran jaune. Aussitôt, sur fond intensément jaune, apparaît l'image consécutive complémentaire du petit carré jaune initial : une image bleue ; et si je rapproche les yeux du fond jaune, cette image bleue devient à la fois plus petite, plus nette et plus saturée. Dans mon cas, le fait est vrai pour toutes les couleurs, si je m'aide ainsi de l'artifice du contraste.

Grâce au contraste, et avec un autre petit artifice, on peut assez aisément voir la post-image de l'objet sans cesser de fixer l'objet lui-même. Soit, comme objet, du papier vert. Fixons-en une étroite bande à travers une fenêtre découpée dans du papier rose. Après vingt secondes, alors

que la bande verte fixée est toujours perçue comme très verte, enlevons l'écran rose et fixons toujours le papier vert ; une bande rose, faiblement rose, mais incontestablement rose y apparaît aussitôt, sur fond admirablement vert.

J'ai même pu, exceptionnellement, substituer à une couleur, au rouge, son image consécutive complémentaire sans cesser de fixer l'objet et sans modifier le fond. Naturellement, le mélange intervient, et l'image obtenue ainsi est infiniment moins saturée que si elle est observée sur fond de sa propre teinte, ou gris, blanc ou noir. Mais peu importent les degrés ; l'exesthème de l'objet peut se substituer à sa perception alors que l'objet est encore là, et que les yeux le regardent. On peut regarder du rouge et le voir vert.

Si les images consécutives peuvent exercer de pareilles violences sur les objets, elles pourront plus aisément encore se modifier les unes les autres ; et telle image, en agissant sur sa voisine, pourra la rendre méconnaissable. J'ai noté que mes images positives, roses à l'obscurité, deviennent vertes à la lumière et reviennent au rose quand l'obscurité leur est rendue. Un autre artifice impose aux images semblables métamorphoses et, cette fois, l'agent de la transformation est une autre image consécutive. Il m'a été facile d'obtenir d'un morceau de papier jaune bouton d'or une image tantôt bleue, tantôt rose, suivant le fond donné à l'objet. Fixé sur fond gris ou noir, un carré jaune donne une image plus ou moins bleue. Fixé sur fond bleu, ce carré jaune fournit, sur fond *métesthésique* jaune, une image consécutive magnifiquement bleue, même quand l'exesthème jaune du fond bleu n'est pas conscient. Fixé enfin sur fond rouge, le carré jaune me vaut, sur fond *métesthésique* vert, une image mauve, lilas, parfois même franchement rose, quelque vague que soit la perception de l'exesthème vert du fond rouge. Cette toute dernière image consécutive, obtenue avec la rétine périphérique, mal limitée, disparaît d'ailleurs assez vite sans que l'exesthème rose de l'objet jaune devienne pour cela moins rose et plus bleu.

Que l'image consécutive périphérique verte d'un objet rouge disparaisse sans que son pouvoir contrastant s'affai-

blisse et sans que l'image rose d'un objet jaune redevienne bleue, cette transformation d'une image par une image voisine inconsciente ne nous est pas indifférente et rappelle ce qui peut se passer entre objets réels. Ne peut-on quelquefois constater qu'en disposant sur un « sous-main » noir un buvard vert et, sur le buvard vert un papier blanc qui le déborde, on voit la partie débordante de la feuille blanche devenir rose autour du buvard vert, même quand le vert de celui-ci est exclu de la perception consciente, même quand sa présence est ignorée⁸ ?

Mais il n'a été question jusqu'ici que de couleurs ; or les grands hallucinés visuels perçoivent des scènes précises, et le dessin de nos images consécutives est d'ordinaire pauvre et confus. Pas toujours, et ces images prétendent parfois à une extraordinaire richesse morphologique.

On sait d'abord, depuis Wheatstone et malgré quelques contestations, que l'image consécutive a un relief. Les perceptions de relief que nous donnent un bon dessin, une peinture, une gravure japonaise, le schéma d'un volume géométrique sont sans doute moins « intenses » que celles qui nous viennent de l'objet, du stéréoscope, des anaglyphes, etc. ; elles n'en sont pas moins, à leur degré de « tension », des perceptions incontestables, très nettes et très efficaces. Le relief donné par un très ordinaire dessin, en vision monoculaire, est aussi « grand », quoique moins « fort », que le relief de l'objet en personne ; et, au bas de l'échelle, le cube que trace négligemment un écolier contente parfaitement son besoin de sensations de relief, avec, par surcroît, le plaisir des perspectives ambiguës.

Je viens de me donner, en quelques secondes de fixation, l'image consécutive d'un fauteuil, un fauteuil « rustique », bois et paille. Son fantôme tout entier vient de reparaitre avec son relief et sa perspective, terreur des dessinateurs débutants, ses quatre pieds, les sept barreaux qui les unissent, ses bras courbes, les fuseaux de son dossier et — je

8. Ceci se rapproche de : S. M. Newhall et R. Dodge. Colored after images from unperceived weak stimulations; *J. of exp. Psy.*, 1927, 1-17. Le seuil de l'after-image inférieur au seuil de la perception.

vais y revenir — tous les cordons parallèles ou rayonnants de sa paille, le tout dans une image grande comme le creux de la main, lilliputienne.

J'ai fait allusion aux perspectives ambiguës. L'image consécutive d'un cube, d'un dièdre, d'une pyramide, nous les conserve très bien. Ces images nous montrent même une particularité moins aisément décelable sur l'objet. On sait qu'on ne peut pas parcourir du regard une post-image; s'il se déplace, elle se déplace en paraissant le précéder, et on reste rivé au point de fixation. Je n'ai donc pu, devant la post-image d'un cube, fixer à mon gré telle face, telle arête, tel sommet; j'ai dû rester fidèle au point de fixation initial. Or, on a soutenu, Wundt par exemple, que dans le dessin d'un cube, l'arête ou la face fixée passe en avant. En réalité, devant ma post-image, contraint de fixer toujours la même arête ou le même sommet, je n'ai pas vu pour cela cesser ou se ralentir le jeu des perspectives, même quand j'ai fixé attention et regard sur le même point⁹.

Mais voici quelque chose de plus frappant peut-être. Quand je fixe, pendant vingt secondes environ, sans même m'astreindre à une fixation très rigoureuse, un système de vingt ou trente lignes parallèles et serrées, lignes noires, rouges, vertes ou bleues, tracées à la plume et à la règle, ou même sans règle et sans soin, sur un quelconque morceau de papier blanc, j'obtiens une image consécutive complémentaire d'abord homogène. Soudain, à un stade quelconque, souvent après disparition de la teinte complémentaire, le système de parallèles surgit brusquement, merveilleusement net et complet, très fin, très riche, d'une géométrie parfaite, sans une bavure, beaucoup plus réussi que le modèle. J'ai aussi obtenu d'excellents résultats, ainsi que mes collaborateurs, avec des fragments de ruban de soie, de la moire notamment. Dans ou après l'image verte d'un fragment de soie rouge, on voyait tout à coup surgir des stries parallèles infiniment fines et serrées, parfaitement nettes, innombrables, mais qu'on pourrait compter « si on

9. Une réserve : quand on observe une image consécutive, s'il n'est pas possible de la parcourir du regard, il est très difficile d'immobiliser celui-ci, presque toujours errant, bousculant l'image et paraissant la poursuivre.

le voulait » ; et, parfois, se dessinait d'un seul coup, tout aussi net, le double système de la trame et de la chaîne. Une fois, sans l'avoir voulu ni prévu, j'ai soudain aperçu un de ces beaux ensembles de stries parallèles et, cherchant son objet, je l'ai trouvé au plafond, dans les traces, jusqu'alors inaperçues, du pinceau qui l'avait enduit¹⁰. Et la perfection des lignes, la finesse de leur ensemble ne sont pas amoindries par l'apparent agrandissement que provoque la projection sur un écran plus ou moins éloigné.

La perception directe du dessin le plus manqué offre quelquefois quelque chose de cette perfection. Tirons d'une plume négligente, et sans règle, quelques lignes vaguement droites et parallèles ; choisissons un point de fixation, et fixons. Assez souvent, assez rapidement, à intervalles de plus en plus rapprochés, et par moments de plus en plus fréquents et de plus en plus durables, les irrégularités et accidents de ce brouillon disparaissent ; un beau système de parallèles surgit soudain, parfait. Mais ce qui est rare et fugitif dans la perception directe est courant et stable dans les images consécutives. Elles ont une autre supériorité : les traits y frémissent et s'y transfigurent sans trêve mystérieusement, sans cesser de former le même dessin parfait, d'être, dans notre exemple, des parallèles ; tout le tableau est un organisme mouvant.

Je n'ai pu obtenir la résurrection satisfaisante de quadrillages ; mais après vingt secondes de fixation d'un système de lignes parallèles, si je fais faire un quart de tour à l'objet et poursuis la fixation vingt secondes encore, j'obtiens, soit un conflit des deux images consécutives, soit un quadrillage lacunaire ou parfait, soit, plutôt, une combinaison variable et mouvante des deux résultats.

Ici comme dans l'observation des images consécutives positives, j'ai dû parfois recourir au petit artifice du battement des paupières ou de la brusque ouverture des yeux avec regard sur fond neutre. J'ai obtenu ainsi des images de parallèles ou de quadrillages extrêmement tardives, sortes d'images consécutives secondaires, postérieures de deux minutes à la perception.

10. Il faut naturellement ici un fond très homogène, et les meilleurs papiers sont insuffisants.

L'impression de richesse, de rigueur et de beauté géométrique est, dans tout cela, toute vigoureuse qu'elle est, fort illusoire. L'image du contour où sont enfermées les droites est extrêmement vague, je n'ai pu ébaucher des lignes la moindre numération, je n'ai pu en individualiser une seule. Dès que j'ai accru, si peu que ce soit, la complexité du dessin, les résultats se sont aussitôt considérablement amoindris ; presque satisfaisants avec des rectangles concentriques, ils ont été très mauvais avec des courbes parallèles, et ne se sont pas élevés au-dessus des images banales, vagues, pauvres et confuses, quand j'ai utilisé des lettres ou des figures un peu plus compliquées. Il est enfin notable que l'image consécutive d'un système de parallèles soit si précise et que l'exesthème d'une de ces lignes isolées soit si confus, que l'élément détaché soit vague et la Forme totale distincte.

Bien petit pour l'instant, le domaine des images consécutives compliquées touche à celui des hallucinations de grand luxe morphologique. Celles-ci, comme nos dernières post-images, font parler de prodigalité, de rigueur et de beauté géométrique. Illusoire, mais immédiate et de l'ordre de la perception quand il s'agit des images consécutives, cette impression de richesse et de perfection, a bien des chances d'avoir même défaut et même vertu quand il s'agit des hallucinations.

Les images consécutives, telles que nous venons de les décrire, voisinent par bien des traits avec les hallucinations.

Souvent inconnues des malades, leur pouvoir hallucinogène peut n'en être que plus grand. Parfois, exceptionnellement, obsédantes et pullulantes, elles sont alors une forme originale de l'automatisme mental, du mentisme par exemple ; et leur naissante pathologie est toute dans leur comportement hallucinatoire.

Les premiers traits de celui-ci sont dans l'aspect en quelque sorte « toxique » de leurs teintes et dans l'ampleur et le mystère de leurs changements. On peut remplir le champ visuel de visions élémentaires qui, jusque dans leur microscopique détail, sont animées de surprenants changements

et offrent comme une poussière, des germes d'hallucinations.

Ordinairement faibles devant les objets réels, elles peuvent les vaincre, les masquer, les effacer, se substituer à eux, devenir états forts.

Des objets inaperçus donnent des images consécutives conscientes, et des images consécutives évanouissantes provoquent de frappantes métamorphoses dans des images perçues. Encore un bon terrain pour la germination hallucinatoire.

Les images consécutives ont du relief, et un relief changeant, avec toutes ses ambiguïtés, phénomène hallucinatoire qui leur est commun avec les perceptions les plus légitimes.

Quelques images d'objets complexes semblent en atteindre et dépasser la complexité, et donnent au regard le plus soucieux d'objectivité les plus vives impressions de richesse, de rigueur et de beauté géométriques; impression fausse, « *Ergänzung* » illusoire, mais qui n'en appartient pas moins au monde de la perception.

On peut vouloir, soit compromettre l'hallucination en la rattachant à l'image consécutive — décomposition, et non résurrection de la sensation —, soit préserver au contraire l'originalité de l'hallucination en lui annexant l'image consécutive. Pour tenter de montrer qu'il n'y a pas trop d'arbitraire à appeler la post-image une hallucination, la première chose à faire serait de l'enlever à la rétine et d'établir qu'elle est l'œuvre immédiate des centres, et se verrait encore si la rétine — après la fixation de l'objet — était soudain anesthésiée, exclue, supprimée.

Il y a trois grands arguments en faveur de l'origine centrale des post-images. Ils ne valent rien, mais ils peuvent être, au moins deux d'entre eux, l'occasion de quelques remarques.

C'est d'abord « *le transfert* » de l'image consécutive ¹¹. Ce mot, qui fait penser au « transfert » des hallucinations hypnotiques, désigne ce qui se passe lorsqu'on a obtenu une image monoculaire, avec le seul œil gauche par exemple; l'œil droit la voit. L'œil gauche s'étant fait la post-image

11. Voir par ex. Franz, *Psych. Rev.*, Monograph., III, 2, 1899. V. aussi Parinaud, *la Vision*, p. 104.

verte d'un carré rouge, on exclut le mieux possible l'œil gauche et la post-image de l'œil gauche, et, avec le seul œil droit, on la voit encore. On a expliqué cela de plusieurs façons : contraste binoculaire bien difficile à comprendre, liaison des deux rétines par quelque commissure inexistante, siège central de l'image consécutive et intervention, dans les centres mésocéphaliques ou corticaux, de commissures d'ailleurs incontestées. Mais, si je juge d'après mon propre cas, on n'a rien objecté de décisif à la description la plus satisfaisante : quand on a obtenu une post-image avec l'œil gauche, si on la regarde avec l'œil droit, l'œil gauche ne se laisse pas exclure, et c'est toujours lui qui la voit.

Vue des deux yeux, une image consécutive obtenue par l'œil gauche est plus faible que vue du seul œil qui l'a acquise, l'œil gauche. Si, voyant des deux yeux une surface éclairée, on ferme un œil, une couche d'ombre s'étend sur la surface. L'inverse va se produire ici : l'œil gauche acquiert une post-image plus ou moins vive; l'œil droit, s'il ne la voit pas, agira sur elle comme un projecteur de lumière blanche : il la neutralisera plus ou moins. C'est ce qui va se passer. Obtenons une image avec l'œil gauche et regardons-la du seul œil gauche; elle est vive. Regardons-la des deux yeux; perturbée par la lumière subjective blanche de l'œil droit, elle s'affaiblit. Fermons enfin l'œil gauche qui la projette; elle s'éteint un moment puis reparait. Devant l'œil gauche fermé, et sous l'œil droit ouvert qui croit la regarder dans la lumière, elle prend alors les qualités des post-images vues les yeux fermés.

Les hallucinations donneraient des images consécutives.

Un fait aussi éclatant établirait que l'hallucination est bien une perception, et montrerait peut-être, du même coup, que l'image consécutive s'élabore très loin dans les centres et non dans la rétine¹².

La théorie rétinienne de la post-image garderait pourtant une chance. On soutiendrait en sa faveur que du fond du cerveau, l'hallucination, le long des fibres centrifuges de

12. V. surtout E. Downey, *Psych. Rev.*, 1901, p. 42.

la voie optique, est venue dessiner quelque chose d'elle-même sur la rétine. La rétine n'aurait pas fait l'hallucination, mais elle ferait son image consécutive, interdite ainsi à une foule d'aveugles. En admettant que ce soit cela, et que l'image consécutive à une hallucination soit bien rétinienne, la théorie sensorielle, matérielle, de l'hallucination en recevrait un nouveau lustre. C'est si bien une perception, dirait-on, qu'elle modifie tout l'appareil visuel, rétine comprise, exactement comme ferait un objet.

Malheureusement, si on néglige les hystériques — pour les retrouver bientôt —, les observations de post-images post-hallucinatoires sont rares, et anecdotiques. Et puis, les hallucinations mères de post-images ne sont-elles pas déjà de simples images consécutives transformées par la rêverie et l'état hypnagogique ? On s'hypnoïdise sans avoir vu l'image consécutive présente, et une vision apparaît; on se réveille, on ouvre les yeux à la lumière, et l'image consécutive reparaît, cause et non effet de l'hallucination, rendue à son aspect initial par le réveil, par l'ouverture des yeux et par la lumière. Des faits paraissent pourtant irréductibles, le cas de Downey par exemple. Downey, dans de longues recherches, n'a trouvé qu'un sujet satisfaisant, mais il était remarquable. C'était une jeune femme de vingt et un ans, parfaitement ignorante de la psychologie expérimentale en général et des images consécutives en particulier. Elle réussissait assez bien à se donner des hallucinations volontaires de couleurs. Ces lumières subjectives étaient même assez réellement des perceptions pour faire, avec les couleurs objectives, des mélanges, des substitutions et des contrastes. Elles laissaient enfin d'elles-mêmes, sans doute quand le sujet suspendait ou détendait son effort de création, des images consécutives négatives et complémentaires, images que la jeune femme subissait passivement sans pouvoir en modifier le ton. Parfois même la métesthésie précédait la couleur que le sujet voulait se représenter. Et ces post-images post-hallucinatoires, quelquefois peut-être préhallucinatoires, étaient précisément identiques à celles que fournirent, dans un deuxième temps prudemment retardé, des couleurs non plus imaginaires mais objectives. Downey, sans y insister beaucoup, semble

avoir fait de son mieux pour éviter la suggestion, mal qui ne répandait cependant pas la terreur au temps de cette observation. C'est ainsi que nous voyons sa jeune fille remarquer : « Je ne vois pas à quoi peuvent servir de pareilles expériences », « les résultats ne sont pas deux fois les mêmes ».

Rares, isolés, un peu trop éloignés dans le temps pour qu'on ne s'inquiète pas du terrain scientifique où ils ont germé et ont été recueillis, de tels faits ne peuvent pourtant pas être dédaigneusement écartés. Mais tant qu'ils ne sont pas confirmés, ils restent en réserve, exclus du matériel scientifique utilisable. Après eux, la question qu'ils prétendent résoudre reparaît sans cesse tout entière : une métesthésie post-hallucinatoire est-elle possible? Des hallucinations ou des représentations purement endogènes, sans le soutien d'un point de repère objectif ou d'une image consécutive déjà constituée, peuvent-elles, une fois détendu l'effort central et oculaire de leur évocation, laisser d'elles une image consécutive identique à celle qu'aurait laissée la perception de l'objet ?

Autre exemple de fait en sommeil ; Haines et Williams¹³ croient avoir montré que les images consécutives peuvent être largement « contrôlées » par les représentations visuelles, celles-ci prolongeant, saturant, neutralisant ou modifiant jusqu'à se substituer à elle l'image consécutive contrôlée. Ils multiplient les précisions, les chiffres et les graphiques pour conclure que si la victoire d'une couleur volontairement évoquée sur une image consécutive est un événement rare, les sujets les moins visuels arrivent à prolonger, par un effort d'évocation, la durée de leurs post-images. J'ai cherché ces faits chez dix normaux et dix oniriques guéris, sans obtenir autre chose que les résultats classiques : l'image mentale d'une couleur, même violemment sollicitée à s'objectiver par la fixité du regard, par un encadrement et un point de fixation objectifs, par l'appât d'un anneau concentrique réel de la couleur voulue, même résolument extériorisée, ne s'objective pas, reste mentale,

13. The relation of perceptive and revived mental material as shown by the subjective control of visual after-image. *Psych. Rev.*, 1905, 18-40.

ne devient pas hallucinatoire, et ne laisse jamais d'image consécutive; celle-ci enfin, évoquée par les moyens ordinaires, oppose aux efforts de nos images une indépendance irréductible et reste un modèle d'automatisme.

Si l'hallucination est une perception, les chercheurs de signes objectifs devaient fatalement faire fête au plus mécanique : le dédoublement des visions par le prisme et la loucherie.

Un objet privilégié s'est docilement prêté à cette manœuvre : l'hallucination hypnotique, hystérique, suggérée. On a invité les sujets à voir n'importe quoi, un carré, un oiseau, une montre, une bête féroce; du bout de l'index, on leur a fait déplacer un œil, ou on l'a muni d'un prisme, et ils n'ont pas tardé à voir deux lions, deux oiseaux, deux montres.

Depuis les efforts critiques et thérapeutiques de Babinski, la grande hystérie et l'hypnose n'ont plus fait que de timides apparitions en clinique. Aussi l'hallucination hypnotique est-elle devenue un numéro de music-hall. Cependant la théorie organique de l'hystérie se fait peu à peu sa part aux dépens de la mythomanie, de la pathomimie, de la délusion et du mensonge purement psychogènes. Les hystériques tentent de rentrer en faveur et on se remet à publier par exemple des observations de délire hystérique. Si ce mouvement se poursuit et si les hystériques, au lieu de se borner à des négations comme les paralysies ou les anesthésies, à des contractures ou à des attaques, consentent à construire des délires, peut-être aussi se laisseront-ils aller à refaire des hallucinations. On pourra alors se redemander ce qu'est une hallucination suggérée ou son dédoublement par le prisme et la loucherie; alors se poseront utilement les questions essentielles. Une hallucination hystérique, celle d'une montre, celle d'une bête féroce, est-elle quelque chose de plus que la conduite du lion ou de la montre? Le suggestionné qui s'écrie « le joli petit agneau! » et qui décrit, mime, agit, se comporte et se conduit en conséquence, est-il un halluciné? Quand, au théâtre, un hypnotisé a « la conduite de la blanchisseuse », il savonne, rince et trempe son linge inexistant dans le plancher de la scène

avec une conviction qui convainc le témoin le plus difficile. Que voit ce sujet ? Je ne le lui demanderai pas, certain qu'il répondrait : de l'eau, du linge, du savon, certain qu'il affirmerait — logique dans sa conduite — la substitution sous ses yeux d'un lavoir solitaire au public d'un théâtre. Mais ces affirmations ne persuadent plus personne.

Parmi les observateurs qui ont eu le mérite de douter il y a longtemps, voici un exemple : Boris Sidis¹⁴ en 1906, niait l'hallucination hystérique au nom de l'impression générale que lui laissait l'hystérie : *the precocious baby does not reach its adolescence*. Il disait : plus j'hypnotise, plus je doute. Mes hallucinés ne perçoivent pas l'objet ; ils y pensent, ils sont saturés de croyance, ils ont des idées fixes, ils ne voient rien. Le sujet mis en présence de deux montres, une montre réelle et celle qu'on lui a ordonné de voir, dit ne voir que celle-ci et ne pas voir la montre réelle. Jamais un vrai halluciné ne se comporterait ainsi. Quand le sujet dessine ses visions, il ne s'arrête pas aux difficultés de qui voudrait suivre les contours d'une hallucination ou d'une image consécutive, il trace avec satisfaction un rudimentaire schéma d'enfant. Un hystérique « frais », non infesté de mystique hypnotique, dira : je vois la montre dans mon esprit. Un hypnotisé médecin et psychiatre — il y en a — précisera par exemple sous cette forme : « mes hallucinations sont des idées fixes, non des perceptions ». S'il s'obstine pourtant à dire , « je vois la montre », il écrira peut-être, en écriture automatique : « je pense que je la vois ; in honest, je ne vois rien ».

Mêmes observations, naturellement, en ce qui concerne les signes objectifs : l'hallucination hystérique obéit-elle aux lois des contrastes, suit-elle les mouvements des yeux, donne-t-elle des images consécutives, se dédouble-t-elle enfin sous l'action du prisme ou de la loucherie ?

Un œil derrière le prisme, le sujet frais ne voit toujours qu'une image hallucinatoire simple. Pour qu'il voie double, il faut que sa science et l'observateur lui suggèrent que l'image est dédoublée ; il a alors la conduite du dédoublement, il affirme le dédoublement, mais il ne voit pas deux montres ou deux oiseaux, il n'en voit aucun.

14. Are there hypnotic hallucinations. *Psych. Rev.*, 1906, 239-257.

Détail qui a bien son importance, le sort de l'hallucination hystérique n'est pas lié à son dédoublement par le prisme. Mieux, son prétendu dédoublement achève de la déconsidérer ou d'en faire une chose qualitativement distincte des hallucinations toxiques, vésaniques et de rêve. Si l'hallucination hystérique est vraiment plus que la conduite de l'objet, si elle est la perception de l'objet, si c'est une perception comparable à une image consécutive, on a de fortes raisons (nous allons les voir) de croire qu'elle ne sera pas dédoublée par le prisme ou la loucherie. Pour dédoubler une perception, il faut introduire un agent de dédoublement entre l'objet et la rétine. Chez un hystérique, on voit bien le prisme suggérant l'idée qu'il y a dédoublement, on ne voit pas du tout comment le prisme ou la loucherie agiraient sur une vision où l'œil n'est pour rien et où il n'y a pas d'objet, pas de rayons lumineux. Si l'hallucination hystérique est une idée, une volition, une croyance, une conduite, elle sera ou non dédoublée par le prisme, elle pourra même l'être par un pseudo-prisme; cela dépend de la science, de la volonté et de la bonne volonté de l'opérateur et du sujet. Si l'hallucination hystérique est tout autre chose qu'une conduite, si elle est une perception sans objet, elle ne sera pas dédoublée par le prisme... à moins qu'un conflit n'éclate, à propos du prisme, entre la perception hallucinatoire, indédoublée, et la conduite du dédoublement, conflit où la perception n'aura pas nécessairement le dessus. Au total : le dédoublement d'une vision hystérique tend à montrer que ce n'est pas une hallucination; si les visions hystériques sont des perceptions sans objet, elles ne seront probablement pas dédoublées.

Les hallucinations hystériques ne sont pas les seules qu'on ait ou non dédoublées. Brewster aurait observé ce dédoublement, Hoche¹⁵ le signale dans un cas d'hémianopsie inférieure, Eskuchen¹⁶ le cite dans sa thèse, toujours à propos des hémianopsies, Peterson¹⁷ en décrit un cas. Son malade, qui avait antérieurement remarqué ses vives

15. Arch. f. Psych., XXIII, Heft 1. — 16. Heidelberg, 1911. — 17. London, Medical Gazette, mars 1843, et Annales Médico-Psychologiques, 1844, II. 171.

images consécutives et avait déjà subi des hallucinations visuelles — un crâne, qu'il voulut saisir — vit un soir, dans son jardin, après un léger étourdissement, un homme dans un grand manteau bleu, sous un arbre, pendant une ou deux minutes. Une demi-heure après, sous le même arbre, le même homme reparut, dans la même attitude. Le malade se souvint alors de l'expérience de Brewster et déplaça du doigt le globe d'un de ses yeux. Ce fut, dit-il, sans autre résultat que de rendre la vision moins distincte ; mais « en regardant obliquement », il vit la figure « double et de grandeur naturelle ». Il s'avança aussitôt vers l'apparition, qui se retira pas à pas, et disparut dès qu'il distingua l'ombre de l'arbre.

Devant des faits de ce genre, mentionnés sans autres précisions, et sans que les auteurs paraissent en soupçonner l'improbabilité, deux choses étonnent : l'halluciné est assez maître de ses moyens pour vigoureusement observer ses visions ; et celles-ci ont la complaisance de rester là. J'ai eu quelques hallucinations visuelles, jamais je n'ai eu le loisir de chercher à les dédoubler ; et je ne connais qu'une catégorie d'hallucinations ou le dédoublement ne paraisse pas paradoxal : les hallucinations à point de repère, les hallucinations-illusions, inséparables d'un objet, d'un reflet. Quand un malade, pendant plusieurs minutes, voit la Sainte Vierge dans une facette de bouchon de carafe, en dédoublant la facette, on dédoublera peut-être aussi la vision que l'objet matérialise.

Nous interrogerons plus loin les « images eidétiques », ces états hallucinatoires normaux où le sujet, après avoir regardé une gravure, la revoit sur fond homogène, la revoit littéralement se dessiner sous ses yeux avec ses formes et ses couleurs, avec partie ou tout de ses détails et, à loisir, lentement, l'examine et la parcourt des yeux. Ces images ne sont certainement pas des hallucinations à point de repère et on se demande encore si ce sont des images consécutives, des représentations non objectivées ou des perceptions sans objet. Si elles ne se dédoublent pas, ce qui est bien probable, la question n'aura pas fait un pas. Si elles se dédoublent, ce ne sont pas des images consécutives, irréductiblement simples ; et si on peut établir que leur

dédoublement est une perception et non une conduite, n'est pas théorique, abstrait, arbitrairement construit par l'imagination du sujet, mais automatique, organique, perçu et non conçu, l'originalité des images eidétiques se sera brillamment affirmée, loin des images consécutives, des visions suggérées, et des simples représentations.

C'est que, jusqu'à nouvel ordre, le prisme et la loucherie ne peuvent dédoubler que la perception d'un objet. On veut bien admettre que les hallucinations puissent intéresser les rétines par l'intermédiaire des fibres centrifuges, mais on ne conçoit pas comment se poser la question du dédoublement de ces visions, de ces images rétinienne endogènes.

Accordons à l'hallucination quelque objet interne et virtuel, — elle en sera la perception —, et tâchons de croire que cette hallucination est due à une impression rétinienne portée des centres, où est l'objet, à la rétine, où se fait son image, par les fibres centrifuges. Mais les fibres centrifuges ne sont pas des rayons lumineux, et l'objet virtuel, cortical ou ultra-cortical, n'est pas soumis aux lois de l'optique géométrique; et aucune opération dioptrique, mécanique ou musculaire, ne peut faire ici une diplopie. L'excitation venue des centres chemine dans des groupes *correspondants* de fibres centrifuges, et atteint des points correspondants des rétines. Comment concevoir l'acte extérieur qui permettrait à l'excitation d'atteindre des fibres et des points rétiens *disparates*? Pour dévier vers des points disparates une action qui descend de l'écorce à la rétine, il faut agir, non au dehors, non sur le globe oculaire, mais sur les fibres centrifuges ou en deçà, sur la rétine du corps genouillé externe, sur la rétine corticale ou plus haut encore. Si donc on consent à feindre que l'hallucination visuelle comporte quelque image rétinienne construite par les fibres centrifuges, ni le prisme, ni la loucherie ne la dédoubleront. Si la diplopie hallucinatoire existe, si les hallucinations du champ aveugle des hémianopsiques sont parfois dédoublées, ce sera sans prisme ni loucherie, et nous aurons à résoudre, sur la carte rétinienne corticale ou pédonculaire, des questions neurologiques toutes neuves, que les diplopies classiques n'élucident en rien.

Il est d'ailleurs facile de construire des perceptions sans

objet rebelles au dédoublement. Ce sont les images consécutives, et on se convainc aisément qu'elles ne sont dédoublées ni par la loucherie ni par le prisme. Le fait n'est pas neuf et Parinaud¹⁸, par exemple, y insiste longuement. Mais, chose curieuse, il s'en sert pour rapprocher les images consécutives des hallucinations, pour en faire un phénomène central et non rétinien. C'est, de nouveau, l'effort que nous avons vu échouer avec le « transfert » de la post-image; il n'est pas plus heureux ici.

Voici le raisonnement de Parinaud : si l'image consécutive est d'origine rétinienne, elle doit être dédoublée par le prisme ou la loucherie; or elle ne l'est pas; elle est donc d'origine centrale.

Nous sommes si étroitement captifs des objets que nous commençons tous, avec Parinaud, par faire de la post-image une chose, un objet perçu, par prétendre qu'on doit pouvoir le dédoubler, en s'y prenant bien. En réalité, elle est à la fois rétinienne, et indédoublable; c'est parce qu'elle est rétinienne qu'on ne peut la dédoubler; et son obstinée simplicité laisse intacte la question des diplopies d'origine corticale.

Un objet vient d'agir sur des points correspondants de la rétine et de nous donner une image consécutive. Multiplions les prismes les plus violents, provoquons les plus navrantes loucheries, la post-image, formée par des points correspondants, reste simple, quelque glissement que subisse une surface rétinienne par rapport à l'autre. Regardez un objet et fixez ensuite son image consécutive : la ligne verte laissée par une verticale rouge. D'une pression de l'index, déplacez la cornée de l'œil droit, donc sa macula, de plusieurs millimètres; vous verrez se dédoubler les détails du fond, vous ne verrez pas se dédoubler l'image; sous elle, en elle, vous pourrez dédoubler et mobiliser les objets, elle restera fixe et simple.

Il en sera exactement de même si on opère avec un prisme. Obtenez une post-image d'un objet quelconque, regardez-la, elle est simple; mettez un prisme aussi fort que vous le voudrez devant un œil, il dédouble les objets derrière et dans l'image consécutive; il ne la dédouble pas.

18. La Vision, Paris, 1898.

A l'aide de la loucherie ou du prisme, dédoublez un objet pour en obtenir une image double. La diplopie sur l'objet entraîne naturellement une diplopie sur l'image puisque l'objet a affecté des points disparates. Ces points disparates, vous allez pouvoir les déplacer, vous pourrez supprimer la loucherie et le prisme qui ont fait la diplopie, l'image consécutive double restera double. Regardez un objet en louchant; son image consécutive est double; cessez de loucher, elle reste double. Faites un dernier essai; mettez un verre prismatique devant un œil, très près de l'œil; la diplopie obtenue est, comme on sait, très fugitive; les images s'attirent et se fusionnent, un des yeux se déplace et louche pour corriger l'effet du prisme, obtenir la formation des images rétinienne sur des points correspondants et supprimer la diplopie. Dès que la loucherie a vaincu le prisme et que l'objet est vu simple, enlevez le prisme : l'objet est de nouveau vu double; la loucherie survit un moment à la disparition du prisme et nous vaut l'excitation de points disparates, la diplopie. Avec les images consécutives rien de tel. Mettez un verre prismatique près de l'œil, corrigez son action par celle de la loucherie, voyez simple et obtenez une image consécutive. Celle-ci, encore une fois, qu'on la regarde avec ou sans prisme, avec ou sans loucherie, sera toujours une image consécutive simple. Quand les rétines ont été excitées en des points correspondants, prismes et mouvements passifs d'un globe sont incapables de diviser la post-image qui s'ensuit. Inversement, si des images consécutives sont obtenues par excitation de points disparates, ces images sont et resteront doubles, quoi qu'on fasse pour détruire l'effet du prisme ou de la loucherie.

Il y a bien quelques affirmations qui ne cadrent pas très exactement avec ces faits. On peut voir double avec des points correspondants; et, à côté de cette diplopie paradoxale, il y en a d'autres. Depuis Wheatstone et Helmholtz, on discute la première prétention, mais on s'est beaucoup moins occupé de la diplopie avec des points correspondants que de la vision simple avec des points disparates. Ce n'est que secondairement, occasionnellement, et à l'aide d'expériences de laboratoire plus imaginées qu'exécutées, qu'on a

cherché l'hypothétique dédoublement des perceptions obtenues avec des points correspondants. Rien ne permet d'utiliser une idée aussi discutée.

Les diplopies paradoxales nous ont été offertes par les strabiques. Le strabique, chez qui les images se forment en des points grossièrement disparates, n'a pourtant pas de diplopie. C'est, croit-on, parce qu'il neutralise les images de l'œil dévié. Si un événement survient, tel que le sujet ne neutralise plus, la diplopie apparaît, et on cite un strabique chez qui un traumatisme cranien, sans modifier la déviation, provoqua la diplopie ¹⁹. Mais il y a un autre moyen d'obtenir celle-ci, c'est... de redresser l'œil dévié. Pourtant, théoriquement, après redressement de l'œil dévié, le sujet n'a plus de raison d'y voir double; il doit voir et regarder normalement. Or on découvre parfois, après correction opératoire de l'œil dévié, la *Widerwillen gegen Einfachsehen* », le refus de la vision simple, une diplopie à images très écartées, comme si l'œil redressé opérait une « fausse projection », comme si des années de déviation avaient décidé l'œil dévié à transformer son système de points correspondants.

Ces faits, difficiles et âprement discutés, empêchent au moins de nier les diplopies paradoxales et, parmi elles, les diplopies hallucinatoires. On se contentera donc de dire que le dédoublement d'une perception sans objet par le prisme ou la loucherie est hautement improbable, et qu'une hallucination dédoublée a de fortes chances d'être une hallucination à points de repère, une hallucination-illusion ou, moins encore, une conduite hallucinatoire, l'affirmation par le sujet d'une hallucination à laquelle il croit peut-être un peu mais qui n'existe pas.

Mais il faut convenir que les loucheries et les prismes ne croisent ou ne décroisent guère les axes optiques et n'amènent pas à regarder en deux points à la fois. Le diplopie ne regarde qu'une des deux images qu'il voit, et, derrière les plus forts prismes ou malgré les plus extravagantes loucheries, on ne *regarde* toujours que dans une direction. Les strabiques, avec ce qu'on a appelé leur vision simultanée, avec leur refus de la vision simple et leur fausse

19. Campos, Ann. d'Oculistique, 1913, 199.

projection, avec peut-être leur double système de points correspondants, nous font concevoir, dans les rétines du cortex ou des corps genouillés, la possibilité de semblables bouleversements, et la construction, en des points disparates, de diplopies d'origine mésocéphalique ou calcarienne.

Dans les diplopies qui frappent les objets mais se refusent à toucher la perception sans objet, on voit double mais on regarde simple. Qu'arriverait-il si on regardait double, et la diplopie ne s'étendrait-elle pas à toutes les perceptions sans objet ? Il est difficile de regarder double, de regarder à la fois en deux points de l'espace. C'est peut-être moins difficile dans l'espace subjectif des images que dans celui des perceptions objectives, et dans le domaine des perceptions endogènes que dans celui des perceptions exogènes. La diplopie d'origine périphérique dédouble la perception sans réussir à dédoubler le regard ; le dédoublement du regard, une diploblepsie d'origine centrale dédoublerait avant tout les représentations objectivées ; la diplopie qui s'ensuivrait ne serait peut-être pas purement psychogène et inorganique chez les hystériques ; elle serait particulièrement intéressante chez les hémianopsiques ; et tous les hallucinés pourraient y prétendre. C'est tout ce qu'on peut faire actuellement, je crois, pour les cas de diplopie hallucinatoire épars dans la littérature scientifique. En attendant qu'on puisse faire plus, il faut s'en tenir je crois à ceci : il y a une diplopie facile, celle des perceptions objectives ; il y a une diplopie assez malaisée, la diplopie imaginative, « interne », des représentations ; et les hallucinations très psychogènes en sont peut-être capables ; quant à la diplopie des images consécutives et des hallucinations très organiques, elle est pour le moment inconcevable.

Quand on voit double, quand on louche, on ne regarde toujours qu'un point et une image ; et cette unicité du regard confirme la résistance de la post-image et de l'hallucination au dédoublement par loucherie. Cette analogie entre les deux perceptions sans objet en appelle une autre : quand les yeux se meuvent, quand le regard se déplace, comment se meuvent post-images et visions ?

Les hallucinations à points de repère, celles qui se laisse-

raient dédoubler par la loucherie, résistent, comme les objets, aux mouvements des yeux et du regard... à moins qu'elles ne trouvent des repères successifs. Comme on l'a dit, si mon délire comporte l'apparition d'un homme dans l'encadrement d'une porte, mon regard n'entraînera peut-être pas ce personnage vers la fenêtre ou la glace; et si je reviens au rectangle obscur de l'entrée, j'y retrouverai peut-être l'apparition, si la logique de mon rêve l'exige.

Que font les images consécutives et les hallucinations qui leur ressemblent ? Une image consécutive *monoculaire* est tout aussi indifférente que les autres à la loucherie; l'index peut secouer et déplacer l'œil ouvert ou fermé, elle reste immobile, clouée au point de l'espace que lui assignent l'immobilité du regard et les points correspondants où elle est gravée. Quand j'associe cette image consécutive monoculaire à un point de fixation réel et immobile, à un point d'encre sur l'écran, les mouvements passifs de l'œil lancent le point de fixation d'un bord à l'autre de l'image et hors de l'image, celle-ci ne bouge pas; elle ne subit même pas de mouvement relatif; les objets des perceptions vraies se meuvent en elle, entrent en elle ou la quittent, elle est indifférente à cette agitation; elle s'attache au point de l'espace où je veux regarder, malgré le déplacement des points rétinien où s'est construit son équivalent.

Cette impassibilité trouve bientôt ses limites. Qu'on substitue aux purs mouvements passifs du globe des mouvements volontaires ou involontaires du regard, l'image consécutive les suivra. Obtenons une post-image quelconque et faisons quelques tours rapides sur nous-mêmes; à l'arrêt, les yeux ouverts ou même fermés, l'image se déplace dans le sens du mouvement qui vient de cesser. Rotation de notre corps, autour de son axe vertical, courant endolymphatique post-rotatoire dans les canaux semi-circulaires du labyrinthe, secousse lente du nystagmus post-rotatoire, déplacements du regard, et déplacements de la post-image, tous ces mouvements sont de même sens; un seul est de sens contraire : le déplacement apparent des objets. Ici comme ailleurs, perception objective et image consécutive ont des conduites contraires.

Chacun sait enfin que les images consécutives suivent les

mouvements volontaires du regard. Elles les suivent même obstinément; il y a une liaison rigide entre le milieu de la macula et un point, un seul, toujours le même, de l'image consécutive. Le regard est rivé à ce point; où qu'il aille, c'est ce point qu'il fixe; nous sommes condamnés à ne voir qu'en vision périphérique le reste de l'image, nous ne pouvons pas la parcourir.

Comment se conduisent les hallucinations²⁰? D'après mon expérience personnelle, très lacunaire, les hallucinations sans point de repère objectif, différentes, ici comme ailleurs, des perceptions objectives, se conduisent comme les post-images; elles suivent les déplacements volontaires ou involontaires du regard et peuvent rester immobiles devant les déplacements passifs des globes. Comme les images consécutives enfin, et surtout quand elles sont périphériques, elles paraissent précéder, entraîner le regard, le dépasser et lui échapper. On ne peut pas en fixer des points successifs, les parcourir, les palper des yeux. Un persécuté de Peterson se plaignait de la disparition des visions, situées à sa droite, quand il se tournait vers elles. Schilder, en excitant le labyrinthe de ses hallucinés visuels, a mobilisé leurs visions dans le sens voulu²¹.

Y a-t-il enfin des hallucinations moins tyrannisées par les mouvements du regard et moins enchaînées à leur point de fixation, des hallucinations qui suivent le regard mais qui consentent à s'immobiliser sous lui quand il les parcourt? Des hallucinés disent que oui, et ainsi se comporteraient les images eidétiques. N'ayant jamais, sur moi et sur mes sujets, observé hallucination d'une telle complaisance, je me borne à présenter l'affirmation sous sa forme à mon avis la moins improbable: Nos regards peuvent construire une image visuelle sur le papier; si elle peut être hallucinatoire, nos regards peuvent aussi la construire, la tracer et paraître ainsi en suivre les contours, comme ils suivraient ceux d'une image virtuelle ou d'un objet.

20. Cf. p. 212, et p. 369. — 21. Peterson. N. Y. med. Journ., 30 août 1891 et 31 janvier 1892. — Schilder, Zeitschr. f. d. ges. neur. u. Psych., 1920, LIII, 169.

Il y a des images consécutives qui rivalisent avec l'hallucination. Traitant celle-ci comme une perception sans objet, nous l'avons comparée aux images consécutives fortes et nous avons, en multipliant leurs analogies, travaillé au démembrement de la vieille hallucination classique, celle des mystiques, celle de Taine, la grande ennemie de l'objectivité des perceptions et même de l'existence du monde extérieur. Si l'hallucination ne donne pas d'image consécutive, si le transfert d'une hallucination monoculaire à l'autre œil n'existe pas, si l'hallucination suit absolument le regard, si elle est rivée au point de fixation, si on ne peut la parcourir des yeux, si on ne peut fixer une hallucination périphérique, si l'hallucination suit la secousse lente du nystagmus, si, après rotation, elle se meut dans le sens du mouvement qui vient de cesser, si elle ne peut être dédoublée quand elle est simple ou simplifiée quand elle est double, la voilà munie enfin de critères qui la séparent absolument de la perception objective et permettent toujours de l'en distinguer ; la voilà réduite à l'état de descendant lointain, dégénéré, et — par mutation — spécifiquement distinct de la perception.

Vaine ambition. Sans doute, entre le laborieux automatisme des images consécutives et notre passivité devant les fusées hallucinatoires, il n'y a pas un abîme, et nous allons observer des hallucinations dans des post-images, ou des post-images qui seront prises pour des hallucinations. Mais la pathologie des images consécutives, dans sa pauvreté, nous a déjà empêchés de faire d'elles des états préhallucinatoires. Ensuite, même si la post-image voisine avec l'hallucination et si l'hallucination visuelle suit des lois de la post-image, elle n'en est pas une pour cela. Eût-on obtenu de l'image consécutive qu'elle égalât l'hallucination, eût-on réussi à détacher l'image consécutive de la rétine pour la rattacher aux centres corticaux, on n'aurait pas montré que l'hallucination n'est que l'image consécutive positive, mentalement complétée et incorrectement interprétée, de l'objet qu'on vient de percevoir. Même égales, hallucination et image consécutive ne seraient pas nécessairement une seule et même chose. Enfin et surtout, chaque fois qu'on a voulu établir une analogie entre hallucination et métes-

thème, ou tout autre phénomène que la perception objective, des hallucinations ont surgi qui ont refusé de se soumettre, et que leur rareté n'autorise pourtant pas à négliger : hallucinations qui se dédoublent, hallucinations qui se laissent parcourir par le regard, hallucinations qui laissent d'elles une image consécutive. Toutes les fois qu'un critère est donné qui assure le réel et sa perception contre les menaces de l'hallucination, une vision contre-attaque et prétend de nouveau que l'hallucination c'est la perception, et que la perception peut être un rêve.

Mais ces hallucinations irréductibles sont fragiles, et malgré les hallucinations mères d'images consécutives, le vieil exemple des hallucinations hystériques est là, pour rappeler que les visions, et les plus près en apparence d'être des perceptions sans objets, ne sont peut-être au fond que des conduites hallucinatoires, des pseudo-hallucinations, de simples représentations, séparées par un abîme des perceptions avec ou sans objets, des images consécutives et des hallucinations parfaites dont on rêve.

Les images consécutives nous donnent souvent des objets une vision très déformée : or, entre les hallucinations où tout est tache de couleur et géométrie, et les visions de figures et d'objets supérieurement normaux, il y a des hallucinations qui nous imposent des étrangetés, des bizarreries, des déformations, des caricatures, des grimaces, des horreurs. L'image consécutive, qui affiche la prétention de rendre compte des couleurs et de la géométrie hallucinatoires, peut-elle rendre compte des hallucinations bizarres, caricaturales, grimaçantes, celles qui font penser aux miroirs déformants, à des dessins animés, au gros bout de la lorgnette ?

Un cercle est tracé au milieu d'un écran vertical et frontal, debout en face de nous. L'écran tourne autour de son diamètre vertical, comme un disque de chemin de fer, et le cercle devient un O de plus en plus allongé, une ellipse à petit axe horizontal de plus en plus court. C'est tellement vrai que si on figure la perspective correcte d'un écran qui vient de tourner ainsi de quarante-cinq degrés ou plus, le tracé d'un cercle sur la perspective fuyante de l'écran

donne un ensemble choquant, incohérent, fautif. A un écran oblique convient une ellipse et chacun sait que le dessin d'un objet circulaire exige presque toujours un contour elliptique, la représentation d'une assiette ou d'une roue par une circonférence ne convenant qu'à de rares cas privilégiés.



FIG. 13.

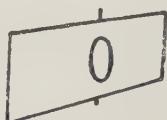


FIG. 14.

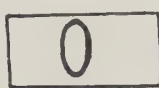


FIG. 15.



FIG. 16.

13. Un cercle sur un plan frontal. — 14. Ce que devrait être la perception de ce cercle sur un plan oblique; en réalité on y voit toujours un cercle ou une figure compliquée par la diplopie. — 15. Projection sur plan frontal de l'image consécutive d'un cercle observé sur plan oblique. — 16. Image consécutive, sur plan oblique, d'un cercle observé sur plan frontal. Cette dernière figure est fautive : l'ellipse devrait être fortement inclinée en bas et à droite, dépasser le bord inférieur de l'écran et s'achever dans le vide.

Et pourtant que voyons-nous quand nous regardons un cercle sur notre écran oblique ? Nous devons voir une ellipse, un O, et si, à côté du cercle, nous avons tracé une ellipse couchée à grand axe horizontal, c'est d'elle que fait un cercle la rotation de l'écran frontal autour de son axe vertical. C'est entendu, c'est certain, c'est classique ; mais, ce qui ne l'est pas moins, c'est que, même les connaissant, même les prévoyant, nous voyons mal ou pas du tout ces déformations. Sur l'écran qui tourne, et passe de la position frontale à une position de plus en plus oblique, nous voyons toujours un cercle si nous nous sommes d'abord donné cet objet. Avec de l'attention, de l'entraînement, et en variant les conditions de l'expérience, nous réussirons d'ailleurs fort bien à découvrir, dans ce cercle tournant, un certain nombre de figures, parfois très compliquées, dont notre ellipse ; mais le sujet frais et moyen, même averti, à qui l'on demande : que voyez-vous quand le cercle tourne ? répond : je vois toujours un cercle.

Pour échapper à cette tyrannie de l'objet connu et familier sur sa perception, pour imposer à nos yeux l'ellipsité du cercle oblique, il ne faut pas regarder le cercle — nous y verrons difficilement une ellipse ; il faut regarder son

image consécutive —. Faisons tourner l'écran frontal et le cercle de quarante-cinq degrés et plus autour du diamètre vertical, et fixons le centre du cercle. Ne nous laissons pas distraire de la fixation du centre par les figures compliquées et mouvantes que nous fait voir la diplopie ou la lutte des champs visuels et, après quinze à vingt secondes de fixation, projetons l'image consécutive que nous venons d'obtenir sur un écran nu, vertical et frontal. Nous aurons la surprise ou la satisfaction de voir enfin l'ellipse cherchée ou inattendue, dressée, à petit axe horizontal, nette, simple et très allongée, telle que nous la masquait jusqu'ici notre vieille expérience du cercle. L'image consécutive est soustraite à ce joug des observations quotidiennes. En rectifiant notre perception, elle nous donne de l'objet absent une image qui peut paraître au sujet non averti singulière et méconnaissable.

Faisons maintenant tourner un écran qui portera, non le dessin mais la post-image d'un cercle, d'un cercle vu en position frontale. Quelle déformation la rotation va-t-elle imposer à cette post-image circulaire, à cet immuable objet rétinien, évidemment indifférent à la rotation de l'écran ? Dans le travail qu'elle a consacré à l'influence de la surface de projection sur l'image consécutive, Hélène Franck²² écrit que si l'on projette l'image consécutive d'une croix sur un plan de projection, la rotation de celui-ci autour de son diamètre vertical ou horizontal *raccourcit* la branche verticale ou horizontale de la croix. Pour un lecteur averti et très attentif, ce n'est peut-être pas faux, en tout cas, ce n'est pas exact. A première vue, rien n'est pourtant plus simple. La rotation d'un écran frontal autour de son diamètre vertical raccourcit le diamètre horizontal d'un cercle et en fait une ellipse dressée, un O; de même, les images consécutives d'un cercle ou d'une croix rectangulaire, tournant autour de la verticale, subiront le même raccourcissement du diamètre horizontal ou du bras transversal. C'est ce que semble dire Hélène Franck, c'est aussi ce que paraît dire W. James²³. C'est pourtant parfaitement inexact et il est curieux de voir le prestige de l'objet, d'une forme et des lois de la perception des choses faire oublier l'aspect

22. Psychologische Forschung, 1923, 33. — 23. Psychology, II, 252.

réel, la forme réelle de perceptions sans objets, d'images consécutives connues depuis de longues années²⁴. Quand la post-image d'un cercle est emportée par un plan frontal qui tourne autour de son diamètre vertical, cette image consécutive, de circulaire devient bien elliptique, mais ce n'est pas du tout par raccourcissement de son axe horizontal ; son axe horizontal s'allonge. Et si l'image consécutive est assez grande, il arrive même, — à mesure que l'écran tourne et que se réduisent ses dimensions transversales —, que l'ellipse s'allonge jusqu'aux bords verticaux du carton, les dépasse et s'achève dans le vide. Et pourtant, l'écran qui tourne et finira bientôt par ne plus nous montrer que sa tranche, ne paraît pas se raccourcir, il paraît plutôt s'allonger à mesure que sa perspective se fait plus fuyante ; l'écran et l'ellipse, l'objet et l'image consécutive paraissent s'allonger simultanément.

L'achèvement de cette ellipse dans le vide, quand elle déborde l'écran, nous fournit d'ailleurs un moyen de rendre à l'ellipse sa forme circulaire, sans redresser l'écran. Quand, celui-ci ayant suffisamment tourné et l'ellipse s'étant assez allongée pour le déborder, on fait une obscurité qui

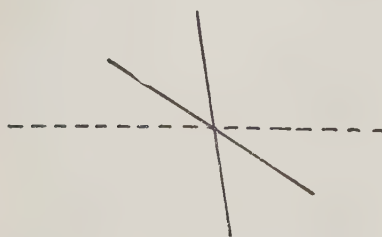


FIG. 17

Image consécutive d'une croix rectangulaire projetée en haut et à gauche sur plan frontal.

« affaiblit » la forme de l'écran, qui estompe ses bords et réduit la perception de son obliquité, l'ellipse tend à rompre sa solidarité avec lui, elle tend à retrouver sa forme circulaire et la retrouve quelquefois, malgré l'écran, sa rotation et son obliquité.

Mêmes observations, naturellement, pour la post-image d'une croix rectangulaire. La croix, vue sur un plan oblique, subit des variations de ses bras et de ses angles

que nous percevons difficilement. Sa post-image nous les montre, comme la post-image d'un cercle oblique nous a montré son ellipticité. Les variations d'obliquité de l'exes-

24. Volkman, Unters. ü. d. Gebiete d. Optik, 1863, 139-180.

thème de la croix nous présentent enfin, frappantes et caricaturales, les variations inverses des variations réelles de la croix objective.

Autre exemple des libertés de l'image consécutive dans ses relations avec l'objet et la perception. La post-image fournit un moyen, sans autre lunette ou lentille que les yeux, de voir le monde à l'envers. En quatre traits bien appuyés, bien gros, dessinons une face — deux yeux, un nez, une bouche —, plaçons le papier verticalement devant nous; inclinons fortement la tête sur l'épaule, et regardons. La face est verticale, debout. Fixons-la bien, la tête toujours inclinée sur l'épaule droite, attendons que la post-image soit bien formée, redressons la tête et fermons les yeux. La face apparaît couchée, endormie. Choisissons un paysage capable de reparaître en image consécutive, un horizon par exemple, le soir, à l'Ouest, tout en silhouettes noires. Regardons-le, la tête en bas. Il n'apparaît, nous le savons, nullement renversé, malgré le demi-tour qu'a fait la rétine autour de son axe sagittal. La tête en bas, fixons un moment le paysage et, l'image obtenue, fermons les yeux et redressons-nous : le paysage reparaît, métesthésique et renversé. Une image consécutive, contrairement à la perception consciente d'un objet, s'incline de 90° quand nous inclinons la tête latéralement. Elle fait un demi-tour de 180° , elle se renverse complètement quand, l'ayant obtenue et regardée la tête droite, nous la regardons maintenant la tête en bas, ou inversement, les yeux fermés ou les yeux ouverts, avec ou sans le repérage des objets familiers.

L'objet familier impose à la perception et à la représentation sa Forme, rebelle aux variations de forme et de grandeur nées de la distance et de la perspective. La sensation subit pourtant, avec les variations de la distance et de la perspective, des variations de forme, de grandeur et de couleur; mais notre activité perceptive les neutralise plus ou moins. L'image consécutive au contraire nous les montre, nous oblige à les voir et, quand nous les ignorons, nous donne de l'objet des images déformées, bizarres, caricaturales, méconnaissables. D'autant plus bizarres que l'image consécutive subit des déformations inverses de celles

de la perception. Quand celle-ci se rapetisse, celle-là grandit, ce qui est plus court dans la perception est plus long dans l'image consécutive, ce qui s'incline à droite dans la perception s'incline à gauche dans l'image, et cette opposition se retrouverait dans le domaine des couleurs. Il n'est qu'un objet qui se comporte comme les images consécutives; c'est la lumière et l'ombre : un cercle lumineux ou l'ombre d'une croix s'allongent comme une post-image quand elles se projettent sur un plan fuyant, simple coupe oblique du cône d'ombre ou de lumière.

Singulièrement déformatrice des objets, l'image consécutive a une action bien connue sur ses dimensions. Comme on sait, l'objet qui s'éloigne se rapetisse à nos yeux; mais l'objet a pour nous une dimension fixe et notre perception de la dimension de l'objet résiste avec obstination à l'éloignement; ce chêne qui tient dans un petit carreau de vitre me paraît toujours énorme et ce n'est qu'au delà d'une certaine distance qu'un train sur un viaduc ou des vaches au flanc d'une montagne deviennent de petits jouets. Ces rapports entre distance et grandeur sont même très complexes, et rien n'est plus instructif que l'étude des effets de l'accommodation, des lentilles, de simples jumelles de théâtre, sur notre perception des dimensions et de la distance apparentes des objets.

Quand on substitue l'image consécutive à l'objet, tout devient plus simple; ses dimensions, en théorie²⁵, croissent en raison directe de la distance, et les artifices expérimentaux, la suggestion, les perspectives en trompe-l'œil, ne modifient que bien faiblement les résultats de cette règle.

Des hallucinations, les hallucinations Gullivériennes, ont quelque chose à voir avec la loi de Emmert, et on a donné des hallucinations Lilliputiennes une théorie qui implique les images consécutives²⁶. Voici à peu près sur ce sujet le raisonnement qu'on a fait : quand nous regardons au loin un troupeau de vaches, ces vaches sont de tout petits joujoux; mais nous ne nous en avisons pas, et croyons toujours voir de vraies vaches, « grandeur nature ». Que

25. Loi de Emmert. — 26. Salomon, *Annales Médico-Psychologiques*, 1922 26C.

maintenant, dans notre chambre, ce tableau champêtre reparaisse dans une hallucination, sur le mur ou sur le plancher, ce sera toujours avec les mêmes dimensions physiologiques. Tout à l'heure, les vaches en miniature de notre rétine étaient toujours aperçues comme de vastes ruminants; maintenant, circulant entre les pieds des chaises et des tables, elles deviennent enfin, dans notre rêve, les joujoux, les vaches Lilliputiennes qu'elles se refusaient à être dans notre perception « vraie ».

On ne s'est généralement pas rallié à cette théorie optique des hallucinations Lilliputiennes. Je crois pourtant qu'on pourrait parfois le faire, puisqu'on voit des hallucinations se comporter comme des images consécutives : Lilliputiennes de près, Brobdingnaciennes de loin.

Il semble en être ainsi dans le célèbre cas du syndic Lullin²⁷ : quand l'hallucination est à quelques pouces de lui, elle a un pouce carré; errant dans la chambre, c'est un mouchoir; sur le toit, elle est deux fois plus grande; dans la rue, près de la fontaine, c'est une grande nappe. Et dans le cas d'hallucinoïse d'Alajouanine²⁸, les objets hallucinatoires sont petits quand ils sont proches, grands quand ils sont lointains.

Très souvent, sur moi-même, devant des hallucinations nées dans l'image consécutive, grande comme un pain à cacheter, d'une ampoule électrique, j'ai constaté la très fréquente inconscience de la petitesse des visions. Des hallucinations, nombreuses peut-être, seraient ainsi très petites sans le savoir, à l'insu du sujet, et les images consécutives pourraient songer à capter l'intéressante espèce des hallucinations Lilliputiennes, conscientes ou inconscientes.

Mais d'abord, les sujets comme le syndic Lullin sont rarissimes et je n'ai encore rencontré aucun halluciné en état de me dire : « mes visions grandissent quand elles s'éloignent ». S'il pouvait le dire ou si on pouvait le dire pour lui, on pourrait conclure : certaines hallucinations se comportent, quant aux variations des dimensions, comme des images consécutives, ou bien, ces hallucinations sont

27. Th. Flournoy, Le cas de Ch. Bonnet, Arch. de Psy., 1902. I, 1 et 351.

28. Rev. Neurol., 1928, II, 714.

des images consécutives, ou enfin, ces hallucinations se développent dans des images consécutives.

Mais surtout, même hyperactives, les post-images les plus colorées, les plus complexes et les plus déformantes restent trop pauvres et trop simples pour dépasser aisément le rôle d'occasion, de point de repère, « d'utilité » dans l'histoire des hallucinations. Nous aurons à le redire, jamais un visionnaire qui vient de voir grimacer Belzébuth ou sourire Jésus ne vous laissera dire qu'il a interprété les taches et les linéaments d'un métsthème, fantôme déformé du premier objet venu. La moindre hallucination figurée, avec ou sans bizarreries, clowneries et grimaces, paraît infiniment dépasser l'image consécutive que nous connaissons... à moins que la suggestion ne s'en mêle. C'est dire que nous ne songeons pas, comme on l'a fait un peu²⁹, à expliquer la constance des dimensions et des formes apparentes de l'objet malgré les variations de l'orientation et de la distance, par un conflit entre une perception et une hallucination : la perception, qui décroît à mesure que l'objet s'éloigne, et qui se déforme en un certain sens quand il change d'orientation ; et l'image consécutive, qui grandit quand la perception décroît et subit des variations inverses de celles de l'objet.

On devait inévitablement se demander de quoi était capable la suggestion avec les images consécutives³⁰. Quelles modifications une post-image peut-elle subir par suggestion ? Que peut suggérer une post-image ? Suggestibilité et pouvoir suggestif ?

On a tenté de modifier par la parole, les représentations, le dessin et la couleur, la couleur, la forme et les dimensions des images consécutives. Projetée sur un plan oblique, une image consécutive circulaire devient une ellipse, une croix devient l'X que nous connaissons. Ce ne sont pas là des produits de la suggestion, pas plus que l'accroissement de la post-image et la décroissance de l'objet quand il

29. Ecole de Jaensch. Cf. les Images eidétiques. — 30. V. par ex. Erwin Schrott, Vorläufige Mitteilung ü. d. Wirkung d. Suggestion auf d. N. B., Psych. Forsch., VII, 1926, 260-267. Adolf Noll, Vers. ü. d. N. B., Psych. Forsch., 1926, 3.

s'éloigne. Si, dans toutes ces affaires de forme, d'orientation, de distance et de dimension, la suggestion opère, joue un rôle originel, automatique et spontané, antérieur à toute action de l'observateur sur le sujet, c'est plutôt en maintenant à la perception de l'objet — quand il est connu et prévu — une forme, une couleur et des dimensions constantes, malgré mille variations de distance, d'orientation, d'éclairage et de voisinage. Quand la croix rectangulaire, projetée obliquement sur un mur, devient un X oblique en haut et à droite, et quand l'image consécutive de cette croix devient un X oblique en haut et à gauche, l'observateur, qu'il regarde la croix ou sa post-image, peut se défendre avec tranquillité de subir une suggestion. Il sait bien que le mur, et son obliquité, sont pour quelque chose dans la déformation de la croix ou de sa post-image ; car, s'il regarde avec la même obliquité, mais les yeux fermés, la croix restera rectangulaire. Mais le mur est lisse et nu, et si on appelle « suggestion » l'action de ses discrètes lignes et de son orientation sur la perception extérieure d'une post-image rétinienne supposée immuable, le mot et la chose acquièrent une extension qui leur enlève une partie de leur intérêt.

Où l'on peut invoquer la suggestion, c'est quand les images consécutives, après s'être déformées comme on sait

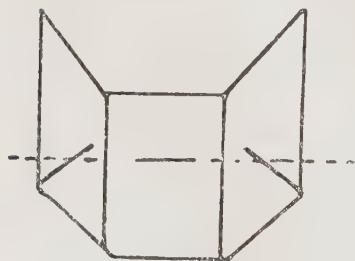


FIG. 18.

Image consécutive d'une droite horizontale projetée sur les faces antérieure, droite et gauche d'un cube.

sur des dièdres, des murs, des écrans tournants, se déforment également et pareillement sur des murs, dièdres et écrans illusoires, des dessins de murs obliques, des trompe-l'œil. Des étudiants et moi-même avons projeté nos images consécutives sur de telles perspectives dessinées, et les images n'ont pas subi la moindre déformation, la suggestion n'a pas opéré, pourvu que le

regard fût « normal » au plan du papier sur lequel se jouaient les trompe-l'œil. Quand nous nous plaçons devant

un cube de façon à voir un peu une de ses faces latérales, en y regardant des horizontales dessinées et des horizontales métesthésiques, les horizontales réelles de cette face paraissent obliques et montent en fuyant; les horizontales métesthésiques, au contraire, descendent. Sur le dessin d'un cube — et le pire nous donne une merveilleuse impression de relief — mes sujets et moi-même n'avons jamais réussi à voir ainsi plonger les images consécutives de lignes horizontales. On pourrait aussi parler de suggestion si l'image verte d'un carré rouge, projetée sur fond bleu ou orange restait du même vert ou devenait bleue, ou jaune. Suggestion, quand, après fixation d'un carré rouge à un mètre, la projection de sa post-image à deux mètres devant un sujet *qui la croit toujours à un mètre*, lui donne des dimensions libérées des exigences de la loi de Emmert. Suggestion, quand le dessin d'un carré sur un écran réussit à circonscrire une post-image qui devrait le déborder. Suggestion, quand, devant une post-image verte, l'évocation du vert ou d'une autre couleur perpétue le vert de la post-image ou le modifie, le supprime, lui substitue quelqu'autre ton.

Si la suggestion crée ici plus qu'une conduite, un comportement ou une attitude, mais une perception, ces faits, dont je ne peux d'ailleurs confirmer le moindre, montreraient les premières traces de l'hallucination dans l'image consécutive. Soit, mais quand une image consécutive régulière cesse d'être une image consécutive pure et simple pour devenir hallucination ou du moins illusion, cela ne veut pas dire tout de suite et sans chicane que ces commencements d'hallucinations ne sont que des images consécutives, simplement modifiées ou interprétées. Un autre avis est possible, qui préserve la spécificité de l'hallucination. Le voici : lorsque la post-image cesse d'obéir à ses lois coutumières, la loi de Emmert par exemple, c'est que la post-image est secrètement envahie par un parasite, intime mais spécifiquement distinct d'elle, une hallucination. Une image consécutive plus grande ou plus petite que ne le veut la loi de Emmert est victime d'une hallucination, une image consécutive verte qui devient bleue sur fond bleu est une hallucination, et, si projetant une post-image circulaire sur un écran frontal tournant autour de son axe

vertical, un sujet réussissait enfin à voir, ce qui s'appelle voir, une ellipse dressée, un O, il aurait substitué à son image consécutive, détruite, une hallucination.

Toutes les fois que grossissant le rôle de l'image consécutive, on veut lui donner sa part de l'hallucination démembrée, des hallucinations paraissent qui méprisent les pauvres adresses de la post-image. Ici, c'est bien pire, puisqu'on tente de voir dans des modifications élémentaires de la post-image un conflit entre image consécutive et hallucination et non l'image consécutive faisant figure d'hallucination, usurpant, sans cesser d'être elle-même, toutes les libertés de la représentation pour les objectiver.

C'est le jeu de la cuirasse et du canon : des efforts, opposés, de l'image consécutive pour détruire la prestigieuse et dangereuse perception sans objet, et de l'hallucination pour préserver son extraordinaire personnalité, et réduire l'image consécutive à n'être qu'occasion, prétexte, « utilité ».

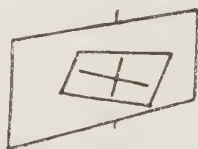


FIG. 19.

Image consécutive d'un carré projetée sur la face droite d'un parallélipède, ou sur un écran frontal tournant en sens inverse des aiguilles d'une montre et regardé par sa face droite. Si l'écran s'élève ou si l'image s'abaisse un peu, l'angle antéro-inférieur de celle-ci débordera largement le bord inférieur de l'écran. Si on inverse l'obliquité des bords supérieur et inférieur de l'écran, si on abaisse son extrémité distale en conservant l'orientation de son plan, l'image n'inverse pas son obliquité, elle pique toujours du nez et ne se cabre pas, bien que chez certains sujets cette dernière perception s'observe quelquefois au début, et puisse exceptionnellement se maintenir.

J'ai projeté la post-image d'un carré sur un plan oblique, sur la face droite d'un cube, et j'ai vu un *trapèze*, une sorte de section longitudinale de tronc de cône plongeant en bas et en avant, sa grande base loin de moi. Cette perception est sans objet extérieur, et l'objet virtuel qui l'occasionne serait, sur la rétine, un carré. Et cependant je vois un quadrilatère bizarre, je le vois tout simplement, je n'interprète pas plus, je n'imagine pas plus, je n'objective pas plus des images que si ce trapèze était effectivement

découpé devant moi, visible, palpable et pesable. Quelle que soit la forme physiologique réalisée par rétine, mésocéphale et cuneus avec la forme écran oblique et post-image carrée, sur cet écran fuyant, assez grand parfois pour que je ne voie pas ses bords, en vision monoculaire au besoin et à travers un tube, je vois le trapèze, penché, plongeant; il m'est imposé malgré moi; ignorant les lois de la perspective des post-images je ne pouvais pas l'imaginer et le construire inconsciemment; prévisible sans doute, cette forme est pourtant imprévue. Les images consécutives nous donnent ainsi des perceptions sans objet imaginables mais inimaginées, des perceptions dont le sujet affirmera passionnément que l'interprétation, l'imagination, le jugement, la projection d'images mentales n'y sont pour rien.

Ces pures et solides perceptions sans objet peuvent cependant être victimes de ces forces spirituelles. Sur l'écran oblique est tracée une croix rectangulaire. On sait que je perçois difficilement, mal ou pas du tout les déformations que lui impose l'obliquité de l'écran. Sur l'écran fuyant à droite et en avant, cette croix me paraît toujours rectangulaire. Je projette sur elle l'image consécutive d'une croix identique et je vois cette image consécutive s'incliner en bas et en avant, plonger, piquer du nez, abaisser son extrémité la plus éloignée de moi. Si maintenant, sans changer l'orientation de l'écran, toujours fuyant en avant et à droite, je le fais tourner autour de son axe sagittal, ou, plutôt, de son centre, de façon à abaisser son extrémité distale, de façon que la croix objective pique du nez, alors, croix objective et croix subjective subissent un mouvement relatif, se décroisent, superposent un instant leurs bras et se croisent en sens inverse. La croix post-image, qui piquait du nez, se cabre. Mais cette perception nouvelle est fragile, aisément réductible, et, avec un peu d'entraînement, je vois les images consécutives résister victorieusement à beaucoup de ces tentatives de déformation (cf. fig. 19, légende).

Quand, de la façon que je viens de dire, j'ai redressé l'écran, si je suis averti et attentif, l'image consécutive plongeante de la croix est restée plongeante et ne s'est pas cabrée. Un moment pourtant, avant d'être averti, je l'ai

vue se cabrer, et il est des sujets qui en resteraient à cette perception, des états où elle se maintiendrait.

L'image consécutive vient ainsi de nous montrer deux de ses espèces : la perception sans objet *irréductible* (la croix qui devient un X, le cercle qui s'allonge en ellipse, le carré qui se fait trapèze, le bras de croix qui s'allonge indéfiniment), et la perception sans objet *réductible* (le cercle qui s'allonge sur un trompe-l'œil, la post-image qui viole la loi de Emmert, la post-image verte qui devient bleue, celle dont la fuite plongeante devient montante).

Fille d'une géométrie naturelle moins profonde, moins tyrannique et moins près d'être innée, aussi aisément anéantie que modelée par l'esprit, la fragile post-image réductible n'en est pas moins une perception. Vue, et non imaginée ou conçue, cette hallucination au second degré maintient ses prétentions au titre de perception et, chez certains sujets ou dans certains états, sa réductibilité se voile, la post-image verte prétend obstinément être bleue, la post-image qui descend ou tombe affirme s'élever et monter, non qu'elle devienne de réductible irréductible, mais parce que les forces de réduction cessent de s'exercer ³¹.

Enfin, dans ces conflits avec les objets extérieurs, nos habitudes, nos lois et nos images, c'est bien l'image consécutive qui se déforme, se transforme et paraît devenir un autre objet. Attaquée par les objets extérieurs et notre esprit, elle se transfigure, elle n'est pas parasitée par une hallucination spécifiquement différente d'elle.

Suivons-la sur un théâtre plus dangereux que toutes ces visions si près encore d'être élémentaires et, nous rappelant les prétentions de l'image consécutive à la complexité morphologique, voyons si les post-images surprises dans les rêves et les hallucinations à figures ou à scènes sont toute la matière sensorielle ou la seule occasion de l'apparition.

Depuis longtemps, et surtout depuis que les perceptions les plus primitives, les plus automatiques et les plus organiques seraient aussi les plus compliquées, on nous prête,

31. Extension occasionnelle des métesthésies irréductibles, ou irréductibilité occasionnelle des métesthésies réductibles.

quand nous avons à percevoir un objet incomplet, la puissance de le percevoir parfois complet. Cette aptitude à semer l'objet lacunaire de perceptions pleinement sensorielles et matérielles qui le complètent et l'achèvent, cette force neurologique affecterait naturellement les images consécutives; et le besoin, la faculté de percevoir des formes parfaites dans des fragments et de faire du présent avec de l'absent accomplirait ici des miracles.

Comme dans tout ce qui précède, l'expérimentation sur le normal bien éveillé n'a donné ici que des résultats très élémentaires. En voici quelques exemples. Sept ou huit lignes rayonnantes, empruntées à une étoile, donnent une image consécutive très flottante où tels ou tels des rayons apparaissent ou disparaissent tour à tour. Mais si le dessin de l'étoile est correct et complet, toutes les lignes qui la constituent reparaissent ensemble, stables, sans effacements arbitraires, dans l'image consécutive. Ce n'est pas encore un phénomène d'achèvement du donné, de *Ergänzung*, c'en est le prélude. Quand le dessin n'est qu'un contour, l'image consécutive est une figure pleine; le contour, vide dans la perception, enferme une chose dans l'image consécutive. Quand nous avons regardé un fil, plus ou moins bizarrement tortillé sur le papier, c'est une figure qui nous apparaît dans la post-image; quand on a fixé un anneau rouge, c'est un cercle vert qui se montre; quand on nous offre un triangle mutilé à une de ses pointes, il est complet et parfait dans l'image consécutive³², et, de plus en plus, la tendance à voir là des compléments sensoriels, matériels, rétinien, l'emporte sur le parti pris d'en faire des imaginations³³.

D'après ces résultats de l'expérimentation sur le sujet averti et en défense, on pourrait évaluer la puissance morphogène des images consécutives du rêveur et du malade. Malheureusement, mes sujets et moi-même ne pouvons pas confirmer ces affirmations. Je vois bien que l'auréole et le cercle qu'enlève au vide l'image consécutive d'un anneau rouge sont très vivants et pleins d'un actif grouillement;

32. Rotschild. U. d. Einfluss d. Gestalt auf d. Nachbild ruhender vis. Figure V. Graefe's Arch. f. Opht., Bd. 112, S. 1-28, 1923 — 33. *Ergänzung* ou achèvement sensoriel des métasthésies lacunaires.

mais il n'est que confusion ou chaos ; et si l'anneau vert qui succède sous mes yeux à un anneau rouge enferme parfois quelque chose de figuré et de nommé, ce n'est pas un cercle vert mais un cercle rose, et ce « complémentaire » n'est évidemment pas celui dont nous aurions besoin ici. Le fil blanc tortillé sur fond sombre peut bien me suggérer l'image d'une figure, jamais sa perception, et mes sujets³⁴, enfants, ou adultes, normaux ou sortis de l'onirisme, n'ont pas été plus heureux que moi. Le triangle épointé enfin l'a été tout aussi bien dans l'image consécutive que dans la perception ; et quand cette dernière laissait mal voir la lacune, il arrivait qu'elle sautât aux yeux dans la post-image. Quand un sujet, devant l'image consécutive d'un triangle épointé, dit « ce triangle n'a rien de particulier », ce n'est pas qu'il ait perçu la pointe absente, c'est parce qu'il n'a pas perçu la section. Sa perception ou sa post-image est encore plus incomplète que l'objet : un triangle moins un sommet est un triangle plus un orifice à un sommet, et la perception de ce triangle sans celle de l'ouverture, la perception d'un triangle sans particularité, est amoindrie plutôt que complétée. Le complément, si complément il y a, l'Ergänzung, n'est pas dans la perception ou l'image consécutive, elle est dans l'expression verbale, motrice, le comportement, la conduite.

Si l'image consécutive de la veille réfléchie est incapable de grignoter l'hallucination, les images consécutives involontaires et spontanées de l'onirisme montreront-elles, à l'analyse, la plénitude des hallucinations et des rêves ? Tous les observateurs des rêves se sont posé cette question et si les Maury tendent à grandir le rôle de la post-image, les Hervey de Saint-Denis préférant l'amoindrir, aucun n'a trouvé dans l'image consécutive tous les traits des visions qui, quelquefois, sortent d'elle comme d'une boîte de prestidigitateur. Schatzmann voit apparaître une cravate noire autour d'un cou, avec deux boutons de nacre. La vision disparaît et il reste deux taches jaunes au-dessous d'une zone claire. Le même auteur nous dit : « Tout éveillé ou croyant l'être, je me propose de suivre, les yeux fermés,

34. Dix étudiants, deux enfants de huit ans, trois oniriques guéris.

un phosphène en forme de verrou bordé de lumière... Tout à coup et sans transition, c'est une figure grimaçante à bouche édentée, avec quelques dents ignobles, et des lèvres très rouges... Le tout change constamment dans le détail jusqu'au moment où je prononce mentalement le mot Minerve. Le visage devient très distinct, les traits sont très réguliers et doucement colorés, les yeux bleus, les cheveux blonds. J'ouvre les yeux, tout disparaît »³⁵. Gruithuisen, cité par Müller dans ses célèbres phantastische Gesichtserscheinungen, montre en rêve à un élève la belle couleur violette du spath fluor sur des charbons ardents. Il en est ébloui, s'éveille et voit des taches jaunes et violet foncé. Maury, dans un phosphène, voit son domestique en tablier blanc, puis un réverbère allumé, puis le décor de la rue Hautefeuille, et enfin « L'Odalisque »³⁶. Schatzmann, déjà nommé, aperçoit, en clair sur fond sombre, une forme irrégulière rappelant vaguement un jeune chien. « J'en fais la réflexion et, instantanément, j'ai sous les yeux un chien nouveau-né, blanc avec des taches noires ». Une tache ovale avec une petite note plus foncée d'un côté se mue subitement en un visage féminin avec une oreille très bien ourlée, dans l'ombre³⁷.

L'ovale de la post-image et son ombre n'est pas l'ovale d'un visage et son oreille ombrée. La post-image la plus analogue à une vision n'en approche pas plus que le nuage le plus complaisant ne peint et ne montre la figure que nous y rêvons. Quand nous voyons des lambeaux de fête royale dans les cumulus d'un couchant, nous savons bien qu'il ne faut pas dire : je vois. Mais quand Maury, dans son phosphène, voit se succéder un valet de chambre, un tableau de la rue et l'odalisque, il est contraint, lui, l'observateur, le spécialiste, de dire « je vois ». Et pourtant, il sait à la perfection, malgré sa complaisance pour le phosphène, que jamais cette brume lumineuse n'a eu les traits, la chair et le poids des hallucinations qu'elle porte. Le phosphène les précède et leur survit, elles veulent bien lui

35. Schatzmann. Les hallucinations, p. 201-202. — 36. Maury. Le Sommeil et les rêves, 81-83. — 37. 226, 227.

prendre parfois quelque chose de sa couleur et de sa silhouette, il peut suggérer des images d'objets et d'individus, lointains, génériques et vagues, il ne justifie jamais l'agressive individualité, le détail infini et la précision absolue des visions. La tache claire rappelle vaguement un chien; aussitôt, un extraordinaire petit bull à nul autre pareil me regarde. Plus que jamais et même quand la post-image a des traits de l'hallucination, l'hallucination se moque des prétentions de la post-image à la remplacer ou, plus modestement pourtant, à la régenter, à l'engendrer, à la déterminer. C'est à peine si l'hallucination consent à lui emprunter sa couleur, quelques linéaments, ses limites et ses mouvements. Peut-être aussi doit-elle à l'évolution de la post-image les occasions de ses subites transfigurations, et c'est tout. Logée dans l'exesthème et jouant à observer quelques-unes de ses lois, l'hallucination coule en lui d'une source supérieure et le remplit de formes dont il n'est même pas l'occasion. N'allez surtout pas dire au sujet qu'il imagine à propos d'un phosphène. Il Voit, vous crierait-il, il voit malgré lui; bien qu'il détourne ses yeux, son imagination et sa pensée, il est le spectateur passif d'une féerie visuelle dont l'objet, dont la post-image et dont les images tout court sont incapables. Féerie visuelle endogène sans doute, mais qu'un saisissant abîme, — outre sa passivité —, sépare du travail imaginatif : l'image donne tout ce qu'elle a, et c'est toujours assez peu; les perceptions sans objet qui s'épanouissent dans la post-image ont toute la richesse, le détail innombrable et les secrets à l'infini de la perception objective. Comment l'image, pauvre et sans mystères, pourrait-elle donner cela? Comment le vague grouillement ou l'homogène géométrie de l'exesthème pourraient-ils engendrer la belle irrégularité des figures que modèle l'hallucination?

La vision remporte ainsi sur la post-image une victoire qui paie: plus que jamais elle s'éloigne, et de l'image et de l'objet qu'est la post-image. C'est dans la post-image, c'est-à-dire dans une perception incontestable que le sujet a vu ses apparitions; il a comparé, et la matérialité de l'hallucination s'est manifestée, opposant parfois ses opacités aux vapeurs de l'exesthésie. C'est dans une post-image,

c'est-à-dire dans une espèce d'objet, que l'hallucination s'est introduite, mais en manifestant une indépendance de son objet que soulignent les concessions qu'elle lui a faites ³⁸.

Ces remarques des observateurs de leurs visions, j'ai tenté de les refaire pour mon compte et, souvent, la nuit, avant le sommeil, j'ai laissé flotter devant mes yeux l'image consécutive de l'ampoule opaline dont j'ai déjà parlé, le petit disque lumineux qui passait lentement par le jaune, le vert, le rose, le violet et le bleu.

Régulièrement j'y voyais les taches, les lisérés, les auréoles déjà signalés, et, très souvent, le grouillement, l'obscur fermentation, le tournoiement de fumée enfermée dans un ballon, le débordement de mousse liquide, ou les lignes entrecroisées, les réseaux compliqués et non analysés qui font croire à la présence, dans ce petit pain à cacheter coloré, d'une multitude infinie de figures possibles.

Ces figures n'avortent pas toujours, n'échappent pas toujours à la perception, à l'identification, à une dénomination, et nous allons quitter si ce n'est déjà fait, la perception correcte d'un objet, ou, si l'on ne veut pas faire de l'image consécutive un objet, la traduction correcte de ce qui se passe dans la rétine.

A toutes les phases du disque aux couleurs changeantes qu'est pour moi l'image consécutive d'une ampoule opaline, sans qu'il y ait jamais interprétation d'un nuage ou de vagues linéaments, mais toujours sous l'irrésistible et immédiate action d'un « objet », m'apparaissent parfois des réseaux et entrelacs d'une tout autre qualité que les complications, géométriques et pourtant informes, de tout à l'heure. C'est une savante mosaïque, le bossage cossu, vermiculé et tout piqueté, du mur d'un palais, ce sont les craquelures d'un émail, c'est un rayon de cire d'abeille, c'est un galon noir courant sur une étoffe rutilante selon les courbes et les labyrinthes les plus étudiés, ce sont les facettes, mais innombrables, d'un bouchon de carafe ou d'une pomme d'escalier, c'est un treillis qui enserre la sphère éclairante, c'est un

38. L'hallucination exesthésique est spécifiquement distincte de l'exesthème où elle apparaît.

damier de minuscules triangles, innombrables, pressés le long de rigoureuses circonférences concentriques et serrées.

Souvent, très souvent, la somptueuse géométrie est aussitôt nommée que vue. D'autres fois, plus souvent peut-être, on assiste en silence, sans identifier et sans nommer, au défilé de dessins toujours plus complexes, plus géométriques et plus beaux, à leur molle et nombreuse kaléidoscopie, où celui-là se transforme en celui-ci avant d'être nommé, identifié ou identifiable. Un dessin vient de passer que je n'ai pu saisir. Était-ce une ébauche nuageuse ? Non, c'est toujours précis en même temps que compliqué, mais c'est reçu par une conscience détendue, qui tantôt identifie et nomme à tort et à travers, et tantôt perçoit à la façon de l'animal. Telle est du moins l'opinion du visionnaire : il ne croit pas, on ne lui fera jamais dire qu'il ne voit pas des tracés mirifiques. Quand il n'a pas vécu la question « Quid », il croit qu'on lui a présenté — à la mode tachistoscopique — des formes parfaites, mais qu'il est à demi endormi et n'a pas la force de les percevoir. Ce n'est que dégagé du commencement d'hypnoïdisation que provoque ce jeu qu'il peut songer au problème essentiel : les dessins de l'image consécutive passent-ils les entrelacs d'un Vinci ou n'étaient-ils que pauvres taches et linéaments ?

Si le visionnaire veut voir beaucoup, qu'il ne s'y efforce pas, qu'il ne cherche pas à écrire ou à dicter, mais plutôt, couché, avant le sommeil, la source des images consécutives commodément placée, qu'il favorise son propre état hypnagogique. Dans mon cas, une image consécutive sur quatre environ a laissé voir plus que les vagues nuages ou dallages du parfait état critique : dessins reconnus et nommés, ou formes toujours nettes et riches mais que l'ensommeillement — croit-on — permet à peine d'entrevoir avant qu'une autre figure apparaisse, identifiée et nommée ou végétativement sentie. Le visionnaire est capable de tout plutôt que de dire, avouer ou supposer qu'il n'a rien vu, et il soutiendra qu'un disque vert homogène, qui tourne paisiblement au rose avec un imperceptible frémissement, contient éminemment un monde de chefs-d'œuvre.

Incapable de la moindre *crystall-vision*, je ne me suis pourtant pas contenté, avec de petites images consécutives, de faire de savantes rosaces. J'y ai vu souvent de somptueuses fleurs. Loin des droites et des courbes à la souplesse un peu mécanique des précédents dessins, c'est une géométrie vivante qui m'est cette fois apparue : dahlias, hortensias, rhododendrons, bouquets serrés de cinéraires, immortelles, modestes mais innombrables, anémones à la manière d'Odilon Redon, grosses roses aux pétales régulièrement imbriqués et retroussés, luxueux chardons, feux d'artifices d'étamines.

Ce n'est pas encore le « végétal irrégulier » de Baudelaire, mais il n'est pas banni des hallucinations de l'hypnagogie volontaire. Absent des visions de mon cas, il y a été remplacé par des objets, figures et scènes où la géométrie, même florale, est dépassée, devient insaisissable, reste dans la coulisse, reste trame secrète du mirage, ou fait place à un monde tout nouveau d'apparitions.

Aux premières phases (jaune et vert de l'image consécutive) c'est par exemple un hérisson ou un porc-épic, avec de petits yeux tout blancs... et c'est tout à coup autre chose, une houpette à poudre. C'est la face, ma foi souriante, de la pleine lune, transparue, jaune, derrière une pluie de confettis verts. C'est une tête de femme, très blanche, tournée vers ma gauche, et dont les cheveux, sur le fond du disque lumineux, flottent en mèches horizontales, en avant du profil. Naturellement, je n'ai pu songer à voir plus que l'image ne me montrait. Sainte Thérèse nous confie qu'elle n'a jamais pu voir la couleur des yeux du Christ malgré des heures d'entretien avec sa très sainte humanité. Le seul résultat des efforts de la voyante était l'effacement de la vision. Peyotliques, fébriles, hypnagogiques ou apparues dans les métesthésies offertes au normal, les visions ne montrent que ce qu'elles veulent; je n'ai jamais pu en compléter une seule, ou, plutôt, en analyser une seule, en vérifier un détail, et je n'ai rien à dire, à propos du profil de femme de tout à l'heure, des yeux, du nez, des lèvres qu'il possédait vraisemblablement. Des agnosiques reconnaissent un portrait, la silhouette d'un animal, et sont incapables d'en montrer l'œil, le nez, telle

patte, la tête elle-même. Un halluciné verra les milices célestes dans une coquille de noix et n'en pourra préciser un détail.

Y étaient-ils ou leur présence n'était-elle que postulée ? Un ravissant visage m'apparaît, merveilleusement personnel et original. Voyons la couleur de ses yeux, la courbe de son nez. Cet effort à peine conçu, tout disparaît, ou autre chose apparaît. Halluciné, étais-je agnosique pour les éléments de la forme ? Halluciné, ma pensée nommait-elle « un ravissant visage non pareil » où il n'y avait qu'une tache informe ? Halluciné gratifié d'une perception sans objet ou d'un objet virtuel chargé de toutes les richesses du réel, les ai-je détruites par mon effort critique ? Ma critique a-t-elle tué le miracle ou montré son inexistence ? Questions que le club des haschichins a oubliées et que pourrait peut-être résoudre une confrérie de peyotlomanes.

Mais le rêveur éveillé se moque de ces questions. Il voit et il admire. Quand le disque vert se tache de violet à son centre, d'autres visions en profitent. C'est très souvent une croix, parfois si longtemps observable (dix secondes et plus), rebelle à de si vrais efforts de critique, que je ne suis pas en état de dire s'il y a eu hallucination ou perception correcte : deux courtes droites violettes ou noires, en croix, au milieu de l'image.

Quand l'état hallucinatoire le permet, c'est bel et bien un crucifix, mais, d'ordinaire, sans crucifié. Dans une observation, la croix, penchée en arrière et à gauche, porte un pendu, avec un petit jupon de soldat grec. Une autre fois, elle se déplace lentement dans le disque lumineux et disparaît derrière son bord gauche. Je ne sais quelle variation de la tache violette était à l'origine de ce déplacement. Les images consécutives disposent de deux sortes de mouvements : elles suivent le regard partout où il va, volontairement ou involontairement, consciemment ou inconsciemment ; elles ont l'autocinétisme d'un point lumineux isolé, sans repères, dans l'obscurité. Mais il s'agit ici de tout autre chose : un cheminement d'un détail de l'image consécutive dans l'immobilité de son ensemble, ou une rotation de l'image sur elle-même. Une unique observation ne m'a pas permis d'élucider cette singulière apparence de mouvement

d'une hallucination — la croix — au sein d'une post-image apparemment fixe. Peut-être ne s'agissait-il que de l'envahissement progressif du disque vert par l'ombre violette, de droite à gauche, la croix hallucinatoire occupant le front du nuage violet.

Derniers détails sur cette croix, fréquente, obstinée, apparaissant dans la tache violette quand s'achève la phase verte : à la rencontre des deux bras rampe une belle chenille rouge, en écharpe. Un autre soir, la croix est un crucifix tout en pierreries, et le Christ s'ébauche, la tête en bas. Plusieurs fois — transformation très probable de la croix — la tache violette est une danseuse, prodigieusement maigre, les pieds joints, en tutu.

La tache violette est aussi un petit canard frétilant, un rubis sur l'aile, cependant qu'à droite, au bord de l'image, une statue romane s'incurve à la naissance d'une coupole. C'est un œuf que visent d'innombrables poignards convergents. C'est un bracelet rouge autour d'un ovoïde violet. C'est une face féminine avec beaucoup de rouge aux pommettes, mais je ne vois ni les yeux ni la bouche. Elle porte un délicieux turban, puis une grosse toque toute en plumes de paon imbriquées, très pressées, formant nappe continue. Le rouge aux pommettes, le bracelet rouge, la chenille rouge, le rubis du canard, naissent de points rouges très fréquemment surpris dans la tache violette de l'image consécutive verte.

Aux phases finales : rose, violet, bleu, les visions ne sont pas moins riches. Sur fond violet surgissent, droit vers le spectateur, d'innombrables étamines dorées.

D'un point périphérique du disque rose, vers dix heures, tombe un feu d'artifice.

Un coussin de velours « frappé », violet sur violet. Une résille blanche à perles blanches, sur fond violet.

Sur un gros coussin pourpre, dans le secteur « 10-12 h. », est brodée une frondaison pâle, avec des fruits dorés, sur de gros troncs roses.

Un grand voilier, dressé sur sa poupe, les mâts à gauche.

De grandes plumes de paon aux grands yeux blancs cerclés de violet, groupées vers 10-12 h.

Une méduse à pustules blanches, à tentacules violets, sur fond violet.

Au-dessous d'une méduse blanche flottant vers 10-12 h., se dressent des comatules violettes.

Un masque tragique, en carton. Un visage féminin « à la Cléo », tout blanc, sous des bandeaux violets.

De gros dahlias bleus débordent d'un gros vase vert.

De petits poissons blancs, très nombreux, agonisent dans la vase.

Plusieurs de ces apparitions sont soutenues par un détail réel de l'image consécutive, points blancs, lignes blanches formant réseau, et surtout, vers 10-12 h., une fréquente tache claire, en croissant : les méduses, la frondaison, etc.

Il arrive, si on rallume la lampe à la fin de la phase bleue, pour refaire l'obscurité quelques secondes après, qu'une plage blanchâtre se dessine à la place de l'image bleue. Dans un cas, cette plage blanchâtre est un front penché en avant, couronné de cheveux « en vadrouille », et laissant voir des yeux creux d'intoxiqué et l'arête du nez. La vision de ce masque s'est accompagnée d'une anxiété qui n'était pas sans charme, comme jadis, à certains spectacles de Grand Guignol ou de cinéma.

Deux arcades unissent trois colonnes disposées à angle aigu sous une étroite terrasse triangulaire, dont la proue s'enfonce dans l'image et porte une sorte de quadrigé. La colonne de proue fait place à une niche munie de sa statue. Une foule d'auréoles envahit le tout. Puis ce sont des crânes. C'est enfin le ciel nocturne sur un champ de croix de bois.

Souvent, à la phase bleue, se dessine, dans le secteur 4-7 h., une large plage vert très foncé. Un soir, c'est une terrasse verte, en Afrique, sous un ciel bleu, la nuit. Quelque chose remue sur la terrasse. Ce n'est pas Salammbô et son serpent. Leur image, très vive, n'est pas acceptée par la vision. C'est un cobra, dressé. Mais tout est bientôt à demi masqué par le réseau de fer d'un pylône... qui devient une pergola, et finit par être un vaste grillage à trois dimensions. Je suis au centre et les fils sont tendus autour de moi, horizontaux, avec de courtes amarres verticales en signes d'intégration. L'état hypnagogique est à cet instant très

prononcé. Jamais plus, parti du petit disque bleu homogène né de la fixation d'une lampe opaline, je ne me suis acheminé, à travers tant de stades, vers une vaste vision où j'étais centre et patient, c'est-à-dire acteur et non plus spectateur. Le peyotl (qui n'est pour rien ici), en approfondissant l'état hypnagogique tout en assurant l'insomnie, me paraît assez aisément amplifier ainsi une petite vision plate en une vaste atmosphère, où le sujet occupe les positions les plus variées, parfois multiples et simultanées.

Pour incluses dans des images consécutives que fussent toutes ces visions, sauf peut-être le dernier tableau de la dernière, que de fois j'ai vainement cherché — après coup — dans les variations correctement perçues de l'image, le détail qui sous-tendait l'hallucination ! Même quand l'objet lumineux était choisi en vue de telle image consécutive, d'une image consécutive de telle forme, j'avais des surprises. Fixant par exemple un point d'un feu de « boulets », j'ai vu, en images consécutives, à titre d'images consécutives et non d'hallucinations, des dessins évocateurs de quinconces, de carrelages, de lettres chinoises, d'arabesques, de broderies, de colliers d'améthyste, de tapis ou fleurissaient de larges disques violets à cinq facettes rayonnées, toutes figures dont l'objet et sa perception ne me fournissaient en rien les symétries, la géométrie. Une de ces post-images, un bel oiseau bleu, l'oiseau bleu, en plein vol, put être obtenue trois fois de suite, avant l'écroulement de l'architecture de braise qui prétextait son apparition ; mais je ne pus réussir à voir l'objet modèle de l'exesthème dans le foyer où je le fixais pourtant. Et j'opérais debout, en plein jour, expérimentant, critiquant, notant et dessinant. L'image consécutive volontairement prise sur un objet facile et correctement perçu, perçue elle-même pour ce qu'elle est, sans que l'évocation qu'elle occasionne s'objective, perd une bonne part de ses contacts avec l'objet. Si celui-ci est oublié, dès que l'état hypnagogique s'ébauchera, cette image sera prise pour une hallucination ou une vision : elle n'évoquera pas l'oiseau bleu, elle sera l'oiseau bleu.

Parfois l'image consécutive de l'objet en est la copie fidèle, sans déformations ni nouveautés ; et pourtant, on y

reconnaît un tout autre objet, elle reçoit un nom qui l'éloigne infiniment de la chose sur laquelle elle a été moulée. Exemple : une brève rêverie ; et une vaste maison à trois étages, aux innombrables fenêtres illuminées m'apparaît. Nouvelle rêverie, réapparition du luxueux hôtel. Ce n'était que la fidèle image consécutive de ma bibliothèque, inconsciemment fixée avant la chute des paupières.

Ces fausses reconnaissances de post-images sans fantaisie naissent parfois d'un conflit entre les dimensions de l'objet perçu et connu, si obstinément fixes, et les dimensions de l'image consécutive, si variables et si dociles à l'interprétation. Le soldat grec pendu que je voyais tout à l'heure dans un disque d'un demi-centimètre, ne me cachait pas qu'il était Lilliputien ; mais quand le disque, toujours aussi petit, dut loger l'architecture de fer d'un pylône, j'eus une hallucination lilliputienne inconsciente ; « qu'il est haut ! » me dis-je un instant. Parfois, cette liberté d'appréciation de la grandeur des hallucinations s'étend aux images consécutives méconnues ; et quand j'ai vu un grand hôtel dans l'image pourtant sincère, et grande comme un sou, de ma bibliothèque, j'ai oublié de penser aux dimensions, j'ai vu un grand hôtel. On sait ce que deviennent, suivant qu'on envisage le fait ou le droit, nos perceptions des objets les plus volumineux dès que leur distance est suffisante ; et qui n'a été surpris, à sa fenêtre, de voir le plus grand arbre du jardin, imposant, énorme, s'inscrire dans le carré d'une petite vitre, et rester gigantesque ? Mais l'image consécutive de ce grand arbre, de cet arbre que je vois si grand, est une minuscule image, et celle qui succède à la fixation d'une grosse lampe à globe, large comme une assiette, peut n'être qu'un infime point lumineux, introuvable, méconnaissable. Il peut être alors impossible d'établir la filiation : objet — métesthésie — vision, surtout dans l'état hypnagogique. Ayant vu, les yeux fermés, un petit poisson très brillant, j'eus à chercher pour y reconnaître l'image consécutive du toit ensoleillé d'une immense grange.

L'image consécutive a fait de grands efforts pour conquérir et détruire l'hallucination. Elle s'est constitué une pathologie, elle a rempli le champ visuel de couleurs

et de grouillements, elle a quelquefois réussi à être un état plus fort que la perception de l'objet, elle a acquis relief et perspectives ambiguës, elle a quelquefois montré une grande richesse morphologique. En faveur de sa tentative, nous avons espéré provisoires les échecs des efforts qui visaient à fortifier, et le caractère hallucinatoire de l'image consécutive, et le caractère sensoriel de l'hallucination : « transfert » des images consécutives, « contrôle » des post-images, dédoublement des exesthésies et des hallucinations par le prisme, la loucherie ou la diploblepsie, mouvements des métesthésies et des hallucinations. Nous nous sommes enfin employé à expliquer les bizarreries hallucinatoires, de l'hallucination Lilliputienne par exemple, consciente ou inconsciente, par les variations de forme et de dimension des images consécutives.

Mais tout cela ne mène pas le métesthème bien loin dans sa conquête de l'hallucination, car, nous l'avons répété, à chaque succès de la post-image l'hallucination a opposé une réaction qui l'a au moins équilibré.

Voici là-dessus l'opinion primitive de l'halluciné métesthésique moyen : le visionnaire voit des objets parfaitement distincts et très détaillés ; les visions ne sont pas des images mais des perceptions ; ces perceptions n'empruntent à l'exesthème que son siège, ses dimensions, et quelque chose — plus ou moins — de sa couleur et de sa forme ; mais ces emprunts sont contingents ; il y a une distance qui peut être infinie et une différence qualitative entre l'exesthème — vision élémentaire ou résiduelle et dont l'action se borne à l'éveil d'images mentales d'objets — et la vision perception d'individus infiniment complexes, parfaits.

Mais l'halluciné ne tarde pas à en rabattre peu à peu. D'abord, entre l'exesthème élémentaire et résiduel et la perception hallucinatoire de l'infini individuel, j'ai subi l'apparition de quelques intermédiaires : tout en bas, c'est le disque, lumineux et coloré, homogène puis troublé par des lisérés et des taches ; un peu plus haut, c'est, dans le disque lumineux, une sorte de tourbillonnement, de fermentation, de germination confuse ; un degré de plus, et ce sont des figures géométriques, du simple aster et du

réseau hexagonal à l'entrelac extrêmement compliqué; beaucoup plus haut, ce ne sont plus des dessins géométriques purs, mais des objets à dessin géométrique, tapis, broderies, bijoux; plus haut encore, apparaît la géométrie florale, la souplesse de la vie; au sommet enfin, et très loin au-dessus des niveaux précédents, se modèlent les figures irrégulières, d'un art parfait et vivantes, les visages, les scènes, l'individuel et l'infini déjà nommés.

Tout cela se réalise *dans* l'image consécutive, dans un petit disque lumineux. Une fois seulement, j'ai vu, tout en croyant ne pas rêver, la vision se dilater aux dimensions d'un paysage réel et m'y mettre en figurant.

Du haut en bas de ces degrés, j'ai eu la vive conscience d'être passif et de ne pas imaginer, de percevoir comme objets extérieurs et exogènes des phantasmes que je savais endogènes, de percevoir enfin, dans le métsthème, des formes dont la moindre surpasse infiniment les moyens d'une post-image.

Quelquefois, dès le premier stade, je sens absurdement mais vigoureusement que le disque homogène contient, virtuellement, et, mieux encore, éminemment, une infinité de figures et d'événements. A la deuxième phase, lors du foisonnement confus, j'oscille entre le sentiment d'être en présence d'un germe aux possibilités infinies, et la notion d'un travail rétinien élémentaire.

Au passage entre la deuxième et la troisième phase, quand je ne sais pas très bien si les figures qui vont s'illuminer sont encore virtuelles ou déjà réelles, tantôt je crois que la faute en est à ma perception, que j'ai affaire à une réalité infiniment complexe, mais que ma faculté de découper et identifier s'exerce mal et n'aboutit pas; tantôt je crois qu'il n'y a pas d'autre objet qu'un métsthème vaguement grouillant, et que ma mémoire échoue à le peupler d'illusions.

Ces oscillations, et même ces surimpressions, où domine tour à tour l'exsthème pur, l'exsthème interprété, l'exsthème parasité par des apparitions, mes images, ma pensée, ces oscillations ne s'arrêtent pas là.

Encore passif, encore perdu dans l'objet, encore à l'étape « perceptive », encore incapable de mettre à l'actif de l'image consécutive résiduelle et élémentaire tout ce qu'il y

a de sensoriel dans mes visions, et à l'actif de ma pensée tout ce que mes visions semblent avoir de l'infinité individuelle, je vois survenir un fait, encore inefficace, mais déjà inquiétant pour les hallucinations : c'est l'impossibilité de vérifier l'existence des détails que leur accorde prodigalement le visionnaire. Le détail que je cherche à mieux voir ne se montre pas et, si j'insiste, tout disparaît. Mais le sujet ne sait ce qu'il doit en conclure. Dans un conte approuvé des théologiens, Jésus, conduit en Sorbonne, ne fait plus de miracles ; car le miracle, tout réel qu'il est, n'est fait et n'existe que pour le croyant. Devant sa modeste exesthésie, le sujet qui s'en institue vérificateur et qui voit aussitôt le disque lumineux se vider de toute vision, ne sait s'il a détruit la merveille en lui demandant un signe, ou s'il a simplement constaté son inexistence. C'est toujours le même monotone balancement entre la théorie de l'hallucination-image ou de l'exesthème élémentaire interprété, et la théorie de l'hallucination-perception envahissant la post-image. Tantôt je vois mal un objet parfait, tantôt mon imagination joue sur des ébauches ; elle nomme crucifix et y postule un Christ évidemment parfait une vague tache cruciforme, et, bien entendu, sans objectiver le moindre des détails qu'exige sa croyance.

Cet effort de découverte des petits traits, s'il ne profite guère à l'hallucination, vaut parfois un succès à l'exesthème, considéré comme étant tout ce qu'il y a de sensoriel dans la vision, à la théorie de la vision fille de l'exesthème élémentaire et d'une pensée morphogène. En m'efforçant en effet de découvrir dans la vision les détails de l'objet, je découvre des détails de l'image consécutive, et cette fouille peut être très fructueuse. Mais l'hallucination réagit ; et je constate que chaque nouveau trait, chaque point de la post-image m'apparaît soudain lui-même comme une Forme, un objet qui dépasse infiniment le germe exesthésique. Un point rouge de la post-image est un rubis à mille facettes ; un trait est une chenille à ravir un entomologiste aux goûts compliqués ; cette croix un crucifix, cette tache une comatule, des frondaisons, un visage fiévreux. Si loin que l'exesthème pousse son analyse pour expliquer l'hallucination, autant celle-ci se compliquera ; elle ne perdra rien de son

avance infinie, elle opposera toujours un objet hallucinatoire infiniment détaillé à une perception objective élémentaire.

Dans ce match exaspérant, l'image consécutive ne restera pas sans répliques. L'image consécutive peut être ou paraître complexe; et le sujet, malgré son attitude la plus critique, ne peut échapper à l'apparence de la complexité et de la précision, à la perception riche et précise, pour découvrir l'apparence de la pauvreté et de la confusion, acquérir une perception pauvre et confuse. Quand j'ai la post-image du ruban de moire, ma perception métesthésique n'est pas plus confuse et ne me paraît pas moins riche que celle du ruban en personne. Je sais bien que des lunettes ne préciseront pas ma post-image comme elles préciseraient mon objet; je le sais, je ne le sens pas. L'image consécutive, sans cesser d'être et de paraître post-image, sans se peupler de visions, peut être irrésistiblement perçue comme abondante en traits et en couleurs.

Riche ou pauvre, l'exesthème peut perdre tout contact avec l'objet. Qu'à ce moment la critique fléchisse, et l'exesthème, sans le moindre enrichissement de forme, sera pris pour quelque objet merveilleux *confusément* perçu, « l'oiseau bleu », par exemple, apparu tout à l'heure.

L'image consécutive enfin la plus sincère, quand toute conscience est perdue de son origine et de sa nature, peut être prise pour un objet compliqué, et *parfaitement* perçu. La croyance à l'objet et l'attitude de la perception nous empêchent de découvrir l'exesthème et sa pauvreté... omission déjà courante dans la perception correcte du réel. Quand nous n'avons qu'à le reconnaître, et non à le décrire, le copier, le reconstruire, le corriger, nous oublions, devant un individu, un dessin, un texte, la fréquente insuffisance de sa vue. Nous croyons voir complètement un objet complet; et c'est précisément cette croyance qui nous masque les lacunes de l'objet et de sa perception. Il faut alors un peu ou beaucoup de critique pour nous faire reconnaître que nous n'avons pas vu, que nous n'avons pas perçu, qu'il n'y a peut-être pas grand'chose à percevoir, que nous n'avons pas projeté d'images, que nous avons seulement eu la conduite de la perception, conduite suffisante, dans l'ordi-

naire de la vie et de l'exercice des sens, à suppléer la perception en personne.

Nous prétendons avoir une hallucination pure infiniment complexe et aussi infiniment distante des souvenirs que des exesthèmes. Mais :

Nous ne savons pas que cette hallucination est sous-tendue par une post-image ;

Nous ne reconnaissons pas l'objet qui a causé l'exesthème ;

Nous déclarons la post-image homogène, simple, et nous croyons que s'y crée et s'y enferme une hallucination parce que nous n'avons pas vu les détails de la post-image, qui font toute la matière de l'hallucination ;

Enfin, devant une image consécutive, une hallucination ou un objet, nous affirmons parfois la complexité de notre perception malgré la pauvreté du donné et même du perçu, nous postulons la complexité de la perception, avec ou sans objet, en oubliant l'inexistence du détail ou son inconscience. Au plus pauvre exesthème peut s'appliquer la conduite du tableau le plus fouillé, et la croyance en sa vision ou même en sa présence.

Quand une image consécutive partiellement ou totalement méconnue sous-tend une hallucination, toute la matérialité, toute la sensorialité, toute l'objectivité de l'hallucination peut être dans l'image consécutive, ce qu'elle tient de l'objet, et ses propres traits. Le reste n'est pas image projetée ; le reste n'est alors que pensée, croyance et attitude, sans la moindre matérialisation de souvenirs, sans retour d'on ne sait quelles images à l'état esthésique.

Mais cette affirmation ne réduit pas le moins du monde les prétentions de l'halluciné. Il admet parfaitement que des images consécutives, des perceptions résiduelles et plus ou moins élémentaires, soient à l'occasion capables de provoquer l'absurde croyance en des perceptions d'individus parfaits. Mais il maintient que de nombreux faits se refusent à n'être ainsi que des perceptions indigentes prises pour opulentes. Ses concessions n'atténuent pas ses irréductibles affirmations : des perceptions correctes et sans objet d'arabesques, de fleurs, de visages et de scènes dans toute leur prodigalité, à propos d'exesthèmes confus ; et l'intégrale

esthésicité de ces hallucinations, même si on ne prétend plus qu'elles laisseraient vérifier leurs détails, parcourir des yeux leurs contours, dédoubler leur masse, naître d'elles enfin des images consécutives.

Cette puissante et parfaite hallucination, il ne semble pas que ce qui précède permette de la nier. Mais si l'histoire des visions exesthésiques n'interdit pas d'opposer à tout objet une hallucination capable d'en être exactement mimétique, au moins invite-t-elle à doubler toute hallucination d'une attitude hallucinatoire et d'une croyance, que soutient une métesthésie, mais que ne nourrissent pas on ne sait quelles images projetées au dehors, pas même, quelquefois, des images tout court.

En résumé, ce qui diffère le plus de l'image, ce n'est pas la perception, c'est l'image consécutive; et cette sœur de l'hallucination affirme la puissante originalité que les hallucinés prêtent à leurs visions.

La pathologie des post-images est encore insignifiante; post-images obsédantes ou pullulantes, mentisme métesthésique, métesthésies matériaux d'un délire, métesthésies mal interprétées, non reconnues, prises pour des objets, des doubles de l'objet, des hallucinations, tout cela ne tient qu'une place infime en psychiatrie. Leur principal intérêt est dans leur double parenté avec les perceptions et les hallucinations.

On en voit d'assez vigoureuses pour masquer des objets et devenir des « états forts ». Autre supériorité sur les objets et leur perception, elles acquièrent parfois l'étrange relief et la liberté de relief des perspectives ambiguës; et c'est un lien de plus entre elles et l'hallucination. Habituellement pauvre et confuse, la métesthésie peut afficher une profusion de détails qui la fait rivaliser avec l'objet et lui permet de prétendre à l'emploi d'hallucination.

Cette prétention nous a conduits à la théorie qui fait dépendre la post-image moins de la surface sensorielle réceptrice, de la rétine, que des centres. D'origine « centrale », elle pourrait en effet plus aisément tenter de s'annexer les hallucinations. Dans ce chapitre, nous avons eu à douter que les hallucinations soient sensorielles au

point de laisser d'elles des images consécutives, des post-images vraiment endogènes. Invités, toujours au profit de la théorie « centrale » des métesthèmes, à les modifier, à les « contrôler » en y projetant des images, des souvenirs, nous n'y avons pas réussi; ils ont opposé une irréductible indépendance à la volonté et une complète imperméabilité à l'imagination; et cet automatisme, modèle, n'est du reste pas fait pour les distinguer de l'hallucination. Enfin s'est posée la question du dédoublement des métesthésies par le prisme et la loucherie. Périphériques ou centrales, nous n'avons pas pu faire de la diplopie sur elles; elles se sont avérées indédoublables, comme les hallucinations nous a-t-il semblé; et les deux états ont trouvé là un trait commun de plus, un motif nouveau de se distinguer des perceptions aussi bien que des images.

Bien des fois encore il nous a fallu rapprocher l'hallucination de la métesthésie. Contrairement à l'objet, toutes deux suivent le regard. Alors que les apparences de l'objet et sa perception, forme, positions, dimensions, couleur, résistent à d'amples variations de la forme, des attitudes, des dimensions, de la distance et des couleurs « réelles »; la post-image, au contraire, oppose aux raideurs et aux constances de la perception des variations d'une étrange souplesse. En faisant simplement varier la distance d'un objet ou la distance de projection d'une post-image, en faisant simplement tourner un écran porteur d'un cercle, d'un carré, d'une croix ou de leurs images consécutives, nous avons vu celles-ci subir des déformations, des métamorphoses surprenantes, incomparablement plus profondes que celles de la perception, et, surtout, inverses. Dans ces larges et originales variations nous avons reconnu quelques-unes des étranges habitudes de l'hallucination, qui s'écarte ainsi un peu plus de la perception normale et de l'image. Se comportant tout autrement que la perception, tout autrement que ne le ferait prévoir l'expérience commune des perceptions et des images, la post-image et ses surprises nous ont aidé à comprendre l'obstination de l'halluciné, sûr de l'originalité de ses visions, de leur splendide isolement entre les perceptions et les représentations.

Il poursuit son offensive. Prenant acte des analogies entre métesthésies et hallucinations, il en a profité pour achever de détacher celles-ci des images. Il veut aussi prévenir toute tentative pour réduire ou subordonner les hallucinations aux métesthésies. Il affirme que les métesthésies, quelquefois prises par un dément pour des objets ou des visions, ne fournissent d'ordinaire à celles-ci qu'un détail, un fond, une occasion, et ne jouent qu'un rôle contingent dans leur histoire. Débarrassée de l'image grâce à la post-image, l'hallucination se retourne contre son alliée.

L'halluciné craint en effet qu'on ne veuille faire de sa vision une métesthésie et minimiser les deux. On a par exemple cru trouver dans certaines images consécutives d'objets pauvres ou mutilés plus qu'il n'y avait dans l'objet, des compléments, une forme plus complexe, des faits de « *Ergänzung* » qu'on pourrait croire illusoire et imaginatif. L'opsiphile a contesté ces faits soit en assurant que ces compléments, ces « *Ergänzungen* » qu'introduirait l'imagination dans la post-image n'existent pas, soit en prétendant que les détails qui achèvent la post-image d'un objet inachevé sont, si le sujet les perçoit, très légitimement, très naïvement sensoriels, esthésiques, non imaginatifs, non imaginaires, automatiques, neurologiques, quasi apsy-chiques.

La perception du métesthème, si elle peut être plus riche que le métesthème lui-même, devenu objet à percevoir, c'est le commencement de l'hallucination dans la post-image. La post-image ne se contente pas d'être parfois, peut-être, un peu plus compliquée que l'objet, ou d'évoquer, dans les singularités de sa forme, à la façon des nuages, quelques objets qu'on sait imaginaires. Plus généreuse, la post-image la plus simple peut devenir une riche vision et dans le petit cercle homogène qu'est la métesthésie d'une ampoule électrique blanche nous avons vu défiler toute la hiérarchie hallucinatoire.

L'observateur s'est donné une post-image dont il connaît exactement les formes, les tons, l'évolution; or, spectateur aussi passif que possible, il voit en elle, sans vouloir, sans rêver, sans chercher, quelquefois même sans nommer, un film capricieux d'apparitions; et, averti, spécialiste, cri-

tique, il se croit contraint de dire : dans un métesthème élémentaire et familier, j'ai vu des changements étranges, un frémissement annonciateur de la vie, des germinations d'arabesques, des floraisons merveilleusement géométriques, de vraies fleurs dans leur irrégulière souplesse, des objets d'une extravagante diversité, des visages, des scènes ; et ces visages ne sont pas je ne sais quelles croyances et attitudes de mon esprit devant la vague mobilité interne de la post-image, simple, homogène et lentement changeante qui m'est donnée. Cette donnée lumineuse n'est que l'occasion, le contenant et la lumière de mes visions. Elles ne peuvent pas être l'œuvre de ma mémoire, de mon imagination, même « objectivante », et de je ne sais quelle croyance. Je n'ai aucune conscience de les avoir évoquées ; rien, dans les changements connus et quasi objectifs de la post-image, ne les annonce ; souvent les visions se pressent et fuient sans me laisser le temps de les identifier et de les nommer ; je suis incapable de les prévoir, de les fixer, de les retenir, de les modifier, de les compléter, d'en voir ou d'en revoir un détail intéressant, de les observer en un mot. Je les vois, d'une perception aussi naïve que le spectateur le moins pensant voit un objet. Venues de je ne sais où, elles envahissent ma post-image, et je n'ai qu'à leur offrir mes yeux, végétativement. Bien mieux : mes efforts psychologiques, mon attention, mes évocations, mes imaginations n'ont qu'un effet sur la vision : l'anéantir.

Justement, lui répondra-t-on, cette nécessité d'être passif, inattentif et impuissant montre que vous avez automatiquement imaginé un tableau, et l'avez associé aux détails d'un métesthème capable de le supporter. Un premier effort d'attention, un premier regard attentif réduit la scène à des dessins ; un deuxième effort achève d'anéantir la vision, ou, plutôt, de vous montrer son inexistence, et de vous faire découvrir, dans le métesthème, les détails — objectifs — qui prétextaient arabesques et modelés, choses imaginées que vous avez cru voir. Soyez toujours aussi attentifs et vous verrez des visions compliquées n'être qu'un métesthème élémentaire, des apparitions « gigantesques » tenir dans un métesthème d'un centimètre de diamètre, des visions senties comme Lilliputiennes perdre leur délusive

cocasserie dans l'indigente réalité d'une post-image; vous identifierez la post-image d'abord méconnue de quelque objet voisin; vous n'aviez pas conscience que de cet objet, parfois très grand et fort peu lumineux, pût naître cette image si petite et si claire; parfois, sachant que votre post-image vient de tel groupe d'objets, vous ne pourrez pas préciser quel est celui qui l'a fournie et à quoi elle doit sa forme; vous découvrirez que de vagues linéaments métasthésiques peuvent accepter l'évocation, le nom et, pour un rêveur, l'apparence d'un objet qui les dépasse infiniment. Un moment réduit à une sorte de paragnosie démentielle et revenu à quelque état « perceptif », ou plutôt « objectif », où l'on oublie, et soi-même, et les exigences de la perception correcte, vous avez cru voir, dans les détails inaperçus d'une post-image méconnue, des objets infiniment variés, vous avez omis de leur demander leur précise identité et leurs détails, vous avez oublié que vous ne voyez pas mais croyez; et l'inconscience de ne pas voir, ici comme ailleurs, vous a tenu lieu de vision.

Naturellement, le visionnaire maintient ses affirmations. Il veut bien que le simple résidu métasthésique, chez le rêveur, toujours un peu dément, et inconscient de sa démençe, puisse engendrer la foi en la vue de beaucoup de choses; mais lui, fort de sa connaissance des métasthésies en général et de celle où il vient de voir quelque objet prodigieux, distinctement conscient d'une attitude très convenablement critique, rompu à la distinction des états esthésiques, imaginatifs et noétiques, violemment conscient d'avoir vécu un état inverse de ceux où l'on imagine et identique à ceux où l'on perçoit un être extérieur à nous, il oppose aux subtilités maîtresses de doute la massive certitude de qui voit, veille et sait.

Mais sa perception sans objet a été jusqu'ici précisément encombrée d'objets. Cherchant l'hallucination, et l'hallucination-perception, édifice de sensations sans objets, non image, croyance ou conduite, il a d'abord voulu, jouant à peu de frais la difficulté, la trouver dans les perceptions les plus légitimes, les perspectives ambiguës par exemple, ou la lecture et l'illusion du correcteur.

Puis, considérant des perceptions sans objets encore liées à des perceptions légitimes, mais extrêmement différentes d'elles, il s'est demandé si les objets et leurs perceptions, quand des hallucinations originales les accompagnent, sont la seule occasion ou toute la matière de l'hallucination. Trois exemples très différents l'ont alors arrêté : l'illusion de l'amputé, où les sensations du segment absent ont pour amorce objective les sensations du moignon; l'audition colorée où l'objet perçu intéresse un autre sens que le spectacle hallucinatoire; l'image consécutive enfin où les ébauches lumineuses livrées à l'art de l'hallucination sont déjà des hallucinations, mais « vraies ».

Il va maintenant, toujours chez le normal éveillé, chercher des perceptions sans objet qui n'auraient plus aucun objet présent pour occasion, matière, noyau, ébauche ou armature et, dans des sens aussi vidés que possible de toute excitation matérielle actuelle, naîtraient uniquement de souvenirs. L'exemple privilégié paraît être ici l'hallucination dite image eidétique.

VII

L'EIDÉTISME

« L'eidétique » parfait est celui qui est capable, après avoir perçu et vu disparaître un objet, sans le secours d'une représentation, d'une image consécutive ou d'une excitation exogène actuelle, de refaire, intégrale, la perception de l'objet absent, son image « eidétique ».

Ainsi comprise, cette image, dont le nom a fait fortune, me paraît mal nommée et ne peut manquer de faire songer à une image idéale, à un phénomène imaginatif, à une représentation mentale, à tout le contraire d'une perception, à une idée. — Les Allemands étagent ainsi les Images : en bas, sur l'objet, la perception, la *Wahrnehmungsbild*; puis l'image consécutive ou *Nachbild* et l'image eidétique ou *Anschaungsbild*; la représentation enfin ou *Vorstellungsbild*; W. B., N. B., A. B. et V. B. — Le terme d'image eidétique me paraissant plus propre à désigner une représentation mentale vive qu'une perception sans objet, je préférerais la gradation suivante : la perception, la perception sans objet ou image esthésique, la représentation mentale vive ou image eidétique, enfin la représentation plus ou moins vidée de ses caractères concrets, l'image noétique. — Quoi qu'il en soit de sa signification étymologique, le terme Image eidétique sera employé ici dans le sens qui lui est communément accordé : perception sans objet. Nous dirons « image eidétique » partout où nous devrions dire « image esthésique ».

Les eidéticiens accumulent naturellement les cas les plus remarquables possibles et détaillent des Images eidétiques

équivalant à la perception totale et correcte d'un objet absent, pour complexe qu'il soit. — Mais « total », « correct » et « complexe » ne sont ici que pour rappeler les plus hautes prétentions de l'halluciné. Ils seraient de trop s'ils paraissaient consacrer les excessives exigences du critique. Aux qualités que celui-ci exige parfois d'une hallucination, combien de perceptions ne seraient même pas des illusions ! La meilleure vue, dans les meilleures conditions, n'a jamais des objets une perception exacte ; la distance, la myopie, un verre dépoli, un miroir déformant, la paralysie du droit externe, imposent à la perception des objets d'innombrables et grossières incorrections ; mais la perception ne change pas pour cela de nom et d'espèce. L'image consécutive est une perception parfaitement authentique malgré l'indécision de ses contours, ses lacunes et sa fragilité. — L'hallucination a les mêmes droits ; elle pourra être indistincte, confuse, obscure, elle pourra déformer l'objet jusqu'à le rendre méconnaissable, le réduire à une silhouette vague, vaporeuse et sans relief, incolore, offusquée par le moindre objet, détruite par le moindre mouvement psychologique, plus pauvre et plus faible que la plus évanescence image consécutive sans cesser d'être une perception.

Mais on ne ferait que sous toutes réserves une place aux hallucinations pauvres parmi les perceptions, on serait toujours tenté de leur dire : vous n'êtes que des images consécutives ou des représentations. Aussi prétendent-elles dépasser les représentations et les images consécutives les plus riches, et se dépouiller même de faiblesses qui paraissent constitutionnelles. — En rêve ou dans une hallucination hypnagogique nous voyons reparaître un nom ou un visage oublié et que nous ne pouvions, éveillé, nous représenter, nous revoyons intégralement un fait qu'au réveil même nous ne réussissons pas à nous rappeler avoir vécu et que nous avons cependant vécu, des témoins nous l'affirment. On montre à l'eidétique une inscription chinoise ou tout autre tableau de signes incohérents, et il les reproduit exactement, d'après sa vue, dit-il, qui a tout enregistré et lui montre tous les détails ; non d'après sa mémoire, qui n'a rien retenu. L'eidétique peut enfin com-

mander à ses hallucinations, les provoquer, les choisir, les maintenir, les examiner, les détailler, les reproduire à volonté; il en est maître comme nous le sommes de percevoir le livre que nous avons à la main. Avec l'eidétisme nos hallucinations n'ont plus le caprice absolu des visions toxiques et des rêves.

Depuis longtemps, on cherche des hallucinations volontaires; on cite volontiers le vieil exemple de Cardan : cum volo, video, quæ volo, oculis, non mente; on cite Gœthe et les fleurs, les « rosetten » stylisées et géométriques dont il provoquait si aisément, sans pouvoir la diriger, la kaléidoscopie. Wundt aussi obtenait ces visions changeantes, mais, chez lui, c'étaient des visions de visages. Meyer¹, abondamment cité par W. James, s'était heureusement entraîné à obtenir, par delà les représentations optiques et tactiles, toutes les visions, toutes les sensations cutanées qu'il voulait. Dheur² cite quelques observations personnelles ou empruntées à Moreau de Tours : un épileptique a sa première crise en regardant tourner les roues d'une voiture; depuis, chaque crise s'annonce par la vue d'une roue dentée, qui tourne de droite à gauche, et dont l'axe est occupé par toute figure qu'il plaît au sujet de voir. En fixant un objet quelconque, dit un autre, je peux le transformer en n'importe quoi, voir une maison à la place d'un arbre. Quand je veux peindre, dit enfin un sujet de Moreau de Tours, quand je suis embarrassé par un raccourci, je ferme les yeux, je vois apparaître ce que je veux voir, et je n'ai plus qu'à copier.

Cette culture de la visualisation³, ce « contrôle » volontaire de la *Eigenlicht*⁴, a été naturellement appliqué, après le champ visuel vide, au champ visuel occupé par une image consécutive, et on aurait pu ainsi, quelquefois, prolonger et modifier des post-images avec des images, des *After Images* avec des *Memory Images*⁵.

1. *Physiologie der Nervenfasern*. — 2. Les hallucinations volontaires, Paris, 1899. — 3. Galton, *Inquiries...*; James, *Pr. of Psych.*, II, 66. — 4. Ladd, *Psych. Rev.*, I, 51, 355. — 5. Washburn, *Subjective colors a. after-Images*, *Mind*, 1899, 8, 25-34; Haines a. Williams. *The relation of perceptive and revived mental material as shown by the subjective control of visual after-images*, *Psych. Rev.*, 1905, 18-40. Cf. *supra*, 139.

Urbantschitch enfin, dans des travaux classiques, nous donne déjà la forte impression que chaque perception d'un objet, simple ou complexe, reste en nous, photo ou phonographie latente, indépendante de l'image consécutive et du souvenir, capable de servir un jour à l'édification d'un rêve ou d'une hallucination, et susceptible, dans des cas heureux, de survivre consciemment à la présence de l'objet, de se laisser examiner à loisir, de reparaître à la conscience après un long silence, d'obéir à demi à la volonté. — Nous avons vu un synesthésique user de ses synopsies visuelles pour surveiller son orthographe; Urbantschitch cite des cas où des nombres de six et douze chiffres, naturellement échappés à la représentation, ont été cependant enregistrés par la vue du sujet et reparaissent sous ses yeux, perception visuelle, image intuitive, Anschauungsbild. Il cite un demi-sourd chez qui des mots mal entendus reparaissent, statiques, cristallisés, gelés, pendant dix secondes, en Anschauungsbild acoustique⁶.

Plus récemment, Kiesow⁷, ardent apôtre de l'Eidétisme, s'efforce de le généraliser à tous les sens, et, s'il n'y parvient pas, montre au moins qu'il n'a jamais négligé, pas plus d'ailleurs qu'Urbantschitch et les autres, de distinguer, très soigneusement, les images eidétiques des représentations et des images consécutives, les A. B. des V. B. et des N. B., et aussi des phénomènes très près d'être des perceptions, les Erinnerungsbilder de Fechner, les pseudo-hallucinations de Baillarger et de Kandinski. Passivité, richesse, objectivité, extériorité, rien ne leur a suffi; ils ont tous exigé de l'image eidétique, pour être une perception, qu'elle ait ce je ne sais quoi d'impensable, d'inexprimable et d'évident qui met l'infini entre la perception et ce qui n'est pas elle.

Mais c'est surtout Jaensch et ses collaborateurs qui ont tenté de faire de l'image esthétique, baptisée eidétique, une perception sans objet normale, quasi générale, aussi accessible à l'expérimentateur que l'ordinaire perception.

6. *Über optische Anschauungsbilder*, 1907; *U. Subjektive Hörscheinungen*, 1908; Henning, *Zeitschr. f. Psycho*, 92, 1923. — 7. *Krit. Bemerk. Z. Eidetik*, *Arch. f. d. ges. Psycho*, 59, 1927, 339-460.

De rares adultes voient leurs souvenirs visuels comme nous voyons tous un objet présent ou une image consécutive. Tandis que le vulgaire, invité à dire ce qu'il en pense, sans faire de théorie et sans réciter une leçon, estimera que voir une image visuelle n'a aucun sens ou n'a qu'un sens métaphorique, quelques-uns, plus heureux, voient leurs souvenirs et savent, en plein état normal, ce que c'est qu'une hallucination consciente.

L'école de Jaensch a systématiquement recherché ces faits, surtout chez l'enfant. Il s'agirait d'un phénomène normal, très fréquent au-dessus de quinze ans, qu'on peut aisément obtenir, observer et soumettre à l'expérimentation, et grâce auquel s'expliquent enfin bien des obscurités de l'histoire des perceptions et des images.

Les sujets qui présentent ce phénomène sont les « Eidetiker », leur aptitude est la « eidetische Anlage » (de εἶδος), et, parmi les souvenirs, les « Gedächtnisbilder », il faut distinguer trois degrés : en bas, les images consécutives, « Nachbilder » ou N. B.; en haut, les images proprement dites, les images visuelles que le commun des adultes ne « voit » pas, les « Vorstellungsbilder » ou V. B. ;

8. Principaux travaux de l'école de Marburg utilisés ci-dessous. Busse (Paula), U. d. Gedächtnisstufen u. ihre Beziehung z. Aufbau d. Wahrnehmungswelt, *Ztschr. f. Psychologie*, 84, 1920, 1-66. — E. R. Jaensch. Zur Methodik experimenteller Untersuchung an optischen Anschauungsbildern, *Ibid.*, 85, 1920, 37-82. — E.-R. Jaensch u. F. Reich, U. die Lokalisation im Sehraum, *Ibid.*, 86, 1921, 287-267. — Gottheil (Edith), U. d. latente Sinnengedächtnis d. Jugendlichen u. seine Aufdeckung, *Ibid.*, 87, 1921, 73-90. — E.-R. Jaensch u. W. Jaensch, Verbreitung d. eid. Anlage, *Ibid.*, 91-96. — A. Gösser, U. d. Gründe d. verschiedenen Verhaltens d. einzelnen Gedächtnisstufen, *Ibid.*, 97-128. — B. Herwig, U. d. inneren Farbensinn d. Jugendlichen, *Ibid.*, 129-210. — E.-R. Jaensch, Kontrast in optischen Anschauungsbildern, *Ibid.*, 211-216. — B. Herwig u. E.-R. Jaensch, U. Mischung von objektiv. dargebotenen Farben mit Farben des Anschauungsbildes, *Ibid.*, 217-257. — Krellenberg, Herausdifferenzierung d. Wahrnehmungs- u. Vorstellungswelt aus der originären eidetischen Einheit, *Ibid.*, 88, 1921, 8, 56-120. — E.-R. Jaensch U. Raumverlagerung u. d. Beziehung von Raumwahrnehmung u. Handeln, *Ibid.*, 89, 1922, 116-176. — H. Freiling, E.-R. Jaensch, u. F. Reich, Das Kovariantenphänomen, mit Bezug auf d. allgemeinen Struktur u. Entwicklungsfragen d. räumlichen Wahrnehmungen, *Ztschr. f. Sinnesphysiol.*, 55, 1923, 47-68. — H. Freiling, U. d. räuml. Wahrnehmungen d. Jugendlichen in d. eidetischen Entwicklungsphasen, *Ibid.*, 69-132. — W. Jaensch, U. psychophysische Konstitutionstypen, *Münchener Medizinische Wochenschr.*, 1922, 26, 964-965. — W. Jaensch, U. psychophysische Konstitutionstypen. *Monatschr. f. Kinderheilk.*, novembre 1921, 1-10. — E.-R. Jaensch. Die Eidetik u. d. typologische Forschungsmethode, *Ztschr. f. pädagogische Psychologie*, 1925, 37-55, 203-219, 236-257.

entre les deux enfin, ce que l'école de Marburg a étudié, des images qui ont la liberté des représentations, tout en étant, comme les perceptions et les images consécutives, franchement extérieures, littéralement vues et exactement esthétiques, les « Anschauungsbilder », les A. B., les images eidétiques.

La mise en évidence des A. B. est extrêmement aisée.

Vu leur rareté chez l'adulte, Jaensch s'est adressé à l'enfant, surtout à l'enfant de dix à quinze ans, et il insiste avec raison sur la facilité avec laquelle on obtient de lui, dans ces délicates recherches, attention, compréhension et réponses parfaites.

On installe le sujet, à la lumière du jour, devant un écran de 50 centimètres carrés, tendu de papier gris foncé homogène (310° de noir et 50° de blanc, par exemple), et c'est sur cet écran que seront placés les objets puis projetées les images consécutives, les images eidétiques et, s'il se peut, les représentations.

1° Dans une première épreuve, on s'efforce d'obtenir l'image consécutive d'un objet simple, un carré de papier rouge de 5 centimètres sur 5 centimètres, dont l'enfant doit fixer le centre pendant 15, 20, 30 secondes; l'objet est alors écarté et, à sa place, apparaît l'image consécutive, l'After-Image, la N. B., la Nachbild, d'une belle teinte verte, complémentaire. On apprend ainsi au jeune observateur ce que c'est que « voir » un objet qui n'est plus là, et à la place duquel « il n'y a rien ». Mais cette première épreuve apporte déjà une indication sur les aptitudes eidétiques des intéressés. Dans les cas favorables en effet, l'image consécutive est très rapidement obtenue, très durable et, mieux encore, continue, au lieu d'être, comme d'habitude, périodique; chez les plus doués enfin, cette image consécutive, provoquée par une fixation d'au moins 15 secondes, n'est pas complémentaire, négative, mais positive, de la même coloration que l'objet, rouge s'il était rouge.

Cette assez fréquente apparition d'une image consécutive positive par fixation d'un morceau de papier rouge

est un fait important, puisqu'il est rarissime ou inconnu chez l'adulte, puisque, en principe, la seule image consécutive possible par fixation d'un corps rouge est verte. Un sujet qui garde d'un objet rouge moyennement éclairé, après quinze secondes de fixation, une image consécutive rouge, nous présente déjà quelque chose de très différent des métesthésies régulières; c'est déjà un eidétique.

2° Dans la deuxième épreuve, l'enfant fixe un point d'un objet complexe et Jaensch recommande de petites gravures, plus petites qu'une carte postale, portant, dans un paysage modérément coloré, des silhouettes, noires, de personnages, d'animaux ou d'objets; le tout représentant une scène simple, claire, bien centrée et intéressante. Ici encore, on obtient une image consécutive et, si elle est nette, détaillée, positive surtout, l'aptitude eidétique s'affirme.

Dans les deux épreuves suivantes, on ne cherche plus l'image consécutive mais l'image eidétique et l'enfant est invité, non pas à fixer un point de l'objet, mais à parcourir à son gré toutes ses parties. Il se met ainsi dans de mauvaises conditions pour avoir la post-image que donne la fixation, et dans de bonnes conditions pour obtenir une connaissance et un souvenir corrects de l'objet.

3° Cet examen libre porte d'abord sur le carré de papier rouge et dure dix secondes par exemple. Si, après enlèvement de l'objet, l'enfant ne se borne pas à se représenter un carré de papier rouge, mais « voit » sur l'écran, voit, comme il voyait les images consécutives, un carré net, bien limité, très franchement coloré, rouge ou vert, c'est un eidétique.

Jaensch et les siens sont très fermes là-dessus. Tout à l'heure la fixation prolongée d'un carré rouge donnait aisément des images consécutives positives. Maintenant, l'examen libre, sans fixation, d'un carré rouge, nous donne aisément la vision d'un carré, vert ou rouge, aussi net ou plus net que l'image obtenue par fixation. L'image nette, négative, du rouge fixé, est une post-image, l'image nette, positive, de même rouge, toujours fixé, est encore une post-image, l'image nette, positive ou négative, du rouge

librement examiné, sans fixation, parcouru du regard, n'est pas une image consécutive, c'est une image eidétique.

4° L'examen libre sans fixation porte enfin, pendant dix à quinze secondes, sur un dessin à silhouettes noires aussi intéressant que possible. Si l'enfant obtient une belle image noire, s'il revoit (littéralement) le dessin sur l'écran, avec des contours arrêtés, de riches détails, l'intégralité même de l'objet, il s'agit d'une image eidétique, on a affaire à un eidétique bien doué, utilisable pour des recherches plus savantes.

Naturellement, dans les cas heureux, on varie les épreuves, les objets, les écrans, l'éclairage. On ne se borne pas à des silhouettes mères d'images consécutives et peut-être de fausses images eidétiques; on recourt à des gravures en couleur, sans redouter les nuances délicates, le modelé, le dégradé, le fondu; on fait appel aux objets à trois dimensions, on apporte à l'objet une complexité qui défie l'image consécutive et la mémoire.

Je voudrais donner quelques exemples des questions de l'observateur et des réponses des sujets, mais, dans les travaux que j'ai pu consulter, l'école de Marburg est très sobre de détails concrets sur ce point. Voici pourtant quelques propos de sujets en train de distinguer une image eidétique d'une simple représentation : « Ah! ceci apparaît..., c'était là, je ne le vois plus... Ah! le voilà, ça revient... Tiens, je ne me rappelais pas qu'il y avait une inscription sur la maison; maintenant je peux la lire sur le papier, etc. ».

Voici également, à défaut de dialogues entre l'observateur et le sujet, des réflexions d'observateurs : « der schauende, suchende Ausdruck, die häufig nachfolgende Korrektur der Wirklichkeit dem A. B. gegenüber, zeigen jedem, der an solchen Untersuchungen beteiligt ist, sofort das Richtige. Nicht minder beruhigend sind dabei, so absurd es klingen mag, die negativen Fälle. Die Ehrlichkeit der Angaben : Nein, sehen kann ich nichts, denken höchstens, ist für den Experimentator immer

erfrischend und stärkt seinen Glauben an die positiven Ergebnissen⁹ ».

Quel est le pourcentage des eidétiques? Il est très variable selon les localités, les écoles, les méthodes d'enseignement et l'âge. Faible et bientôt presque nul au delà de quinze ans, si l'on s'adresse à des enfants de dix ou douze ans, dont le maître cultive les aptitudes sensorielles, ce pourcentage dépasse occasionnellement 80 % et atteint, en moyenne, 37.

Voici un exemple de statistique : sur 38 enfants de douze ans, Jaensch relève : cinq cas entièrement négatifs, réduits à l'image consécutive classique;

Trois cas réduits à des images consécutives complémentaires, mais images consécutives anormales, ne s'accroissant point, par exemple, autant qu'elles devraient le faire, lorsqu'on éloigne l'écran;

Douze cas où le sujet obtient une image consécutive, négative ou positive, sans avoir besoin de fixer l'objet;

Cinq cas d'images eidétiques d'objets simples;

Sept cas d'images eidétiques passables d'objets complexes;

Six cas enfin d'images eidétiques assez riches, assez stables, assez maniables, pour qu'on puisse expérimenter sur elles.

Il y a là des degrés de l'eidétisme : cinq degrés, et tous les eidéticiens s'efforcent naturellement d'atteindre le cent pour cent. — Il serait constant dans la première enfance, au-dessous de l'âge de l'expérimentation passive, et le pourcentage ne tomberait jamais à zéro, même chez le vieillard.

En réalité, même en considérant comme eidétiques les sujets réduits à des images consécutives négatives non soumises à la loi de Emmert, on n'obtient pas le chiffre idéal. — Zeman¹⁰ a réussi à dépasser 90 %. Mais il reconnaît que si on isole, pour les compter à part, les eidétiques capables, les yeux ouverts à la lumière, de revoir la plupart des détails de l'objet, on n'en trouve pas plus de

9. Zeman. Verbreitung u. Grad d. Eid. Anlage, Zeitschr. f. Psycho., 96, 1924, 208-273. — 10. L. c.

2 %. Le même auteur range parmi les bons ou moyens eidétiques des sujets qui lui ont répondu, devant un Noël à sapins et à lumières, avec une inscription verte : « les sapins sont rouges, les lumières sont vertes ; il y a, en bas et à gauche, quelque chose de rougeâtre ¹¹ ». Un de ses bons eidétiques ne parle que de taches de couleur ; un autre voit deux cierges sous la forme de cinq traits gris, ce qui est banal en images consécutives. Qu'on regarde en effet l'image consécutive du cylindre d'une bougie, d'un gros porte-plume ou d'un stylo, bien éclairé, de face, et on trouvera aisément plusieurs traits, jusqu'à cinq : un trait médian, foncé, deux traits périphériques, foncés, et deux traits intermédiaires, clairs.

Sans vouloir définir l'image eidétique, — ce serait aussi difficile que de définir la sensation de jaune, — on peut préciser d'assez nombreuses particularités.

1° *Mode de production.* — L'image consécutive est favorisée par la longue fixation d'un point de l'objet, tandis que la représentation se contente d'un examen libre très rapide, au moins quand il s'agit de quelque chose d'aussi simple qu'un carré de papier rouge. Quant à l'image eidétique, elle exige d'ordinaire un examen libre de quinze secondes environ. Un sujet de Kiesow a pourtant obtenu de bonnes images eidétiques de mots hébreux ou assyriens en trois à six secondes.

L'habituel usage de l'examen libre pour obtenir la A. B. ne signifie pas que la fixation provoque uniquement la N. B. L'image eidétique s'obtient sans doute presque aussi bien par fixation, surtout quand l'objet est petit, mais la fixation produit inévitablement la post-image et il peut être difficile, quand on a « fixé » un objet, de séparer, dans la vision obtenue, l'image eidétique de l'image consécutive, ce qui est eidétisme pur ou exesthème pur de ce qui est post-image modifiée par une image eidétique ou eidétisme modifié par une image consécutive. — La même difficulté, retournée, se retrouve après l'examen libre. Si l'objet est

11. L. c.

petit et simple — le carré rouge — l'image consécutive est difficilement évitable et vient parasiter l'image eidétique.

L'image eidétique d'un objet simple peut-elle être obtenue d'un regard rapide ? Jaensch ne m'a pas paru très net là-dessus. — Pour obtenir une bonne image consécutive d'un carré rouge, il faut le fixer assez sérieusement pendant un bon nombre de secondes. En une fraction de secondes, et même sans le regarder, chacun de nous peut en obtenir de bonnes images représentatives. Quel temps minimum faudra-t-il pour en obtenir de bonnes images eidétiques ? Si, comme il m'a semblé, elles exigent un examen libre très peu différent d'une fixation et aussi prolongé, comment saura-t-on qu'on a affaire à l'*Anschauungsbild* plutôt qu'à la *Nachbild* ? Jaensch nous le dira tout à l'heure, en essayant de montrer l'image eidétique dans l'image consécutive.

L'image eidétique pouvant paraître ou reparaître sans examen immédiatement antécédent de l'objet, quand celui-ci n'a pas été vu depuis plusieurs minutes, des jours, des mois, des années, sa réapparition est-elle liée à une représentation mentale, à un souvenir conscient de l'objet ? — Il semble que non, et on observerait entre le souvenir « intérieur » et l'image eidétique l'indépendance réciproque affirmée par Urbantschitch : l'image eidétique, parfois favorisée par le souvenir de l'objet, pourrait reparaître malgré son oubli.

2° *Durée*. — L'image consécutive d'un objet modérément éclairé, et fixé pendant 25 secondes, n'atteint pas souvent et ne dépasse guère la durée d'une minute ; et les images consécutives positives classiques, dans les mêmes conditions, restent insaisissables ou ne dépassent pas une courte fraction de seconde. L'image eidétique au contraire, positive ou négative, dure aisément une, deux minutes, parfois autant que le permet l'attention de l'enfant, parfois indéfiniment ; et, mieux encore, bien différente de l'image consécutive, nous avons vu qu'elle pourrait reparaître après des années de latence.

Jaensch a étudié avant tout les images eidétiques recherchées immédiatement après l'examen de l'objet.

Leur seule durée ne les différencie pas très profondément, dans les cas moyens, de bonnes images consécutives.

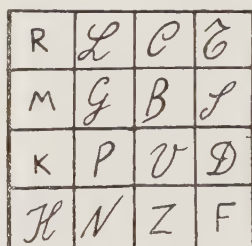
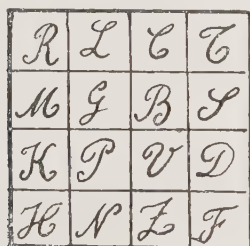
3° *Richesse*. — Tandis que l'image consécutive classique reproduit nébuleusement les seules masses d'un dessin, une bonne image eidétique a des couleurs vives, des contours nets, des détails minutieux; on peut la saisir entre les pointes d'un compas, et une foule de particularités du dessin, le nombre des poils de la moustache d'un chat, une inscription en une langue inconnue du sujet, reparais-sent dans l'image eidétique, où l'enfant les aperçoit soudain, les compte, les lit, les dessine, alors qu'il les cherchait en vain dans l'image consécutive et dans la représentation.

Ces derniers mots ne signifient d'ailleurs pas que le sujet, devant une image, distingue aisément ce qui est représentation mentale, invisible et « intérieure » quoique projetée, ce qui est image consécutive, nébuleux, négatif et pauvre, et ce qui est image eidétique, net, riche et positif. Ces distinctions sont faisables, mais dans un exposé schématique des faits plutôt que dans leur vivante mobilité.

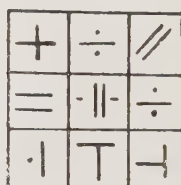
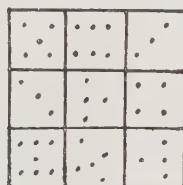
L'eidologue a naturellement tout avantage à présenter des observations de sujets très doués, des photos eidétiques intégrales d'objets compliqués, des instantanés ou des poses infiniment plus riches que la plus exceptionnelle image consécutive, qu'une opulente représentation mentale. — Mais les acrobaties eidétiques ne sont pas tout l'eidétisme; comme l'exesthésie ou la mémoire, il peut être pauvre sans cesser d'être. Le sujet peut ne revoir de l'objet qu'un cliché extrêmement réduit : un détail isolé dans le vide, un ensemble voilé et indéchiffrable, une silhouette homogène et schématique, un croquis très résumé et absolument incolore, etc. Si cette image, cette perception, n'est pas une image consécutive (nécessairement négative) renforcée par des représentations, ce sera, qu'elle qu'en soit la pauvreté, une image eidétique.

Voici deux ou trois exemples d'images eidétiques de quelque richesse prises sur des inscriptions verbales ou sur des tableaux de signes incohérents, également dépourvus,

pour le sujet, de signification et d'intérêt. — Sur une des vignettes de Jaensch, généreusement distribuées par celui-ci à ceux qui ont voulu, comme moi, jouer à l'Eidétisme, figure le mot « Gartenwirtschaft », à la périphérie de l'image, sur une des maisons de la rue où se passe la scène. L'inscription est assez vague, étrangère au drame et n'attire pas le regard ou l'attention. — Aucun de nos sujets n'en a retrouvé la moindre trace eidétique ou exesthésique, bien qu'une image consécutive globale et indéchiffrable en soit possible. Quelques enfants en ont retenu un moment trois ou quatre lettres. — Par contre un sujet d'Allport ¹², parfaitement ignorant de l'allemand, a pu énumérer, en image eidétique, sans lacune et sans erreur, toutes les lettres de ce terrible mot, sans l'avoir spécialement regardé. L'enfant regardait, lisait, déchiffrait; il affirmait ne rien se rappeler, et il ne peut être question d'image consécutive.



Un sujet de Kiesow ¹³, Italien de quinze ans, brave garçon plutôt médiocre, de faible mémoire et qui ne sait



que l'italien, enregistre sans y avoir pensé, sur une carte postale, Iohann Ambrosius Barth. On lui montre, pen-

12. Br. Journ. of Psych., xv, oct. 1924, 99-120. — 13. L. c.

dant 3 à 30 secondes, des mots hébreux, des mots Assyriens, des tableaux de caractères phéniciens, de signes quelconques, de groupes de points, de couleurs, et il reproduit tout très exactement, ou avec de rares fautes, qu'il peut généralement corriger. Après deux ou trois épreuves diverses ou un quart d'heure de récréation, il reproduit, sans nouvelles présentations et sans erreurs, le dessin des mots ou des tableaux de l'épreuve initiale. Après plusieurs mois, il les retrouve partiellement. — Quand on lui signale : « il y a une erreur », il ferme les yeux, regarde, ouvre les yeux, et corrige.

Il confirme parfois l'opinion de Urbantschitch sur l'opposition entre la représentation mentale et l'image eidétique. D'autres fois Kiesow a l'impression qu'il reproduit le dessin d'après la seule mémoire. Dans tous les cas, sa plume, sur le papier, ne recouvre pas les traits de l'image, il ne calque et ne copie pas, ne cherche pas l'image sur le papier. Pour l'obtenir, il lève les yeux, les ferme, ou regarde dans le vide. Les traits ou les couleurs lui apparaissent çà et là, et il les reporte sur la case voulue.

4° *Rapports avec les mouvements de l'œil.* — Les rapports de la représentation avec l'espace ne peuvent être discutés ici, mais on sait avec quelle fidélité l'image consécutive suit les mouvements de l'œil. Le centre de la fovea est rivé au point de fixation du dessin. Le moindre mouvement de l'œil lance l'image dans sa direction, l'œil croit indéfiniment la poursuivre et la rattraper; et si l'attention peut tenter de parcourir l'image, celle-ci s'échappe dès que c'est l'œil qui essaie de l'immobiliser pour la parcourir. Avec l'image eidétique, les résultats sont divers; tantôt elle obéit volontiers aux déplacements du regard, tantôt elle reste à sa propre place, comme un objet, et l'enfant l'y retrouve; tantôt, et le plus souvent, elle suivrait, non les mouvements des yeux, mais, plus exactement, ceux de l'attention. Je n'ai pas trouvé de précisions satisfaisantes sur ce qui me paraissait l'essentiel : quel est le propre de l'image eidétique? Montre-t-elle une soumission absolue aux mouvements de l'œil, ceux-ci la lançant dans toutes les directions, comme une simple image consécutive?

L'image eidétique se laisse-t-elle au contraire parcourir par le regard, comme un objet fixe ?

5° *Rapports avec les mouvements d'inclinaison latérale de la tête.* — On sait que l'image consécutive s'incline avec la tête, tandis que la représentation peut rester indifférente à de tels mouvements. L'image eidétique, ici comme ailleurs, occupe une position intermédiaire et variable, tantôt gardant la liberté de la représentation, tantôt s'inclinant presque autant que l'image consécutive. Cette ambiguïté ne signifie d'ailleurs pas que l'image eidétique qui s'incline comme une post-image en est une, l'image eidétique qui résiste à l'inclinaison de la tête comme une représentation n'étant qu'une représentation. L'orientation de l'image eidétique résisterait aussi bien et peut-être mieux aux plus amples variations d'attitude de la tête si cette image était vraiment une perception ¹⁴.

6° *Rapports avec l'écran.* — Des mystérieux rapports de la représentation avec le fond, sa nature, ses irrégularités, ses rotations, ses déplacements, je me borne à rappeler qu'ils sont fort lâches et que représentation et écran jouissent, l'un vis-à-vis de l'autre, de la plus grande liberté. On sait qu'il n'en est pas de même avec l'image consécutive; elle est, dans la règle, adhérente à l'écran, elle préfère un fond homogène, et elle ne résiste guère à la projection sur fond bariolé; si on fait tourner l'écran, si on emploie une surface cylindrique, un angle dièdre, elle subit des déformations bien connues; l'observateur la voit enfin grandir, selon la loi de Emmert, à mesure que l'écran s'éloigne.

Comment va se comporter l'image eidétique ? Ici encore, se retrouve la comparaison de Jaensch : de même que le jaune offre d'innombrables intermédiaires entre le vert et le rouge tout en étant ni l'un ni l'autre, ni le résultat de leur « synthèse », de même l'image eidétique va de l'image consécutive à la représentation tout en gardant sa personnalité; tantôt elle oppose à l'écran l'indifférence de la

14. Cf. 150, 156.

représentation, tantôt elle associe étroitement ses variations à celles de la surface de projection.

Dans ce dernier cas, elle se comporte plus ou moins comme une post-image, grandit quand la distance croît et subit, sous les variations d'orientation de l'écran, des variations de forme analogues à celles de la post-image et inverses de celles d'une perception. — D'autres fois, elle ne subit qu'un accroissement et des déformations inférieures à ce que prévoit la loi de Emmert. — Parfois enfin, c'est rare, elle se comporte comme la perception d'un objet, se déforme comme elle et aussi peu qu'elle quand l'écran s'incline, décroît comme elle et aussi peu qu'elle quand l'écran s'éloigne. — Le plus souvent, l'image eidétique se comporte comme une image consécutive anormale. Contrairement à la perception, elle ne décroît pas, elle grandit quand la distance croît, mais elle grandit moins que l'image consécutive type. Contrairement à la perception de l'objet, elle ne se raccourcit pas, elle s'allonge, mais s'allonge moins que l'image consécutive typique lorsque l'écran s'incline de façon que sa perception se raccourcisse.

La représentation d'une surface colorée, projetée sur un fond réel d'une autre couleur, ne l'affecte pas et n'en est pas affectée; une image consécutive bleue, projetée sur du jaune, donnerait la résultante prévue par les lois du mélange des couleurs, c'est-à-dire du gris; une image eidétique enfin, selon l'âge et les circonstances, aura toutes les conduites possibles, de celle de la représentation à celle de la métesthésie.

Ces notions acquises, et on pourrait les multiplier, abordons quelques-unes des plus originales affirmations de l'école de Marburg.

Jaensch, ne trouvant pas des images eidétiques chez tous les enfants de dix à quinze ans, loin de là, et ne les cherchant guère chez de plus jeunes, s'est cependant efforcé d'en montrer la généralité. Il croit y parvenir en étudiant les cas où l'image eidétique trahit indirectement sa présence par son action : les cas latents. Il y aurait image eidétique latente lorsque les images consécutives ne suivent pas exactement la loi de Emmert, lorsqu'elles s'accommodent

d'un fond irrégulier, lorsque, projetées sur un objet réel, elles s'associent à lui moins qu'on ne l'attendrait d'images consécutives pures et plus qu'il ne conviendrait à des représentations, lorsqu'elles obéissent moins qu'il ne faut à l'inclinaison latérale de la tête et aux mouvements des yeux, lorsqu'elles présentent une certaine liberté vis-à-vis de l'écran, etc. Dans ces cas, de secrètes images eidétiques viendraient soustraire les images consécutives à leur servitude ordinaire et permettraient de rapprocher de 100 le pourcentage des Eidétiques. Par exemple, nous avons, à 50 centimètres, examiné un carré rouge de 10 centimètres de côté. Projetons maintenant son image à 2 mètres. Si c'est une N. B. pure, elle aura 40 centimètres de côté. Si c'est une A. B., ou une image consécutive parasitée par une image eidétique, elle sera toujours plus grande que l'objet mais n'aura que 35 centimètres.

Je ne crois pas que Gottheil et Jaensch, qui ont fait état de moyennes de moyennes, et de valeurs très peu différentes des valeurs théoriques, puissent considérer comme établi qu'une image plus petite que ne le prévoit le calcul est une image consécutive parasitée par une image eidétique, une moyenne entre une image purement eidétique et une pure image consécutive. Quand deux formes psychologiques sont en concurrence, c'est le « tout ou rien » qui joue; une des formes est inhibée, l'autre se réalise seule et tout entière.

Si les images eidétiques et consécutives, tout en étant des perceptions sont deux perceptions qualitativement distinctes l'une de l'autre, quand elles se disputeront la conscience, nous aurons, soit l'une ou l'autre, soit tantôt l'une tantôt l'autre, soit un produit né de leur union, mais qui ne sera pas plus leur mélange que l'orangé n'est du jaune plus du rouge. Je sais bien qu'en matière de dimensions, il faut peut-être se méfier de la loi du tout ou rien. Peut-être l'école de Jaensch a-t-elle trop vigoureusement différencié des images consécutives ces images eidétiques qui croissent aussi, et seulement un peu moins qu'il ne faut, avec la distance. Nous allons voir que cette manière de désobéir à la loi de Emmert serait commune à toutes les N. B. figurées.

Jaensch compte beaucoup sur les eidétiques latents,

réduits à des images consécutives, et négatives, un peu libérées de la loi de Emmert. Ce sont surtout ces eidétiques latents qui permettraient d'approcher le pourcentage idéal. — J'ai cru comprendre que beaucoup de partisans de l'eidétisme n'acceptaient pas cela ¹⁵. Zeman ¹⁶, malgré ses 95 % d'eidétiques ne veut pas que les écarts de la N. B. au-dessous du chiffre prévu par la loi de Emmert soient dus à une image eidétique latente, Kiesow ¹⁷ estime que les écarts les plus forts sont vraiment très faibles. Il insiste sur les difficultés et les possibilités d'erreurs de pareilles mesures : quand on prend la N. B. d'un carré de 5 centimètres de côté vu à 0 m. 50 pour la projeter et la mesurer à 1 m. 50 ou 2 mètres, on obtient une vaste N. B., que le sujet doit immobiliser de son mieux, c'est-à-dire dont il doit fixer immuablement le centre, tout en portant son attention sur les côtés, très loin à la périphérie, dans le vague et l'incertain, là où l'on mesure. — Pour Kiesow, quand on opère avec de petites N. B. et des distances convenables, les images respectent la loi de Emmert, même chez les sujets les plus brillamment eidétiques.

La dimension d'une N. B. est donnée par la formule $\frac{g'}{g} = \frac{l'}{l}$, où g représente la hauteur de l'objet, g' celle de l'image consécutive théorique, l la distance à laquelle est fixé l'objet, l' la distance à laquelle est projetée la N. B. et mesuré g' . Dans le cas du sujet de Kiesow dont nous parlions tout à l'heure, un carré de 20 mm. de côté est vu à 30 cm. et sa N. B. est projetée à 70 cm.; elle doit mesurer 46 mm. 66. Chez cet eidétique, elle mesura de 45 mm. 5 à 47 mm.

Noll ¹⁸ prend des sujets quelconques, leur présente un négatif de Hindenburg de 5 cm. à 50 cm., et projette la N. B. à 4 m. Elle doit mesurer 47 cm. 2. — Les sujets eurent des N. B. de 41,5 à 44,7 cm., constamment plus petites que la N. B. théorique; la NB d'un simple trait, et non plus d'une figure, subissant une réduction beaucoup plus faible et pouvant même dépasser la longueur théorique g' . — La NB d'une figure s'obstine encore à rester

¹⁵ Fischer et Hirschberg cependant (Zeitschr f. d. ges. Neurol. u. Psych., 1924, 294) croient au composant eidétique de l'image consécutive. — ¹⁶ L. c. — ¹⁷ L. c. — ¹⁸ Psych. Forsch., 1926, 3.

plus petite que la NB théorique, prévue par la loi, plus petite que g' , même quand on la projette sur un trait de la longueur g' , trait réel ou exesthésique. — C'est un résultat contraire à tout ce qu'on pourrait prévoir en Eidétique, où l'objet, le trait, devrait exercer une action amplificatrice sur l'image consécutive ou eidétique, et l'élever enfin à la grandeur Emmertienne.

Si les images consécutives figurées sont toujours plus petites que g' , il faut admettre que tout sujet, même incapable d'hallucinations et de rêves, est pourtant un eidétique latent. On s'explique alors mal que les grands eidétiques de Kiesow aient eu des images eidétiques si voisines de la dimension théorique.

Kiesow, eidologue convaincu, ne croit pas pouvoir admettre avec Jaensch la quasi-généralité de l'eidétisme chez l'enfant, les cas négatifs étant des exceptions causées par une cause perturbatrice. Dans son premier travail¹⁹, quand il semblait croire à la disparition de l'image consécutive négative au-dessous de quatre ans, il paraissait incliner davantage vers cette thèse capitale de Jaensch : l'eidétisme est un phénomène général, normal, psychonome, aussi accessible que la perception à l'observation systématique et à l'expérimentation.

Quoi qu'il en soit de la généralité de l'eidétisme, faut-il, en raison de la multiplicité de ses aspects, le pulvériser en une infinité de degrés entre l'image consécutive et une représentation, mais une représentation « projetée au dehors » et littéralement vue ? Jaensch ne l'a pas pensé, et a saisi l'occasion de décrire ici des types. Décrire des types serait en effet un des premiers devoirs du psychologue ; celui-ci doit d'abord chercher des sujets, des milieux, des races, des âges, où une particularité se montre nettement ; il la poursuivra ensuite, à ses divers degrés de développement ou d'influence, dans la totalité des cas.

Fidèle à la méthode « typologique », Jaensch va décrire ici, comme espèce du type eidétique, deux sous-types assez nets : l'un où les images eidétiques sont voisines des images consécutives, comme le jaune est voisin du rouge ;

19. Arch. Ital. de Psych., 15 juillet 1924

l'autre, où les images eidétiques sont voisines des représentations, comme le jaune est voisin du vert.

Dans le premier cas, l'image est favorisée par la longue durée de l'examen, la simplicité du dessin, la grande étendue des taches uniformément colorées; elle est indépendante de l'intérêt de l'objet, elle est souvent complémentaire ou négative, elle n'a d'ordinaire que deux dimensions, même quand l'objet en a trois; le sujet ne peut guère la modifier en faisant intervenir ses représentations, elle lui apparaît comme quelque chose d'étranger à sa personnalité et même de gênant (*Fremdkörper*, *Belästigung*); quand elle est très vive, il se sent dans un état de contrainte plus ou moins anormal; il ne peut enfin s'en débarrasser en pensant à autre chose, elle se maintient et disparaît malgré lui.

Dans le deuxième cas, tout est bien différent; l'image eidétique exige des objets intéressants et de l'intérêt pour ces objets, elle est volontiers positive, elle a trois dimensions s'il le faut, elle est variable comme une représentation, elle suit assez docilement les variations de l'attention; le sujet peut, à son gré, la négliger, la maintenir, ne plus la voir, la retrouver.

L'intérêt de cette distinction s'accroît de ce que les deux types d'images eidétiques correspondent à deux types physiologiques. Jaensch estime en effet que les images eidétiques voisines des images consécutives appartiennent aux enfants que les pédiatres appellent des spasmophiles, des tétanoïdes; les images eidétiques voisines des représentations caractérisant plutôt, selon lui, les « Basedowoïdes ». A ces derniers, Jaensch oppose également, pour en faire des tétanoïdes, les sujets qui, sous leur aspect le plus grossier, rappellent les myxœdémateux, tandis que leurs formes les plus discrètes pourraient être identifiées grâce aux anomalies de leurs capillaires sous-cutanés, là où le microscope les atteint. Mais nous ne pouvons suivre plus loin cet important rameau de la théorie eidétique. Retenons que les AB voisines des NB et affectant les tétanoïdes constituent le type T, les AB voisines des NB et affectant les Basedowoïdes constituant le type B. Les types que nous venons de décrire sont d'ailleurs modifiables,

soit qu'on atténue le composant spasmophilique, soit que, chez un sujet aux images eidétiques latentes, on favorise leur épanouissement. Dans le premier cas, il suffira de donner du calcium, et un sujet en quelque sorte persécuté par ses images eidétiques et même incapable d'avoir des images consécutives complémentaires, verra apparaître celles-ci et régresser celles-là, grâce au Ca Cl^2 . Inversement, l'ingestion de phosphate de potasse à la dose de 6, 8 grammes, peut, en quelques minutes et pour plusieurs jours, valoir des images eidétiques à un prédisposé. Sur ce terrain encore, des eidéticiens pratiquants ont contredit Jaensch. Pour Liefmann²⁰, l'image eidétique est une représentation, une VB, effectivement vue, une hallucination, une perception; elle comporte probablement une excitation d'origine centrale de la rétine, elle est faite d'un facteur central représentatif, et d'un facteur sensoriel, « steht sich aus einer Zentral-vorstelligen und einer sinnhaft-realen Komponente zusammen ». Or Liefmann rejette toute relation entre les variétés de l'image eidétique et « le type » du sujet, ses caractéristiques Basedowoides ou Tétanoïdes. Contrairement à Jaensch, il trouve que le Peyotl ne modifie pas les images consécutives, ne provoque aucun eidétisme chez les non-eidétiques et n'augmente pas celui des eidétiques. Il provoque, comme Jaensch, une alcalose transitoire par ingestion de bicarbonate de potasse, polypnée, compression des carotides, etc., et obtient ainsi un état tétanoïde assez net. Alcalinisés et tétanoïdisés, ses sujets n'ont été nullement poussés vers l'eidétisme; non eidétiques, ils n'ont pas même constaté une modification de leurs NB; eidétiques ils n'ont obtenu aucun embellissement de leurs AB.

Mais les variations individuelles ou pharmacologiques pâlisent devant les variations locales; c'est ainsi que les images eidétiques, innombrables à Marburg, sont rares à Heidelberg; et Jaensch, s'efforçant de découvrir les causes de telles différences entre les localités (et entre les observateurs), insiste tout spécialement sur la teneur de l'eau en calcium et sur les variations géographiques de la glande

20. Zeitschr. f. d. g. Neurol. u. Psych., 114, 1928, 536-558.

thyroïde, dont le poids s'élèverait, en Allemagne, de la mer aux Alpes.

Un dernier mot sur les variations des images eidétiques et, en particulier, sur le passage de la forme positive à la forme complémentaire. Celle-ci est favorisée quand on prolonge le temps de fixation; elle l'est également par l'examen en vision maculaire, la vision périphérique étant au contraire plus propice aux images positives.

L'école de Marburg a essayé de chiffrer ces variations, mais si je les ai citées, c'est pour signaler à leur propos une première application de l'eidétisme à la psychologie de la perception : l'examen bref et la vision périphérique favorisent les images eidétiques et positives; il y a tout intérêt à ce qu'il en soit ainsi et on peut se demander si le champ visuel périphérique, si défavorable aux perceptions nettes, n'est pas meublé d'images, d'images eidétiques, autant et plus que de perceptions.

Parti des images eidétiques de jadis, telles que les décrivaient Fechner, ou même Urbantschitch, anomalies, phénomènes « apsychonomes », Jaensch a montré la grande extension du fait, sa normalité chez l'enfant, ses principales formes. Il se donne maintenant une double tâche : achever d'établir que l'eidétisme, loin d'être apsychonome, est on ne peut plus accessible à l'expérimentation et, surtout, démêler son rôle en psychologie normale, en psychologie pratique même.

Tous les travaux de l'école de Marburg visent à montrer que les images eidétiques sont des phénomènes assez réguliers pour que l'expérimentateur puisse les utiliser avec autant de sûreté que les perceptions. Voici un exemple de cet effort; on y verra même l'image eidétique se comporter comme la perception et suivre une de ses lois.

Dans une de ses classiques expériences, Hering prend une verticale et la divise en deux moitiés; la moitié supérieure est présentée à l'œil droit, la moitié inférieure à l'œil gauche, et chaque œil voit sa demi-droite telle qu'elle est, verticale. A ce moment, grâce à la fusion stéréoscopique, on refait la verticale totale, sous les yeux du sujet;

celui-ci voit alors, non pas une droite unique et verticale, mais deux demi-droites concourantes formant entre elles un angle obtus fort net. Eh bien, cet exemple « d'incongruence » se retrouve en psychologie eidétique. — On prend un eidétique bien doué, on ne lui dit rien de l'expérience de Hering et on ne la refait pas avec lui ; on présente à son œil droit la demi-verticale supérieure et il en obtient une image eidétique, laquelle, la demi-droite supprimée, persiste, verticale, dans la moitié supérieure du champ visuel droit ; on introduit alors dans le stéréoscope la demi-verticale inférieure, destinée à l'œil gauche. Dans les cas heureux, demi-verticale inférieure, réelle, et demi-verticale supérieure, eidétique, se tolèrent, mais au lieu de former une droite unique, elles forment un angle, exactement comme dans l'expérience de Hering.

Tel est un des exemples sur lesquels se fonde Jaensch pour montrer le caractère « psychonome » des images eidétiques et leurs analogies avec les perceptions.

Ce sont précisément ces analogies qui vont permettre aux images eidétiques de l'enfant de remanier, de modeler les perceptions brutes, et d'en faire les savantes perceptions offertes à l'action de l'adulte.

Ici encore, contentons-nous d'exemples.

On présente à un grand eidétique, dans certaines conditions, un carré de papier rouge sur un écran à bords courbes : les bords du carré rouge s'incurvent plus ou moins. C'est un cas, et j'ai choisi le moins impressionnant, du remaniement des formes réelles soumises à la perception des grands eidétiques.

Exemple relatif à la perception des distances. On tend deux fils verticaux dans un plan transversal, et le sujet perçoit correctement leur intervalle : 5 cm. — On lui présente ensuite un autre couple de fils verticaux, séparés par un intervalle de 6, 8, 10 ou 12 cm., et il en acquiert une image eidétique. Les deux premiers fils, toujours à 5 cm. l'un de l'autre, sont alors remis sous ses yeux et, dans les cas heureux, il voit quatre fils : deux fils réels, réellement distants de 5 cm. et, les encadrant, deux fils eidétiques, distants de 6 à 12 cm. Quelle est, dans ces

conditions, la distance apparente des deux fils réels ? Sous l'action des deux fils eidétiques qui les flanquent, elle grandit, elle n'est plus de 5 cm., mais de 6, 7 cm.

Passons à un exemple de perception eidétique de la grandeur. On sait que les images consécutives, à l'inverse des perceptions, croissent avec la distance, et nous avons vu que les images eidétiques se comportent plus ou moins comme des images consécutives. On présente donc à un eidétique un carré de papier rouge, flanqué, d'assez près, de deux autres carrés, qu'il voit mais ne regarde pas ; on éloigne graduellement le tout. On constate alors que le carré rouge perçu grandit avec la distance ; ses bords atteignent les deux carrés qui l'escortent, ils peuvent même les déborder ou les repousser.

Cet exemple est d'importance, car il permet à l'école de Marburg d'expliquer un fait de tous les instants : sans doute, les dimensions optiques des objets perçus décroissent quand la distance augmente, mais chacun sait quelle remarquable résistance oppose à l'éloignement la grandeur apparente des objets familiers, un homme, un arbre, une tour.

Comment s'expliquer cette opposition : décroissance rapide de l'image rétinienne, relative constance de la grandeur apparente ? Il suffit de se rappeler que l'image eidétique croît avec la distance, et d'imaginer un compromis entre image rétinienne et image eidétique, pour comprendre la constance apparente de leur résultante : la perception ²¹.

Quatrième exemple, relatif aux déplacements apparents des objets immobiles. Quand nous considérons un objet que nous savons fixe, il faut nous mettre dans des conditions très spéciales pour le voir se déplacer. A l'eidétique, rien n'est plus aisé : il mobilise ses images eidétiques avec la même aisance que nous manions nos représentations et nos images consécutives, et il peut, bien qu'à un moindre degré, déplacer ses perceptions. Présentons-lui, entre une étroite fenêtre transversale et un écran lointain, un

21. Freiling fait des réserves sur cette hypothèse et donne finalement une importance surprenante aux simples représentations. Nous voyons l'objet décroître mais nous savons qu'il ne décroît pas.

segment d'un léger fil vertical, immobile. Evidemment, il ne réussira pas à envoyer sa perception du fil réel, comme il le ferait d'une image consécutive, sur l'écran; mais, dans les cas heureux, il pourra imposer au fil des déplacements apparents qui atteignent sans peine 75 centimètres.

Cet exemple de plasticité des perceptions, Jaensch va l'utiliser pour expliquer un autre fait de tous les instants : les objets sont insensibles aux déplacements du regard. Fixons un objet, puis regardons à droite, l'objet ne bouge pas, et pourtant, son image rétinienne s'étant portée à droite de la macula, il aurait dû subir un déplacement apparent vers la gauche. Comment se fait-il, dans les circonstances ordinaires, que les mouvements de nos yeux, de notre attention « périphérique », ne s'accompagnent pas d'un déplacement apparent des objets en sens inverse ?

C'est ici qu'intervient l'eidétisme : le regard à droite, l'attention périphérique déplace les objets vers la gauche; qu'à cela ne tienne, nous venons d'apprendre que le regard, en eidétisme comme en exesthésie, déplace les AB, les VB et même les WB dans sa propre direction : un compromis est adopté et, à la fixité réelle de l'objet, répond une fixité apparente malgré les déplacements du regard et de l'image rétinienne.

Ici encore, on est très tenté, avec Freiling, de réduire le rôle prêté aux images eidétiques et d'opposer simplement la vue du déplacement à la notion de la fixité, ceci neutralisant cela. Le Tout ou Rien psychologique nous incline à trouver fort improbable — la perception décroissant et l'image consécutive ou eidétique croissant quand la distance croît — que le résultat soit un compromis entre la puissance de la perception et la faiblesse d'images naissantes. De même, la perception se déplaçant en sens inverse du mouvement du regard, et les images consécutive et eidétique dans le même sens, il paraît très improbable que le résultat soit toujours un compromis entre les déplacements en sens inverse et égaux de la puissante perception et de la naissante image eidétique. La perception ne l'emporterait-elle pas plutôt sur des images qui ne sont encore, en présence de l'objet, que des êtres possibles ? Il n'y aura pas compromis, le Tout ou Rien jouera, quelque

chose sera neutralisé et inhibé, très probablement l'image « AB » ou « NB » ; la perception l'emportera, l'objet décroîtra comme la géométrie l'exige, il se déplacera en sens inverse du mouvement du regard.

C'est précisément ce qui se passe, et si on a tant de peine à voir un objet décroître quand la distance croît, ou se déplacer en sens inverse du regard, c'est qu'on le regarde mal. Quand, regardant, à gauche, une fleur de la tapisserie, on porte le regard à droite, on cesse de regarder la fleur de gauche, on regarde les fleurs successives. Si on vide suffisamment le champ du regard et si on combine convenablement distances, positions, repères, direction du regard et direction de l'attention, on doit voir les objets décroître et se déplacer comme il convient.

J'installe devant moi, au *punctum proximum*, mes deux index, horizontaux et bout à bout. Je les regarde en vision monoculaire, puis, décollant l'index droit, je l'éloigne peu à peu du *punctum proximum*, en maintenant toujours son horizontalité et son bout à bout *visuel* avec l'index gauche. Bientôt, cet index droit me paraît ridiculement petit ; et il n'est passé que de 20 à 50 cm. de l'œil. Pour bien voir décroître un grand chêne quand la distance croît, il faut voir à la fois ce chêne près de nous et son image à 100 mètres.

Je tiens mon crayon, vertical, à 30 cm. de mes yeux, toujours en vision monoculaire. Devant moi, au delà du crayon, il n'y a rien, il y a le ciel homogène, et je neutralise de mon mieux ce qui occupe la périphérie du champ visuel. Je déplace l'œil, à droite et à gauche, tout en regardant toujours le crayon. Il subit aussitôt, en sens inverse du mouvement de l'œil, d'amples et brusques déplacements, que je perçois, que je ne peux pas ne pas percevoir, qui sont des perceptions pures et toutes puissantes. — Quand on écarte le regard d'un objet fixe, si on regarde successivement les objets qui se présentent à la macula on a une perception de succession, exclusive ici de la perception de mouvement ; mais je ne crois pas qu'il soit très difficile d'obtenir cette dernière, en déplaçant lentement et régulièrement les yeux et le regard le long d'une ligne horizontale.

La perception de la constance des dimensions de l'objet malgré l'accroissement de la distance, et de sa fixité malgré les mouvements de l'œil, est une perception « secondaire », fragile; on retrouve aisément la perception primitive et pure et l'on voit alors combien arbitraire et impossible est l'action réductrice prêtée aux images consécutives et eidétiques. Elles ne sont pas plus absentes de la perception primitive que de la perception secondaire et devraient aussi bien stabiliser celle-là que celle-ci.

Un plus grand rôle encore est réservé à l'image eidétique. Une fois créée, elle ne reste pas inerte sous les yeux du sujet; elle change sans cesse et nous allons voir quel précieux service nous rendent ses transformations.

Présentons à l'enfant la silhouette d'un cheval, tête haute, cavalier en selle. En image eidétique, il peut fort bien arriver que le cheval broute et que le cavalier soit retourné sur sa selle, face à la queue de la bête. Présentons au sujet un F, il revoit un Γ , un $\mathbf{L}$, ou même un $\mathbf{J}$, et le cheval perçu tout à l'heure peut reparaître les quatre pattes en l'air.

On observait jadis des « hallucinations » de ce genre dans le service de Charcot. On n'a pas tardé à soutenir qu'il ne s'agissait pas de visions, de perceptions visuelles, mais de comportement perceptif, d'attitude, de conduite, de délusion, de mensonge même, le sujet acceptant ou prévenant la suggestion, et disant, croyant, « je vois », alors qu'il ne voit rien et n'a que la conduite, extérieure et quelquefois intime, de la perception.

Qu'en est-il en Eidétique? N'ayant jamais rien observé de semblable je ne peux en décider.

Ces remaniements de l'image, Jaensch les utilise en passant pour contribuer à expliquer le singulier et si fréquent phénomène de l'écriture en miroir chez l'enfant; mais leur fonction est autrement importante.

Un objet nous est présenté une première fois, sous un certain aspect; c'est un cheval noir, de profil, debout, la tête haute. Son image eidétique se dessine et, avec cette image, l'enfant va jouer, lui imposant une foule de changements d'attitude, de forme, d'orientation. — Rappelons-

nous maintenant que les images eidétiques suivent certaines lois de la perception : un cercle qui tourne sous nos yeux donne une ellipse et il en est de même de l'image eidétique d'un cercle. — Grâce à ce fait, les déformations, rotations et culbutes de l'image eidétique d'un objet ne sont pas perdues ; et le jour où un objet, analogue et différent, nous sera présenté, les mécanismes de la reconnaissance pourront jouer ; nous n'avons perçu qu'un cheval, une seule fois, sous un seul aspect ; grâce au souvenir des jeux de son image eidétique, nous reconnâtrons tous les chevaux, dans toutes les attitudes.

Nous avons vu l'image eidétique varier en sens inverse de la perception naïve, et obtenir finalement la constance de la grandeur et la fixité des objets perçus, malgré les variations de la distance et les mouvements des yeux. Maintenant, l'image eidétique varie comme les objets, et loin d'imposer à la perception la fixité que nous constatons tout à l'heure, elle lui donne toute la souplesse de l'objet.

L'image eidétique intervient enfin dans le domaine de l'action. Quand un animal cherche à atteindre un objet éloigné dont le sépare un obstacle, il fait preuve de deux inaptitudes : il sait mal choisir un objet convenable, un bâton assez long, par exemple ; il ne sait guère écarter les obstacles. L'eidétisme va contribuer à nous expliquer ces déficiences.

Montrons à un eidétique une pomme et une canne à poignée courbe : dans l'image eidétique, la canne accroche la pomme et le tout glisse vers le sujet. Présentons-lui une pomme et une ficelle ; il arrive que la ficelle, dans l'image eidétique, forme boucle autour de la pomme, et que le tout se transporte vers l'enfant, sans même que la ficelle perde ses sinuosités et se tende.

Dans la dernière partie de cet exemple, se réalise, en eidétisme, un fait impossible dans l'action réelle : la prise d'un objet plus ou moins lourd par une ficelle qui l'attire à nous sans se tendre. L'image eidétique montre au sujet la réalisation optique d'un désir, et ce succès visuel suffirait, en psychologie animale, pour déclencher l'action qui le copie : le singe cherche à atteindre la pomme avec

n'importe quoi et n'importe comment. Quelle que soit l'impuissance des outils employés à satisfaire son désir dans la réalité, ils le réalisent en image eidétique ; il compte donc sur son accomplissement dans le réel matériel.

Quant à l'inaptitude à écarter les obstacles, voici comment on pourrait tenter de l'expliquer : si, entre la pomme et l'enfant, on intercale une caisse, la pomme n'en glisse pas moins vers le sujet, et disparaît derrière la caisse ou la contourne. Pour que l'obstacle eidétique s'écarte, il faut que l'attention puisse abandonner un moment la pomme et travailler à déplacer l'image eidétique de l'objet gênant. C'est de cette complication que serait incapable l'attention de l'animal, rivée sur l'objet convoité.

Je ne veux pas explorer plus avant les horizons ouverts à l'école de Marburg par l'image eidétique des petits Allemands ; les exemples précédents suffisent à nous imposer l'examen d'un dernier fait, où nous trouverons l'essentiel de l'eidétisme.

Perception et représentation, si profond que soit l'abîme qui les sépare chez l'adulte banal, seraient les produits de dissociation d'une unité primitive, d'un état originel unique qui les portait en puissance, état qui se révèle à nous dans l'image eidétique et dont l'enfant et le « primitif » nous montrent au moins les traces. Certains enfants n'auraient ni images consécutives, ni représentations, ni perceptions classiques, mais seulement des images eidétiques mal dissociées ; et, dans les cas moins purs, l'unité primitive se trahirait à ce fait que les représentations, les images consécutives, les images eidétiques, et même quelques perceptions se comporteraient de façon identique dans les diverses épreuves que nous avons mentionnées. Quand un enfant est encore près de l'unité primitive, ses images consécutives ne grandissent pas assez avec la distance, mais ses perceptions, loin de décroître quand la distance croît, grandissent plus ou moins ; mal évolué est aussi l'enfant dont les représentations, pareilles à des images consécutives, se déplacent et s'inclinent avec les mouvements des yeux et de la tête ; se souviennent également de l'état originel les enfants qui copient en miroir,

à qui les objets apparaissent plus ou moins colorés, plus ou moins grands, plus ou moins distants, plus ou moins écartés, plus ou moins fixes, plus ou moins droits ou courbes qu'ils ne sont en réalité; encore mal préparé à séparer les divers états de sa mémoire est l'eidétique auquel on fait lire **MOTOR** et qui, les yeux fermés, lit et voit malgré lui, **MOTOR**. Chez tous, la représentation et la perception se trouvent encore en état « d'intégration »; leurs perceptions sont encore plastiques et se laissent modeler par leurs représentations; leurs images eidétiques, fluide outil aux mille transformations, n'ont pas encore achevé le triple travail de décomposition, de mise en ordre et de reconstruction du donné qui préside à la perception et à l'action de l'adulte.

Cette croyance en un état primitif et neutre qui se dédoublerait peu à peu en perception et image, nous l'avons déjà trouvée chez Russell. Appuyée chez Jaensch sur l'image eidétique, elle peut paraître moins incertaine. C'est pour la défendre que les fidèles de l'eidétisme se sont efforcés de porter à cent le pourcentage des eidétiques, en y incorporant de force des « eidétiques latents » et en comptant comme exemples d'eidétisme net et franc des observations où il n'y a visiblement que représentation et image consécutive. — Henning, qui croit à cette unité originelle, constate qu'elle semble exiger, chez l'enfant eidétique, l'absence d'images consécutives négatives²²; et Kiesow rappelle à ce sujet qu'il a décrit l'image négative jusque chez l'enfant de quatre ans. Pour lui, si elle était vraiment l'état primitif unique, l'image eidétique serait plus facile à mettre en évidence. Les adultes, pourrait-il ajouter, les papas et les mamans, qui copient si soigneusement leurs enfants, qui sont à l'affût de leurs réactions spontanées, auraient depuis longtemps publié leurs images eidétiques, les auraient cultivées, auraient peut-être été obligés de les combattre et de les guérir. — Schroff²³ va jusqu'à menacer toute la construction de Jaensch en écrivant qu'il n'est pas possible de parler d'une tendance spéciale à l'eidétisme chez l'enfant, et qu'un grand nombre d'appa-

22. Der Geruch, 1924, 289. — 23. Psycho. Forsch., VII, 1925, 266.

rentes images eidétiques ne sont que des images consécutives. Le fidèle Kiesow enfin ²⁴ trouve les statistiques de Jaensch trop belles. « ... bei einer Statistik muss nach meinen Erfahrungen vielleicht mit grösserer Vorsicht verfahren werden als namentlich bei den ersten Arbeiten der Marburger Schule geschehen zu sein scheint... Ich bin der Ansicht dass Jaensch aus den erwähnten Ersuchsergebnissen mehr herausliest als darin enthalten sein dürfte. Vor allem scheint mir dass die berechneten Prozentsätze welche sich in den betreffenden Arbeiten finden, noch einer strengen Kontrolle zu unterwerfen sind ».

A chaque pas, Jaensch a rencontré et combattu l'objection inévitable : vos sujets sont trop jeunes, ils observent et comprennent mal ou trop bien et répondent à votre gré. Contre ce reproche, Jaensch accumule les faits qui lui permettent d'affirmer que l'enfant observe, comprend et répond correctement. Ses sujets sauraient, mieux que bien des adultes, qu'on ne « voit » pas une image visuelle; ils distingueraient, en critiques avertis, entre perception, image consécutive, représentation et image eidétique; ils se montreraient enfin, au cours des expériences, plus conscients, plus éveillés, plus normaux, au laboratoire qu'en classe.

Mais cela ne suffit pas pour écarter l'objection dernière, et Jaensch ne manque pas d'indiquer les précautions qu'il a prises contre elle : ne pas dire à l'enfant ce qu'on veut de lui, ne rien lui révéler de la technique et du but des expériences ou de leurs résultats éventuels; lui poser le minimum de questions et les plus anodines possibles, n'expérimenter sur les perceptions qu'après avoir opéré sur les images eidétiques, etc., toutes mesures grâce auxquelles l'école de Marburg croit pouvoir affirmer qu'elle a évité le plus grave danger de ces recherches : la suggestion.

Ma statistique personnelle est négative. En voici pourtant les éléments :

24. *L. c.*

Mes jeunes collaborateurs, 175 garçons et 25 filles, appartenaient à cinq écoles primaires : trois écoles de Rennes et deux écoles de Paris ; ils avaient de neuf à quinze ans lors de l'observation, la plupart étaient très normaux et aucun n'était franchement anormal ; nulle idée préconçue n'a présidé à leur choix, et leurs professeurs les ont pris au hasard des classes sans intervention de ma part ; ils ignoraient les recherches de laboratoire et n'avaient été soumis à aucune investigation psychologique antérieure ; leurs écoles étaient enfin de celles où l'on s'efforce de concilier l'étude théorique et livresque avec la culture de la spontanéité. Chaque enfant quittait à son tour classe ou récréation et se rendait dans la pièce où nous allions travailler, pièce quelconque et, toujours, familière aux élèves. Nous nous mettions aussitôt à la besogne, soit seuls, soit en la présence, jamais intimidante, de un ou deux témoins de mon « objectivité ²⁵ ».

Je dois une mention particulière à l'un d'eux. Le docteur Freiling, de Marburg, un des principaux collaborateurs de Jaensch, un des auteurs de la théorie de l'Eidétisme, a bien voulu examiner avec moi 55 petits Parisiens et m'assurer que nos techniques et nos conclusions individuelles concordaient.

Je remercie également le professeur Jaensch. Par ses conseils et le matériel qu'il a bien voulu m'envoyer, il a permis à nos observations respectives de devenir aisément comparables.

L'enfant s'installait près d'une fenêtre, face à un pupitre garni d'une feuille de papier gris homogène venu du laboratoire du professeur Jaensch.

Il n'est pas indispensable, loin de là, m'a appris le docteur Freiling, d'avoir un « fond » d'une très grande surface, et un pupitre de 40 centimètres de côté suffit largement. Il ne faut pas non plus être exigeant sur la planéité et même l'homogénéité de l'écran. Au début je me désespérais d'une tache ou d'un pli. M. F... m'a rassuré.

25. Je remercie M. Louin, professeur à l'Ecole Normale de Rennes, M. Locke, de l'Université de Chicago, et M^{lle} Prodhomme, du précieux concours qu'il m'ont prêté.

Quels objets va-t-on montrer à l'élève et que lui dira-t-on ? Avant de le détailler, je dois rappeler de quoi il s'agit. L'écologiste va regarder des « images » et, après qu'on les aura enlevées, il tâchera de les « revoir », devant lui, sur l'écran, non pas à titre de représentations mais de perceptions, comme on voit une image virtuelle, une image consécutive.

Puisqu'on va lui demander de voir un objet usuel absent, il ne faut pas qu'il soit tenté de confondre « voir » et « se représenter » ; aussi, pour atténuer ses inexactitudes verbales, lui révélera-t-on ses images consécutives, magnifique exemple d'objet absent mais toujours visible, parfait moyen d'apprendre à bien distinguer entre deux façons d'avoir conscience de l'objet qui n'est plus là : la représentation et la « perception sans objet ». Quand l'enfant aura compris cette distinction — il la comprend d'avance, immédiatement, naturellement, — on aura toutes raisons d'espérer qu'il saura nous révéler clairement ses images eidétiques, ses hallucinations, s'il en a.

Que va-t-on mettre sur l'écran ? Au maximum de simplicité, c'est un carré de papier rouge de 5 cm. de côté ; et celui dont j'ai usé venait du laboratoire de Jaensch. Ce sont ensuite, et toujours dans le domaine des surfaces plus ou moins homogènes, des découpages de silhouettes d'animaux, pris dans une attitude que l'on souhaitait amusante, teintés de rouge, de bleu ou de jaune, et où tranchaient, en noir ou blanc, quelques vifs détails : l'œil d'un lapin facétieux, les moustaches d'un chat, les « baleines » des « ailes » d'une chauve-souris. C'est un lapin rouge soufflant dans une trompette jaune, c'est un couple de lapins, l'un jaune, l'autre bleu, c'est une chauve-souris jaune, c'est un chien jaune affolé, trois petits ballons à la queue, bleu, rouge et vert ; tout cela ne dépassant pas 6 cm. dans la plus grande dimension.

Un peu plus compliqués sont des dessins venus du laboratoire du professeur Jaensch. Dans un carré de 8 cm. de côté s'esquisse, en teintes discrètes, un coin de ville ou de campagne où des silhouettes vigoureusement noires jouent une scène familière. C'est, par exemple, endormi sur un banc de square, un chemineau déguenillé, les souliers

bâillants, musette et canne torse à terre, sous le regard de deux agents; au loin, un facteur arpente la route, de vastes lettres à la main; tout au fond, sous le porche d'une église à horloge et blason, c'est la silhouette d'une femme, un panier sur la tête. Un marronnier, une pelouse, égaient la scène et ses noirs personnages.

Ces vignettes allemandes étaient bien accueillies des enfants et mes dessins français ne se prêtaient pas mieux à l'image consécutive, à la représentation, à la description orale.

Viennent enfin les dessins d'une physionomie moins conventionnelle. C'est, sur fond noir, une grande épée blanche à garde dorée qui transperce deux cafards et trois énormes rats, convulsifs et sanglants, les moustaches striant le fond de leurs quadruples traits. C'est, pour les filles, le Petit Chaperon Rouge, fort gentiment dessiné, coloré et modelé dans un médaillon rond de 6 cm. C'est une série de dessins faisant histoire sans paroles. C'est enfin, je le cite pour mémoire, n'ayant pas eu à m'en servir, le schéma d'un instrument de laboratoire, ensemble incohérent et inextricable, pour l'enfant, de lignes et de couleurs.

Avec ces quelques objets, on vise à mettre en évidence tantôt d'ordinaires souvenirs, tantôt des images consécutives, tantôt et surtout des images eidétiques, des hallucinations. Je ne reviens pas sur la technique de Jaensch, sur les dessins et les façons de les regarder qui favorisent tour à tour l'image consécutive, l'hallucination et la représentation, sur la lutte contre la suggestion, sur les raisons de croire que l'eidétique « voit », a une hallucination et ne se borne pas à se représenter un objet, sur les moyens d'établir qu'on a bien affaire à des images eidétiques et non pas à de simples représentations, que le sujet, menteur, confus ou suggestionné, présenterait comme des visions. Du reste, soit dit en passant, la lutte contre la suggestion ne doit pas viser des hallucinations suggérées mais le « je vois » du sujet qui ne voit rien. Suggérée ou non, une hallucination est toujours une hallucination, pourvu qu'elle soit bien une sensation sans objet. Le difficile est de savoir si le suggestionné qui dit « je vois », et qui a la

conduite de la vision, voit effectivement. On a, avec la même conviction, soutenu « oui » et « non », sans résultat décisif.

Jaensch conseille de commencer par révéler à l'enfant ses images consécutives et, pour cela, de lui faire fixer, pendant quinze à vingt secondes, le centre du carré de papier rouge. Après ce travail, quand l'enfant, après l'enlèvement du carré rouge, aura vu surgir, sur l'écran gris, un beau carré vert, il saura parfaitement ce que c'est que « voir » un objet qui n'est plus là, il sera aussi renseigné qu'on peut l'être sur la différence entre « je vois » et « j'imagine ».

Malgré les avantages de cette entrée en jeu qui montre tout de suite à l'enfant de quoi il s'agit et permet d'aller vite, j'ai préféré commencer par solliciter l'image eidétique; j'ai fait examiner librement, sans fixation, pendant dix à vingt secondes, un objet assez complexe, réservant pour plus tard la surprise des images consécutives. Procéder ainsi, éviter la trop rapide rencontre de l'image consécutive, donner d'emblée à l'enfant la chance de découvrir les images eidétiques, lui montrer un dessin amusant et lui demander ensuite, devant l'écran vide et gris, « vois-tu quelque chose ? », c'est, me semble-t-il, chez ce sujet neuf, favoriser les réponses positives. On aura toujours le temps de soumettre le jeune chercheur à la critique et à la discipline un peu ankylosante des métethèmes. Sans doute, dira-t-on, mais ne faut-il pas combattre au plus tôt toute menace de confusion entre « je vois » et « j'imagine ? » Ne faut-il pas donner immédiatement à l'enfant le moyen de défense qu'est la connaissance de l'image consécutive ? Ne faut-il pas redouter avant tout la suggestion ? — Certes, mais il est peut-être bon de chercher d'abord à obtenir le plus grand nombre possible de « je vois », quitte à les critiquer ensuite et à séparer les mensonges, les réponses inexactes par suggestion, etc., des images eidétiques suggérées et des images eidétiques spontanées. — Il ne faut pas être paralysé par la crainte de la suggestion et l'école de Marburg a bien fait de ne pas se laisser inhiber par ce danger. C'est ainsi que M. Freiling aurait voulu me voir employer le mode de

recherche suivant : on entre dans une classe, on monte en chaire, on présente aux trente élèves, sur l'écran gris, le carré rouge, on ordonne à la classe de bien fixer, et, l'objet supprimé, on invite ceux qui le voient toujours, vert ou rouge, à se compter. — Je n'ai pas eu recours à ce procédé et, sans avoir la phobie de la suggestion, je ne l'ai pas cherchée.

Autant les textes de l'école de Marburg témoignent de rigueur et de prudence dans la recherche, autant M. Freiling m'a paru audacieux. Le procédé ci-dessus en témoigne. Même impression quand je le voyais mettre le sujet dans la pénombre, incliner l'enfant sur l'écran obscurci et questionner, à voix lente, à voix basse, pendant de longues minutes. Ne doit-il pas être difficile, quand ces procédés ont fourni une masse de cas d'étude, d'y discerner les menteurs, les délusifs, les suggestibles et les eidétiques ? Je regrette que M. Freiling n'ait pas eu l'occasion de me montrer comment il opérait ce choix puisque, même avec ces particularités de technique, notre recherche ne nous a donné aucun cas positif.

Dès que s'est établi, entre l'observateur et l'enfant, le ton de la conversation, de la collaboration, le premier dit à peu près ceci : « Nous allons chercher à savoir si l'on peut encore voir une chose quand elle n'est plus là... Je vais te montrer ce dessin et tu le regarderas bien. Je l'enlèverai, tu regarderas toujours le papier gris et tu me diras si tu vois quelque chose ou si tu ne vois rien ».

Là-dessus, on présente à l'enfant le couple, bleu et jaune, de lapins dansants, et on l'invite à regarder librement, sans fixer. Après quinze à vingt secondes, on enlève le dessin, et, pendant que le petit observateur, les yeux à l'écran, regarde, on le questionne, lentement, doucement, avec des silences. « Vois-tu quelque chose?... Regarde bien... Fais un effort... Tu te rappelles?... De quelle couleur étaient-ils?... De quel côté était le jaune?... Regarde toujours le papier gris, sans t'occuper de moi... Tu sais bien... Les oreilles, les moustaches?... Essaie de les dessiner par la pensée sur le papier... Essaie de reconstruire les lapins avec les yeux... Dis-toi, voilà les oreilles, les moustaches... Arrives-tu à voir?... Si c'est oui, c'est

oui, si c'est non, c'est non... Ne réponds pas pour me faire plaisir... C'est non ?... C'est ton dernier mot ?... J'attends encore un peu... »

Quelles que soient les réponses, on passe à la deuxième épreuve. L'enfant va regarder le même dessin, mais, cette fois, en fixant un de ses points le plus rigoureusement possible.

Si, après l'examen libre des lapins, les réponses ont été négatives, « je ne vois rien, je me rappelle très bien mais je ne vois rien », la deuxième épreuve, génératrice d'images consécutives, montrera au sujet que la première expérience ne dit pas le dernier mot de la question. On peut voir un objet qui n'est plus là et le succès engage à continuer.

Si, au contraire, après examen libre des lapins, l'enfant répond « je vois », la fixation énergique du même objet, en lui révélant l'image consécutive, lui permettra de préciser ses connaissances, ses distinctions et ses futures déclarations; il ne dira plus « je vois » par confusion verbale.

L'enfant fixe donc un point du couple de lapins, un point noir sous la bouche du lapin jaune et, après vingt à trente secondes d'une fixation aisément rigoureuse, on le met en présence de l'image consécutive. Chacun connaît les particularités de celle-ci : le lapin de droite, le lapin jaune, est devenu bleu, et le lapin de gauche, le lapin bleu, est devenu jaune. Quant aux détails, œil, nez, moustaches, leur réapparition ne peut être que rarissime.

L'enfant cherche et suit sa post-image, et on lui pose quelques questions : « Vois-tu les lapins ? De quelle couleur ? De quel côté est le jaune ? Vois-tu les moustaches ? Tu te les rappelles ? Ces trois poils qui barrent la joue du lapin... Fais comme si tu les voyais... Dessine-les avec tes yeux sur la figure du lapin bleu. Les vois-tu ? » Il est aisé de s'éterniser sur ces questions, l'image consécutive durant volontiers une minute et plus.

L'image consécutive des lapins précisée, leur rôle n'est pas toujours terminé; et la séance continue souvent par un deuxième examen libre du même dessin. On voit, en effet, sans autre éclaircissement, que la situation du sujet

qui cherche une image eidétique diffère selon qu'il a déjà fait ou non connaissance avec l'image consécutive.

Pourquoi avoir choisi deux silhouettes animales accolées, l'une jaune, l'autre bleue, agrémentées de détails en noir : deux lapins, l'un à droite, jaune, l'autre, à gauche, bleu, les museaux barrés de précises moustaches noires ?

On sait déjà que l'image consécutive de cet objet consiste en deux silhouettes, l'une, celle de droite, bleue, l'autre, celle de gauche, jaune, sans que, règle quasi universelle, aucun des traits noirs reparaisse. Il m'a semblé qu'un tel dessin favoriserait, chez l'enfant, la tendance à neutraliser l'image consécutive négative, complémentaire et incomplète, au profit de l'image consécutive positive de Jaensch ou de l'image eidétique aux inépuisables détails.

Résumons, après ces indications concrètes, la première série d'épreuves :

1° Examen libre, pendant dix à vingt secondes, d'un dessin de 5 à 6 centimètres de diamètre, amusant si possible, de teinte vive et homogène, avec quelques détails tranchés.

2° Fixation, pendant vingt à trente secondes, d'un point de ce même objet.

Si on n'obtient pas d'image consécutive nette, on « entraîne » le sujet à l'aide d'une surface colorée plus simple, mais on ne passe pas outre avant d'avoir obtenu l'image consécutive de l'objet principal.

3° Retour, facultatif, à l'examen libre du même dessin.

4° Examen libre ou fixation, facultatifs, d'un dessin plus complexe, mais appartenant au même groupe, le chien jaune aux trois ballons, par exemple.

On accompagne chaque examen de questions et d'encouragements, en évitant, avant tout, d'inhiber les sujets.

— Tous ont obtenu de belles images consécutives négatives, et quatre fillettes de neuf à douze ans m'ont admirablement dit, après fixation du chien aux trois ballons : « Le chien jaune est devenu bleu, le ballon vert est rose, le ballon rose est vert et le ballon bleu est jaune », ordonnant

ainsi images consécutives et représentations dans un ordre parfait.

— Aucun écolier n'a obtenu d'image consécutive positive, contrairement à ce qu'a observé Jaensch. Tous nos sujets, après fixation d'un objet, ont réagi comme des adultes et ont toujours obtenu des images uniquement négatives.

— Passons à l'image eidétique, et réservons trois enfants pour les étudier individuellement.

Sur 197 de nos 200 sujets, 187 n'ont rien présenté qui rappelât l'image eidétique.

Dans dix cas, après le premier examen libre, l'enfant a déclaré « revoir » l'objet, et, dans six de ces cas, l'examen de l'image consécutive s'est accompagné de l'affirmation : « Je vois les moustaches ».

Chez ces dix sujets, quand la promenade du regard sur l'objet paraissait avoir déterminé, au lieu d'une simple représentation ou d'un fugitif métsthème, une image eidétique, une hallucination, une perception sans objet, on procédait, comme de coutume, à l'examen avec fixation, à la recherche de l'image consécutive, et, bien certain que cette image était négative, on revenait enfin à l'examen libre du même dessin : « Tu n'es pas fatigué de revoir les lapins?... Bon, tu vas les regarder encore, sans fixer. Maintenant que tu sais bien ce que c'est que voir un objet qui n'est plus là, tu me diras tout à l'heure si tu les vois encore... Regarde bien, sans fixer... Là! J'enlève... Regarde bien le papier gris... Vois-tu toujours les lapins?... Dans ton imagination ou sur le papier ? »

Loin de favoriser et d'assurer les réponses positives, cette épreuve les a complètement éliminées. Non seulement les 187 élèves qui n'avaient rien vu lors du premier examen n'ont rien vu lors du second, mais les 10 enfants qui avaient déclaré « voir » ont repoussé cette expression des faits après leur deuxième examen libre du dessin : « Tout à l'heure, je m'étais trompé... je ne voyais rien, je croyais qu'il fallait voir ». « Je voyais un lapin bleu et je croyais que c'était le bleu, mais c'était le jaune ²⁶ ».

26. Cas où l'examen libre a provoqué une faible image consécutive.

Mêmes résultats quand on a voulu savoir si l'image consécutive négative des lapins, cette tache bleue et jaune, peut se compléter des détails figurés en traits noirs, les moustaches par exemple. Les six sujets qui avaient affirmé les revoir se sont joyeusement soumis à une deuxième épreuve de fixation du même objet et... ils n'ont pas revu les moustaches. « La première fois, je m'étais trompé... je ne les voyais pas... je les vois en esprit... en mémoire... en idée... en imagination... dans ma tête ». — J'ai même été étonné de la pauvreté de l'image consécutive de tous les sujets. Sans doute, il n'est pas très facile d'y faire apparaître des détails, l'œil, la bouche, les moustaches; on y parvient pourtant. Aucun de mes sujets n'y est parvenu.

Il n'est pas impossible d'obtenir plus de précision verbale, et quelques sujets, de dix ans aussi bien que de quinze, l'ont obtenue spontanément et d'emblée. L'enfant, aux prises avec la représentation des lapins, la reconstruit du regard sur le papier gris et répond : « Je les vois très bien. C'est-à-dire non. Je les vois sur le papier, mais dans mon esprit. Sur le papier, je ne vois rien ».

Ces propos signifient : « Je vois une surface grise et j'y projette la représentation des objets que je viens de voir; mais cette représentation, tout extériorisée, objectivée et projetée qu'elle soit, reste une représentation et n'est pas du tout une hallucination ». « Je les vois très bien ». Tu les vois?... « Ou... ou... oui... » Sur le papier ? « Oh non ! » Où les vois-tu ?

A cette question a d'ordinaire répondu : « dans mon esprit, ma mémoire, ma pensée, mon idée, mon imagination, ma conscience »; seuls, un sujet de treize ans et un sujet de quinze ans ont répondu par l'absurdité traditionnelle : « dans ma tête »; quelques-uns enfin ont opposé à l'absurdité de la question un silence étonné et respectueusement désapprouvateur. Tous ont compris qu'il était aisé et même inévitable de projeter sur le papier et d'y reconstruire avec les yeux le souvenir d'un objet, mais que les notions de localisation et d'étendue changeaient de sens quand on passait de la sensation à l'image et qu'il était

déraisonnable de vouloir loger sensations ou représentations dans la tête.

Les résultats de cette première série d'épreuves sont donc très simples.

Cas observés : 197.

Images consécutives négatives : 197.

Images consécutives positives : 0.

Images eidétiques : 0.

« L'entraînement » a été mortel aux apparences d'eidétisme du début de quelques observations.

J'ignore ce qu'aurait causé la fatigue.

Ce qui va maintenant changer, ce ne sont ni les procédés ni les résultats, mais seulement les dessins offerts à la curiosité de l'enfant et quelques détails d'observation.

Lorsque, en cinq à dix minutes de travail, on s'est débarrassé du carré rouge, de la chauve-souris, des lapins et du chien aux ballons, on propose au sujet une des vignettes allemandes, le mendiant endormi sur son banc par exemple.

On retrouve naturellement l'examen libre qui sollicite l'image eidétique en évitant l'image consécutive, l'examen avec fixation d'un point, précisément générateur de cette image consécutive, un dernier examen enfin du même objet, libre ou avec fixation, parfois précédé de quelque épreuve récréative.

L'enfant sait désormais de quoi il s'agit. On lui a révélé ses images consécutives, il connaît la marche de l'expérience, il connaît nos questions et les réponses possibles, il sait que tout tourne autour de « voir » et « imaginer ». Là-dessus intervient le dessin du mendiant, précédé de ces quelques mots : « Tu vas bien regarder ce dessin, puis je l'enlèverai, et tu me le décriras comme si tu le voyais sur le papier gris, en disant, je vois ceci, je vois cela ».

Après vingt secondes de contemplation libre du dessin, le sujet, les yeux rivés à l'écran, commence sa description. Quand ses « je vois » spontanés sont épuisés, on achève la revue de ses souvenirs par quelques questions encourageantes : « Vois-tu autre chose ?... Au fond, il n'y a pas

encore quelqu'un ?... Sous le banc, tu ne vois rien ?... Tu me parles d'une canne. Est-elle comme toutes les cannes ?... A quoi reconnais-tu des agents ? » Puis viennent les questions délicates. Cependant que l'enfant est invité à regarder toujours et à chercher encore, on lui murmure : « Tu m'as dit je vois et tu m'as donné beaucoup de détails. C'est bien. Voyais-tu ou imaginais-tu ?... Regarde bien. Le bras pendant du mendiant ? Tu le vois ?... Fais effort pour le voir. Reconstruis-le... ». Bref, on cherche l'image eidétique non sans discrètement orienter l'enfant vers elle.

Cette tâche remplie et quels que soient les résultats de l'examen libre, on passe à la fixation du même dessin. Son image consécutive « normale » montre, sur le fond gris, un carré foncé entouré d'une auréole claire et, dans ce carré noirâtre, quatre à cinq silhouettes blanchâtres. Les détails teintés, arbre, pelouse, banc, ne reparaissent pas, et le mendiant semble flotter dans l'espace.

Ces détails ordinairement absents sont précisément ceux qu'on cherche à retrouver dans l'image consécutive que contemple l'enfant. « Tu vois le mendiant. Sur quoi est-il couché ? Sur un banc ou sur rien du tout ? Vois-tu le banc ? Essaie de le voir. Dessine par la pensée le dossier qui traverse la feuille. Fais un effort. Dis-toi : je veux voir le banc, le bonhomme est couché dessus, il faut que je le voie ». Positive ou négative, cette épreuve était renouvelée, soit aussitôt, soit après un exercice inédit d'examen libre. Quand elle avait été négative, on disait : « Tu as vu le bonhomme mais tu n'as pas vu le banc. Nous allons recommencer et, cette fois, tu me diras si tu réussis à attraper le banc ». — Quand, au contraire, l'épreuve avait été positive, c'est-à-dire quand le banc avait reparu, on disait : « Tu as vu le bonhomme et tu as vu aussi le banc. C'est très bien. Nous allons recommencer, en faisant bien attention au banc. Tu regarderas bien et tu me diras oui ou non. Voici le problème : on revoit le mendiant, peut-on revoir le banc ? » Naturellement, la fixation portait sur la zone contestée.

— Si on jugeait enfin à propos de faire faire un deuxième

examen libre de la même vignette, c'est en des termes équivalents qu'on le préparait.

Voici les résultats :

Mes petits « primaires » m'ont donné du dessin allemand des descriptions où se révèlent naturellement une mémoire visuelle et une aptitude au compte rendu oral très diverses. L'exemplaire moyen présente à peu près la forme suivante :

« Un homme est couché sur un banc. De chaque côté, il y a deux agents. Un facteur porte une lettre. Au fond, sous une porte, il y a une femme avec un papier sur la tête » — ? — « C'est un... chemineau... » — ? — « Il est déguenillé » — ? — « Ils ont un sabre » — ? — « C'est une église » — ? — « Sous le banc, il y a un sac et une canne » — ? — « Je ne sais pas » — ? — « Je ne me rappelle pas ».

Bref on obtenait d'ordinaire une description systématique et abstraite, assez abstraite parfois pour que l'enfant fût incapable de dire à quoi il avait reconnu des agents.

Quelquefois, quels que fussent l'âge, les aptitudes au dessin, les images consécutives et la tendance à dire « je vois », les vingt secondes d'observation libre permettaient une description très riche et très concrète. En voici un exemple, chez un enfant de douze ans, mauvais dessinateur, à images consécutives très pauvres, et obstinément rebelle à mes discrètes poussées vers l'eidétisme. « Sur un banc, un peu brun, je vois un mendiant couché. Il a la tête droite, avec un chapeau sur les yeux. Ses genoux sont un peu relevés. Ses chaussures laissent voir ses orteils. A droite, un gardien présente le doigt. A gauche, le gardien regarde. Plus loin, je vois un facteur. Il a une grande lettre dans chaque main. Au fond, dans une porte, une ménagère avec un panier sur la tête » — ? — « Un square » — ? — « Un marronnier » — ? — « Il y a deux bancs » — ? — « Du gazon » — ? — « Son bras gauche pend » — ? — « Sous le banc, il y a une serviette et une canne » — ? — « Une canne comme un serpent ».

La description, tout en restant systématique, peut être autrement organisée que de coutume. Au lieu de dire : « On voit un chemineau sur un banc, à chaque bout du banc un agent, sous ce banc une musette », l'enfant dira :

« On voit deux hommes de chaque côté d'un banc; sous ce banc, une musette; sur ce banc, un chemineau. — Autre exemple : « Au fond, on voit des maisons... Plus près... Puis du gazon et un arbre... Devant, un banc. Sur ce banc... ».

Les descriptions incohérentes ne sont pas impossibles. Je n'en ai jamais observé. Naturellement, les erreurs sont fréquentes et il y en a pour tous les goûts. La musette est souvent un chien, la canne torse peut être un serpent, et j'ai vu mendiant couché et musette rester deux singes, l'un sous le banc, l'autre sur le banc et, tous deux, assis.

Les erreurs ont été aussi nombreuses et aussi fortes avec des dessins français, modelés et normalement teintés. Devant le Petit Chaperon Rouge, une fillette ne peut aller au delà de « une petite fille en rouge tient quelque chose ». Quelle est cette petite fille ? L'enfant, capable de raconter « Le Petit Chaperon Rouge », n'a jamais pu le dire. Dans les aventures du petit Tom, une broche, posée sur deux X et portant un homme en train de cuire, parmi de farouches anthropophages, reste longtemps, malgré « les nègres qui vont manger le petit Tom », un je ne sais quoi, un paquet, une machine, un treuil.

On a vu que de décisifs « Je me rappelle très bien mais je ne vois rien », coexistaient volontiers avec des souvenirs visuels luxuriants. Une belle mémoire visuelle est très compatible avec un dessin pitoyable, de pauvres images consécutives et un comportement eidétique obstinément nul. On sait aussi qu'on peut être grand coloriste et parfait dessinateur avec une fort médiocre mémoire concrète et, plus précisément, malgré une indigente mémoire des formes et des couleurs. De leur côté, les images consécutives les plus riches vont fort bien avec la pire mémoire visuelle, et, enfin, les réponses eidétiques les moins réservées sont volontiers le fait des enfants aux souvenirs visuels les plus lacunaires, les plus flous, les plus abstraits.

Les descriptions que réussissaient les sujets ne nous disant pas grand'chose de leurs images consécutives ou eidétiques, tâchons d'étudier un peu moins indirectement ces images.

Dans 191 des 197 cas dont il est ici question, l'enfant a spontanément et immédiatement décrit une image négative : silhouettes blanchâtres sur fond noirâtre. Six fois sur 197, aux questions concernant la couleur du carré et des personnages, il a été répondu : « le carré est... blanc... les personnages sont... noirs... ».

On approuve ces réponses et, après ou sans intermède, on recommence l'épreuve de fixation du même dessin. Mais on y prélude par quelques précisions et la correction de surprenantes erreurs sur les gris clairs, les gris foncés et les clartés du local ou l'on opère.

Ainsi préparée, l'ultime épreuve de fixation de la vignette allemande donne 100 pour 100 d'images négatives. Les cas aberrants ont disparu.

Il ne reste plus qu'à demander à l'enfant, tout doucement, sans lui dicter son dernier mot, si ses deux réponses successives et contradictoires se valent, ou quelle est la bonne. Réponse unique : la première fois comme la deuxième, l'image consécutive était négative ; mais l'enfant, de crainte de se tromper, de mal voir, de déplaire, de se contredire, répondait « foncé » devant la post-image qu'il voyait blanche de l'objet qu'il savait noir.

— Quelle est la richesse de ces images négatives et se compliquent-elles d'éléments eidétiques ?

Dans 6 des 197 cas visés ici, l'image consécutive ne s'est pas limitée aux silhouettes noires, et s'est étendue au dossier du banc, accessoire électivement fixé. On sait à quelles questions répondait « je vois le banc », et comment, après ou sans entr'acte, on revenait à la fixation de la région litigieuse en chargeant l'enfant de résoudre lui-même « la question du banc ». Le résultat a été constant : les cas douteux ont disparu, l'image consécutive s'est dépouillée de ses apparents éléments eidétiques, le banc n'a plus été revu.

Je m'en suis étonné. « Tu m'as dit : je vois le banc ; tu me dis : je ne le vois pas... Tout à l'heure, le voyais-tu?... » « Nnnnon... » « Est-ce que tu ne disais pas la vérité ? » « NNNon ». Telle fut la dernière réponse à des questions cordiales, amènes, dénuées de toute ironie, à un constant appel à la collaboration.

Sur les 191 écoliers qui avaient terminé leur première épreuve de fixation sans voir le banc, 20 voulurent spontanément fixer de nouveau le dessin de ce meuble. Je n'ai pas besoin de dire qu'il n'en obtinrent jamais la moindre image eidétique, pas plus que la moindre image consécutive; ce qui m'a un peu étonné, car, si on le veut bien, on l'obtient assez aisément.

— Quelle est enfin la part des images consécutives ou eidétiques lorsque l'enfant, après examen libre du dessin, en projette ses souvenirs sur l'écran, on sait parmi quels silences, quelles remarques, quels encouragements, quelles insinuations? 193 fois sur 197, malgré les plus riches représentations visuelles, la plénitude verbale de la description, l'énergie de l'affirmation « je dessine la scène avec les yeux sur le papier », l'enfant a toujours conclu, définitivement et obstinément « je ne vois rien », ou « je vois très bien le dessin sur le papier, mais en esprit ». Mon plus beau cas de négation de l'image eidétique fut celui d'un élève de quatorze ans, aux images consécutives indigentes, mais à bonne mémoire visuelle. Fertile en « je vois très bien sur le papier en esprit », il s'est trouvé être un de ces écoliers qui lisent la leçon qu'ils récitent sur l'image du livre ouvert devant eux à la page marquée, « tout ça en esprit, sans rien voir ».

Cette obstination de l'image eidétique à rester « latente » s'est vigoureusement exprimée chez deux écoliers qui m'arrivaient, ardents et renseignés, riches des confidences de leurs camarades. Tous deux, au cours d'une lente et pénible lecture de représentations, eurent le « Ah! » révélateur d'un fait nouveau. Chez le premier, venait de surgir la représentation — toujours la représentation — de la musette du mendiant; chez l'autre, une image négative s'éveillait, tardive, et ranimait le paresseux défilé des images noétiques.

— Mais si 193 enfants sur 197 n'ont pu avoir d'images eidétiques, quatre ont dit « je vois ». Ici encore, un deuxième examen libre du même dessin, après prise de contact avec l'image consécutive, nous a valu le dernier mot de l'enfant : « Je ne vois rien et, la première fois, je n'avais rien vu ».

Jusqu'ici, la recherche des images eidétiques chez 197 élèves d'écoles primaires, à Paris et à Rennes, élèves de neuf à quinze ans, mis en présence de silhouettes noires sur fond clair ou de silhouettes animales à détails vifs, uniformément et vigoureusement teintées, a donc conduit à de très simples résultats :

Représentations visuelles très variables, aisément projetées sur le fond.

Images eidétiques nulles.

Soit dans les entr'actes des épreuves précédentes, soit comme récréation finale, on montrait des gravures aux couleurs et au dessin moins simplifiés : les trois rats transpercés par une épée, l'histoire sans paroles, le Petit Chaperon Rouge. Les résultats furent ceux qu'on peut maintenant prévoir et quelques particularités méritent seules quelques mots.

D'ordinaire, les dessins dont il s'agit, dessins français, n'ont pas été sensiblement mieux décrits que les silhouettes allemandes; mais j'ai souvent noté que, de deux gravures paraissant également propices aux talents narratifs de mes sujets, l'une était lamentablement mutilée, l'autre brillamment racontée. Je n'insiste pas sur cet exemple de l'opportunité d'épreuves multipliées et variées, et me borne à rappeler la prédominance des descriptions systématiques et abstraites, avec quelques détails très concrets.

Les images consécutives des dessins complexes furent toujours négatives et n'abritèrent jamais rien qui rappelât une image eidétique. Questions, encouragements à « voir », efforts de l'enfant, furent également vains; ma très bienveillante neutralité ne réussit pas à transformer les représentations en hallucinations; les représentations les plus objectivées, les plus projetées, les mieux « construites avec les yeux sur le papier » ne se firent jamais images eidétiques. Les trompeuses et fugitives apparences d'images consécutives positives ou d'images eidétiques, rares au cours des premières épreuves, plus rares au cours des secondes, ont entièrement disparu ici, au terme de la recherche, chez l'enfant entraîné.

Je dis « entraîné ». Je n'ai jamais critiqué l'enfant, je n'ai jamais paru douter, je ne lui ai jamais dit « non », ou « si ». Cependant, chaque fois que j'ai soupçonné la fatigue, chaque fois que j'ai senti chez l'enfant un début de confusion mentale, forte et dangereuse cause de réponses positives, chaque fois que j'ai craint des « je vois » auxquels je n'aurais pu faire plus de crédit qu'à ceux de mes aliénés, chaque fois que l'enfant m'a paru cesser de se critiquer spontanément, j'ai remis la suite au lendemain. Quant à la durée totale d'une séance, séance presque toujours suffisante au défilé total des épreuves, elle n'a jamais dépassé vingt minutes, et, règle générale, douze à quinze minutes ont permis d'en finir.

C'est précisément quand il s'est agi du rythme de l'observation que M. Freiling, mon collaborateur, a esquissé une critique. Sans doute, dans 54 des 55 cas que nous avons étudiés ensemble, nous avons été immédiatement d'accord pour conclure que ces enfants n'étaient pas plus eidétiques que des adultes ordinaires. Mais M. F... aurait quelquefois voulu me voir prolonger les silences. Quand l'enfant, rivé à l'écran, y cherchait l'image de l'objet, s'il m'arrivait de lui dire « cherchez bien, j'attends votre dernier mot », M. F... aurait voulu que mon attente dépassât les dix à quinze secondes que je lui accordais encore.

Autre désir : me voir modifier plus souvent l'éclairage, l'obliquité, la distance de l'écran sous les yeux de l'écopier à la poursuite de l'image, me voir créer la pénombre, le silence, le vide autour d'un regard fixe, d'un souvenir. M. Freiling aurait également voulu me voir poursuivre mes recherches dans les lycées ou collèges et non pas seulement dans les écoles primaires. Je l'ai tenté mais me suis heurté au refus de l'administration, refus très fortement motivé : les familles trouvent déjà les programmes trop chargés, elles pourraient croire à des mesures d'intelligence ou à de l'orientation professionnelle...

Restent trois enfants, Br..., P... et Ba..., observés avec M. F..., à Paris.

— Br... a neuf ans et demi. Après examen libre de la chauve-souris jaune, il la « voit » encore, jaune. Mais on

recourt à la fixation du carré rouge, et Br..., renseigné sur l'image consécutive, déclare, à propos de la chauve-souris, qu'il s'est trompé, a mal répondu, n'a rien vu.

L'examen libre et la fixation des lapins lui donnent les résultats habituels : pas d'images eidétiques, et une image consécutive négative, sans détails.

On passe à l'examen libre du mendiant, et, dans sa lutte avec le vide de l'écran, l'enfant commence par une assez pauvre description. On insiste, et après quelques questions, lentes, prudentes, neutres mais encourageantes, l'enfant finit par déclarer qu'il voit l'image sur l'écran. On ombre celui-ci, et peu à peu, l'indigente description initiale s'enrichit de détails concrets : le mendiant, dont on ne savait que dire, a les jambes fléchies et son bras gauche pend à terre ; la canne est torse, l'église, d'abord invisible, montre une horloge et un blason... ; puis, lentement, tout disparaît.

La fixation du même dessin donne une image consécutive de richesse normale.

Le surlendemain, nous reprenons l'examen de Br...

La fixation des lapins donne une image négative, mais, invité à écarter la tête de l'écran, le sujet déclare : « C'est un peu plus petit ». On renouvelle alors l'épreuve de fixation du carré rouge et on en fait projeter l'image au plafond : elle est plus grande. On revient enfin à la fixation des lapins et Br... éloigne la tête de leur image : elle est plus grande. Était-elle plus petite ou plus grande lors de la première épreuve ? Il ne sait.

Le voici devant une vignette allemande à silhouettes, et poussé à vérifier le résultat de l'avant-veille. Il a dit « je vois », il va s'efforcer de voir et de donner une réponse très sûre. Comme l'avant-veille, on encourage et on respecte ses longs efforts, mais aucune image eidétique ne le récompense. On lui demande alors avec précaution si, l'avant-veille, il a vu ou imaginé. Il imaginait, « c'était comme aujourd'hui », et c'était pour nous plaire qu'il répondait « je vois ». « Eh bien ! nous allons essayer avec le dessin que tu as vu mercredi. Regarde-le bien et tu nous diras si tu revois ou si tu imagines ». L'enfant contemple le mendiant de Jaensch et, cette fois, précise qu'il n'en obtient

aucune image eidétique et que, mercredi, il n'en a pas obtenu plus qu'aujourd'hui.

M. F..., qui avait activement collaboré avec l'enfant, conclut qu'il était inutile d'insister : « cas négatif pour ma statistique ». Il résulte de cette conclusion que la méthode de M. F..., malgré mes réserves, est bonne, et que les innombrables eidétiques de l'Ecole de Marburg n'ont pas été cherchés à la légère.

— P... a onze ans. Il vient d'examiner la chauve-souris jaune et répond : « ... Je ne vois rien... Si... un peu... jaune ». On s'assure que la fixation de ce dessin fournit une image négative croissant avec la distance, et on tente un deuxième examen, libre, de la chauve-souris : pas d'image eidétique, mais une vague et brève image consécutive grise.

Un premier examen libre du mendiant de Jaensch ne donne pas d'image eidétique. De même, après examen libre d'une scène de l'histoire sans paroles, on obtient des « je vois » tardifs, qui cessent quand on éloigne ou obscurcit l'écran.

On termine enfin par deux examens, libre et avec fixation, des lapins. L'enfant n'en obtient pas d'image eidétique, mais, devant l'image négative, il « voit » les moustaches.

Deux jours après, devant les mêmes dessins et d'autres, l'enfant décrit à M. F..., et à moi-même, les images négatives et les représentations habituelles. Pas la moindre image eidétique.

Précautionneusement interrogé sur les réponses de l'avant-veille, il déclare qu'elles n'exprimaient pas la vérité. — Le directeur de l'école nous apprend alors que P... est un maître du mensonge et que son air candide fait chaque jour des dupes et trompe les plus avertis.

— Ba... est un jeune homme de quinze ans, bon élève, très intéressé par nos recherches, et que le directeur nous présente comme un aimable gavroche, un « titi », ravi d'un rôle à jouer, mais, croit-il, franc et sérieux.

Nous commençons par la chauve-souris. Son examen libre provoque une représentation banale, et sa fixation une image négative extrêmement tenace, qui va compromettre l'épreuve des lapins. Après leur examen libre, en effet, on obtient leur représentation et l'image négative... de la chauve-souris.

On arrive à la pièce de résistance : le mendiant. Son examen libre permet à Ba... une description suffisante, et il assure : « je vois ». Après deux minutes de repos, M. F... engage Ba... à imaginer le mendiant, et celui-ci reparait aussitôt : « je le vois ». « Imaginez un objet familier » ... « Le voyez-vous ? » ... « Oui... C'est une fiasque ». Nous insistons pour avoir des détails, et l'incertitude des réponses nous conduit à la conclusion provisoire : une image eidétique grise, homogène et de dimensions indéterminables.

On reprend une deuxième fois la vignette du mendiant. Ba... la fixe vingt secondes et revoit le carré et les silhouettes ; le carré « très foncé », mais « moins foncé que le fond » ; les silhouettes « claires », mais « plus foncées que le fond ! » Le banc est là, avec sa teinte naturelle, mais brusquement, la chauve-souris efface tout !

M. F... intervient et demande à Ba... d'imaginer un 2. Il le voit, « noir ». Un 3 ? Il apparaît, « brun ». Un i ? Le voici, « bleu ». Un a ? Le voilà, « vert ». Un u ? Il surgit, « brun », et je note en passant que M. F... prononçait ces lettres et chiffres très lentement, avec des longues démesurées.

Je mis fin à ce jeu, et Ba... paraissant désireux de poursuivre, je lui fis fixer une dernière fois le chemineau de Jaensch ; il maintint ses premières réponses. Cependant le facteur avait disparu.

On termina par vingt secondes de fixation du carré rouge. Quatre-vingt-dix secondes après, son image verte faisait place à une image noirâtre qui durait quatre minutes, Ba... restant capable, après deux minutes de repos, de la retrouver, toujours noirâtre.

Le surlendemain, je suis seul avec Ba... ; nous causons, et j'apprends que la reviviscence de ses images le gêne

quelquefois : quand il regarde une affiche, elle le suit, sur le pavé, sur les maisons.

Nous fixons dix secondes le couple de lapins : « On n'a pas pu l'étudier la dernière fois, on va voir s'il reparaît. Nous allons travailler notre problème avec lui ». Le résultat est une image négative sans détails. Les moustaches, vivement représentées, restent invisibles.

Le chien aux trois ballons, dont quelques fillettes ont tiré de parfaites images négatives, est fixé à son tour. « Je vois du bleu, le ballon de droite est jaune, celui du milieu est gris ». « Et celui de gauche ? » « Il est... vert ». La réapparition de cette couleur constituant une image positive, nous insistons : « Vert ? » ... « Je ne sais pas. Je ne vois pas bien ».

Nous passons à l'examen libre d'une vignette allemande à silhouettes, celle dont les sujets d'Allport extrayaient l'image eidétique des seize lettres d'un mot allemand inconnu d'eux. Ba... déclare obtenir la représentation d'une partie des détails et la vision des autres, de « Gartenwirtschaft » en particulier, dont il ne peut néanmoins lire aucune lettre. Quant à la fixation de ce dessin, elle fournit un carré foncé où les silhouettes noires s'esquissent en « blanc », sauf l'une d'elles, qui reparaît en noir. L'inscription ne reparaît pas.

Vingt secondes d'examen libre de l'épée transperçant trois rats aboutissent à une image négative classique : l'épée blanche devient noirâtre, le fond noir est maintenant clair et les personnages restent à l'état représentatif.

L'évocation de la fiasque ramène les réponses de l'avant-veille, et celle des lapins ressuscite (sous forme d'image eidétique ?) l'image négative obtenue au début de la séance : un nuage bleu et jaune sans le moindre détail.

Une troisième séance a lieu, trente-six heures plus tard, avec M. F... et un de ses amis.

Cette fois, les examens libres nous valurent des représentations quelquefois compliquées d'images négatives, et les fixations aboutirent à des images négatives pures. Seuls, les souvenirs de la fiasque et du mendiant, évoquée ou vu dans les séances précédentes, persistent à se dessiner sur le

papier gris. — Réserve faite de ces deux fragments, stéréotypés, Ba... se comporte de plus en plus comme un adulte normal. Il reste plein d'ardeur, mais est rougissant et un peu gêné.

Voici la conclusion de M. F... : « Il y a eu des images eidétiques au début, mais les conditions affectives favorables à leur épanouissement ont disparu ». De mon côté, je crus devoir rapprocher Ba... des sujets doués un instant de pseudo-images eidétiques, d'images eidétiques... psychiques, sujets comparables aux pseudo-hallucinés de Kandinski ou de Baillarger, qui disent « j'ai vu, j'ai entendu », et qui peuvent être amenés à reconnaître « je n'ai rien vu ». Ces images eidétiques psychiques seront reconnues pour telles ou disparaîtront à mesure que les épreuves se préciseront et que s'éveillera l'esprit de collaboration critique à la solution d'un problème. Je n'allai pas jusqu'au terme de ce rapprochement, et Ba... reste un cas inutile et douteux.

Au total, on a recherché ici les images eidétiques par des procédés constants, voisins de ceux que recommande l'école de Marburg, en liaison avec elle, avec la collaboration étroite d'un eidéticien, en s'efforçant de respecter la spontanéité des sujets, de leur laisser tous leurs moyens, d'en faire des collaborateurs.

Les résultats ont été les suivants :

Nombre de cas observés : 200.

Images consécutives : présentes chez tous les sujets, dans toutes les épreuves, et toujours négatives.

Les images consécutives positives de Jaensch n'ont jamais été observées.

Images eidétiques : 199 cas négatifs et un cas douteux.

Ce que j'ai uniquement obtenu, après critique spontanée par le sujet de ses erreurs verbales, ce sont des post-images négatives, réduites au minimum de complexité. Jamais mes sujets n'ont obtenu les images consécutives relativement complexes qu'obtient aisément un adulte un peu averti; jamais, en complétant leurs pauvres post-images négatives par des représentations, ils n'ont pris ces images noétiques pour des images eidétiques, encore moins esthésiques.

Les chiffres et les faits cités ici ne me permettent pas de taxer d'erreur Jaensch et ses élèves. Quoi qu'on pense de la pédagogie, de la psychologie et de la philosophie un peu mythiques qu'ils ont édifiées sur les images eidétiques, je ne crois pas qu'on puisse sommairement attribuer à l'erreur, au mensonge, à la suggestion, les innombrables cas positifs de leurs statistiques. Il faut poursuivre les observations, et les conclusions exactes sortiront d'elles-mêmes des faits bien observés.

Travail de Cramaussel.

M. Cramaussel, à Montpellier, a également collaboré avec M. Freiling, et cherché avec lui les images eidétiques²⁷. — Les sujets étaient des élèves d'écoles primaires et supérieures, âgés de dix à dix-neuf ans. C... n'en indique pas le nombre. Il précise qu'une séance à domicile et une séance au Lycée n'ont rien donné. Les séances utiles ont eu lieu au laboratoire. Huit ou dix sujets sont réunis dans une salle d'attente, ils en sortent un par un et n'y reviennent pas. Quelques personnes assistent à l'expérience. La méthode suivie est celle de Marburg. Parmi les dessins, citons un Petit Chaperon Rouge et une Femme Arabe. L'épreuve individuelle dure de quelques minutes à quelques quarts d'heure.

« Les faits positifs sont inégaux et leur pourcentage incertain (assez faible semble-t-il, peut-être 10 ou 12) ». Trois des faits sont détaillés, les voici :

« Sujet 3. — M^{lle} de B., 16 ans 4 mois.

Examen du petit Chaperon Rouge, 30 secondes.

Pendant 60 secondes, rien.

Voit le loup... la gueule ouverte, la langue sort, rouge, pendante... Les dents d'en haut... Les oreilles raides (non penchées)... l'œil vers la petite fille... les pattes... le corps... la queue... (Les pattes sont marron... pas de même nuance... les plus foncées sont celles de derrière, celles du deuxième plan, puis celles du premier plan)... La petite fille a un chapeau rouge... un panier (marron clair)... Dedans... (des légumes)...

27. Journal de Psychologie, 1926, p. 1003-1010.

(la robe est rouge, le tablier bleu... Ne voit pas le corsage)...
Ne voit plus aussi bien.

Les légumes, la robe rouge, le tablier bleu sont inexacts.

Deuxième présentation, 3 secondes.

Rien... De nouveau le loup... seulement la moitié du corps.

On éloigne le carton.

Voit tout le corps... un peu les pattes.

On rapproche.

Plus rien.

La femme Arabe, 20 secondes.

Voit la couleur verte de la porte... la femme sur un plan noir... la robe est marron.

On éloigne.

(Cela diminue). La femme n'a pas de chaussure... (Ne remarque rien aux pieds). Paraît découvrir les anneaux des chevilles... (L'enfant a des cheveux rouges)... un béret rouge... un vêtement marron clair. Les jambes, le bras au cou de la mère... Elle a sur la tête un petit châle gris... le fond est noir... La porte se dessine... C'est une arche... avec des sculptures... (Pas d'inscription).

Il y a une inscription en bas de la carte, en dehors du dessin. Il n'y a pas de sculptures à la porte.

Sujet 4. — M^{lle} J., 14 ans 11 mois

Le petit Ch. R., 30 secondes.

Rien. Après 1 minute 5 secondes, il lui semble voir une tête... indistinctement... Voit les oreilles (Ne voit pas la gueule, sait qu'elle est ouverte, la langue sortant.) De la petite fille, voit la silhouette, pas les couleurs.

La femme Arabe, 30 secondes.

Après 1 minute, rien. Teinte du carton un peu plus pâle, d'un gris un peu vert. (Ne voit ni ne sait la couleur de la robe.)

Sujet 8. — M^{lle} F., 18 ans.

Le petit Ch. R., 40 secondes.

Après 1 minute, croit voir le loup aussi grand, non plus grand que la petite fille... Coiffure rouge, cheveux un peu marron, châtaîns. Corsage... Sabots... Ruban rouge aux cheveux... Panier, avec un bouteille verte... Feuillage vert.

La femme Arabe, 37 secondes.

Voit le papier plus clair... Ne voit pas bien ce qui est dessus.

Nouvelle présentation du petit Ch. R., 10 secondes.

Voit mieux. (Ne pourrait pas dessiner)... Aurait pu la première fois.

Troisième présentation, 50 secondes.

Essaie de dessiner ce qu'elle voit... Mais cela se déforme à mesure... Cela change de place... vers le bas... Voit surtout les contours. Tout disparaît après 2 minutes 10 secondes. Essaie de revoir. Rien. (Je vois dans moi... devant (?) mes yeux... la forme d'une carte, là, dans ma tête.)

Quatrième présentation, 35 secondes. Imagine, ne voit pas... Voit le loup comme au cinéma, une silhouette, une ombre chinoise... Quand j'imagine, je vois les couleurs. Quand je vois réellement sur le papier, je vois sans couleur.

Deuxième présentation de la femme Arabe, 30 secondes. Voit... Cela disparaît... Voit les cheveux... la figure plus foncée... Se déplace, descend. Image consécutive négative.)

Cinquième présentation du petit Ch. R., 35 secondes. Ça bouge... Quelque chose se dessine ici... On ne voit pas comme l'autre fois... »

Sur le sujet 4 : les silhouettes indistinctes, incolores et incomplètes apparues 1 m. 5 s. après l'examen du dessin peuvent être des images consécutives négatives tardives ou tardivement perçues, comme j'en ai souvent observé sur moi-même.

Sur le sujet 8 : le petit chaperon rouge est présenté cinq fois. La première, après 40 s. d'examen du dessin et 1 m. de recherche d'une image, le sujet « croit voir le loup, plus grand que la petite fille ». C'est tout pour le loup. Les détails sur la petite fille sont un peu plus riches. — A la deuxième présentation du petit chaperon rouge, la jeune fille « voit mieux, ne pourrait pas dessiner... aurait pu la première fois ». On regrette l'absence de précision sur le « voit mieux ». — La troisième fois, la jeune fille « essaie de dessiner ce qu'elle voit... mais cela se déforme à mesure... cela change de place... vers le bas... Tout disparaît après 2 m. 10 s. ». — A la quatrième présentation, « Imagine, ne voit pas... Voit le loup comme au cinéma, une silhouette, une ombre chinoise. Quand j'imagine, je vois les couleurs. Quand je vois réellement sur le papier, je vois sans couleur ». Faut-il appliquer cette remarque à la première description donnée par le sujet ? Il s'agirait alors d'une N. B. tardive complétée par la pensée. C... fait cette réflexion à propos du cas 3²⁸. — Dernière présentation du petit chaperon rouge : « ça

bouge... quelque chose se dessine là... On ne voit pas comme l'autre fois ». Je retrouve là un fait que j'avais noté : ce qui peut d'abord paraître ou être une AB, s'affaiblit, s'efface, disparaît, ne se présente plus que comme NB ou VB à mesure que les épreuves se renouvellent.

M. C... ne parle pas de NB lorsque le petit chaperon rouge est assez net pour provoquer un essai de dessin, mais se déforme et se déplace sous le regard. Il écrit pourtant, à propos d'une réapparition de la femme arabe : « ... se déplace, descend (image consécutive négative) » et, plus loin, « a fixé la bouche de l'enfant. Une tache verte (image consécutive positive ?) ».

Sur trois cas retenus comme exemples d'eidétisme je crois donc devoir en rejeter deux ; ces deux sujets n'ont eu que des images consécutives et des représentations.

Reste le cas 3. Après 30 s. d'examen et 60 s. de recherche de l'image, il semble vraiment qu'une image eidétique soit apparue. « La langue sort, rouge, pendante... Les dents du haut... les oreilles raides ». L'inexactitude de « robe rouge » et « tablier bleu » a son intérêt, mais n'a rien de décisif en faveur du diagnostic : NB. — Le petit chaperon rouge est présenté une deuxième fois, 3 s. seulement, et la jeune fille ne revoit rien, ou presque rien et très fugitivement. On reconnaît ici l'appauvrissement d'hypothétiques AB à mesure que les épreuves se répètent, et la nécessité d'un examen assez prolongé pour obtenir de bonnes images eidétiques d'un dessin familier et qui en a déjà fourni.

M. C... discute ses observations. Il envisage la possibilité de la fraude : « elle paraît peu vraisemblable étant donnée la tenue des sujets... cependant, le désir de jouer un rôle, l'emploi d'un talent scénique supérieur ne sont pas impossibles ». — Il recourt aux procédés habituels de contrôle : « confrontation... avec les lois connues des images consécutives ». Il estime « saisissant » le résultat de l'épreuve suivante : le sujet voit l'image ; à son insu l'écran est retourné, tête en bas ; l'image reparait, tête en bas. Je n'ai rien observé de tel et n'ai pu éviter d'exprimer à M. C... des doutes sur la signification de cette épreuve. — Il craint La Suggestion, « produite par nos questions, notre insistance, le temps laissé au sujet. Mais l'explication paraît

mal convenir à l'allure des faits, à leurs éclipses, à leurs retours, au dédoublement des formes et des couleurs », aux réapparitions partielles, progressives, du dessin. — Quant à la confusion avec l'image mentale, il la croit avec raison très improbable et il écarte, comme fréquent dans l'histoire de l'image mentale, un prétendu critère de l'image eidétique : l'apparition successive des détails.

Comme Jaensch enfin, il écarte l'hallucination. Pourtant, si l'image eidétique est une perception sans objet, elle est une hallucination, et l'hallucination est une image eidétique, à moins qu'on ne réserve « hallucination » aux images eidétiques délirantes, prises pour l'objet. Kiesow²⁹ s'étonne du refus de Jaensch et estime, avec Urbantschitch, le fondateur, que l'image eidétique est bien une hallucination. L'absence de délire, pourrait-il dire, la persistance de l'image sous les yeux du sujet, la possibilité de l'examiner, de la décrire et de la critiquer sans qu'elle disparaisse, sa soumission à la vue et à l'intelligence du sujet, en font une hallucination d'espèce supérieure, très différente sans doute des absurdes et capricieuses apparitions des intoxiqués, mais non pas radicalement différente.

M. C... me fait enfin quelques critiques : le langage que j'ai tenu à mes sujets était de nature à les suggestionner. Comme je l'ai dit et crois l'avoir fait, si j'ai tenté de suggérer quelque chose, c'est l'image eidétique, sans sortir du domaine de la persuasion, sans entrer dans celui de l'hystérogénie et de l'hypnose ou de « l'hypnoïdisation ». — J'aurais eu tort de commencer l'épreuve par l'examen libre de dessins complexes et la recherche de l'image eidétique, et non pas, comme tout le monde, par la fixation du carré rouge et la recherche de l'image consécutive. J'ai dit pourquoi je l'ai fait : pour favoriser la réponse positive. — J'aurais enfin, malgré les réclamations de F..., accordé seulement 10 à 15 s. à mes sujets. Il est vrai que je ne leur ai parfois laissé que 10 à 15 s., mais pour dire leur dernier mot, quand, après examen libre ou fixation, ils avaient fouillé l'écran pendant deux ou trois minutes, au cours de séances de dix à quinze minutes.

29. L. C.

Après un doute sur l'eidétisme de ses sujets, M. C... termine ainsi : « on peut supposer :

« Que les images eidétiques, qui, par certains caractères, ressemblent soit aux images consécutives, soit aux images mentales, ne sont pas génétiquement intermédiaires entre les unes et les autres.

« Que ces images tiennent à un retour de sensations incomplètement effacées, retour peut-être provoqué par quelque image mentale inconsciente, mais vive et animée de sentiment ».

Argelander, rendant compte des travaux français sur l'eidétisme, dans la *Zeitschrift f. Psychologie*³⁰, revue si souvent consacrée aux travaux de l'Ecole de Marburg, estime, à propos du travail de M. C..., que « die mitgeteilten Protokolle von 9 Personen sind auch in den 3 Fällen wo teilweise ausführlichere Schilderungen des Bildes gegeben werden nicht überzeugend ».

Cherchant la place des AB entre les NB et les VB, Craussel ne veut pas décider de leur degré d'originalité, mais estime qu'elles ne sont pas « génétiquement » intermédiaires aux images consécutives et mentales. Personne n'a jamais affirmé cela, et ce que Jaensch soutient, c'est l'antériorité génétique de l'Eidétisme. L'image eidétique engendrerait les autres. Elle leur serait intermédiaire comme la mère entre ses deux filles, ou, plutôt, entre ses trois filles : la VB, la représentation, la fille sage, à qui l'avenir appartient ; la WB, la perception, la fille folle, l'idée confuse des philosophes ; la NB enfin, la post-image, le sous-produit.

M. C... appelle la AB un retour de sensation provoquée par une image. C'est la théorie que nous avons vue chez Liefmann, c'est la théorie classique de l'hallucination. Puisque M. C... paraît l'accepter, il nous doit la description de cas positifs plus nombreux et plus décisifs.

Tout en reconnaissant, plutôt implicitement, que l'image eidétique, la Anschauungsbild, la AB, est la reine des perceptions sans objet, la plupart des eidéticiens font d'elle

30. 1928, 107, 5-6, p. 425-426.

un intermédiaire — et peut-être un hybride — entre la représentation et l'image consécutive, comme le jaune, disent-ils, est intermédiaire au rouge et au vert. Et nous avons vu Jaensch décrire des AB « du type T », voisines des NB, et des AB « du type B », voisines des VB. — Qu'est-ce qu'une image eidétique du type tétanoïde, voisine des images consécutives, comme l'orangé est voisin du rouge, sinon une image consécutive plus ou moins compliquée de représentations, $NB + (VB)$? Qu'est-ce qu'une image eidétique du type basedowoïde, voisine des représentations, comme le jaune est voisin du vert, sinon une représentation plus ou moins compliquée d'images consécutives, $VB + (NB)$? Qu'est-ce enfin que l'image eidétique tout court, sinon un mélange d'image consécutive et de représentation, $AB = NV + VB$? Et Jaensch ne pousse-t-il pas à cette conclusion avec ses images consécutives positives et ses images eidétiques négatives?

Une pareille thèse ne peut pas être celle de l'école de Marburg, qui noierait ainsi les images eidétiques dans le mélange des images consécutives et des représentations. La seule thèse que l'on puisse soutenir sans renoncer à l'essence même de l'eidétisme, la seule thèse Eidéticienne possible est la suivante : l'Image Eidétique est une Hallucination, une perception sans objet, une représentation littéralement vue. Cette dernière dénomination, qui vient spontanément sous toutes les plumes, est d'ailleurs très mauvaise, car, si l'image eidétique est vue, ce n'est plus du tout une représentation, et Urbantschitch, Kiesow, ont raison : il y a opposition et au besoin conflit entre l'image eidétique et la représentation.

Une fois établie l'originalité de toute image eidétique possible, on peut reprendre la comparaison avec le spectre solaire et placer le jaune de l'image eidétique entre le vert de la représentation et le rouge de la perception ; VB, AB, WB. « Non » disent aussitôt les Eidéticiens, « c'est l'image consécutive qu'il faut comparer au rouge » ; et on a :

Rouge	Jaune	Vert
—	—	—
NB	AB	VB

La comparaison peut alors se poursuivre, et les mélanges seront sans danger pour l'existence et la spécificité de AB : l'image eidétique du type T se rapprochera de l'image consécutive, comme l'orangé se rapproche du rouge, sans risquer le moins du monde de se réduire au mélange métasthème-représentation, pas plus que l'orange n'est une mixture de rouge et... de vert. L'image eidétique du type T est un mélange d'image eidétique et d'image consécutive, comme l'orange naît d'un mélange de rouge et de jaune.

Même situation à l'autre extrémité : les images eidétiques du type B rejoignent les représentations comme le jaune rejoint le vert ; elles ne sont pas du tout un mélange de beaucoup de représentation et d'un peu d'image consécutive, pas plus que le jaune-vert n'est un mélange de beaucoup de vert et d'un peu... de rouge ; les images eidétiques du type B sont un mélange de représentation et... d'image eidétique, comme le jaune-vert est un mélange de vert et de jaune. — Dans toutes ses vicissitudes l'image eidétique garde toute son originalité ; elle la mêle sans en rien perdre aux images consécutives, aux représentations et aux perceptions, à toutes les images qu'elle a jadis engendrées, et où il nous appartient de la reconnaître.

Nous avons vu la grande construction de Jaensch attaquée sur des points essentiels : la fréquence de l'image eidétique varie de 2 à 100 %, son rôle est tantôt celui d'une mère, tantôt celui d'un sous-produit ; sa personnalité, indiscutable pour les uns, est inexistante pour les autres, emprunt, mélange NB + VB.

C'est ainsi que Allport³¹, qui paraissait accepter sans réserves, dans son premier travail³², les affirmations de Jaensch, semble maintenant faire de l'image eidétique une représentation : c'est, dit-il, un cas limite de la Memory-Image, ce n'est pas une Memory-Image projetée. Il ne reste plus, dira-t-on, qu'à en faire une représentation, avec la conduite de la perception.

Devant le rôle de l'image consécutive dans la bataille de l'eidétisme, on peut se demander si un sujet quelconque

31. Eidetic Image and After Image, *Am. Journ. J. of Psycho.*, 1928, 418-428. — 32. *Br. J. of P.*, XV, oct. 1924, 99-120.

n'aura pas, devant une image consécutive, un comportement eidétique.

C'est ce qui arrive un peu. Rothschild³³, dans un travail consacré à l'influence de la *Forme* sur la post-image, voit les figures, les contours fermés, les Formes ou, plutôt, les *Bonnes Formes*, donner des images consécutives plus complètes et plus stables que les traits épars; et, à égalité numérique de traits, l'image consécutive d'une forme l'emportera sur l'image de traits ne formant pas un ensemble. L'auteur voit des contours donner, en NB, des figures pleines, des « Umrissfiguren » devenir des « Flächenfiguren »; il voit l'image consécutive plus complète et moins lacunaire que la perception. De telles constatations, que nous n'avons pu, il est vrai, confirmer, sont évidemment dangereuses pour la spécificité de l'image eidétique.

On est allé beaucoup plus loin. Schroff³⁴, étudiant l'effet de la suggestion sur l'image consécutive, impose à celle-ci de larges variations de forme et de couleur. Puis, recherchant les images eidétiques sur 300 sujets, il en trouve seulement 10 qui, dit-il, n'ont peut-être pas eu uniquement des images consécutives. Il constate que l'un d'eux a eu cette remarque : « Je croyais que la gravure n'avait pas été retirée », et il conclut :

« Subjektive optische Gesichterscheinungen, die als AB bezeichnet werden, scheinen demnach keine eigensetzlichen Phänomene zu sein, sondern sind wohl Übergangsformen zwischen NB und VB ». L'AB occupe la place du jaune, mais d'un jaune sans spécificité, fait de rouge et de vert, et dans lequel on peut retrouver les constituants. Et pour mieux préciser sa pensée, Schroff représente les VB par un cercle et les NB par un autre, les superpose partiellement et obtient un champ commun, celui des AB, partie des deux cercles primitifs, et non troisième cercle intermédiaire aux deux autres et les chevauchant plus ou moins.

Schroff ne croit pas inutile de préciser qu'il n'a jamais eu le plaisir de noter, comme ont pu le faire Jaensch, Kroh,

33. U. d. Einfluss d. Gestalt auf d. N. B., V. Gr. Arch. f. Opht., 112, 1-28, 1923. — 34. Psych. Forsch., 1926, 260-267, Vorläufige Mitteilungen ü. d. Wirk. d. Suggestion auf N. B.

Zeman, le comportement, réjouissant et convaincant, des bons eidétiques : « Auf freudiges Erkennen und Erstaunen, lebhaftes Deuten und Erzählen wurde vergebens gewartet ».

Au contraire, les réponses sont incertaines et, après quelques questions, inexistantes. Certains qui disent tout voir ne donnent que des détails douteux, tant sous le rapport de la couleur que sous celui de la forme.

Schwab enfin ³⁵, assez hostile à l'eidétisme, avec toute l'Ecole de la Forme, retient pourtant, sur 641 cas, 61 sujets comme paraissant avoir des images eidétiques. Voici quelques-unes de ses réflexions sur leurs réponses : au deuxième jour le nombre des réponses positives diminue beaucoup et la plupart des sujets ne voient plus que des taches. Tel qui dit : je vois le train, ne voit qu'une ligne foncée. Quand Beethoven apparaît, non plus laborieusement, comme il arrive quand jouent les seules représentations, mais tout d'un coup, en image eidétique, le sujet ne peut pas dire s'il se le représente ou s'il le voit. Les prétendues AB sont un chaos d'erreurs où la fabulation semble jouer un rôle considérable : un sujet revoit les deux yeux de Beethoven de profil, un autre le revoit chauve ! un enfant assis sur une chaise devient un enfant sur les genoux de sa mère dont la robe traîne à terre ; un polygone devient un Indien ; l'enfant, plus encore que l'observateur, a soif de détails, et fait des images eidétiques en peuplant de représentations ses images consécutives ou le vide. Il y parvient, dans les cas de Schwab, en prenant une attitude très différente de celle des sujets de Jaensch et des miens : il n'est plus le critique averti qui regarde, les yeux et l'esprit bien ouverts ; il se concentre sur le papier, il ferme à demi les yeux, il s'immerge dans l'objet. Il ne doit pas, « deutlich mit den Augen vernehmen », mais « die Augen verglasen ». Enfin, conclut Schwab, « kein Gewähr dafür gegeben ist dass es sich dabei um eine Wahrnehmung handelt ».

Nous avons vu les efforts des eidologues pour faire de leur image un être premier, une perception sans objet

35. Psych. Forsch., 1924, 321.

qualitativement différente de l'exesthésie et du souvenir. Cette spécificité nous a paru pour le moment douteuse. — Sans doute, en regardant l'objet pour en obtenir une image eidétique, s'efforce-t-on de ne pas obtenir aussi une post-image. Malheureusement l'eidétisme est très souvent étudié avec le matériel qui favorise les images consécutives et dans des conditions dont certaines leur conviennent. — Regardée par le sujet, l'image eidétique pâlit et s'efface d'ordinaire comme la post-image, ne laissant d'elle-même qu'un souvenir; elle suit le regard comme fait la post-image, elle s'incline comme elle quand on incline la tête, varie comme elle quand tourne l'écran où on la projette, grandit enfin avec la distance, non proportionnellement, comme fait la post-image, mais à sa façon et à l'inverse de la perception. Et les inventeurs de l'eidétisme attachent une telle importance au comportement méthesthésique de leur image eidétique qu'ils raisonnent ainsi : la perception décroît quand la distance croît, l'image eidétique croît au contraire avec la distance, il en résulte un compromis ordinaire et familier, la remarquable constance des dimensions apparentes de l'objet, malgré la décroissance de son image rétinienne lorsqu'il s'éloigne; quand l'œil se déplace, l'objet perçu paraît se déplacer en sens inverse, et l'image eidétique dans le même sens, d'où un autre compromis, la fixité de l'objet perçu; la perception primitive et pure varie et se déplace avec l'image rétinienne, l'image eidétique subit des variations inverses de celles de la perception originelle et les neutralise, exactement comme le ferait, si elle était capable de ce rôle, la classique et certaine image consécutive.

On ne s'étonnera donc pas si des auteurs font des images eidétiques ou esthésiques un domaine commun aux images consécutives et aux représentations, des images mêlées de post-image ou inversement, si le pourcentage des Eidétiques varie de 100 à 2 %, si les images eidétiques sont parfois considérées comme des représentations ou comme des images consécutives avec la conduite de la perception.

N'ayant pu faire qu'une série d'observations avec, un moment, la collaboration d'un eidologue, et n'ayant observé que deux cents enfants, nous ne pouvons apporter

la décision. Nous avons dû tout au moins noter que nos sujets ne nous ont pas montré ou affirmé d'images esthétiques.

Ils nous ont pourtant appris quelque chose. L'enfant de sept ans possède une admirable aptitude à distinguer, et à bien dire qu'il distingue les unes des autres ses perceptions, ses post-images et ses images. Mais assez souvent, cette science infuse commence par être voilée. L'enfant, tout le monde le sait, a soif de détails, d'objets, de personifications, d'individus. Aussi lui arrive-t-il parfois de dire d'abord : « je vois », pour répondre bientôt, encouragé à recommencer, à revoir, à vérifier; « je ne vois pas, je ne voyais pas, je croyais qu'il fallait voir; maintenant, je vois, sur le papier, mais en esprit ». Au bout du compte, ses représentations, objectivées et projetées, restent, très purement, des représentations, et ne deviennent pas du tout des hallucinations.

Au début, l'enfant est capable d'erreurs verbales monstrueuses : devant l'objet, il paraît ne pas savoir distinguer le clair du foncé, le lumineux de l'obscur; devant la représentation et la post-image, nous le voyons prendre un chemineau couché pour un singe assis, le noir pour du blanc, le blanc pour du noir, et le bleu pour du jaune. — Invité à voir, d'une attention vigilante et éveillée, encouragé à revoir, mais préservé de toute hypnoïdisation, il ne dira plus « je vois », mais « je ne vois rien, je vois une image consécutive complémentaire, je vois, c'est-à-dire je dessine des yeux sur le papier, je vois très bien, sur le papier, dans mon idée ». Il n'a eu, un instant, que la conduite de l'image esthétique et de la perception sans objet, il n'a eu que de pseudo-images eidétiques ou plutôt des pseudesthésies, plus ou moins compliquées d'images consécutives.

Quel que soit le succès définitif, heureux ou malheureux, de la vaste entreprise des eidéticiens, que la perception sans objet dite image eidétique existe ou non, des sujets peuvent, sans images esthétiques, en avoir la conduite, et se laisser tromper par leurs images et post-images jusqu'à dire, mais réductiblement, « j'ai vu ».

Si le comportement eidétique peut être obtenu par l'association d'images noétiques plus ou moins vives et de post-images, il n'est pourtant pas possible de nier purement et simplement la spécificité des images eidétiques; et on est amené, à propos de l'eidétisme comme à propos des métesthésies, à associer deux affirmations. Les images consécutives ont laissé dire : à tout objet prétend s'opposer une hallucination capable, à son optimum, de le reproduire intégralement; à toute hallucination s'oppose une attitude hallucinatoire plus ou moins aisément réductible.

La situation est la même ici; et l'immense effort de l'école de Marburg empêche de nier la possibilité d'hallucinations pures et parfaites, quasi volontaires et aussi accessibles que les sensations les plus grossières à l'expérimentation. Mais il subsiste une incertitude assez grave pour qu'on recoure enfin au collaborateur ordinaire du psychologue curieux d'hallucinations : le malade.

VIII

LA NEUROLOGIE DE L'HALLUCINATION

Personne ne conteste que l'hallucination n'ait sa neurologie.

Même décidé à chercher son secret dans une psychogénèse, un souvenir, une émotion, un refoulement, un intérêt, une idée fixe, l'inconscient psychologique, aucun psychiatre ne peut oser se désintéresser des conditions ou concomitants organiques de l'hallucination, quand elle veut bien en laisser voir quelqu'un : cataracte, décollement de la rétine, scotome, tumeur de l'hypophyse comprimant le chiasma ou des centres hypniques et peut-être oniriques, hémianopsie par section de la bandelette avec apparitions dans le champ aveugle, thrombose de l'artère cérébrale postérieure avec ramollissement du centre cortical dit visuel, tumeur temporale dont l'extirpation supprime le syndrome hallucinatoire.

Même intimement persuadé qu'un centre affublé du titre de perceptif ne peut être que moteur, et toute l'écorce une machine à réflexes et rien que cela, aucun psychologue ne peut affecter d'ignorer la « rétine corticale ».

Aucune révolution neurologique, aucun démembrement ou remaniement de l'aphasie aux dépens de la spécificité de ses formes et de ses centres n'a pu ruiner la réalité, l'individualité et la localisation des agnosies visuelles; et si on a peut-être eu des idées démodées sur les formes du passé dans l'écorce, personne n'a pu encore se passer d'équivalents cérébraux du souvenir, et d'un mécanisme neurologique de la mémoire.

S'il y a, sur les deux faces, interne et externe, du lobe occipital, deux centres visuels, l'un « perceptif », l'autre « imagitatif », quelque sens détourné que prennent ici ces termes, l'halluciné méditatif veut savoir si c'est plus spécialement à l'un ou à l'autre de ces centres qu'est liée l'histoire de ses visions, et si, par exemple, leurs envers physiologique comporte quelque action de l'esprit sur un centre imagitatif, du centre imagitatif sur un centre perceptif, et du centre perceptif sur la rétine : renversement d'une physiologie qui va plus ordinairement de l'objet à la rétine, de la rétine au centre perceptif, et de là on ne sait où.

Prenant l'exemple privilégié de l'hallucination visuelle, le neurologue commence naturellement par la question suivante : y a-t-il, dans cet appareil visuel qui s'étend de la cornée à la face externe du lobe temporo-occipital, des parties, des segments ou des foyers intéressant plus particulièrement l'hallucination ? On le croit et on a surtout demandé le secret des perceptions sans objet à ce qu'on appelle le centre de la perception visuelle.

Il existe à la face interne du lobe occipital, de part et d'autre de la scissure calcarine, dans les deux circonvolutions qui la bordent, une région très justement et très correctement appelée « rétine corticale ». Le nerf optique, devenu bandelette optique après son entrecroisement, s'est terminé à la face dorsale du cerveau moyen, dans le tubercule quadrijumeau et le corps genouillé externe ; et ce sont les neurones nés dans le corps genouillé, les radiations optiques, qui vont alimenter la rétine corticale.

La destruction de celle-ci, comme celle de l'œil, du nerf optique, de la bandelette, du corps genouillé ou des radiations optiques, entraîne la cécité ; mais toute lésion frappant le cerveau au-dessus de la rétine corticale laisse subsister la vision, et l'atteint, non dans sa matérialité mais dans son esprit, en créant des amnésies et agnosies visuelles.

La rétine corticale occupe donc, dans l'appareil optique, une position privilégiée, et paraît receler les principales conditions cérébrales de la perception visuelle. Il n'est pas étonnant qu'on ait voulu lui laisser le soin de faire la perception visuelle sans objet.

De très nombreux observateurs attribuent ainsi les hallucinations visuelles à la rétine corticale et disent qu'elle connaît parfois une sorte d'épilepsie, soit que sa propre lésion « l'irrite », soit que les lésions de centres sus-jacents lui vaillent des excitations centrifuges anormales, soit que, libérée de ces centres supérieurs et de leur action modératrice, échappée au contrôle, elle manifeste par des visions son « ébriété ».

La théorie de la rétine corticale-mère cérébrale des hallucinations visuelles vaut tout au moins, peut-on dire, mieux que rien et paraît bien être le meilleur provisoire. Il faut cependant retenir la possibilité d'hallucinations visuelles après destruction du centre visuel. Pour « penser anatomiquement » ces visions, on s'adresse alors, au-dessus de la calcarine, à la face externe du lobe temporo-occipital, au pli courbe dit-on, inexactement mais brièvement, à cette circonvolution qui unit la première temporale à la deuxième, à l'extrémité de la première scissure temporale, à l'union des trois lobes occipital, temporal et pariétal, des lobes gnosiques et praxiques... Les lésions qui frappent là et qui respectent rétine corticale et radiations optiques ne suppriment pas la vision mais détruiraient son intelligence, et entraîneraient tout au moins de l'agnosie.

Quand radiations optiques et rétine corticale sont détruites, mortes, des hallucinations sont-elles encore possibles, et faut-il chercher leur cause dans quelque libération des centres occipitaux externes, du pli courbe, des centres gnosiques et imaginatifs de la vision ?

Quand ce sont ces derniers centres qui souffrent, et sont « irrités », ou détruits, observe-t-on encore des hallucinations ? Trouvent-elles l'essentiel de leurs causes dans les centres lésés ? Faut-il au contraire les rattacher à l'activité libérée ou dérégulée des centres sous-jacents, de la rétine corticale en particulier ? Ne doivent-elles rien à l'agnosie, à l'amnésie et à la démence qu'entraînent les lésions des hautes régions cérébrales ? Enfin, pourra-t-on se demander, sont-elles bien des hallucinations, et l'affirmation de Voir ne traduit-elle pas la simple inconscience de ne pas voir ?

D'abord attentifs à l'hallucination visuelle rattachée aux

centres visuels perceptifs et gnosiques, à l'excitation endogène de la rétine corticale, à quelque courant descendant du pli courbe vers la calcarine, à quelque retour, progrès ou régression de l'image à sa sensation originelle, nous aurons à considérer l'autre face de la rétine corticale, la face tournée vers le dehors, et les hallucinations occasionnées par des lésions périphériques de l'appareil visuel, de la cornée au corps genouillé et aux radiations optiques.

Toutes ces visions nous paraîtront avoir quelques traits communs :

L'abondance des photopsies et des sensations élémentaires, c'est-à-dire des sensations visuelles originales, spéciales à l'excitation directe, mécanique, électrique, pathologique... des voies optiques.

La possibilité, pour de nombreuses hallucinations complexes — objets, visages, scènes — d'être des illusions ou des interprétations portant sur des photopsies ou des hallucinations élémentaires.

La parenté de beaucoup de ces hallucinations, complexes ou simples, avec les phosphènes et les images consécutives : elles suivent le regard, elles grandissent avec la distance, elles sont souvent lilliputiennes, elles se forment de préférence dans des scotomes, dans des zones aveugles, comme les images consécutives sur un fond homogène.

Dès qu'il s'agit de visions d'objets et non de simples photopsies, les hallucinations sont favorisées par la démence, par la vieillesse, par les troubles mentaux dont la cécité psychique est le type.

On les retrouverait enfin dans la cécité corticale, et, plus le syndrome démentiel et amaurotique se complète, plus le sujet se montre apte à faire avec rien l'affirmation : « Je vois » ; avec rien, c'est-à-dire sans phosphène, sans photopsie, sans hallucination et même sans image.

Les hallucinations visuelles par lésions de l'appareil visuel apporteraient en somme un triple enseignement :

Elles ne seraient pas la perception d'un objet absent, elles auraient pour substance en quelque sorte physique des sensations visuelles incontestables liées à l'excitation

endogène des voies optiques, sensations visuelles suivant plus ou moins les lois des images consécutives, sensations qui seraient toute la matière sensorielle des visions.

Elles ne seraient souvent qu'illusion et interprétation devant les sensations endogènes. Perceptions complexes d'objets complexes, elles ajouteraient aux sensations endogènes — hallucinations proprement dites — une superstructure mentale non sensorielle parfois énorme.

Même à défaut de sensations endogènes ou de toute autre perception sans objet, l'affirmation « Je vois » serait possible à vide, l'affirmation d'une hallucination et le comportement hallucinatoire pourraient survenir sans hallucination, sans base esthétique ou même imaginative.

Mais à ces résultats s'opposeront, vives et nombreuses, les affirmations irréductibles de nombreux hallucinés visuels : avec ou sans le soutien d'un objet extérieur ou d'une sensation endogène, et plutôt sans ce secours qu'avec lui, sans démente, sans agnosie, sans illusion, sans interprétation, l'hallucination serait la perception toute sensorielle d'un objet absent, de complexité illimitée, par un individu dont l'attention et la critique seraient normales.

« Les sensations visuelles sont dans l'écorce de la calcarine » ¹.

« Les images sont dans l'écorce du pli courbe » ².

« Les hallucinations visuelles sont provoquées par l'action du pli courbe sur la calcarine ».

Voilà, ancienne, résistante et largement répandue, une théorie de l'hallucination visuelle, et, en changeant quelques mots, de toutes les hallucinations. Personne ne dira qu'elle est bonne, mais « c'est mieux que rien », ou, « c'est moins que rien ». C'est pourtant une théorie traditionnelle, et, bien avant que fussent connus pli courbe et calcarine, elle était classique.

On se rappelle que Taine, avec Vulpian, Longet, Flourens, logeait la sensation dans la protubérance. Il donnait à

1. Scissure de la face interne du lobe occipital. C'est dans son écorce et celle des deux circonvolutions voisines qu'on localise le centre cortical de la vision, la rétine corticale. — 2. « Pli courbe » résumera ici « lobe occipital », rétine corticale exclue. C'est sans raisons décisives qu'on a tenté d'isoler physiologiquement le pli courbe.

l'image le cerveau, homogène et sans localisations sensitives, où tous les éléments étaient similaires et mutuellement excitable. L'hallucination enfin avait lieu quand les centres sensitifs fonctionnaient « par un choc en retour », quand les images les provoquaient à l'action. Le centre sensitif était « une grosse cloche » d'ordinaire mise en branle par le nerf; mais, parfois, elle tintait sous l'action « des petites sonnettes » qu'étaient les images³.

Avant Taine, les auteurs les plus divers avaient eu la même idée. En 1856, à la Société Médico-Psychologique, lors de la majestueuse discussion sur l'hallucination, Garnier, qui plaçait la perception dans le nerf et « la conception » dans le cerveau, faisait de l'hallucination le résultat de la réaction du cerveau sur le nerf. Dix ans avant, Macario, étudiant les rêves, écrivait : quand les filets nerveux sont excités par leurs bouts extra-craniens, on perçoit les sensations ordinaires; quand ils sont excités par leurs bouts intra-craniens, on a les hallucinations et les rêves⁴. Beaucoup plus tôt, en 1829, Müller, dans son célèbre petit livre sur les « Phantastische Gesichterserscheinungen », avait donné à cette théorie son expression générale définitive. Soutenu par sa croyance que couleur, lumière et forme sont l'œuvre de l'appareil visuel et que l'œil fait Sensation de lumière et Lumière avec n'importe quel excitant, il écrivait : « Quand on a des phantasmes lumineux, c'est que l'organe de la représentation a agi sur l'organe qui fait la lumière... Le monde des représentations, quand il agit sur la substance sensitive, l'excite exactement comme les objets extérieurs. Ceux-ci ne sont pas plus lumineux que les souvenirs. Quand l'imagination, exaltée, agit sur la substance visuelle au repos, libre d'excitations externes, les représentations deviennent lumineuses et colorées... Par le sens, par le nerf de la lumière, qu'il soit excité du dedans ou du dehors, c'est exactement la même chose, l'œil voit dans les deux cas de la lumière et des couleurs »⁵.

Et la théorie n'a pas vieilli, puisque nous la verrons impliquée dans des travaux neurologiques très récents,

3. Intelligence, I, 240, 271, 273, 275; II, 42-43. — 4. Ann. Méd. Psy., 1846, II, 177. — 5. 165, 131-135, 84.

puisque'un Bergson, qu'on le veuille ou non, l'a incorporée au Bergsonisme et lui a donné son expression la plus nuancée.

Je rappelle ici quelques-uns de ses textes : « On peut perdre ses souvenirs visuels sans cesser de voir. Comment serait-ce possible si la perception et la mémoire intéressaient le même centre ? »⁶... « La faculté de se remémorer des sons complexes, tels que les mots, intéresse d'autres parties de l'écorce que la faculté de les percevoir »⁷... « Il y a des faits nombreux qui montrent la perte des souvenirs auditifs des mots régulièrement associée à une lésion destructive de la première et de la deuxième circonvolution temporo-sphénoïdale gauche, sans que l'on connaisse un seul cas où cette lésion ait provoqué la surdité proprement dite... Il faudra donc assigner à la perception et au souvenir des éléments nerveux distincts »⁸... « Dans l'audition mentale la localisation de la fonction paraît certaine puisqu'une lésion déterminée du lobe temporal l'abolit »⁹... « Les centres d'images, s'ils existent, ne peuvent être que les organes symétriques des organes des sens par rapport aux centres sensoriels »¹⁰... « Ces centres dits imaginatifs, sont des organes de perception virtuelle, influencés par l'intention du souvenir, comme les organes de la perception réelle sont influencés par l'action de l'objet »¹¹.

Voilà pour l'image, mais état psychologique encore inconscient, virtuel, latent, ou naissant. L'image consciente, « le souvenir-image », est tout autre chose ; c'est une sensation¹². Son retour à la conscience, l'évocation consciente d'un souvenir-image « met en branle les mêmes éléments nerveux que la perception première »¹³. « Les centres où naissent les sensations peuvent être actionnés en quelque sorte de deux côtés différents, par devant et par derrière. Par devant, ils reçoivent les impressions des organes des sens et par conséquent d'un objet réel ; par derrière, ils subissent, d'intermédiaire en intermédiaire, l'influence d'un objet virtuel »¹⁴. Quand la région calcarinienne est excitée du dedans par le souvenir pur, cet objet virtuel, par le pli

6. *Energie spirituelle*, 143. — 7. *Matière et Mémoire*, 139. — 8. 135. — 9. 138. — 10. 139. — 11. 137. — 12. *E. S.*, 106, 141; *M. M.*, 105-113, 146, 149-151, 269. — 13. *M. M.*, 138-139. — 14. 139.

courbe, cette rétine mentale¹⁵, cette annexe capable d'actionner le centre sensoriel du dedans¹⁶, alors s'éveille le souvenir-image, cette sensation... « Entre l'intention qui serait ce que nous appelons le souvenir pur, et l'image-souvenir auditive proprement dite, viennent s'intercaler le plus souvent des souvenirs intermédiaires, qui doivent d'abord se réaliser en images-souvenirs dans des centres plus ou moins éloignés »¹⁷.

Pas plus ici qu'ailleurs, on n'oubliera les réserves de Bergson : le souvenir pur, le psychologique pur, l'objet virtuel, l'inconscient psychologique, en agissant sur le pli courbe, agit sur un centre moteur et non sur un soi-disant réservoir d'images; le pli courbe, centre moteur indûment appelé imaginatif, en agissant sur la région calcarinienne, centre moteur indûment appelé sensoriel, agit sur un centre organisateur de mouvements, lequel à son tour agira sur la frontale ascendante ou les tubercules quadrijumeaux; les images-souvenirs enfin, de plus en plus conscientes et de plus en plus sensorielles, s'éveillent pures de tout contact avec les centres sensoriels et imaginatifs, à mesure que des mouvements futurs s'organisent. Mais peu importe ici la solution bergsonienne de l'éternelle difficulté à concevoir la liaison entre le souvenir, l'image et la sensation d'un côté, et, de l'autre, le cerveau, organe des seuls mouvements. L'intéressant ici est que Bergson, qui pouvait paraître et paraît à beaucoup avoir eu le dessin et la force d'infuser un dynamisme nouveau à une neurologie décrépète ait tout simplement adopté la très scolaire théorie traditionnelle, avec ses localisations, c'est-à-dire une bonne partie de ses clichés¹⁸.

Qu'ont à faire les hallucinations avec calcarine et pli courbe ?

Une chose tout à fait curieuse paraît n'avoir pas eu grande notoriété scientifique avant Jean Müller : c'est qu'on peut être aveugle et avoir des rêves visuels, des hallucinations visuelles; rêves et hallucinations pleins de couleurs et de formes, de richesses et de précisions; de plus en plus pâles

15. 138. — 16. 194. — 17. 139-140. — 18. Cf. *Etudes sur l'Hallucination*, I, Bergson.

et flous cependant à mesure que la cécité est plus ancienne ou plus précoce et les souvenirs visuels plus pauvres.

S'il en est ainsi, si on peut perdre l'appareil visuel sans perdre le pouvoir de contempler des visions et d'évoquer des souvenirs, c'est qu'hallucinations et images sont solidaires d'autres appareils que ceux des sensations visuelles.

C'est infiniment plus compliqué. L'appareil des perceptions visuelles n'est pas simple, et en admettant qu'il ait deux extrémités : une extrémité oculaire sur laquelle on s'entend à peu près, et une extrémité cérébrale qu'on ne sait trop où mettre, il aligne, de l'une à l'autre, une série de sous-appareils à propos de chacun desquels reparaît la même question : la destruction de ce centre supprime-t-elle les rêves et les hallucinations ? A côté des aveugles aux visions éclatantes, il y a des aveugles aux visions décolorées et vagues, et des aveugles que leur cécité priverait de visions et de rêves. Dans quelles conditions anatomiques et physiologiques ce dernier événement a-t-il lieu ? A partir de quel étage les visions sont-elles décolorées puis supprimées ? Les visions disparues, les images et leur évocation volontaire ou involontaire survivent-elles, ou subissent-elles la ruine commune ?

Il semble, — c'est l'inverse de ce que nous venons de dire —, y avoir des faits, les agnosies, où la perte de l'évocation et de l'utilisation normale des souvenirs, soit compatible avec une bonne conservation de la vision. Que deviennent alors les hallucinations ? Les images sauvées, les hallucinations ont résisté à la perte des sensations ; les hallucinations peuvent-elles, les sensations conservées, résister à ce qu'on appelle la perte des images ?

Peut-on enfin, combinaison plus fantaisiste, voir des lésions ou des désordres supprimer les sensations et les images normales et ne plus laisser subsister de souvenirs conscients que sous une forme hallucinatoire ? Ou, au contraire, un individu capable de rêves et même d'hallucinations, peut-il en devenir un jour anatomiquement incapable, sans que ses perceptions et ses images paraissent troublées ? Plus brièvement, lesquelles peut-on voir des combinaisons suivantes ?

Sensation : —	Hallucination : —	Image : —
Sensation : —	Hallucination : +	Image : +
Sensation : —	Hallucination : +	Image : —
Sensation : —	Hallucination : —	Image : +
Sensation : +	Hallucination : —	Image : —
Sensation : +	Hallucination : —	Image : +

Jusqu'à nouvel ordre, ces questions sont inséparables de celles des centres et, au lieu de dire, dans l'énumération précédente, Sensation, Image, Hallucination, on aurait pu parler de centres sensoriels et de centres des images, sinon de centres des hallucinations.

En demandant si la perte des centres de la vision respecte hallucinations et images, on pose une question très difficile. Le centre de la vision n'est pas dans l'œil. Il a graduellement reculé, dans l'œil, de la cornée à la rétine, et, derrière l'œil, le long du nerf optique, à travers le chiasma, le long de la bandelette optique, à travers le corps genouillé, et le long des radiations optiques, jusqu'à l'écorce cérébrale. Là, on a constaté que de nombreuses et profondes lésions, génératrices de vastes paralysies, d'anesthésies, de démences, d'apraxies et d'agnosies — même visuelles — respectent la vision ; mais qu'une lésion suffisante d'un territoire cortical restreint, limité et figuré, la supprime.

Cette lésion respecte-t-elle les hallucinations et les rêves ? Respecte-t-elle les images ? Respecte-t-elle la reconnaissance visuelle des objets ?

Mais y a-t-il vraiment et peut-il y avoir un tel centre sensitif cortical ? La question : avec quoi y voit-on ? a toujours eu une double réponse : avec le sens visuel de l'âme, avec l'œil du corps. Longtemps, ces deux réponses se sont aisément tolérées et on n'a jamais fait la moindre difficulté à la rétine quand une chimie, une physique et une géométrie rétinienne ont prétendu expliquer notre vision des couleurs et, pour une grande part, des formes et de l'espace. On n'a commencé à s'alarmer que lorsque des centres visuels ont prétendu se loger dans le cerveau et une rétine s'y étaler.

Il faut pourtant que tout le monde en prenne son parti : une lésion limitée du cerveau nous rend aveugle pour la moitié latérale, le quart nord-est ou le quart sud-ouest du

champ visuel, ou une plage irrégulière et parfois très petite; une lésion limitée compromet plus ou moins gravement notre sens des couleurs, ou nous rend si incapables de géométrie que nous ne savons plus dessiner un triangle, placer un point à droite d'un autre, nous orienter dans la rue, dans notre chambre, sur un plan, sur notre image, sur notre corps, nous prive à peu près uniquement de la lecture en nous laissant capable d'écrire spontanément, et même de copier, et même de transcrire l'imprimé en manuscrit, nous laisse voir les choses mais nous empêche de les reconnaître.

Si la science des localisations cérébrales n'a pas très sûrement établi tout cela, découvert tous ces centres, leur place, leurs formes et leurs structures, elle a pourtant décrit et mis hors de contestation le territoire qu'on a le devoir d'appeler rétine corticale.

Dans ce territoire, il y a des subdivisions, et telle partie nous permet de voir ceci, telle autre nous permet de voir cela. Mais ce découpage a un caractère très particulier : ce n'est pas avec telle partie du champ calcarinien que nous voyons le rouge, ou certaines formes à l'exclusion des autres; avec telle partie du champ calcarinien nous voyons n'importe quoi, mais dans tel secteur du champ visuel. Ainsi comprise, la décomposition de la rétine corticale va très loin. Ses lésions peuvent être assez limitées pour ne déterminer que des scotomes qu'il faut chercher; et ce n'a pas été une des moindres surprises des localisateurs que de constater la localisation corticale la plus inattendue, celle de la vision distincte. La macula oculaire, loin d'être représentée par un vaste appareil, largement étalé, occupant une place proportionnée à son importance, trouve, à l'extrémité postérieure de la calcarine une étroite macula corticale.

Pour le moment, tout autre système de localisation est exclu de la région qui nous occupe; on n'a pas réussi à localiser, dans l'épaisseur de la rétine corticale, la perception des couleurs, des formes, du relief. On sait bien que l'achromatopsie ou l'astéréopsie répondent à des lésions plus ou moins profondes, mais profondeur n'a rien à voir ici avec niveau topographique. Les efforts des localisateurs

ne se ralentissent cependant pas, le découpage du cerveau en des centres dont chacun aura sa signification psychologique se poursuit, et, au centre cortical des sensations visuelles, on a voulu ajouter un centre d'images.

Devant cette prétention, des protestations se sont élevées un peu partout. Cependant, chez des neurologistes comme Pierre Marie et ses élèves, le mouvement antilocalisateur a été très modéré. L'aphasie motrice n'a toujours pas perdu son centre, le pied de la troisième frontale¹⁹, même si elle a renoncé à sa dignité d'affection mentale pour devenir un trouble moteur du même ordre qu'une quelconque dysarthrie; et si les aphasies sensorielles se sont chargées et surchargées de symptômes démentiels exigeant des lésions vastes et diffuses, on n'a pas pu se débarrasser de la surdité verbale, pour impure qu'elle soit, et de sa localisation temporale, on a dû maintenir la cécité verbale pure et lui conserver un centre occipital.

Les antilocalisateurs font grand état de Bergson et de son influence éventuelle sur les neurologistes; et on l'a glorifié d'avoir nié les localisations sensorielles et fait du cerveau un appareil à réflexes. Mais Bergson, sur ce point, n'a rien nié et rien innové. Après les dernières hésitations Cartésiennes sur l'interaction de l'âme et du cerveau, on s'est hâté de proclamer que le cerveau ne pouvait recevoir, contenir et donner que du mouvement. Personne, nous l'avons vu, n'a proclamé cela plus énergiquement que Leibniz, et personne n'aurait plus aisément admis les localisations sensitives. La rétine corticale, la localisation de l'action cérébrale correspondant à la sensation du rouge, la localisation de l'aptitude à s'orienter et à orienter, lui auraient paru de fort jolis exemples d'harmonie entre l'âme et le corps. Taine a fort bien dit que le cerveau était une machine à réflexes : « De la racine postérieure le courant remonte dans la moelle allongée, puis dans les ganglions de la base, puis dans l'écorce cérébrale, pour descendre de là dans les ganglions de la base puis dans la moelle allongée, puis dans la racine antérieure... Il n'y a là évidemment que des actions réflexes... La cellule, à chaque

19. Cl. Vincent, *Rev. Crit. de Path.*, 1930, I, aphasie motrice pure par extirpation du pied de la 3^e frontale gauche.

excitation, fait explosion, et transmet au nerf efférent l'impulsion qu'elle a reçu du nerf afférent »²⁰. Il a même ajouté, à l'usage du Bergsonisme, cette idée : les images s'éveillent à la conscience quand le courant afférent s'abouche dans un courant moteur²¹. Mais il n'a pourtant pas cru devoir dénier au cerveau la faculté d'assurer, on ne sait comment, la sensation, le souvenir et sa conservation ; et il a tenté de s'en tirer par la comparaison de la figure de danse : l'ébranlement de la cellule corticale sous l'action de l'objet « peut très exactement être comparé à une figure de danse » ; chaque figure traduit une forme particulière de l'action du dehors, à chaque figure correspond une sensation²².

Quant à Bergson, il s'écrie avec Leibniz « à aucun degré, en aucune façon, sous aucun aspect, le cerveau n'explique une perception »²³ ; il répète, en toute indépendance de Taine, que l'éveil du phénomène psychique à la conscience a lieu quand le cerveau a plus ou moins poussé l'organisation d'un mouvement ; décidé à éviter toute apparence d'un logement des souvenirs dans l'écorce, il se rallie à la théorie de l'inconscient psychologique et loge en lui les souvenirs purs, latents, devenus des objets virtuels. Mais il n'en a pas moins admis, il le faut bien, des centres sensitifs et des centres imaginatifs ; l'auteur du « sous aucun aspect » cité tout à l'heure n'en a pas moins écrit et répété avec tous les manuels, que les agnosies ont des localisations cérébrales incontestables.

Quand je l'ai fait remarquer, en proposant de substituer aux effusions sur l'élan vital une étude positive du Bergsonisme, on a protesté. M. Hesnard m'a répondu : « L'illustre auteur de l'Évolution Créatrice ne peut avoir songé à localiser ainsi la perception et l'imagination. Il n'a voulu considérer comme possible et admissible que la localisation des processus moteurs d'expression en vertu desquels le souvenir pur s'actualise »²⁴. On ne se débarrassera jamais des localisations cérébrales sensitives ou imaginatives, et M. Hesnard les reconnaît au moment où il les nie : si les souvenirs s'actualisent en vertu de processus moteurs céré-

20. I, 306. — 21. I, 279-282. — 22. I, 307. — 23. M. et M., 251. — 24. Congrès des Aliénistes et Neurologistes, Bruxelles, 1924.

braux, si ces derniers sont localisés, et s'ils sont localisés dans le pli courbe et la calcarine, le localisateur de centres sensitifs et imaginatifs se déclare satisfait, on lui accorde tout ce qu'il demande.

Tout récemment, Monakow disait : « Je suis entièrement de l'avis de M. Hesnard, la seule localisation est la localisation chronogène et c'était à elle que Bergson pensait » ²⁵.

Mais on a surtout dit : la rétine corticale ne sert pas à nous faire voir ; ce n'est pas un centre sensoriel, son rôle est d'organiser des mouvements à point de départ oculaire, c'est un centre d'organisation de réflexes. Personne, nous l'avons vu avec Taine, n'a jamais dit sérieusement le contraire, et cette fonction d'organisatrice de mouvements appartient aussi bien à la rétine oculaire qu'à la rétine corticale. Un observateur, étudiant l'une et l'autre rétine et les effets de leur fonctionnement ne trouvera jamais rien que de moteur, mouvements des membres, de la tête, des yeux, des oreilles, de l'appareil phonatoire ; mais le sujet, lui, verra de la lumière. Personne n'a dit sans réserve sous-entendue que ce qui voit, chez Pierre, c'est la calcarine, et personne ne soutient que pour y voir, il suffit à Paul d'un cerveau limité à l'appareil calcarinien et à la rétine oculaire. Mais on sait aussi que Paul, muni de bonnes voies optiques, garde une vision correcte malgré des lésions cérébrales formidables et la destruction d'innombrables centres organisateurs de mouvements.

Quand un centre ne peut être détruit sans que la cécité s'ensuive, et quand la vision survit à la destruction de centres classiquement moteurs à lui annexés, il n'y a aucun abus à l'appeler sensitif, et il n'y a pas plus de raisons pour appeler moteur le centre calcarinien que pour assimiler la rétine à un muscle.

On a dit : en détruisant la région calcarine, vous affectez la motricité, car vous privez l'organisme des sollicitations visuelles de son activité. Sans doute, en privant l'organisme de questions visuelles, on l'empêche d'y répondre, mais la question n'est pas la réponse et tout le monde a intérêt à distinguer, dans le circuit qui va d'une lampe au souffle qui

25. Lettre.

l'éteint, deux demi-circuits qualitativement différents. La lampe et la rétine oculaire font partie du premier, le souffle et ses muscles font partie du second. Où passe leur ligne de démarcation ? Après les centres dont la destruction supprime la vision de la lampe et nous laisse capables de souffler sa flamme, avant les centres dont la destruction nous laisse voir la lampe mais nous empêche de la souffler. La rétine corticale appartient au demi-circuit sensitif : après sa destruction je ne vois plus la lampe, mais, s'il est seul détruit, des explications orales et des sensations tactiles simples et peu nombreuses me suffisent pour que je souffle la flamme.

Sans doute, demi-circuits sensitif et moteur ne sont pas séparés par une ligne sans épaisseur et sans nuances. Ce malade voit la lampe, et tout à l'heure, en soufflant sur sa soupe, il a montré qu'il pourrait souffler la lampe ; il s'avère cependant qu'il ne peut pas la souffler quand on l'y invite. Nous voici dans la région des apraxies et des agnosies. Agnosique, le sujet voit la lampe et peut volontairement organiser le geste de la souffler, mais il ne la reconnaît pas. Apraxique, il voit la lampe et la reconnaît, mais il ne peut organiser le mouvement volontaire qui s'appelle souffler la lampe. Il est bien difficile d'être agnosique sans être plus ou moins apraxique, mais cela paraît être affaire de limitation des lésions. Malgré l'habituelle complexité des cas et la trop grande diffusion des désordres, la distinction des agnosies et des apraxies reste généralement admise et on ne renonce pas à chercher, soit dans la région calcarinienne elle-même, soit au delà, dans le pli courbe par exemple, un centre de l'agnosie visuelle, situé de toutes façons en deçà des centres ou régions de l'apraxie.

On peut voir un objet, on peut l'évoquer visuellement, on peut le reconnaître, tout en gardant une magnifique inertie motrice, tout en ayant perdu sa reconnaissance motrice, tout en ne sachant plus s'en servir. La région calcarinienne reste un centre sensitif, et il y a, en lui ou ailleurs, un centre gnosique ou imaginatif. L'un et l'autre, qu'ils ne fassent qu'un ou qu'ils soient deux, ne sauraient sans confusion ou anarchie s'appeler moteurs. Ils préparent des mouvements ; mais la rétine et la lumière en préparent

aussi et les centres sensitifs, gnosiques ou imaginatifs ne sont pas plus moteurs que la question n'est la réponse, la rétine un muscle et la lampe le souffle qui l'éteint. Evidemment, on y voit mieux si on a un lobe pariétal capable d'utiliser convenablement ce qu'on voit, on reconnaît mieux des ciseaux, si on sait, les ayant vus, les prendre et s'en servir; mais cette réaction des aptitudes praxiques sur la vision et les gnosies visuelles n'empêche pas l'originalité de ces dernières; l'indépendance n'interdit pas l'interaction et n'exige pas le splendide isolement. L'âme n'y voit pas avec la deuxième circonvolution pariétale; elle y voit avec l'écorce de la calcarine et peut-être du pli courbe. Taine a raison : organe de mouvement, la rétine corticale est aussi organe de sensation; et la vision est déjà tout entière dans ce centre tandis que les centres gnosiques, praxiques et moteurs n'intéressent qu'une vision chargée d'intelligence.

Nous avons distingué vision et gnosie en admettant que cela revenait à distinguer sensation et image, et nous avons rencontré l'hypothèse du centre unique, affecté à la fois aux sensations et aux images, et l'hypothèse des deux centres, celui dont l'activité est solidaire de la sensation, et celui sans qui l'évocation des souvenirs n'est plus.

La solution de cette affaire importe beaucoup aux hallucinations et elle est loin d'être acquise. On a multiplié les raisons pour ou contre la division ou la réunion des pouvoirs perceptifs ou imaginatifs sans apporter de fait crucial : cécité corticale, avec destruction totale des deux écorces visuelles, sans plus de troubles de la vision mentale que n'en provoque la section des nerfs optiques; ou, fait inverse, suppression de toute vision mentale et agnosie visuelle profonde avec conservation parfaite de l'acuité visuelle et du sens des couleurs sinon du sens stéréoscopique, avec intégrité des voies optiques et de la région calcarinienne. Ces observations sont loin d'exister à l'état parfait et, chose plus grave, on voit d'ordinaire les lésions de la rétine corticale et l'hémianopsie se compliquer d'agnosie visuelle; la cécité corticale, l'agnosie et la démence sont, dans la règle, au moins concomitantes.

On pourrait citer de nombreuses autorités mais bien peu

de faits précis en faveur des deux thèses, et il faut croire que les faits laissent de grandes libertés à l'interprétation puisque nous avons vu Taine, par exemple, identifier perception et souvenir et les localiser dans des centres différents. Stumpf, dans son « *Empfindung und Vorstellung* » ne pense pas autrement que Taine : il ne discerne entre sensation et image qu'une différence de degré, mais, constatant qu'une perception forte supprime une perception faible et respecte une image quelconque, il conclut à la diversité des centres. Wilbrand et Saenger, dans leur monumentale *Neurologie de l'œil* semblent bien se tenir à la différence de degré, et, eux aussi, ils s'efforcent de distinguer un centre des perceptions et un centre des souvenirs. Ils invoquent naturellement la cécité psychique avec conservation de la vision, le fait que la cessation de l'excitation rétinienne supprime la perception et respecte le souvenir, l'absence de tout élément mnémonique dans les images consécutives, la nécessité d'une excitation centripète spéciale pour la sensation, et l'éveil du souvenir sous de multiples excitations centripètes ou centrifuges, la volonté par exemple. Si la volonté, disent-ils, pouvait exciter le centre des perceptions, les perceptions visuelles seraient bouleversées par les souvenirs. Ils ne négligent pas la projection au dehors des perceptions et la non-projection des images; ils opposent à une fixation des souvenirs dans le centre perceptif la nécessité où il est d'être toujours prêt pour de nouvelles perceptions. Ils finissent d'ailleurs, comme Taine et tant d'autres, par attribuer les hallucinations à l'excitation du centre des perceptions par celui des images. On se rappelle enfin l'effort de Bergson : le souvenir-image est une perception et, comme la perception, il est solidaire du centre moteur particulier qu'on appelle perceptif. Quant aux centres auxquels on tolère le nom d'imaginatifs, moteurs comme les autres, ils subissent l'action de l'inconscient psychologique, du souvenir pur, de l'ultra-cérébral, et ils actionnent à leur tour le centre perceptif pour y organiser des mouvements à la faveur desquels l'image-souvenir entre dans la conscience.

La distinction des deux centres ne peut guère se discuter qu'à propos des sensations, images et hallucinations

visuelles, seul système de sensations et d'images pour lequel le centre sensoriel ait été nettement localisé. Si on n'admet qu'un centre, et si on se croit en droit de feindre que la même cellule et les mêmes mouvements cellulaires doublent sensations et images, le centre unique est la rétine corticale. S'il y a deux centres, c'est beaucoup plus compliqué. Cajal, à propos de l'olfaction et dans l'hippocampe, distingue une partie antérieure, pour les sensations, et une partie postérieure, pour les images. Au niveau de la calcarine, nulle ébauche de semblable distinction n'a été faite, et on peut parler ici, avec un égal arbitraire, de centres intriqués, superposés, concentriques, etc. L'hypothèse de la dualité n'a pris quelque consistance que lorsqu'on a admis deux centres distants l'un de l'autre. Laissant alors la calcarine aux sensations, on a cherché le centre des gnosies, identifié à celui des images, quelque part dans le lobe occipital, avec une préférence marquée pour le pli courbe, en arrière du lobe temporal, au-dessous du lobe pariétal, à l'extrême avant de la sphère visuelle, au contact de la sphère auditive et du territoire praxique, loin encore de la zone tactile et des centres proprement moteurs.

Des faits avaient poussé les neurologistes, à l'époque de la fièvre localisatrice, à faire du pli courbe le centre des images verbales visuelles, et il n'est pas douteux que de très nombreuses fibres d'association transversales vont de la face interne du lobe occipital à sa face externe, de la calcarine au pli courbe. La théorie qui sépare l'image de la sensation pouvait donc s'attribuer un terrain anatomique. Pour l'hallucination, restait une difficulté. On pouvait sans doute, en attendant des précisions neurologiques, hésiter à la faire directement relever d'une activité particulière, automatique et autonome, du centre des perceptions ou du centre des images. Mais si on voulait en faire le fruit du centre perceptif excité par le centre imaginatif, de la calcarine par le pli courbe, voici où était l'obstacle :

Les connexions du lobe occipital avec le reste de l'écorce sont surtout occipitofuges, et si on décrit jusqu'à un faisceau occipito-frontal, on ne parle point de fibres fronto-occipitales. Il en est de même de la liaison calcarine-pli courbe. Déjerine étudie microscopiquement et sur coupes séries,

les dégénérescences causées par les lésions de la calcarine ou du pli courbe. Quand il s'agit de la calcarine, il insiste sur les fibres transversales qui partent de la rétine corticale et se portent vers la face externe du lobe occipital, vers le pli courbe, vers le centre présumé des images visuelles. Par contre, dans ses cas Jouan et Leudot, quand il faut poursuivre les fibres nées du pli courbe et du très voisin « gyrus supramarginalis » il passe entièrement sous silence le lobe occipital et ne se pose même pas la question de fibres dirigées vers la calcarine. Cajal n'est guère plus curieux que Déjerine. A propos de l'écorce optique, il dit pourtant : « la raie de Gennari contient d'autres conducteurs que les fibres optiques et il est possible que certaines soient des fibres exogènes provenant de divers centres d'association ». Dans sa description de l'écorce olfactive, après avoir signalé des fibres dont les unes vont de l'hippocampe à la corne d'Ammon et les autres de la corne d'Ammon à l'hippocampe, il élimine expressément et à priori l'hypothèse que ces deux circonvolutions pourraient avoir des connexions réciproques. On sait enfin qu'ayant voulu voir dans l'hippocampe une partie antérieure, sensitive, et une partie postérieure, imaginative, il parle bien d'une voie antéro-postérieure, de la sensation à l'image, mais ne dit rien d'une voie inverse.

On peut presque s'étonner du silence sur une double voie entre la rétine corticale et le centre imaginatif, cette double voie existant aux deux étages sous-jacents de l'appareil optique. Entre la rétine et le mésocéphale, pendant que les fibres optiques montent de la rétine au corps genouillé, des fibres centrifuges descendent vers la rétine. Entre le mésocéphale et la calcarine, tandis que les radiations optiques, nées dans le corps genouillé, montent vers l'écorce occipitale, d'autres fibres, nées dans l'écorce de la calcarine, descendent vers le tubercule quadrijumeau antérieur, pour y assurer des réflexes organisés dans la rétine corticale. Pourquoi, des étages corticaux édifiés au-dessus de la région calcarinienne, pourquoi, du pli courbe en particulier, ne naîtraient pas des fibres qui se termineraient dans la rétine corticale, et lui apporteraient des suggestions motrices à transmettre aux tubercules quadrijumeaux ? A cette ques-

tion, Monakow répond de façon nettement affirmative ²⁶. La méthode myélogénétique et celle des dégénérationes secondaires lui ont montré cette double voie. Il a suivi les fibres pli courbe-face interne du lobe occipital dans des cas de porencéphalie intéressant précisément le pli courbe et, niant que ces fibres puissent porter des représentations visuelles — négation que personne ne contredira — il ajoute — affirmation sur laquelle l'accord sera parfait — qu'elles assurent probablement des réflexes, très probablement des mouvements de la tête et des yeux, à point de départ rétinien.

LES HALLUCINATIONS DANS L'HÉMIANOPSIE ET LA CÉCITÉ CORTICALE. — Les hallucinés visuels les plus complaisamment neurologiques sont les hémianopsiques.

L'hémianopsie est cette singulière affection qui nous aveugle pour une moitié du champ visuel, généralement une moitié latérale, la moitié droite par exemple. Elle paralyse alors la moitié de chaque rétine, moitié temporale de la rétine gauche, moitié nasale de la rétine droite.

La lésion responsable de cette hémianopsie droite coupe ou détruit la bandelette optique gauche, ou le corps genouillé externe gauche, ou les radiations optiques gauches, ou enfin la rétine corticale gauche.

Habituellement, la maladie n'intéresse que le champ visuel périphérique; le point de fixation, le champ de la vision distincte, la macula sont préservés. Et si la macula corticale échappe ainsi à la destruction, c'est grâce à son riche réseau artériel. Au lieu d'être irriguée, comme le reste de la rétine occipitale, par la seule artère cérébrale postérieure et par des branches terminales, elle dispose d'un réseau anastomotique et reçoit même du sang de la sylvienne, de l'artère consacrée à la face externe du cerveau.

Chez huit pour cent des hémianopsiques, a-t-on dit ²⁷, des hallucinations illuminent le champ aveugle : hallucinations élémentaires, ombres, points lumineux, disques, étoiles en

26. Lettre. — Telle est, actuellement, la seule base anatomo-physiologique offerte à l'hallucination. Incertaine et mouvante, elle a du moins le mérite d'exister et de se prêter à une étude positive. Reste à trouver des hallucinés à qui elle convienne. — 27. Wilbrand u. Saenger, Neurologie des Auges, VII, 371.

mouvement, figures, objets divers, animaux, paysages, visages, souvent grimaçants et parfois calmes, scènes complexes et colorées; tous les degrés de la hiérarchie hallucinatoire.

Il semble bien que les hallucinations élémentaires dominent; ce seraient plus souvent des « photopsies » que des « hallucinations », et souvent, quand le sujet décrit une vision, ce ne serait peut-être qu'une « photopsie » « interprétée »²⁸.

Cette remarque est tout le procès de l'hallucination, tel qu'on le refait à toutes les pages de son histoire : automatisme mental, imagination, volonté même, ou travail pathologique des nerfs et du cerveau peuvent-ils reconstruire et objectiver la perception des choses, ou l'hallucination se réduit-elle à des phosphènes et acouphènes élémentaires, dont l'illusion, l'interprétation, la croyance et le comportement du sujet font toute la richesse? Faut-il distinguer deux formes de l'hallucination : l'hallucination primaire, toujours simple, comparable aux plus humbles images consécutives, sorte d'objet virtuel élémentaire ou d'hallucination objective, et l'hallucination secondaire, de complexité illimitée, fruit d'un délire, surchargée de détails concrets que l'halluciné malade affirme voir et dont l'halluciné normal constaterait l'absence? Faut-il au contraire donner la même valeur d'objet virtuel ou d'hallucination objective à toutes les visions, même les plus complexes? Et le sujet a-t-il un égal droit de dire « je vois », devant un simple point lumineux, devant un visage souriant et devant une scène apocalyptique?

Voici, dans cette affaire, les témoignages des hémianopsiques.

L'hémianopsique a conservé une bonne partie de son champ visuel, parfois beaucoup plus de la moitié, et, très souvent, le champ de la vision distincte. Or il a très souvent des troubles mentaux hors de proportion avec la perte d'une petite moitié du champ visuel : il est désorienté et agnosique.

Il se perd dans la rue, dans sa chambre ou sur un plan,

28. *Ibid.*, 374.

il se perd sur son image ou sur lui-même, ou (c'est déjà de la cécité psychique) sur un portrait, sur un objet. Il reconnaît un visage et ne peut en montrer l'œil droit ou, plus simplement le nez; il reconnaît des ciseaux et ne peut en montrer les anneaux. Il ne sait plus construire un triangle, il cherche en vain un point dont on lui indique la situation mais non la qualité, il ne peut reproduire une orientation ou une relation topographique.

Agnosique, il ne reconnaît pas les objets, ou y reconnaît autre chose qu'eux, et commet les plus extravagantes confusions. Le chandelier devient la carafe, le stylographe la bougie, et un informe gribouillage le portrait de Napoléon. Plus l'aptitude à reconstruire et à reconnaître baisse, plus le sujet perd conscience de son agnosie, plus il identifie et nomme par à peu près.

Agnosique, et, par cette cause, prêt à des affirmations insensées quand il s'agit du champ visuel conservé, le malade ne le sera-t-il pas encore mieux quand il s'agira du champ visuel aveugle, quand y surgiront des visions? Si des phosphènes illuminent l'ombre, le normal seul est capable d'en percevoir correctement les formes originales. L'hémianopsique, dans les phosphènes de son champ aveugle, ne saura voir que des formes familières : fleurs, oiseaux ou visages.

On n'a peut-être pas assez insisté sur cette tendance de certains agnosiques à reconnaître quand même, à avoir, si j'ose dire, l'anosognosie de leur agnosie, à identifier et à nommer ce qu'ils ne reconnaissent pas, à se contenter, pour dire « c'est un portrait », « c'est un oiseau », « c'est un tel », des éléments les plus insuffisants et des silhouettes les plus improbables. Nous avons vu et verrons l'aveugle cortical nier sa cécité et la nier à vide, sans perception secrète, sans hallucinations et peut-être sans images et sans phosphènes. Pourquoi l'hémianopsique ne pourrait-il pas prétendre, presque gratuitement, à des visions précises et compliquées?

Cette idée : l'hallucination hémianopsique traduction verbale plus ou moins démentielle de quelconques photopsies, reçoit le renfort de deux faits moins notoires.

Certains hémianopsiques²⁹, dans le champ conservé, perçoivent de façon désolante les localisations les plus simples, les orientations, les formes et souvent les couleurs; les visages leur paraissent parfois grimaçants, et on pense ici aux innombrables hallucinations et cauchemars à monstres, gnomes et magots; ils réalisent des métamorphopsies, peut-être provoquées, comme celles des décollements rétinien, par des bouleversements anatomiques; ils apprécient mal les dimensions, ils voient tout près et petits des objets éloignés, et ce dernier détail rappelle, avec d'autres que nous verrons, la théorie optique des hallucinations Lilliputiennes.

Si l'hémianopsique est capable de tant de fautes dans son champ visuel conservé et devant les objets réels, où le mèneront ses troubles mentaux dans son champ aveugle et devant ses photopsies? Tout ne s'y passerait-il pas comme si notre halluciné y subissait d'abord l'hallucination objective, simple et élémentaire dont nous parlions tout à l'heure, sorte d'objet virtuel donné, pour y faire ensuite l'objet affirmé par l'esprit malade, avec toutes ses prétendues complexités, l'hallucination subjective? Et celle-ci, c'est l'attitude, la croyance, l'affirmation gratuite, l'interprétation implicite gonflant monstrueusement la donnée hallucinatoire.

L'hallucination « objective », l'hallucination primitive ne serait que simple photopsie, élément, moins hallucination que sensation particulière à l'excitation pathologique des centres visuels. La rétine corticale serait incapable de construire le visage humain que l'halluciné dit voir, elle pourrait tout juste sécréter une flaque de couleur à peine capable d'évoquer un visage chez le normal. La désorientation, la cécité psychique, l'impulsion à affirmer d'autant plus qu'on y voit moins et qu'on s'en doute moins feraient le reste.

Un dernier fait, moins classique, moins certain et plus complexe, est plus instructif encore.

La vision maculaire, la vision distincte, est la vision centrale du sujet normal. L'hémianopsique, quand il la

29. W. u. S., l. c., 381.

possède encore, est donc capable d'y voir distinctement; mais ce n'est plus au milieu de son champ visuel, c'est à sa limite, entre le champ aveugle et le champ conservé, au plus mauvais endroit possible. Un effort se ferait alors pour obtenir une vision distincte au milieu du champ visuel conservé, et de singuliers résultats s'ensuivraient³⁰.

L'hémianopsique aurait des « pseudo foveae » d'autant plus éloignées de la fovea primitive qu'il s'agirait de percevoir des objets plus étendus. Proposons-lui un objet quelconque, un E, par exemple. Un E de petites dimensions sera nettement perçu à l'aide des parties paracentrales du champ total, tout près du champ aveugle, et confusément ou pas du tout dans les parties périphériques. Un E de grandes dimensions au contraire, mal perçu par la rétine paramaculaire, le sera fort bien, chez notre hémianopsique, avec la rétine périphérique.

Proposons alors à celle-ci un E de grandes dimensions, comme elle les préfère, mais composons-le avec de petits



traits, précisément défavorables à la vision périphérique et faits pour la vision paramaculaire. Il arrive alors ceci : la rétine périphérique, chargée de nous faire percevoir une forme qui lui convient, mais faite d'éléments qui lui

répugnent, réussit parfaitement à percevoir cette forme... et ses éléments.

Mais si ces derniers, faits pour la rétine paramaculaire, exigent de la rétine périphérique d'être perçus pour eux-mêmes, abstraction faite de la forme dont ils font partie, la rétine périphérique ne les verra pas. Elle ne les voit que dans et par la forme générale dont ils sont des parties. Si dans cette forme, les éléments sont déformés ou très lacunaires, la rétine périphérique ne nous les fera pas percevoir tels qu'ils sont. Elle supprimera leurs déformations et leurs lacunes et nous les fera percevoir tels qu'ils devraient être.

30. Fuchs. Recherches sur la pseudo fovea des hémianopsiques. Psychol. Forsch., 1922, 157.

Si, dans la forme volumineuse soumise à la rétine périphérique, un petit élément, un trait dans notre exemple, est remplacé par une petite figure, cette figure n'est pas perçue; l'hémianopsique ne voit rien ou voit le trait exigé par la forme générale. Si enfin l'élément est lacunaire, s'il l'est même au point d'être absent, la lacune et l'absence sont inaperçues, il s'opère une « Ergänzung »; dans un triangle privé de sa pointe, le sujet ne voit pas la mutilation, il voit la pointe. A l'élément déformé, lacunaire ou supprimé se substitue l'élément familier et correct.

Semblable « Ergänzung » s'observerait dans la tache aveugle ³¹. Elle ne serait pas tout à fait aveugle; on pourrait même, avec elle, percevoir des formes, et on croit avoir montré qu'un triangle mutilé perçu avec sa mutilation par la rétine voyante, est volontiers perçu comme complet par le punctum caecum.

Dans ces exemples, on complète, on achève, on retouche d'autant plus une perception qu'on y voit moins, on perçoit d'autant mieux l'absent qu'on s'adresse à des parties de la rétine moins capables de vision distincte. Mais la question reste encore entière de savoir si les compléments et les retouches sont aussi immédiatement perçus que les détails réels, et non pas immédiatement conclus.

Ce que fait l'hémianopsique dans son champ visuel conservé et le normal dans sa tache aveugle ³², l'hémianopsique ne le fera-t-il pas bien mieux dans son champ aveugle ?

Quand un hémianopsique nous dit : je vois, dans mon champ visuel aveugle, six enfants à un pupitre, peut-on lui affirmer qu'il se trompe ? Va-t-on lui dire : Non, vous avez sous les yeux une hallucination objective, mais vous la voyez mal ? Plus désorienté, plus agnosique encore, plus soumis à l'illusion pour votre champ aveugle que pour votre champ visuel conservé, vous êtes plus porté que jamais à affirmer la vue d'un objet et à le nommer, en vous appuyant sur quelque indicible et simple qualité plutôt que sur la

31. N. Feinberg. Exper. Unters. ü. d. Wahrn. im Gebiet d. blinden Flecks. Psych. Forsch., 1926. — 32. Voir un phénomène analogue, et tout aussi douteux, à propos des images consécutives, p. 165.

perception de sa topographie interne et de sa structure. Plus capable enfin de cette mystérieuse *Ergänzung* que vous montriez déjà dans votre tache aveugle et dans votre champ conservé, vous substituez à votre hallucination objective une amplification, une hallucination subjective que vous appelez six enfants à un pupitre. Mais je vous défie de dire que vous les avez comptés et que vous avez vérifié, isolé, regardé un détail pittoresque.

Votre vision objective a été moins riche encore que n'est, chez un médiocre visuel, le souvenir de six enfants à un pupitre. Hémianopsique et agnosique, vous êtes un triste visuel et vous y voyez fort mal. Aussi votre vue et vos images vous défendent-elles fort mal contre cette absurde idée délirante : prétendre avoir eu l'hallucination de six enfants à un pupitre, alors que vous n'avez eu qu'une fort pauvre photopsie, un court chapelet de taches lumineuses devant quelque tache plus sombre vaguement tabulaire. Votre hallucination consciente est déjà un vaste délire.

Ces considérations ne convainquent d'ailleurs pas l'halluciné. Il essaiera même de retourner contre son critique les exemples de « *Ergänzung* » empruntés à la tache aveugle et au champ conservé de l'hémianopsie. Quand, devant le triangle privé de sa pointe, je dis voir un triangle complet, ai-je vu la pointe absente ? Ai-je seulement omis d'en voir l'absence ? Question aussi épineuse que la vieille querelle du libre arbitre, conscience positive de la liberté ou non-conscience de la détermination ; et le voyant qui observe l'hémianopsique sera toujours tenté de nier un bon nombre de ses hallucinations et de lui dire : votre conscience de voir un objet n'est que la non-conscience des défauts et des trous de votre vision.

Montrez-moi, répliquera l'hémianope, que je fais subir votre *Ergänzung* à de quelconques phosphènes ; prouvez-moi que ce complément, s'il existe, n'est pas immédiatement et loyalement hallucinatoire et sensoriel ; établissez enfin votre droit de transporter à mon champ aveugle, et d'élever à je ne sais quelle puissance, les défauts que vous attribuez à mon champ conservé. Nous ne serons d'accord que sur un point : c'est que le complément à mes photopsies,

s'il existe, n'est pas imaginatif. Les six enfants que j'ai vus, je ne les ai pas imaginés. J'ai cru à la présence virtuelle de cet objet formidablement complexe et je l'ai immédiatement désigné par son nom. Je prétends, peut-être à tort, avoir eu sa vision suffisante, sinon complète. Peut-être n'ai-je immédiatement vu que les vagues taches dont vous me parliez tout à l'heure. S'il en est ainsi, en rabattant mes prétentions, parlez de croyance à vide, de comportement, d'attitude ou de conduite, mais reconnaissez avec moi que je n'ai ni imaginé ni projeté, pas plus que je ne le fais quand je vois un ami, le reconnais, et crois voir, d'un seul coup d'œil, tous les détails de sa physionomie. Je n'ai vu ni les détails présents de ce visage, ni, dites-vous, les détails absents de mes phosphènes; je n'ai imaginé ni les uns ni les autres. Quand je prétends les voir, n'essayez pas de me montrer que je les imagine.

Entre l'hémianope, qui tient à ses visions familières, et le normal qu'elles scandalisent, le débat risque donc de se prolonger, d'autant que l'hémianopsique est en état de se défendre contre l'accusation de démence impliquée dans la désorientation, la cécité psychique et les tendances qu'il présente ou qu'on lui prête. Hémianopsie, cécité psychique, désorientation et hallucinations paraissent en effet susceptibles de variations indépendantes.

Depuis que les expérimentateurs font et que les cliniciens observent ces deux sortes de sujets : l'aveugle ou l'hémianopsique par lésion de l'œil, du nerf optique, de la bandelette, par lésion infra ou sous-corticale, et l'aveugle ou l'hémianopsique par lésion de la calcarine, on tente d'établir que le premier seul est capable d'être seulement aveugle ou hémianope. La cécité psychique, la désorientation, l'oubli, la démence partielle seraient les tristes et inévitables privilèges de l'hémianopsie et de la cécité corticales. Mais rien n'est moins certain : il y a des cécités psychiques à peu près sans hémianopsie ³³ et des hémianopsies corticales à peu près sans cécité psychique.

Il y a des hallucinations dans les hémianopsies gauches ³⁴, du cerveau droit. Y a-t-on vu les troubles psychiques d'ordi-

33. W. u. S., l. c., 422-426. Th. de Crouigneau, Paris, 1884. — 34. Peterson, N. Y. Med. J. 1891 (31 janvier).

naires spéciaux à l'hémianopsie droite, du cerveau gauche, du cerveau gnosique et praxique ? L'impossibilité d'une hémianopsie ou d'une cécité corticale aussi respectueuse de l'intelligence qu'une simple occlusion des yeux, l'impossibilité d'une hémianopsie et d'une cécité corticale pures n'est pas établie. Leur prétention à l'existence n'est pas découragée par les hémianopsies et cécités de guerre avec blessure du lobe occipital et, si elles existent, il reste à décrire leurs hallucinations, et à les comparer avec celles des hémianopsies et cécités sous-corticales comme avec celles des hémianopsies démentielles.

Puisqu'on n'est pas en état de nier les hallucinations des hémianopsies corticales pures, sans cécité psychique, sans désorientation, sans perturbations de la mémoire visuelle, et, ajoute le sujet, sans défaillance de l'attitude critique, il peut soutenir, sans réplique irrésistible, que ses visions de visages grimaçants ou souriants et de scènes aussi complexes qu'on voudra sont des perceptions visuelles pures, aussi peu surchargées de pensée que la contemplation passive ou la photographie visuelle d'un visage ou d'un paysage réel.

Le critique au contraire appuie sur les troubles mentaux de l'hémianopsique. Il lui accorde des hallucinations élémentaires et pures, en fait des photopsies, des sensations originales, spéciales à l'excitation directe ou à la maladie des centres visuels, déclare le sujet incapable de les percevoir et de les juger correctement, et le réduit à y reconnaître des objets familiers, ordinaires ou baroques, à banaliser et à compliquer, à objectiver dans tous les sens du mot ces surprenants phosphènes. Le critique maintient ici sa distinction entre :

1° Des hallucinations immédiates, primitives, élémentaires, ou objectives, simples ou peut-être complexes, mais toujours qualitativement distinctes de l'image de n'importe quel objet, telles qu'on les observe parfois chez les migraineux et dans les grandes synopsies.

2° Des hallucinations secondaires, subjectives, construites à partir des objets virtuels précédents, reconnues comme images d'objets familiers, même quand elles sont le

plus étranges, perçues toujours comme hallucinations et, quoique « conscientes », constituant déjà un délire.

3° Ces mêmes hallucinations secondaires, quand elles sont prises pour des objets réels, et rejoignent le délire hallucinatoire classique.

Avec ses complexes témoignages à l'éternel procès de l'hallucination, l'hémianopsique semble bien avoir apporté une précision neurologique : on croyait déjà savoir qu'on peut être halluciné après extirpation des globes oculaires, comme on peut avoir des hallucinations manuelles après amputation du bras ; nous savons maintenant qu'on peut avoir des hallucinations visuelles après destruction de la calcarine.

On ne peut même pas affirmer cela.

D'abord, nos hémianopsiques hallucinés n'ont perdu qu'une calcarine sur deux, il leur en reste une, et les deux rétines corticales sont unies par une double voie commissurale. Mais cela n'est rien à côté de la principale difficulté : fixer le degré de l'hémianopsie, mesurer la profondeur des lésions corticales.

L'hémianopsique halluciné est-il absolument hémianopsique et son hémirétine corticale est-elle tout à fait détruite ?

On a vivement soutenu que non ³⁵. Le champ « aveugle » serait loin de l'être, la destruction totale de l'écorce calcarinienne serait une rareté, les hallucinations s'observeraient surtout au début de la maladie, quand la calcarine est plus « irritée » que détruite, les hallucinations enfin représenteraient une activité résiduelle et dégénérée de la calcarine.

Et ce n'est pas tout. L'hémianopsie la plus légère, l'hémiachromatopsie la plus discrète peut s'accompagner d'une désorientation formidable, de gros troubles psychiques faits à souhait pour l'illusion et l'hallucination.

Il y a enfin, à côté des cécités psychiques sans hémianopsie ³⁶, des hallucinations hémioptiques également sans hémianopsie ; et c'est peut-être le cas de beaucoup d'hallu-

³⁵ Bard. — ³⁶ W. u. S., l. c., 422-426. Piéron, Cerveau et Pensée, 200. Th. de Crouigneau, Paris, 1884.

cinations périphériques, latérales, qui refusent de s'installer au centre du champ visuel et que l'œil poursuit en vain. Wilbrand et Saenger en citent plusieurs cas, dont un par hémorragie de la calcarine gauche ³⁷.

Il y a même une autre complication : la demi-hallucination hémianopsique, où l'hémianope ne voit que la moitié des personnages de sa vision ³⁸. Il s'agit probablement, on l'a évidemment noté, du réveil hallucinatoire de souvenirs hémianopsiques ; mais il serait intéressant de savoir si ce bizarre halluciné qui, dans ses rêves et sa veille, voit les objets coupés par moitié, en voit la même moitié dans l'hallucination et dans la perception. Il a une hémianopsie droite, il ne voit que la moitié gauche des personnes, et, naturellement, il la voit dans son champ visuel gauche. Le voici halluciné, des visions apparaissent dans la moitié droite de son champ visuel, ne lui montrent-elles toujours que leur moitié gauche ? A-t-il au contraire la satisfaction, en rêve, de voir des objets la moitié que n'obtient pas la perception de sa veille ?

A ces hallucinations calcariniennes avec lésions légères de la calcarine, on a naturellement répliqué : il y a des hémianopsiques absolus ³⁹, et ces hémianopsiques peuvent être hallucinés ; ou, en admettant qu'hémianopsie absolue ne soit pas synonyme de destruction complète de la calcarine, il y a des hallucinations hémiopiques avec destruction totale du centre visuel ⁴⁰.

On voit comment se présente actuellement la question des hallucinations hémianopsiques corticales.

Quels sont les caractères des hallucinations par lésion limitée à la calcarine : photopsie, hallucinations élémentaires, complexes, stéréotypées, variables et diverses, dimidiées, latérales ? Ces hallucinations sont-elles spéciales au début de la maladie ou à une phase « d'irritation » ? S'observent-elles au contraire de façon plus ou moins durable, après la « consolidation » d'une lésion définitive ? Ces hallucinations exigent-elles la conservation d'un reste

37. W. u. S., l. c., 379. — 38. *Ibid.*, 379, cas de Henschen, Dufour. — 39. Gonin, Annales d'Oculistique, 1911, 1; Piéron, C. R. S. Biologie, 1916, 1055, etc... — 40. Henschen, *in* W. u. S., VIII, 378.

de vision. Sont-elles compatibles avec une hémianopsie complète ? Sont-elles favorisées par celle-ci ? Exigent-elles, même en cas de cécité complète, la conservation d'une certaine activité de la calcarine ? Son silence absolu, sa parfaite incapacité à recevoir ou à envoyer un message quelconque et à élaborer quoi que ce soit, leur est-elle au contraire favorable ? Parmi les tentatives de réponses à ces questions nous retenons surtout celles-ci :

Les hallucinations hémianopsiques sont surtout élémentaires, photopsiques, et aussi stéréotypées, avec cependant quelques cas d'hallucinations complexes et variables.

Elles ne sont pas toujours perçues comme hémianopsiques et périphériques ; elles le sont parfois et constitueraient la majorité des visions latérales, qui fuient le regard. Elles seraient volontiers déformées, caricaturales et formeraient, par erreur d'appréciation des distances, une variété de l'hallucination lilliputienne.

Il faudrait y distinguer une hallucination primaire, immédiate, en quelque sorte objective, d'ordinaire élémentaire, mais originale et difficile à décrire, et une hallucination secondaire, définitive, subjective, beaucoup plus compliquée ; le passage de l'hallucination objective à l'hallucination subjective étant favorisé par la désorientation, la cécité psychique, les nombreuses anomalies visuelles des hémianopsies et les phénomènes dits de *Ergänzung*.

Il y aurait aussi des hémianopsies corticales, par lésion droite et même gauche, qui mériteraient de s'appeler pures, c'est-à-dire sans cécité psychique et autres troubles mentaux ; et ces hémianopsies pourraient également comporter des hallucinations, élémentaires ou immédiatement complexes, et équivalant alors à des objets réels correctement perçus.

Les hallucinations s'observeraient à tous les degrés de l'hémianopsie, depuis l'hallucination hémioptique sans hémianopsie appréciable, jusqu'à l'hallucination avec hémianopsie absolue et destruction totale de l'écorce visuelle.

Tant que l'hémianope cortical garde un reste de vision ou d'écorce visuelle, son hallucination peut se plier à la

théorie et rester l'œuvre de la rétine corticale, toujours active, mais incapable d'élaborer et transmettre correctement les excitations qu'elle reçoit.

Au contraire, si l'hallucination et les rêves des hémianopsiques sont tolérés et même favorisés par la destruction totale de la calcarine, il sera bien difficile de les attribuer à la calcarine opposée ou au corps genouillé et il faudra chercher au-dessus de la calcarine, dans le pli courbe si l'on veut.

HALLUCINATIONS DANS LES LÉSIONS DE LA FACE EXTERNE DU LOBE TEMPORO-OCCIPITAL. — Nous avons vu qu'il paraît exister, entre la rétine corticale et les centres sus-jacents, la face externe du lobe occipital en particulier et, plus spécialement peut-être le pli courbe, une double voie. Le pli courbe, pour ne parler que de lui, pourra ainsi recevoir des excitations de la calcarine et lui en envoyer. Y a-t-il des hallucinations visuelles par lésion ou excitation du pli courbe ou de quelqu'autre partie du lobe occipito-temporal, au-dessus de la rétine corticale, et en arrière des centres auditifs ou praxiques ?

Ces hallucinations seraient fréquentes, l'histoire des tumeurs en offre de nombreux exemples⁴¹, et on cite souvent la statistique de Cushing : sur onze tumeurs proprement occipitales, pas d'hallucinations, mais sur soixante-douze tumeurs temporales, dix-sept avec hallucinations visuelles (douze fois figurées, cinq fois élémentaires), treize avec crises d'épilepsie et aura olfactive permettant d'impliquer une circonvolution temporale très basse, le gyrus uncinatus.

Ces hallucinations s'obtiennent aussi expérimentalement, chez l'homme, par excitation électrique, dans les interventions chirurgicales sous anesthésie locale. Il semblerait alors que l'excitation directe de la rétine corticale donnerait seulement des photopsies simples, l'excitation de la face externe donnant des taches, brouillards, fumées, ombres, silhouettes, eaux courantes, sans atteindre la complexité

41. V. la th. de Baruk sur les troubles mentaux dans l'histoire des tumeurs cérébrales, Paris, 1926.

chromatique et morphologique des hallucinations morbides⁴².

L'expérimentation sur l'animal obtient aussi de lui, quand on excite la face externe de son lobe occipital, un comportement hallucinatoire : il se conduit comme s'il voyait quelque chose. Mais on se rappelle que tous les centres cérébraux peuvent être qualifiés de moteurs, et le cerveau tout entier de machine à réflexes. Si un chien ou un singe, quand on excite son lobe occipital sur la face externe, paraît suivre des yeux une friandise inexistante, et chercher à saisir quelque chose où il n'y a rien, l'objection du cerveau machine à réflexes est toujours à craindre : « l'animal se comporte comme s'il voyait ; mais il n'a rien vu ». Le singe nous apprend cependant ici une chose intéressante : quels champs corticaux de la face externe du lobe occipital donnent lieu, sous l'excitant électrique, à un comportement hallucinatoire complexe.

Dans la même voie, l'expérimentation sur l'homme pourra aller beaucoup plus loin et s'efforcer de répondre à de nombreuses questions :

L'hallucination est-elle inséparable de mouvements réflexes des yeux, de la tête et des membres, d'un comportement hallucinatoire autre que verbal ?

Y a-t-il des différences de complexité entre l'hallucination calcarinienne et celle du pli courbe, celle-là élémentaire, celle-ci équivalant à des objets ?

Quels sont les degrés hiérarchiques des hallucinations expérimentales, chirurgicales : ombres, clartés, points, éclairs, flammes, brouillards, fumées, figures élémentaires, silhouettes plus ou moins compliquées, dessins géométriques, arabesques, objets, masques, visages, scènes ?

L'hallucination visuelle chirurgicale permet-elle la distinction déjà faite : 1^o hallucination immédiate, primaire, objective, souvent simple et élémentaire, sensation visuelle spéciale à l'excitation électrique de l'écorce occipitale, et, 2^o hallucination finale, secondaire, subjective, reproduisant

42. Lafora, El mecanismo genetico de las Alucinaciones, Archivos de Neurobiologia, VI, 1 et 2, 1926. Forster, die operative Behandlung der Epilepsie, Verhandl. Gesellsch. Nervenärzte in Cassel, 1926, 345.

des objets plus ou moins complexes, comparable à leurs images spéculaires, et résultant de la collaboration entre l'hallucination objective et un état onirique ?

Dans cet état onirique, quelle part faut-il faire à l'illusion travaillant sur une hallucination et non plus sur un objet, aux phénomènes dits de *Ergänzung*, à la perception incorrecte et incomplète des photopsies, à la substitution du familier au nouveau dans la croyance, l'affirmation d'une perception, la conduite perceptive ?

Les hallucinations visuelles ont leur source supérieure au-dessus de la rétine corticale, à la face externe du lobe occipito-temporal, en arrière des régions olfactive, auditive et praxique. Telle est l'affirmation que s'accorderaient à répéter les tumeurs de la face externe des lobes occipito-temporaux, leur excitation expérimentale et les hallucinations après destruction complète de la calcarine.

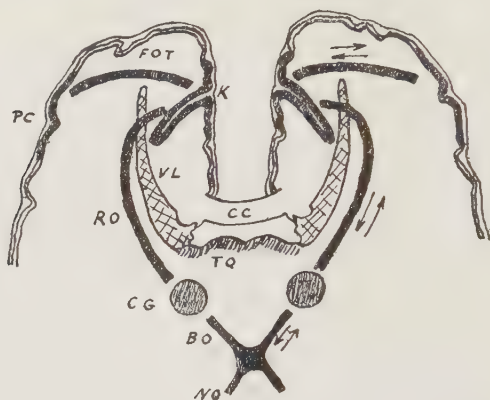
Comme toujours, c'est beaucoup plus compliqué.

D'abord, il nous manque une expérience indispensable : l'excitation du pli courbe après destruction de la calcarine ; et nous n'avons pas davantage les expériences dérivées de celle-là : excitation du pli courbe dans des cas d'hémianopsie par lésion calcarinienne, avec ou sans cécité psychique.

Les faits connus permettent bien de croire à des hallucinations originaires de l'écorce temporo-occipitale externe, mais ils n'excluent nullement la participation de la calcarine. Seules jusqu'ici l'excluraient les incertaines hallucinations des hémianopsiques par destruction totale de la rétine corticale.

Ensuite et surtout, il arrive ce fait encombrant : les lésions de la face externe des lobes occipital et temporal intéressent souvent, sinon toujours, les voies optiques sous-jacentes. L'anatomie dit pourquoi il est si difficile d'agir sur le pli courbe sans toucher les radiations optiques et la calcarine. C'est que, à la face interne du lobe occipital la scissure calcarine est très profonde, et va très loin à la rencontre de la face externe ; c'est que les radiations optiques, montant du corps genouillé à la calcarine, rencontrent le ventricule latéral et, avant de courir à leur

but, à la face interne du lobe occipital, s'étalent *en dehors* du ventricule, sous la face externe du lobe occipito-temporal; c'est que, enfin, l'artère nourricière de la face externe du cerveau, l'artère sylvienne, ne se contente pas de nourrir la face externe du cerveau : nous l'avons vue envoyer d'ultimes branches superficielles à la macula corticale, elle envoie ses ultimes branches profondes aux radiations optiques⁴³.



NO : nerf optique, chiasma. BO : bandelette optique et double voie mésocéphale — rétine. CG : corps genouillé. TQ : tubercules quadrijumeaux. RO : radiations optiques et double voie écorce mésocéphale. K : scissure calcarine et rétine corticale. FOT : faisceau occipital transverse et double voie calcarine — pli courbe. PC : pli courbe. VL : ventricule latéral, corne occipitale contournée en dehors par les radiations optiques. CC : corps calleux.

Résultat : une participation presque inévitable des radiations optiques, sinon de la rétine corticale, aux syndromes de la face externe du lobe occipito-temporal. C'est le cas ordinaire, d'où l'ordinaire simultanéité de l'hémi-anopsie et de l'agnosie visuelle, et l'impossibilité de choisir entre les théories qui les confondent dans la calcarine et celles qui les répartissent entre la rétine corticale, perceptrice et le pli courbe, gnosique. Les cas de lésions et de syndromes dissociés sont rares. En voici un cependant, le moins imparfait et le plus récent que je connaisse⁴⁴ :

43. Foix et Wertheimer, Rev. d'oto-neuro-oculistique, 1926, IV, 561. —
44. Vincent, David et Puech, Soc. Neurol., 19 janvier 1930.

une tumeur se développe dans la profondeur du lobe occipital et détermine une hémianopsie pure, sans agnosie. On détruit la tumeur, et, pour y parvenir, on excise une partie du pôle occipital, en l'abordant par sa face externe. Excellent résultat chirurgical mais au prix d'une cécité verbale. La tumeur comprimait radiations optiques et rétine corticale, mais respectait écorce et fibres d'association de la face externe, d'où une hémianopsie sans agnosie. L'intervention a lésé écorce et fibres d'association de la face externe, d'où une agnosie. Cas impressionnant, mais non expérience cruciale. Ces cas sont rares et, presque toujours, tout le lobe occipital est intéressé. Bien des situations physiologiques seront dès lors très difficiles à réaliser : irritation isolée du pli courbe en relation normale avec la calcarine ; destruction isolée du pli courbe, les radiations optiques et la calcarine restant normales ; isolement du pli courbe par lésions sous-corticales.

La règle sera la destruction simultanée du pli courbe et des radiations optiques. Ces destructions, par une complication supplémentaire à peu près constante, sont presque toujours partielles, et il n'y a pas une pièce d'autopsie établissant qu'un halluciné visuel ait perdu, dans la profondeur du lobe occipital, toutes ses radiations optiques et, à la face externe du cerveau, toute l'écorce supposée spécialement intéressée à la mémoire et à la perception visuelle. On pourra toujours prétendre qu'il restait assez d'écorce occipitale externe ou de radiations optiques pour refuser ou accorder à celle-là ou à celles-ci la paternité des hallucinations.

Les lésions occipitales sont enfin souvent unilatérales, tandis que leurs hallucinations ne sont pas souvent hémianopsiques. L'histoire de l'hémianopsie cesserait dès qu'on dépasse la rétine corticale, et les lésions unilatérales sus-jacentes ne détermineraient plus de syndrome unilatéral. L'intervention de l'hémisphère opposé serait alors inévitable et indiscernable ; aucun déplacement latéral des visions ne trahirait son action.

Supposons pourtant qu'on ait réussi à détruire, à la face externe du lobe temporo-occipital, toute l'écorce sup-

posée visuelle, et, dans la profondeur, toutes les radiations optiques, les centres visuels de l'hémisphère opposé restant silencieux. La parole est alors à la calcarine du côté malade.

Elle est intacte, mais elle est isolée. Les radiations optiques sont coupées et le pli courbe est détruit, fibres centripètes et fibres centrifuges. La calcarine ne dispose plus de postes afférents ou efférents. Incapable de régénérer des fibres et des liaisons, elle va probablement dégénérer. Sa survie est-elle capable d'une psychologie ? Et sous la forme hallucinatoire ?

On ne peut que poser la question et attendre la réponse du hasard des autopsies et de la longue patience des coupes en série. Les fibres afférentes de la calcarine ou les dendrites de ses propres cellules ne transportent plus que des excitations anarchiques dont nous n'avons aucune idée, un peu comme les nerfs sensitifs d'un amputé qui l'aident pourtant à recomposer les sensations d'une main, présente, vivante et remuante. Et la calcarine a également perdu ses fibres centrifuges, qu'elles se dirigent vers le pli courbe et autres circonvolutions, ou vers le tubercule quadrijumeau. On se rappelle la célèbre idée de Descartes⁴⁵, et de Wundt : quand un centre organise une action, les fibres centrifuges transmettent des ordres ; mais, s'il n'y a rien au bout de ces fibres, l'ordre ne sera pas exécuté. Peu importerait à la conscience : elle percevrait quand même l'exécution de l'ordre. Dans notre cas, pendant la survie de la calcarine, tous les réflexes organisés par elle sous l'action de ses moignons récepteurs et de ses dendrites, tous ces réflexes non exécutés, se doubleraient cependant de la perception de leur exécution : des regards, et des regards à quelque chose. Perceptions et choses extraordinaires, indicibles peut-être ; mais notre amour des objets et notre puissance à les feindre vont intervenir. Devenus de mauvais visuels, de mauvais imaginatifs, de

45. *Traité des Passions*, 36, 37, 38. *Tr. de l'Homme*, Ed. Adam et Tannery, XI, 181, 182. *Remarques sur le Tr. des P.*, *Journal de Psychologie*, 1924, 689-691.

mauvais observateurs et de mauvais critiques, nous serons incapables de percevoir les créations de la calcarine isolée telles qu'elles sont, incapables de tirer des étranges sensations qu'elle fabrique alors la perception consciente de leur spectacle réel, capables seulement de voir dans ces monstres des choses familières plus ou moins défigurées.

L'isolement parfait d'un centre ou d'un système de centres, que ce soit à la face interne ou à la face externe du cerveau, n'est d'ailleurs qu'une limite. Dans leurs excentricités visuelles, calcarine « isolée » et pli courbe « isolé » ont toujours des collaborateurs; et d'autres lésions, d'autres ramollissements, d'autres insuffisances interviendront pour nous empêcher de percevoir les visions telles qu'elles sont, et pour nous réduire à leur substituer du familier caricatural. Seules une vue normale et une intelligence normale pourraient dire le produit optique du lobe occipital malade, l'objet virtuel qu'il construit alors. Mais ce sujet observateur n'existe pas. Le sujet réel ne sait ni regarder ni traduire, et, dans les nouveautés visuelles de la calcarine mutilée, il ne voit que ce qu'il connaît déjà.

LES HALLUCINATIONS DANS LA CÉCITÉ CORTICALE. — Même quand l'hallucination est parfaitement hémianopsique, à plus forte raison quand le pli courbe intervient et quand les phénomènes unilatéraux disparaissent, on est préoccupé par une intervention possible de l'hémisphère opposé. Pour rassurer l'observateur, il lui faut des hallucinations avec destruction bilatérale, symétrique, complète et pure des calcarines ou des plis courbes.

Les cas n'en seraient pas extrêmement rares, et celui de Schirmer remonte à 1895 ⁴⁶. Malheureusement toutes les précisions cliniques et histologiques ne se sont jamais trouvées réunies dans une des observations publiées, et toutes les difficultés de l'hallucination hémianopsique reparaissent ici.

Même décevantes, les cécités corticales sont très intéressantes car, tout près des hallucinations, on y observe un phénomène très curieux, bien connu de certains hémianop-

46. Soury, II, 1476.

siques : l'inconscience de la maladie, l'anosognosie. Il y a des paralytiques à qui on dit de lever le bras et qui répondent paisiblement : voilà, c'est fait. Ont-ils eu l'hallucination du mouvement non exécuté et la théorie de Descartes-Wundt s'applique-t-elle ? Je ne le crois pas et ce n'est pas le moindre intérêt de ces faits, un mouvement qui n'est ni effectué ni perçu et qui est cependant affirmé. L'inertie et l'anesthésie du bras, l'inconscience de sa paralysie et de son anesthésie ne libèrent pas des hallucinations de mouvement ; mais, jointes à l'oubli graduel des sensations de mouvements et d'attitudes, elles permettent à la démence cette affirmation vide : vous me dites de lever mon bras, voilà, je l'ai levé.

La protestation de l'observateur, la vue du bras pendant, l'élévation de l'autre bras peuvent éclairer le dément sur son erreur. Et peut-être cette « réduction » n'est-elle pas constante : avec une démence, une anesthésie, une amnésie et une agnosie suffisantes, le paralyté qui a pu dire, « j'ai levé le bras », pourra être indifférent à toutes les preuves du contraire. Dès qu'une affirmation absolument infondée est possible et se réalise, elle est absolument inattaquable. On frappe vainement les fantômes ; le sujet capable de dire « je vois » quand il n'a pas même une hallucination, pas même une image, oppose à la critique un vide enfin réel, c'est-à-dire parfaitement impénétrable ; c'est « le songe absolu ».

Il y a aussi, dans le domaine sensoriel, des aveugles, des sujets à cécité corticale, qui n'ont pas conscience de leur cécité et qui la nient⁴⁷. Vivent-ils dans un formidable monde hallucinatoire ?

Pas un observateur ne l'a pensé. Ce sujet, qui dit « je vois » et qui le croit, ce visionnaire, plus prétentieux que ne le fut jamais halluciné, cet aveugle qui se conduit comme s'il vivait de visions, a un comportement hallucinatoire sans hallucinations. Il n'a ni perception visuelle, ni photopsies, ni hallucinations élémentaires ou complexes ; pourquoi dit-il : j'y vois ?

47. W. u. S., VII, 104-106. Redlich et Bonvicini, U. d. Fehlen d. Wahrnehmung d. eig. Blindheit b. Hirnkr., 1908, et Neur. Cbt, 1911, 277 et 301. Bibliographie, etc.

Il a, à une haute puissance, les défauts des hémianopiques hallucinés; il est — virtuellement — très ou tout à fait agnosique; il est extrêmement désorienté, il a un très pauvre langage, il est souvent très apraxique; sa mémoire, son attention sont faibles. Il va jusqu'à être inconscient de ses restes de vision quand il en a⁴⁸. Il ne garde de ses souvenirs visuels, extraordinairement réduits, que de quoi faire de vagues schémas et, affirmant paisiblement — et avec indifférence —, j'y vois, il est incapable d'une description.

Voici un cas moyen. Un homme de 63 ans est hospitalisé parce que, depuis des années, il n'a plus de « mémoire ». Il se perd dans la rue, il oublie ce qu'il a à faire, il s'arrête, égaré, dans l'exécution des actes compliqués. On constate une désorientation profonde dans le temps et le monde extérieur. La mémoire est très diminuée, l'attention fuyante et fragile, le jugement et la critique pauvres et courts. Il comprend lentement et péniblement. Il est crédule, il fait de fausses reconnaissances. Il est gâteux. Son activité volontaire est presque nulle, mais l'activité automatique est exagérée : il ne cesse de tourmenter ses draps. A peine conscient de son état, il est d'ordinaire euphorique, mais irritable, violent et agressif au moindre ou sans le moindre prétexte, automatiquement. Le langage, parfois correct, est souvent incohérent, parfois paraphasique, jargonaphasique, dysarthrique, accidenté de stéréotypies et de palilalie. Il n'a ni paralysies ni troubles des sensibilités primaires, et ses réflexes sont normaux; mais il existe une rigidité marquée, une apraxie bilatérale très prononcée et une agnosie tactile absolue.

Il est aveugle, complètement aveugle. Mais l'iris réagit normalement à la lumière; la cécité a donc sa cause au-dessus des bandelettes, sur les radiations optiques ou la région calcarine.

A l'amaurose se joignent enfin les deux symptômes attendus : l'anosognosie et les hallucinations visuelles. Il ignore sa perte de la vision et refuse d'y croire. Il voit des paysages, des animaux, des oiseaux voletant sur son

48. W. u. S., l. c.

lit; il babille puérilement pour les attirer et les saisir; il les entend caqueter. Mais ces visions sont décolorées, et il en est de même des représentations d'objets, assez aisément évoqués, semble-t-il.

En 1911, Redlich et Bonvicini semblaient attribuer l'agnosie à l'absence de perceptions, d'images et même d'hallucinations. Dans le cas actuel, les auteurs⁴⁹ invoquent « le fléchissement du contrôle psychique et l'intensité du processus hallucinatoire ». Ils croient à une cécité corticale, calcarinienne, et non provoquée par la section des radiations optiques. Pour expliquer enfin la décoloration des visions et représentations, ils utilisent la très probable diffusion des lésions à l'ensemble de l'écorce.

Comme toutes les autres, cette observation est trop et pas assez riche. Cet aveugle anosognosique et halluciné a le tort, peut-être inévitable, d'être dément, formidablement désorienté, grabataire, euphorique, paraphasique, apraxique et agnosique tactile. A peu près certainement, s'il voyait, il aurait aussi de l'agnosie visuelle. Que penser enfin des représentations visuelles d'un sujet qui sait, croit-on, imaginer un drapeau, mais ne lui trouve aucune couleur? On désirerait ici la reproduction de son dialogue avec l'observateur. On voudrait également savoir comment il affirme y voir, comment il défend sa thèse et, s'il la défend, comment il résiste à la preuve du contraire. Il ne semble pas qu'il dise voir son lit, les lits voisins, les murs, les fenêtres, sa femme, le médecin, son bol de lait ou son assiette de soupe, sa propre main. On ne sait pas s'il dit voir les objets qu'on le prie d'évoquer. Il voit, entend et veut saisir des oiseaux voletant sur son lit, mais nous apprenons que ce sont des formes grises ou noires, et nous ignorons tout des discussions entre l'observateur et le malade sur ces oiseaux, ces animaux, ces paysages, réduits, disent les auteurs, « à des lignes et à des valeurs ».

Ce serait déjà bien beau; et c'est plus que jamais le moment de proposer que les hallucinations visuelles de la cécité corticale soient, tout au plus, d'humbles photopsies promues au rang d'objets complexes, oiseaux et paysages, par un dément ou un confus.

49. Lhermitte et Nicolas, Sur la maladie d'Alzheimer, A. M. P., 1923, I.

Dans le je ne sais quoi où il est, qui n'est ni nuit ni jour, ni intermédiaire, s'éveillent peut-être quelques points lumineux; mais, comme on sait, il n'est pas dans le noir, si positif, et il a oublié le jour. Si on lui rendait la vue, il ne saurait plus rien reconnaître et identifier correctement; mais il ne s'en doute pas. Il n'a plus des choses visibles que des souvenirs réduits à de vagues linéaments complétés par des mots.

Il est inconscient de l'abîme entre son état et le seul état que sa mémoire, réduite à un vieux passé, lui permette de se vaguement représenter : l'état banal et ordinaire; il nie sa cécité, état extraordinaire qu'il subit sans pouvoir le « percevoir », l'imaginer, le concevoir, l'opposer à autre chose, en prendre conscience enfin; et dans des phosphènes dont aucun témoin ne peut dire la forme, et qu'il est incapable d'identifier correctement, il ne trouve que les noms de ses perceptions de jadis, des oiseaux, des arbres, n'importe quoi, formes oubliées, mots conservés. Il est anosognosique, et il a un comportement hallucinatoire, parce qu'il ignore à la fois les particularités des états de voyant et d'aveugle, parce qu'il ne saurait plus rien voir et ne sait plus rien imaginer, parce qu'il est réduit à des souvenirs lointains dont il ignore la nature de souvenirs, parce qu'il ne sait plus ce que c'est que voir ou ne pas voir, parce qu'il ne peut plus comparer ses souvenirs à un présent vide, parce que ses souvenirs constituent dans sa pensée le présent peuplé, le réel et, fatalement, le perçu, parce que l'attitude perceptive est enfin la plus primitive, la plus simple, la plus commode et l'ultimum moriens. Quand cet anosognosique et les autres affirment : « j'y vois », ni un reste de vision, ni des images intenses, ni des hallucinations, ni quelque lumière subjective ne provoquent cette affirmation. Le contenu immédiat, positif et négatif, le donné de cette cécité inconsciente est celui des cécités conscientes, et cette affirmation de la vision n'est en effet que l'inconscience démentielle de la cécité. Ces aveugles sont ramenés à de vieilles affirmations, vides maintenant de leur contenu, les seules dont ils soient capables.

Il en est de leurs hallucinations comme de leur anosognosie. Leur vue n'est qu'inconscience de cécité; leur

hallucination, peut-être soutenue par des phosphènes — ce n'est peut-être pas nécessaire —, n'est que l'inconscience de ne rien voir et de pauvrement imaginer, le retour aux attitudes familières, la rumination de vieilles formules, l'application de vieux noms, de noms d'objets qui ne seraient pas reconnus s'ils étaient vus, à de nébuleux souvenirs ou à des photopsies, élémentaires, et pourtant au-dessus des facultés perceptives du sujet.

LA LIBÉRATION FONCTIONNELLE. — La singularité que nous a parfois paru posséder l'hallucination, l'hallucination telle qu'elle est avant d'être perçue, jugée et nommée, nous allons la retrouver avec « la libération fonctionnelle ». Son désir, exprimé ici sous une forme grossière, c'est de trouver des centres pleins d'hallucinations virtuelles prêtes à se réaliser, à s'actualiser, à s'épanouir, à pulluler.

Ces hallucinations seraient perpétuellement « réduites », et ces centres verrouillés par des centres sus-jacents; mais, à l'occasion, les centres supérieurs s'endormiraient, l'inhibition des centres supérieurs serait levée, et les hallucinations s'échapperaient.

Rien ne permet de prévoir que la théorie de la libération fonctionnelle soit bientôt en état de réaliser cette ambition. Mais elle suggère autre chose, qui nous intéresse autant.

Elle parle de phénomènes moteurs et sensitifs extraordinaires, qui ne nous apparaissent pas comme primitifs mais comme nouveaux et originaux, et, pour le sujet, de perception et d'interprétation difficile. On en pourra rapprocher l'hallucination. Elle ne sera plus alors la perception sans objet d'un objet vulgaire, mais un phénomène sensitif extraordinaire que la conscience ne peut capter qu'en le soumettant à sa mesure et à ses formes.

Il est encore moins facile, ici, de répondre à la question « Comment » qu'à la question « Où ». W. James, dans un passage de ses *Principes de Psychologie*, considérant son courant de la Pensée, et, du même coup, les courants qui circulent dans les fibres et cellules corticales, se demande si l'éveil subit d'une hallucination, cet éclat isolé, ne vient pas de ce qu'une image, au lieu de s'écouler,

c'est-à-dire se perdre dans une autre, profiterait d'un arrêt du « Stream of Thought », d'un obstacle histologique dans quelque synapse.

Parmi beaucoup de rêveries de ce genre, il y a peut-être quelque chose à retenir de ce qu'on appelle la théorie de l'Escape of Control.

Un blessé a la moelle épinière sectionnée, la paralysie et l'anesthésie de ses jambes sont complètes et définitives, et pourtant, il arrive qu'un contact léger tire de ces membres inertes des réflexes violents, amples et compliqués, réflexes de défense ou mouvements de marche, manifestations en tout cas de l'automatisme et de l'autonomie de la moelle, libérée des centres supérieurs.

Soit un chien dont le mésocéphale est sectionné en arrière de la couche optique. Chez ce paralytique se réalise un système de contractures et d'attitudes forcées dont on traduit le nom anglais par « rigidité décérébrée »; et, ici, la théorie de la libération fonctionnelle conquiert une notion nouvelle : le mésocéphale libéré impose au sujet des attitudes extraordinaires, un travail nouveau, inconnu de la vie normale.

Toujours dans le domaine moteur, on a demandé à la théorie d'expliquer des syndromes où la maladie de centres régulateurs « libère » des combinaisons motrices étranges : rigidité parkinsonienne, bizarreries catatoniques, gesticulations, grimaces et « spasmes de torsion » de certains encéphalitiques, torticolis mental, tachyphémie, décharges verbales, etc. Je ne crois pas qu'on ait établi qu'il y a là une mise hors de jeu de centres coordinateurs, régulateurs, modérateurs, et libération de centres sous-jacents. Il ne semble pas non plus que cette libération, si elle a lieu, ramène l'organisme à une activité primitive. Si libération il y a, ce serait plutôt celle de centres malades, « ivres », ou « anarchiques », l'activité ainsi déchaînée s'exprimant par des excentricités inconnues de la vie normale, si primitive soit-elle, inconnue de centres libérés ramenés à leur plus primitive physiologie.

Tant que la libération fonctionnelle ne prétend expliquer que des mouvements, tout ce qu'elle peut espérer de l'hallu-

cination, c'est d'annexer (et ce serait déjà beaucoup) le comportement hallucinatoire. Mais elle tente d'aller plus loin. On voit parfois survenir, lors des lésions des voies sensitives, à côté des anesthésies, une multitude de singuliers désordres : par exemple, en réponse à un contact ou à une piqûre, des « décharges sensitives » diffuses, « massives », violentes, mal localisées, difficiles à analyser, rebelles à une perception claire, au lieu de la sensation normale de contact ou de piqûre, nette, simple et modérée. La Libération Fonctionnelle a voulu s'emparer de ces faits et a parfois proposé d'en expliquer certains par la libération de la couche optique privée de ses liaisons avec l'écorce. Explication d'autant plus hasardeuse que ces syndromes ne s'observent guère lors des lésions de l'écorce ou du centre ovale, libératrices pourtant des noyaux centraux, mais plutôt lorsque c'est le thalamus lui-même qui est touché. Il est vrai qu'on garde la ressource de la libération inverse...

On peut songer à une analogie entre « les spasmes de torsion », les décharges verbales, les décharges sensitives des sujets plus ou moins décérébrés, et les hallucinations; et depuis Taine, c'est-à-dire bien avant qu'on ait parlé de libération fonctionnelle, cette idée attendait ce mot. Si l'hallucination est rare, dit Taine, ce n'est pas parce que c'est un phénomène extraordinaire et difficile à faire, c'est au contraire le phénomène primitif par excellence. S'il y en a si peu, c'est parce que l'hallucination est perpétuellement réduite. Seulement, où Taine invoquait une réduction par les images et la pensée raisonnante, on imagine une réduction inconsciente, infra-psychique, organique.

L'hallucination consisterait en la levée d'une inhibition, en la libération d'un mécanisme normalement inhibé; mais cela revient à semer le cerveau de mécanismes dont l'ordinaire serait de ne rien faire; et mieux vaut ici l'escape of control de centres normalement conduits, régularisés, modérés par les centres sus-jacents. Entre les violents réflexes des décérébrés soumis à une excitation discrète, entre les vastes, intenses et confuses décharges sensitives qu'obtient parfois des thalamiques une petite excitation, et les rêves ou les hallucinations tirées du dormeur ou du

confus par un humble phosphène, il y aurait ainsi plus qu'une lointaine ressemblance de physionomie, il y aurait analogie de mécanisme.

Malheureusement, quand il faut désigner les centres modérateurs exclus et les centres libérés, on se retrouve en pleine confusion, et il n'y a pas lieu de revenir ici sur ce qu'on a vu à propos des centres sensitifs et imaginatifs :

Faut-il attribuer l'hallucination à la libération de la rétine corticale, normalement inhibée par les centres visuels de la face externe du cerveau, la rétine corticale échappant au contrôle de quelque pli courbe, les perceptions sans objet échappant au contrôle d'images ?

Faut-il au contraire renverser la théorie, et de même qu'on a parfois fait contrôler l'écorce par la couche optique, attribuer l'hallucination à la libération de l'écorce occipitale externe, privée du contrôle de la rétine corticale détruite ?

Faut-il enfin — on y a pensé — aller chercher les centres de l'hallucination beaucoup moins haut, dans les régions de la rigidité décérébrée ? On s'est parfois demandé si certaines lésions pédonculaires ne pourraient parfois suffire à déterminer certains troubles psychiques ⁵⁰, et, plus récemment, mais en l'absence de faits précis, on a parlé d'hallucinations pédonculaires ⁵¹. A la base du cerveau, dans l'infundibulum, il y aurait des centres hypniques, oniriques peut-être; et, dans un travail récent, l'âme, sans revenir à la pinéale, vient hanter les parois du III^e ventricule ⁵².

Il n'est pas indifférent de voir des auteurs isoler, libérer plus ou moins un centre tel que le corps genouillé, et lui donner le pouvoir d'imposer à un malade des hallucinations, d'autres auteurs exigeant au contraire l'action concordante, pathologique ici, normale ailleurs, de toutes les parties du cerveau; comme si l'âme, indivisible et simple, ne pouvait

50. Claude et Quercy, Syndr. de la calotte protubérantielle, R. N. 1914, I, 840. Camus, troubles psychiques par lésions extra-corticales, Paris-Médical, 28 octobre 1922. — 51. Ludo van Bogaert, Hallucinoze pédonculaire, R. N. 1927, I, 608, et Soc. Neurol., 10 janvier 1924. Lhermitte, R. N. 1922, 1363, et Bull. Soc. Opht., mai 1925 : l'hallucination, perturbation du sommeil, fonction des noyaux de la base. — 52. Ladilas Haskovec, nouvelle contribution au psychisme sous-cortical, Encéphale, décembre 1929. « C'est autour du III^e ventricule qu'il faut chercher le centre psychique, le siège de la conscience centrale et de la volonté, de l'âme ».

collaborer qu'avec la totalité cérébrale, la psychologie de la rétine corticale *isolée* étant aussi inconnue de la personne que celle d'un métamère spinal, ou de l'œil après section du nerf optique.

A la douteuse lumière des idées sur la libération fonctionnelle, et rapprochée des bizarreries motrices et sensitives des « libérés », l'hallucination ne semble pas être un phénomène primitif, jadis normal et constant, maintenant refoulé et remplacé par l'image; l'hallucination n'est pas une « protopathie », mais un phénomène extraordinaire, une excentricité sensorielle étrangère au fonctionnement normal de tout système ou centre nerveux, primitif ou non, libéré ou non. Elle tendrait ainsi à cesser d'avoir l'air d'un phénomène positif, ou, pour éviter la fausse précision de ce signe, elle ne serait plus la construction endogène d'un objet virtuel équivalant — formes, couleurs, valeurs, complexité — à l'objet ou au tableau réel; elle serait plutôt, comme « le spasme de torsion » de l'encéphalitique ou les décharges sensitives du thalamique, un groupe anarchique de sensations originales, rebelles à une perception correcte, un état ineffable, un phénomène de « conscience morbide », que le sujet perçoit, juge et exprime comme il peut.

HALLUCINATIONS ET LÉSIONS DE L'ŒIL. — En étudiant la neurologie des hallucinations visuelles, l'observateur s'intéresse avant tout au centre privilégié, la Rétine Corticale, et aux centres sus-jacents, d'où peuvent lui venir des excitations centrifuges. Mais la Rétine Corticale est surtout faite pour recevoir des excitations venues du dehors et cheminant de la cornée aux radiations optiques; et il se trouve que les maladies de cette longue série d'appareils et de voies ont leurs hallucinations.

Toutes les maladies du globe oculaire ont les leurs; et l'on pourrait aisément faire l'histoire des hallucinations cornéennes (peut-être même palpébrales ou conjonctivales), iriennes, cristalliniennes, rétinienues. Les brûlures de la cornée⁵³, les iritis, la cataracte surtout, avant, pendant et après le traitement, le glaucome, les choroidites, le décolle-

53. Nägeli, *Sitzungsber. d. Münchener Ak. d. Wiss.*, 1868, I, 502, *in* W. u. S., III, I, 400.

ment de la rétine peuvent donner prétexte à toutes sortes de visions; et l'on a tenté d'isoler, par exemple, le syndrome hallucinatoire du décollement de la rétine ⁵⁴.

On y observerait surtout des ombres élémentaires, elles apparaîtraient lors de la fixation du regard, se déplaceraient avec les mouvements de la tête, seraient planes lors des lésions unilatérales, et en relief quand les deux yeux sont atteints, elles seraient noires et non colorées, elles disparaîtraient par occlusion de l'œil. J'ai de grands doutes sur la constance et la spécificité de ces traits. Dans toutes les lésions des voies optiques, de la cornée au pli courbe, on peut observer des visions élémentaires et dans toutes les lésions des voies optiques des visions complexes. Il est vrai que les auteurs donnent ici à « élémentaire » un sens personnel; les hallucinations de leur malade sont plates et noires, mais complexes : ombres humaines, chapelle, noms de personnes, bonhomme noir qui cloue une chauve-souris à sa porte. Ces ombres apparaîtraient lors de la fixation de regard. C'est possible, mais cela signifie-t-il au point de fixation ou seulement quand le sujet regarde ? Il serait intéressant qu'un décollement périphérique de la rétine, sans toucher ou voiler la macula, provoquât des visions centrales et non périphériques, latérales, fuyantes. Ces hallucinations, quand elles sont monoculaires, seraient planes. Rien ne me paraît moins constant; on sait que le relief d'une photographie, c'est-à-dire d'une image plate, apparaît mieux quand on la regarde d'un seul œil; des images consécutives obtenues et observées avec les deux yeux sont souvent plates, et des images consécutives conservent très bien leur relief quand on les acquiert et les observe d'un seul œil; le dessin d'un cube enfin donne le spectacle des perspectives ambiguës à un œil aussi bien qu'à deux. Je crois par contre très volontiers que les visions monoculaires paraissent bilatérales, et que le malade n'a conscience ni de l'unilatéralité de la vision, ni du côté intéressé. Mais, là non plus, il n'y a rien de spécial au décollement rétinien. Je suis moins convaincu de la disparition de ces visions par occlusion de l'œil; je m'étonne

54. Targowla et Picard, A. M. P., 1926, II, 136.

qu'un sujet à qui son décollement de la rétine vaut des hallucinations et non des illusions, et des hallucinations qui suivent les mouvements de l'œil, les perde dès qu'il ferme les yeux. Ce qui se passe dans l'histoire des images consécutives a lieu probablement ici : quand on observe une image consécutive les yeux ouverts, leur fermeture la fait momentanément disparaître; mais elle reparait presque toujours, souvent transformée, au moins dans ses couleurs et sa clarté. La fermeture de l'œil n'a pas la moindre action sur la visibilité d'une hallucination. Quand elle est bien endogène, plus il fait noir, mieux on la voit. Il se peut que la fermeture de l'œil, en modifiant un état physiologique, supprime l'hallucination; et il se peut que des hallucinations par décollement rétinien exigent l'excitation lumineuse de la rétine; il est tout à fait improbable qu'*aucun* décollement de la rétine ne soit capable d'occasionner des visions dans l'obscurité totale.

Il me paraît tout aussi difficile d'assurer que les hallucinations du décollement rétinien sont toujours noires, les autres hallucinations visuelles périphériques étant toujours colorées. Toute lésion de l'œil ou des voies optiques peut donner des visions incolores ou colorées; et la lésion prétexte de la vision n'a pas encore dit le pourquoi de ce gris, de ce noir ou de ces couleurs. Un malade atteint de kératite voyait des figures, des visages, d'abord tout rouges puis tout bleus⁵⁵, et l'on sait que le rouge serait la première victime dans l'évolution de certaines achromatopsies. Mais dans le cas dont il s'agit, le sujet percevait toutes les couleurs; d'où l'intérêt que présenteraient, à côté des hallucinations des aveugles, celles des achromatopsiques, dischromatopsiques, daltoniens tardifs. L'aveugle pour le rouge a-t-il de préférence des visions rouges? Des hallucinations ou des phosphènes de couleur uniforme peuvent-ils être modifiés par des verres de couleur, etc.?

Je serais enfin surpris qu'un syndrome hallucinatoire par décollement de la rétine fût indifférent aux déformations, aux flottements, aux renversements, aux « tête en bas », aux métamorphopsies que le décollement impose aux perceptions.

55. Claude, Baruk et Verwaeck, A. M. P., 1927, I, 152.

Les hallucinations des maladies du globe, selon le sujet et selon le moment, sont des points lumineux, des ombres informes, les éclairs, les zig-zags à la Vauban des migraïeux, des ondes d'eaux courantes ou d'étoffes agitées, des courses de nuages, des vols d'insectes, des arabesques, des géométries, des visages, des scènes. Ce sont alors « des bossus dans la cour », une femme de chambre en blouse bleue à gros pois noirs, de jolies blondes à robes colorées, à la Loïe Fuller, des hommes grotesques et incolores, des nacelles d'une richesse infinie, avec des baldaquins de diamants et de fleurs, où brillent de belles femmes aux costumes chatoyants⁵⁶. Ici, comme dans tous les chapitres de l'étiologie neurogène ou psychogène de l'hallucination, on la voit parcourir la même gamme : du point lumineux ou obscur à l'objet infiniment complexe.

La maladie de l'œil, abstraction faite de l'état du cerveau ou du psychisme, la lésion du globe agit de plusieurs façons. Elle gêne la vision distincte, elle crée des scotomes et même la cécité, elle bouleverse plus ou moins l'espace subjectif, la forme, l'orientation et la place des objets; elle apporte enfin aux centres des excitations nouvelles, originales.

Avec ces excitations, venues de la cornée, de l'iris, du cristallin, de leurs muscles, de la rétine, des voies optiques touchées ici ou là, les centres corticaux du trijumeau et de la II^e paire feront les seuls mouvements qu'ils sachent faire; et le sujet, incapable de perceptions inédites, ne pourra tirer, de l'excitation la plus nouvelle de son appareil visuel, que des visions de lumières, de couleurs, de formes, d'espace et de choses.

Dans tous les cas, la lésion, qu'elle mérite ou non l'épithète d'irritative, affaiblit la perception, et l'on va ainsi, de degré en degré, du plus translucide nuage flottant dans le vitré à l'énucléation des deux globes, la suppression de l'œil pouvant parfois multiplier, amplifier et magnifier les visions. Même quand il n'y a plus d'œil, les centres reçoivent toujours des excitations, mais elles viennent d'un moignon

56. Truc. Phantopsies d'origine oculaire, Ann. d'ocul., 1925, IX. Flournoy, Hall. lilliputiennes chez un vieillard atteint de cataracte, Encéphale, novembre 1923.

que la lumière n'atteint plus. Elles ne sont plus optiques et elles vont être élaborées par des centres avec lesquels nous ne savons faire que de la lumière.

La situation est un peu celle de l'amputé : son moignon lui donne des sensations dont il fait des hallucinations tactiles et motrices de la main. Mais il y a une immense différence. Le sujet atteint de chorio-rétinite et qui peuple ses scotomes d'hallucinations, ou le sujet aveugle par extirpation des deux yeux et qui a des visions, ne nous dit pas qu'il sent son œil.

Il est probable qu'il le sent. C'est un amputé ; et si un amputé de la main perçoit sa main, on ne voit pas pourquoi un amputé de l'œil ne percevrait pas son œil. Il est probable qu'il a ses sensations oculaires et nous allons voir qu'elles peuvent prétendre à un rôle intéressant. Mais ce ne sont pas à ces hallucinations-là que va l'intérêt de l'halluciné. L'amputé de l'œil, comme tout halluciné de la vue, voit des objets extérieurs, proches ou lointains, grands ou petits, fixes, ou en mouvement et en incessantes métamorphoses. L'amputé de la main, bien différent, nous dit qu'il sent sa main, mais ne nous dit guère que sa main, dans ses mouvements, manie des objets ; elle ne touche, ne saisit ni palpe ; elle est vide, réduite à elle-même. L'amputé de l'œil au contraire, ne sent pas son œil ou ne s'occupe pas à le sentir ; il n'utilise que sa faculté projective.

S'il a pourtant les sensations de son œil et des mouvements de son œil, n'en fait-il rien ? Il faudra savoir si elles ne travaillent pas à former l'espace hallucinatoire, la situation, l'orientation, les dimensions, les mouvements, les métamorphoses, les variations de grandeur des visions. Chez le voyant normal qui regarde l'espace et ses objets, les sensations oculaires fonderaient la géométrie naturelle de Descartes, qui se traduirait ainsi en nos sensations d'espace, de situation et de relief. Le sujet normal qui regarde, les yeux fermés ou dans la nuit, une image consécutive, la voit à son gré en haut, en bas, à droite ou à gauche, en déplaçant la tête ou les yeux. Mais, les yeux toujours fermés, ou toujours dans la nuit, il ne peut déplacer l'image en profondeur et faire ainsi varier comme on sait sa distance et sa grandeur. C'est peut-être parce

qu'il ne peut se donner à volonté des sensations iriennes et cristalliniennes. L'iris et le cristallin, immobiles derrière les paupières, donnent au sujet des sensations présentes et constantes, qui s'opposeraient à toute variation de distance ou de grandeur de l'image. Chez l'amputé des yeux ou chez le paralysé de l'iris et du cristallin, ces sensations réductrices n'existant plus, des sensations iriennes et cristalliniennes hallucinatoires sont peut-être possibles, senties comme variations de distance et de grandeur des visions.

Il y a des hallucinés visuels dont les hallucinations suivent le regard et croissent avec la distance du plan de projection. Je n'en connais pas où ce dernier phénomène ait lieu les yeux fermés. Je ne connais pas non plus d'amputé des yeux chez qui des sensations oculaires hallucinatoires, tactiles ou motrices, aient pu être décelées et se soient accompagnées de variations correspondantes de la vision, qui ait accommodé hallucinatoirement à une plus grande ou plus petite distance, dont les visions aient grandi ou diminué, soit comme un objet, soit comme une image consécutive.

Les cliniciens à qui il a été donné d'observer des hallucinations avec lésion de l'œil ne paraissent pas s'être beaucoup préoccupés de tout cela. Ils ont pourtant, dès Nægeli⁵⁷, et sans doute bien antérieurement, relevé maint détail sur le rôle de la mécanique et des sensations oculaires avec ou sans objet dans l'histoire de la projection extérieure des visions. On se rappelle que l'hallucination des hémianopsiques occupe le champ aveugle. Uhthoff⁵⁸ précise qu'un de ses sujets, à chorioretinite, projetait ses visions dans ses scotomes. Un sujet atteint de kératite, voyait sa tache cornéenne⁵⁹. Était-elle l'objet, la sensation fondée que transfigurait la vision ? Celle-ci profitait-elle du vide, du scotome ou du nuage que cette tache découpait dans la perception ? Uhthoff prend la peine de signaler que le dédoublement des visions n'a pu être obtenu, et il note qu'elles croissent avec la distance, comme croît la perception d'un phosphène ou d'une image consécutive, comme croîtrait, si on la voyait, la lacune d'un scotome ou de la

57. *L. c.* — 58. Bericht ü. d. 27 Ophth. Gesell. z. Heidelberg, 1898. — 59. Claude, Baruk et Verwaek, *l. c.*

tache aveugle. La tache aveugle, soit dit en passant, me paraît être un excellent terrain pour les hallucinations : elles n'y trouvent pas de perceptions vraies pour les concurrencer, la tache aveugle est inconsciente, elle n'est pas tout à fait aveugle, et quand on réussit à y provoquer une perception, extrêmement vague et lacunaire, le sujet tend vigoureusement à la compléter, à faire de la *Ergänzung* ⁶⁰.

Dans le même ensemble d'idées, les lésions unilatérales occasionnent-elles des hallucinations unilatérales ? Oui, parfois, mais cette question se rattache à celle de la destinée d'une vision quand on ferme l'œil qui la perçoit, et à celle de la notion que nous pouvons avoir de l'œil qui perçoit un objet quand les deux yeux sont ouverts. On n'a pas cité, à ma connaissance, d'halluciné qui ait eu des visions assez complaisantes pour lui permettre de résoudre ce triple problème.

L'hallucination la plus strictement monoculaire, déclenchée par un iritis droit, pourra paraître bilatérale au sujet peu averti, puisqu'il la voit parfois encore, puisqu'il doit la voir encore, lorsqu'il ferme l'œil droit, ne se doutant pas que c'est toujours avec l'œil droit qu'il la voit ⁶¹.

L'hallucination par lésion oculaire est souvent lilliputienne et, nous l'avons vu, il est parfois noté qu'elle croît avec la distance du plan de projection. Mais, ici comme à propos des hallucinations exesthésiques, il n'est pas possible d'exploiter à fond un pareil fait et de conclure : les visions d'origine oculaire ne sont au fond que des phosphènes, ont pour objet la lésion oculaire, objet réel mal interprété, les hallucinations lilliputiennes doivent cette qualité à leur ophtalmologie et non à leur psychologie, toutes ces hallucinations croissent avec la distance et sont petites quand elles sont vues de près, toutes sont Gullivériennes. On ne peut pas généraliser la théorie optique, pas même quand il s'agit de la catégorie Lilliputienne des visions ; et il semble que ce soit souvent « par la fenêtre », « dans la prairie » que les malades voient leurs gnomes,

60. Feinberg, *l. c.* — 61. Cf. Les hallucinations et les images consécutives, p. 136-137.

comme si le caractère lilliputien de l'hallucination était indépendant de la distance. C'est pourtant le malade auquel je viens de faire à l'instant allusion qui voyait une petite cage sortir par la fenêtre et, dans les airs, devenir grande comme un arc de triomphe ⁶².

Les observateurs notent à chaque instant que les visions d'origine oculaire suivent les mouvements des yeux ⁶³; et ce fait, qui n'a rien de surprenant, semble établir que la vision naît du concours de l'appareil optique, de la lésion et de l'esprit, sans intervention des perceptions extérieures concomitantes. On ne peut pourtant pas assurer que les hallucinations par lésion du globe suivent nécessairement les mouvements de la tête et des yeux. Rien ne s'oppose ici à l'existence d'hallucinations à points de repère extérieurs, soit que la logique du rêve donne toute sa puissance hallucinogène au point de repère, soit que celui-ci collabore automatiquement avec les organes oculaires à poser les bases physiologiques du phantasme.

Beaucoup, la plupart des hallucinations par lésions oculaires semblent bien trouver dans l'œil, dans ses lésions, et dans des sensations originales, positives ou négatives, tout leur objet. Mais rien n'empêche les objets extérieurs de jouer, devant la lésion, leur rôle de condition, d'occasion, de prétexte, d'appât et de piège à hallucinations. Les coins obscurs, les points lumineux, les objets brillants pourront jouer ainsi « les utilités », et, dans un bel exemple ⁶⁴, une nappe blanche bien éclairée se peuplait d'un monde lilliputien dès que la table était desservie. Ce fait illustre bien une double condition de certaines hallucinations : la présence d'une excitation extérieure, c'est-à-dire d'un objet réel, et l'absence de réducteurs, c'est-à-dire d'autres objets réels.

Les sujets qui souffrent ou, plus souvent, jouissent de ces visions, sont très souvent des vieillards, et l'on sait combien aisément ils délirent, et sous la forme hallucinatoire, après l'opération de la cataracte. Mais ni démence, ni vieillesse, ni diminution, désordre ou choc quelconque ne sont nécessaires, et nous retrouvons ici le balancement

62. Flournoy, *l. c.* — 63. Claude, Baruk et Verwaeck, *l. c.* — 64. *Ibid.*

tant de fois signalé. Beaucoup de cas, beaucoup de faits réduisent la vision à un délire à propos d'une sensation originale, d'un phosphène mal perçu, incompris et non critiqué. D'autres fois, au contraire, des hallucinations complexes prétendent être aussi complexes que les objets qu'elles miment, prétendent que les innombrables détails qu'elles s'attribuent sont esthésiques et perçus, assurent que nulle combinaison affective ou intellectuelle ne vient troubler la pureté de la vision.

Ici comme partout, il faut extrapoler sans mesure et violenter les faits pour achever le démemberement de l'hallucination au profit du délire. Dans un cas de kératite avec hallucinations figurées complexes, le sujet fut présenté à la Société Médico-psychologique, y décrivit ses hallucinations comme parfaitement conscientes et parfaitement objectivées, et se soumit à l'examen des psychiatres présents. Et il s'en trouva un pour dire, sans être contredit, que le malade, très absorbé et très impressionné par ses visions, lui paraissait être moins halluciné qu'auto-suggestionné⁶⁵. Or, à lire la discussion, et l'observation, il ne semble pas que rien de concret ait fondé cette grave critique. Si pourtant pareil soupçon frappe un visionnaire étudié avec toute la prudence qu'a engendrée une longue critique des hallucinations, on comprend la méfiance et l'incrédulité que rencontrent parfois des visions comme on n'en voit plus, celles de jadis⁶⁶. Mais, ce qu'exige l'halluciné irréductible, et il est légion, ce ne sont pas des négations générales, c'est une discussion directe des faits qu'il décrit. Or nous avons vu, voyons et verrons sans cesse qu'elle est, très souvent encore, impossible.

En résumé, de nombreuses lésions de l'œil, « irritatives » ou destructives, la suppression même de l'œil permettent, libèrent, favorisent ou causent l'hallucination visuelle. L'œil supprimé, le nerf optique supprimé, le corps genouillé lui-même supprimé, les hallucinations visuelles restent possibles; peut-être même ces destructions les favorisent-

65. Mallet, à propos du cas de Claude, Baruk et Verwaeck, *l. c.* — 66. Bouyer, Notes pour servir à l'étude des hallucinations. A. M. P., 1926, II, 441. « Un fatras de faits soi-disant classiques ».

elles. Inversement, quand le nerf optique est coupé, aucune excitation de la rétine ne détermine une perception visuelle; quand les radiations optiques sont coupées, l'excitation de la rétine, du nerf optique, de la bandelette et, croit-on, du corps genouillé lui-même, ne permet aucune sensation visuelle. C'est donc au delà du corps genouillé qu'on peut espérer trouver les organes dont les visions ont besoin, les centres nécessaires, sinon suffisants, à l'hallucination.

D'exclusion en exclusion, on arrive ainsi à la calcarine, correctement nommée centre perceptif.

De nombreuses lésions calcariniennes causent ou permettent l'hallucination, et cette distinction étiologique, quel que soit son archaïsme, est encore inévitable.

La destruction radicale des calcarines, telle qu'on l'aurait observée dans certaines cécités corticales, permet-elle encore l'hallucination visuelle? Nous avons vu que c'est probable mais non certain.

Au delà de la calcarine, c'est la région temporo-occipitale externe, imaginative, mnésique, gnosique. Ses lésions permettent ou causent aussi des hallucinations; mais, ici, tout se complique. En étudiant les suites hallucinatoires des lésions de la calcarine, on ne disait pas, ou à peine : « la calcarine exclue, les centres sous-jacents, le corps genouillé par exemple, peuvent déterminer des hallucinations ». Dès qu'on passe de la calcarine au pli courbe, elle prétend garder voix au chapitre. Même après les hallucinations de la cécité corticale, on ne peut pas affirmer : « la rétine corticale exclue, morte ou isolée, les hallucinations, les mêmes, sont encore possibles, des lésions irritatives de l'écorce temporo-occipitale externe les causent directement ». Quand une lésion frappe l'écorce temporo-occipitale externe on peut encore attribuer l'hallucination à la rétine corticale ou à ses restes, soit que les centres gnosiques malades « irritent » le centre perceptif ou ses débris, soit que la destruction, la mort, de l'écorce temporo-occipitale externe permette, libère l'hallucination calcarinienne.

La libération fonctionnelle ne fournit pas actuellement une pathogénie intelligible de l'hallucination. Mais on

peut retenir l'analogie signalée plus haut entre les faits plus ou moins classiques de libération et les visions; et cette lointaine ressemblance invite à voir dans l'hallucination une esthésie extraordinaire, désordonnée, anarchique, rebelle à toute perception correcte, et très différente, en soi, de la perception complexe et ordonnée de l'objet que l'halluciné croit voir.

Dans l'histoire des visions par lésion périphérique, calcarinienne ou temporo-occipitale externe, nous avons partout retrouvé cette notion : l'hallucination visuelle serait, en soi, une sensation optique particulière, analogue aux phosphènes mécaniques ou aux images consécutives, et elle en suivrait certaines lois physiologiques. Nous ignorons quelles formes et quels degrés de complexité elle pourrait atteindre selon le siège de l'excitation initiale, l'organe détruit et le mode d'intervention de l'écorce occipitale. Cette sensation, simple ou complexe, serait l'hallucination primaire, objective, brute.

Dans beaucoup de cas, des troubles psychiques dont l'agnosie visuelle est le type interviennent, soit pour perturber cette sensation, soit pour empêcher le sujet de la percevoir correctement. Sur l'hallucination objective jouerait l'illusion, l'interprétation, la conduite perceptive, la croyance, la tendance à affirmer et à nommer un objet, et le malade substituerait à l'hallucination objective, réelle, qu'il est devenu incapable de percevoir telle qu'elle est, une hallucination subjective, les choses, les visages, les scènes, les personnages, décors et accessoires ordinaires des visions. Dans le donné visuel hallucinatoire, peut-être très simple, mais nouveau, extraordinaire et inconnu, le malade plus ou moins dément affirme immédiatement des choses familières : les perceptions les plus basses et les plus aisées.

Il nous a même semblé, devant les hallucinations des cécités corticales et l'anosognosie, que l'affirmation « je vois » et le comportement hallucinatoire pouvaient se réaliser dans le vide optique et visuel parfait, en l'absence de perceptions, d'hallucinations, du plus vague phosphène, et peut-être même d'images.

Réservant l'étude du sujet à vision normale et qui a des visions, les yeux ouverts ou fermés, la nuit ou le jour, sur

champ homogène ou parmi les objets réels, nous devons renoncer d'avance à différencier les hallucinations de ce sujet de celles qui surviennent parce que l'appareil visuel a une maladie bien à lui; et, dans les hallucinations par lésion périphérique ou centrale de l'appareil visuel, les degrés et les formes cliniques ne sont pas assez connus pour qu'on puisse différencier les hallucinations des diverses lésions et des divers segments, et les visions des sujets qui y voient plus ou moins de celles qui illuminent un scotome, une hémianopsie ou une cécité.

C'est en grande partie cette ignorance qui a permis la tentative de démembrement de l'hallucination visuelle et sa décomposition en deux éléments : la sensation originale due à l'excitation morbide des voies optiques, l'hallucination objective, la matière sensorielle de l'hallucination; et, greffée sur celle-ci, l'hallucination subjective, ou conduite, à contenu noétique, et non sensoriel, de la perception d'un objet absent.

Mais il a fallu reconnaître que si beaucoup de visions se prêtent à cette distinction et se laissent même réduire à un comportement hallucinatoire vide, une multitude d'hallucinés résiste obstinément à cette dépossession et prétend à la sensation, à la perception correcte, complète et pleinement sensorielle de n'importe quel objet, décor, personnage ou scène, parfaitement absent. Il y a deux façons d'avoir des songes absolus; foi pure en la présence d'une perception absente, ou perception intégrale d'un objet tout à fait absent. Même appuyée sur des faits neurologiques, la théorie qui vide l'hallucination de sa substance sensorielle ne peut vaincre, ou simplement ruiner, la foi des visionnaires.

IX

ESTHÉSIE DU RÊVE

Déjà familiarisé avec les subtilités de l'hallucination par les éléments hallucinatoires de la perception, par l'illusion du correcteur, par les perceptions fausses greffées sur les perceptions vraies de l'amputé, de l'opsiphonie et de l'image consécutive, par l'hallucination enfin pure que serait l'image dite eidétique, admis par le neurologiste à voir et toucher les difficultés, l'halluciné averti peut se livrer avec les moindres risques d'erreur à une épreuve délicate : observer sur lui-même et ses pareils les hallucinations morbides.

On se plaît à les appeler oniriques. Aussi les cherchera-t-il dans le rêve, maladie familière à tous, avant d'aborder les onirismes toxiques ou infectieux de la veille.

On peut parfaitement concevoir un effort pour vider le rêve des états psychiques de la veille, pour nier qu'on y perçoive, qu'on y entende ou voie, pour le ruiner comme l'hallucination. Vouloir en rêve, ce serait rêver qu'on veut, ce ne serait pas vouloir ; et de même pour tous les autres actes psychologiques. En rêve, dira-t-on, on ne veut pas, on n'est pas ému, on n'est pas étonné, on n'est pas attentif, on ne regarde pas, on ne voit pas ; les actes rêvés ne s'accomplissent pas, on n'en a pas la conduite, on ne les perçoit donc pas, eux et, s'ils s'en distinguent, leurs objets.

Nous verrons le rêveur vigoureusement contester tout cela, et magnifier le rêve au point de lui prêter des perceptions originales, et jusqu'à des couleurs nouvelles. Il recon-

naît, comme on vient de le lui dire, que les actes de son rêve, la lévitation par exemple, n'y sont pas réalisés, mais il n'en affirme pas moins les percevoir. Il est même tenté d'imaginer une opposition entre percevoir et agir, entre perception et conduite; il rêve des actes qu'il n'accomplit pas, il accomplit en dormant des actes qu'il ne rêve pas. Il affirme percevoir en rêve et il prétend que son affirmation suffit : il s'étonne en rêve, il est curieux, il considère, il observe, il distingue, il mesure, il compare, il remarque, il constate qu'il voit bien, qu'il voit mal, qu'il voit mieux, qu'il ne voit pas; il précise des détails, il palpe, soupèse, il regrette une absence, une présence, une disparition. Il se dit : « Je ne vois pas, puisque je rêve; je vois pourtant je ne rêve donc pas, je suis éveillé puisque je vois toujours et de plus en plus précisément ».

« Dans mon rêve, insiste-t-il, quand je ne vois pas, je me le dis : cet objet, que je connais admirablement, que je pourrais dessiner, il est présent, mais je lui tourne le dos et je sais, et je me dis en rêve que j'en ai seulement une image très vive, pseudesthésique. Et la distinction que je fais ainsi, moi, rêveur que vous taxerez de démente, entre mes onirismes visuels hallucinatoires et pseudo-hallucinatoires, je la fais avec la même aisance entre mes onirismes auditifs. Capable de parler dans mon sommeil, sans rêver que je parle ou qu'on parle, je peux, dormeur muet, rêver que je discours, converse, écoute et entends, capter des sons d'une rigoureuse esthésie ou parfaitement silencieux. Dans le rêve comme dans la veille, je reconnais au passage, et je vérifie s'il le faut, à leurs marques et à leurs effets, le caractère esthésique, pseudesthésique, eidétique ou noétique de mes états. Quand je dis je vois, mon affirmation, auto-critiquée, vaut pour le rêve comme pour la veille. Rêvée, ma perception n'a pas d'objet, mais ce démenti de l'expérience frappe le délire et non la donnée psychique, la perception ».

Oui, vous voyez, vous entendez, dit la théorie de l'origine périphérique du rêve, mais vous percevez des excitations périphériques réelles, matière, seule matière sensorielle de votre rêve; le reste, c'est-à-dire presque toute

la forme, est noétique. C'est avec des sensations exogènes, sans intérêt et *neutralisées* pendant la veille, que votre rêve est fait. Devant des sensations faibles, assez faibles pour laisser dormir, assez fortes pour laisser rêver, rêve et veille ne neutralisent pas les mêmes; et celles que le rêve laisse entrer dans la conscience sont légitimement appelées perceptions. Mais elles sont fort peu de chose dans la masse du songe. Il est presque tout noétique, eidétique. Vous le dites perception parce que vous êtes un peu dément, plus ou moins paragnosique, prêt à prendre un petit phosphène rond pour la lune, un aboiement pour un chant, à abuser de l'ambiguïté si fréquente des objets et des perceptions. Déjà, dans la veille, il vous suffit de bien peu de données pour dire « je vois très bien »; au degré de démente du sommeil, vous le direz à beaucoup moins de frais, et la petite masse lumineuse du moindre phosphène sera pour vous n'importe quoi, ce qu'exigera la logique du rêve.

Le rêveur fait des concessions. Il reconnaît, réveillé, qu'il a pu être un peu dément, qu'il a subi et utilisé, en rêve, des excitations périphériques, des objets présents, des actes ébauchés, qu'il a abusé d'ambiguïtés, qu'il a faussement précisé des données confuses, qu'il lui est arrivé de dire « je vois, j'entends », devant des pseudesthésies fort aisément réductibles. — Mais il limite étroitement ses aveux. Il ne sacrifie pas ce qui lui est le plus cher : son auto-critique du rêve en rêve, faite « du dedans ». Il rappelle ses soigneuses distinctions oniriques. Il use des rêves où l'excitation périphérique, présente et non perçue, engendre un rêve profondément différent d'elle, par *contraste* ou par *synesthésie*... le son inaperçu qui provoque un rêve visuel, la soif inconsciente qui nous vaut d'exquis breuvages. L'excitant réel, dira le rêveur, suggère peut-être mes songes mais n'y figure pas. La matière sensorielle du rêve, venue d'une source inconnue, est l'œuvre de l'esprit et n'en est pas moins sensorielle; le dehors et ses excitations n'y sont pour presque rien ou pour rien. Et tout ce qu'on détache du rêve pur au bénéfice de la théorie périphérique ou du rêve-interprétation, ne fait que dégager le vrai rêve, irréductiblement esthésique et parfaitement sans objet.

Le rêveur gravit péniblement le versant nord d'un « cañon ». Première étrangeté : à la place des assises calcaires et des falaises blanches familières, tout est de grès rouge, tendre, profondément érodé. Presque partout, ce ne sont que petits mamelons hémisphériques d'un demi-mètre de haut, se touchant presque. Pas un arbre, pas une herbe, pas de terre.

Il monte. Il sent qu'il n'arrivera jamais... Son but : un chemin qu'il connaît, reste invisible et inaccessible; aucun effort ne l'en rapproche.

Le voici au flanc d'une énorme pierre blanche. C'est une tombe, toute fleurie de croix de bois branlantes, chacune dans un petit creux conique. De la main droite, en se hissant, il renverse un grand panneau réclame qu'il n'avait pas vu, extraordinaire dans cet absolu désert. Il se demande quelle inscription s'y trouvait peinte. Il ne se retourne pas, et écoute la chute, à grands bonds retentissants.

Le voici enfin sur la pierre. Tiens ! C'est le chemin ! Qu'il a changé ! Le rêveur n'y retrouve rien de ce qu'il connaît et prévoyait. — Il tourne à gauche, vers l'ouest, vers le moulin de R... qu'il se représente avec plaisir. — Il n'ira pas jusque-là.

Dès les premiers pas, il a la surprise d'une immense citerne, en encorbellement sur l'abîme, à demi cachée par des arbustes. L'eau est agitée, et de petites vagues y roulent. Curieuses vagues : en arrivant au bord, elles dessinent bien la volute familière; comme toutes les vagues qui vont se briser, elles tournent vers la rive leur concavité et leur crête d'écume, mais au lieu de s'écrouler sur le sol elles tombent à la renverse, sur le dos, sur leur convexité, sur l'eau, comme si la masse liquide dont elles sont le front les attirait.

Il n'a pas le temps d'approfondir. En examinant l'eau ensoleillée à travers les branches, il décèle soudain, mêlé aux rameaux et aux troncs, gris comme eux mais dix fois plus gros, un énorme serpent. Gueule ouverte et de profil, il ne s'occupe pas de l'homme. Celui-ci a peur, mais pas trop, et regarde. « La gueule de ce reptile, se dit-il gravement, est étrange : ni dents, ni mâchoires, ni langue. Seulement deux vastes lèvres membraneuses, flottantes, mobiles, minces, molles, chiffonnées ». — Je ne vais pas plus loin, et suis chez moi, de l'autre côté de la vallée.

C'est précisément en face de la citerne et j'interroge un ami sur ce serpent de mer égaré dans le Causse. Il croit savoir de quoi il s'agit : « C'est Arthur, le serpent de Y..., il a dû s'échapper ». L'ami parle, je l'entends, je le reconnais, il est très près de moi, mais je ne le vois pas.

Je me retrouve sur un petit ponceau sans parapet qui enjambe le ruisseau. En aval et tout de suite, un moulin barre le petit cours d'eau. Entre pont et moulin, l'eau somnole, en une sorte de lac de quatre ou cinq mètres de large, appelé La Payssière.

— Et voici le monstre, à la surface, menaçant, ses lèvres membraneuses mouvantes. « Encore là ! D'où sort-il ? » Un bond en arrière, un regard de la bête. Elle a disparu.

Il y a une multitude d'actes psychiques là-dedans : des projets, des entreprises, des doutes, des déceptions, des surprises, des étonnements, des souvenirs, des questions, de l'anxiété, de la peur. Il y a aussi, il y a surtout des perceptions. — Je gravis une pente abrupte, je me hisse à la force du poignet, et c'est laborieux, fatigant. Je suis loin de la délicieuse facilité des lévitations, si sûrement perçues que bien des fois, survolant des mers avec une merveilleuse sécurité, je me dis : « Enfin, la voici, je la tiens, cette fameuse lévitation. Le rêve est devenu réalité. Aujourd'hui, je ne rêve plus. C'est le moment d'étudier ce que je sens. — Eh bien, c'est une sensation sui generis, absolument originale, et, comme toutes les sensations, indescriptible. — Peut-être y a-t-il là des élans successifs, et, peut-être, à chaque élan, un léger écartement des bras, plutôt préparé qu'exécuté, et une légère dilatation de la poitrine. Mais je peux fort bien m'élever et donner l'équivalent du coup d'aile en pleine expiration. Il est même probable que ce coup d'aile, si j'avais des ailes, viderait ma poitrine plutôt qu'il ne me ferait faire une inspiration ».

Donc, loin de cette heureuse lévitation, si certaine que Nodier, dit-on¹, en faisait l'essai le jour, je peine, et je considère, étonné et curieux, une roche toute différente, couleurs, formes et masses, de ce que je prévoyais. Je distingue, je circonscris, je mesure de l'œil des mamelons rocheux, je les compare aux assises plates et brisées, aux blocs ruineux et au cailloutis calcaire. Je remarque des croix vacillant dans des creux en entonnoir. Je vois le commencement de la chute d'un panneau réclame que j'ai heurté, et — perception — je constate que je n'en voyais pas l'inscription ; il me tournait le dos et il était, naturellement, opaque. Je m'amuse, sans me retourner, sans le regarder et sans le voir, à imaginer ses bonds sur la paroi de l'abîme, j'entends, j'entends extraordinairement, les chocs reten-

1. In Moreau de Tours, Le Haschich

tissants du vaste cadre de bois dégringolant dans la gorge sonore. Je vois le sentier, « quantum mutatus ». A travers le treillis des branches, je vois luire l'eau, merveilleusement lumineuse sous le soleil, et j'étudie ses vagues, qui roulent à l'envers. Je distingue tout à coup — intensément mais à peine — le serpent, et je détaille ses hideuses lèvres. Je retrouve les perceptions familières, l'autre rive, le calcaire, le pont, le moulin, l'ami, et j'écoute avec plaisir la voix de ce familier qui est près de moi sans que je le voie, sans que j'aie besoin de le voir. Perceptions visuelles, auditives, tactiles et motrices, perceptions nouvelles, surprenantes et inattendues, perceptions familières, images, souvenirs, émotions, doutes, questions, jugements, projets, décisions, actes et renoncements, etc., etc., tout cela est complexe et inépuisable comme la veille, et en est indiscernable, même si je me dis : je rêve.

On a pourtant essayé de vider le rêve d'un bon nombre des états psychologiques de la veille. — C'est, à peu de chose près, le démembrement de l'hallucination, et il serait intéressant de rechercher les origines de cette entreprise.

Maury, ayant constaté qu'il veut, fait attention, s'étonne, souffre, raisonne en rêve comme dans la veille, s'est donné beaucoup de mal pour montrer que ces actes sont tout autres dans le rêve que pendant la veille. « Je combine et pèse dans le rêve, mais sans m'en apercevoir, sans savoir ce que je fais... Cette intelligence du rêve est instinctive... Mes volitions rêvées ne sont pas voulues... Je ne veux pas en rêve, je rêve que je veux... Ma conscience enfin y est insciente d'elle-même »². On ne s'étonne pas dans le rêve, on rêve qu'on est étonné. On n'est pas attentif en rêve; dès qu'il s'y produit un acte d'attention, le rêve cesse³.

Beaucoup, et Delage surtout, ont protesté contre cette mutilation du rêve. Delage, par exemple, multiplie les récits de songes où pullulent les plus divers états et actes psychologiques, sensoriels, imaginatifs, affectifs et intellectuels.

Il y a des rêves d'où l'émotion est absente, l'émotion

2. 116-119, etc. — 3. Peisse, Ann. Méd. Psycho., 1856, 290.

qu'on aurait eue, à l'état de veille, dans des circonstances analogues à celles du rêve. Mais il en est d'autres où éclate une émotion comme dans la veille, la même ou une autre, peu importe.

Pour ma part, je connais un rêveur qui a commis deux crimes en rêve. Dans le premier, l'émotion a été en effet insignifiante : Deux hommes sont dans la cuisine, et l'un d'eux administre une fessée à la fille du rêveur. Mais il est bientôt puni, car l'autre lui enfonce un grand couteau dans la gorge. Dzing ! Et le sang gicle. — Le rêveur, — une femme, — qui a assisté au drame, n'est pas très rassuré, car il se trouve avoir, par sa fonction, une certaine part de responsabilité. « S'il s'en tire, se dit-elle, il nous en voudra. Je vais toujours le photographe » ; et elle opère, pendant que la carotide se vide. — Son mari arrive et, palpant les photos, remarque : « il y a de l'œdème. J'espère bien qu'il ne s'en tirera pas, mais tu as eu tort de les passer à l'hyposulfite ; il a arrêté l'hémorragie... ».

Mais voici le ou la même rêveur aux prises avec une émotion onirique. Elle fait une autopsie et travaille à écorcher la jambe droite du sujet. Une artère saigne ! Et un jet de sang cribble la joue gauche de l'opératrice. Elle ne s'en émeut pas encore et va se laver. Puis, se retournant : « Mais... s'il saigne ? Il est vivant !... En voilà une histoire !... Que faire ? » Et une méditation anxieuse commence devant le pseudo-cadavre et le mince jet vermeil. — Le réveil survient ; le sujet ne sait quand, et il remarque la persistance prolongée de l'état affectif subi pendant le rêve, avec ses craintes, son souci, son angoisse, ses troubles respiratoires et cardiaques, ses sensations épigastriques.

Je doute fort qu'un rêveur qui s'est senti en retard en rêve, qui a poursuivi dans un cauchemar un but invisible et toujours fuyant, qui a cent fois refait sans la faire la même tâche, consente à exclure les émotions du rêve, qu'il s'agisse de quelque choc émotif indifférencié, de l'orage viscéral concomitant ou essentiel, ou des émotions personifiées. — Descartes⁴, déjà, ne croyait pas à des émotions qui seraient fausses, à des illusions d'émotions, et on ne voit pas ce qui manque à une émotion rêvée quand elle a sa forme psychique et — constatés au réveil ou par un témoin extérieur — ses dessous viscéraux. — Je rêve que je rencontre un serpent, et j'ai peur. « Non, me dit-on, puisque vous n'avez pas vu de serpent ». C'est évidemment

4. Tr. des Passions.

là une question : ai-je vu le serpent ? Mais peu importe ici ; j'affirme une émotion et une émotion différenciée, puisque je l'ai éprouvée, puisque je l'affirme au moment où je l'éprouve, puisque je la retrouve au réveil.

On sait que la recherche ou la trouvaille des états intellectuels dans le rêve est allée très loin, jusqu'à l'attribution au rêve de chefs-d'œuvre. — Sans chercher à savoir si la sonate de Tartini vaut celle que lui a jouée le Diable ou n'en est qu'une pâle imitation ; et tout en reconnaissant la rareté, l'incertitude des exemples de leçons apprises et de problèmes résolus pendant le sommeil, inconsciemment, sans rêve, ou consciemment, avec rêve, on ne peut qu'opposer des négations gratuites au rêveur qui affirme irréductiblement, après son réveil naturellement : « Dans mon rêve, j'ai réfléchi, j'ai péniblement déchiffré un texte, je me suis trompé, j'ai fait des expériences, j'ai constaté, en détournant les yeux ⁵ de l'objet de mon rêve, qu'il n'en suivait pas les mouvements, j'ai, aveugle ⁶, vérifié tour à tour ma cécité et sa guérison — en établissant pour celle-ci que je ne rêvais pas ; — j'ai, toujours en rêve, discuté avec un ami sur la structure et le mécanisme du rêve ; et on ne peut pas opposer à mes réflexions et à mes volitions de rêveur que les actes médités et voulus en rêve ne s'accomplissent généralement pas. D'abord, quand ils sont moteurs, ils s'accomplissent parfois. Ensuite, depuis quand un hémiparétique ne peut-il plus vouloir lever son bras parce qu'il ne peut pas le lever ? La réalisation d'un acte extérieur ne prouve rien en faveur de sa conception et de sa volition. Le caractère illusoire ou l'absence de l'événement extérieur ne prouvent rien non plus contre l'identité entre les ratiocinations ou les volitions du rêveur et celles du sujet éveillé. Bergson ⁷ a raison, et au delà même de ce qu'il dit : ce n'est pas par défaut d'actes intellectuels que pèche le rêve, c'est par excès ».

Vous êtes horizontalement et mollement couché sur le dos, dans votre lit, la respiration tranquille, le poulx paisible, le visage détendu, les membres abandonnés ; et vous prétendez que vous vous hissez péniblement, et que

5. Delage. — 6. Delage. — 7. L'Énergie spirituelle : le Rêve.

vous voulez vous hisser, sur une énorme pierre. Mais vos muscles n'ont rien esquissé de cet acte, ils n'ont ébauché aucune contraction, et vous n'avez ni vu ni touché la pierre.

Mais si, répond violemment le rêveur, le défenseur de la matérialité du rêve, Opsiphile. Vous avez raison de remarquer la magnifique inertie de mes muscles, de ma face et de mes viscères pendant que je rêve perception, action, effort; et votre excellente constatation négative, d'ailleurs inconstante, a l'avantage de montrer qu'il y a indépendance entre la perception et la conduite de la perception. L'hystérique, dans votre cabinet, ou sur la scène d'un théâtre ou d'une clinique, a, impressionnante, la conduite de la perception d'un serpent; et il ne perçoit rien du tout. Dans votre lit, et sans que votre entière inertie hypnique soit troublée, vous percevez fort bien un reptile. Vous n'avez exactement rien de la conduite de cette perception, mais, en soi, la perception est parfaite. — Bien mieux, si vous agissez en rêve, si vous parlez, si vous somnambulez, très souvent vous n'en savez rien, vous ne rêvez pas votre acte. Plus vous agissez en rêve, moins vous percevez. Il m'est arrivé dans mon sommeil, d'appeler quelqu'un, très haut, plusieurs fois, et de rêver que j'allais l'appeler tout bas. — Perception et conduite de la perception sont indépendantes sinon opposées, et votre perception pure, sans objet extérieur, sans excitation périphérique, sans réaction mimétique, peut être parfaite.

Ce n'est pas sûr, répond l'adversaire de la sensorialité du rêve, l'homme pour qui une vision n'est que pâles images et idées, Noéphème : vous n'ignorez pas, depuis que Leibniz nous l'a appris, que la règle Cartésienne de la vérité des idées claires et distinctes est sans valeur, « car il faut avoir des marques de ce qui est clair et distinct. Autrement, c'est autoriser les visions des gens qui se flattent et qui nous citent à tout moment leurs idées⁸ ».

A cela, Opsiphile ne peut guère répondre que par les vérifications, les examens de ses perceptions qu'il a faits en rêve, son étude onirique de ses rêves. Sans doute, au rêve où l'on vérifie l'existence et l'esthésicité d'une percep-

8. A. Foucher, 1681.

tion, on pourra très vraisemblablement opposer un rêve où les perceptions se résolvent en images dès qu'on s'avise d'y faire attention. Mais en attendant qu'on puisse comparer ces deux types d'onirisme, au moins peut-on s'appuyer sur les exemples du premier.

Il faut croire que les vérifications oniriques de perceptions sont bien convaincantes puisqu'un spécialiste du rêve n'hésite pas à écrire : « Ne serait-il pas admissible de suggérer que, pendant le sommeil, des sens différents de ceux qui nous servent à l'état de veille agissent... dans l'infra-rouge et l'ultra-violet... Je suis coloriste et me fais fort de distinguer soixante à quatre-vingt jaunes. Eh bien j'ai le souvenir de colorations tellement intenses dans mes rêves que je ne puis les comparer à rien de ce que j'ai vu. J'en jouissais de façon plus entière, plus concrète. Elles ont une transparence, une vie propre, que celles de la réalité n'ont pas ⁹ ».

En entrant dans cette voie, on ferait de la sensation de lévitation par exemple, une sensation ou plutôt un sens original, spécial à la vie du rêve, et de la volonté de lévitation, absente de la veille, une volition spécifiquement onirique.

Sans partager cet enthousiasme de Schatzmann, au moins ne peut-on refuser d'entendre le rêveur s'il prétend avoir, en rêve — du dedans, dira-t-il peut-être — critiqué ses perceptions.

Il opère d'abord une distinction vigoureusement tranchée entre les images et les perceptions de ses rêves : Delage cherche en rêve ses chaussures, cherche partout et se raconte mentalement, en écoutant ce qui se passe, en regardant et en cherchant, une histoire pittoresque; il voit un registre et, devant cette perception, il réfléchit, assez ingénieusement dit-il, aux meilleurs moyens, pour un commerçant, de détruire ses livres. — On trouverait difficilement un rêve paraissant confirmer une opinion qui a été je crois émise, et d'après laquelle le rêve, vidé de raison, de volonté, d'émotion et de perception, serait uniquement fait d'une poussière d'images. Lorsqu'il rêve comme lorsqu'il veille,

l'homme sent un abîme entre ses images et ses perceptions ; et celles-ci lui paraissent assez nettes, assez stables, assez complaisantes pour être étudiées.

Dans la nuit du... je ramasse, sur la route, au beau milieu d'un village, un magnifique grattoir de silex. Il est grand comme la moitié de la paume, d'un beau dessin, les retouches sont délicates, le bulbe de percussion est net, et bien que la pièce soit cacholonnée¹⁰ sur une de ses faces, c'est une belle pièce... Hélas ! il est bien lourd, il est bien rugueux... Décidément, il faut se rendre à l'évidence ; c'est un vulgaire caillou.

Deuxième rêve de préhistoire. Je visite une vieille fouille où l'on n'a trouvé que du gallo-romain ; et, au premier coup d'œil, je découvre une superbe lame de silex, très longue, fort joliment retouchée. Malheureusement, elle est trop fragile et, entre mes doigts, se clive. Sous sa surface blanche, elle cache une substance assez différente du silex classique ; elle est jaune, très brillante et très translucide. Cet aspect m'inquiète ; j'aurais préféré autre chose. Serait-ce du quartz ?

Dernier rêve de préhistoire. Je suis dans une belle grotte à voûte assez élevée. Derrière moi est une large galerie ; à gauche, c'est vague ; à droite, le sol dévale en avant d'un gros rocher ; devant, une large veine de terre, dominée par une large banquette rocheuse. Sur la banquette, à droite, des cailloux calcaires qu'entament de profonds traits. Traces de racines ? Dessins ? J'opte pour des dessins et découvre une superbe pièce portant, au trait, un beau profil humain. Mais ce profil est bien moderne... Et puis, « est-ce que je le vois ? Si je le vois, c'est une hallucination, puisque je rêve. Eveillons-nous. Me voici tout à fait éveillé ». Et je vois toujours le profil, à la lueur de la bougie. Je mets une main en écran et l'image persiste. — Emotion ! Pourvu qu'il soit « de l'époque »... Encore hélas ! C'est un dessin à l'encre. C'est une mauvaise pétrification sortie d'un bazar ; avec une petite inscription : « regardez par transparence ». Je le fais et les détails prévus apparaissent, parfaitement nets.

Toujours dans une grotte, j'aperçois et dénêche, entre deux stalagmites, derrière un pilier, une pierre extraordinaire : c'est une tête, ou plutôt, une double tête. Devant, un visage européen ; derrière, un masque japonais. Emotion. Enthousiasme. Etat affectif bien connu. Mais il y a aussi un papier explicatif. C'est un modelage de X..., l'oculiste, et d'un japonais ! Ils ont signé tous les deux et je lis : « Souvenir d'une excursion en Toscane », plus une explication en anglais, indéchiffrable.

Je suis en face d'un grand mur. Devant moi, une vaste arcade. Sur le mur, au-dessus de la porte, une élégante construction en

10. Cacholong : patine blanche.

pierre. Je m'éveille, en rêve, et je vois, toujours sur le mur mais à gauche de la porte, une cabane de pierres sèches. Et je professe : « Voilà la perception qui est devenue, dans votre rêve, transportée au-dessus de la porte, le joli kiosque de tout à l'heure ».

Je me trouve sur une colline, au bord d'un ruisseau, sur sa rive gauche. Il est étroit, lent, très propre, avec un fond de cailloux. Il est peuplé d'énormes mollusques, échinodermes et célentérés marins, beaucoup plus gros que nature, et magnifiques. J'admire notamment une astérie de près d'un mètre... Une sorte d'holothurie se fixe sur une coquille grosse comme une grosse citrouille et ne cesse de faire des culbutes, reposant sur son support tantôt par une extrémité, tantôt par l'autre, dans une incessante voltige. L'eau est très calme, très transparente, je regarde avec une extrême attention, me disant : précisons, qu'on ne vienne pas nous dire que nous avons rêvé. C'est extraordinaire ! Une pareille faune dans un ruisseau du Cantal ! — Au réveil, je me rappelle mon ignorance zoologique, je constate que mes mollusques tiraient uniquement leur riche gamme de colorations du vert et du jaune, et je n'y retrouve rien des planches de « La Mer », de Méheut, précédemment admirées.

On peut, pense le rêveur, prétendre que les perceptions de mes rêves n'ont pas la richesse proclamée par Schatzmann, on peut essayer de les minimiser, et soutenir que je me contente d'une vague tache de couleur pour m'écrier : la belle étoile de mer ! Mais je n'en suis pas moins inattaquable quand j'affirme le caractère perceptif et sensoriel de ce que j'ai éprouvé. — C'est peut-être un très vague contour et une tache homogène que j'ai en rêve baptisés Astérie. Ai-je, éveillé, une perception plus riche lorsque, par brouillard, à distance, à demi enfoui, j'affirme avec raison la présence et, un instant, la perception parfaite d'une astérie ? Dans les deux cas, je perçois. Je ne perçois pas plus sur la plage que dans mon rêve, et je n'ai pas plus ou moins de raisons ici ou là pour prétendre à une perception satisfaisante. — Les perceptions de la veille sont sans cesse soutenues, confirmées, approuvées, justifiées, tandis que celles du rêve ne tardent pas à être démenties. Mais, démentir une perception, c'est la priver de son objet. Ce n'est pas le moins du monde lui prouver sa propre inexistence psychologique.

Il est pourtant vrai, transige spontanément Opsiphile, que beaucoup d'accessoires et de personnages de mes rêves

ne sont pas vus. Quand je revois les comptes rendus et les croquis de mes rêves, je relève sans cesse la mention : présent, non vu. Le ruisseau de mon rêve marin est sur une colline; mais je n'ai ni gravi ni vu cette colline. La rive gauche longe le mur d'une propriété, mais je ne vois pas ce mur. Tout est admirablement net, précis, détaillé, orienté, mais le ruisseau seul est perçu. Le reste n'est pas moins réel, présent auprès de mon corps et à ma conscience, mais n'est pas perçu, surtout le mur avec ses mille petits détails. Il en est ainsi, bien souvent, de personnages, de compagnons, d'interlocuteurs. Ils sont là, tels ou tels, à telle place, dans telle tenue, dans telle attitude, on s'adresse à eux, réels et présents; mais on ne les voit pas.

La pseudo-hallucination visuelle, l'hallucination visuelle bizarrement dénommée psychique est parfaitement discernée par le rêveur, et voilà une nouvelle raison pour lui de prétendre au dernier mot, quand il affirme, fondé sur d'innombrables observations, un examen onirique minutieux et d'opportunes distinctions, l'identité des perceptions de ses rêves avec celles de sa veille.

Ces distinctions entre images et perceptions oniriques ou, plus subtilement, entre les perceptions ou hallucinations tout court et les perceptions ou hallucinations qualifiées de « pseudo » ou de « psychiques », le rêveur est surtout prêt à les faire quand il s'agit des rêves auditifs. Les rêves sont pleins de conversations; et pourtant on a mis en vedette « le grand silence des rêves ». Nous y parlons, des gens nous y disent et apprennent une foule de choses; et le sentiment d'activité ou de passivité orale n'empêche pas le rêveur éveillé de faire aisément cette découverte psychologique : nos interlocuteurs n'ont rien dit; leurs communications verbales n'étaient pas orales; « on se réveille avec le souvenir d'une conversation; on se rappelle très bien ce qui a été dit, mais on n'en conserve aucun souvenir d'un bruit extérieur, on est même certain que ce bruit n'a pas existé ¹¹ ».

De là à faire du rêve auditif un commencement, une ébauche, un schème, une préparation d'actes phonatoires,

11. Baillarger, Ann. Méd. Psycho., 1845, II, 191.

il n'y a qu'un pas ; mais le rêveur ne le laisse pas franchir. Il est bien évident, dit-il, que c'est moi qui parle lorsque j'entends X ou Y me parler en rêve. Même lorsque je les entends et comprends mal, même lorsqu'ils bredouillent, emploient un langage extraordinaire, se trompent, me trompent, c'est encore moi qui ai parlé, créé tout cela. Mais mon inconsciente action ne m'empêche pas d'entendre en rêve, dans le silence de mes organes vocaux, la parole d'autrui et ma propre parole. Il m'arrive, dans mon sommeil, de parler sans rêver que je parle et sans m'entendre parler ; il m'arrive surtout d'y entendre des paroles que je n'ai pas émises, pas même ébauchées, m'assurent les témoins.

Sur une pelouse, douze femmes en deuil, très laides, chantent sous la direction d'un chef qui nous tourne le dos. Le chant est admirable. Ce sont tantôt des chœurs, tantôt des soli, s'enlaçant les uns les autres, puis quelques phrases à l'unisson ¹².

Je siffle des airs dans le genre du « Mouvement perpétuel » ou de la « Danse macabre ». Des joueurs de violon, de harpe, accompagnent mon sifflet... Une femme me dit qu'elle ne connaît pas la musique, et se met à chanter d'une voix cassée la scie de Mayol : Cousine, Cousine... Trois orchestres jouent ensemble des morceaux différents ¹³.

Voici un exemple personnel de phrase entendue en rêve : « Stabilisez vos alevins sur la rive nord du canal avec de la farine de moutarde ».

J'attends un fiacre, mon fiacre, et j'entends la réponse lointaine du cocher à mon appel.

Je fais un cours sur « l'excipient », et je dis des choses admirables : « l'excipient a pour propriété fondamentale d'assurer la répartition du produit actif dans l'organisme ». Mais un auditeur me gêne en causant avec sa voisine, et une élève tire discrètement de son petit sac un flacon ; « faites-moi disparaître cet alcool à 90° ». « Non, Monsieur, c'est de l'eau avec une cuillerée à soupe de vin blanc ». Au réveil, de très vives images auditives persistent longtemps.

Je passe un concours, dans un amphithéâtre, et j'écoute l'énoncé de la question : « La Phannie ». La Phannie ? C'est pourtant ça. Ce n'est pas l'Aphasie. Qu'est-ce que ça veut dire ? Je suis perdu. Et je me penche sur ma copie pour ne pas « avoir l'air ». Les autres écrivent ; pas un n'a l'air étonné, ils semblent avoir compris.

J'arrive au cours, en retard. J'entre sur la pointe des pieds,

en faisant le moins de bruit possible. J'entends le professeur, mais je suis préoccupé, je n'arrive pas à l'écouter, et je suis incapable de dire de quoi il parle. Je regarde ma montre : trois heures ! ce n'est pas possible ; elle doit être arrêtée. Je l'écoute : elle bat, très faiblement, mais elle bat.

On m'appelle au téléphone, de la Préfecture, et j'entends une voix inconnue me dire : « On vous demande du ministère, d'urgence, le nombre de vos malades ».

La femme, en rêve, éveille son mari : « Qu'est-ce qui s'agite à ta droite ? » Ils regardent. C'est le nouveau-né. Il fait très froid. Elle l'enveloppe d'un vieux manteau et le mari va chercher l'accoucheur. Les grands-parents arrivent. Le mari ne revient pas. La femme veut habiller le nouveau-né. Saisissement. Une toute petite voix annonce : « Cristi, qu'il fait froid. J'ai les mains gelées ». Et l'enfant se frotte les mains. Le grand-père en tombe dans un fauteuil. — On habille le phénomène. Il nomme les objets. On admire. Sa grande sœur, qui a quatre ans, est abasourdie. « C'est Ninine, c'est une éponge ». Il demande des nouvelles de « Tante ». On le couche. « Là ! On est bien. Il fait chaud ». Le mari se décide à rentrer sans l'accoucheur ; et on lui raconte tout, puisque le langage des enfants l'intéresse.

Le rêveur reconnaît que les pseudo-hallucinations auditives ou visuelles, les hallucinations « psychiques » de ses rêves, ni vues ni entendues, sont aussi intenses, aussi précises et aussi détaillées que les propos et les objets qu'il prétend le plus obstinément voir et entendre. Entre le mur et le ruisseau, tout à l'heure, il n'y avait aucune différence d'intensité et de précision ; le mur avait 1 m. 60 de hauteur environ, il était crépi, avec des places dénudées, il était crêté de tuiles, et le rêveur dessinerait plus aisément le mur que la faune de son rêve, bien qu'il ait vu la faune et n'ait pas vu le mur.

Mais si Noéphème cherchait à abuser de cet aveu pour généraliser la théorie noétique ou, tout au plus, eidétique, du rêve, il se heurterait au dernier mot d'Opsiphile : je distingue moi-même, à égalité d'intensité et de précision, entre les phrases ou les objets pseudesthésiques et esthésiques ; dans le même rêve et au même moment, je classe les données en esthésiques, pseudesthésiques, eidétiques, noétiques, je vérifie mon classement, je tâche de ne pas me contenter d'idées claires et distinctes, mais d'étudier « les marques » ; et, dans ma pleine veille, sous l'excitation de

vos critiques, même en me faisant plus opsophobe que vous, je suis contraint de laisser à l'esthésie onirique sa part.

Soit, vous percevez dans vos rêves, mais vous avez reconnu qu'en pleine veille, tout au plaisir de voir par exemple une étoile de mer, vous prétendiez implicitement à une perception opulente alors que vous n'aviez vu, à travers myopie, brume et sable, qu'une tache homogène et le vague contour de trois bras. Fouillez vos rêves, et ils se réduiront à des acouphènes et phosphènes, à des résidus de sensations, à des sensations élémentaires, à l'interprétation romanesque et prolixe de sensations isolées et non identifiées.

Depuis Aristote, on cultive cette théorie du rêve et, de temps en temps, elle bénéficie de glorieuses adhésions, celle de Bergson, par exemple. Dans le rêve, la réalité extérieure et les sens effectivement excités fourniraient la matière; la mémoire fournirait la forme. Il est vrai que chez Bergson, cette forme, ces souvenirs, ces images, seraient bel et bien projetés au dehors, extériorisés, hallucinatoires, perçus, ce qui nous ramène finalement à la théorie esthésique de tous les éléments concrets du rêve, qu'ils soient endogènes ou exogènes ¹⁴.

La vraie théorie de l'origine périphérique et de la nature pseudesthésique, eidétique du rêve est celle-ci : il n'y a de sensoriel dans le rêve que les sensations provoquées par une excitation réelle et actuelle des nerfs, les images consécutives et les phosphènes ou acouphènes. Le reste est noétique et n'a rien d'esthésique, ni en fait ni en droit. On s'endort sur la tache homogène ou à peine figurée d'une image consécutive, on rêve de fleurs somptueuses, on se réveille, et on revoit la même image consécutive, toujours homogène, de plus en plus près de l'informe, presque évanouie.

Nous prions un observateur bienveillant de troubler légèrement notre sommeil d'excitations sensorielles, sons, lumières, parfums, contacts; et ces excitations, incapables de nous réveiller, font la matière de rêves dont « Maury

1. L'Energie Spirituelle, Le Rêve. Cf. Etudes sur l'hallucination, I, Bergson.

guillotiné » est le type célèbre. Un insecte nous pique, et nous recevons en duel un coup d'épée. Nos couvertures sont tombées « et nous sommes exposés aux regards de la multitude dans un état indécent ¹⁵ ». — Nous avons imposé à notre main, avant le sommeil et pour toute la nuit, une position anormale; elle est le point de départ d'un rêve : nous subissons, voyons subir ou faisons subir à autrui quelque supplice de la main mal à l'aise ¹⁶.

Je rêve, dit Delage, que mon cou sert de cale à une caisse; et, quelques heures après le réveil, je sens les premières douleurs d'une angine. Les affections pulmonaires, gastriques, urinaires auraient chacune leur type de rêve et les plus intéressants sont les rêves prépathologiques, monitoires, antérieurs aux premiers symptômes de la maladie.

Macario, en insistant sur ses rêves « extra-craniens », s'étonnait que des sensations infimes pussent ainsi provoquer des rêves intenses; et il concluait : « Il faut admettre que des impressions inaperçues pendant la veille acquièrent une intensité prodigieuse pendant le sommeil ¹⁷ ». James, au contraire, a bien soin de laisser à ces sensations leur faiblesse et leur faible personnalité : « A sensation must be strong and distinct in order not to suggest an object, and, if it is a non descript feeling, really to seem one. The auræ of epilepsy, globs of light, fiery visions roarings in the ears, the sensations which electric currents give rise to when passed through the head, these are unfigured because they are strong. Weaker feelings of the same sort would probably suggest objects ¹⁸ ».

On peut s'étonner que le dormeur, prêt à capter des riens, néglige les innombrables excitations qui lui viennent sans cesse de son corps et du lit, ou puisse dormir sans rêve dans un salon plein de bruit et de lumière, alors qu'il fait des rêves avec des post-images inaperçues pendant la veille, ou les sensations encore futures d'une maladie. Ce dormeur, ce rêveur, dort pour des excitations vives, normalement génératrices de sensations fort nettes, et ouvre sa conscience à des excitations infimes dont la perception semblait exiger une veille très attentive.

15. Macario, Ann. Méd. Psycho, 1846, II, 180. — 16. Mourly Vold, U. den Traum, Leipzig, 1910. — 17. *Ibid.* — 18. Psychologie, II, 83-84.

D'abord, très probablement, le dormeur qui néglige les variations d'éclat et de bruit d'un salon néglige aussi les petites excitations. Si celles-là le laissent dormir et ne le font pas rêver, à fortiori celles-ci restent-elles au-dessous du seuil du rêve. Lorsque le dormeur s'approche assez du réveil pour rêver, il utilise des variations extérieures assez fortes et assez faibles pour permettre le rêve et respecter le sommeil, et, parmi elles, ce qui est compatible avec les rêves actuellement possibles. — Les variations esthésiogènes respectueuses du sommeil et inutilisées par le rêve ou sont trop faibles pour l'exciter, ou sont incompatibles avec lui et négligées, ou sont enfin neutralisées.

Les strabiques¹⁹ seraient inconscients, assure-t-on, de la moitié de leurs sensations visuelles, et un strabique alternant neutraliserait tour à tour, avec agilité, les sensations de l'œil droit ou de l'œil gauche. Le normal, pendant la veille, neutralise une foule de sensations²⁰. De très nombreuses excitations, largement assez fortes pour être perçues ne le sont pas, ne le sont pas du tout, et nous choisissons, à chaque instant, entre une perception auditive et une perception optique, entre les sensations de nos deux yeux.

Un triage analogue aurait lieu pendant le rêve. Mais les exigences biologiques sont alors toutes différentes de ce qu'elles sont chez le sujet debout et éveillé; et de deux excitations également fortes, ce ne sera peut-être pas toujours la même que neutraliseront la veille et le rêve. J'ai rêvé d'un étau autour de ma tête, et ce n'est que plusieurs heures après le réveil que j'ai éprouvé de la céphalée²¹. Il ne faut chercher là aucune monition métapsychique. Le mécanisme neutralisateur, qui joue pendant la veille aux dépens de ma céphalée naissante et me la dérobe, la laissera percevoir pendant le rêve, parce que mon rêve n'a pas d'excitations plus fortes ou plus intéressantes à laisser passer, parce que ce qui est intéressant pendant les luttes du jour peut ne plus l'être dans la liberté du sommeil, peut-être plus favorable à quelque autoscopie.

Le dormeur neutraliserait donc la plupart des excita-

19. Cf. p. 78-80. — 20. *Ibid.* — 21. Delage.

tions périphériques, mais non pas toutes, et il ne procéderait pas aux mêmes neutralisations que l'éveillé. Des excitations périphériques, petites perceptions Leibniziennes pendant la veille, parviendraient à la conscience du dormeur, lui fourniraient toute la matière sensorielle de ses rêves et feraient de ceux-ci une veille délirante.

Le rêveur le plus opsiphile n'a jamais contesté l'intervention des objets présents et des excitations externes dans ses rêves, et il prend l'initiative d'une concession.

Il reconnaît que plusieurs objets très différents peuvent donner lieu à une même perception. Une piqure d'insecte peut fort bien être un coup d'épée, surtout pour qui n'en a jamais reçu; un lointain aboiement de chien, la nuit, dans le sommeil ou le demi-sommeil, est susceptible de plusieurs identifications. Hildebrandt, dans la sonnerie du réveil, entend un jour la cloche de l'église, un autre jour les grelots des chevaux, le lendemain le fracas d'une pile d'assiettes²². J'ai, en pleine veille, pris le murmure continu d'une bouilloire pour le tic tac de la pendule; au réveil, le bruit d'un couvercle de pot au lait tintant au bout de sa chaîne a été un moment le « fourgonnage » de la bonne dans un poêle à charbon; j'ai entendu dans le halètement d'un train les douze coups de minuit; au delà de douze, à 13, 14, 15, etc., j'ai rectifié, et, surtout, j'ai constaté que la première perception était parfaitement correcte et que, seul, le dénombrement des sons, une logique, permettait une distinction.

Je tombe en arrêt, à l'état de veille, devant un serpent! C'est, à mes pieds, une lanière de cuir, grise et poussièreuse. J'ai très bien vu, tout de suite, que c'était une lanière de cuir, quadrangulaire, et un peu pelucheuse sur une de ses faces; mais, en même temps, j'ai eu la réaction verbale, motrice et affective : « un serpent »; et le petit orage émotif a peut-être duré deux ou trois secondes. J'ai eu la perception « lanière de cuir », et la conduite « serpent ».

A l'instant même, à côté de moi, on écosse familialement

²². Der Traum u. seine Vorwertung für das Leben, Leipzig, 1875.

des pois. Je regarde distraitemment une gousse vide et vois soudain son extrémité figurer une tête de serpent. Le crâne, la mâchoire, la courbe du cou, un renflement à la gorge, la langue, l'œil, tout y est, vert-jaune taché de brun. C'est un débris végétal et c'est aussi plus que l'ébauche d'une figure de reptile. En hallucination ou en rêve, cette forme, devenue une petite masse de pure lumière, serait, à moins de frais encore, un serpent, tout de suite, nettement, uniquement, et peut-être efficacement. Elle l'est déjà en pleine veille, et le modeste légume trouve le moyen d'être, en même temps et un peu, une tête de reptile, à peine métaphorique et quelque peu émouvante. Plus maniéré, je l'appellerais vipère et la repousserais.

L'hallucination visuelle, consciente, critiquée, reconnue pour ce qu'elle est, est un petit bloc de lumière, et la lumière est son unique matériau, non la pierre, le bois ou la chair²³; et le sujet, qui se livre à un jeu, à un spectacle, aux émotions ludiques, accepte, et il en perd volontiers conscience, une large part de convention. Beaucoup plus aisément que dans la veille, où il le fait déjà, il percevra, aux dépens de données sensorielles incomplètement déterminées, plus ou moins ambiguës²⁴, les objets qu'exige la logique de son rêve; une lueur lunaire, un bruit de souris seront l'éclat d'un incendie, une clameur.

Mais, selon le rêveur, ses perceptions exogènes, presque toujours élémentaires, ne peuvent fournir que des occasions ou des éléments de rêve. Si un phosphène est toute la perception onirique, le rêveur ne l'appellera serpent que s'il possède au moins une silhouette de serpent. Réduit à un point lumineux, il restera point lumineux dans le rêve, et ne recevra que les noms compatibles avec cette forme, étoile, lampe, éclair, œil, reflet, diamant, etc.²⁵. — La perception du rêve, nullement élémentaire mais pleine de formes les plus organisées, ne peut être que pour une très faible part d'origine externe ou périphérique. Le rêve crée lui-même la principale masse de ses perceptions, de ses

23. Contrairement à la théorie esquissée, p. 35. — 24. Cf. p. 45. —

25. Trumbull Ladd estime qu'on peut toujours trouver dans les points lumineux et lignes de la lumière propre de la rétine le schéma des formes aperçues pendant le rêve. *Mind*, avril, 1892.

données sensorielles, de sa matière; et, en admettant un instant qu'il fasse n'importe quelle forme avec n'importe quelle matière, ce qu'il fait d'abord, c'est précisément sa propre matière sensorielle.

Si le sommeil offre au rêve une sensation de soif, le rêveur la neutralise et crée son contraire : il savoure une eau délicieuse. Il ne sent pas la soif qui provoque son rêve, il crée les sensations et les plaisirs du voyageur qui s'abreuve à longs traits.

J'ai vu une faune inconnue, des animaux de forme nouvelle pour moi, j'ai précisé les mouvements paradoxaux d'une vague, j'ai constaté la réduction d'une bouche de serpent à des lèvres membraneuses, l'absence de crochets, de mâchoire et de langue, j'ai perçu des absences et des disparitions, j'ai, en un point déterminé du décor d'une route, trouvé à terre un silex dont j'ai tout vérifié; je l'ai palpé, je l'ai soupesé, j'ai, à regret, conclu : ce n'est pas un silex, c'est un caillou calcaire. Tout rêveur peut ainsi multiplier les exemples de perceptions complexes, savantes, multisensorielles, critiquées, limitées, triées.

Il n'est pas disposé à les réduire à une excitation périphérique élémentaire. Il ne conteste pas l'intervention possible de celle-ci et il reconnaît l'existence de rêves « extra-craniens ²⁶ » ; mais, quand le début d'une pleurésie, absolument imperceptible à l'état de veille, lui vaut la vision d'un animal qu'on étrangle, lorsqu'un malaise, un besoin, un désir créent le rêve de leur guérison et les sensations qui les satisfont, comment consentirait-il à faire de l'excitation périphérique actuelle, même aussi ambiguë qu'on voudra, la seule matière sensorielle de son rêve, le reste étant pensée, image, ou, tout au plus, pseudesthésie,

C'est pour suggérer le tableau rêvé, et non pour en constituer tout ou partie, qu'agirait l'objet et la sensation. Le rêveur ne peut pas dire qu'il faut être momentanément aveugle pour avoir des rêves visuels, et sourd pour avoir des rêves auditifs, puisqu'une lueur évoque un tableau et un son un concert; mais il croit que le rayon qui a touché ses yeux et lui a fait voir un jardin ensoleillé, peut rester,

26. Macario, *l. c.*

suggestionneur discret, en dehors du rêve, comme la faim qui fait rêver rassasiement et, dans un autre domaine, le motif musical qui éveille une ample synopsis.

Le rêve en est parfois une. Quand cette bonne, profondément endormie, ne veut pas entendre le bébé qui hurle, plutôt que de se réveiller elle crée un rêve²⁷, où l'enfant utilise comme il convient le bord du trottoir, d'où un ruisseau, un fleuve, la mer, un canot, un chaland, un vaisseau de haut bord. C'est une opsiphonie où la matière auditive, réelle, est refusée par la conscience, et où la matière visuelle a une source inconnue.

Le rêveur sait que l'aveugle a des rêves visuels illimités et que le phosphène le plus humblement mécanique a déjà lignes, formes, couleurs et masse. « Mon rêve, persiste-t-il, est l'exaltation d'une fonction inhibée, mais déjà présente, à l'état de veille, et qui s'y manifeste par les phosphènes mécaniques, les images consécutives, les photopsies des migraineux, etc., etc. Je crée la lumière, la forme, les couleurs, le relief, toutes les perceptions de la vue. Pendant la veille, j'attends les incitations extérieures pour sentir, et je modèle mes créations sur les circonstances du dehors et les nécessités de la vie. Pendant le rêve, la fonction inhibée, maintenant plus ou moins libérée des entraves, des obligations et des directives utilitaires, s'exerce spontanément, automatiquement et amplement. Elle tolère et utilise encore quelques excitations externes, mais c'est surtout avec les ressources de la mémoire et de l'imagination qu'elle construit des perceptions pures, parfaites et arbitraires, où le dehors, les excitations périphériques et les organes des sens ne sont plus pour rien ».

Attaqué de divers côtés, débarrassé de quelques positions avancées, le rêve prétend rester intact. Il fait leur part aux excitations externes, aux objets, aux sensations d'origine périphérique, aux images consécutives et aux phosphènes. Il accepte sans crainte l'accompagnement, contingent et peu fréquent d'une certaine activité motrice. Il retrouve en soi tous les actes psychiques de la veille. Il distingue,

27. Freud, *La symbolique urinaire*, in *Science des Rêves*.

pendant sa propre durée et sans le secours trop tardif de la veille, ses propres idées, images, souvenirs, hallucinations psychiques, ses éléments noétiques, eidétiques, pseud-esthésiques; et il se prétend créateur d'un monde de perceptions, pleinement esthésiques et sans objets, absolument indépendantes de tout objet extérieur et de toute excitation périphérique, qu'aucun effort psychique ne permet pourtant de distinguer des réalités matérielles correspondantes, qu'aucun effort critique ne permet de réduire à des images, à des idées ou à une conduite motrice.

Cette affirmation passionnée ne doit pas faire oublier les concessions.

Le rêveur rêve qu'il perçoit, qu'il veut, qu'il est attentif, qu'il observe. « Je perçois, dit-il en rêve et maintient-il au réveil, je sais que je perçois et je crée ma perception ». Mais celui qui se critique et affirme ainsi, présente déjà, comme on sait, un « gradus amentiae²⁸ », « la forme normale de l'aliénation mentale²⁹ ». Ce fou, ce dément peut-être, reconnaît, quand il veille, que la théorie périphérique du rêve s'applique parfois. Pour en éviter une tentative de généralisation, il a été obligé de recourir à une hypothétique théorie de la neutralisation des sensations. Il a beaucoup abandonné aux perceptions et objets ambigus. Il a avoué sa déplorable tendance à dire par exemple « serpent » non seulement devant ce merveilleux objet, mais aussi devant une ficelle, un débris végétal contourné, un phosphène linéaire surtout. Il dit lui-même que ses apparitions sont d'ordinaire de petits blocs de lumière pure, sans apparence de matière, et que cette libération leur permet des ambiguïtés interdites aux objets. Il se rappelle qu'il lui a fallu un effort pour découvrir les visions « psychiques ». Devant elles comme devant les visions les plus esthésiques, il a commencé par dire aussi « j'ai vu »; et cette affirmation, primitive et spontanée, ne s'est que peu à peu changée en le compliqué : « J'ai eu une pseudo-vision, une image pseudesthésique ». Inexact, « j'ai vu » a été un moment irréductible; l'irréductibilité

28. Van Helmont, cité par Moreau de Tours. *Identité du rêve et de la folie*, Ann. Méd. Psycho., 1855, 387. — 29. Boris Sidis, *Enquête sur les hallucinations*. Psych. Rev., 1904, 15.

restante du rêveur sera-t-elle définitive ? On en doute parfois devant un de ses extraordinaires aveux. « Je dessinerais plus aisément le mur, que je n'ai pas vu, que le ruisseau que j'ai vu ». Mais le rêveur, qui a fait lui-même ces constatations, qui a lui-même fait leur part aux hallucinations psychiques de ses rêves, à l'ambiguïté des lumières et à la théorie périphérique, tire précisément avantage d'une critique et de distinctions réussies par lui-même, en plein rêve, pour prétendre garantir aux créations spirituelles de ses songes une irréductible matérialité, claire, distincte et vérifiée.

X

LES HALLUCINATIONS TOXI-INFECTIEUSES

AUTO-OBSERVATION

Le rêveur passe maintenant aux rêves de sa veille, les hallucinations toxi-infectieuses et les hallucinations toxiques volontaires. Fastidieusement fréquentes pour les uns, rarissimes ou inexistantes pour d'autres, leur type est l'onirisme alcoolique, et leur idéal les visions précises survenues un jour dans la vie de quelques observateurs. Dans la veille la plus normale, par la vue, l'ouïe, le tact, également intéressés et concordants, ils auraient regardé, écouté, palpé, observé des merveilles de complexité objective, de parfaits équivalents d'objets.

Mais ces miracles hallucinatoires sont exceptionnels, et exposés, d'après certains, à de graves doutes. On reproche au visionnaire de romancer, sans le savoir, quelques perceptions ou phosphènes confus et ambigus ; on prétend qu'il présente comme infiniment compliquée, parfaite, et confirmée par l'accord des sens, une apparition qu'il ne peut pourtant pas décrire et ne peut que nommer, on soupçonne chez lui des troubles de la perception, un appauvrissement des images, un fléchissement de sa « gnosie », une réduction des données et des actes auxquels nous devons de discerner la qualité, les traits et caractéristiques de nos perceptions, images, lueurs endoptiques, métesthésies.

On peut ainsi accumuler les cas de prétendus visionnaires, intoxiqués et infectés divers, dont l'apparent onirisme n'est qu'attitude ou conduite, mentisme pseudo-onirique ou, plus simplement, imaginaire, interprétation

de perceptions ambiguës, de reflets ou de phosphènes, délire rétrospectivement hallucinatoire, métaphorisme inconscient, volonté inconsciente d'objectiver, de personifier et de nommer. — Et ce n'est pas seulement un critique extérieur qui s'acharne ainsi sur les visions, ce sont des connaisseurs et des pratiquants, tel Baudelaire.

A l'occasion d'une fièvre accidentelle ou d'une intoxication voulue, demandons à l'observateur prévenu de critiquer de son mieux ses propres visions et de prendre parti. Que dit-il ?

Et d'abord, que voit-il, ou, plutôt, quelle est sa première impression ?

Il constate qu'il perçoit correctement ce qui est aisément perceptible, il se découvre d'abondantes illusions devant les objets qui les favorisent, il surprend devant lui de nombreux phosphènes, métesthésies et lueurs endoptiques ; il voit surtout apparaître, constituant une série de complexité croissante, d'admirables dessins innommés, des tapis, tentures et broderies aux fantaisies éblouissantes, des fleurs stylisées ou d'une surprenante sincérité végétale, des personnages grimaçants, déformés, monstrueux, lilliputiens, gigantesques, des objets et des visages, quelconques ou exquis, rigoureusement exacts et complets ; il admire enfin en lui, comme dans ses rêves, des images abondantes et vives, et l'aptitude à supérieurement opposer, croit-il, la pseudesthésie de ses plus objectives images à l'esthésie de ses plus incertaines visions. — Mais ce qui le frappe le plus, c'est peut-être moins ce qu'il voit que l'explosion subite de ces petits prodiges visuels, venant, on ne sait d'où, trancher sur sa vie imaginative ou noétique avec la souveraineté et l'irrationalité d'un objet lumineux ou sonore, quand il trouve soudain au hasard la nuit pleine ou le silence.

Quelles concessions le visionnaire fait-il à l'opsophobe ? Il a conscience de son mentisme, de son hypomanie, de son *Ideenflucht* et de son verbalisme hallucinatoire ; et il reconnaît qu'ils peuvent l'entraîner très loin dans l'affirmation infondée de perceptions et d'esthésies. Il avoue, à propos

des perceptions ambiguës, par exemple, qu'il ne sait, dans la désorientation onirique, si cet objet visuel est un minuscule bol sous ses yeux ou une immense coupole au-dessus de sa tête, le creux d'une corolle ou la plénitude d'un fruit, une ascension ou une chute. Il n'ignore pas que plus il est malade moins il s'en doute, que sa prédisposition à affirmer la présence de choses croît avec sa dépression intellectuelle, et que la moindre image consécutive, à mesure qu'il descend les degrés de la démence, devient pour lui, sans changer, un savant entrelac, la figure d'un monstre, un personnage lilliputien, un être de chair, vivant, présent, total, normal, avec qui l'on converse. Embarrassé par les métesthèmes, les phosphènes, les lueurs endoptiques, les singuliers décors qui se dessinent à l'éclairage des yeux fermés, il reconnaîtra qu'ils peuvent parvenir à une grande complexité, illimitée peut-être; il saura mal s'il faut mettre et où mettre une barrière entre les phosphènes de tout le monde et ses visions, les géométries, les stylisations et les entrelacs de celles-ci et de ceux-là; d'abord prêt à dire que ses visions n'ont rien à voir avec ses métesthésies, il avouera par degrés que l'image consécutive favorise la vision, lui sert souvent de cadre, de limite, de lumière, de fond, de substrat et même de substance.

Il veut bien, enfin, que la confusion, la manie, la démence, le délire de l'intoxiqué, ses troubles sensoriels, ses phosphènes et ses métesthésies puissent constituer le terrain ou la matière d'un vain bavardage hallucinatoire, et que la croyance à une perception, l'attitude, la conduite et le langage de la perception la plus riche puissent se poser sur une matière sensorielle infime. Mais tous ces efforts pour réduire ses visions à des images, à des gestes et à des mots, laissent survivre, il en a une certitude spinoziste, un monde d'apparitions, belles, bonnes et vraies comme des objets. L'objet et sa perception, croit-il, a bien des sortes d'images virtuelles, et elles ont deux formes limites symétriques : d'un côté, l'affirmation de l'aveugle anosognosique, « je vois », sans objet, sans perception, sans image; croyance et comportement vides; de l'autre, la perception sans objet intégrale, esthétique et réelle.

Toutes les fois qu'on touche à l'hallucination, avec l'apparent dessein de l'amoindrir, on est certain de provoquer une vive réaction. — Dans une communication à la Société Médico-Psychologique¹, le présentateur ayant dit : « La perception sans objet se réduit souvent à un résidu quantitativement insignifiant », une discussion eut lieu. Chaslin, Arnould, Mignard déclarèrent que les hallucinations proprement dites « sont rares, très rares », et les ordinaires déclarations des prétendus hallucinés « très suspects ». Mais M. Colin s'éleva contre ce jugement, soutenant que ce sont les vrais hallucinés qui sont très nombreux, et faisant espérer qu'il en présenterait. Il ne donna pas à la Société Médico-Psychologique l'occasion de moderniser la pompeuse et vaine discussion de 1855-1856. Il publia pourtant dans les *Annales Médico-Psychologiques*², avec M. Mourgue, un article consacré à l'illustration et défense de l'hallucination. A côté d'observations de cas typiques, les auteurs utilisaient des cas historiques, dont l'un paraît passer, peut-être à tort, pour un modèle d'hallucinations.

C'est le cas de Marillier³.

L'halluciné travaille. Il traduit les Perses, et son travail est productif. Il est neuf heures du soir. Il entend ouvrir la porte de l'antichambre... On vient; elle vient, c'est M^{lle} F... Elle traverse une chambre. Il entend son pas, sa jupe, sa voix; il sent son haleine sur sa joue, le frôlement de ses cheveux, sa main sur son épaule; il reconnaît son parfum. Elle parle, il voit remuer ses lèvres; il presse sa main; elle s'assied dans le fauteuil, sa personne masque des objets. Elle reste un moment. Elle le laisse travailler. Il se remet à ses Perses et, de temps en temps, lève les yeux, la regarde. Il ne saisit pas l'instant de sa disparition. Elle revient ainsi plusieurs fois par semaine pendant un mois et demi (1881). A cette époque, M... souffrait, dit-il, de déceptions de toutes sortes, de soucis de famille et d'argent, de douleurs cardiaques.

Quelques années auparavant (1877), pendant trois semaines, chaque fois qu'il entraît dans un certain bois, il voyait une jeune femme blonde, couronnée de vert et vêtue de blanc, marcher devant lui. Elle se retournait de temps en temps, lui

1. Sur les exagérations des hallucinés, le 26 avril 1920. — 2. 1920, 442. — 3. Marillier, « Etude sur quelques cas d'hallucinations observées sur moi-même ». *Revue Philosophique*, 1886, I, 205.

disait « viens », et, à la sortie du bois, disparaissait. A huit ans de distance, il voit ses traits, ses gestes, sa démarche.

Un peu plus tôt, se promenant dans des bruyères, il voyait parfois, dans d'immenses lueurs, un instant, un grand Christ blanc. Plus tôt encore, après un bal, se réveillant, il voit une grande lumière : c'est le salon, avec des couples dansants. Un danseur valse avec le piano. Il explique la chose à son frère, qui ne voit rien mais allume une bougie. Tout disparaît.

En 1881, isolé à Heildeberg, ignorant l'allemand, sous la pluie, effroyablement triste... « une angoisse me saisit à la gorge et m'enfoncé ses crocs dans le cou »... « aller avec ce loup pendu à ma gorge et qui ballotte devant moi » ... « J'écarte de la main ce corps de loup qui me gêne pour marcher ».

Rédigeant enfin son observation, en 1886, il voit des lueurs et entend des craquements. Il attend avec anxiété. Rien.

Des hallucinations rivales des objets sont détaillées un peu partout; mais je ne sais si on revoit souvent des peintres pareils à celui qu'admirait Brière de Boismont, qui dispensait ses modèles de toute pose, et préférait faire poser leurs images. Malheureusement, il parlait de longues années après l'événement, et après avoir subi, disait-il, trente ans de démence et d'asile. Sans doute, comme cet autre peintre, priait-il les témoins de ses acrobaties de s'écarter quand ils lui masquaient le modèle imaginé. Ce sont là des tours de force et des gestes parfaitement compatibles avec des images dépourvues de toute particularité hallucinatoire et, trop souvent, dans les observations anciennes, la distinction n'est pas faite, ni même envisagée, entre une perception sans objet, et une image extériorisée, objectivée, mais non vue. Aussi est-on souvent tenté de parler, avec Bouyer⁴, « d'un encombrement de cas incertains, ou suspects, ou tellement invraisemblables qu'on y pressent de suite l'erreur... tout un fatras de faits soi-disant classiques ».

Dans la discussion de 1855-1856, quand Baillarger vint dire j'affirme une infranchissable différence de nature entre souvenir et sensation, il présenta, lui aussi, son peintre : « Parmi nos peintres célèbres, il en est un qui possède au plus degré cette faculté mnémonique, qui chez

4. Note pour servir à l'étude positive des hallucinations, A. M. P., 1926. II, 441. — Cf. Ann. Psych., 1925, p. 122, le cas de Flaubert, vu par Taine.

les grands artistes, serait si voisine de l'hallucination ; je veux parler de M. Horace Vernet. Notre collègue M. Maury l'a interrogé sous ce rapport et il résulte de ses réponses, que les images nettes des objets que reproduit la mémoire ne sauraient être rapprochées des sensations véritables, et, par conséquent, des hallucinations ⁵ ». Brière de Boismont répliqua, Baillarger dupliqua, et chacun resta sur ses positions.

Pourtant, à moins de reprocher à la plupart des sujets observés et à la plupart des auto-observateurs d'être des cas de pithiatisme, de pathomimie, d'opsomimie en l'espèce, ou de mythomanie, on est obligé de retenir un bon nombre de faits. Marillier, comme le fameux libraire Nicolaï, comme le non moins fameux syndic Lullin, comme Burdach, Müller et leurs sujets, a eu la très certaine préoccupation de ne décrire que des perceptions sans objet et non des images plus ou moins vives ; et le même souci, pas plus affiché mais tout aussi net, est évident dans l'observation de Naville ⁶.

A quatre-vingt-douze ans, dans un travail enviable, il décrit les hallucinations qu'il vient d'avoir et dont voici deux types. Devant une haie de houx, des personnes, assises dans l'herbe ; des jeunes filles et quelques messieurs... Son attention est attirée par l'apparition à la fenêtre d'un militaire à grosses épaulettes...

Trois fois dans une même journée, il voit des cortèges. Un cortège, par exemple, de longues voitures pleines de gens. Les voitures réelles les traversent. Au-dessus, s'élèvent des jets de fumée blanche. Il veut les rejoindre, mais, à deux cents pas, tout disparaît.

Il y a une différence considérable entre les visions de Naville et celles de Marillier. Les groupes et les cortèges de Naville, ses tableaux visuels sont peut-être plus complexes, mais il leur manque une qualité rarissime, magnifiquement épanouie dans les apparitions de Marillier. L'hallucination visuelle est presque toujours un bloc de lumière, parfois mobile et mouvant, mais silencieux et intangible ; et l'hallucination auditive pratique aussi le

même isolement ; l'apparition est muette, la voix est seule et celui qui parle ne se montre pas. L'hallucination multisensorielle est exceptionnelle, et je n'en connais pas où se réalise mieux que chez Marillier le parfait concours de tous les sens à la construction d'un être absent.

Le récit de Marillier laisse pourtant insatisfait. J'ai eu à citer des cas d'audition colorée, d'opsiphonie complexe, où les observateurs ont pu donner de leurs visions des dessins et des pastels. M..., qui a observé à loisir, et avec quatre de ses sens, une femme de sa connaissance, ne nous dit rien d'elle. — Il l'a attendue, il l'a entendue venir, il l'a regardée se mouvoir et agir devant lui, elle lui a masqué des objets, elle n'a pas suivi ou fui son regard ; elle est restée immobile dans un fauteuil où il a pu l'examiner, il a entendu et écouté sa voix en regardant remuer ses lèvres, il a pressé sa main, sa présence l'a assisté dans un travail intellectuel difficile, ses yeux la retrouvaient quand ils quittaient leur besogne pour elle ; et il ne nous donne aucun détail sur cette femme.

Il veut nous convaincre. Il prend la plume pour décrire des hallucinations indiscernables des objets bien que la critique et l'attention les plus lucides et les plus appliquées luttent avec elles ; et il ne nous dit rien de plus que ceci : j'ai vu, entendu, respiré et touché cette femme. Et un peu plus loin, à propos d'une crise d'anxiété, d'un sentiment de constriction laryngée et d'un loup pendu à sa gorge, il insiste bien sur le progrès de la sensation viscérale au symbolisme imaginatif, et du symbolisme à la perception tactile et visuelle ; il écarte de la main ce loup qui le gêne ; mais, là encore, on regrette la présence d'une immense lacune. De ce loup, on ne nous dit rien, rien de visuel, rien même de tactile. Quand un chasseur nous dit : « J'ai vu un lièvre », nous le dispensons parfois d'en dire plus long : un mot suffit. Mais, à l'halluciné, nous demandons infiniment plus. Sa gorge, sa main, sa vue ont perçu quelque chose qu'il appelle un loup, il nous doit des précisions. « Un loup » en est une, mais Marillier devait descendre de la Forme qu'un mot spécifique résume aux sensations tactiles et visuelles qu'on peut y dissocier : sinon, nous pouvons

craindre que le symbole imaginaire n'ait pris à son service quelques sensations ambiguës.

A propos de l'apparition de M^{lle} F..., il nous parle du bruit de ses pas, du frôlement de sa jupe, de ses cheveux, de son haleine, du contact de sa main sur son épaule. Ce ne sont pas là, pas du tout, les précisions attendues. Bien des bruits divers peuvent être un bruit de pas, et bien des contacts différents peuvent être appelés frôlement des cheveux, de l'haleine, de la jupe, contact de la main sur l'épaule. Il nous faudrait les propos de cette amie, son portrait, quelques détails de témoin attentif et curieux, de dessinateur, de couturière. Ailleurs, il parle d'une jeune femme blonde, de blanc vêtue et couronnée de vert. Sur M^{lle} F..., pas même cette bien insuffisante précision, et il a voulu *décrire* ses hallucinations visuelles.

Combien préférable la manière de Schatzmann, par exemple, quand il nous parle d'une face d'homme qui s'incline sur lui, du bout lumineux de la cigarette, des moustaches, du nez avec ses deux narines béantes. La « description » de Marillier, suffisante s'il s'était proposé de signaler un événement de la vie courante, est donc — vu ce qu'il voulait faire — indigente. Il a nommé un être et ses actes, il n'a rien décrit. Je sais bien qu'on ne peut rien décrire, et je me rappelle ici un mot d'auteur : on ne décrit pas une ligne ⁷. On ne peut que nommer ; mais encore faut-il qu'affirmant, à des gens supposés incrédules, la perception d'une forme très complexe, on n'en fasse pas une Forme primitive simple, un élément que son nom suffit à présenter : « M^{lle} F... ». Il faut nommer les très nombreuses parties et qualités qu'on peut découper dans cette forme, et ce travail n'est pas fait quand on a dit : elle était assise dans le fauteuil et me masquait les objets. Le loisir et la lucidité dont se vante ici l'halluciné lui permettaient un dénombrement pittoresque. La réduction de presque toute sa description aux noms de l'objet et des actes perçus permet de se demander si M... n'était pas dans un état voisin de celui d'un de mes malades, que voici :

7. Glde, dans son Voyage au Congo.

C'était un psychasthénique de quarante-cinq ans, très cultivé et capable de s'observer. Comme le célèbre malade de Charcot et Bernard, il se plaignait de ne pouvoir rien se représenter, pas même, disait-il, le symbole mathématique de l'infini. Mais il n'avait pas la moindre agnosie visuelle. C'était de tout autres troubles visuels qu'il souffrait : d'images consécutives pullulantes et d'illusions visuelles.

Dans la rue, d'innombrables fantômes incohérents de passants, d'affiches, de voitures, d'étalages, se mêlaient à ses perceptions, et ces surimpressions désordonnées l'obligeaient à rentrer bien vite. Un détail : il ne pouvait descendre ou monter un trottoir sans que le trottoir restât sous ses yeux, s'opposant sans cesse à son pied pour provoquer continûment, simultanément et contradictoirement, la montée, la descente, le heurt, l'arrêt, le faux pas, la chute⁸.

Quant aux illusions, elles étaient surtout nocturnes. Pour peu que quelque clarté persistât dans la chambre, leur jeu, mêlé à celui des post-images, des silhouettes d'objets et des creux d'ombre, lui valait d'inquiétants fantômes.

Or ce malade était persuadé — grâce à moi, je le reconnais — que son double syndrome visuel, post-images et illusions, était favorisé par son inaptitude à se représenter les objets, l'inhibition, la paralysie de son imagination. Privé de l'image correcte d'un objet, il était, croyait-il, d'autant mieux disposé à subir la contrainte, et des post-images, et des perceptions imprécises. Nulle activité représentative, en travaillant les perceptions passées et prochaines ne venait neutraliser ses post-images ; ses perceptions ambiguës, nulle activité de reconnaissance convenablement dirigée ne venait les empêcher d'être n'importe quoi et de s'affubler de n'importe quel nom, au hasard de réflexes opto-verbaux. Un vêtement pendu au mur est un fantôme, précisément parce qu'on se représente mal, et le manteau, et le fantôme.

On peut croire qu'en associant à la cécité la démence, la perte de la mémoire, la perte de l'imagination et l'agnosie,

8. Cf. *Pathologie des exesthèmes*, p. 125 ; p. 239.

on obtient l'inconscience de la cécité, la faculté d'affirmer la vision en l'absence de perceptions, d'hallucinations et d'images⁹. Les agnosiques visuels seraient parents de ces aveugles déments qui affirment voir. Les agnosiques visuels seraient volontiers paragnosiques et reconnaîtraient n'importe quoi dans n'importe quoi. A un plus faible degré, on conçoit qu'une parésie de l'imagination puisse précisément contribuer à libérer une tendance aux illusions visuelles.

Faut-il chercher dans cette direction la clef du cas de Marillier ? peut-on profiter de la brièveté de ses descriptions pour prétendre que ce psychasthénique, en traduisant les Perses, avait des instants de profonde détente intellectuelle pendant lesquels il était paragnosique et romançait des perceptions, des sensations ambiguës, des phosphènes et des images consécutives ? Ses affirmations et, malgré tout, quelques précisions descriptives, ne permettent que de poser la question.

Elle s'est récemment posée devant la Société de Psychologie¹⁰. M. Meyerson craignant que la pensée, surtout chez les hallucinés, ne remanie très vite les états de conscience concrets, cherche « une sorte d'image-donnée immédiate », sans opérations intellectuelles surajoutées. Il trouve des « images libres », ou, « mieux », dit-il fort bien, « aberrantes », brusques, fugitives, imprévues, sans rapport avec la pensée et l'expérience actuelles. Ce sont des « images-éclairs », des apparitions, des illuminations subites. C'est, par exemple, la vision d'une horloge. Elle semble nette et précise, et on a une forte tendance à dire : « j'ai vu » ; mais on ne pourrait donner aucune précision sur la forme, la couleur, les dimensions. Au fond cela n'en a pas. Autre exemple : un paysage, avec sa flore, sa faune et ses humains. La vision, lumineuse, paraît nette, précise et détaillée. Elle donne une extraordinaire impression d'organisation et d'individualité. Et pourtant, on n'y trouve que des traits généraux, assez abstraits ; on ne peut rien pré-

9. Cf. ch. I, p. 17, et Neurol. de l'hallucin., p. 293. — 10. I. Meyerson, Les Images-Eclairs. Journal de Psychologie, 1929, 569-580.

ciser. L'image disparue, et elle est évanescence, on court après elle, on formule, on détaille, on ajoute.

M. Meyerson insiste beaucoup sur le sentiment de richesse et de précision qu'éprouve le sujet, et sur la pauvreté réelle de l'image subie. Il cite Woodworth : « La valeur émotionnelle d'une image et l'attitude qu'on prend à son égard suffisent à donner le sentiment de réalité ». Il se demande enfin si la certitude des hallucinés n'est pas de même nature, et — paraît-il penser — également illusoire.

Dans la discussion qui a suivi cette communication, M. Guillaume décrit une image-éclair précise et détaillée ; et M. Millot en apporte une « très nette, très colorée », avec « des détails d'une précision extrême ». Tous deux retrouvent les particularités qui ont frappé M. Meyerson : l'image rappelle ou constitue un événement sans intérêt pour le sujet, elle est inattendue, elle fait brusquement irruption dans le cours de la pensée, elle est subite, instantanée, donnée d'un bloc, et très brève.

Dans ces Images-Eclairs, tous les hallucinés, tous les pseudo-hallucinés, tous les mystiques ¹¹ reconnaîtront leur bien ; et un essai de peyotl — j'y reviendrai — m'a valu quelques heures d'un mentisme plein de fusées de semblables images. Les hallucinés reprocheront à M. Meyerson une chose : il note que la vision s'accompagne d'un vif sentiment de richesse, de précision, de perfection concrète ; et il lui conteste ces vertus. Analysant en effet le souvenir de l'image, il ne retrouve presque rien. — Les hallucinés lui diront : « La vision, à l'instant où elle passe, est complète ; mais elle est instantanée, mais elle est très vite oubliée. Voilà pourquoi vous la trouvez si pauvre, et nous accusez de masquer notre misère sous de vaines affirmations d'opulence. M. Millot, M. Guillaume, ont eu et décrit des images détaillées, et ils affirment, M. Millot du moins, leur extrême précision : « Je suis assis, dit-il, sur une paille malpropre, dans le baraquement d'une gare régulatrice ; il est trois heures du matin, il fait très froid ; nous sommes en hiver. Autour de moi des soldats sont étendus ;

11. Sainte Thérèse et ses remarques sur l'instantanéité des visions.

deux d'entre eux causent à voix basse ; l'un d'eux est un noir. Devant moi, la porte vient de s'ouvrir sur la nuit très sombre ; un vieux sergent tient une lanterne, le bras haut levé ; il introduit un petit groupe de soldats en disant : entrez ; vous serez ici comme chez vous ». Du tableau réel, M. Millot n'a pas perçu davantage. L'objet renfermait une infinité de détails, non sa perception, pourtant légitime et incontestable. L'inaptitude à retrouver les détails d'une vision n'établit pas qu'ils n'y étaient point ; et l'indigence — en l'admettant — d'une perception sans objet que nous avons cru riche, ne prouve d'ailleurs rien contre son esthésicité.

La même situation va se reproduire avec les malades : ils affirment des perceptions sans objet et des richesses esthésiques auxquelles l'observateur a peine à croire ; il oppose à leur croyance des objections et propose à leur auto-critique des explications. Les malades approuvent, font des concessions, et maintiennent l'essentiel de leur foi.

Les plus nombreux, les plus aisément observables partout, sont les intoxiqués, les fébricitants, les malades à délire onirique.

Le délire de l'alcoolique en est le type popularisé. Or, en 1921, M. Legrain¹², ayant étudié, ou du moins vu, près de 8.000 alcooliques, écrit ceci : « Je signalerai... en contradiction avec les notions classiques, la rareté des hallucinations de la vue... Il s'agit le plus souvent de pures créations imaginatives... de simples illusions suivies d'interprétations vicieuses de faits réels ». Malheureusement, M. L... mêle à ces remarques celle-ci : « Ces hallucinations des éthyliques sont des rêves ». Sachant qu'il n'est pas facile de réduire le rêve à la pure imagination, à l'illusion, à « l'interprétation vicieuse de faits réels », on peut se demander si les oniriques de M. L... estimeront qu'il suffit de réduire leurs hallucinations à des rêves pour les réduire à des interprétations. Ils prétendraient vraisemblablement : si nos hallucinations sont des rêves, c'est précisément la preuve qu'elles sont bien des perceptions

12. Annales Médico-Psychologiques, décembre 1921, 392-393.

sans objet. En faire à la fois, au même moment et sous le même rapport, des rêves et des interprétations, c'est affirmer et nier simultanément que ce soient des perceptions, c'est se contredire.

Plus récemment, M. Wallon¹³ n'est pas moins sévère que M. L... et n'hésite pas davantage à réduire les hallucinations des confus à des illusions et à des « attitudes ». — Pour ma part, disais-je moi-même¹⁴, après sept ans d'observation dans un grand asile, je n'ai pas encore isolé une vision d'aliéné qui fût incontestablement une hallucination, et non la simple interprétation de la réalité environnante et perçue. Certes, les alcooliques de mon service voient, comme les autres, des rats, des serpents, des incendies, des assassins, la police; mais on retrouve aisément, sur le lit, le long des murs, au plafond ou dehors, l'objet, la mouche, la puce, la tache, le reflet, l'infirmier, qui a servi de prétexte au cri : un rat, au feu, à l'assassin, voilà les flics, et aux réactions appropriées. De plus, on n'a peut-être pas toujours assez dit que les états confusionnels et oniriques s'accompagnent volontiers de fuite des idées, de tendance aux associations par analogie ou par assonance, d'un certain goût de la mise en scène, de la plaisanterie, de l'à peu près et du mensonge. J'ai fait dire à des fébricitants, délirants, confus, agités, en plein délire onirique, qu'ils jouaient un peu la comédie; et le buveur qui, dans son lit, à l'hôpital, tue l'image hallucinatoire de sa femme infidèle, ne voit rien de ce qu'il dit voir, mais, avec plus ou moins de sincérité, fait le mime.

En somme, je concluais : les prétendus hallucinés de la vue n'ont pas d'hallucinations; ils en ont la conduite, ce qui est tout différent.

Je viens de voir deux criminels qui peuvent illustrer cette affirmation.

Le premier, une femme, avait été inculpé de vol. La femme était travailleuse, sobre, excellente épouse et mère, aimée de tous. Le vol était petit et elle y avait été poussée par la misère. Elle fut condamnée à un mois de prison avec sursis. Elle ne comprit pas, resta convaincue qu'elle avait à faire son mois

13. Psychologie pathologique, Paris, Alcan, 1926, p. 54-58. — 14. Journal de Psychologie, 15 juin 1927.

de prison et se mit à délirer, voyant et entendant sans cesse, disent les témoins, les gendarmes qui venaient la chercher. Un soir, ses trois enfants soignés, couchés et endormis, elle leur fracasse la tête à coups de hache, se coupe les deux pieds et la main gauche et s'entaille sérieusement le crâne.

Quelques heures après, elle était psychiquement normale, et dès qu'elle put être cliniquement interrogée, elle sut me dire, après une petite conversation explicative, quelque chose comme ceci : Non, Monsieur, non, je n'ai pas vu ou cru voir, entendre ou cru entendre les gendarmes. Mais j'y pensais sans cesse, et rien qu'à eux ; et tout ce que j'entendais, tout ce que je voyais était, pour peu que ce fût ambigu, « les gendarmes » ou, au moins, leur signal. « Quand j'entendais du bruit sur la route, je croyais que c'étaient leurs chevaux ou leurs bicyclettes... Quand je faisais mes courses, je croyais qu'ils étaient derrière moi... Le soir, je les voyais partout... Quand je rencontrais quelqu'un, je demandais : vous venez me remettre à eux ». — Cette femme avait la conduite de l'hallucination, et il a été facile de l'amener à distinguer les perceptions sans objet qu'elle n'a pas eues, de la conduite hallucinatoire affreusement efficace qu'elle a subie.

Dans un autre cas, la conduite de l'hallucination a été également efficace mais plus poussée.

Le sujet, L..., était un homme de 35 ans, forain, marié, honnête, travailleur, bon mari et excellent père, mais buveur. Un de ses confrères, qu'il redoutait fort, avait frappé M^{me} L... et était en prison. Le lendemain soir, L... rentre ivre. Il se couche. Les enfants dorment. M^{me} L... attend que son mari soit endormi pour se coucher. La lampe est éteinte.

L... s'assied, regarde la fenêtre de la roulotte, s'écrie : « Voilà R... ! Il va nous tuer », prend son revolver sous le matelas, et tire. — Il vient de tuer son petit garçon couché au-dessous de la fenêtre. — Aussitôt dégrisé, il bondit, parle de se suicider, et va se constituer prisonnier.

Je le vis bientôt, désespéré.

— En somme, M. L..., quand vous avez tiré dans la fenêtre, qu'avez-vous vu ? Ce qui s'appelle vu.

— Je ne sais pas. Il y avait un bec de gaz pas loin. Il éclairait mal ; il remuait. Le rideau de la fenêtre aussi, en face... J'ai pensé que c'était R...

— Avez-vous vu R... ? Avez-vous cru le voir ?

— Je ne sais pas... Je ne crois pas... J'ai déjà eu ça. Une fois, avant d'entrer dans la roulotte, j'ai vu ma casquette sous la table. Je criais que c'était R..., je ne voulais pas rentrer... Une fois, j'ai cru qu'il me poursuivait. J'ai fait trois fois le tour du Champ de Mars... Je n'avais rien vu.

- Pourtant?... Pourquoi filiez-vous?
- Je n'en sais rien... Je le sentais derrière moi.
- Et la casquette? A-t-il fallu vous la mettre dans la main pour vous rassurer?
- Oh non!... Je voyais bien que c'était ma casquette.
- Alors?
- Je ne sais pas. J'ai cru que R... était là.

Cette histoire de casquette menaçante m'a rappelé que j'avais moi-même vu, perçu et reconnu une lanière de cuir et, devant cette lanière de cuir perçue comme telle, eu peur d'un serpent et murmuré « un serpent ¹⁵! »

La conduite de la perception, comme on le voit aussi, mais moins sûrement, chez les hystériques ¹⁶, peut donc être exclusive de la perception.

Parfois même l'onirisme se réduit à l'affirmation d'un événement ou d'un acte, sans aucun détail visuel. Le sujet sait qu'il a fait et vu quelque chose de très dramatique et de très compliqué, qui comporte nécessairement un ou plusieurs tableaux visuels; et ces tableaux sont vides :

Un alcoolique est conduit à l'asile, assez calme, par sa femme. Il consent à l'internement, il sait qu'il est méchant dans ses crises, il sait qu'il s'agite la nuit et pourrait être dangereux.

A la visite : « J'ai tué ma femme de six balles de revolver ». — Et le malade, confus, bavard et incohérent, ne dit absolument rien qui puisse révéler dans son affirmation le souvenir d'un tableau hallucinatoire relatif au drame onirique qu'il avoue en pleurant. « Si. Elle est tuée. Croyez-moi, Monsieur le Major. Elle est en terre. Je le sais. Je le sais ». Le lendemain, il a également tué l'amant ». Le mec aussi y a passé. Trois balles chacun ».

Le troisième jour, il les a frappés à la tempe droite. « Ils étaient en train de manger du rôti » ... « Les agents m'ont dit que je n'avais fait que mon devoir ».

Le quatrième jour, tout a disparu. Il ne sait pas pourquoi il a raconté ça. Il croyait. Il savait. Il n'avait rien vu. Il n'a rien fait. Il se rappelle qu'il aurait pu être violent et qu'il a consenti à se laisser conduire ici par sa femme.

Voilà un cas de délire alcoolique où un roman pseudo-onirique se constitue. Le malade a passé ses trois premiers jours d'asile à créer un délire rétrospectivement onirique, autour d'une affirmation, d'une certitude vide de tout

15. V. p. 330. — 16. V. p. 140.

contenu hallucinatoire. Il a composé un drame pseudo-onirique. Il n'a pas plus ou moins péniblement reconstruit un rêve oublié.

Voici un exemple de ces reconstitutions :

Un malade me racontait, dix ans après l'événement, sa première hallucination visuelle. Il avait douze ans et avait vu, quelques semaines auparavant, sa mère pendue à un arbre. Une nuit, il s'éveille, et voit au pied du lit, sa mère, debout, en corsage noir à pois blancs, en robe longue, les mains pendantes, le regardant. Son frère ne voit rien. Son père pas davantage. On allume et tout disparaît. — Or le père m'assura que les faits étaient fort différents. L'enfant, endormi, ayant crié, on alluma, on le réveilla, et il dit avoir vu, dans son sommeil, « une femme ».

Mais, si fréquemment qu'on puisse amener à dire, « je n'ai pas vu », un sujet qui a eu la conduite de l'hallucination, ces faits ne prouvent rien contre les très nombreux hallucinés, dont on ne peut dissimuler l'existence ou voiler les affirmations, et qui parlent comme Marillier et Naville : « J'ai eu des hallucinations indiscernables de mes perceptions. Je les en distingue par leurs circonstances d'apparition et de disparition, le témoignage d'autrui, des jugements abstraits sur leur impossibilité; et, contre les apparitions genre Marillier, je n'ai plus qu'un argument — et je ne suis pas bien sûr qu'il s'applique — l'argument suprême de Leibniz : l'hallucination est *incongrua* avec l'ensemble de ma vie actuelle ».

Très affirmatifs, ces sujets sont souvent moins précis, et derrière les noms somptueux qu'ils donnent à leurs visions, on soupçonne souvent, on établit parfois, la pauvreté du substrat sensoriel. Et la réduction du tableau visuel à un vague phosphène est surtout intéressante quand le malade ne veut pas prendre conscience de cet appauvrissement.

Voici un exemple de ce type d'hallucinés, très banal :

Une femme de trente-cinq ans, intelligente, cultivée, atteinte de tuberculose pulmonaire assez avancée, couchée, mais avec peu de fièvre, dormant convenablement et s'alimentant assez bien, me tenait les propos suivants :

« On m'a enfermée parce que j'ai dit que j'avais hérité d'un million pour faire bâtir une cathédrale... C'est ma fille qui m'a apporté le million... Elle est morte l'année dernière... Mais

c'est tout de même elle qui me l'a apporté... Une vieille fille très riche est morte. Ma petite fille est arrivée à la maison au même moment, avec une cathédrale sur la tête... Elle est bâtie maintenant ».

— Ah ! Et comment est-elle ?

— ... Eh bien... elle est superbe... En ciment armé... Des piliers sculptés... Des statues grandeur naturelle... Que voulez-vous que je vous dise de plus?... Si vous voulez en savoir plus long, vous n'avez qu'à aller la voir... J'ai reçu un autre million pour aller faire des pèlerinages... J'irai à Pontmain, le 21 mai.

— Je ne pourrai certainement pas vous laisser faire ce voyage.

— Si, si. J'y serai. Puisque c'est moi qui dois faire les miracles. — ? — « ... Eh bien, les miracles habituels... Guérir les enfants, des tuberculeux. Mais pas les syphilitiques... »

... Je serai le même jour à Notre-Dame de la Peinière, à Lisieux, à Lourdes.

Ne vous en faites pas. Ça se fera.

J'ai eu une vision de la Sainte Vierge. Ma chambre illuminée... C'est moi qui suis apparue à mes parents sous la forme de la Sainte Vierge. Je montais, je descendais dans les airs ».

Le 25 mai, après le prétendu voyage à Pontmain, M^{me} V... s'obstine ainsi : « Je suis allée à Pontmain tout en restant ici... Je n'ai rien vu puisque je suis restée ici ; mais j'y suis allée tout de même... Je sais que j'y suis allée et que j'ai fait un miracle... Je le sais et puis voilà tout... Si vous devez me tourmenter ainsi, je ne dirai plus rien ».

Elle consent cependant à ne plus parler de pèlerinage, de miracles et d'apparitions de la Sainte Vierge ; elle veut bien se borner à préciser des visions moins importantes et plus récentes ; de la veille et du matin. Elle a vu trois choses : une couronne, une paire de souliers blancs, et deux anges qui se battaient.

La couronne était splendide. M^{me} V... ne peut pas en dire plus long, mais est formelle sur la réalité et la beauté de l'objet. Il lui est apparu dans la carafe, grand comme l'ongle, « là » ; et M^{me} V... me montre un reflet. C'est dans le reflet qu'était la couronne.

Les souliers blancs, avec une boucle d'argent, se sont montrés au plafond, sur une surface pratiquement homogène et où je n'aperçois aucun « point de repère ». Elle n'a vu d'abord qu'une tache blanche, puis les souliers se sont précisés.

Quant aux deux anges se battant, ce sont, non pas d'abord mais uniquement, deux boules blanches, au plafond, grosses « comme des roses » et qui sont venues vers elle en tourbillonnant l'une autour de l'autre.

M^{me} V... ne parle jamais spontanément de ses visions et de sa mission. Très calme, très bien orientée, capable de soutenir une longue conversation normale, possédée du seul désir actuel

de rentrer chez elle, elle semble céder à une contrainte lorsqu'elle parle de ce qu'elle a vu. — Progressivement et assez rapidement, elle n'a plus, semble-t-il, ni visions ni mission ; mais la certitude des visions, missions et réalisations passées semble persister, et reste au moins affirmée. — M^{me} V... a pu rentrer dans sa famille et y séjourner sans inconvénients.

Son cas m'a rappelé un homme de 40 ans qui avait fait un accès de confusion mentale au cours d'un ictère infectieux. Il s'effrayait des lueurs nocturnes de sa chambre et leur prêtait des intentions hostiles, mais sans parvenir à des illusions ou hallucinations à leur sujet. M^{me} V... a mieux réussi, mais semble avoir également utilisé et romancé des reflets, des phosphènes et des images consécutives. Parfaitement en état de donner mille détails à la cathédrale, à la couronne, aux petits souliers et aux anges combattants, elle ne l'a pas fait. Ces objets étaient merveilleux, parfaits ; il n'y manquait rien, mais, comme Marillier, elle ne pousse guère sa description au delà du nom de l'objet, vers les parties, les détails, les éléments.

Mais cela ne veut pas dire qu'elle ne les ait pas vus. Qu'on soumette à n'importe qui, pendant quelques instants, un entrelac un peu complexe et assez neuf ; le sujet en a tout vu et il n'en peut rien dire. Dans les images consécutives les plus simples, nous sont apparues des formes qui se prétendaient complexes et s'efforçaient de réduire la post-image au rôle d'occasion. M^{me} V..., ne pouvant pas nous dire si, oui ou non, sa couronne et ses anges ont été quelque chose de plus que le nom mystique d'un reflet sur une carafe et d'un phosphène sautillant au plafond, il faut s'adresser, pour essayer d'en savoir plus long, à des hallucinations toxiques voulues par un sujet supposé normal, ou à des hallucinations toxi-infectieuses observées par un sujet préalablement renseigné sur les difficultés.

Auto-observation d'hallucinations d'origine toxi-infectieuse.

Leur irréductibilité.

J'ai subi, moi aussi, des hallucinations visuelles, et dans mon cas comme chez les autres, elles ont triomphalement lutté contre ma critique. Je n'ai jamais pu les réduire à des images, à des objets extérieurs présents, à des phosphènes,

à des images consécutives. Je n'ai vu dans ces objets, au cours de mon accès onirique, rien de plus que des occasions contingentes, et dont mes hallucinations se passaient aisément. Et mes visions ont pleinement affirmé leur double caractère de création du sujet et de perception identique à l'objet extérieur.

« Grippé », et constatant un soir la température axillaire de 40°, le sujet prend 1 gr. 50 d'aspirine. Deux heures après, à 37°, ruisselant de sueur et euphorique, il assiste pendant une nuit sans sommeil et sans malaise, à de nombreuses hallucinations. Il les observe de son mieux, mais, privé par la faculté de ce qu'il faut pour écrire, et pas fâché — j'y reviendrai — de cette obligatoire paresse, il n'a pu les noter que le lendemain matin. Voici la plupart de celles qu'il a retenues ¹⁷.

I. — Tous les familiers des hallucinations visuelles décrivent d'abord ce qu'ils appellent des arabesques, des entrelacs, des tapis persans, dessins colorés dont ils ne se lassent pas de célébrer la richesse, la complexité, la perfection géométrique et le charme. Dans ce groupe, j'ai vu notamment ceci :

1° A mi-hauteur d'une cuve rectangulaire, à grand axe oblique en avant et à droite, tendue comme un grillage, une splendide broderie d'or sur tulle noir.

2° Deux tapis formant un dièdre droit, l'un couvrant un plancher, l'autre un mur. Sur le plancher, c'est une luxueuse mais banale « moquette » ; sur le mur, qui fuit vers ma droite, c'est une ravissante décoration : deux couples de fils verts ; chaque couple est fait d'un fil superficiel et d'un fil profond, sur deux plans délicieusement parallèles ; et ces deux couples montent en ondulant vers un invisible plafond, entrelaçant leurs parfaites sinusoïdes ; et ce motif vertical se répète indéfiniment, des centaines de fois sans doute, sur fond violet.

3° Négligemment étalé sur le sol, un tapis ne me montre que son bord, onduleux, d'où part une immense frange dont chaque brin est fait d'une centaine de perles rouges.

¹⁷. Cf. Auto-observation d'hallucinations visuelles. *Journal de Psychologie*, juin 1927.

4° En haut et à droite, un papillon. Mais ce papillon, violet et rose, ailes déployées, est dessiné, un peu schématique et très géométrique, sur quatre pièces d'un jeu de cubes.

5° Un damier. Il ébrèche — j'y reviendrai — l'image consécutive de ma fenêtre. C'est un coin de damier horizontalement fiché à la partie supérieure droite de la post-image. Brillant, somptueux, d'une parfaite géométrie, il est d'un très bel ivoire et, vivement éclairé, il contraste avec la très faible image consécutive qu'il mutile.

II. — Les curieux de leurs hallucinations hypnagogiques ont toujours insisté sur l'apparition d'objets étranges, surprenants, difficiles à désigner et à décrire, éloignés de tout ce qui nous est plus ou moins familier :

1° Une pente presque verticale, que je vois comme si je la survolais. Elle appartient à une sorte de muraille, mais lisse, polie, sans un joint, avec une crête aiguë. Elle plonge dans une obscure profondeur, elle est de teinte topaze très claire, elle rappelle du quartz très pur, elle est couverte d'immenses arabesques noires.

2° Sur un trépied d'argent très tarabiscoté, est enchâssé quelque chose qui me fait penser à un billot de bois très précieux. Sa surface est hérissée de verrues et de loupes, et sa tranche, avec les courbes onduleuses des pousées annuelles, est polie comme un bel ivoire.

3° Sur un rocher tout piqueté par la mer, verdâtre et gluant, le long d'une fissure oblique en bas et à droite, une chose fusiforme et ventrue, faite d'anneaux successifs, bleus et à reflets métalliques, brille au centre d'une sorte de ballon à demi gonflé, d'un tissu très léger, très transparent, très blanc. En voyant cette « chose », j'ai immédiatement pensé « la chrysalide ».



4° Sur un fleuve bleu indigo, qui coule devant moi et s'éloigne vers la gauche, entre des rives plates d'or pâle, s'élève, entouré d'une ceinture d'eau bouton d'or, un flottant et étrange édifice. Cela ressemble à une série d'arcades ou, plutôt, à une sorte de « tuyauté » dont les ondulations

iraient s'abaissant et se rétrécissant vers la poupe et la proue. C'est un grand monument, blanc, d'une majesté romaine et fait d'une substance inconnue. Il tient dans l'étroit espace compris entre le bord des couvertures et le renflement de l'oreiller.

III. — Objets plus ou moins familiers :

1° Une rangée d'une trentaine d'éléphants, identiques. Chacun porte, brillant comme une aigrette électrique, un miraculeux cornac. L'ensemble, très « vivant », est un petit bibelot d'étagère.

2° Sur un mur, un revêtement de plaques en biscuit de Sèvres ; ou, plutôt¹⁸, pas de mur, pas de revêtement, mais une seule plaque, peuplée, sur fond bleu, d'une grappe d'amours en haut-relief. Un instant après, c'est un burg ruiné, au soleil couchant.

3° Un dièdre droit ouvert à gauche. Le plan vertical est le flanc, vertigineux, d'un gros cargo dont mon regard frôle le profil ; l'autre, le plan horizontal, est la surface d'une mer verte.

4° Verticale et à droite, une forêt sous-marine et, à sa lisière, s'échappant des troncs vers la gauche, un départ de méduses.

5° Un cheval, mais d'abord un cheval de zinc, obèse et d'un art résolument cubiste. Il se transforme soudain en une rossinante de bois portant sur son dos un grand toit de chaume.

6° Les rideaux de la Vierge de Raphaël à Dresde. Ils s'écartent, on peut voir ce qu'ils dévoilent : un berceau d'argent ; et le malade murmure : « Dans la lumière, un grand berceau d'argent, une adorable balancelle, pour un roi de Rome heureux ».

7° Un magasin de ficelles. A ma gauche, à l'extrême limite du champ visuel, un plancher, un mur, des rayons, et, partout, des pelotons, des échevaux, en rangs, en paquets, en chapelets, en tas.

18. Les besoins du compte rendu verbal entraînent parfois à des inexactitudes parfaitement et immédiatement conscientes. Il y en a d'autres.

IV. — Les êtres vivants n'ont joué qu'un très faible rôle dans mes hallucinations :

1° Maupassant. Au sommet d'un rocher aigu, éclairé par une lumière jaune venant de gauche, une tête d'homme rappelant Maupassant, sous un large feutre, vivante et souriante, immobile.

2° Sur une banquette d'un très modeste wagon de 4^e classe, en route vers la gauche, un voyageur me regarde, il semble adresser des saluts et des sourires à quelque public resté sur le quai ; puis, brusquement, je ne vois plus que... Pierrot, transi, pelotonné sur la banquette, ne laissant voir que sa souquenille blanche et le noir serre-tête.

V. — Je n'ai pas eu le plaisir de voir des scènes.

Quelles étaient mes conditions optiques ? La perception visuelle, en pleine lumière et dans la pénombre, était normale, et ma très légère myopie ne m'a pas paru modifiée. Je n'éprouvais aucune difficulté à fixer les objets, à les parcourir, à déplacer le regard, à lire. Je n'avais pas de nystagmus, pas de tendance à la diplopie. Les images consécutives négatives ne m'ont paru ni plus aisées à obtenir, ni plus intenses, ni plus durables que normalement. Par contre, mes images consécutives positives, obtenues en regardant une lampe, étaient beaucoup plus intenses que d'ordinaire ; c'est ainsi qu'il me suffisait de déplacer lentement le regard en sens divers, devant l'ampoule électrique, pour obtenir, les yeux fermés, des chapelets de taches opalines s'entre-croisant dans l'ombre.

Les yeux fermés, après extinction des images consécutives, j'ai observé cinq ou six fois un petit phosphène lumineux, un très petit confetti jaunâtre un instant posé en un point quelconque du champ visuel. Je dois également noter, au début de la période de bien-être, une sorte de ruissellement faiblement lumineux, comme un film à déroulement vertical réduit à des bandes alternativement noires et grises, également verticales, qui seraient descendues devant moi, en ondulant. A part cela, je ne discernais rien dans le champ visuel. Ce n'était pas qu'il fût à coup sûr optiquement vide, et j'avais au contraire l'impression qu'il fourmillait d'objets, que des foules de choses y

grouillaient, et que j'étais simplement incapable d'y distinguer les plages lumineuses des plages obscures et « quelque chose » de « rien ».

Les yeux ouverts, je n'observai rien qui rappelât une hallucination ou une illusion; toutes mes hallucinations survinrent les yeux fermés, disparurent dès que je les ouvris, et ne reparurent plus¹⁹.

Elles apparaissaient subitement, en un point quelconque du champ visuel, central ou périphérique²⁰, supérieur ou inférieur, droit ou gauche, et duraient, autant qu'il me fut possible d'en juger, quelques secondes.

Pouvais-je les fixer, pouvais-je les parcourir du regard; pouvais-je m'en détourner et les retrouver à la place où je les avais laissées; suivaient-elles au contraire les mouvements des yeux? Je dois avouer que je n'en sais rien. Habitué à faire cette gymnastique avec les images consécutives, familiarisé avec ce qui a été dit de l'influence des mouvements des yeux sur les hallucinations et les rêves, désireux de le vérifier à l'occasion, je laissai passer cette nuit d'hallucinations sans tenter l'expérience. Je n'y pensai pas et ce gros oubli méritera d'être relevé à propos du sentiment d'hyperactivité intellectuelle qui accompagne parfois l'onirisme. — Voici cependant quelques détails, non sans contacts avec la question des mouvements des yeux dans les états hallucinatoires : dès que l'image était vue et tant qu'elle était vue, elle l'était tout entière, et ne présentait pas de parties se succédant dans le temps. Quand j'ai aperçu le magasin de ficelles, il a surgi à la limite inférieure gauche du champ visuel et il est resté là pendant les quelques secondes (?) de sa durée. Je ne sais pas si j'ai tourné les yeux vers lui; je ne le crois pas; je ne sais pas si mes yeux l'ont entraîné, toujours dans le secteur inférieur gauche; je le crois; mais je sais que ses limites ne se sont ni déplacées ni étendues, et que la topographie des parties clairement perçues et des parties confuses n'a pas varié. J'ai dit que le fleuve bleu porteur de l'étrange monument blanc coulait vers ma gauche : je le savais, je ne l'ai pas vu. De même pour le train porteur de Pierrot : j'ai

19. Comme mes images positives. — 20. Surtout périphérique.

expressément constaté que, s'il était en mouvement, c'était sans changer de place. Quant au ruissellement lumineux du début de l'observation, j'aurais mieux fait de le comparer à l'ondulation d'une toile qu'au déroulement d'un film. — Tout cela paraît bien en faveur d'hallucinations rivées à un groupe déterminé de points correspondants et suivant les mouvements coordonnés des yeux.

J'ai éprouvé ces hallucinations dans des conditions affectives et intellectuelles que tous les connaisseurs reconnaîtront.

Avant d'arriver au kief, cette béatitude, le haschichin croit traverser une phase d'ardeur psychique pendant laquelle il se sent devenir Dieu. La grippe et l'aspirine ne m'ont valu ni cet honneur ni cette joie, mais quelque chose qui tenait de ces deux mensonges. C'était un bien-être neutre et paisible, avec la bienveillance molle et paresseuse dont parle Baudelaire. C'était, vis-à-vis des visions, une vive curiosité, mais passive; on se rappelle en effet qu'elles ne m'avaient déterminé qu'à un minimum d'action : pas un geste de la main, pas un mouvement volontaire des yeux; simplement, je l'ai déjà noté et j'y reviendrai, une grande activité verbale.

J'éprouvais surtout un très délectable sentiment d'hyperactivité intellectuelle. Je produisais avec abondance, aisance et rapidité les plus heureuses idées, je comprenais instantanément et à fond les pensées les plus ardues, je les critiquais en toute rigueur et sévérité, sans risque d'erreur et sans appel.

J'éprouvais enfin une vive jouissance esthétique : couleurs, lignes, modelé, relief, texture, matière, tout, doué de l'infinie complexité qu'a le moindre objet réel, tout satisfaisait la géométrie la plus minutieuse et l'appétit visuel le plus blasé.

Que valent cette fertilité intellectuelle, cette compréhension aiguë, cette hypercritique, ces splendeurs ?

Baudelaire, dans ses *Paradis Artificiels*, où le Haschichin subit un réquisitoire d'ordinaire nuancé, mais qui tourne quelquefois à la malédiction, traite les pensées du haschichin de « rapsodiques » et « d'esclaves du hasard » ; ce

seraient des « niaiseries de maniaque » ; leur orgueilleux et satisfait sujet n'aurait que l'illusion de comprendre, il serait en admiration devant des « oripeaux », ce serait un « ilote qui simule les grimaces de la jouissance » ; et Giraud, dans son baroque et amusant Testament d'un haschichin, après avoir tant fait pour que l'*Urtica mystica* soit une bonne inspiratrice littéraire, renonce à appeler du désolant jugement du poète.

Je crois, après beaucoup d'autres, qu'il faut confirmer cet arrêt : les trouvailles dont on a joui au sein de l'ivresse haschichine, peyotlique ou... grippale ne valent d'ordinaire pas mieux que les associations verbales des maniaques et des confus, et voici une des « pensées » que j'ai un moment admirées et comprises : « Bismarck grava la formule : le mouvement ».

L'illusoire hyperactivité intellectuelle discutée ici touche donc au désordre, à la fuite des idées du maniaque et du confus dont les pensées, dans leur fuite et leur confusion, sont pour lui, au moment où il les subit, vives, claires et persuasives. On n'a conscience de sa démente que si on en sort.

Quant à l'hypercritique dont on a par moments l'orgueil, ce n'est, au moins parfois, qu'une vaine minutie. En voici un exemple. Tout en guettant les visions, j'atteignis l'heure de la dernière potion vespérale, et, lorsqu'elle me fut apportée, j'adressai à qui de droit ce discours, très préparé : « Tu vois bien ce petit tas de papiers, sur la table, à gauche, près de la fenêtre ? Prends-les, prends garde de ne pas en laisser tomber et va les déposer sur mon bureau, sur le bord gauche quand tu es dans le fauteuil, entre le gros livre et l'encrier... etc., etc. ».

J'ai enfin signalé une des lacunes dont est susceptible ce travail de critique dont se satisfait l'halluciné. Gratifié de multiples hallucinations et préparé de longue date à leur appliquer les méthodes d'examen des images consécutives, j'ai totalement omis de le faire. Je rappelle que je me suis soumis avec plaisir à une prescription médicale pourtant cruelle : ne rien noter. Ce n'est qu'après d'assez longues heures que j'ai éprouvé le besoin de prendre mon observation. Pendant l'accès, satisfait et inerte, je me suis borné

à l'effort suivant : rappelons-nous ceci pour le noter demain. Seul, non observé par un tiers, ai-je par moments déliré ? Je ne le crois pas et, d'après mon entourage, je n'ai eu, pendant toute la durée de la maladie, ni confusion ni délire.

Et la beauté des visions ? Couleur, Dessin, Matière ? Eh bien, le réveil ne ruine pas cette jouissance esthétique, d'un niveau d'ailleurs assez bas, comparable à celle qui s'épanouit à la vue d'une belle fusée, d'un halo lunaire, d'une vitre givrée, d'une lumière d'aquarium. Après deux ans, je me rappelle avec un plaisir non diminué la broderie d'or sur tulle noir, l'entrelac des quatre fils verts, l'édifice blanc sur le fleuve bleu et or, le bibelot aux vingt éléphants, les amours, la muraille de quartz, le départ de méduses, le berceau d'argent, les pelotons de ficelle, ces lignes d'une complexité infinie, d'une géométrie parfaite et d'une insurpassable clarté, ces couleurs peut-être morbides mais irrésistibles. Je retrouve à les imaginer mon plaisir à les voir, et si les constructions intellectuelles des rêveries toxiques ne laissent qu'une ridicule poussière, leur floraison hallucinatoire, même retombée parmi les images, reste amusante, plaisante, ensorcelante pour certains, sans que les lignes perdent rien de leur pureté et les couleurs de leur éclat suspect.

Dans le concert d'admiration des hallucinés, quelques observateurs jettent cependant une dissonance : leur plus grande jouissance esthétique s'est bizarrement attachée, remarquent-ils, à des objets et à des visions qui ne paraissent pas la mériter : une réclame lumineuse, un couple sans grâce, un rectangle lumineux dessiné par les fissures d'une porte fermée²¹, n'importe quoi peut-être.

Le sujet d'hallucinations toxiques s'abuse donc, beaucoup ou un peu, sur la qualité, l'abondance et la cohésion de ses idées, la rigueur de sa critique et la beauté de ses visions ; il est plus ou moins atteint de confusion ou de manie, et ses jugements, ses décisions, ses hypothèses pourront être révisés. Nous allons voir qu'il a des opinions très nettes et très fermes.

21. Rouhier, *La plante qui fait les yeux émerveillés*, Paris, 1926.

Mes hallucinations, comme celles des familiers de l'hallucination hypnagogique et de l'hallucination toxique, m'ont apparu comme un fait psychique profondément original, séparé par deux abîmes, et de l'image, et de la perception.

Quand l'hallucination est là, on la voit; quand elle a disparu, on a son image, objective, vive, extérieure, localisée, agressive, colorée, plus riche bien souvent que l'hallucination elle-même; mais ce n'est que son image, et on ne la voit pas, on ne voit plus rien. L'halluciné, à moins qu'il ne fasse — avec Taine — de ses images des sensations, ne comprend pas qu'on veuille réduire ses visions à de simples images; il veut qu'il y ait, entre celles-ci et celles-là, une différence de nature, spécifique, générique.

Si on voit l'hallucination, en quoi se distingue-t-elle donc d'une perception ?

Nous avons vu Leibniz, opposant le réel à l'imaginaire et la perception au rêve, exprimer mieux que personne tout ce qu'on a trouvé jusqu'ici pour caractériser la perception du réel; elle est « *vivida, multiplex et congrua* ».

Vive, c'est-à-dire vivante, et vivant d'une vie propre, objective, agressive, s'imposant à ce que le regard et la pensée ont de passif, l'hallucination l'est autant et plus qu'un objet.

Multiple, c'est-à-dire susceptible d'être indéfiniment détaillée²², l'hallucination l'est ou paraît l'être comme l'objet, et, là-dessus, les hallucinés de la vue sont unanimes. Quand j'ai vu, un instant, une broderie d'or sur tulle, c'est avec le sentiment très vif que, si j'avais eu le temps, j'aurais pu la copier, fil par fil. Quand j'ai vu un berceau d'argent dont je ne me rappelle ni la forme générale ni un seul détail, c'est avec la conviction que tous ces détails étaient là, infiniment circonstanciés. Quand j'ai vu enfin un coin d'un damier, j'aurais pu, s'il n'avait pas disparu, scruter jusqu'au lendemain ses cases, la perfection de leurs joints, le poli et les délicates veines de leur surface²³.

22. Ce n'est pas tout à fait ce que dit Leibniz. Peu importe ici. —

23. Quelquefois, comme je l'ai dit, j'ai eu le temps de vérifier que l'hallucination avait bien la deuxième qualité Leibnizienne de la perception du réel : mais c'était en rêve. Cf. p. 322.

Vive et multiple, l'hallucination est-elle « congrua ? »

C'est ici que le sujet averti et normal va trouver enfin le moyen de séparer l'hallucination de la perception.

Quand j'ai vu, les yeux fermés, dans le quart temporel inférieur de mon champ visuel gauche, un peloton de ficelle, pourquoi ai-je dit aussitôt : « hallucination ? » C'est un peu parce que ce peloton était une petite masse de pure lumière, toute pour la vue, sans rien de ce qui fait, pour les yeux, le palpable ; c'est surtout parce que je pouvais opposer une multitude de très fortes raisons à l'existence, à la présence et à la vue d'un peloton de ficelle à l'endroit, au moment, dans les circonstances et dans les conditions où je me trouvais. Je savais, d'une connaissance rationnelle et intuitive, immédiate et irréfutable, qu'il était impossible que cet objet fût là. J'ai vu, de mes yeux vu, ce qui s'appelle voir, un très sincère peloton de ficelle, mais ma vision n'a pas été marquée par la moindre phase de croyance, si brève fût-elle ; avant même que la chose eût paru, elle était déjà dépouillée de son air d'objet réel et qualifiée : « hallucination ». On vient de voir pourquoi.

Si donc le tissu de notre vie psychique est d'ordinaire trop serré pour que l'hallucination soit acceptée comme perception du réel, ce n'est pas qu'elle soit d'une autre essence que les perceptions communes, c'est parce qu'elle ne s'accorde pas avec elles. Perception comme les autres, il lui est interdit de prendre place parmi elles, et elle est expulsée ou, plutôt, laissée dehors, du fait de causes qui ne sont que des raisons. Perception quand même, elle est alors qualifiée de perception fausse, mais plus encore que le monde des perceptions, celui des images lui est fermé. Pour entrer dans ce dernier, elle doit, tout comme une perception vraie, cesser, s'éteindre, devenir quelque chose de passé.

Tel est l'incoercible sentiment de l'halluciné sur ses visions : un abîme, ce qu'on appelle une différence de nature, les sépare des images ; un simple fossé logique, aisément comblé, les distingue de la perception ; et rien n'est plus blessant, pour un halluciné, que de s'entendre dire qu'il a cru voir et n'a qu'imaginé. Fort de l'examen qu'il a fait de ses visions à l'état de veille, et de veille qu'il

prétend normale, il maintient sans peine l'idée claire, distincte, adéquate, intuitive, évidente, certaine, que sa vision est une perception, non véridique peut-être, mais à coup sûr véritable.

Sur les causes psychologiques actuelles des hallucinations, l'halluciné sera très net.

Que pense-t-il d'abord du rôle des perceptions, images, souvenirs, réflexions, processus verbaux, préoccupations ?

L'halluciné sait bien qu'on décrit des hallucinations volontaires, et des hallucinations par auto ou hétéro-suggestion ; on lui a affirmé qu'il n'y a pas d'hallucination sans objet actuellement perçu, il n'ignore pas enfin les images eidétiques. Mais ce qui le frappe, ce qui l'irrite ou le séduit, ce qu'il est obligé de signaler d'abord, c'est l'indépendance, la liberté, le caprice de l'hallucination. Nous pouvons nous mettre dans les conditions voulues pour avoir telle perception sensible ; l'hallucination, jusqu'ici, n'a pas cette complaisance pour nos artifices. Elle est ce qu'elle veut et survient où elle veut, comme elle veut, quand il lui plaît. Sa règle semble être de s'imposer quand on n'a que faire d'elle, et de se refuser quand on l'appelle. S'il lui arrive parfois de répondre à une image, à une préoccupation, à une suggestion, c'est parce que tel est son bon plaisir.

L'halluciné, « cannabiné », « peyotlisé » ou simplement grippé, qui assiste, gisant mais curieux et même pensif, aux jeux des automatismes qu'a déclenchés pour lui l'intoxication, est ainsi amené à croire, par moments, que sa vie mentale s'agite sur trois plans indépendants :

1° Ses perceptions, images et réflexions plus ou moins volontaires, celles qui méritent l'épithète Leibnizienne de « congruæ » ;

2° Des pensées et images inattendues et plus ou moins saugrenues, réalisant un petit syndrome maniaque et se déroulant, nombreuses, rapides, incohérentes, insolites, kaléidoscopiques ;

3° Les hallucinations, qui paraissent s'organiser, se matérialiser, cristalliser instantanément et à intervalles capricieux, au sein d'une poussière hallucinatoire amorphe,

d'un grouillement hallucinatoire obscur et confus, où le sujet ne distingue rien, jusqu'à l'instant où, dans quelque coin, s'impose une vision.

Naturellement, ces trois plans ne s'offrent pas simultanément à la conscience claire; ils s'illuminent tour à tour, et le sujet pourrait croire que sa vie psychique tient tout entière dans une série unique d'actes où figurent successivement une pensée « normale » et « saine », une idée plus ou moins incongrue, une hallucination; mais il ne peut secouer le sentiment que, lorsqu'il est dans le cadre de ses plus « saines » idées, les autres sont là, toutes petites perceptions obscures, mais vivantes et grouillantes, exerçant une pression toute Bergsonienne sur la porte de la conscience, guettant la moindre « fissure » pour s'y glisser, s'efforçant d'échapper à quelque « contrôle », de profiter de quelque « libération fonctionnelle ».

Tel est, menteur ou plus ou moins expressif de quelque réalité, le sentiment qu'éprouve très vivement l'halluciné commun.

Deux fois j'ai pu, non pas discerner la « fissure » par où l'hallucination a pénétré dans la conscience, non plus que l'occasion qui l'a fait soudain se cristalliser dans le vague tourbillonnement du champ visuel, mais noter après quelle pensée ou quelle image l'hallucination surgissait.

Au cours de je ne sais quelles pensées normales, survint, me sembla-t-il, quelque chose comme un changement de plan et je me surpris à formuler, « il va me donner du sel de Seignette », idée dont je n'ai pu alors, et depuis, trouver le prétexte. Cette formule se réalisa donc, et j'aperçus aussitôt un bassin féminin, pur comme un marbre et légèrement voilé d'un tissu à raies blanches et mauves.

Quelques minutes après, je m'appliquais à rechercher si, oui ou non, mon champ visuel, en ce moment sans hallucinations, était optiquement vide, peuplé de phosphènes indiscernables, ou grouillant d'hallucinations embryonnaires, et je penchais pour la troisième hypothèse : « elles sont là », me disais-je, « petites perceptions trop faibles et trop uniformes pour que rien s'y distingue, mais quelque-une va tout à coup s'imposer ». Aussitôt apparut une

sorte d'instrument d'optique, fait de deux objectifs verticalement dressés aux deux extrémités d'une règle horizontale.

A ces faibles liens de l'hallucination avec les états « internes » où l'on voudrait trouver ses causes, s'ajoute un lien plus fort, constitué surtout par des mots.

Quand m'est apparu un berceau d'argent dont je ne peux rien dire sinon qu'il était charmant, j'ai formulé et peut-être murmuré « ... une exquise balancelle... ». Devant presque toutes mes autres hallucinations, la réaction verbale a été aussi immédiate, aussi vive, même quand la vision, après inventaire, se réduisait à quelques pauvres sensations. Je crois bien que ma vision III, 3 : le flanc d'un cargo sur une mer verte, se réduisait à une verticale noire sur une horizontale verte; et je suis près d'affirmer que mon « départ de méduses » n'était pas grand'chose de plus qu'une surface verdâtre accolée à une surface grise, avec, sur leur limite commune, quelques nuages blanchâtres.

Les observateurs plus habitués que moi à l'examen de leurs hallucinations notent qu'ils ont souvent, outre des visions infiniment détaillées, des hallucinations confuses, embryonnaires, qui vont être « ceci », qui tendent à être « cela », bijou, monstre, monument, figure ou scène, mais qui avortent. Dans mon cas, les choses ne se sont pas tout à fait passées ainsi. J'ai d'abord formulé : « Je vois un départ de méduses », et c'est devant le souvenir de la vision que j'ai soupçonné sa pauvreté.

Riche ou pauvre, et surchargée ou non d'images et de mots, l'hallucination visuelle semble une étrangère, une intruse, venue du dehors, par effraction, parasiter la vie psychologique. Il lui arrive pourtant d'y trouver des complexités, et, quelquefois, devant une ébauche peut-être réduite à des lueurs endoptiques, le sujet se comporte et parle en halluciné gratifié d'une riche apparition. Mais cette restriction n'empêche pas le visionnaire de croire que ses perceptions, images, souvenirs, réflexions, processus verbaux, préoccupations, n'interviennent qu'après la nais-

sance de l'hallucination, pour la perfectionner, la parer ou la défigurer, non pour la faire.

Il n'y a pas non plus beaucoup à dire sur le rôle des sensations visuelles dans l'histoire des visions étudiées ici. Tous les praticiens insistent avec raison sur la nécessité de les attendre la nuit et les yeux fermés. Quant à celles qui apparaissent les yeux ouverts et en pleine lumière, le sujet croit qu'elles naissent et se laissent percevoir malgré la lumière, malgré les objets présents, malgré les perceptions.

Autrement compliqués sont les rapports des hallucinations visuelles avec les phosphènes et les images consécutives. L'hallucination nous a laissé croire jusqu'ici qu'étrangère tant aux souvenirs qu'aux perceptions, elle s'élançait dans la conscience, venue on ne sait d'où, à la faveur d'un relâchement, d'un vide, d'une « fissure », d'une « libération ». Est-elle aussi distincte de tout ce qu'on peut voir les yeux fermés : images consécutives, positives ou négatives, phosphènes, lueurs endoptiques ?

Une fois de plus, l'halluciné répondra « oui »²⁴.

Il a lu ou constaté qu'on peut voir une image consécutive se muer en hallucination, et qu'on peut parfois forcer l'hallucination à suivre les mouvements des yeux comme une post-image ; il sait que certains trouvent très simple, étant donné une perception pauvre, un phosphène, par exemple, d'y projeter des images, de les y matérialiser et de faire ainsi une hallucination ; il n'ignore pas enfin que si l'hallucination n'avait pas pour matière, à défaut de la perception d'un objet réel, au moins un accident rétinien, elle deviendrait, toute perception qu'elle est, l'œuvre du seul esprit et rendrait aux idéalistes un prétexte à nier la matière.

Mais tout cela ne saurait, jusqu'à plus ample informé, prévaloir contre l'expérience ordinaire du sujet : il y a des phosphènes, des images consécutives, positives ou négatives, des lueurs endoptiques et, tranchant sur ces sous-produits de l'activité rétinienne, il y a l'hallucination. Ils peuvent parfois lui servir de fond, de prétextes, d'introducteurs, de

24. Cf. Images consécutives et hallucinations.

cortège, mais l'halluciné acceptera malaisément que ses visions ne soient que des phosphènes nourris d'images. Il croit plutôt que ses hallucinations sont d'autant plus à leur aise que le champ de ses yeux fermés est plus près d'être optiquement vide.

Pour ma part, voici les remarques de détail que j'ai pu faire sur ce sujet.

Tous mes efforts pour obtenir une hallucination en partant d'une image consécutive, et pour voir une hallucination finir dans une image consécutive ou un phosphène, ont été parfaitement vains.

Deux fois cependant, une hallucination et une post-image ou un phosphène ont été en relation, mais il s'est trouvé que j'ai eu l'impression d'un antagonisme plutôt que d'une filiation.

Dans le premier cas, il s'agissait de la post-image, très faible, d'une fenêtre, perforée, en haut et à droite... par un damier, par le coin antérieur gauche d'un damier d'ivoire horizontal, parfait, charmant, et infiniment plus lumineux que l'image qu'il mutilait.

Dans le second cas, je considérais l'image hallucinatoire d'une vierge gothique, très pâle, très floue, lorsque surgit un petit phosphène jaune. Il tomba sur l'hallucination comme le faisceau d'un projecteur, et l'hallucination disparut aussitôt, annihilée, comme une trop faible lumière par le soleil.

J'ai essayé de comparer mes visions de tapis, de broderies, d'entrelacs et d'arabesques avec les grands phosphènes somptueusement géométriques que personne n'ignore. On admet généralement l'origine rétinienne de ces derniers, et, si on dresse quelque jour la carte histologique de la rétine, si on précise la topographie de ses cellules et fibres d'association, elles décélèrent peut-être des géométries, des symétries, des facteurs de diffusion régulière de nature à rendre les grands phosphènes moins mystérieux ²⁵.

Entre ceux-ci et mes visions d'arabesques, je n'ai pu trouver de quoi établir une parenté certaine. Les phos-

25. Cf. *Hallucinations toxiques*, p. 385; *théor. périph. du rêve*, p. 327.

phènes géométriques se déploient, chez moi du moins, dans un plan frontal, et leur périphérie se perd vers les limites indéfinies du champ visuel des yeux fermés. Or, tapis et broderies avaient de tout autres caractères; leurs limites étaient parfois nettes et leur orientation n'était jamais celle d'un plan frontal : broderie sur tulle tendue dans une cuve rectangulaire à grand axe oblique en avant et à droite, deux tapis à angle droit, l'un pour le plancher, l'autre pour le mur, bord d'un tapis, avec d'immenses franges, dessin d'un papillon sur les pièces d'un jeu de cubes, etc.

Il est certainement tentant de rattacher à des restes de métesthésies les hallucinations qui suivraient les déplacements du regard²⁶, mais il semble plus malaisé de réduire à des phénomènes rétinien les hallucinations qui resteraient à la même place malgré les mouvements des yeux.

Que les images consécutives suivent le mouvement des yeux, ce n'est pas douteux; qu'une perception sans objet, d'origine oculaire, ne puisse rester fixe malgré les mouvements du globe, ce n'est pas aussi certain. Il n'est pas interdit de concevoir des phosphènes dont les conditions neuronales, vasculaires et musculaires ne se réaliseraient que pour une certaine position de la tête et des yeux. Il n'est donc pas démontré qu'une vision fixe sous les déplacements du regard n'a pas une origine périphérique.

Inversement, une hallucination mobile avec les yeux n'est pas nécessairement une image consécutive masquée. L'y réduire, c'est exiger que l'hallucination pure ait aux mouvements de nos yeux l'indifférence d'un objet réel, c'est assimiler l'hallucination pure à un objet. D'autre part, il n'est pas très difficile de se mettre dans les conditions expérimentales voulues pour qu'un objet fixe paraisse suivre les déplacements de la tête et des yeux²⁷. Nous pouvons enfin obtenir de nos images les plus mentales qu'elles suivent les déplacements du regard, et peut-être les suivent-elles spontanément. Pourquoi une hallucination pure, surtout si elle est obsédante, ne pourrait-elle en faire

26. Sur les hallucinations et les mouvements des yeux, cf. p. 150, 212. —

27. Cf. p. 47, 212.

autant ? — Le fait de suivre ou non les mouvements des yeux ne me paraît donc rien établir encore en faveur ou à l'encontre d'une théorie rétinienne, centrale ou purement spirituelle de l'hallucination.

Voici qui serait peut-être plus décisif : les images consécutives ne sont pas seulement quelque chose qui suit le regard, ce sont aussi et en même temps des objets qu'on ne peut parcourir des yeux ; elles se déplacent avec les yeux, les yeux ne peuvent se déplacer sur elles ; seule le peut ou le pourrait une attention détachée des mouvements oculaires. — Ces notions élémentaires rappelées, peut-on parcourir du regard une hallucination visuelle ? Ce n'est pas établi, mais, s'il en est ainsi, un argument nouveau sera peut-être fourni aux hallucinés pour la défense de la pureté et de l'indépendance de leurs visions ²⁸.

Telles sont les impressions et réflexions d'un halluciné après une série de visions d'origine toxi-infectieuse, ses premières visions.

Ce visionnaire avait pour particularité d'avoir beaucoup critiqué les sujets qui se vantent à tout propos de perceptions sans objets. Or, contemplant à son tour des apparitions, il a bien remarqué son commencement de démence, les grosses lacunes de son auto-observation, sa paresse à noter, sa fréquente surestimation de la richesse et de la mobilité de ses visions, son verbalisme, la réduction du donné esthétique, parfois, à quelques linéaments ou taches, l'importance enfin de ses post-images positives et de ses phosphènes ; il affirme cependant avec une ardeur de converti l'esthésicité de ses hallucinations, leur richesse et leur quadruple indépendance des images, des objets présents, des métesthésies et des attitudes. Bientôt, les hallucinations peyotliques le contraindront à grossir la part de la démence, des mots, des objets, des post-images et de la rétine.

28. Cf. p. 150, 212, etc.

XI

HALLUCINATIONS TOXIQUES VOLONTAIRES :

LE PEYOTL. — AUTO-OBSERVATION.

Pour les amateurs de Paradis Artificiels compliqués, le haschisch, plus que l'opium ou l'alcool, a longtemps été la drogue magique. Son ciel supérieur reste bien le Kief, l'extase immobile, modèle éminent du sommeil sans rêve, vide, sauf de jouissance peut-être ; mais les demeures intermédiaires sont très appréciées : les phases d'excitation et d'ataxie, pleines de pensées saisissantes et de visions illimitées.

Et pourtant, un des connaisseurs les plus qualifiés, Baudelaire, dans le meilleur ouvrage sur l'*Urtica mystica*, semble bien lui contester le pouvoir de créer des hallucinations.

« Quand je parle d'hallucinations, il ne faut pas prendre ce mot dans son sens le plus strict. Une nuance très importante distingue l'hallucination pure de la méprise des sens dans l'état mental occasionné par le haschisch. Dans le premier cas, l'hallucination ne trouve pas de prétextes ni d'excuses dans le monde des objets extérieurs. Le malade voit une forme, entend des sons où il n'y en a pas. Dans le deuxième cas, l'hallucination a un prétexte. Le son parlera, mais il y avait un son. L'œil de l'homme pris de haschich verra des formes étranges, mais avant d'être monstrueuses, ces formes étaient simples et naturelles... A cette période se manifeste une acuité supérieure de tous les sens. L'oreille perçoit des sons presque insaisissables au milieu du plus vaste tumulte. C'est alors que commen-

cent les hallucinations. Les objets extérieurs se déforment et se transforment. Puis arrivent les équivoques, les méprises, et les transpositions d'idées... »

Et Baudelaire rapporte l'expérience d'une femme, qui a voulu essayer, et qui conclut ainsi : « Si le délire poétique ressemble à celui que m'a procuré cette cuillerée de confiture, je pense que les plaisirs du public coûtent bien cher aux poètes, et ce n'est pas sans un certain bien-être, une satisfaction prosaïque, que je me suis enfin sentie chez moi, dans mon chez-moi intellectuel ». Cette femme dut au haschisch des visions très riches et en voici un exemple typique.

Elle était couchée dans une chambre où des oiseaux sont peints au plafond. « Au-dessus de ma tête, voltigeaient les oiseaux brillants des tropiques, et comme je percevais le son des clochettes au cou des chevaux qui cheminaient au loin sur la grande route, les deux sens fondant leurs impressions sur une idée unique, j'attribuais aux oiseaux ce chant de cuivre ».

Moreau de Tours ne pose point la question si bien vue par Baudelaire, mais ne dit rien qui infirme le jugement du poète.

De Quincey, avec de magnifiques artifices, chante les bienfaits de l'opium : « Tu bâtis sur le sein des ténèbres, avec les matériaux imaginaires du cerveau, avec un art plus profond que celui de Phidias et de Praxitèle, des cités et des temples qui dépassent en splendeur Babylone et Hékatompyle ». Mais dans ses œuvres, ou du moins, dans la traduction de Baudelaire, si on trouve des rêves, il n'y a pas une hallucination de la veille.

« L'opium introduit dans les facultés mentales l'ordre et l'harmonie. Il rend le gouvernement de soi-même plus souple et plus calme... il communique aux facultés le sentiment profond de la discipline et une espèce de santé divine ». Baudelaire, qui aime et admire de Quincey comme Edgard Poe, ne partage pas cet aveuglement de malade. Comme il a réduit les visions du haschischin à n'être que des illusions, il montre à l'intoxiqué le mensonge de son euphorie intellectuelle. C'est « le cerveau plein de gloire » que l'ivre de vin « se roule dans les ordures de la route ». L'haschischin, lui, « admire sa face de Narcisse » et se sent

devenir Dieu. « A la fois pénitent et confesseur, il se donne une facile absolution. Pis encore, il tire de sa condamnation une nouvelle pâture pour son orgueil »... « Si encore, au prix de sa dignité, de son honnêteté et de son libre arbitre, l'homme pouvait tirer du haschisch de grands bénéfices spirituels, en faire une espèce de machine à penser, un instrument fécond... Mais... les pensées dont il compte tirer si grand profit ne sont pas réellement aussi belles qu'elles le paraissent sous leurs oripeaux. Elles doivent leur beauté à l'avidité avec laquelle l'esprit se jette sur elles »... Ses profondes cogitations sont « une procession de pensées désordonnées et rapsodiques », c'est-à-dire « suggérées par le monde extérieur... par le hasard ». Il voit de féeriques fêtes de plumages dans les volatiles peints au plafond et il entend leurs concerts dans les vagues grelots d'un cheval. Ses pensées ne valent pas mieux que ses visions. Pénitent et confesseur, il est en même temps sujet et critique, et le brevet de visionnaire penseur qu'il se décerne vaut la ridicule absolution qu'il s'est gravement donnée.

Giraud, dans son très curieux testament d'un haschischin, ne dit à peu près rien des visions et déclare renoncer à réhabiliter le Chanvre Indien. Pour qui veut « se délivrer de l'ahan sempiternel » et du « décarcasement universel », l'*Urtica Mystica*, la « cannabinologie » n'est pas absolument sans valeur, et « se mettre dans les chanvres du Seigneur n'est pas une vulgaire soulaison ». Le haschisch est vraiment « spleenifuge » et « jubilatif » ; c'est, dit Giraud dans une litanie, « le chemin de Damas en pilules » et « l'enthousiasme en opiat ». Mais il n'est réellement pas « biodynamophore » et, surtout, n'est pas « du talent potable ». Les « archers mystiques » qu'il engendre ne valent pas de « grossiers vétérans » ; « ils portent à son comble l'esprit des défaites », « le génie de l'excuse les possède » ; ils ont enfin une grave maladie intellectuelle : « l'incohérence et la volatilisation des idées qui accompagne leur ébullition. C'est la cocalanite, sœur de la bouillembellite et de la buridanite », laquelle vient corriger ou aggraver « le délire des hyperbolisations et des ultravagances par celui des circonspections ». « L'herbe aux

voyances »¹ ne fait pas « un initié de l'ombre, un vérificateur des chimères, un voyant de la grande fêlure » ; mais nous convie plutôt à une « expédition sous-encéphalique », à un « Fiasco de Gama ».

M. Rouhier, dans sa retentissante thèse : « La plante qui fait les yeux émerveillés », a valu un moment « l'actualité » à un redoutable concurrent du haschisch : une petite cactée américaine, l'*Anhalonium Loewinii*, le Peyotl. Les Indiens de l'Amérique Centrale en ont fait un Dieu et M. Rouhier étudie excellemment tout ce qui touche un semblable sujet, de la botanique et de la pharmacie à la sociologie et à la mystique ; mais ce qui l'intéresse et nous intéresse le plus, c'est que le Peyotl est un puissant fabricant d'hallucinations. Aussi M. R... nous fait-il part de toute la richesse de son expérience personnelle et de celle des observateurs qui se sont « peyotlisés », comme, avec le chanvre indien, on se « cannabinait ».

Voici quelques exemples des visions d'un des sujets, de 21 h. 40 à 23 h., après absorption de 2 grammes de Pan-peyotl de 15 h. 35 à 21 h. 15 :

Une barrette en émail blanc ; une croix de Genève rouge au centre. Elle s'ouvre, et montre, dans un intérieur bleu pâle, une chimère qui bat des ailes, tient au bec un pendentif de superbes turquoises et tire un violon puis une flûte de sous son aile.

Une bague de diamants. La pierre centrale illumine la scène. Une des pierres s'ouvre et montre un ange. Une femme joue avec l'ange. Cortège de femmes. Un coryphée fait des pointes. L'ange danse sur les mains. La première femme reste seule, pleure, se convulse sur le sol.

Une forêt vierge. Un singe se balance au-dessus d'un monstre, gueule ouverte. Une clairière. Un homme vermillon. Une antilope boit avec une délicatesse infinie. L'indien lui coupe la tête.

Une cour de ferme. Un poussin gravit une échelle et déploie le drapeau tricolore.

Une aiguière de cristal. Un bonhomme y est enfermé, qui joue avec un ballon, qui lui tombe sur le nez. Un fer à repasser la casse. L'eau se fige en une statuette de femme accroupie.

Des cerceaux lumineux entourent, très mobiles, une mappe-monde. Elle s'ouvre et montre un bouquet de pissenlits.

1. Cf. la Télépathine de Cerda Bayan, nom donné à un des alcaloïdes extraits du yagé.

Une banane; elle s'écorce. Un ver en sort, avec une langue de 4 mètres... La parole du sujet devient confuse... « Elle est très jolie, cette mousse... Mais elle est hantée cette vision!... Voilà que la muraille glisse devant moi!... Il y a une corbeille de lierre au sommet... Mais c'est excessivement curieux!... De grandes tiges, les unes renflées, les autres fourchues, et en continuel mouvement, sont plantées perpendiculairement au mur. Elles s'agitent, sautent, remuent constamment. Dans leurs intervalles, des pierreries, d'un violet évêque, scintillent d'un éclat très pur... De la masse sort un lézard vert-jaunâtre. Sa queue se prend dans la fourche d'une branche, qui se referme. Elle se casse. Le lézard s'en va. La queue se tortille ».

Des écoliers revenant de l'école sont minutieusement décrits... « je vois encore leurs cheveux bouclés au détour du chemin ».

Une tête chauve. A côté, un paravent avec une grande cigogne : le cou blanc, les pattes roses, les ailes ambrées, la poitrine jaune, le bec rose. Un lys. Une rose rouge-noir se dégradant vers le blanc au bord des pétales.

Un tambourin est crevé par un masque. Il tire la langue et roule des yeux pédonculés.

M. Rouhier distingue trois grands types de visions. D'abord, avec tous les intoxiqués, les grands dessins ornementaux, tapis, fleurs stylisées, entrelacs, tissus mystérieux, de couleurs et de formes délicieuses, de texture passionnante, et toujours extraordinairement compliquée, merveilleusement claire, rappelant, dans le domaine visuel, les féeries musicales des haschischins; « les notes deviennent des nombres, la mélodie, tout en gardant son caractère sensuel, se transforme en une vaste opération arithmétique où les nombres engendrent des nombres, et dont on suit les phases et la génération avec une facilité inexplicable »².

Toutes les intoxications hallucinogènes et même la simple rêverie hypnagogique sur une post-image, créent ces merveilles de technique. Schatzmann³, fermant les yeux après une instillation d'atropine, voit, sur fond gris argent, une broderie très serrée, d'argent, avec quelques filets bleu cobalt. Les fils forment sans cesse de nouvelles combinaisons. Puis, sur un plan plus voisin, s'ouvrent des fleurs rouge brique, comme des chrysanthèmes de luxe ou

2. Baudelaire. — 3. Rêves et hallucinations. Paris, Vigot, 1925. Excellent ouvrage, mine de faits précis.

comme les comatules de l'aquarium de Naples. Une autre fois, au lit, les yeux clos, il se délecte d'une dentelle rose et gris clair, Louis XVI, guirlande, volants, entrelacs, treillages sur fond rose, d'un métier extraordinaire. Le lendemain, elle reparait deux fois, puis est remplacée par un zeppelin qui se contorsionne.

Ce dernier est un des objets de deuxième groupe de Rouhier : choses, figures, scènes parfois pleines de personnages, d'accessoires, de mouvements et d'événements. C'est plus ou moins déformé, et, avec « le comble » de l'individualité, éminent ou caricaturé ; et cela reproduit, avec une exactitude inimitable et une réussite désespérante, l'objet familier.

C'est enfin, type trois, le grotesque, le monstre, le fantastique, le fabuleux, gigantesque ou plus souvent Lilliputien, et toujours, et plus encore quand c'est Lilliputien, infiniment précis, creusé, fouillé.

M. Rouhier semble peu disposé à admettre que les objets familiers ou fantastiques soient dérivés des broderies géométriques. Ils s'y superposent, il les interrompent, ils leur succèdent, elles leur servent parfois de fond ; ils en sont indépendants, ils constituent un autre monde hallucinatoire.

Dans chaque groupe, la réalisation n'est pas toujours achevée. Sous les visions parfaites, les intoxiqués signalent des visions fragmentaires, lacunaires, et, plus intéressantes peut-être, embryonnaires, évocatrices plutôt qu'imposées à la perception. Ce va être un papillon, dit le rêveur ; mais la vision avorte et fait place à autre chose ; elle élude la forme, comme dit Havelock Ellis.

La vision est enfin parfois complétée par des représentations vives. Le sujet sait, par exemple, il sait et ne voit rien, qu'au fond de la chambre une fenêtre est ouverte sur le jardin.

Le caprice des visions a désespéré Rouhier comme les autres ; visions qu'aucun fait psychique antérieur ne semble justifier, indifférentes à l'état affectif présent ou passé, et à toute volition. Il cite quelques sujets, très rares, qui ont pu agir sur leurs visions et presque les choisir ; mais c'est pour répéter que ces hallucinations volontaires sont excep-

tionnelles, pour préciser que l'imprévu y prime le voulu et pour revenir à l'affirmation générale : rien d'à la fois psychique et conscient ne semble préparer la vision. Avec le Peyotl comme avec le haschisch, dirait Giraud, on part pour une expédition sous-encéphalique. Rouhier accorderait pourtant à la suggestion, à la suggestion verbale discrète, un rôle moins effacé qu'aux autres facteurs psychiques ; et il en donne des exemples.

Il insiste davantage sur l'intervention des objets et des sensations, des excitations périphériques. Comme le rêveur, il repousse le plus possible leur intrusion ; mais sans pouvoir effacer, entre l'illusion pure et l'hallucination pure, une région commune, où l'objet, les sensations qu'il nous donne, les images consécutives et les phosphènes ne se contentent pas de suggérer, mais constituent au moins en partie la vision. On peut même se demander s'il ne considère pas les visions du premier type comme des phosphènes. Il rappelle que les post-images des peyotlisés, les post-images positives sont vives et durables. Il trouve que ses sujets ont une sensibilité rétinienne plus vive qu'à l'état normal. Ils découvrent, dans le plâtre du plafond, dans le vernis d'un meuble, dans le bois d'une table, des fissures, des craquelures, et aussi des traits, des veines, des nuances que des années de familiarité dissimulaient.

Avec tous ses observateurs et tous les intoxiqués, il trouve, sous les visions, à côté des visions, avant, pendant et après, dans le même secteur du champ visuel ou dans un secteur voisin, des images consécutives, des phosphènes, des « mouches », des « éclairs », des taches colorées mal définies.

Pourtant, lorsqu'il admire les illusions qu'éprouve le peyotlisé, les yeux ouverts à la lumière et aux choses, il me paraît tendre à faire ces illusions en répandant sur les objets des visions indépendantes et spontanées, que les objets n'ont ni faites ni suggérées. Devant un sujet de Moreau, le nez de l'observateur se couvrait de pagodes. Devant un sujet d'Havelock Ellis, le rivage devient un parterre de fleurs et la mer n'est que taches violettes qui tournent ; puis la grève se couvre de thyrses de fleurs bleues, une ville d'Orient de deux mètres de diamètre leur succède, une tortue à carapace de métal la crève, et tout est

submergé par une horde de cochons d'Inde vêtus d'astrakan et à vers luisants dans les orbites. Si on supprime le rivage, si le sujet ferme les yeux, la vision disparaît, et pourtant, il semble y avoir indépendance ou même opposition entre elle et l'objet qu'elle masque, neutralise, supprime.

AUTO-OBSERVATION. — J'ai fait trois tentatives avec le peyotl, en adoptant la formule de Rouhier : deux grammes de panpeyotl en huit pilules, ou extrait chloroformique, également en pilules.

Le premier essai est antérieur à mes hallucinations infectieuses et à mes hallucinations métesthésiques⁴ : quelques heures de fuite des idées, avec inertie, malaise physique, vif sentiment d'intoxication, troubles viscéraux classiques, images positives normales. Pas la moindre hallucination.

Le troisième et dernier essai eut lieu après une épreuve positive, les hallucinations infectieuses, et les hallucinations métesthésiques. Toutes les précautions avaient été prises pour assurer une notation immédiate et complète des faits par un témoin. Quatre pilules de panpeyotl et quatre d'extrait chloroformique sont ingérées en une heure. Phénomènes viscéraux très pénibles, très vif sentiment d'intoxication, fuite des idées, bavardage que le sujet trouve très spirituel. Vers la fin, discours romantique sur le caractère morbide des pompes catholiques : cierges, encens, broderies, vitraux, filigrane des cathédrales ; dans le dégoût d'une fin d'intoxication pleine de lueurs suspectes, il proclame la nécessité de la messe dans une grange, ou dehors, sur la pierre brute.

Dans quelques images consécutives il voit des semis d'étoiles, des stries vermicellées en ordre parfait, des demi-cercles concentriques de nacre, des rosaces à mille lignes, et des fleurs toutes plus belles et plus géométriques les unes que les autres ; chardons, dahlias, rhododendrons, hampes de labiées, grappes de fleurs ouvertes très creuses, avec ou sans pistils et bouquets d'étamines, épis de fleurs fermées, en bouton, immense anémone très simple et merveilleuse, comme de l'Odilon Redon.

L'éclairage subit de l'œil fermé fait naître une clarté progressive, jaune de plus en plus clair avec de vagues polygones réguliers, et, parfois, une sorte de neige rouge, à petits flocons très denses, immobiles. On éteint, et une masse bleue remplit instantanément le champ visuel, où se dessinent des serpents, quelque chose comme un rideau de glycine, des entrelacs innommés.

Tardivement, après onze ou douze heures, quelques visions s'ébauchent, toujours pendant l'observation des images consécutives ou après l'éclairage des yeux fermés. L'image de la

4. P. 353, 169.

lampe opaline, un petit disque dans le secteur inférieur gauche, devient tout à coup une plaque de verre qui se brise en mille morceaux, un petit tas de verre très remuant, grouillant; puis c'est un cactus avec un vif mouvement intérieur. — Un dos de chien en bronze doré. Je ne vois qu'une région dorsale mais je sais, en pseudo-hallucination, qu'il fait partie d'un « bleu d'Auvergne ». — Un grand plat doré portant le vague dessin d'un reître. — Une draperie d'aurore boréale, en corne ou en nacre. — Un grand cheval vert dégingandé, au galop, la tête à gauche, remplit tout le champ visuel. — Des dessins de fleurs, au fond d'un couvercle de vieille malle, à dessus en « poils de porc », que je ne vois pas. — Un Monsieur sur la plage, tout en nœuds de ficelle.

Ces hallucinations, à peine vues, très fugitives, ont été notées par le sujet en l'absence du témoin. Tous les essais faits en sa présence, dans l'obscurité ou à la lumière, les yeux ouverts ou fermés, avec ou sans image consécutive, furent absolument négatifs. L'intention présente d'observer et de dicter, ou de monologuer en vue d'un texte, fut fatale aux hallucinations et illusions, et ne laissa subsister que les images consécutives normales.

La deuxième épreuve, après les hallucinations infectieuses et avant l'observation des images consécutives, donna des résultats moins médiocres. Deux grammes de panpeyotl en une heure et demie. Troubles viscéraux pénibles. Inertie motrice considérable. Le sujet, seul, note, avec de grands retards et mollement, ce qui lui arrive. — Les images consécutives, l'éclairage préalable de l'œil fermé favorisent considérablement les visions.

En voici quelques-unes, la plupart dans leur ordre d'apparition.

L'image de la lampe opaline est tout à coup, sans cesser d'être elle-même, la lune, émergeant à demi, derrière un toit. Non, c'est le soleil, jaunâtre, au-dessus d'un mur de fortification soudanaise, en pierre séchée, avec trois contreforts. Puis soudain, un rat, rose, file vers la droite, dans une rainure rose.

Image périphérique gauche de la lampe. A sa place, une crosse de fougère renversée.

L'image de la lampe, dans le secteur inférieur gauche. Soudain, c'est un lustre plafonnant, très lointain, d'où divergent, vers la droite (s'éloignent-ils, vers le haut? se rapprochent-ils de l'observateur, vers le bas?) des fils très fins faits de points d'or, terminés par de gros rubis, en pluie d'étoiles, sur un énorme diamant.

Plus tard, ayant allumé, puis rapidement éteint, sans regarder la lampe, le sujet verra quelque chose, comme une balle de caoutchouc lancée en l'air, ou comme une pierre qui tombe. A chaque instant, ce qu'il voit est creux ou en relief, un ressort s'enroule à droite ou à gauche, un éclair zigzague

dans un sens, non, dans l'autre, une vitre est éclairée par transparence ou par réflexion, un bijou est brillant ou mat; tout est net mais ambigu.

L'œil éclairé fermé voit presque toujours, sur fond jaune, la neige rouge à petits flocons serrés et fixes. A l'instant où le sujet allume, quatre traits rouges (les artères?) divergent du centre du champ visuel. Une fois, ce sont quatre stylos; une autre, quatre poignards convergents.

L'image de la lampe, à gauche, est une belle lampe cubique, puis c'est une masse d'or à surface vermiculée; c'est de nouveau une lampe cubique; la masse d'or reparaît, couverte de rubis.

Lumière puis obscurité devant les yeux fermés. Un point noir oscille verticalement, très vite. C'est ensuite une masse cubique bleue, d'un centimètre cube, à l'extrémité droite d'une lame d'acier horizontale aux vertigineuses oscillations. Mais ça se complique; une machine à mille rouages, toute en fils et ressorts, très enchevêtrés, très entortillés, tantôt enroulés à droite, tantôt enroulés à gauche; un délire de ressorts à boudin; et toujours le marteau vibrant perdu là-dedans.

Lumière puis obscurité devant les yeux fermés. Un point noir globes opalins au bord d'une coupole de théâtre. Non, c'est un chapelet de perles Louis XVI au bord d'une assiette d'argent. Nouvelle machinerie de fils et de ressorts. Un écrou s'est détaché, ou plutôt une balle, bleue. Elle bondit un peu partout sans rien abîmer, dans le mécanisme en mouvement, rose.

La lampe est regardée un instant, puis éteinte. Quatre lampes funéraires, octogonales⁵, voilées de filigrane d'or.

Devant le sujet, un très réel « Le peintre et sa fille », de 25 centimètres de côté, en couleur, mal éclairé, n'envoie que d'indistincts reflets. Y apparaissent successivement le Saint Jean-Baptiste de Vinci, son Christ, et une femme de Renoir. Plus tard, le sujet y verra une pièce de un franc, le « petit franc »; debout sur ses jambes écartées, il tend les bras à gauche comme pour accueillir un enfant. Puis c'est un chien de peluche, avec le même geste.

Lumière puis obscurité devant les yeux fermés. Mille rangs de perles rouges montent, sur une tenture. A droite, la post-image double de la lampe donne deux derviches tourneurs.

Après extinction de la lampe, des objets se succèdent, vertigineux, dans sa post-image. Le plafonnier de fer forgé de l'Institut de paléontologie (une immense ammonite). Puis un filigrane noir sur rouge : c'est une usine, le jour, toutes ses fenêtres sous le soleil; non, la nuit, tout illuminée à l'intérieur. Non, c'est le treillis d'un pont de fer au soleil couchant. Un moulin à roues, avec une multitude de roues. Non, c'est un réveil détraqué : « ça tourne, mais l'axe est de travers ». C'est un squelette d'étoile de mer. Non, de pentacrine.

5. Le sujet n'a évidemment pas compté les pans.

Lumière devant les yeux fermés. Le champ visuel se remplit d'une résille rouge, plaquée sur un torse de femme, au-dessous du sein gauche. C'est figuré à l'infini. Mais c'est soudain un dessin en vannerie. Ah ! partout, à l'infini, les ailes du Moulin Rouge. « C'est trop compliqué, je lâche tout. Laissez-moi tranquille » ... « Après tout, ce n'est pas plus compliqué que Banque de France ou Paris-Orléans à l'infini ; et vos lampes, ça ne vaut pas celle de la gare de Lyon... Tiens, précisément, une lampe, à travers du papier noir très découpé ».

Lumière puis obscurité devant les yeux fermés. Un manteau de cour : une broderie d'argent sur fond violet ; je vois un peu de la doublure : du satin vert.

Une herse. Non, une claie. Non, un fond de panier.

Un petit morceau de bois violet au bout d'un ruban jaune pendu au plafond à l'angle d'un plafonnier à plis bien tombants.

Le ventre du crabe. Un chiffon sanglant, avec le grain de l'étoffe.

Un grand coup de pinceau violet, à droite et en bas. Non, à gauche. Sur la panse ou sur le creux d'un vase ?

Quelque chose de bleu et d'octogonal : pain à cacheter ou verroterie enchâssée, éclairée par un rayon qui se réfléchit. Non, par transparence.

L'image de la lampe est successivement un Chinois, un nègre, une bergère Louis XV, un scarabée, un ange préraphaélite endormi dans ses ailes, un lutin sur l'aiguille d'une horloge, les mâchoires d'un dessin animé. Et, cette fois comme les autres, le sujet note après coup, en commençant par la fin, par le dessin animé.

D'innombrables éclairs, chacun en trois traits descendants. Le premier oblique en bas et à gauche, le second à droite, le troisième à gauche : « Non. C'est le contraire. Mais non, c'est bien ça... ».

Un monstre roule des yeux. Il appartient au pied de derrière droit d'un fauteuil que je ne vois pas. Il est en ivoire blanc et repose sur le sol, à la place de la roulette. Au-dessus, le pied commence par un cube rouge que je ne vois pas. Je ne vois que le monstre, Lilliputien naturellement.

Après une série confuse et mouvementée de visions oubliées : « C'est flou comme un édreon mais vous butez du pied et une pointe vous écorche. Et pourtant on dirait de l'eau qui clapote. Non, c'est une tête de clou qui tourne, avec des milliers de rouages... Et là-bas, où personne n'ira regarder, au bout de l'index et du médius glissés entre les bielles, comme un oiseau entre deux poutres, un jouet oublié dans un grenier, vous ramèneriez un dé aux six faces sculptées. Et ça tourne... C'est aérien, mousseux, feuilleté. Mais c'est de la calligraphie. C'est le vent dans la pluie, un souffle dans un plumage, des rides sur

l'eau ; mais au trait, pas d'ombres, pas de bavures, violet fouetté de rose. Mais qu'est-ce que c'est?... Pagode ou cathédrale?... Plutôt une serrure Louis XV... Ce sont des lignes droites mais prodigieusement brisées ; des files de mille paires de jambes en maillot rose qui font des parafes sur la glace. Et cette courbe ? Une feuille de rose, un ballonné de satin, tendu par la chair ».

Une illusion. Au plafond, « une vasque », suspendue à trois rubans divergents, se met à osciller, ou plutôt à subir des secousses qui la déplacent de trois ou quatre centimètres. Elle s'élève et s'abaisse, s'éloigne et se rapproche, va à gauche ou à droite, pivote un peu. J'ai, mais visuelles, les sensations d'un voyageur entre deux wagons d'un train en marche, dans le « soufflet ». L'illusion se reproduit chaque fois que je regarde la lampe. Aucun autre objet fixé ne la provoque, mais, autour de moi, c'est le seul objet simplement suspendu. Plus tard, à l'état normal, je réussirai quelquefois à obtenir ces mouvements, ébauchés.

« Mon carnet ? Il est là-bas, à quatre mètres. Avec quoi le prendre ? Avec votre main parbleu. A quatre mètres ? Mais non, à trente centimètres à peine. Votre main vous paraît énorme ? Ce n'est pas étonnant. Vous la voyez à quatre mètres et elle est à trente centimètres. — C'est le contraire du rêve de Schatzmann. Il voit filer une soubrette Louis XV, et ses dimensions diminuent, sauf sa main droite qui reste là, au bout du bras qui s'allonge ; main monstrueuse et toute proche, corps lointain et microscopique ».

« Une tête de poutre, verticale. C'est un pivot de fer. Il tourne. C'est difficile à voir. Entre les rouages, on en découvre quelques centimètres carrés. C'est merveilleusement poli et couvert de dessins. Il y a un chevalier en cuirasse et chaque pièce est un monde ». — Silence, inertie, visions, oubli. Puis « que de détails ! Oui, c'est le principe : un objet très simple, un bracelet de cuir ; mais, à l'envers, sur la peau, il est incrusté de losanges de platine, avec une chasse à courre dessus. Partout un rouage qui tourne, un engrenage qui mord et deux doigts qui se glissent. Il faut que la pointe et le tranchant, ce qui coupe et ce qui pique, soient niellés, damasquinés, jaspés, avec, dans chaque trait, dans le plus pur, au grossissement supérieur, une file de personnages, en costumes très compliqués, des manuscrits enluminés dans les poches ».

« Et ce sera toujours Lilliputien. C'est connu depuis Müller ».

L'image de la lampe. César⁶ quand il dit : « jusqu'à l'aube ». Un profil Apollinien. Un monstre chinois aux yeux de feu avec une petite boule blanche sur la cornée.

6. Film « Le Dr Caligari ». Personnage à facies cadavéreux annonçant à un anxieux qu'il n'a que quelques heures à vivre.

L'image de la lampe. C'est un volubilis très creux ; non, une poire en bois sculpté ; non, une minuscule cloche à fromage, ou une pomme d'escalier à facettes.

Le sujet prend sa tête, qui n'est autre qu'un cube, et la range par rangs de huit, vingt, mille. Il opère ainsi debout au-dessus de lui, la tête sur l'oreiller. Il a les jambes écartées sur deux planches, et il se regarde, toujours couché, le nez en l'air, pendant qu'il écrit, appuyé sur le coude gauche⁷ ; et les chevaux des gendarmes piétinent à la porte de l'auberge.

Mais ceci, ce sont les troubles auditifs, qui ont débuté il y a environ un quart d'heure.

Vers une heure du matin, les phénomènes visuels presque entièrement disparus, le sujet se met à surveiller ses perceptions auditives, et note, toujours très tardivement, souvent plusieurs minutes après l'événement : « Qu'est-ce que c'est ? vrt ? ZZZZ ? VVVVV ? Une sorte de froufrou, avec un brusque clac. — Tiens ? Et maintenant ? Des pas dans l'escalier, sur la route. Mais non, c'est le silence absolu, parfait, exact ».

« Mais non ! Là, qu'est-ce que je viens d'entendre ? Précisez donc, pour voir. Est-ce un cliquetis ou un frisselis ? Ah ! et ça ? Auto ? Train ? Tram ? — Le vent dans les arbres, une ronde de feuilles mortes. Mais non, c'est beaucoup plus net. C'est un escadron au trot sur des pavés de bois, avec des passages de pierre et des plaques de fonte ».

« Et ce bruit ? C'est continu. Rythmez-le : auto, locomotive, soupir de flot, battements d'aile, roue dentée, foule avec des clameurs et des coups de sifflet. Cahots des grands chars gémissants ».

« Ah ! cette fois c'est une auto. — Vous ne le croyez pas ?... Et ce coup de claxon, est-il réel ? — C'est précisément l'inattendu, la rupture, l'irruption, qui crée la réalité. Vous demandiez du « congruum » pour la faire et c'est « l'incongruum » qui vient de vous la spécifier. Justement, vous venez de créer auto et claxon. Une auto à une heure du matin ? Et ici ? Pourquoi pas un défilé de gardes municipaux ? — Bon. Et ces pas ? Sont-ils réels ou non ? Ils sont irréels ; vous ne savez même pas où ils sont. Si, ils sont dans le grenier. Non ; dans la pièce à côté, ou en bas. C'est très net ; des sabots sur le plancher, puis dans l'escalier de bois, puis dans le couloir de mosaïque, enfin sur l'escalier de pierre, dehors.

Ecoutez : des gens parlent sur la route en passant. Vous n'entendez pas ce qu'ils disent, et, cependant, vous entendez merveilleusement ».

« Encore une auto ! » Et l'intoxiqué s'assied, un doigt levé, interrogatif. Est-elle réelle ?... Oui... Elle s'éloigne... C'est fini.

⁷ Cf. H. Ellis, dans Rouhier : « mon bras se détache et me sert le café... Je suis dans ma bouche, regardant ma chambre à travers ma joue ».

— Etait-elle réelle ? « Tu ne le sauras pas. — Tenez, cette fois, vous êtes fixé : des gendarmes mettent pied à terre et causent devant la porte. Entendez-vous les chevaux ? Ils piaffent, ils mordent les mors. Vous vous rappelez, dans l'Education Sentimentale, l'hallucination : et le bruit de la gourmette se confondait avec le murmure de leurs baisers⁸ ».

« Toujours des pas. Il faut en avoir le cœur net ». L'intoxiqué se lève, et, dans l'ombre, va à la porte du palier, porte vitrée. En bas, logent deux internes, et il les entend, aller, venir, parler. Et il ne sait toujours pas si tout cela est réel ou hallucinatoire. Va-t-il ouvrir, descendre et poser la question ? « Décidément, non ; ce n'est pas possible. Et ce reflet ? D'où sort-il ? Du poêle, qui ronfle vaguement ? De la lampe de l'interne, dehors et en bas ? Mais ils dorment. Tout dort. Et le poêle n'est pas capable d'éclairer ainsi la vitre. C'est encore un reflet hallucinatoire.

Ah ! cette porte brusquement fermée par un interne. Encore une hallucination. Mais non : du coup le reflet est éteint. Ils ont fermé leur porte ; ils ont enfermé leur lumière chez eux. Leur lampe n'éclaire plus la vitre. Tout ce que le sujet a entendu est justifié par cet accord. C'étaient des bruits réels ».

« Est-ce bien sûr ? Notons l'heure ; 1 h. 25. Nous leur poserons la question ». Tout était bien réel. Le sujet revient à sa chambre avec un vertige « formidable », mais il s'oblige à revenir les yeux fermés et sans tâtonner ; même quand il faut tourner. Il réussit.

L'incertitude auditive continue. Il se représente involontairement, et avec une précision, une « intensité pseudo-hallucinatoire » qu'il ne retrouvera plus, la voix de plusieurs personnes qu'il connaît bien, avec les formules, les intonations et les gestes.

Deux heures du matin. Un tram qui se dépêche de toutes ses roues, parfaitement impossible à cette heure et en ce lieu. Un tic tac précipité. Des bruits de campagne au matin, des aboiements, un arrosoir qui se remplit sous une pompe.

Le sujet se lève et va à une fenêtre. Il analyse, correctement, semble-t-il, les vagues bruits d'une gare lointaine. Mais d'où lui viennent ces halètements soufflés, ces innombrables aboiements, ce tohu-bohu silencieux ? Il change de place, il organise le silence. Toujours le même tumulte imperceptible.

Il cesse de s'observer.

Voici une mise en ordre des faits :

D'abord, des perceptions visuelles « réelles ». Ces perceptions ne sont presque jamais celles d'objets extérieurs présents, et ceux-ci n'interviennent que deux fois : le

peintre et sa fille, la lampe suspendue au plafond. Presque toujours, les perceptions « réelles » sont :

1° L'image consécutive de la lampe et son évolution : petit disque tour à tour bleu turquoise, jaune, vert, rose, violet, bleu-nuit, grisâtre, avec ses lisérés, ses halos, ses taches, ses points, ses lignes, son vague grouillement lumineux.

2° Les lueurs qui naissent devant l'œil fermé pendant qu'on l'éclaire ou quand on a cessé de l'éclairer. Clarté jaune semée de points rouges : la neige rouge. Lignes divergeant comme les branches de l'artère centrale de la rétine, vague mosaïque, clarté bleu-saphir, bleu-nuit violacé, nuages, ombres, points lumineux, etc., etc.

Nous ne savons où est la limite de complexité de ces clartés, de ces points et de ces lignes, de ces perceptions subjectives et cependant « réelles », nettement distinguées par le sujet de ses « visions », directement rattachées à l'éclairement de l'œil, ou considérées comme des métesthésies au même titre que la post-image de la lampe. Nous ne savons pas de quelles manœuvres métesthésiques est capable l'échiquier des cônes et des bâtonnets, avec les moyens de liaison que constituent entre eux les cellules bipolaires et multipolaires, les fibres centrifuges et surtout les cellules horizontales. D'un bâtonnet éclairé ou qui vient de l'être, une cellule horizontale transporte au loin son incitation vers d'autres éléments visuels de la surface rétinienne, et il faut attendre des histologistes une carte des centres rétinien et de leurs voies d'association.

Nous ne savons pas davantage où peuvent atteindre les lueurs subjectives dont est encore capable l'aveugle, même après extirpation des globes. Lampis, dans une description très détaillée des phénomènes endoptiques, accorde une grande complexité aux dessins ainsi observables, et trouve que leurs nébuleux labyrinthes survivent à l'énucléation du globe⁹. Il reste ainsi, entre les phosphènes ou les métesthésies, et les hallucinations, une zone incertaine et variable. Rouhier appelle phosphènes les magnifiques broderies visuelles de ses hallucinés, et j'ai distingué, dans

9. Arch. d'Ottalmologia, II, 1923.

mes hallucinations métesthésiques ou infectieuses, entre *les purs dessins géométriques* et *les objets* chargés d'un dessin géométrique, tapis, mosaïques, fleurs, etc. Un pur dessin, même très complexe, rejoint peut-être les humbles phosphènes mécaniques; les tapis, broderies et fleurs, et aussi le moindre objet visuel, anneau de cuivre, perle de verre, croix de bois, se prétendent tout différents des points, nuages, lignes et entrelacs colorés que peut imposer à la conscience normale l'activité sans objet de la mosaïque rétinienne et des plexus corticaux.

La lueur des yeux éclairés fermés, et ses aspects métesthésiques, ont pris deux fois des noms d'objets, non seulement absents et irréels, mais nullement perçus : la neige rouge et le rideau de glycine, métaphores pour désigner des clartés qui ne figuraient rien.

Après ces phosphènes et ces métaphores, voici la foule des visions :

I. — Visions, et images consécutives de la lampe.

1° Visions contenues dans l'image consécutive de la lampe et perçues comme telles. — Les fleurs stylisées : des quatre pétales, homogènes, réguliers et identiques, aux centaines de corolles compliquées, impeccablement rangées, avec ou sans gerbes d'étamines. — La lune au bord du toit puis le soleil sur le mur nègre (dans la même image). — La lampe cubique, la lampe d'or vermiculé, la masse d'or incrustée de rubis. — Les derviches tourneurs. — Les lampes octogonales, les lampes funéraires, les lampes sous le filigrane noir et le papier noir découpé.

2° Visions probablement contenues dans l'image consécutive mais sans conscience de celle-ci. — Le coup de pinceau sur la panse ou le creux du vase. — La coupole ou l'assiette. — Cesare, le profil appollinien, le monstre roulant des yeux. — Le volubilis, la poire, la cloche, la pomme d'escalier à facettes. — Le chinois, le nègre, la bergère, le scarabée, l'ange préraphaélite, le lutin.

3° Visions peut-être (?) contenues dans la post-image de la lampe. — Le monstre d'ivoire sous le pied du fauteuil, la tête de poutre et le chevalier.

4° Visions dont la post-image de la lampe ne m'a pas paru être l'occasion. — Le point noir, le marteau, la balle, le rat.

II. — Visions probablement liées aux lueurs, points et dessins occupant une plus ou moins grande partie du champ visuel, pendant l'éclairement de l'œil fermé ou à titre métesthésique. — La résille, la vannerie, le Moulin Rouge. — La herse, la claie, le fond de panier, le ventre du crabe, le chiffon sanglant. — Les ressorts, les éclairs, l'usine (le jour, la nuit), le pont, le moulin à roues, le réveil. — L'ammonite, l'astérie, la pentacrine. — Le manteau de cour. — Le dos du chien, le plat, le cheval, le monsieur sur la plage, l'aurore boréale.

III. — Association des deux types de visions. — Le lustre, les fils d'or, les rubis et le diamant. Peut-être l'ammonite...

IV. — Les illusions visuelles. — Le saint Jean-Baptiste, le Christ, le « petit franc » et le chien de peluche dans les reffets de « Le peintre et sa fille ». — Les mouvements apparents de la lampe. — La main du sujet, énorme, à quatre mètres de ses yeux.

V. — Les représentations visuelles vives liées à une image consécutive ou à une vision. — La machine dont fait partie la tête de poutre et, peut-être, le chevalier à l'armure infiniment damasquinée. — Le fauteuil et son cube rouge au-dessus du monstre d'ivoire. — Le rangement des têtes. — Les représentations visuelles vives dans la clarté métesthésique : le rideau de glycine.

VI. — Les remarques concrètes. Immatérialité et dureté des objets hallucinatoires — « vous butez du pied, une pointe vous écorche ». — Fluidité et tracé linéaire des dessins ; lignes droites infiniment brisées, les files de jambes patinant, les courbes, la feuille de rose, le ballonné de satin...

Phénomènes auditifs. — 1. Bruits subjectifs perçus comme tels, bourdonnements, sifflements, etc. : zéro.

2. Bruits irréels probablement sous-tendus par des bruits réels non identifiés. — Sons indéterminés. Souffles, chocs, zzzz, vvvv, vrt... — Foule, clameurs, coups de sifflet. Bruits de pas très variés : chevaux, gens en sabots, dans une salle, sur un plancher, dans un escalier de bois, dans un couloir mosaïqué, dehors, sur un escalier de pierre, sur la route (tous objets fixes réels, présents et vivement représentés). — Bruits de conversation très nets mais sans paroles distinctes. — Les gendarmes causent, les chevaux piaffent, les mors et les gourmettes. — Le tram pressé, l'arrosoir qui se remplit.

3. Bruits probablement réels et bien identifiés, mais perçus comme hallucinations. Les autos.

4. Bruits sûrement réels, très exactement identifiés, et perçus comme hallucinatoires : les internes.

Mélange de bruits réels reconnus, de bruits irréels à source réelle non identifiée, et de bruits irréels sans origine extérieure saisissable : la gare.

Représentations auditives vives. Voix et paroles de personnes connues. — La cavalerie sur la route, sur les pavés, sur les plaques de fonte.

Le tohu-bohu silencieux, le tumulte imperceptible.

Un fait est presque toujours répété dans cette observation : la présence d'un objet extérieur, d'une post-image ou d'une lueur métesthésique sous les visions.

On voit les post-images se faire visions devant le sujet non intoxiqué et non endormi, précisément occupé à observer et à critiquer ses métesthésies. Qu'un peyotlisé les peuple au hasard d'objets quelconques n'est donc pas si étonnant.

Celui qui a été étudié ici semble donc avoir fait toutes ses visions avec des objets extérieurs, des images et des lueurs consécutives, des phosphènes et des acouphènes, que la réalité sous-hallucinoire ait été perçue et reconnue, perçue et non reconnue, non perçue et inconsciente.

On la retrouve dans de très nombreuses hallucinations où son rôle n'a pas été envisagé. Nous avons rappelé

Schatzmann voyant, au-dessus d'une cigarette, la face inférieure d'un nez, et, ajoute-t-il, « un costume d'un bleu agréable ». Cela rappelle certaines images consécutives complexes : au centre, l'image, de teinte encore chaude, d'un corps lumineux fixe, d'une lampe, — c'est la cigarette — ; un peu plus loin, l'image, fuyant déjà vers les teintes froides, de quelque partie moins lumineuse ou moins éclairée, — ce sont « les narines » de la vision de Schatzmann — ; à la périphérie enfin, l'image froide d'un objet plus ou moins éclairé et non fixé, un abat-jour par exemple, — c'est le vêtement bleu¹⁰. Schatzmann nous parle ailleurs d'une dentelle très riche, « au métier extraordinaire ». Elle est en haut et à gauche, et « elle se dérobe dès que je veux la fixer ». Ce dessin compliqué sur fond rose, et qui fuit le regard, n'est-il pas à peu près sûrement une image consécutive ? Et chez le sujet de Rouhier, la barrette d'émail, la bague de diamant, le poussin, l'aiguillère de cristal, les cerceaux bleus, la muraille, avec ses tiges végétales perpendiculaires au plan vertical, ses améthystes intercalées, et son lézard, rappellent, en plus riche, les objets que j'ai vus dans mes post-images et mes lueurs métesthésiques : la machine par exemple, avec ses fils, ses ressorts, ses spirales violettes sur fond rose, et la balle bleue tournoyant dans le mécanisme.

L'halluciné reconnaît tout cela, mais il répète : « ma post-image discoïde et homogène ou mes lueurs consécutives compliquées, et les objets fantastiques ou familiers que je crée, ce sont deux choses ». Il se rappelle que le rêveur fait souvent des rêves visuels synopsiques, en percevant inconsciemment un son. Lorsque le rêve visuel a pour point de départ un phénomène optique, ce phénomène ne peut-il pas être, pour sa part, inconscient, et ne s'agit-il pas d'une synopsis à base visuelle où la sensation visuelle qui provoque la vision pourrait rester inconsciente, et, même consciente, même reconnue, ne serait qu'une cause occasionnelle et contingente ? La post-image et la lueur consécutive dans mon cas, la plage et la mer chez le sujet de Havelock Ellis, ne seraient pas des personnages, décors

10. Cf. 129 et 343.

ou accessoires de la vision, ne feraient pas partie de sa matière; elles n'en seraient que le cadre, le substrat. La vision se répandrait en elles, venue d'ailleurs, à leur occasion et à leur rencontre.

Ce symptôme d'intoxication : le besoin d'avoir des perceptions infondées... illégitimes, d'être créateur de visions, cette opsiphilie, cette opsithymie ira jusqu'à faire croire au sujet, non pas que ses visions sont des objets réels, mais que ses perceptions les plus correctes sont des hallucinations. Il a perçu des bruits, des pas et des conversations, très exactement, et, debout, bien éveillé, scrutant le silence « pour en avoir le cœur net », il décide que ce sont des hallucinations. Il a parfois refusé de retrouver une post-image dans ses visions. Le voilà qui refuse l'existence aux objets les plus présents, les plus agissants et les mieux perçus. Et il raisonne : « si je vois des hallucinations dans mes perceptions les plus correctes et les mieux identifiées, n'est-ce pas une nouvelle preuve que mes hallucinations sont bien des perceptions indiscernables des objets ? » On lui répondra que s'il est capable de prendre pour des hallucinations des objets perçus à qui sa mémoire et son imagination n'ajoutent rien, son opsiphilie pourra faire merveille quand il s'agira de ne plus reconnaître la matière objective ou métesthésique des visions peuplées d'images.

Il ne conteste pas que la plupart de ses visions, toutes Perception qu'elles lui paraissent, sont immédiatement perçues par lui comme très différentes des objets réels. Sans doute, il a vu jusqu'à saint Jean-Baptiste, et même le Christ, dans « Le peintre et sa fille »; mais si la copie du tableau de Vigée-Lebrun était présente, il n'en voyait qu'un rectangle bariolé, avec des reflets, sans forme reconnaissable; il a bien, écoutant des voix devant une vitre, discuté le degré de réalité d'un reflet sur le verre; mais tout objet visuel correctement perceptible et identifiable a été correctement perçu, identifié, et accepté comme réalité, sans que s'ébauche jamais le doute : « et si c'était une hallucination ? » Règle très générale, les objets et les visions se sont présentés à lui sous deux aspects bien différents; et ses visions, sous-tendues ou non par des post-images et des lueurs consécutives conscientes ou inconscientes, ont

toujours un aspect de film, de masses ou de surfaces de pure lumière; elles lui ont toujours paru faites de la même matière pénétrable que les métesthésies, et jamais de la substance des objets familiers.

C'est encore une concession du visionnaire. Il proclame sans cesse sa foi, mais en acceptant et au besoin en signalant lui-même les objections et les difficultés. Dans son cas particulier, en voici déjà deux :

La constance d'une sensation « réelle » sous la vision : objet extérieur réel et présent ou métesthésie.

La physionomie « sui generis » des visions, qui les rapproche des images virtuelles, des métesthésies, des reflets et des féeries de la lumière pure.

Voici une troisième concession du voyant. Elle n'altérera pas sa foi.

Ses perceptions sans objet seraient claires et distinctes et, d'emblée, il leur donne des noms précis; c'est le dos d'un chien en bronze doré, c'est un monstre roulant des yeux de feu, avec pourtant une tache blanche sur la cornée, c'est une lampe octogonale, ce sont des fleurs stylisées aux corolles et aux bouquets d'étamines sans nombre et pourtant d'une géométrie exquise, c'est le détail infini dans l'infinie précision, l'arithmétique suréminente dont on suit sans effort les phases.

Mais c'est aussi tout autre chose, et, ici, le haschisch n'a pas mal servi Giraud. Avec sa « bouillembellite », sa « cocalanite » et sa « buridanite », il a montré l'hypomanie, la mythomanie, la psychasthénie et la confusion des intoxiqués.

L'objet vu, si net qu'il est aussitôt nommé, l'est très souvent trop tôt; à peine est-il qu'il est un autre; aussi tôt ou plus tôt nommé que vu, il a pourtant changé d'être avant d'avoir reçu son premier nom; noms et perceptions s'enchevêtrent, et le visionnaire ne sait plus s'il voit d'abord ceci puis cela, ou s'il voit ceci à moins que ce ne soit cela, ou, dans le même objet fixe, s'il voit cinq ou six choses par des approximations successives également fausses et également affirmées.

Voici une post-image inférieure gauche; non, c'est un

lustre au plafond. Des fils d'or en partent et divergent. Où vont-ils ? Au fond de la salle ? au plancher ? à l'observateur ?... Une balle part ; monte-t-elle ou tombe-t-elle ? Le sujet est appuyé sur le coude gauche, il est couché sur le dos, il est debout et il range sa tête par douzaines. Cette spirale est enroulée à droite, non, à gauche. Cette oblique descend à droite, non, à gauche. Ce coup de pinceau est-il tracé sur la panse ou sur le creux d'un vase ? Cette post-image est-elle creuse comme un volubilis ou gonflée comme une pomme d'escalier ? Ces fleurs sont-elles fermées ou épanouies ? Cette post-image est-elle la coupole, immense, d'un théâtre au-dessus de ma tête, ou, sous mon nez, le creux d'une assiette ? Cette surface est-elle étincelante ou laiteuse ? éclairée par réflexion ou par transparence ? Cette post-image est d'abord la lune, puis, bien qu'elle évolue vers les couleurs froides, la voici devenue le soleil. Toutes ces lignes font-elles un « délire de ressorts », une usine, un pont, un moulin, un réveil, un plafonnier de fer forgé, des squelettes de pentacrines, un filigrane autour d'une lampe ? Cette post-image est un chinois, non, un nègre, non, une bergère, non, un scarabée, non, un ange. Ce reflet sur un tableau, c'est saint Jean-Baptiste, le Christ, le petit franc, un chien de peluche. Ces pas, ce sont des chevaux qui piaffent, des gens qui passent, un plancher, un escalier, un couloir mosaïqué, un escalier de granit, la route, du pavé, des plaques de fonte.

Ce tumulte qui m'a chassé de mon lit, je l'écoute à la fenêtre. J'entends les bruits assourdis de la gare et j'entends toujours le tumulte subjectif, mais je découvre qu'il est silencieux. Ce bruit, c'est une perception ; non, c'est une image ; c'est une clameur mais imperceptible. Celui-ci, c'est une perception ; non, c'est une hallucination, et il n'y a que *des raisons*, non des états esthésiques pour me tirer d'incertitude. Avec « la bouillembellite » les perceptions se pressent et fuient, avec « la cocalanite » cette perception en est une autre, avec « la buridanite » on ne sait plus si cette perception est ceci ou cela, si c'est une perception, ou une hallucination, ou une image.

Que la situation s'aggrave, et l'observateur verra disparaître : la conscience des phénomènes métesthésiques, de

leurs formes, de leur présence, de leur immatérialité (pure lumière, pur son), de leurs ambiguïtés, la conscience de la différence entre les perceptions sans objet et les objets (« l'objectivité devient formidable »)¹¹, la conscience de la fuite des idées, de la mythomanie, de la psychasthénie et de la confusion.

Plein d'images, de métesthésies et de phosphènes, le malade ignore que son état intellectuel est une sorte de cécité, et avant d'atteindre l'extase vide du kief, il va, aveugle inconscient, traverser un chaos d'images et post-images avec de péremptoires « je vois », « je sais ». Il ne sait plus qu'il a sous les yeux une post-image de deux centimètres de diamètre où se jouent des linéaments ambigus; il voit un Chinois, un nègre, un ange, qui n'est pas un souvenir de Rossetti mais un ange même; il voit un monstre réel et non le souvenir d'un ivoire chinois, la vraie coupole d'un vrai théâtre, immense et non lilliputienne.

Une « mouche » que le regard entraîne de bas en haut, sur deux centimètres, est indifféremment un homme qui tombe dans un précipice ou un ange qui bondit au ciel. Quelques infimes variations dans le disque métesthésique de la lampe font un rubis, une usine rougeoyante, une assiette, une coupole lilliputienne ou gigantesque, une lampe dont on sait immédiatement et définitivement qu'elle est funéraire, voilée de filigrane et octogonale. On prétendrait aussi bien reconnaître au premier coup d'œil le fameux chiliogone des philosophes.

Avant le Kief, le malade est capable de rencontrer des monstres chinois, des anges préraphaélites, et de se comporter en conséquence. S'il commence à redescendre sur terre, il ne voit plus qu'un monstre sculpté dans un bloc d'ivoire, ou, vivant ou sculpté, un monstre lilliputien. Un pas de plus vers les banalités du réel, et il voit une petite masse lumineuse figurant le lilliputien chinois d'ivoire. Au ras du sol, dans la post-image perçue et reconnue de sa lampe, des linéaments évoquent un monstre de vitrine. En plein terre à terre enfin, il ne dispose plus que d'une image homogène et changeante, au vague

11. Baudelaire.

grouillement lumineux. Dans les suprêmes drames visuels qui précèdent le kief, il n'y a pas d'autre matière qu'une lueur métesthésique diversifiée mais sans forme; tout le reste est images et mots.

Mais l'halluciné n'accepte pas ces jugements. Il croit avoir eu et gardé, tout au long de son intoxication, conscience de son état pathologique; et ses distinctions, quand il réussit à les faire, n'en auraient que plus de valeur. Conscient du silence, sachant qu'il est capable d'acouphènes et que tels et tels bruits extérieurs sont actuellement possibles, il entend parler d'irréels gendarmes, et des ombres de chevaux mordre des ombres de mors; il se représente et il sait qu'il se représente la voix et les formules familières de son ami; il voit un dé d'ivoire où est sculpté un monstre et, en même temps, il se représente, au-dessus du dé, un cube rouge, le pied postérieur droit d'un trône, une estrade, toute une pagode; il entend un piétinement de gens en sabots sur un plancher, un escalier de bois, un couloir de mosaïque, un escalier de granit, et il se représente des cavaliers sur une route, des pavés, des plaques de fonte; il voit une post-image circulaire, homogène, rose, avec une tache violette et des linéaments non figurés; soudain y apparaît un défilé de personnages, et la post-image reparait après eux, bleu saphir.

Hypomaniaque, un peu mythomane, confus, et le sachant, devant des phosphènes particulièrement vifs et complexes, qu'il perçoit et reconnaît, riche d'images vives, et les prenant pour ce qu'elles sont, riche de mots sans suite, et ne l'ignorant pas, ivre, mais avec conscience, de complication et de géométrie, de clairs labyrinthes, d'infini détail et de parfaite unité, témoin curieux et maître, comme dirait Giraud, de ses « ultravagances sous-encéphaliques », il prétend avoir le droit de dire « j'ai vu » ou « je vois », quand il affirme les hallucinations qu'il énumère, comme il le prétendait au sortir de ses rêves quand il y vérifiait l'esthésie de ses visions.

La croyance de l'halluciné, étant une foi, doit être soumise à des épreuves incessamment renouvelées. Voici la dernière que le sujet ait subie dans cette observation.

N'aurait-il pas eu, non des hallucinations, mais une « conduite hallucinatoire » ? Ne se serait-il pas comporté, sans les voir, comme s'il eût vu le monstre, l'ange, la bergère ?

Non, assure-t-il. Aplati dans son lit par le toxique, les yeux clos, la face molle, les mains visqueuses et abandonnées, la bouche de plomb, le peyotlisé moyen assiste à la procession ou à la panique de ses visions, reçoit leurs offres ou leur assaut sans que ses muscles esquissent une réaction. A l'opposé de l'hystérique ou du délirant qui a la conduite et non la vision, il a la vision et non la conduite ; comme le rêveur, il n'agit pas son rêve et ne rêve pas ses actes ; et il se rappelle des faits, de sa vie la plus quotidienne, de nature à renforcer cette opposition. Ne lui est-il pas arrivé, se mettant à table, et voyant par exemple la soupe, la percevant, l'identifiant, constatant sa présence, de dire « qu'attend-on pour apporter la soupe ? » Il a eu la perception de sa présence et la conduite de son absence. Dans ses visions, l'objet est vu, perçu, identifié, regardé avec curiosité ; il provoque ou non, secondairement, l'ébauche des réactions affectives coutumières, le sujet pense peut-être le comportement à lui opposer ; mais la vision est autre chose que les gestes et attitudes qui la simulent ou lui équivalent.

La foi du visionnaire oublie ici qu'il réalise pourtant, et pleinement, une partie du comportement hallucinatoire : le comportement verbal. Il a souligné lui-même sa vive activité dénominatrice : à peine entrevu, l'objet est désigné ; il l'est avant d'être vu, et le nom n'est pas encore formé que l'objet a changé. Le malade constate son état hypomaniaque et se surprend livré à un bavardage concret que résume à merveille « la cocalanite » de Giraud. Sous l'action de « l'herbe aux à peu près », ne romançait-il pas les apparences — en soi sans forme et sans figure — de ses lueurs métasthésiques ?

Il peut le nier et prétendre qu'au plus fort de la crise, quand le défilé des visions tourne à la panique, ou, plutôt, quand elles cessent de s'offrir pour assaillir, alors le comportement verbal lui-même cesse. Dans ses notes, il relève de nombreux arrêts, des « laissez-moi tranquille », « il y

en a trop », l'indication de plusieurs phases où, devant l'intensité du spectacle, il n'a plus été que passivité réceptive, et a même cessé de se dire ses visions. Il nie mais des vérifications restent à faire. Quand le sujet de Rouhier parle de ses visions, à mesure qu'elles se compliquent sa parole s'embarrasse; il a des pauses, des suspensions, et finit par se taire, purement contemplatif semble-t-il. Mais la question ne lui a pas été posée, et l'hypomanie, le bavardage, un effréné délire de métaphores peuvent se réfugier dans le langage intérieur; les ambiguïtés métesthésiques peuvent être soumises à une débauche de dénominations arbitraires sans que l'observateur en sache rien et sans que le sujet le sache bien.

XII

L'HALLUCINATION AUDITIVE VERBALE

L'hallucinose. — Le délire hallucinatoire. — Les phénomènes associés : autres perceptions, impulsions, échos.

Nous abordons une zone bouleversée. La faute en est moins aux observateurs, commentateurs et critiques des hallucinations et des hallucinés qu'à ceux-ci. Les hallucinés visuels se prétendaient très souvent normaux, aussi normaux que leurs observateurs et parlaient souvent la même langue. Avec l'hallucination auditive verbale au contraire, le contingent des prétendants à la normale diminue fortement; l'halluciné qui entend des voix est d'ordinaire un fou.

Depuis un siècle, son opsiphilie est devenue suspecte de n'être pas sans mythomanie. A la fin de la période théologique, métaphysique ou mythique de l'hallucination, les psychiatres ont relevé en elle diverses étrangetés dont voici quelques-unes : l'halluciné qui prétend entendre des voix, les fait visiblement, en joue lui-même le rôle, parle, monologue, fait les demandes et les réponses, tient les propos qu'il attribue à Satan, à la Sainte Vierge, ou à des ennemis humains; il adopte souvent pour rien, sans rien entendre, et en disant tout le premier ne rien entendre, un comportement, des attitudes hallucinatoires parfaitement vides; ses voix, dans un bon nombre de cas, par une disgrâce qui les exclut de la perception sans objet, perdent leur attribut décisif : le son; l'halluciné répète : « je reçois, j'entends des voix » faute de pouvoir s'exprimer mieux, disait-on jadis; pour fuir, tente-t-on de dire maintenant, son propre

chaos morbide, dont il ne peut supporter le mystère et qu'il ne sait expliciter autrement que par un mensonge.

L'impulsion verbale, la simple image vive, la conscience vicieuse de l'automatisme verbal, la douloureuse constatation qu'on est un automate, et l'oubli du fait que cet automatisme a son autonomie, la surprise de sentir et de penser selon des modes nouveaux, non socialisés, anti-intellectuels et ineffables, et leur expression coûte que coûte grâce à un verbalisme hallucinatoire; toutes ces subtilités morbides des délirants ont naturellement paru fort curieuses aux commentateurs, et ce sont surtout elles qui nous occuperont.

Il ne peut être question, à propos de l'hallucination auditive verbale, de dire tout. En ayant détaché l'Impulsion verbale, l'hallucination pseudesthésique et quelques tentatives pour minimiser l'hallucination, je me bornerai, dans ce chapitre, à rappeler quelques faits en y insistant plus ou moins. Possibilité d'hallucinations auditives verbales isolées et sans folie. Confection du délire avec et par la seule hallucination auditive verbale, cause du délire, matériau du délire, et non délire elle-même. Vigueur et précision de l'affirmation : « j'entends des voix matérielles ». Rareté de la coordination des « voix » avec les phénomènes visuels ou autres qui constituent normalement un objet total. Extrême fréquence, au contraire, de la contiguïté des voix avec des phénomènes sensoriels, affectifs, intellectuels ou moteurs séparés, sporadiques, désordonnés; association de phénomènes dissociés, où l'on voit une chute du malade et de sa psychose à un automatisme neurologique; usage enfin de ces faits par le malade pour mieux défendre sa perception sans objet.

Qu'ils l'affichent ou mettent tous leurs soins à la dissimuler, les malades, une foule de malades, font des hallucinations auditives verbales, des « voix », le phénomène capital, essentiel, parfois unique, de leur mal; et, l'hallucination passée, ces innombrables témoins précisent indéfiniment qu'il s'agit bien de paroles et de voix, avec

timbre, hauteur, intensité, direction, distance, son, bruit, objectivité, matérialité.

Il y a ainsi des hallucinations auditives verbales pures. Aucun autre trouble psychique ne les accompagne ; le sujet, fébricitant par exemple, entend des paroles, constate que ce sont des hallucinations, et les écoute curieusement. C'est l'Hallucinose.

Sandras, très malade, un séton à la nuque, entend une petite voix, un peu au-dessus de sa tête, au chevet de son lit : « Il faut supprimer ton séton ». Et elle répète cet ordre opiniâtement. Elle lui ordonne de manger. Tout ce qu'elle commande est précisément conforme au désir et aux préoccupations de l'auditeur. « Ces sons étaient tels, dit Sandras, que même avec la conviction scientifique qu'il s'agissait d'une hallucination, je devais affirmer que j'entendais réellement. Quand je demandais mentalement à la voix : qui veut qu'on me supprime mon séton ? la voix répondait : c'est Stanis (moi-même) » ¹.

Les sujets les plus conscients du caractère hallucinatoire des voix qu'ils subissent leur reconnaissent, beaucoup plus qu'aux hallucinations visuelles, le pouvoir d'engendrer le délire. Ils ont à lutter douloureusement pour échapper à cette singulière phrénogénie ou, simplement, l'équilibrer. Les hallucinations visuelles, objets de simple lumière, parasites d'un monde visuel déjà plein, sont aisément exclues de la réalité et prises pour ce qu'elles sont. L'hallucination auditive vraiment esthétique, même réduite à n'être que Sonorité pure, n'est guère plus dépourvue de matière que les voix réelles ; et elle dispose de toutes les discontinuités de notre vie auditive pour s'y étaler sans concurrence. Pour nier sa « réalité » le sujet n'a souvent que deux faibles raisons : l'improbabilité actuelle de la voix ou des paroles, et leur privation de tout certificat visuel : la voix dit des choses actuellement très improbables, et, surtout, ce n'est qu'une voix, rien de visuel ne la soutient ; on parle, mais il n'y a personne. Très souvent, premier degré du délire, quand l'observateur dit « tu as des hallucinations », le

1. Annales Médico-Psychologiques, 1855, p. 542.

sujet riposte : « pas du tout ; j'entends des voix, la vôtre n'est pas plus réelle, et doit toute sa supériorité à des compli-
cités visuelles, rationnelles et autres. Les voix ne se nom-
ment pas, je ne sais ni Qui, ni Comment, ni Pourquoi, ni
même Où, et je me borne à constater l'incontestable : on
me parle, et je ne vois pas pourquoi vous compliquez les
choses en prétendant que je rêve ». Cela aussi s'appelle
assez souvent l'Hallucinose. Peu de malades s'y tiennent,
et presque tous préfèrent régler les questions inquiétantes :
qui, comment, pourquoi, etc. Ils n'ont que des hallucina-
tions auditives verbales, et elles leur suffisent pour faire
un délire plus ou moins riche et plus ou moins efficace.

Voici M. A..., brave cultivateur de trente ans, très fruste et
très débile. Il a un peu bu, il s'est agité et on nous le conduit.
Après vingt-quatre heures, calme et bien orienté, il nous
explique : « Je fauchais de l'orge ; il tonnait... Je vois le bon
Dieu dans les nuages, et il me dit : *Tu verras s'il n'y a pas un
bon Dieu...* J'entends des discours du Paradis... qu'il fait
beau..., que je dois bien travailler..., que j'irai au ciel...². Je
réponds suivant ce qu'ils me disent... Quand ça dure trop long-
temps je les balance : tu me bassines... ». — A part cet agréable
phénomène, M. A... n'éprouve rien d'extraordinaire ; il ne com-
prend rien à nos questions compliquées ; on n'agit pas sur sa
pensée ni sur ses actes, on ne connaît pas sa pensée. Il se com-
porte normalement, travaille et, après quelques jours, n'entend
plus rien. Il est indifférent au silence des divins compagnons.
Il se les rappelle, il en reparle avec simplicité ; il ne doute
toujours pas de les avoir entendus, et il revient tranquillement
à sa ferme.

M. B..., vingt-sept ans, qualifié de confus, est paisible, très
doux, silencieux, taciturne même. Inactif, il passe ses journées
à parcourir à pas lents, dans la cour, indéfiniment la même
ligne droite. Il écrit pourtant toutes les deux ou trois semaines
au médecin pour se plaindre de voix ; et ses explications,
écrites ou orales, se réduisent à ceci : « J'entends une petite
voix, à l'oreille gauche³... c'est dans l'oreille... c'est toujours à
voix basse... si je voulais écouter, ils parleraient tout le temps...
quand je marche, ils se taisent... Ils se fichent de moi : toute
la semaine, ils m'ont dit que je partirais dimanche ; *on viendra
te chercher dimanche*, qu'ils disaient... Ils disent souvent : *Aline*

2. Hallucinations auditives verbales agréables. Variété assez rare même
sous l'aspect : voix antagonistes, les unes hostiles, les autres consolantes.
— 3. Variété unilatérale. Légère otite moyenne cicatricielle. Pas de bour-
donnements. Voix chuchotée perçue à 30 cm. Rien à l'oreille droite.
Litanie hallucinatoire.

chauffe plus de pain que Marie Motel. Aline ch... plus de pain que Marie Motel. Aline p... plus de pain que Marie Motel... Votre fils a du plaisir comme un crapaud dans un four, et du repos comme l'eau qui court... Ça fait comme de petites sonnettes, comme un petit soufflet ». — M. B... a parfois noté les propos des voix mais on ne l'a jamais vu ou entendu les émettre ou les répéter hors de mes interrogatoires. Il les reçoit en silence, sans en rien dire, sans réponse, sans gestes. Il n'a pas été question de lui trouver des phénomènes psycho-moteurs, de l'écho de la pensée, etc. Ce qui ne signifie d'ailleurs pas qu'il n'ait pas éprouvé tout cela. Quelle que soit la complexité de la situation qu'il a eu à comprendre, il n'a pu en exprimer qu'un symptôme : j'entends des voix, par les oreilles naturellement, et elles me disent ceci :

Une lente amélioration se manifeste après quelques mois, M. B... se met au travail. Ses voix s'atténuent puis disparaissent. Le malade quitte l'asile guéri, affirmant toujours qu'il a entendu.

M. C... est un jardinier de quarante-cinq ans, affligé d'un double pied bot varus. Depuis longtemps, d'invisibles persécuteurs en ont fait un dromomane ». Ils m'ont poursuivi dans cinq départements... A coups de revolver... un coup n'attendait pas l'autre... Ils disent des tas d'horreurs. *Suspine, suspinette... patteux... patte tordue... marlou... maquereau...* Nuit et jour... je discute avec eux, ça fait du scandale... Je ne peux pas faire un geste : une insolence. A chaque cuillerée de soupe : une insulte ».

« Je les vois... dans ma tête... En ce moment, ils sont là, ils font ça et ça... je vois tout, je vois la tour Eiffel... dans ma tête. Je ne peux pas la voir ici, le mur empêche ». On profite des bonnes dispositions de M. C... pour essayer, en vain, d'obtenir des images eidétiques. — Il s'excite souvent et monologue bruyamment ; mais on n'a alors noté que des réponses aux persécuteurs.

Il ne raconte donc que ses hallucinations auditives verbales et le délire qu'il leur subordonne. En se donnant du mal, l'observateur lui en ferait certainement dire plus long, mais, modérément questionné, il ne découvre et ne révèle que ses hallucinations auditives.

Un détail a son intérêt : visuel, très riche en images vives et bien extériorisées, il ne les prend pas pour des visions, opère des distinctions rigoureuses, et invite à lui faire confiance quand il affirme la matérialité de ses « voix ».

M. D..., cinquante ans, épileptique, et presque aveugle par cataracte bilatérale, nous raconte : « Il y a deux nuits, dans ma chambre, j'ai entendu tout à coup : *C'est pas à faire... On va l'endormir... Il y a un ballon de chloroforme... On le jettera sur la route et les camions l'écraseront.* ... Je venais d'avoir une

crise... Je tenais les mains de ma fille. Si j'avais le malheur de m'endormir, ça reprenait ⁴... Ils criaient : *le père Léon a volé les bouteilles de champagne du dispensaire*. Et j'entendais des charrettes qui emportaient toutes mes bouteilles vides ».

Comme les autres, D... résume son histoire pathologique dans un accès de délire plus ou moins aigu uniquement fondé sur des hallucinations auditives verbales. A tous ces malades, des voix extérieures et plus ou moins sonores ont parlé, leur apportant des insultes, des menaces, des encouragements, des conseils, des nouvelles, des choses d'un grand intérêt pour eux, ou des mots ridicules, dépourvus même de signification. Il ne leur vient pas à la pensée qu'il y ait là autre chose qu'une voix extérieure qui, ayant quelque chose à leur dire, le leur dit et poursuit ses desseins, exactement comme procèdent leur femme, un ami, un ennemi, le docteur. Et quand celui-ci complique un peu ses questions et ses demandes d'éclaircissements, ils ne le suivent pas, ne le comprennent pas, et s'étonnent qu'on veuille ainsi obscurcir un aussi simple mystère.

La seule réaction qu'ils opposent alors à nos subtilités, c'est l'affirmation répétée et renforcée du caractère sensoriel de la voix et de la précision avec laquelle ils l'ont entendue, ce qui s'appelle ouïr.

M^{me} E..., soixante ans, persécutée par son propriétaire et ses colocataires, assure qu'ils viennent, en aéroplane, la menacer, l'insulter, raconter qu'elle a eu 28.000 enfants. Devant nous, ils parlent encore. Ils sont là à droite, à cent mètres, dans la maison qu'on aperçoit. « Ils viennent de dire : *en voilà un qui nous entend bien*... Ils me disent qu'ils me brûleront les yeux ». Et l'observateur ayant assuré qu'il n'entend rien, ils le constatent : « Il n'entend rien... Comment est-ce possible ? proteste la malade, je n'entends pourtant pas plus clair que vous ». Et ma dénégation lui paraît tellement suspecte qu'elle conclut bientôt : « Vous les entendez comme moi ; vous les soutenez » ... « Quand je dors, me répond un jour M^{me} E..., ils me laissent tranquille. Je ne rêve jamais ».

M. F..., trente-deux ans, interprétant, ergoteur, discute avec moi et renverse toutes mes objections. De nombreuses voix lui parlent comme si elles étaient dans son oreille, et, la nuit, dans son oreiller. Il entend d'ordinaire un ronflement de machine à battre ; mais, quand ils parlent, ou, mieux, quand ils vont

4. Hallucinations hypnagogiques.

parler, ce bruit subjectif s'arrête... « Je suis bien obligé de vous dire que j'entends distinctement » dit-il, « que j'ouïs » pourrait-il dire. Et, ajoutent-ils, « *si M. Quercy ne te croit pas, c'est pas la peine qu'il s'en fasse pour toi* ».

M. G..., ancien instituteur, intelligent, cultivé, guéri après avoir été contraint au délire par des hallucinations longtemps reconnues comme telles et combattues, destiné à de nouvelles hallucinations et à un nouveau délire, m'explique, pendant son long intervalle de santé : « la matérialité de ces voix était parfaite; tout y était; c'était terrible ».

M^{me} H..., trente-cinq ans, que des voix « *fuguëttent et fluidient* », entend, le 7 octobre, à dix heures du soir, des appels de foule où elle reconnaît très nettement son nom. Puis se précisent des pas, avec des sabots de bois; et on demande le numéro de son téléphone. Une voix se détache, et, depuis, opère presque seule. Elle abuse de ses deux néologismes. Elle imite plusieurs voix. Parfois elle crie. Parfois elle fait le chant du coq, « admirablement... comme ce coq que nous entendons là-bas », dit la malade, distinguant ainsi un bruit extérieur actuel réel, même lointain, de la Voix. La persécutrice imite, à grande distance, la voix de M. H..., « comme s'il me trompait ». Ce matin, après le réveil, la comédie a tout de suite commencé : un bruit de vaporisateur, puis de ciseaux, puis de chocs sur du cuivre, et enfin la voix : « *Je viens de recharger les accus* », a-t-Elle dit

La malade rentre dans sa famille après un bref séjour à l'asile, et m'écrit : « Je voudrais vous convaincre de la réalité de cette voix. Je sais, hélas, que c'est un peu incompréhensible ».

M. I... a des ennemis qui entendent sa pensée. — Un malade de Régis sentait ses idées fuir par ses bourdonnements d'oreilles et se répandre ainsi au dehors. M. I... fait mieux : il a, sans parler, silencieusement, des pensées verbales, paroles sans voix, paroles qu'on entend « si l'on veut », mais sans bruit. Ces paroles, ses ennemis les captent il ne sait comment, et ils les captent aussi quand il lit son journal des yeux, en silence, mentalement, sans parler, sans voix et sans bruit. Par contre, ses ennemis lui parlent bruyamment, et, quand je confonds les deux types de voix, M. I... me reprend : « Non, vous me comprenez mal ». Quand Ils parlent, leurs paroles lui parviennent sonores, bruyantes, « et bien distinctes des bruits extérieurs », répond-il en souriant à une de mes objections.

« J'ai eu la tête brouillée pour avoir bu trop de cidre. Quand on est chiffonnier... La nuit, le jour, des hallucinations dans la tête. La tête embarrassée de tout; le bien et le mal, des bêtises, que la religion catholique et la protestante n'auraient fait qu'une; pas besoin de confessionnal... Des paroles sans voix... Par un fluide. Quand même je n'y pensais pas. Un son au loin que je croyais... Ça partait de ma tête pour aller au loin... Je

ne sais pas si ça faisait du bruit. Je l'entendais dans ma tête... Ma pensée me fait croire que ça sortait de ma tête pour aller les retrouver... Je n'entendais pas. C'était ma croyance que les autres l'entendaient. Moi, personnellement, je n'entends rien... D'après leur manière d'opérer, je croyais qu'ils entendaient ». Leur manière d'opérer, M. I... ? Mais puisque vous n'entendez rien ?

« Vous m'avez mal compris. J'entends des paroles qui me viennent. J'entends des paroles sans voir les personnes. C'est un son, une parole bien distincte comme par le téléphone ».

« Je vous ai bien entendu cette nuit... Il n'y avait aucun bruit. Un silence complet... Je n'ai pas confondu avec un bruit voisin. Non, non, non, non » (sourire).

« Je réponds sans parler et on me donne une réponse... Je crois que R... recueille mes idées dans ma tête... Quand je lis le journal des yeux, sans parler, j'entends R... qui lit pour moi... Oui, parlé, dans mes oreilles ».

Essayons... « Je n'entends rien. Je n'entends que mon idée à moi ». Le malade corrige « entendre » sur mon invitation.

« Des conversations de dix minutes un quart d'heure sans ouvrir la bouche ».

Quelques jours plus tard. « C'est fini. Je n'entends plus rien... Je crois toujours qu'on me faisait une sténo dans la tête... Ça ne faisait pas de bruit, mais j'entendais dans mon oreille. Ça me venait de l'intérieur puisque je comprenais... Des poussées, comme des poussées d'électricité... On reçoit ça, ce n'est pas parler... Je n'ai pas entendu de bruit dehors, mais ça faisait du bruit dans mon intérieur ».

Voyons, dit l'observateur, je pense : « M. I... est très gentil », bouche fermée, langue et gorge immobiles. Pourtant, j'ai pensé des paroles, mais sans bruit, sans voix, silencieuses.

« C'est ça. C'était bien des paroles silencieuses. Je les entendais, mais ça ne faisait pas de bruit ».

Comment pouvaient-ils les entendre puisque vous étiez silencieux ?

« Silencieux ? Pour moi, oui, mais elles peuvent se répandre au dehors... Hier j'ai parlé comme ça, et ça dû résonner au dehors ; on m'a dit que je parlais trop haut⁵... Il n'y a pas de bruit dans l'air, mais c'est entendu tout de même ».

Mais comment ces paroles silencieuses vous parviennent-elles ? « Elles ne sont pas silencieuses, c'est une espèce de téléphone ». — Alors elles ne sont pas silencieuses ? « Naturellement. Elles font à peu près le bruit du téléphone ». — Mais vous m'avez parlé de paroles silencieuses comme des pensées. « Ma pensée, je ne l'entends pas. Mais vous, dehors, si vous avez la dactylo, vous l'entendez... Comment voulez-vous que je vous explique la

5. Cf. plus loin, les impulsions verbales et les monologues des hallucinés de l'ouïe.

différence?... Il n'y a pas de voix dans ma pensée quand je ne parle pas. mais ils entendent ce que je pense; par un bruit... Quand ils pensent, je les entends comme au téléphone. C'est pourtant bien simple ».

La distinction est très nette, et M. I... ne s'y est pas perdu un seul instant. C'est l'observateur qui s'y est deux fois perdu, au point de provoquer des rectifications un peu vives. Le chiffonnier distinguait, l'observateur confondait.

M^{me} J..., ex-institutrice, psychasthénique et douteuse, s'exprimait ainsi : « J'ai l'impression que j'entends des paroles que les gens ne prononcent pas... je leur prête des paroles. Je suppose que je les leur prête... Le plus pénible, c'est que je ne sais pas si je les invente ou non... Quand il n'y a sûrement personne, il me semble que j'entends... Je me dis que j'entends, que ce n'est pas possible autrement... Pourtant je ne peux pas entendre, puisqu'il n'y a personne... Je vais ouvrir pour demander qui m'appelle ». Douteuse, cette malade l'était plutôt moins devant ses « voix » que devant les réalités de tout le monde; et, peut-être, si elle avait nié ces dernières, aurait-elle plutôt maintenu la réalité des « voix »⁶.

Une persécutée chronique intelligente et instruite à qui je me décidai un jour à dire : « Vous avez des hallucinations », me répondit — réponse exceptionnelle — « Ah! Ce sont des hallucinations? Je ne savais pas; ... Peu importe. C'est la même chose. Qu'ils me parlent ou me fassent fabriquer leur voix, le résultat est le même pour moi ».

Cette malade traite la question comme nos mystiques et les prophètes de Spinoza : faite *ope solae imaginationis*, il suffit que la voix ait été voulue par l'être qui agit sur nous et produise certains effets; elle est vraie quoique imaginaire.

L'hallucination auditive verbale reconnue comme telle par le sujet, l'hallucinoïse, l'hallucination auditive verbale avec délire, l'hallucination avec ou sans paranoïa, « La Voix », a été jusqu'ici ressentie par le malade comme son mal unique ou la cause unique de ses maux. Elle va n'être plus qu'un symptôme — le plus voyant — parmi d'autres; ou, plus exactement, un matériau parmi d'autres matériaux du délire. Jusqu'ici, les malades, délirants ou non, paranoïaques ou non, schizophrènes ou syntonés, débiles, confus, déments, ou intelligents et lucides, n'ont travaillé et pensé que sur des hallucinations auditives verbales.

6. Le Peyotl peut provoquer un état analogue, cf. p. 384.

Elles seront maintenant un des phénomènes avec lesquels le malade fera, ou, plus rarement, ne fera pas un délire.

Les compagnons de l'hallucination auditive sont quelquefois des hallucinations visuelles, et, règle très générale, ce n'est pas ce qui est vu qui parle. « Les Voix » sont presque toujours des invisibles, et les êtres qui se montrent ne parlent pas. Le sujet qui voit un chien n'entend pas des aboiements, ou un mot tel que « chien », ou « Médor » ; et s'il voit une apparition humaine, elle ne lui dit rien. Même dans l'histoire des mystiques, les visions parlantes, ou, plus généralement, les hallucinations phonopsiques sont rares, soit que la vue de l'objet s'accompagne de l'audition de son nom, soit que l'objet ou l'animal perçus fassent entendre les sons ou les cris qui les caractérisent — le violoncelle chante, la mitrailleuse crépite, le chien aboie —, soit que l'apparition humaine ou divine se nomme, gronde ou console. L'hallucination du type Marillier⁷ est exceptionnelle, même lorsqu'on se contente de faire collaborer deux sens seulement, l'ouïe et la vue, si ordinairement associés pourtant⁸.

Un de mes sujets a présenté quelque chose qui se rapproche de ce très rare phénomène.

M. K..., vingt-cinq ans, est un bon employé de bureau, fort brave garçon, marié, mais buveur. Qu'il entre ou sorte, il est tenu de traverser la salle d'un débit, et, politesse, carte forcée, camaraderie, respect humain, goût, habitude, il boit, et voici une des scènes oniriques auxquelles il assiste bientôt. — Il se couche, et, sans dormir, assiste en accusé à une sorte de conseil de guerre. Ses juges ne se réunissent d'ailleurs pas. Il voit, très vivement mais mentalement, son propriétaire, son patron, un colocataire ennemi, une femme qui le déteste et lui-même, tous couchés, chacun chez soi, et tous discutant. Le propriétaire, le locataire et la femme l'accusent ; il se défend, son patron le défend, et tous, séparés par des kilomètres, des maisons et la nuit, opèrent comme s'ils étaient réunis autour d'un tapis vert. « Vous avez trahi les secrets de l'association, vous devez mourir... Vous irez demain matin dans votre cave et vous vous y empoisonnerez » ... « Il supplie. La femme, qui l'a d'abord terriblement chargé, demande l'indulgence à cause des enfants » ... « Soit, dit alors le propriétaire. Votre peine est commuée. On se contentera de vous rendre fou ».

7. Cf. p. 339. — 8. Il est à peine besoin de rappeler que l'audition colorée n'a rien à voir avec ce dont il s'agit ici.

Une scène analogue a lieu à peu près chaque nuit, et, chaque matin, il part pour le bureau avec la terreur d'être assassiné ou enlevé en traversant la cour.

Une nuit, il n'y tient plus; se lève, s'habille, et va trouver, en face, sur le même palier, un de ses tourmenteurs, son propriétaire, pour lui demander des explications. Stupéfaction. Le bourreau, tout à l'heure couché mais menaçant, est tranquillement assis près de sa femme, au coin du feu, et lit son journal. Ce spectacle enlève à M. K... tous ses moyens. « Je me suis dégonflé, et je lui ai expliqué que j'étais venu lui dire un petit bonsoir en passant ».

Consentie et réussie, la suppression de l'alcool entraîne une guérison rapide; et M. K... maintiendra qu'il a très vivement imaginé mais seulement imaginé son bizarre tribunal visuel, et qu'il a entendu avec une terrible matérialité les accusations et les sentences. Il comprend mes observations, et, fort, comme M. I...⁹, de la comparaison qu'il se plaît à faire entre les paroles entendues, les visages imaginés, sa pensée verbale, et les paroles terrifiées ou rassurantes qu'il échangeait avec sa femme, il maintient avoir entendu ses tourmenteurs, sans les voir, mais pendant qu'un art diabolique les présentait à son imagination visuelle.

M^{me} L... a fait mieux que M. K...; elle a matériellement vu. Mais elle a fait moins, car si elle a entendu quelque chose, ce n'est pas ce qu'elle a vu qui a parlé. — Voici l'histoire rapide des phénomènes psychiques, des matériaux qui se sont associés à ses hallucinations auditives verbales pour lui permettre de construire son délire.

M^{me} L..., étiquetée mélancolique, était une malade calme, très correcte, excellente travailleuse, mais extrêmement réticente. Un jour pourtant, elle me prend à part, et, d'un trait, me fait un long récit solennel, coupé de larmes. A la mort de son fils, elle éprouve un profond chagrin, mais en constate un jour la subite et désespérante disparition. Elle cherche vainement à régénérer sa douleur, et doit cesser d'aller prier sur la tombe de l'enfant, qu'insultait la présence d'une mauvaise mère. Elle remarque toutes sortes de choses étranges. Dans une boîte où se trouvent un chapelet et une broche, la pointe de la broche touche le cœur du chapelet. Parmi de vieux papiers, une lettre de faire part d'un décès a été découpée comme si M^{me} L... avait négligé d'assister à la cérémonie, mais était allée au repas. Très vite ces indices se multiplient... les yeux de son père deviennent bleus et lui disent un jour : je te maudis. Son mari la fait regarder dans des jumelles et elle y voit la lune toute petite. Le soleil a pour elle des aspects spéciaux : il est tout blanc. Un

soir, son mari étant de service à la gare, une de ses filles prend le rond de serviette paternel, et M^{me} L... s'écrie : « Mes enfants, votre père est parti, vous ne le reverrez pas ».

Suit une nuit d'hallucinations. Elle s'éveille, s'assied, et voit au pied du lit une lueur blanche. Des paroles résonnent : « *Grand'mère ne sera pas enterrée à côté de Maxime* », puis, « fais ton signe de croix ». Impossible, elle est paralysée par Dieu. Elle crie, ses filles pleurent, le grand-père se lève, et n'a que ce mot terrible : « Ta maison est donc maudite ». Une heure après, elle voit, toujours au pied du lit, un grand carré noir plein de points rouges et de dessins noirs. Pas de doute, ce sont les cornes du diable. Elle entend un bruit de trompe dans la rue, mais fait pour elle et entendu par elle seule, pendant qu'une voix lui dit : « *Le jugement particulier de Dieu est prononcé contre toi* ».

Le matin, quand son mari rentre de son service de nuit, l'évidence se fait : ce n'est plus son mari, c'est, identique, le diable, qui s'installe, boit, mange, couche, et se comporte exactement comme faisait son mari ; « il n'y a pas de risque qu'il s'en aille, il est autrement mieux que dans son enfer ».

Il n'y a pas eu de nouvelles hallucinations, mais deux convictions délirantes ont persisté plusieurs mois : le ciel et le soleil ont pour elle un autre aspect que pour autrui ; le bleu n'est pas le même bleu, l'éclat du soleil a quelque chose de particulier, le rouge du couchant est un rouge spécial. Quant au mari, c'est le diable, mais indiscernable du mari, bien qu'aucun doute ne soit possible.

M^{me} L... a fini par retrouver M. L... sans se décider à choisir entre les diverses explications possibles de son aventure ; et il n'est pour elle qu'un terrain solide : la réalité de ce qu'elle a vu et entendu. Elle n'a pas eu d'autres perceptions ou sensations extraordinaires, mais elle proteste vivement contre toutes les tentatives pour minimiser les visions et paroles qui ont fondu sur elle dans la nuit de la Toussaint.

Mr. M..., insulté et menacé, appelé « *chameau..., feignant..., citron..., Vidocq...* », voit des couleurs, des taches de lumière souvent vertes, une boule rouge avec un anneau autour, la tête de Napoléon, à sa droite, baissée, avec un trou dans la figure.

La règle des « voix » est de se soustraire obstinément à la vue ; mais cet incessant désaccord entre ses yeux et ses oreilles ne tourmente guère le sujet. Il a tout un assortiment de procédés pour illuminer, en conservant son mystère, l'extraordinaire phénomène auditif qu'il subit.

M^{me} N... qui a de riches hallucinations auditives et un onirisme visuel très actif, qui a vu des bêtes, des cercueils, des diables, Notre-Dame, etc., ne voit pas les nombreux individus qui la persécutent et vont jusqu'à la désosser : « Je ne les vois

pas, dit-elle, ils sont en transparent, j'ai la vue vitrée » ; et, comme elle examine fort bien ces individus à la fois invisibles et sans secrets visuels pour elle, il y a là de sa part une distinction en faveur de son auto-critique et de ses affirmations sur la matérialité de ses voix.

Rarement accompagnée d'hallucinations visuelles, encore plus rarement coordonnée avec elles, l'hallucination auditive s'accompagne souvent de multiples phénomènes psychiques plus ou moins élémentaires, matériaux épars et inorganisés, dont le malade fera difficilement un système.

M^{me} H...¹⁰, que nous avons vue défendre irréductiblement la matérialité de ses voix, éprouve aussi de nombreux phénomènes morbides, et se contente de créer, leur donnant ainsi une unité, une persécutrice, qui fait tout. Elle la fait rêver, mais jamais d'elle, elle l'a en quelque sorte guérie de son anosmie congénitale en lui faisant sentir de mauvaises odeurs ; elle lui fait sentir que ses organes sont mobiles, excepté le rein droit, qui est tuberculeux ; elle peut, par moments, la rendre sourde à toute autre voix que la sienne ; elle la fait trébucher à chaque instant, elle lui provoque des sensations d'arrachement des amygdales¹¹ ; la nuit, elle envoie sur sa face un soleil ardent, un soleil noir naturellement, ou, dans le dos, un vent violent ; elle lui lance un poison en spirale dans la bouche, elle l'électrise, « elle recharge les accus », et les décharge par un interrogatoire de toute la nuit.

On connaît les hallucinations auditives de M. M...¹² et ses visions, probables images consécutives et phosphènes. M. M... commence son premier entretien avec moi de façon déjà très instructive : « Je ressens depuis six mois, un peu partout, des sensations bizarres, sans pouvoir en déterminer la cause ». Il n'entre pas en matière en disant : « J'entends des voix », ou « j'en ai assez d'être insulté comme ça » ; il ne met pas en avant un système délirant ; il va énumérer au hasard les phénomènes qu'il éprouve, parfois incohérents, parfois présentant un premier degré d'organisation.

« Dans ma couchette (il est marin), un souffle au-dessus de ma tête, puis des conversations étouffées... Sous ma couchette, des coups, puis des mots obscènes... Une fois, j'ai entendu dire : *tu sens le chien*. En même temps, je me suis aperçu que j'avais très chaud et que j'étais couvert de sueur... J'ai ressenti une brûlure dans la bouche pendant que la voix disait *Syphilis*... Pendant que j'arrangeais un tambour, j'ai entendu : *tu pues*... Je me suis senti la bouche pleine de sang, je n'ai pas pu l'ouvrir

10. Cf. p. 403. — 11. Ils me gèlent les amygdales, me disait un autre halluciné de l'ouïe. — 12. Cf. p. 408.

pour cracher, elle était crochétée et j'ai été obligé d'avaler; en même temps on disait : *cet être-là, c'est Mulac*... Une nuit, j'ai nettement senti qu'on me découpait un volet dans la poitrine, à gauche, avec un canif. Je n'ai pas pu bouger... Quand la voix parle, je sens quelque chose de très pénible dans la tête comme si mon crâne s'élevait... une atmosphère de soufre... un serpent sur les genoux ».

Parfois, aux sensations anormales et désordonnées qu'ils éprouvent, les malades ajoutent un abondant bavardage, et semblent transformer d'assez humbles sensations élémentaires en vastes tableaux. — M^{me} N..., qui ne voit pas ses insulteurs parce qu'elle a la vue vitrée, raconte : « Dans la cellule où vous m'avez enfermée, j'ai vu deux cercueils; c'était plein de bêtes, il y avait vingt hommes, les cercueils étaient sous une tenture... un corbillard à l'entrée... des petits diables et M^{me} X... près de mon lit... j'ai vu le ciel s'ouvrir, une dame tendait la main à ceux qui venaient; je me suis dit : y a du bon... Ils ont craqué vingt allumettes, elles ne prenaient pas... il y avait toute une résurrection dans la cour... ils m'ont enlevé les côtes, deux cents os de la tête, les boyaux et le cœur. Il ne me reste plus qu'un morceau de matrice. Je suis complètement désossée, ils présenteront les os au tribunal ».

On a toujours insisté, et on insiste de plus en plus sur l'imprévu, l'absurdité, l'incohérence, « l'athématisme »¹³ des paroles et autres perceptions qui assaillent le malade : « jeux verbaux, non-sens, scies, déchets et ratés de la pensée normale »¹⁴, « choses absurdes, insignifiantes, bizarres, énigmatiques et opposées à la pensée du malade »¹⁵. La voix ne dit pas au mari suspectant sa femme : « elle te trompe », mais n'importe quelle parole incongrue : « couche-toi là », « La Liberté 2^e édition », ou, comme s'en plaignait un de nos malades : « il faut filer dans la série des faux-filets gueu, gueu ». Pourtant, après avoir insisté, avec Baillarger, Moreau de Tours, etc., sur l'opposition, toute neurologique, de ces phénomènes psychiques à la logique de la pensée ou, plutôt, à la jugeotte individuelle, tout en citant Lugaro : « l'incohérence avec le contenu du reste de la pensée est la règle », Séglas doit également citer Kraepelin : « ces phénomènes sont en rapport étroit avec le reste du contenu de la conscience »¹⁶. Incohérentes

13. De Clérambault, L'automatisme mental, Annales Médico-psychologiques, février 1927. — 14. *Ibid.* — 15. Séglas, Les hallucinations psychiques, Journal de Psychologie, 1914, 296. — 16. *Ibid.*

entre elles, désordonnées, éparses, rompant avec le cours de la pensée comme de soudaines explosions, les perceptions que subit le malade sont bien loin d'être toujours athématiques. A côté de celles qu'expliquent provisoirement les hasards des frayages corticaux, on est tenu de conserver celles qui peuvent prétendre être des parties convenables d'une méditation correcte. La voix dit parfois au mari, « Il fait beau ce soir », mais la clinique oblige à reconnaître qu'elle lui affirme souvent son infortune, et on ne peut négliger la logique de l'eidétisme ou des hallucinations volontaires. Il y a la perception pathologique incohérente au cours de la pensée, « neurologique », et elle va de l'absurdité à la découverte dont nous étions incapables¹⁷; et il y a aussi la perception fautive couronnement de l'idée fixe, survenant peut-être dans un état de détente intellectuelle et dans un îlot de rêverie, mais toute sporadique qu'elle est, en relation logique et affective étroite et intensément consciente avec les soucis actuels.

Flot de nature étrange, mais à sa place et de forme attendue, dans le courant de la pensée, ou tourbillon, ou îlot soudain, imprévisible, improbable, inattendu, impossible, l'hallucination n'est pas toujours un phénomène subit et bref, un éclat fugitif, mot isolé, phrase courte, parenthèse instantanée. Ce peut être un discours, et un discours suivi, sans que le malade en éprouve moins vivement la terrible matérialité.

M. O... vient me trouver pour me poser une question que les malades ne posent guère : les voix qu'il entend sont-elles réelles ou imaginaires, viennent-elles d'ennemis extérieurs ou de son propre cerveau ? « Ils » lui font de la « téléphasie », mot qu'il ne comprend pas, qu'il ne connaissait pas, et qu'ils lui ont fait connaître. Il comprend et s'efforce d'admettre la thèse médicale que je soutiens, paraît parfaitement assimiler mes explications et mes exemples, et reconnaît tout le premier que « les fortifiants » lui valent parfois d'entendre moins ou pas du tout. — Il estime pourtant ne pas pouvoir éviter de m'opposer des faits frappants.

« M. le Docteur, j'ai vingt-huit ans de musique et, tout à l'heure, dans votre salle d'attente, ils m'ont chanté un air que je n'ai jamais entendu, dont j'ignorais totalement l'existence.

17. De Clérambault, *l. c.*, p. 224.

Croyez-vous vraiment que mon cerveau puisse en être l'auteur ? « J'insistai naturellement pour avoir cet air, un chef-d'œuvre peut-être, une nouvelle sonate du diable, et j'eus la déception d'entendre le malade fredonner : « Le voilà, Nicolas, Ah ! Ah ! ». A mon tour alors de ne pouvoir éviter de dire à M. O... mon étonnement et même mon scepticisme devant l'ignorance alléguée.

« Docteur, ce n'est pas tout. Voici, entre des douzaines, un exemple des faits qui me font croire à la réalité de ces individus, surtout quand ils me parlent pendant des heures. Il y a quelques semaines, le fils de mon propriétaire a lu, ou si vous préférez, j'ai cru entendre le fils de mon propriétaire lire à ses parents les premières pages d'un traité de puériculture. — Je suis agent d'assurances, je n'ai pas d'enfants¹⁸, je n'ai aucune idée de la puériculture, et les articles se succédaient, numéro par numéro, régulièrement, logiques, cohérents, en phrases claires... Je ne peux rien vous en citer... J'ai parfois pris des notes, mais ils m'obligeaient à les détruire et me menaçaient de représailles... Mes conversations avec eux sont aussi logiques, aussi bien suivies que celles des gens tout à fait sains d'esprit ».

Pour absorber, avec les hallucinations sporadiques, explosives, instantanées et absurdes, ce qui est au contraire attendu, répond à nos préoccupations, respecte notre attention présente, est volontaire, les hallucinations enfin dont le sujet dit : « Je suis bien éveillé, je n'ai aucun sentiment de passivité et j'ai, le sachant, l'hallucination que je prévoyais, attendais ou voulais, en liaison logique avec le cours de ma pensée » ; pour être à la mesure de tout cela, il faut que l'Automatisme se dilate indéfiniment. Pour le retrouver ainsi à tous les détours et étages de la pensée, il faut se donner le même mal que jadis Maury distinguant vouloir et rêver qu'on veut, réfléchir et rêver qu'on réfléchit, avoir peur et rêver qu'on a peur, avoir une conscience consciente et une conscience insciente d'elle-même. On en viendra ainsi à retrouver le même Automatisme dans les locutions brèves et absurdes et dans les discours suivis¹⁹, dans la fuite des idées et dans une systématisation correcte²⁰. Baillarger²¹ lui attribuait déjà au même titre, à côté de l'hallucination, la manie et la monomanie. Ainsi dilué, l'automatisme psychologique perd tout intérêt, on a raison d'en réserver l'élaboration à une micro-psychologie à venir, et il faut se contenter pour le moment d'en faire la physiologie.

Envahi de perceptions auditives, visuelles, olfactives, gustatives, tactiles, cœnesthésiques, quelquefois élémentaires, parfois organisées chacune pour son compte (mots

18. Occasion de psychanalyse. — 19. De Clérambault, *l. c.*, p. 246. — 20. *Ibid.* — 21. A. M. P., 1846, II, 8.

et phrases), quelquefois organisées entre elles comme dans le cas de Marillier, d'ordinaire incohérentes et livrées telles quelles au pouvoir de synthèse du malade, celui-ci subit très souvent d'autres phénomènes, encore plus inquiétants. Ce ne sont plus seulement des sensations diverses qui s'ajoutent aux hallucinations auditives, ce sont des actes qu'il est obligé d'accomplir.

C'est ainsi que M. M...²² est obligé d'avaler le sang qui remplit sa bouche. Il est contraint d'avancer dans l'eau jusqu'à perdre pied... Défense de nager... Il ne peut s'en tirer qu'en faisant la planche... Il faut qu'il se promène une demi-heure en cercle, dans la rue, en plein jour. Il faut qu'il entre dans un café et fasse trois fois le tour du billard.

M. P..., qui s'entend traiter de « coq blanc », autrement dit « tu n'as rien dans tes pantalons », à qui l'on fait voir des armes, fusils, mitrailleuses, une pièce de marine sur la pelouse, ou, la nuit, dans son lit, un 75 au-dessus de sa bouche, M. P... est « forcé à des choses que je ne ferais pas... dire mon acte de contrition... aller me confesser en chemise... on m'immobilise le bras droit... on me fait faire des gestes de fou... aller aux W.-C. quatre fois de suite... tourner sur moi-même... Je suis obligé de me soumettre tellement on me travaille. Si je résiste, je suis comme si j'allais mourir... je me sens m'en aller ».

M^{me} Q... à l'extrême début d'une longue psychose, est contrainte de casser des carreaux, de monter sur le toit; d'aller chez X... lui dire « faites-moi une croix avec mon foulard », et chez Y... « ôtez votre casquette et mettez-vous sous l'électricité ».

Les malades s'affligent de l'absurdité des actes auxquels ils se sentent contraints; et, parfois, des manifestations plus nettement « neurologiques » achèvent de montrer, dans les excentricités du patient, des éléments et des causes plutôt que des effets d'un délire, des phénomènes d'automatisme psychique, sous-cortical même, soutient-on parfois.

M. R... est très *agité* et ne peut se soustraire à de nombreux actes ou arrêts d'actes. « Il me force à aller, venir... Il me fait parler... Il m'empêche de me lever... Il m'oblige à me lever... Il m'oblige à mettre le bras derrière moi... ». Et M. R..., disant cela peu après un accès de confusion mentale fébrile, s'est peu à peu, mois après mois, figé, a pris un facies Parkinsonien, a présenté les phénomènes cinétiques ordinaires du Parkinsonisme, des mouvements et raideurs absolument indépendants de tout délire, un nystagmus rotatoire, par exemple, combiné à de rapides oscillations des paupières. — Mais, au début, il en était

22. Cf. p. 408-409.

sûr, ses mouvements anormaux — tel le rire automatique, si familier à ces malades — représentaient l'obéissance passive à des ordres et à des ordres verbaux, exactement comme dans le cas de M. M... Nouvel indice et de l'inter-indépendance psychologique des diverses manifestations sensorielles et motrices du mal, et de l'organisation que leur imposera celui-ci, si elles ne se l'imposent pas elles-mêmes.

Giraud disait du carnaval psychique provoqué par le haschisch : « partons pour une expédition sous-encéphalique... faisons de la cocalanite ». Il ignorait que les psychiatres proposeraient les délires hallucinatoires, et leur systématisation même, à la neurologie, en se fondant précisément sur la multiplicité et l'incohérence de leurs éléments psychiques. Pour une pareille théorie, il est important de pouvoir dire, quand un délirant se plaint de ses contraintes motrices : « ces mouvements et ces arrêts sont causes et non effets du délire, ils sont directement provoqués par des lésions nerveuses et il faut chercher des symptômes classiques de ces lésions. Nous verrons des malades que leur comportement, leurs attitudes, désigneront comme des hallucinés de l'ouïe, déclarer pourtant ne pas entendre de voix et dire : je ne sais pas pourquoi j'ai l'air d'écouter, je n'entends rien, ma tête se tourne toute seule, c'est machinal.

La masse de phénomènes où domine l'hallucination verbale va se compliquer encore. On dirige, avons-nous vu, les mouvements du malade ; on dirige aussi sa pensée. Et on trouve aisément des sujets pour bien distinguer ici deux mystères : on leur parle, et on leur inspire des pensées.

M^{me} S..., cinquante ans, entend dire : « On va assister au déshabillé de Suzon », ou « regarde bien ton buffet Henri II » ; et elle m'explique : « Ils m'envoient des idées tout le contraire de mes idées... Ils ont commencé comme ça, sans me parler... ils m'ont poussée à la bouteille... J'étais en train de travailler... il n'y avait pas à résister... Quand je suis attentionnée à faire une lettre, ma pensée ne se suit pas ; ils m'en mettent une entre deux... En ce moment, ils attirent ma pensée sur Mademoiselle. Ils me font penser : elle a de beaux cheveux, de beaux yeux. On sent bien si ça vient de soi ou d'un autre... Ils me font des suscitations de nerfs. Ils me donnent des idées de querelles ».

M. P...²³ est beaucoup plus savant, et distingue bien, lui aussi, des voix qu'il entend les pensées qu'on lui impose : « Des idées qui ne sont pas de mon domaine... Ils commencent par m'assommer... Je ne peux plus me défendre par la mentalité... Alors j'ai toutes les idées d'une personne qui serait prête à des convulsions... On centre le courant sur la tête d'un autre, et j'ai toutes ses idées au lieu des miennes... Au moment où j'ai mes pensées personnelles, mon cerveau est arrêté, et un courant entraîne ma pensée ailleurs... des obsessions, des blagues, sur des épisodes que je suis seul à connaître ».

On ne se contente pas d'imposer au malade des voix, et, à leur suite, des mouvements de son corps et de sa pensée. Il n'est plus seulement récepteur, exécutant ou copiste de la parole, de la pensée et de la volonté d'autrui. Ses inspireurs vont maintenant surprendre, capter et raconter sa parole intérieure, sa pensée, et ses actes les plus secrets. Ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il lit mentalement, ce qu'il écrit, ce qu'il pense, est connu d'eux, soit qu'il s'en aperçoive aux effets, soit, plus souvent, qu'il les entende énoncer ses actes, lire son journal ou ses lettres, dire enfin ce qu'il dit ou pense, après lui, avec lui ou avant lui.

Nous avons vu M. I...²⁴ affirmer qu'ils connaissent toutes ses pensées. Ils les entendent mais sans qu'elles perdent pour lui leurs caractères de pensées spontanées normales. Il conclut des événements que ses pensées peuvent être, pour autrui, l'objet d'une perception auditive, grâce à un mécanisme transformateur qui lui est inaccessible.

M^{me} S...²⁵ a d'abord senti qu'on agissait du dehors sur ses idées et ses actes; puis Ils ont parlé, l'ont insultée, menacée, lui ont annoncé des malheurs, lui ont donné des ordres. Elle a enfin constaté qu'ils savaient tout ce qu'elle faisait, disait et pensait. « Il détaillait tout ce que j'avais dans mon panier... Il répétait toujours que je lisais... les enseignes... les noms des rues... le journal lu des yeux... Ils répètent ce que j'écris... Je dis mentalement le Pater, ils le disent en même temps à plusieurs... Quand je prononce dans la gorge, ou à voix basse, ils entendent, ils répètent, ou ils répondent... Ils commandent mes provisions avant moi... une petite voix, près de la tempe... le marchand l'entendait, il connaissait ma commande... ».

« Comment se fait-il, s'indigne un sujet que j'entende ma pensée répétée à vingt mètres, la bouche fermée? Ils m'obligent à avoir la pensée d'insulter; je ne dis rien, je serre les lèvres, et la personne répond ».

Ce que je pense, ce que je dis mentalement moi-même, je l'entends dire à haute voix par un autre. Ce que je fais, ce que j'ai conscience de faire, l'acte sur lequel je modèle mon discours mental, je me l'entends raconter par un autre. Je pense, paisiblement, et, brusquement, un adversaire insoupçonné me pique, soit qu'il insère dans ma pensée une idée étrangère et odieuse, soit qu'il inflige à mon ouïe ses scandaleux propos.

J'ai la quadruple conscience et le quadruple supplice de ma pensée intime publique, de mon discours intérieur capté, de pensées inconnues, étrangères et ennemies, pénétrant de toutes parts dans ma pensée, et de mon ouïe fracturée par des sonorités verbales. Et ces simultanités, pour peu que je reste capable de comparer et de critiquer, ces énumérations et ces distinctions, me donnent le droit absolu de prétendre à l'esthésicité de mes voix.

Je suis soumis à la fois à toutes sortes de phénomènes incohérents : paroles ridicules et incompréhensibles, apparition d'objets hétéroclites ou de lueurs sans signification, contrainte de me livrer à des excentricités, obligation plus ou moins torturante de faire des gestes qui ont l'absurde fatalité de convulsions.

Ces derniers désordres, le malade les joint au « terrible » sentiment de la matérialité des voix. Témoins de sa passivité, ils lui paraissent des témoins décisifs, quand il délire, en faveur de voix extérieures réelles, quand il ne délire pas, en faveur de perceptions sans objet aussi étrangères que possible aux produits spirituels de la pensée, aussi voisines que possible de la perception de choses, analogues ou identiques à « l'image virtuelle », aux métesthésies, à tous les phénomènes sensoriels où l'esprit crée des qualités sensibles, autant dire de la matière.

L'apparition d'un nouvel associé de l'hallucination, l'impulsion verbale, bientôt son concurrent, va singulièrement compromettre tout cela.

XIII

L'IMPULSION MOTRICE VERBALE

L'hallucination psycho-motrice. — Le monologue. — Le comportement hallucinatoire sans hallucinations.

On leur parle, on connaît, énonce ou répète leurs pensées, leurs paroles ou leurs actes, on les fait penser, on les fait agir. Il n'est pas étonnant qu'on les fasse également parler, et ils retrouvent, ici comme là, comme partout, contrainte, automatisme et absurdité.

M. T..., trente ans, cultivateur, qui a souvent devant nous les attitudes et les propos classiques de l'halluciné auditif, nous explique : « Ils me font parler... je sens ma gorge qui se développe... en ce moment ils me poussent pour me faire parler comme une mécanique ».

M. P...¹, que nous avons entendu se plaindre de ses voix et de tout ce qu'on lui fait faire, découvre également qu'on le fait parler : « On m'a fait dire que mon beau-frère a tué un curé... On m'a fait parler sur les maladies vénériennes, sur les avortements... On me remue la langue dans la bouche... Elle marche malgré moi ».

Parlant malgré lui, et disant des choses qu'il n'a pas voulues, pas prévues, pas pensées, le malade saute un pas de plus : *ce n'est pas lui qui parle*. Entendons-nous. C'est bien son corps, son appareil phonatoire qui émet les sons; mais ce n'est plus lui, ce n'est plus son moi qui l'actionne; et ses propres paroles, quand il constate qu'il parle et

1. Cf. p. 413. — Cf., Sur le diagnostic des hallucinations auditives verbales. Soc. Méd. Psych., février 1920; Délire d'hallucinations, Encéphale, juin 1920; Exagérations des hallucinés, Ann. Méd. Psych., juillet 1920; Voix et hallucinations, Encéphale, novembre et décembre 1920; Mimique hallucinatoire et diagnostic des hallucinations auditives verbales, Ann. Méd. Psych., janvier 1920.

s'entend parler, lui sont aussi étrangères que les voix de ses lointains persécuteurs, quand elles lui parviennent à travers l'espace. Son oreille reçoit, son larynx émet, et, dans les deux cas, volonté, pensée, parole, sont d'autrui.

Le malade ne dit plus qu'il subit des impulsions verbales ; il accuse ses ennemis de parler par sa voix, d'emprunter son appareil phonatoire, de substituer en lui leur voix à la sienne, d'être enfin en lui et de parler en lui.

Bien entendu, les malades ne s'attardent pas à expliquer la présence d'un être humain et adulte dans leur gorge : et la physique de tous les temps a été chargée de rendre compte d'un fait qu'ils jugent sans doute remarquable, mais qu'ils se déclarent d'abord contraints d'admettre ; et la malade de Seglas, consciente et certaine de la présence d'un prêtre sous sa langue, recourait à des témoins, non pour s'en assurer — elle n'avait pas besoin de leurs confirmations, mais pour disposer de preuves officielles. Ici, la certitude immédiate règne et les démonstrations sont destinées à convaincre ceux qui voient le fait du dehors.

L'appareil phonatoire est vaste, et ce n'est pas toujours dans la bouche ou la gorge que s'installe la voix ennemie ou l'ennemi. Quand M^{me} S... écrit, c'est dans son nez que les voix répètent. Avec d'assez nombreux malades, c'est dans la poitrine. Beaucoup plus souvent, c'est dans l'épigastre ou le ventre.

M^{me} U... exige une surveillance continue : ils sont quatre dans son ventre, ils y disent et font des abominations, ils font d'elle un objet d'horreur, et il n'y a qu'un remède : ouvrir et les arracher. Et comme les interventions thérapeutiques — c'est-à-dire les opérations simulées — n'ont rien donné, M^{me} U... veut opérer elle-même, frappe son ventre à coups redoublés et retentissants pour les assommer, s'est fait d'assez belles entailles avec des éclats de verre, et a tout au moins obtenu un magnifique météorisme. Chacun, dans le service, prend sa volonté très au sérieux : malgré la stéréotypie de son délire M^{me} U... se tuera, pour tuer ses possesseurs.

Les « voix » épigastriques et abdominales sont toujours étudiées à propos des malades dont les persécuteurs captent la voix, soit qu'ils manœuvrent plus ou moins artificiellement leur appareil phonatoire, soit qu'ils s'y installent.

L'abdomen, et surtout l'épigastre, ne serait ici qu'annexe ou partie de l'appareil phonatoire, et ces malades devraient toujours émettre, plus ou moins, les propos attribués au diable qui les possède et parle en eux. Il faut avouer que ce n'est pas toujours le cas. M^{me} U... qui parle beaucoup, mais pour injurier ses parasites épigastriques, n'a jamais été surprise émettant leurs abominations, et, même convaincus que le sujet profère les paroles attribuées par lui à une voix étrangère, les auteurs sont au moins tenus de noter : « le malade dit entendre dans l'estomac et prétend ne rien ressentir dans la langue ni les lèvres »².

M. P...³, que nous avons vu halluciné auditif, agi par ses voix et contraint par elles de parler, a aussi une voix épigastrique : « Des fois c'est dans l'estomac que ça me prend... On me bourre une diction sur l'estomac... c'est là que je les entends... ». Nous faisons une expérience, et le malade demande l'heure aux voix. Il reçoit la réponse, par l'estomac « en ébullition », et il nous la transmet. Elle ne lui est parvenue ni par les yeux, ni par les oreilles, ni par la bouche ; sa bouche n'a pas bougé, et personne, dans le service, n'a pu constater que son appareil phonatoire collaborât avec la voix épigastrique.

Ainsi, toujours étudiées à propos des sujets contraints de parler, ou dont une pensée, une parole, une voix étrangère possède, occupe et actionne les organes vocaux, les voix épigastriques formeraient deux groupes : voix épigastriques et abdominales telles que le sujet émet effectivement les propos du parasite ; voix épigastriques et abdominales qui parlent dans le sujet sans que son appareil phonatoire entre en activité.

Le premier groupe est numériquement important. Le deuxième est peu nombreux et discuté, mais ne peut être purement et simplement nié. Bien mieux, la dichotomie faite à propos des voix abdominales peut être tentée à propos des voix parasites de la gorge ou de la bouche. Quand le prêtre installé sous la langue de la malade de Seglas parlait, la langue de la malade proférait malgré elle les propos du damné ; mais on peut parfaitement concevoir des hallucinations motrices, linguales et gutturales, avec immobilité de la langue, du pharynx ou du larynx. Très souvent,

2. Séglas et Bezançon. A. M. P., 1889, 24. — 3. Cf. p. 413, 415, 417.

semble-t-il, le sujet qui parle en rêve n'a rien dit. Pourquoi nos hallucinés ne pourraient-ils pas en faire autant à l'état de veille ? Et pourquoi l'hallucination motrice exigerait-elle une impulsion motrice efficace, qui la détruirait en lui donnant un objet ?

Concevable, *l'hallucination motrice*, verbale, buccale, pharyngée, laryngée ou épigastrique, avec repos et silence de tous les organes vocaux est, si elle existe, rare ; règle générale, les sujets qui logent un persécuteur dans leur gorge ou leur abdomen disent eux-mêmes ce qu'ils se plaignent de sentir et entendre dire en eux par un autre. L'hallucination psycho-motrice de Baillarger et de Seglas est presque toujours un monologue ; ce n'est pas une hallucination, c'est une perception qui a un objet et très exactement son objet, ce n'est pas même une illusion.

Rare ou inexistante, l'hallucination motrice verbale ne ruine pas avec elle *l'image verbale motrice*. Quiescente lingua et silente gutturo canto quantum volo, disait saint Augustin. Stricker⁴ a démesurément amplifié le rôle des représentations motrices, et, à s'inspirer de lui, on serait tenté de réduire toute l'hallucination auditive, tous les rêves auditifs⁵ à des impulsions verbales, à des images motrices méconnues, captées par des perceptions auditives indifférentes dont elles font la forme, la personnalité, et dont elles empruntent la sonorité, la matière. Mais Stricker tend à confondre représentation de mouvement et impulsion motrice efficace, sa « *Bewegung's Vorstellung* » est un « *Muskel-Gefühle* » périphérique, exige un « *Mitwerken* » des nerfs moteurs ; sa « *Wortvorstellung* » est la conscience d'impulsions motrices ; pour lui, les représentations motrices, verbales et autres, exigent non seulement une impulsion motrice centrale mais des sensations musculaires d'origine périphérique, l'émission au moins ébauchée du mot imaginé.

Sans suivre Stricker jusqu'au bout, au moins peut-on soutenir que le langage oral ou intérieur n'exige pas

4. St. ü. d. Bew. Vorst. 1882 ; St. ü. d. Sprachvorst, 1880. — 5. Critique d'un rêve « auditif » de sourd (sourd depuis 30 ans) étudié par Delbœuf, in R. P. 1879.

d'images auditives, que les images verbales conscientes sont volontiers motrices, et que l'image motrice d'un mot n'exige à aucun degré l'émission de ce mot. La conversation courante se déroule sans qu'on ait conscience d'images auditives, et il en est de même de la lecture; des Allemands nous disent qu'ils n'ont pas d'images visuelles de l'imprimé gothique; les dactylos n'ont pas d'images visuelles du clavier de leur machine.

Dans la recherche et la découverte d'un mot, de nombreux sujets affirment qu'ils n'ont pas conscience d'images auditives.

Est-ce de leur défaut que souffre l'aphasique moteur? Il ne faut guère compter sur les explications mal intellectualisées des aphasiques guéris; mais l'observateur peut-il dire qu'il les a rééduqués en réveillant des images auditives? Il semble d'abord que oui: on a souvent avantage à négliger de leur montrer l'articulation des mots pour se borner à les leur faire entendre. Mais il faut alors recourir à des séries familières 1, 2, 3, 4, 5, 6, a, e, i, o, u, les jours, les mois, 1! 2! accompagnés de mouvements de marche; mais « en, on, enfant » seront donnés par « allons enfants de la Patrie »; les émotions montrent leur vertu curative: « dites, Attention » n'aboutit pas, tandis que le malade, si les circonstances l'exigent, s'écrie: « Attention! »; on connaît enfin le rôle rééducateur du chant, des formules consacrées, de la récitation, etc. Il y a bien peu d'images et beaucoup d'automatisme dans tout cela.

Si parole et écriture nécessitent des images auditives ou visuelles, tout sujet inapte à les évoquer sera incapable de parler et d'écrire. Or l'aphasique sensoriel serait précisément un inapte, l'inapte par excellence à l'évocation et à l'utilisation des images verbales. S'il en est ainsi, et si parole ou écriture les exigent, on ne comprend plus pourquoi surdité verbale et cécité verbale sont si souvent compatibles avec une « parole répétée », une lecture à haute voix, une écriture spontanée et une copie correctes.

Si enfin la parole naît de l'évocation d'images auditives et la compréhension de la possibilité d'évoquer à propos ces images, pourquoi l'aphasique moteur, qui comprend la

parole orale, ne peut-il la répéter ? Ce ne peut être par effacement immédiat du souvenir du mot entendu : il comprend des phrases, il exécute des ordres compliqués.

Le recours aux images auditives et visuelles n'est donc un fait observé et une explication suffisante ni dans le langage normal, ni dans ses accidents, ni dans l'aphasie motrice, ni dans sa guérison, ni enfin, ajouterai-je, dans l'aphasie sensorielle.

Quant aux images motrices, évitons d'abord une confusion. On dit : « nous ignorons d'ordinaire nos mouvements d'articulation ; il ne peut donc pas y avoir d'images verbales motrices ». Ce que nous ignorons, ce sont les sensations visuelles des mouvements de nos organes vocaux, mais nous en avons des sensations motrices et tactiles directes très nettes, sensations labiales, linguales ou gutturales et non visuelles ou manuelles ; un aveugle-né privé aussi, et de naissance, de ses deux mains, a ces sensations comme nous. Ces sensations ont des images. La plupart des sujets, bouche au repos, se représentent à merveille l'articulation des mots. Et il ne faut pas dire qu'il s'agit de sensations ébauchées : quand, la bouche ouverte, on se représente l'émission d'une labiale, on ne se donne pas de sensations ébauchées, mais tout au plus préparées, anticipées. D'ailleurs, l'inhibition soigneuse ou la contracture fixe, diffuse et énergique de l'appareil phonatoire permettent encore l'imagination très vive des mouvements d'articulation verbale. On évoque fort bien l'émission des mots, tout en effectuant des mouvements d'inspiration. Or prononcer un mot en inspiration est un travail difficile et, surtout, habituellement inconnu des sujets.

On peut se représenter n'importe quelle émission verbale, aussi compliquée qu'on voudra, en répétant indéfiniment un ou deux phonèmes. On peut même réussir, enfin, à s'imaginer articulant « le chêne un jour dit au roseau » tout en disant en fait « il était un petit navire », et sans loger l'image motrice de la fable dans les silences de la chanson. Il y a donc des images motrices distinctes de leurs mouvements phonatoires, effectifs ou naissants ⁶.

6. Cf. Piéron, *Le cerveau et la pensée*; Quercy, *Congrès de Psychiatrie de Bruxelles*, 1924, discussion du rapport de Froment sur l'aphasie.

Que l'existence des images motrices la favorise ou non, l'hallucination motrice verbale s'efface à peu près complètement devant l'impulsion motrice plus ou moins efficace, *le monologue*, et quand un malade croit loger un ennemi dans sa gorge, un ennemi dont la fonction est de parler, règle générale, le malade prend la peine de dire ce qu'il attribue à l'autre.

Mais le parasite parleur n'occupe pas seulement l'appareil phonatoire du sujet ou ses lointaines annexes. Il s'installe *n'importe où*. Dans le cerveau par exemple :

« Ce n'est pas moi qui ait dit cela », déclare M^{me} V... (quarante ans), « c'est l'abbé G... Il a agglutiné sa cervelle à la mienne pour dire des horreurs et faire croire que c'est moi. Des fois, il l'agglutine si bien que je crois par moments que c'est moi qui parle ou moi qui suis en colère ».

Le prêtre logé sous la langue n'était pas le seul à « emboucaner » la malade de Séglas. Ils étaient cinq : un sous la langue, un dans la gorge, un dans le ventre, un dans le dos, un dans la tête, et, maintenant tous dans les yeux. Ils parlent par ses yeux ⁷.

Mais, chez la malade de Séglas comme chez M^{me} V..., elles sont les premières à le reconnaître, les parasites ne parlent qu'autant que la langue du patient est actionnée.

En agglutinant leur cervelle à la mienne, dit M^{me} V..., ils me font parler. Le prêtre dorsal est le souffleur de la malade de Séglas, mais elle ne le comprend que si le prêtre de la langue la remue, « il répète ce que dit l'autre et me fait comprendre ». « Par une opération de physique assez facile à concevoir, et dont l'optique fournit des modèles, m'explique un sujet, leur personne, ou, plutôt, une sorte de reflet de leur personne s'établit dans mon cerveau, s'y matérialise et y devient le corps de la personne extérieure elle-même, et parle... par ma bouche ».

Assez souvent, le malade a plusieurs interlocuteurs, les uns intérieurs, les autres extérieurs; et il arrive que tout le monde parle à la fois : celui du dehors, celui de l'épigastre et, naturellement, la langue du sujet. Fort heureusement, le plus souvent, ces trois voix disent la même chose,

7. Séglas, *l. c.*

et c'est le même mot qui est prononcé par une voix du dehors, par le parasite abdominal, et par le sujet lui-même. Créateur de voix et de paroles auxquelles il n'impose qu'une règle : lui être étrangères, il ne s'arrête plus, et une fois posé le fait central : — l'appareil phonatoire du sujet émet les propos des voix —, celles-ci, intérieures ou extérieures, pourront être extrêmement variées, et intéresser de tout autres appareils que celui de la parole, l'abdomen ou le cerveau. Voici deux exemples de cette liberté.

M^{me} W..., quarante-huit ans, présente un délire hallucinatoire de persécution subaigu. Deux agents la tourmentent, l'un à l'oreille droite, l'autre à l'oreille gauche, pour la faire parler. Ils lui disent d'ailleurs tous les deux et ensemble, les mêmes choses : « *Parle donc!* » ... « *Y es-tu allée?* » ... « *Au commissariat du 3* » ... « *On te fera chanter* » ... « *Tu la chanteras... La Sarapa* ». — Ces paroles d'agents ne sont pas seulement dans ses oreilles. Elles sont dans sa bouche. « Ils me ramènent les paroles dans la bouche »... Deux parlent, à droite et à gauche, et le troisième me ramène les paroles dans la bouche... Les deux téléphonent et je suis obligée de serrer les dents pour ne pas parler... Je crache de pleins mouchoirs de salive. — Ce qui lui parvient par l'oreille est très laconique. « Ils disent : *parle donc*; jamais plus long que ça. Des réponses incitent même à réduire l'élément auditif à quelques acouphènes élémentaires : « Les oreilles me sifflent; alors je comprends qu'ils cherchent ma parole »; « ça moussonne; alors ça donne à comprendre : *parle donc*, ou, *tu as de l'argent* » ... « Je n'entends pas comme quand vous parlez... Je sens un bruit et je comprends ».

Mais l'oreille de M^{me} W... est loin d'être le seul terrain d'attaque des voix. On lui lance des paroles « par en bas ». Elle ressent une douleur, et, aussitôt, un mot surgit dans sa bouche, qu'elle doit vite fermer pour ne pas dire ce qu'ils veulent lui faire dire.

Sa bouche n'est pas seulement émettrice, elle est réceptrice, et les paroles y pénètrent, sous forme de poudre, ou de poison, que les agents lui lancent dès qu'elle commet l'imprudence d'entr'ouvrir les lèvres et de desserrer les dents. Questionnée sur cette étrangeté : un poison parlant, elle précise qu'elle n'entend pas et ne prononce pas les paroles ainsi introduites en elle; elle les sent dans sa bouche, et on arrive assez aisément à lui faire dire qu'elles rappellent les lettres figurées par... certaines pâtes alimentaires. Mais ce n'est là qu'une explication très secondaire, et une façon de parler.

Elle reçoit enfin des paroles par toute sa surface cutanée, grâce à l'électricité. Les courants, lui fait-on dire, dessinent

sur elle et en elle des lettres et des mots qu'elle comprend, qu'elle sent.

Rapidement, les oreilles cessent de jouer un rôle très actif. Elle y éprouve « des bourdonnements et des coups de téléphone » mais sans contenu verbal auditif. Ils contiennent bien des mots, mais c'est elle qui les prononce ou les pense, lorsque sont prises « sa bouche et sa respiration ». Assez vite enfin, l'électricité devient la force unique grâce à laquelle la police agit sur elle, sur sa bouche en particulier, pour lui faire parvenir, et, s'il se peut, émettre, les paroles détestées. — Il ne semble pas que ses ennemis se préparent à s'installer en elle, ou à y introduire quelque machine, pour la faire parler ou parler eux-mêmes dans son propre corps

J'ai récemment retrouvé une malade étiquetée « Manie Chronique ». Très agitée, elle crie, danse, chante et déchire jour et nuit. Son langage n'est plus, selon l'expression familière, qu'une salade de mots ; et il est devenu impossible de retrouver, sous ses gestes et ses mots, de quoi communiquer utilement avec elle. J'avais eu l'occasion de l'observer cinq ans auparavant, et la situation était bien différente. M^{me} Q...⁸, alors âgée de quarante-cinq ans, était déjà un peu agitée et fort bavarde, mais parfaitement en état de raconter son histoire. Deux jours avant l'internement, à la suite de soucis, elle constate qu'on la regarde drôlement. Elle entend, la nuit, des hommes cachés dans son grenier ; ils l'interrogent, la menacent, lui donnent des ordres. Elle se lève, cherche, et ne trouve rien. Le lendemain, les ordres continuent, elle ne peut s'empêcher d'obéir : aller dire à X... « ôtez votre casquette et mettez-vous sous l'électricité », et à Y..., « faites-moi une croix avec mon foulard ». Le soir, de plus en plus électrisée, elle s'agite assez pour que ses voisins soient obligés de l'attacher. « Je recevais continuellement des ordres, et j'obéissais : casser ma vaisselle, casser mes carreaux, monter sur le toit... On me disait : on va te jeter à l'eau... On te brûlera ». — Il fut d'abord question de confusion mentale, diagnostic erroné, car la malade, comme beaucoup de délirants aigus, était fort bien orientée, et capable de donner, sur le passé, les jours précédents et le présent, une multitude de détails : « La nuit, quand M. X... est entré pour me faire attacher, je venais d'allumer une petite lampe bleue avec deux bateaux, un souvenir de l'abbé A... », etc. M^{me} Q... pouvait donner les dernières précisions sur cette fameuse nuit et sur son transport à l'asile, « avec la sœur qui disait son chapelet ».

Agitée, bruyante et onirique, elle continua, les premiers jours, à recevoir des ordres et des menaces : « On va te brûler...

Écris-moi ! Je ne peux pas, je suis attachée ». Elle eut la surprise de reconnaître, la nuit sur le verre de l'ampoule électrique, les portraits successifs de son frère et de « l'amiral Bruce ».

Mais si M^{me} Q... avait peut-être des hallucinations visuelles, son incessante conversation avec des invisibles ne contenait ni hallucinations auditives, ni hallucinations psycho-motrices. — Dès les premiers mots, en m'expliquant que des hommes, cachés dans son grenier, l'avaient interrogée, elle eut ce détail : « Ils me parlaient avec un appareil... par la respiration... quelque chose qui aboutissait à ma bouche... je ne peux pas dire comment leurs questions m'arrivaient ».

A l'asile, ce mystère persista et se précisa sans s'éclaircir. L'individu qui disait, « écrivez-moi », le disait par elle. « Si vous aviez été là vous m'auriez entendue... Il devait être sous le plancher... C'était moi qui parlais... Je le ressentais en moi-même ».

En écoutant à la porte de la chambre de M^{me} Q..., on pouvait l'entendre, en grande conversation avec des invisibles, faisant sur deux tons demandes et réponses. En entrant, on la trouvait marchant précautionneusement sur deux lames du parquet, à petits pas, ou immobile, les pieds un peu écartés, les mains appuyées sur le bois de son lit ou sur le mur, et toujours s'adressant au plancher. — On entendait, par exemple : « Ce Monsieur va s'occuper de vous, Madame... ; Madame, asseyez-vous en face de Monsieur... Mettez votre pied à côté... Expliquez-vous à Monsieur, Madame... ». Et si on questionnait : qui dit tout cela ? on avait invariablement : « Moi, Monsieur, c'est moi. Ils me causent d'en bas ». — Vous les entendez donc ? « Mais non... Quelquefois j'entends des bourdonnements ; mais pas aujourd'hui... Je les sens me parler ».

« Dites que vous voulez vous en aller aujourd'hui, M^{me} Q... C'est une pression sur le plancher qui me force à parler. Je reconnais bien leur voix ».

« Je n'ai jamais entendu leur voix ». Et, M^{me} Q... nous l'apprend également, elle n'a jamais rien senti d'anormal dans l'estomac ou dans la gorge ; et ses hallucinations, qui n'ont rien d'auditif, n'ont rien de moteur. Ce sont sans doute eux qui parlent, et elle les nomme et les distingue ; mais ils parlent par elle, sans être en elle, et sans agir sur son appareil phonatoire ou auditif.

Par quelle voie reçoit-elle donc leurs paroles ? Elle le sait et n'a pas paru avoir à le chercher. Par le plancher et par les pieds, ou par le mur et par les mains. « Je mets la main ici... et je comprends... C'est dans ma main ». « Mais, Madame..., moi qui vous interroge, j'ai beau faire comme vous, je ne comprends rien ». « C'est que vous êtes du métier. Tandis que moi, je suis troublée » ... « Ils m'ont toujours parlé comme ça...

toujours imperceptible ; mais je comprends très bien... Quelquefois un bourdonnement à l'oreille droite... Le premier jour, je ne me rendais pas compte. Je pensais à un tuyau dans ma bouche, mais je sais que c'est par le plancher, depuis la deuxième nuit, depuis que je me demandais comment je pouvais voir le général Bruce dans le verre de lampe ».

« Ils me parlent, c'est-à-dire, je les comprends, et je le dis ».

« Dites au revoir à Monsieur de la part de M. Z... Je vous dis au revoir de la part de M. Z... ».

« Et de la part de M. H... et de la part de M. H... ».

Faute de place, j'ai dû réduire les citations à quelques phrases, tirées, à force de questions, d'un monologue intarissable où s'enchevêtraient les propos entièrement personnels de M^{me} Q..., et ceux qu'elle extrayait du mur et du plancher où les envoyaient MM. X..., Y..., Z...

Je ne sais comment ce délire est devenu bavardage inintelligible ; mais rien n'a jamais suggéré l'hypothèse de voix entendues, de voix gutturales ou épigastriques, de vol ou écho de la pensée ou de la parole, etc. Tant que la malade a pu se faire comprendre, elle a reçu par les pieds et les mains des paroles, et s'est toujours exprimée en deux fois : une première fois pour émettre les paroles de ses interlocuteurs telles qu'elle les recevait par les extrémités, et une deuxième fois pour les transmettre à autrui ou y répondre.

Plus que jamais, dans ces cas, l'hallucination motrice et l'hallucination auditive s'effacent de la conscience du malade devant l'activité de sa propre voix. Il parle, il sait qu'il parle, et tout le délire ne sert qu'à expliquer sa parole.

Nous avons admis qu'il y a par contre des cas peu nombreux, où les voix parasitaires, étroitement annexées à un appareil du sujet autre que l'oreille, à l'estomac par exemple, à la gorge, à la langue, parlent et constituent des hallucinations motrices, sans que l'appareil phonatoire du sujet sorte de son repos.

Il existe enfin des malades qui parlent et monologuent visiblement, mais tentent de le nier. Des psychasténiques se prétendent paralysés, aveugles, sourds, endormis, morts, au moment même où ils font usage de leur veille, de leurs sens et de leur agilité. Des aliénés pourront également affirmer leur mutisme en parlant, ou, à pleine voix, leur mutité.

Le refus de la paternité des impulsions verbales conduit alors l'halluciné bien au delà de tous les buts déjà atteints, telle l'attribution à quelque étranger installé en lui des mots qui sortent de son larynx. Il va nier ses mouvements, et faire de ses propres paroles la réception même de voix extérieures, des hallucinations auditives. Il écoute, il nous transmet délibérément les mots des « voix », il leur répond, et nous découvrons que les questions, menaces, insultes, compliments, ordres des voix, c'est le malade qui les a dits.

Il n'en convient pas. Il ne parle pas. On ne parle pas en lui. Il écoute, entend, reçoit des paroles, et c'est tout. Au moment même où nous le voyons proférer menaces, insultes, questions et ordres, il nie être émetteur, même passif; il reçoit. Nous prétendons qu'il parle; il écoute.

Ces malades, hallucinés de l'ouïe lorsqu'ils nous racontent leurs « voix », et monologues lorsque nous les observons dans l'exercice de leur maladie, ces acouphones sont très nombreux, et tous les infirmiers savent que maint halluciné de l'ouïe, quand il écoute ses « voix » avec la plus vive attention, dit parfois tout haut, et sans avoir l'air de s'en douter, ce qu'il prétend entendre.

Ces malades vont plus ou moins loin dans la voie des aveux, généralement très loin; et ceux qui nient irrédutiblement leur activité phonatoire au profit de leurs hallucinations auditives sont exceptionnels.

Au début, tous, pendant qu'ils émettent visiblement les propos de la voix étrangère, externe ou interne, ont en commun une forme de négation de leur activité motrice : ils ont l'attitude d'hallucinés de l'ouïe, ils écoutent. *Les Monologues ont le comportement mimique d'hallucinés de l'ouïe*; mais, en écoutant, ils parlent, et leurs propos sont précisément ceux des voix, non les réponses de l'apparent halluciné. Or celui-ci, très souvent, avec une déconcertante facilité, va abandonner la thèse de la perception auditive, renoncer à *ses voix*, les nier même, pour reconnaître que *sa voix*, possédée, contrainte ou libre, est bien l'être physique de la voix étrangère.

M^{me} Q... recevait ses impulsions verbales par les mains et les pieds. Voici maintenant des malades dont l'attitude

auditive est très nette, et qui s'empressent pourtant d'opposer leur comportement verbal à leur mimique hallucinatoire; ils la méprisent, elle ne signifie rien, ils savent qu'ils parlent; et les paroles étrangères, émises ou transmises par eux, leur parviennent ils ne savent comment.

M^{me} V...⁹, femme de quarante ans, vit, depuis des années, dans un énorme délire de persécution et de grandeur. Elle est poursuivie par un certain nombre de personnes, qu'elle nomme, et défendue par la police (!). Toutes les nuits, on la torture, on la viole, on la guillotine et on lui remet n'importe quelle tête. Sa mère n'est pas sa mère, elle est sa propre fille, elle est Eve, mère de Dieu, et elle s'est incarnée en une foule de grands personnages féminins. Ses explications sont péremptoires et bourrées de néologismes.

Elle raconte les plus belles hallucinations auditives nocturnes, mais que se passe-t-il le jour, et devant l'observateur? A chaque instant, la conversation est interrompue; la malade tourne la tête, elle écoute, sa voix change, elle prononce quelques paroles, le plus souvent inintelligibles, et revient à la question. Vient-elle d'avoir une hallucination auditive? On serait d'autant plus disposé à le croire, qu'aux premiers mots sur ce qui vient de se passer, elle ne manque guère de répondre : « C'est M^{me} M... qui parle ». Ce n'est pas moi qui ait dit ça, c'est l'abbé G... », etc.

Mais si j'essaie de lui faire dire expressément qu'elle a entendu une voix étrangère lui parler, elle proteste, et m'apprend, et me répète, que ses persécuteurs agglutinent leurs cervelles à la sienne et parlent par sa bouche. « Quand je leur pose une question, je n'ai qu'à écouter, et ils répondent par ma voix... Je reconnais leur voix dans ma bouche » ... « Certes non, je ne sens rien, ils sont trop malins, mais je m'en aperçois bien » ... Mais pourquoi vous tournez-vous vers le mur et écoutez-vous comme s'ils étaient dans la cour? « Ah! je ne sais pas, c'est machinal » ... « Hier, j'ai battu Madame... (une autre malade) et on m'a camisolée; c'était l'abbé... qui m'avait agglutiné sa cervelle, et j'ai cru que c'était moi qui étais en colère tant sa cervelle était agglutinée... Et il parlait, il parlait; par ma bouche, pour faire croire que c'était moi ».

Le système délirant a pris ici une forme originale. On n'y trouve plus trace d'éléments hallucinatoires sensoriels; l'objet est toujours une parole réellement prononcée, un acte réellement accompli; l'agent matériel, la bouche qui prononce, le bras qui agit est bien son bras, sa bouche; mais le cerveau actif n'est pas son cerveau, c'est celui d'un

9. Cf. p. 423.

persécuteur qui s'agglutine au sien, et de façon si habile, si discrète, qu'elle ne s'aperçoit de la chose qu'à ses effets; elle a même parfois du mal à distinguer, dans une phrase, dans un mot, ce qui lui appartient de ce qui lui est imposé par un agglutiné : « ce n'est pas tout à fait moi qui ai dit ça ».

Mais ce système était d'abord caché sous l'aspect franchement et banalement hallucinatoire de la mimique, du comportement et des premiers propos.

Je n'ai pu me faire dire par M^{me} V... qu'elle entendait des voix. — Son cas montre donc nettement que *le comportement hallucinatoire n'implique pas l'état hallucinatoire*, et qu'il y a facilement dissociation entre le comportement verbal (je n'entends pas de voix) et le comportement mimique (l'attitude auditive).

Mais M^{me} V... est une chronique, une stéréotypée. Voici un « aigu », un malade « frais », qui semble manifestement subir des hallucinations auditives verbales, et qui nous dira n'en pas entendre, mais seulement céder à ses impulsions orales.

M. T...¹⁰, trente ans, cultivateur. Après quelques jours d'insomnie, de cauchemars, de préoccupations, apparition rapide de troubles polymorphes : excitation sexuelle, vagues idées ambitieuses, idées mystiques, terreurs subites, agitation, fugues brèves, etc. Pendant ses premiers jours d'asile, se conduit comme un de ces très nombreux malades dont il est facile de faire le certificat mais non le diagnostic. L'essentiel de ses troubles apparents pouvait se résumer sous les titres agitation, propos incohérents, idées délirantes très confuses, désorientation, insomnie, état général médiocre.

Il présentait en outre, et c'est ce qui nous intéresse le plus, l'apparence d'un halluciné, dans sa mimique et dans ses propos. C'est ainsi qu'il lui arrivait de lever brusquement les yeux au ciel et de rester ainsi pendant des minutes, attentif et monologuant... « ce que je fais, j'ai des ordres pour » ... « c'est au ciel qu'on me commande » ... « mes parents me disent de leur obéir » ... « ils vous le diront s'ils veulent, ils causent à leur fils » ... « oui, avec les oreilles, ils ont des oreilles et ils n'entendent point » ... « avec les oreilles du corps, évidemment » ... « tu as pleuré, qu'elle me dit » ... « la mère me dit,

10. Cf. p. 417.

t'occupe pas de ça, tu ne dois pas travailler » ... « mes parents me parlent avec un téléphone sous la cambuse », etc., etc.

Les hallucinations auditives ont ici une forme très compliquée. Une première complication est le monologue, puisque, nous le savons de reste, très souvent, l'halluciné banal, des hallucinés classiques, des hallucinés célèbres font les demandes et les réponses, et dans des conditions qui rendent l'existence de l'hallucination fort improbable. Ici, le monologue s'est toujours fait à voix très basse et il ne m'a pas été possible de l'analyser.

Deuxième difficulté : diverses déclarations, obscures mais suggestives du malade sur ses monologues.

Pourquoi parlez-vous tout seul ? « C'est comme une pierre qui remue » — ? — « un remous dans l'eau, une secousse, un cercle » — ? — « Je sens ma gorge qui se développe » ... « En ce moment, on me pousse pour me faire parler... comme une mécanique... dans l'oreille... toutes les articulations de la bouche... le front » ... « Quand je parle bas, je m'imagine qu'on m'écoute au bout d'un fil ».

Mais vous venez de me dire que vos parents vous parlent avec un téléphone sous la cambuse ! « Si j'ai dit ça, il faut le rayer ».

« Quand je parle, j'entends un bourdonnement comme s'il y avait quelqu'un qui suit mes paroles... j'ai un pressentiment... un espion... oui, un espion... j'ai toujours senti ça ; quelqu'un me tuyaute les oreilles, une bouffée d'air ».

« Quand je chante, je sens qu'on m'approuve ».

Voici enfin un troisième groupe de déclarations : il n'entend pas de voix. Cette affirmation est déjà dans ce qui précède, elle va se préciser.

« On me dit de dire que c'est Léontine ». Qui ça ? Une voix ? « Non, je n'ai pas entendu de voix, c'est une poussée d'air ».

« Quand je dis des blagues, elle rit en même temps que moi ». — ? — « Si, elle rit, je l'entends ». — ? — « Je sens une sensation ». — ? — « C'est moi qui ris et alors c'est le vacillement de l'air... je ne peux pas expliquer ça : je ne suis pas Docteur ».

« Oh non ! elle ne parle pas ; c'est son cœur qui correspond avec le mien ».

Ajoutons enfin que le malade, en pleine mimique hallucinatoire et au moment où nous notions silencieusement ses propos, a prononcé, à la surprise générale : « Elle me parle — non — elle me fait parler » ... « c'est pas qu'elle m'apparaisse, mais

elle me fait prendre comme elle ; quand elle parle, c'est moi qui parle... c'est moi qui dis les paroles qu'elle veut dire ».

Cet état a duré une dizaine de jours ; après quoi, P... n'a plus rien dit ni rien fait qui permît de le considérer comme halluciné, même quand on tentait de l'amener sur ce terrain. Un mois plus tard environ, assez amélioré pour être interrogé avec quelque précision, il affirme ne plus se rappeler ses propos hallucinatoires, il affirme n'avoir jamais rien entendu ; par contre, il se souvient parfaitement de ses attitudes hallucinatoires et des circonstances où il les a prises. « Je tenais la tête comme ça parce que j'avais eu un officier qui me le faisait faire... parce que ça me faisait mal... je ne pouvais faire autrement, elle se levait toute seule ». A l'explication symbolique de la période aiguë, par des hallucinations auditives, des sensations exogènes, a succédé l'explication positive, par des impulsions verbales, motrices, orales, efficaces.

Nous avons souvent vu discuter, à propos de la matérialité ou de la spiritualité des hallucinations, les partisans de la perception sans objet et ceux de l'image baptisée perception. Ici, Noéphème a obtenu de M. T... l'abandon de ses « voix » au profit de sa voix ; Opsophile n'aurait-il pas aussi aisément arraché à T... le sacrifice de ses impulsions motrices verbales en faveur de ses hallucinations auditives ?

Souvent, on a la vive impression que le malade hésite entre l'hallucination auditive et l'impulsion phonatoire ; il soutient énergiquement avoir affaire à des paroles exogènes ; mais il ne nous dit pas avec une netteté spontanée si elles s'adressent à son oreille ou à sa bouche. L'observateur constate que le malade écoute et monologue à la fois, comme s'il avait à la fois une hallucination auditive et une impulsion verbale. Or le chronique, le stéréotypé, qui monologue toujours et qui écoute toujours, lui dit : « je n'entends pas de voix et mon comportement hallucinatoire est vide ». Mais c'est un malade stéréotypé ; son comportement d'halluciné de l'ouïe, aujourd'hui vide, l'a-t-il toujours été ? Oui, dit le malade aigu. Mais celui-ci a varié. C'est nous qui l'avons amené à nier ses hallucinations audi-

tives. Livré à lui-même, il les mettait au premier plan. Les nie-t-il contraint par nous ? parce que la complexité de ses phénomènes auditifs et moteurs le dépasse ? Nie-t-il parce que ses impulsions verbales neutralisent ses hallucinations auditives, comme le strabique neutralise la moitié de ses perceptions visuelles ? Nie-t-il enfin ses hallucinations auditives parce qu'elles n'ont vraiment jamais existé ?

Ces hésitations vont reparaître avec une subaiguë. M^{lle} Y... va présenter aussi la combinaison de l'hallucination auditive et du monologue. Or, affirmant d'abord entendre des voix, elle ne tardera pas à les sacrifier pour se consacrer à ses impulsions orales. Mais ces déclarations resteront incertaines, et nous garderons l'impression qu'aménée à dire « je n'entends décidément pas de voix », M^{lle} Y... serait volontiers relapse.

C'est une jeune fille, persécutée depuis quelques mois. D domestique, elle fuit ses persécuteurs de place en place ; elle retourne chez elle, mais après de longs détours ; se plaint aux autorités, et nous arrive. D'abord réticente, et classiquement réticente, elle se décide un beau jour à parler assez abondamment.

Elle n'a pas réalisé d'attitudes hallucinatoires devant nous, mais la religieuse l'a souvent vue écouter, et répondre à d'invisibles interlocuteurs.

Alors, on vous parle ? « Mais oui, M. le Docteur ». — ? — « Des insultes ». — ? — « Je ne me salirai pas la langue à les répéter ». A nos questions sur les propos des voix, la malade a invariablement répondu que nous les connaissions aussi bien qu'elle, et jamais elle ne nous en a cité un mot. — ? — « C'est presque toujours la même voix, mais je ne sais pas qui ». — ? — « C'est presque toujours bas ». — ? — « Pas toujours, des fois plus fort ». — ? — « J'entends comme quand vous me parlez, mais ce n'est pas la même chose ». — ? — « Vous l'entendez comme moi », etc.

Cette malade ne nous a jamais cité une seule des paroles de ses persécuteurs. Mais ce n'est là qu'une probabilité de non-hallucination des plus discutables, et il en est de même de celle-ci : la pauvreté des caractères physiques de la voix. D'autres indices sont autrement sûrs. Le premier est dans sa prétention d'entendre constamment les mystérieuses voix. Nous faisons rester M^{lle} Y... à côté de nous pendant que nous examinons une autre malade ; elle paraît s'intéresser à notre examen, n'est pas un instant distraite et, cependant,

nous affirme qu'ils n'ont pas cessé de parler. Il y a là du délire d'hallucinations, la prétention d'être constamment hallucinée.

Mais ce n'est pas tout; M^{lle} Y... n'a pas besoin d'un élément sensoriel effectif pour édifier une idée délirante à contenu sensoriel. Exemple : les gendarmes lui ont mis un « bracelet » qui leur permet de savoir tout ce qu'elle pense, un bracelet tout à fait banal. Mais elle ne l'a jamais vu, elle ignore en quel point de son corps il est placé, elle n'a jamais rien senti de particulier, et tout cela lui paraît fort simple; au moment où on l'a prise pour la conduire ici, sa sœur a parlé de bracelet. Voilà une idée délirante à contenu sensoriel et à la formation de laquelle l'élément sensoriel n'a pris qu'une part insaisissable.

L'élément moteur joue un grand rôle chez M^{lle} Y...

« On me coupe la parole » ... « On me fait rire malgré moi ». Il lui arrive en effet d'éclater de rire sans raison apparente. « C'est plus fort que moi... je ne suis pas gaie... on me force à rire... sans rien me dire... je vous demande pardon... ».

« Ils voudraient me faire chanter; ils ne me préviennent pas, comme une machine ».

« Ils me font parler très souvent; ils me forcent la voix » ... « Les mots qu'ils disent, quelquefois ils me les font répéter... Quand je pense quelque chose, ils me le font répéter, quelquefois ».

« J'ai cru longtemps que c'était moi qui disais ce que je pensais ».

Après ces probabilités : prétention à être constamment hallucinée, pauvreté ou nullité de l'élément sensoriel nécessaire (le bracelet), importance de l'élément moteur, voici enfin des déclarations formelles, telles qu'elles sont venues nous surprendre, après un mois d'observation discrète. « Ce n'est pas une voix. Je ne saurais pas dire ce que c'est ». « C'est pourtant quelqu'un qui parle; je ne sais pas expliquer ». « On entend comme si on entendait ». — Mais ça fait du bruit ? « Non, aucun... c'est une voix qu'on entend ». — Un chuchotement, comme ça ? « Ce n'est que par la pensée ». — ? — « Je ne peux pas reconnaître la voix, ce n'est que par la pensée ». — ? — « Je ne sais pas d'où ça vient, c'est dans la tête ». — ? — « Vous l'entendez comme moi ».

« Après cela », me disait la surveillante, « je ne crois plus aux hallucinés ». Je n'irai pas aussi loin, non seulement à cause des hallucinés irréductibles, mais parce qu'il n'aurait peut-être pas été très difficile d'amener M^{lle} Y... à matérialiser et à amplifier ses hallucinations auditives plutôt qu'à les renier à demi.

« J'ai cru longtemps que c'était moi qui disais ce que je pensais ». Cela peut avoir plusieurs sens. Ou le monologue est pris successivement pour l'impulsion orale qu'il est, puis pour une voix extérieure; ou — c'est l'opinion du sujet — des hallucinations auditives prennent la suite d'impulsions phoniques; ou l'impulsion phonique se double d'une hallucination auditive, le malade jouit d'un « double hearing » et perçoit à la fois, dans les mêmes mots, sa voix et la voix ennemie; ou enfin, l'hallucination auditive neutralise à son profit la perception du monologue.

Chez beaucoup de malades, flottants ou péremptoires, toutes les explications s'opposent et se valent, et l'observateur doit d'autant plus critiquer les affirmations des sujets que la suggestibilité, le négativisme, la docilité, l'entêtement, la persévération dans les formules, la stéréotypie, la vanité, la délusion et le mensonge se disputent la majorité des aliénés aussi bien que des névropathes.

Il existe pourtant, entre ces délirants, une thèse moyenne: « J'ai cru tour à tour que c'était moi qui parlais, ou que c'était un autre; que je parlais ou que j'écoutais. Maintenant je perçois que c'est moi qui parle, sous une action extérieure très mystérieuse. J'écoute toujours, mais je reconnais que je n'entends rien ». Et nous ne savons pas s'il faut dire : Ces sujets n'ont jamais eu d'hallucinations auditives, mais seulement et toujours des impulsions phoniques; ou bien, ils ont eu mais n'ont plus d'hallucinations auditives et n'en gardent que le comportement; ou enfin, leurs hallucinations auditives, objectivées par leur mimique, sont neutralisées par la perception de leur propre voix.

Voici deux vieux malades qui posent autrement le même problème. Nous allons les voir écouter et parler à la fois, reconnaître paisiblement qu'ils parlent, mais soutenir non

moins paisiblement qu'ils entendent — en même temps et dans les mêmes mots — la voix étrangère. L'activité de leur pharynx et celle de leur ouïe, ce serait exactement la même chose : une voix extérieure sur laquelle leur propre pharynx modèlerait passivement et synchroniquement ses mouvements.

M. Z..., cinquante-huit ans. Vieux délirant d'asile. Début brusque, en 1898, par des hallucinations auditives et de vagues idées de revendication chez un débile peut-être alcoolique. Tous ses certificats mentionnent les idées de persécution et de grandeur et des hallucinations de l'ouïe, du goût et de la sensibilité générale. Pas de démence.

LANGAGE ORDINAIRE. — Le malade a de vagues soucis linguistiques et fait volontairement des néologismes.

Les mots, m-o-t-s, c'est ce qui m'intéresse le plus; je fais des explicatifs à MM. les Académiciens; vous me direz qu'il faut du toupet... ce n'est pas une découverte; les gens n'y attachent pas d'importance; si ça servait, je m'en occuperais.

Il évite certains mots : femme devient « le sexe aux deux seins ». Il masculinise les mots féminins : la main d'une femme, « le main » d'un homme; voix devient « vocal »; explication devient « explicatif ». Il abrège les mots : faculté devient « facul ». Il fait subir aux mots des transformations analogues à celles qu'ils subissent dans le langage populaire : Créateur devient « Créaur ».

Ses néologismes volontaires sont peu nombreux et son langage ordinaire est presque normal; nous verrons qu'il n'en est pas de même au cours de ses monologues.

Les hallucinations, telles qu'il les raconte, font de lui un halluciné de l'ouïe tout à fait classique et à l'abri des objections courantes.

Qui vous parle? « Je ne les connais pas ». — Des hommes, des femmes? « Des voix d'hommes et de femmes. Probable que les autres entendent aussi ». — Combien sont-ils? « Ils peuvent être douze ou quinze ». — Vous n'en connaissez aucun? « Si, peut-être G... Peut-être M^{me} R... ». — Et puis? « D'autres qui sont morts et qui me parlent comme s'ils étaient vivants ». — Ils vous parlent? « Faut croire ». — Comment les reconnaissez-vous? « Ben, par leur vocal ». — C'est M^{me} R... qui vient de vous parler? « Non, c'était G... ». — Comment le savez-vous? « J'ai bien reconnu son vocal ». — Ah! « Par l'ouïe, je peux bien distinguer qui me parle ». — Ça vous gêne? « Des fois. L'ahurissement (le malade montre ses oreilles) m'empêche de rien faire ». — Ils parlent fort? « Non, des fois, c'est tout bas : je ne comprends pas toujours parce que c'est trop bas... Je ne comprends pas que vous ne les entendiez pas ». — Où sont-ils?

A gauche? « Des deux côtés; je ne peux pas désigner l'endroit; c'est circonférentiel ». « C'est un écho qui m'est communiqué ».

A ce moment, le malade écoute la pendule : « Ça répercute, ça monte dans le cerveau » — ? — « Les voix, c'est pareil ».

On voit par cette réponse, « dans le cerveau », que lorsqu'un halluciné de l'ouïe, pressé de questions, finit par dire que ça se passe dans sa tête, il ne faut pas se hâter de triompher et de conclure qu'il s'agit encore d'un pseudo-halluciné.

Et dans votre gorge? « Dans ma gorge? Non. C'est dans les ouïes, les oreilles, ici, quoi! ».

Comme il arrive avec tant d'halluciné, on ne réussit pas à le faire répondre à l'obscure question : c'est dans votre tête que ça se passe? Il ne comprend pas et revient toujours à : « J'entends qu'on me dit des mots ».

Cette insuffisance se manifeste surtout quand on l'interroge sur les propos des voix. Bien souvent, il se contente de « je ne me rappelle pas ». Plus heureux parfois, j'obtiens « elles me disent que c'est bien ennuyeux que... ». Il faut insister pour qu'il nous cite quelques mots tels que « feignant ».

En somme, il présente ses voix avec les précisions et les obscurités des hallucinés classiques, et c'est sur des déclarations de ce genre qu'on fait couramment le diagnostic d'hallucinations sensorielles.

HALLUCINATIONS DEVANT L'OBSERVATEUR. — Mes entretiens avec le malade ont été maintes fois interrompus par des scènes hallucinatoires et voici comment les choses se passaient : à la fin d'une question ou d'une réponse, il se détourne brusquement et écoute, il cesse de s'occuper de moi, il prend l'attitude partout décrite de l'halluciné et cela dure de quelques instants à plus d'une minute. Cette scène a lieu trois ou quatre fois au cours d'un entretien d'une heure sans que le patient puisse l'éviter ou la provoquer. Elle cesse comme elle a commencé, brusquement et paisiblement; il suffit d'un mot de moi pour détourner le malade de ses voix; et, avant, pendant ou après l'hallucination, il est calme et plutôt indifférent.

Mais, en même temps qu'il écoute, il parle, *sans arrêt*; ses hallucinations *coincident* avec des monologues. En voici des lambeaux, avec leurs néologismes.

« ... C'est toi qui est *jotocié*, faut pas dire *jotocié*... l'autre est *racacié*, faut pas lui parler... ce monsieur, il n'en sait pas plus que toi; s'il fait ça, c'est qu'on lui fait... *t'égastouiller* de ça... nous, on a 80... c'est pas 80... on connaît pas les nombres... c'est pas *ocosiolalsodonocialoso*; faut pas dire ça... (Ici, une longue série de syllabes dont je n'ai rien pu noter) ... ça veut dire rien du tout.

... Ce monsieur-là entend, mais ne comprend pas... il faut le dire en *Lat*... les femmes ne comprennent pas ça, ni les *demoi*;

il faut pas dire demoiselle... faut pas répéter quand tu te rappelles pas... faut pas parler en *Franc*, ni en *çais*, ni en *sien*... Si tu dis des mensonges en *Franc* ou en *Paris*, ça n'a pas d'importance, mais faut bien parler le reste...

« Les Francs et les Français, c'est les Francs et les Français... tu n'es pas *Mad*, ni *Mademoi*, tu n'es rien du tout... c'est l'Anglais et c'est l'*Amér*, mais tu ne dois pas dire l'Américain... tu parles *jéténossié* sans le savoir... tu es *jotonasciodoscio*... *nofral*... *jicanésé*... *spesonoliasu*... c'est G... qui te fait répéter ça... *sokonalošo, sokonolsò, sokonalsi*... *soutocilmalmonia*... *delmasomalsil*... tu as beau regarder, tu ne comprends rien du tout... *olsoulnocia* (premières syllabes d'une longue série dont voici les dernières) *olvarisilnas*... il comprend pas ça, lui; c'est comme tes poésies, c'est très bien et ça ne vaut rien... tout ce qui te passe dans le cerveau, ils le prennent sur le papier ».

... *Ocoulsilorarodilnuça*... c'est pas création, c'est *creaton*... c'est grave, et puis c'est pas grave, et puis c'est très grave ».

On voit que ses monologues fourmillent de néologismes d'un aspect singulier; ce sont des séries de trois, dix, trente syllabes constituant des mots assez faciles à prononcer et à écrire, mais qui ne se rattachent à rien que je connaisse, et auxquels le malade, qui n'a jamais rien lu ou entendu que de français, n'accorde aucun sens; je les qualifierais volontiers de *néologismes amorphes*.

Ils apparaissent paisiblement dans la phrase sans en rompre le cours grammatical, et sans que la physionomie ou le ton du malade se modifient; c'est le discours qui continue mais sous un aspect verbal nouveau et étrange.

Les monologues de malade fourmillent aussi de phrases où coexistent l'affirmation et la négation : « S'ils t'y forcent, ça veut dire qu'ils t'y forcent pas... c'est grave et c'est pas grave... ». Il reconnaît la contradiction, il n'y oppose qu'un geste d'impuissance et un aveu d'incompréhension. Il assiste, en spectateur indifférent, à la floraison de ses néologismes et de ses contradictions.

Que répond-il à nos questions sur ces deux phénomènes simultanés : son attitude d'halluciné et ses monologues ?

Il s'agit de phrases, à lui adressées par des voix extérieures et que sa propre voix répète sans qu'il cherche à l'en empêcher et sans y rien comprendre. Il prétend faire, suivant l'expression de M. Ségla, de l'écholalie hallucinatoire. J'ajoute en passant qu'il n'accuse ni hallucinations psychomotrices, ni hallucinations psychiques, ni délire d'influence. Il entend, sans surprise, des voix extérieures

lui dire des choses incompréhensibles et, sans résistance ni effort, il se laisse aller à répéter ces choses.

Notons quelques particularités :

Il emploie constamment la deuxième personne du singulier.

Il ne peut provoquer son hallucination-monologue. Le phénomène survient toujours de façon inattendue et il se suspend de même. « ...Ces gens-là c'est des... » Le malade s'arrête. — Eh bien, M. Z... ? « Je ne sais pas, c'est tout ce que j'ai entendu ».

L'hallucination et les propos émis pendant sa durée sont oubliés avec une extrême rapidité. Il peut en répéter parfois les derniers mots, un néologisme de trois syllabes au besoin, mais, le plus souvent, il montre ses oreilles et déclare que « ça part tout de suite ». L'oubli rapide et complet des hallucinations, le fait qu'elles passent comme un rêve, est donc ici fort net.

L'hallucination et le monologue coïncident ; d'abord, Z... répète intégralement ce qu'il entend ; ensuite et surtout, les deux phénomènes, sensoriel et moteur, coïncident dans le temps ; l'audition de la voix extérieure, la perception de ses propres mouvements d'articulation et l'audition de sa propre voix sont synchrones ; avant l'émission d'un mot tel que « ocoulsilorarodilnuça », il n'y a pas d'intervalle de silence. Je n'ai pu établir l'existence d'un décalage entre son monologue mental ou son hallucination auditive d'une part et, d'autre part, son monologue oral. Si l'on veut qu'il soit halluciné et qu'il entende un néologisme amorphe de trente syllabes avant de le répéter, on est conduit à penser à des hallucinations auditives bien ramassées dans le temps. Si on admet qu'il entend une voix étrangère lui dicter ses néologismes à mesure qu'il les reproduit, nous sommes en présence d'un fait d'audition double, de « double-hearing », où sa pensée, son hallucination auditive, son monologue et l'audition de sa propre voix soutiennent entre eux de singuliers rapports. Si nous étions encore au temps du centre O, on pourrait dire que l'hallucination et le monologue, le trouble sensoriel et le trouble moteur ne sont que les effets, l'un sur F₃, l'autre sur T₁ d'un phénomène pathologique dont l'essentiel est ailleurs et qui trouve son unité

au-dessus du polygone. On pourrait accorder au centre auditif une double excitation, l'une lui apportant, par le nerf auditif, les sons des paroles qu'émet le sujet, l'autre, venue du centre du langage articulé lui apportant de quoi faire l'hallucination auditive. On pourrait supposer que le malade entend tout simplement sa propre voix mais ne la reconnaît pas, etc. On pourrait même prétendre qu'il se borne à interpréter son automatisme verbal.

Les crises d'automatisme verbal de Z... ne se présentent d'ailleurs pas toujours sous la forme d'hallucination-monologue. Quelquefois, très rarement, l'hallucination auditive ne s'accompagne d'aucun mouvement perceptible des lèvres ou du larynx. Non moins rarement, il monologue, sans paraître écouter.

En résumé : Hallucinations de l'ouïe dont la réalité est à l'abri des objections classiques.

Affirmation que le monologue n'est que la répétition involontaire de paroles incompréhensibles énoncées par des voix extérieures.

Monologue et hallucination ont un contenu identique, coïncident dans le temps et la forme, sont indiscernables.

Aveu du monologue et affirmation de l'hallucination auditive.

A. Z..., soixante ans, interné depuis 1889 avec des certificats tels que celui-ci : démence alcoolique, idées délirantes confuses. Le malade n'a jamais été beaucoup interrogé, et ne l'est pas depuis plusieurs années. Je l'ai vu très souvent, mais lui ai posé les questions les moins nombreuses et les plus discrètes possibles. L'alcoolisme est très net; l'affaiblissement intellectuel est peu marqué; orientation, sous toutes ses formes, excellente; il vit, libre et sans surveillance, dans une colonie familiale; il répond correctement, sans hésiter, sans fabuler, à toutes les questions simples.

Vous avez été jardinier en chef de la Ville de Paris? « Non, j'étais nommé pour l'être, faut pas confondre autour avec alentour ».

— « Je vous crois que j'ai vu Napoléon III! Il était mal emmanché, il allait tout courbé, avec un nez comme ça ».

— Donnez-moi vingt noms d'arbres, Mr A. Z...? « ... Fusain... laurier... marronnier (rose ou blanc)... cotonaster (il y en a ici)... bambou... acacia... chêne... chêne-liège... vous voyez, il me coupe la parole... mahonia (il y en a ici)... platane (faut pas

que je répète les mêmes)... tilleul (c'est pas déjà marqué?)... bambou (ah! c'est marqué! Bon)... yucca... pommier... poirier... équéveria... lilas... ça fait? Dix-sept. Oh! je vais bien en trouver trois... » Le malade salue gaiement un entrant, « chèvre-feuille... bromelia... cotonaster (oh! il y est déjà)... rhododendron. Hein! ».

La conduite est normale, l'humeur gaie, l'activité extérieure assez grande.

Idées délirantes de persécution et de grandeur très systématisées, mais mal systématisées. Des gens déterminés, qu'il nomme et décrit, l'ont ruiné; ils lui ont fait des choses abominables : « Coucher dans des niches à chien, moi le premier maître d'hôtel du département; et ils en envoyaient coucher dans mes chambres, avec des voitures en or, portés comme dentistes; c'est ça qui m'a fichu mal aux dents ». Ils persistent à le persécuter de la façon que nous allons voir à propos de ses hallucinations; mais ça ne durera pas, car il a des défenseurs. Ses parents et grands-parents ne sont pas morts; il les a bien vu ensevelir, mais il a compris qu'il avait été trompé par la police; et il en est de même pour les grands-parents de l'observateur.

« J'ai été augmenté des deux tiers » — ? — « Les deux tiers de trente points » — ? — « C'est trente-cinq millions de capital et vingt-cinq de rente » — ? — « C'est bien, mais c'est tout de même moins que maréchal de France ».

Ses *hallucinations auditives* sont faciles à constater; elles contribuent à alimenter mes entretiens avec lui, et ses voix répondent — quand il leur plaît — à ses questions ou aux miennes. Son attitude est des plus « hallucinatoires »; il m'impose silence pour écouter, il écoute intensément, il a le sursaut que provoque un appel, il sourit, il s'étonne, il hausse les épaules. Ses déclarations sur ses voix sont précises, concordantes et fixes, à la différence de celles de tant d'hallucinés dont l'observateur oriente si facilement les confuses réponses.

« Vous entendez, Monsieur le Docteur, c'est Hermeneau qui parle »...

« Oh si! je l'entends, et vous aussi... ».

« Venez, écoutez, c'est Hennequin qui parle, vous n'entendez pas?... ».

« C'est comme si j'étais en société avec eux et que j'écoute leur conversation... ».

« Ils sont forts pour parler la nuit, ils savent pas quoi faire et ils parlent fort! ».

« Qu'ils parlent doucement ou fort, je les entends ».

« Que voulez-vous; ils seraient à 500.000 lieues que je les entendrais pareil ».

« Vous voyez bien que je les entends; ils m'ont dit d'enlever mon chapeau et je l'enlève; si je ne les avais pas entendus... ».

« Ils ne me disent rien maintenant, faut attendre ».

« Ils me répondent? Ils me répondent! Quand ils veulent ».

« Quand je veux? Quand ça leur fait plaisir, oui. Ils me demandent pas si je veux. Ça m'éreinte. Je ne les entends que trop ».

« Les oreilles bouchées? Je sais, j'ai essayé. Je les entends, mais moins ».

« Au début, ils m'avaient mis des effets dans les oreilles; ça me gênait, ils l'ont coupé ».

« Ça vient de là » et le malade montre l'espace, en avant et à gauche.

UN ÉLÉMENT MOTEUR est inséparable de ces hallucinations auditives. Elles s'accompagnent d'une vive gymnastique labiale et A. Z... émet souvent les paroles que disent les voix à ses oreilles. Comme beaucoup d'hallucinés auditifs qui prononcent les paroles de leurs voix, il ne signale pas spontanément ses propres mouvements d'articulation, il les néglige; mais, à l'opposé de tant d'autres, il ne s'en dit pas inconscient et il ne les nie pas; il reconnaît qu'il profère, et parfois tout haut, les paroles des individus qui lui parlent; il reconnaît que ses lèvres remuent pendant presque toute la durée de ses auditions.

Il m'interrompt et écoute; il remue les lèvres à peu près constamment, parfois presque imperceptiblement et, de temps en temps, prononce à haute voix quelques paroles qui sont précisément celles de ses interlocuteurs : « Tu vas me rendre la parole, Hermeneau? Oui, oui, oui. Ah! Monsieur le Docteur, vous l'avez entendu, Hermeneau?... il y en a pour deux minutes... vous entendez? deux minutes... » Les lèvres du malade cessent de remuer, mais l'attention devient extrêmement vive; grimaces d'attention, le malade paraît impuissant à entendre une voix trop basse; l'hallucination cesse.

Il m'a souvent paru que l'attention était d'autant plus intense et les voix plus basses que l'élément moteur était moins marqué; et le malade ne m'a triomphalement transmis tel propos d'Hermeneau ou d'un autre que lorsqu'il l'avait déjà émis à haute voix sans paraître s'en douter.

Invité à écouter sans remuer les lèvres, il se prête à l'expérience, maintient ses lèvres du doigt et, dans ces conditions, n'a jamais d'hallucinations; l'immobilisation volontaire de l'appareil phonatoire a toujours coïncidé avec le silence des Voix. On ne peut aller plus loin et conclure imprudemment que la mise en jeu de l'appareil phonatoire est un concomitant nécessaire de l'hallucination.

HALLUCINATIONS PSYCHO-MOTRICES. — On lui a supprimé la parole, il est muet, on parle dans sa gorge.

« C'est eux qui me parlent dans la gorge : ils sont quatre; c'est le préfet qui m'a coupé la parole ».

« Oh ! il y en a beaucoup qui croient que je parle; mais je sais bien que je suis muet comme un mur ».

« Qui est-ce qui parle dans ma gorge ? » Le malade écoute en remuant les lèvres. « C'est Raveneau ». — Mais non ! c'est vous. « Non, non, non. Il répond à la question que vous dites ». — Et quand vous toussiez ? « Ça c'est différent; c'est bien moi qui tousse ». ... « Je veux avoir la parole; il y a onze paroles à couper; elles sont pointées ». — Attitude auditive... mouvements des lèvres... « Je te dis que je te rembourserai les 56,50... Vous entendez, c'est dans ma gorge qu'il vient de parler ». — Ces derniers mots, c'est bien vous qui venez de les dire ? « Non, non, c'est eux qui disent tout ». — Comment vous appelez-vous ? « B... Joseph ». — Eh bien, qui a dit ça ? « C'est moi, par la pensée ». — Par la parole ? « Oh ! non ! » et le malade sourit de mon entêtement. — C'est bien vous pourtant qui m'expliquez ça ? « Oui ». — C'est bien vous ? « Oui, c'est eux... C'est eux qui parlent et c'est moi qui le dis... Ils disent ce que je veux comme si je parlais... Ça me sort de la gorge. C'est bien moi, c'est eux qui parlent dans ma bouche; c'est comme quand je vous ai dit les vingt noms d'arbres, ils me les disent et moi je les connais, alors ça va tout seul ».

A. Z... a donc pleinement conscience des mouvements de son appareil phonatoire; il sait que ce sont ses organes qui articulent les mots, mais il attribue leur fonctionnement à la présence et à l'action de certains individus dans sa gorge; il y a là une idée délirante, une interprétation et non une hallucination : l'objet dont l'absence fait l'hallucination, cet objet, la parole, est ici présent et correctement perçu; il n'est que mal interprété; et il ne serait encore que mal interprété si le malade s'avisait de nier que « la voix » cachée dans sa gorge se servît de son larynx à lui.

ACOUPHRÉNIE. — Cette conviction qu'il entend des voix et que tels individus parlent dans sa gorge, cette idée délirante a une vigoureuse tendance à l'extension. A. Z... ne se borne pas à attribuer aux voix extérieures ou intérieures les seules paroles contradictoires à l'ordinaire de sa pensée, impulsives, automatiques; il en viendra à ne plus distinguer entre lui-même, avec ses pensées et ses paroles, et les étrangers qui parlent à ses oreilles ou en lui; il ne présente bientôt plus de « dualité intellectuelle », de « dédoublement de la personnalité »; il attribue alors à ses voix ses réponses les plus sensées, ses propos les plus cohérents à son moi, toutes ses paroles, toutes ses images verbales, la totalité de son langage. Cet aliéné bavard est « muet comme un mur » (idée de négation), tout ce qu'il dit ou pense est dit par « Raveneau », « Hermeneau », « Hennequin », etc., il prétend à une hallucination constante et totale, il fait un délire d'hallucinations. Il n'éprouve d'ailleurs pas le moindre sentiment d'influence, de possession, d'automatisme; tout son délire est verbal.

Il pourrait, sans cesser d'appartenir à la même famille de malades, aller plus ou moins loin qu'il n'est allé dans ce délire. Allant plus loin, il pourrait ne pas se borner à soutenir qu'on parle avec sa bouche, mais nier que cette voix étrangère se réalise avec ses organes à lui, nier les mouvements de ses lèvres que constate l'observateur. Quand on soutient que la réponse « je m'appelle Joseph » est le fait d'un nommé Hermeneau qu'on héberge dans la bouche, pourquoi ne soutiendrait-on pas qu'on n'a ébauché aucun mouvement de la langue ou des lèvres? Il pourrait aller moins loin, et dire, comme tant d'autres, qu'il parle sous la dictée de ses voix, tout extérieures. — D'où trois degrés de faits : 1° le malade répond lui-même, sous la dictée des voix; 2° la voix répond elle-même, mais avec l'appareil phonatoire du malade; 3° la voix parle seule et le malade est le témoin, l'auditeur impuissant et, prétend-il, immobile et muet, de ses propos. On voit tel chronique soutenir tour à tour l'une quelconque de ces thèses; l'essentiel, ce qu'il y a de constant, paraît être alors, pour lui, de trouver l'explication de ses impulsions verbales; il s'ensuit une idée délirante qui est la prétention d'être l'objet de communica-

tions verbales; quant à l'élément hallucinatoire, il est épisodique et petit.

Et quelle idée se faire de ces prétendus hallucinés quand les propos des voix, loin d'être seulement ceux qui surprennent le malade, ceux que l'aliéniste qualifiera d'automatiques, sont aussi les plus normaux, les plus attendus, les plus adéquats aux questions posées, les plus personnels, les mieux immergés dans le courant des pensées du sujet ? Si l'on ne veut pas aller jusqu'au bout et nier ici un élément hallucinatoire présent ou passé, au moins me semble-t-il impossible de ne pas conclure que l'hallucination alléguée, le délire d'hallucinations, l'acouphrénie, déborde infiniment l'hallucination réellement perçue.

Pendant qu'il écoute, A. Z... remue les lèvres; il émet les paroles qui constituent son hallucination auditive. Une dernière fois, ses paroles *sont* celle de la voix extérieure, elles n'en représentent pas la répétition.

La même scène hallucinatoire est une combinaison d'hallucinations auditives et d'« hallucinations » psychomotrices; les deux espèces, ici, ne font qu'une.

Enfin, la « voix » est en même temps hors du corps et dans la gorge de l'intéressé. La voix qu'il écoute, si attentif, la tête à gauche, et dont il montre le point de départ (« le porte-voix »), cette voix est en même temps dans sa gorge : « Le soir, quand je rentrais de la fête, je l'entendais comme s'il avait été là, à côté, comme ça »; et le malade se lève, fait quelques pas et désigne sur le sol à sa droite, un point qui le suivrait; « il me disait toutes sortes de choses, c'était dans ma gorge, comme maintenant »; « oui, c'était bien là » (à droite et à terre).

Chaque fois que j'ai voulu distinguer les hallucinations auditives des « hallucinations » psychomotrices, je me suis heurté à la même confusion; et cette confusion paraît exister dans la pensée comme dans les expressions du malade; nous ne sommes pas en face d'un texte mutilé ou d'une explication elliptique, mais de jugements confus et peut-être contradictoires.

Ce malade est d'ailleurs coutumier (fait banal) d'idées délirantes très précises et très obscures.

« Quand c'est le 20 à Paris, c'est le 25 ici... je ne veux pas vous contredire, mais je sais que nous avançons de cinq jours... c'est un beau quantième, le 20; plus beau que 19 ou 21 ».

Il écoute, ses lèvres remuent, il écrit dans sa main... « Ecrivez... Raveneau, Vinçonneau, Hennequin, Hermeneau... Vous écrivez?... Là... attendez... barrez les noms... bon... je vais te lâcher la parole... ». Il écoute toujours, ses lèvres remuent toujours... « Mettez les 11 paroles que je vous ai dites hier... vous ne vous rappelez pas... mettez un 11... barrez-le... voilà ».

Ayant tracé des signes sur la table au cours d'une scène hallucinatoire, il veut bien m'expliquer : « J'ai mis 5, 30, 5, vous avez bien vu ? Le 5 affranchit le 30 et l'autre 5 fait franc contre ; vous avez bien compris ? Là, c'est franc comme un louis d'or ».

Son grand-père n'est pas mort ; il l'a bien vu enterrer, mais ce n'est fait qu'aux « deux tiers et demi en plein » ; de même pour ses grand-parents.

Mes entretiens avec lui pullulent de semblables détails ; il y a là des idées délirantes obscures et confuses, émises sous une forme très précise, dont je n'ai pu découvrir l'origine, et que ce vieux délirant présente comme parfaitement distinctes. Leur présence nous aide à admettre qu'il attribue son langage, ses impulsions verbales et même tout ce qu'il dit ou pense à des voix qui sont à la fois hors de lui et dans sa gorge, qui forment, pour l'observateur, une hallucination à la fois auditive et psycho-motrice.

Mais ce malade, comme le précédent, est un pilier d'asile ; son délire, l'expression de son délire surtout, est stéréotypée ; peut-être a-t-il des habitudes verbales plus que des idées délirantes ; peut-être, s'il se satisfait d'idées confuses et apparemment contradictoires, est-ce parce que nos questions, multiples, diverses et difficiles, déclenchent des réponses toutes faites qu'il ne prend pas la peine de réformer et d'accorder.

Après les monologues qui ont l'attitude de l'hallucination auditive, mais nient entendre des voix ; après ceux qui ont l'attitude auditive, reconnaissent leurs monologues et affirment entendre en même temps des voix, voici les monologues à attitude auditive qui affirment la voix extérieure et nient le monologue.

M^{lle} B. Y., vingt-huit ans, nous raconte son aventure. Elle trompe son amant avec un soldat, et s'est embrouillée dans des

complications de lettres et d'argent. Une nuit, à minuit, couchée avec le soldat, elle entend une voix : « *Descends* ». Elle se lève. La voix parle toute la nuit, réussit à lui faire faire toutes sortes d'excentricités, et finit par lui ordonner d'aller à la gare du Nord. Elle obéit et l'on monte en auto avec deux agents. La voix dit « *plus loin* » et on arrive à l'asile. — Elle entre et la voix crie « *j'ai peur* ». Alors, raconte la malade, j'ai dit « *j'ai peur* », et tout le monde a eu peur.

« Ce sont des hommes et des femmes qui voient tout ce que je fais avec un gros microscope... Il leur sert pour me parler nuit et jour... Par les oreilles, naturellement... Ils disent tout ce qu'il faut que je fasse. Tout ce que je pense, ils me le disent... Ils n'ont pas à deviner ma pensée, puisque je pense ce qu'ils me disent... Sans ça comment pourraient-ils deviner ma pensée?... Ils ne m'ennuient pas. Ça va bien comme ça. Je vais très bien... ».

« Tout ce que je dis en ce moment, ils me disent de le dire ». La malade, en effet, ne quitte pas l'attitude auditive. « Ils me disent tout ce qui se passe ici... Si je vous tourne le dos, je saurai tout ce que vous faites ». Essai. La malade énonce nos actes : « *Il prend l'encrier*. Vous prenez l'encrier. *Il écrit*. Vous écrivez. *Il met son chapeau*. Vous mettez votre chapeau ». M^{lle} B. Y... s'est régulièrement trompée mais ses erreurs ne la troublent pas : je mens.

« *Le médecin croit que tu n'es ni homme ni femme*. Ils me disent que vous croyez que je ne suis ni homme ni femme ! C'est trop fort ! On va bien voir ». Et la malade veut absolument se déshabiller, très décemment. Hier, ils lui ont appris que la surveillante « a des faux nichons en bois », et il a fallu la maîtriser pour éviter une vérification.

« *Chante une chanson* ». Et M^{lle} B. Y... se met à chanter. En plein couplet, sans une pause : « *Une autre* », et, sans pause, une deuxième chanson commence.

Ce n'est pas elle qui a dit « une autre » ; ce sont eux, avec leur microscope. Ils l'ont dit de loin, et nous sommes stupides de penser qu'ils l'ont dit par sa bouche. « Comment feraient-ils pour faire marcher ma gorge ? » Elle reconnaît pourtant avoir répété l'ordre qu'ils lui adressaient ; mais, le lendemain, elle le nie. Ce sont eux qui ont parlé et non pas elle. « Je me promène avec une épingle dans la bouche, pour bien leur montrer que ce n'est pas moi qui parle ».

Dans ses périodes de calme, elle écoute, émet de sa voix normale les propos des voix, et les répète pour nous. La première fois, c'est l'un d'eux qui parle, ce n'est pas elle, ce n'est pas sa voix. La deuxième fois, c'est bien elle. Tout ce qu'elle dit ou fait, c'est sous leur dictée. Quand elle répond correctement à nos questions, sans leur laisser le temps matériel de dicter, c'est du moins sans abandonner l'attitude auditive.

Elle répond à la question immédiatement, sans une pause ; et pourtant ils ont tout dicté. Elle entend sa propre réponse, mais a dû d'abord, elle ne sait comment, entendre leur dictée, pendant l'intervalle nul qu'elle leur a laissé.

Excitée, elle abandonne l'attitude auditive et bavarde éperdûment, de façon souvent un peu incohérente. Ils ont encore dicté. Sans interrompre son bavardage, elle se couche, les bras en croix, criant : « Je suis César et ses bataillons », et nous apprend plus tard qu'elle n'a fait qu'obéir et répéter : « C'est curieux que vous ne vouliez pas me comprendre ».

Une des pièces maîtresses du système de B. Y... est la prétention d'entendre des voix, le délire d'hallucinations, l'acouphrénie. Et tout permet de conclure que B. Y... entend infiniment moins de « voix » qu'elle ne le prétend, soit que, « causant » normalement ou bavardant au gré de son « *Ideenflucht* », elle affirme parler sous leur dictée, soit qu'elle émette et nie émettre les propos des « voix », à l'instant même où elle dit les capter.

Il y a là, malgré le caractère subaigu du mal, une attitude mentale stéréotypée ; et, quelles qu'aient pu être les hallucinations auditives ou motrices du début de la maladie, les hallucinations ont actuellement disparu ou se sont raréfiées, à mesure que s'étendait, se généralisait, se stéréotypait et se vidait de matière le comportement hallucinatoire et l'acouphrénie.

Le moins qu'on puisse dire de X..., T..., Y..., Z..., A. Z..., et B. Y..., c'est que leur comportement hallucinatoire, tantôt seulement mimique, tantôt à la fois mimique et oral, a survécu à une bonne partie, sinon au tout de leurs hallucinations. Chez A. Z..., Z..., et B. Y..., il s'est même généralisé à mesure qu'il se vidait. Nous avons vu l'aveugle affirmant y voir normalement au moment où il atteint le comble de la cécité. Voilà des acouphrènes qui généralisent leurs affirmations d'entendre des voix au moment où ils semblent ne plus avoir d'hallucinations auditives.

Chez des aigus qui affirment « des voix », il nous reste à voir le monologue, d'abord inconscient, devenir conscient. Je dispose de deux cas de ce genre. Chez l'un, le plus heureux, la découverte du monologue est rapidement suivie

de la guérison de la psychose. Chez l'autre, la maladie semble avoir poursuivi son évolution. Chez tous les deux la conscience du monologue s'accompagne du souvenir : « c'est pourtant bien la voix de X..., et non la mienne, que j'ai cru entendre ». J'ignore enfin, chez ces aigus, si la persistance des données morbides, avec conscience du monologue, aurait fait comprendre et sentir au sujet l'inexistence de ses « voix » ; si le monologue, une fois perçu par le malade, aurait fait percevoir l'inexistence ou entraîné la disparition de l'hallucination auditive.

Une dame d'un certain âge, CX, en deuil, très correcte, se présente à la consultation accompagnée de sa fille, et expose, très posément mais douloureusement, qu'elle a le chagrin d'entendre, depuis quatre mois, des individus inconnus. On lui dit parfois des absurdités dont elle cherche en vain le sens ¹¹. On l'appelle par exemple « *Konakry* ». Mais, le plus souvent, elle est insultée, et ses moindres actes sont signalés, ou empêchés... *Au lieu de rentrer à six heures, elle rentre à huit heures... Première édition. Voyez les photos... Qu'est-ce qu'elle va fiche?* Pendant que je fais mon ménage, on va chercher les gens pour me voir... J'ai beau tout fermer... avec les rayons X... *C'est la folle qui chante...* Je ne chantais pas... *Elle va faire sa lessive. Non; elle ne la fera pas... Faut l'empêcher...* Je continue, et une piqûre ou autre chose me fait cesser... *Elle a une bonne maladie de cœur...* Des brûlures m'obligeaient à changer de place à chaque instant. Des coups de lancette dans le cœur... *Vache. Putain... Tu violes ta fille* (elle couche avec moi)... *Violeuse... La voilà encore saoule...* Ce sont des gens de la maison, de la cour. Le concierge, le marchand de fromage... *Elle a eu cinq enfants avant d'être mariée...* Des fois, ça sentait mauvais comme du pourri... Une fois, j'ai dû cracher une brioche... La nuit, je vois des éclairs de magnésium. Des signaux blancs et rouges ».

« Je me rappelle très bien la première parole : *Pourquoi donnes-tu à manger aux moineaux?* Je n'ai jamais donné aux oiseaux, ni chez moi ni ailleurs. Je n'y ai rien compris... Le soir, j'ai fait une scène à mon mari ».

D'après sa fille, qui nous l'a dit spontanément, et sans que l'entretien ait encore porté sur ce point, c'est la malade elle-même qui émet les propos... « *Vache... Salope...* » et autres,

11. Une de mes malades vient de découvrir, après de longs entretiens avec moi, que ses hallucinations auditives, d'abord incompréhensibles, étaient les propos que lui tenaient jadis, il y a trente ans, des étudiants, dans le restaurant où elle était bonne.

avant de les attribuer au concierge. Elle les émet à voix basse, les reproduit à voix haute, et dit au témoin : « Tu as entendu ? »

A ces remarques de la jeune fille la malade ayant répliqué : « Ce n'est pas possible... j'ai été bien patiente... J'ai malheureusement des preuves trop certaines que ce sont eux... Quelle est la femme qui aurait enduré tout ça sans rien dire », nous lui faisons observer que son enfant dit des choses très plausibles, et nous lui demandons un effort d'introspection. Elle y consent, réfléchit et conclut : « Peut-être... Oui... C'était moi sensé qui parlais tout bas... Je me suis figuré entendre... Je ne me suis pas rendu compte que je parlais tout bas... J'avais tellement cette idée dans la tête ».

Elle part un peu consolée. J'ai quitté le service où j'avais eu l'occasion de la voir et n'ai pu retrouver sa trace.

Comme dans le cas qui va suivre, le dernier mot du sujet a presque été : « Je croyais pourtant bien entendre X... ou Y... ». Et quelle que soit l'importance de l'aveu : « c'est moi qui parlais », il n'est pas possible d'affirmer au malade : « vous avez seulement entendu votre propre voix et vous l'avez prise pour celle du concierge ! » Le malade pourrait répondre :

« J'ai commencé par être un halluciné et rien qu'un halluciné. J'avais des soucis, c'est vrai, mais je ne pensais pas être regardé avec malveillance par mes voisins ; et j'ai été le premier surpris quand j'ai entendu un jour, en plein silence : « Pourquoi donnes-tu à manger aux oiseaux », ou « Konakry », ou autre chose, lancé par des voix que je connaissais et distinguais. Que mes hallucinations auditives, d'abord pures, se soient peu à peu compliquées, que je me sois mis à remuer les lèvres et que j'aie fait de l'écholalie, silencieuse, faible ou forte, postérieure ou synchrone aux propos des voix et aux perceptions auditives, c'est possible, mais ces phénomènes moteurs sont secondaires ou contingents. Si ma propre voix devient assez forte pour entrer en concurrence avec les voix hallucinatoires, je ne sais ce qui se passera ; peut-être un conflit, un wettstreit, avec neutralisation d'une des deux perceptions, celle de ma parole ou celle de la voix irréaliste. Peut-être, dans ce tout dernier cas, y aura-t-il substitution de l'impulsion verbale perçue à l'hallucination. A ce moment, ou je guérirai, ou je ferai un délire psycho-moteur et logerai mes ennemis dans mon corps, ou je ferai du délire d'hallucina-

tions, de l'acouphrénie, et, stéréotypant mon attitude hallucinatoire, je prétendrai, à tort maintenant, entendre des voix. Au besoin, j'affirmerai des voix sans méconnaître ou nier pour cela mes impulsions verbales et leur sonorité ».

M^r D. V..., vingt-cinq ans, après des préoccupations, du surmenage, et aussi des excès, « ressent un bouleversement » qui l'entraîne à une fugue, à des excentricités, à un accès de délire onirique sans confusion. Interné, il se montre docile, bien orienté, gardant un souvenir extrêmement précis et détaillé de ses actes.

Il en fait la suite obligée des ordres d'individus invisibles, et, encore excité, légèrement agité, bavard, il a visiblement des hallucinations auditives, et parle volontiers ses voix.

Voici un exemple, noté par le personnel, et revu par le sujet après guérison : « *Mon-si-eur-, ve-nez im-mé-di-a-te-ment-au-té-lé-pho-ne* ». M^r D. V... se précipite dans un coin et écoute intensément : « *C'est-Mon-si-eur-Pain-le-vé-Mi-nis-tre-de-la-Guer-re-qui-vous-par-le.* — Bien Monsieur le Ministre. — *Mon-si-eur- ... -vo-tre-fem-me-vous-trom-pe-a-vec-Mon-si-eur-X...* — C'est abominable ! Voilà quinze jours qu'on me dit ça. — *Répon-dez-Oui Excellence.* — Oui Excellence ».

Le personnel a également noté les propos suivants : « *Tant mieux... Qu'il meure... Je ne l'aime pas... Quelle ouïe... ! Dire qu'il nous entend de là-bas... Il raisonne très bien* ».

M^r D. V... s'étonnait d'entendre ainsi : « Moi qui ai l'oreille un peu dure ». — « La nuit, disait-il, c'est au-dessus de mon oreille gauche qu'est la voix, comme un téléphone attaché à ma tête... ». A l'hôpital où on m'avait mis d'abord, j'entendais le médecin qui me répétait : « *Si vous ne vous taisez pas, on vous mettra au cabanon n° 4* ».

Un matin, après quatre jours d'internement, nous trouvons D. V..., complètement guéri, parfaitement conscient de l'entière morbidité de son histoire et de la parfaite irréalité des voix. « Mais Monsieur, lui dit-on, ne vous rendiez-vous pas compte que vous disiez vous-même, et à haute voix, ce que vous prétendiez tenir de M. Painlevé et autres ? » « Pas du tout. Je m'en suis aperçu la veille de ma guérison. Je me suis d'abord rendu compte que je remuais les lèvres en écoutant, et même que je disais tout ce que j'entendais... Je causais tout bas et j'entendais tout haut... La nuit, j'ai dormi. Le lendemain, c'était fini ».

« Je disais tout bas ce que j'entendais tout haut ». Il ne faut pas s'exagérer la simplicité et la portée de cette

réflexion, qui semble faire de l'impulsion verbale le concomitant occasionnel, contingent, de l'hallucination auditive. Un fortissimo est perçu comme tel même s'il faut tendre l'oreille pour l'entendre. Une lumière, a-t-on dit, est faible si elle est perçue comme lointaine, formidable si nous y voyons la cigarette d'un rôdeur contre notre visage. Un bruit est insignifiant si c'est un train à une lieue, énorme si c'est un craquement inquiétant près de notre lit. On peut chuchoter à grand bruit, et tonner à voix basse. Les épithètes sur la sonorité d'une voix sont souvent conditionnées par de tout autres considérations, impressions, affections et sensations que l'intensité objective du son. Le matin, au réveil, il m'est arrivé de trouver des bruits du dehors, et violents, dans la respiration à peine perceptible de ma fille dans son berceau. « Votre femme vous trompe », murmuré par le malade, peut avoir eu pour lui l'énormité d'un coup de tonnerre. Emise mezzo voce, murmurée, chuchotée, exprimée par un simple mouvement silencieux des lèvres et peut-être même par de simples intentions gutturales, cette nouvelle peut devoir à son action affective de quoi voiler les différences de qualité qui séparent crier, parler fort, parler à voix ordinaire, parler bas, remuer les lèvres, parler silencieusement.

On peut demander au malade de faire après coup ces distinctions. Il prétend être excusable — ne s'attribuant pas la paternité d'une parole effrayante — s'il oublie des différences qualitatives qu'il connaît, mais qui sont actuellement sans intérêt, pour prêter à son chuchotement l'éclat de l'affirmation qu'il apporte, à la foudre le bruit du tonnerre. Excusable de s'y tromper pendant, il aura, même après, quelque mérite à retrouver son chuchotement et à y réduire « la voix ». J'ai chuchoté, et j'ai cru entendre une mauvaise nouvelle. Plus tard, revenu à moi et m'analysant, quel souvenir *conscient* retrouverai-je ? Mon chuchotement, que je n'avais pas « aperçu » ? Ou la voix extérieure qui avait été toute ma perception ? Je crains que ma conscience n'éclaire jamais le souvenir de mon chuchotement quasi inconscient, et ne s'obstine au contraire à maintenir mon illusion d'avoir entendu une voix, cette

perception si claire, ce souvenir si vif. C'est ainsi que beaucoup de délirants aigus auront pu avoir des monologues et non des hallucinations, sans pouvoir jamais découvrir qu'ils n'ont pas entendu de voix.

D. V..., un de ces délirants aigus, a eu la chance de découvrir son monologue avant sa disparition. Aussi apporte-t-il au commentateur un récit plus complet de son aventure. Mais combien de guéris seront incapables de comprendre le clinicien : il s'entête à leur imputer des impulsions verbales dont ils n'ont jamais eu conscience, et il doute d'hallucinations auditives dont ils gardent le souvenir impérieux ?

D. V..., enfin, ayant été guéri de tous ses troubles psychiques le jour où il a découvert son monologue, nous ne savons pas si celui-ci, non perçu pour lui-même, entraînait l'illusion d'une voix extérieure, ou s'il était — neutralisé par elle — le compagnon d'une hallucination auditive verbale, de même contenu que lui et pourtant spécifiquement différente.

M^{me} W...¹² qui a d'emblée raconté qu'elle éprouvait à la fois des « voix » et des impulsions verbales, a vu aussi disparaître les premières au profit des secondes ; et maintenant, grâce aux mots qu'elle a peine à ne pas proférer, elle fait un langage avec ses sensations génitales, cutanées, buccales, ou ses bourdonnements d'oreille ; mais nous ne savons pas si au début, les hallucinations auditives verbales n'étaient pas aussi inexistantes qu'à la fin, les « voix » n'étant déjà que le résultat d'un jugement sur la combinaison bourdonnement d'oreilles — monologue.

Ainsi, beaucoup de monologues ont l'air d'avoir des hallucinations auditives, au point, à la limite, de s'affirmer muets et de soutenir qu'ils entendent perpétuellement des voix. Beaucoup pourtant veulent bien reconnaître que leurs impulsions motrices verbales débordent largement leur passivité auditive, quelques-uns même renoncent tout à fait à l'hallucination auditive, aux voix, et — mieux encore — les nient.

12. P. 424.

Ces derniers, comme les autres, disent recevoir du dehors les paroles qu'ils se sentent contraints d'émettre. Il arrive qu'ils les reçoivent directement dans l'appareil phonatoire, et la réception se confond alors avec l'émission. Ils les reçoivent aussi bien dans l'épigastre, et on s'est peut-être trop hâté de voir dans « une voix », ou « une pensée » abdominale ou épigastrique, simplement et toujours une manière spéciale de parler, un acte phonatoire du sujet, une forme d'impulsion verbale motrice. D'autres enfin de ces bavards sans hallucinations auditives reçoivent les voix par des organes inattendus ici : par la peau, les membres, le vagin, sous forme de poisons qu'on leur lance dans la bouche, etc. Ces sensations cutanées, muqueuses, viscérales, sont pour eux des mots, aussi bien que, pour le normal, les formes visuelles ou auditives qu'on appelle mots ; ou, moins mystérieusement, ces malades sentent, entre les mots qu'ils imaginent ou prononcent, et telles sensations cutanées ou autres, une association étroite, aussi étroite que celle qu'a obtenue le normal quand il ne discerne plus un mot de son sens.

Quand ils ont des monologues, quand, inconscients de l'autonomie de leur automatisme, ils se font instruments d'autrui, veulent être des automates agis, et sentent que leurs impulsions verbales viennent du dehors, ces malades sont donc très capables de ne pas alléguer d'hallucinations auditives. Et ils ont d'autant plus de mérite à user d'une réception verbale parotique qu'ils ont tous, au moins tous les miens, le comportement de l'hallucination auditive.

Mais, dans ce domaine, la variété est infinie, et on peut se demander s'il ne faut pas descendre à l'individu pour trouver l'espèce.

Voici en effet un dernier psycho-moteur ; un persécuté chronique. Comme les précédents, il a les attitudes, la mimique et le « vous les entendez ? » d'un halluciné de l'ouïe, il subit et sent des impulsions motrices verbales, et il les attribue à une parole étrangère extérieure. Mais, cette voix extérieure, qu'il perçoit et dont il est l'écho, il ne l'entend pas. Et cependant, nous allons le voir, son

ouïe joue bien ici un rôle récepteur : la voix extérieure emprunte les bruits extérieurs réels.

Ce psycho-moteur est un faux halluciné de l'ouïe, qui reçoit pourtant les mots du dehors par l'oreille en même temps que par la langue, et entend la voix du persécuteur dans les bruits vulgaires du dehors.

Les hallucinés de l'ouïe, d'ordinaire, nient violemment faire les propos de leurs voix avec des bourdonnements d'oreille ou les bruits extérieurs réels. Sur ce point, la plupart soignent même étonnamment la distinction. Tantôt la voix n'a rien à voir avec le bourdonnement; tantôt le bruit de la pendule ou de la machine à coudre rythme la voix mais en est absolument distinct; tantôt enfin la pendule parle et n'a plus un tic tac de pendule, mais une voix articulée. Notre psycho-moteur à allures d'halluciné auditif a trouvé, tout seul et très tôt, une distinction nouvelle entre la voix qui lui parle et les bruits extérieurs qu'elle s'annexe. Son analyse a le mérite de montrer qu'il entend des voix inexistantes sans être halluciné.

M^r E. U..., peintre en bâtiments, fort habile, un peu buveur, apprend un jour, sur la tombe de sa femme, que sa fille n'est pas de lui. Il m'est conduit, présentant, dit mon certificat de 24 heures, « des hallucinations auditives, des idées de persécution, de vagues idées de grandeur... Bienveillant et bavard, il expose ses idées sur la transmission de la pensée. Récents excès alcooliques ». En quelques jours s'était constitué un système délirant qui, depuis bientôt six ans, n'a fait que des progrès de détail, et dont voici les éléments les plus intéressants pour nous :

« Je priais sur la tombe de ma femme. Alors la voix de M. le Curé m'a dit que la raison de l'Eglise était supérieure et que mon fils était de Colas... J'entends là : *le monteur de coups, le monteur de coups...* J'entends : *tu as battu les Juifs à plates-coutures... t'es sous les roulettes... t'es sous les Juifs... t'es sous Marie Robert... t'es sous Simone Roulet... Je veux tes os, ta peau, ton sang, ta v... Je veux la... à Mimiche...* La sœur H... me dit la même chose... Vous avez entendu? M. C... vient de dire : *on va l'en...* Anna Duval me dit : *passe ta main sur ton ventre*, exactement comme quand vous parlez... Naturellement, c'est aussi fort et aussi net... Là, ils viennent de me dire : *on se fout de ta gueule dans toute la France... t'es coupé, t'es coupé de tous les côtés...* Quand je chante une chanson, je l'entends répéter par tout un chœur... » — Ses hallucinations auditives

paraissent parfois volontaires. Il s'arrête, rythme une phrase du doigt sans que ses lèvres, langue, pharynx et larynx paraissent bouger, et, en même temps, perçoit la phrase, qui lui vient d'Anna Duval, par exemple; mais cette phrase est bien celle qu'il prévoyait.

M^r E. U... va maintenant nous apprendre qu'il n'a pas la moindre hallucination auditive.

« M. le D^r O..., en me voyant pour le nez, m'a mis les nerfs olfactifs, optiques et auditifs en communication... Alors ça me fait comme des cornets dans les oreilles et un cercle autour de la tête... ». Et voici le malade qui dessine un schéma montrant la communication des yeux, des oreilles et du nez entre eux... et avec la bouche et le pharynx. « C'est par les cartilages thyroïdes qu'on a fait une percée et que nous entendons... Une fois que vous avez percé le nez, ça fait une cavité, et vous entendez tout ».

Vous entendez tout... si d'autres conditions se réalisent dont voici un exemple :

Comment perçoit-il « *t'es coupé de tous les côtés?* » Cela lui a été dit cette nuit par Anna Duval, qui habite à 500 kilomètres d'ici; et elle a usé du mécanisme suivant. Elle se regarde l'œil dans un miroir, et, son œil étant plus puissant que celui de M^r E. U..., elle y a vu ce dernier et tout ce qu'il faisait. Elle a attendu qu'il soit couché et a réussi à lui faire « une prise thoracique », c'est-à-dire à synchroniser leurs deux respirations. Elle a alors envoyé « *t'es coupé de tous les côtés* ». Les mots sont arrivés à M^r E. U..., qui n'a rien entendu, à cause de la distance. Heureusement, ils sont également parvenus, et simultanément, à H..., son plus proche voisin de lit, et M^r H... s'est mis à ronfler, cependant que le larynx de M^r E. U... articulait virtuellement « *t'es coupé de tous les côtés* ». C'est finalement dans le ronflement de H... que E. U... a entendu la phrase lancée dans son larynx par Anna. « Je suis pris musculairement... Ce n'est pas une pensée qu'elle m'envoie, c'est un équivalent physique supérieur... ».

Cette explication, avec des variantes, vaut pour toutes ses prétendues hallucinations auditives... « Je comprends ce que me disent Anna Duval et les autres quand mes oreilles l'entendent. Personne ne peut faire autrement ». Mais M^r E. U... n'entend jamais les propos des voix sans un intermédiaire, ou deux. Il en est un de constant : « Il faut, et il faut d'abord que le larynx du sujet réalise plus ou moins la phrase envoyée. S'il l'articule à haute voix ou à voix basse, ça suffit : « J'entends ce qui sort de ma bouche, et mes oreilles reconnaissent que les paroles ne sont pas de moi. La voix non plus... Tenez, en ce moment, je viens de sentir passer M^{lle} F... Elle a la mâchoire proéminente, et je viens d'avancer la

mâchoire. C'est M^{lle} F... qui était sur moi. Il n'y a pas d'erreur possible... Je sens très bien quand c'est L... qui est dans mes mains. Mes mains font les mêmes mouvements que les siennes... C'est comme pour la respiration. Tous les matins je fais des exercices respiratoires, le torse nu, dans la cour. Sans ça tous me feraient des prises thoraciques. Comme ça, c'est moi qui les leur fait. Je leur envoie tout ce que je veux... Quand j'allais avec ma femme, je sentais très bien que ce n'était pas moi, mais une autre personne qui pense à moi... Ce n'est pas que l'autre personne prenne la place de mon corps. C'est ce que j'appelle l'osmose ». Grâce à « l'osmose » il peut ainsi sentir et percevoir à une distance illimitée l'action d'Anna Duval et autres. Il la sent d'ailleurs partout, mais plus particulièrement dans la gorge et dans le nez. « En ce moment, M^r Z... se touche le nez. Il passe dans mes narines. Ce n'est pas que je le sente, mais il vient sûrement de se tirer un poil du nez ».

Le larynx du malade reçoit ainsi les paroles à lui adressées, et, s'il les articule à voix suffisamment haute, il les entend.

Qu'arrive-t-il s'il ne les articule — c'est l'ordinaire — que virtuellement ? Alors apparaît le deuxième intermédiaire entre la voix du dehors et M^r E. U... Quand Anna Duval ou une autre parle, sa voix n'agit pas seulement sur le larynx de M^r E. U... Elle actionne « un amplificateur ». C'était tout à l'heure le ronflement de H..., c'est maintenant autre chose, n'importe quoi, n'importe quel bruit extérieur.

Il vient d'entendre « *je suis ta pensée* » prononcé par sa belle-sœur, dans le tic tac de la pendule. La pendule, il est le premier à me le dire, n'est capable que d'une chose : « tic tac », avec un timbre et un rythme particuliers ; et, ce tic tac, il l'entend tel qu'il est. Mais, en même temps, son larynx reçoit, et émet, à l'état naissant : « je suis ta pensée, je-suis-ta-pen-sée ». Le tic tac l'amplifie, et il l'entend.

Quand A. D... et les autres parlent beaucoup, et tous à la fois, il n'y a pas assez de bruits extérieurs pour recevoir et transmettre tout cela, pas assez d'amplificateurs pour que ses paroles naissantes puissent s'y poser et s'y épanouir. La pendule, la montre, les roulements de voiture, le feu, les pas, les aboiements, les miaulements, les cris humains, les coups de fouet, les bruits viscéraux, tout parle et chante.

Certains, capables de dissocier le bruit « réel » de l'impulsion motrice verbale qu'ils posent et perçoivent en lui, ne se servent que d'une espèce de bruits : les acouphènes. M^r F. T..., qui associe très étroitement les mots qu'il imagine ou articule avec toutes les sensations qui lui viennent de sa persécutrice, brûlures, froid, odeurs, érections, n'entend ses impulsions verbales que dans les bruits sub-

jectifs de son oreille gauche : « cr-cr-cr ». « Cr », toujours triple, et toujours perçu, dans sa monotone simplicité, tel qu'il est, revêt néanmoins tous les masques, est capable de toute la variété des impulsions verbales de F. T..., est leur être sonore et auditif. Mais il est toujours explicitement distingué par le sujet, pour peu que l'observateur le demande.

Il y a sans doute beaucoup d'autres façons d'utiliser les bruits subjectifs et de greffer sur eux, sans confusion, les images ou les impulsions verbales. Mais la distinction chère à la plupart des malades est celle qui permet à la Voix de mépriser l'acouphène et de s'élever, magnifiquement esthétique, au-dessus de toutes les contingentes occasions sensorielles.

L'hallucination auditive fait ici ce qu'a fait devant nous l'hallucination visuelle. Les visionnaires n'ont pas avoué que les phosphènes fussent la matière, moins encore la forme, des arabesques, monstres, objets familiers, visages ou scènes de leurs apparitions. Le sujet croit à l'indépendance réciproque des objets perçus, des phosphènes, des métesthésies et des divers groupes hallucinatoires : quand les arabesques se déploient, les phosphènes s'éteignent ; et quand un visage, dans la nuit, s'illumine et se modèle, les dessins reculent, ou s'anéantissent.

L'halluciné de l'ouïe a les mêmes sentiments. Les bruits subjectifs, les bruits confus, les bourdonnements, craquements et ronflements se taisent soudain, et une voix humaine s'élève. M^{me} H...¹³ à son réveil, entend un bruit de vaporisateur, puis de ciseaux, puis des chocs sur du cuivre, la voix enfin. Un grand silence se fait, tout se tait, et la voix de la persécutrice retentit.

Les malades, depuis ceux qui se flattent de très pures hallucinations auditives verbales, depuis les plus déterminés acouphrènes, jusqu'aux plus purs et plus conscients monologues, nous ont paru s'ingénier à projeter au dehors, pour le recevoir du dehors, leur langage intérieur, une endophasie, une hyperendophasie¹⁴ dont ils refusent

13. P. 403. — 14. Séglas et Barat.

d'être les auteurs automatiques. Et, partis de l'hallucination auditive verbale pure, isolée, vraie, nous avons fini par des malades à qui tous les bruits parlent, et par des malades à qui toute sensation est parole. M^r E. U...¹⁵ entend des injures dans tous les bruits; M^{mc} Q...¹⁶ et M^{me} W...¹⁷ reçoivent des paroles, des paroles orales, dans la main, sur toute la peau, dans le vagin, dans la bouche, sous forme de poisons subtils.

Cette projection de la parole intérieure, et cette réception de la parole sentie exogène est plus ou moins réussie. D'emblée et toujours la parole est extérieure au moi; mais elle a bien des façons de se détacher de tout le sujet, et elle s'en détache plus ou moins : La voix étrangère est dans la gorge du malade, et c'est l'impulsion verbale avec ses degrés : « Il me fait parler », « Il parle par ma bouche », « Il me parle par ma bouche », « Il parle dans ma bouche », « Il est dans ma bouche, il m'empêche de parler et il me parle ». « Il », c'est n'importe qui, Dieu par exemple. Mais ce n'est là qu'un commencement de projection; l'aptitude projective progresse, et, sans que l'observateur cesse, bien entendu, de déceler l'endophasie et le monologue, le malade en refoule la perception hors de son appareil phonatoire. le parleur est dans son épigastre, dans son abdomen. « Il » ou « On » va être enfin totalement expulsé. Le sujet parle toujours, mais, écoutant cette voix décidément étrangère, il découvre qu'elle vient du dehors et qu'elle lui parvient par un organe sensoriel. Lequel ?

N'importe lequel. C'est généralement l'oreille, et nous avons vu les jeux subtils que font les malades avec leurs impulsions verbales, leurs « Voix », le silence, les bruits, les bruits subjectifs. M^r E. U... a conscience de son monologue, il perçoit comme ils doivent l'être les bruits extérieurs, et pourtant ceux-ci lui disent ses propres impulsions verbales. M^r F. T... n'entend que Cr, Cr, Cr, et c'est là que sa persécutrice insère ses insultes orales. M^r A. Z..., M^r Z... reconnaissent leur monologue, mais écoutent intensément et prétendent, dans leur acouphrénie, entendre une voix étrangère, une voix dont je n'ai pu savoir si ce n'était

que la leur, méconnue, ou si c'était, synchrone et identique à leur bavardage, une hallucination auditive. M^{me} B. Y...¹⁸, qui parle aussi en écoutant, pousse son acouphrénie jusqu'à nier sa parole pour affirmer son hallucination auditive, comme si la voix extérieure l'empêchait d'entendre sa propre voix, ou, nous a-t-il semblé, comme si l'impulsion verbale, correctement perçue, était présentée (délusion ou mensonge) comme hallucination auditive.

On admet à bon droit que le sujet peut être inconscient de son monologue¹⁹. Mais il y a bien des façons d'être inconscient; le strabique est inconscient de la moitié de ses excitations visuelles; on est aussi en quelque manière, inconscient de la lanterne qu'on prend pour une étoile. « L'halluciné » est-il « inconscient » de son monologue parce qu'il le prend pour une parole d'autrui ? En est-il inconscient parce que la perception de son hallucination auditive, état fort, lui interdit de percevoir sa propre voix, état faible ? Si l'on en croit M^r A. Z..., M^r Z.... M^r D. V... et d'autres, l'inconscience vraie, la neutralisation du monologue par une autre perception doit être bien rare. Le sujet peut alléguer une hallucination auditive et prétendre la distinguer de son monologue, identique à elle et perçue. Il faut pourtant s'accommoder de malades. M^r D. V..., M^{me} C. X... qui paraissent bien, prétendant à des hallucinations auditives, monologuer sans le savoir, qui découvrent un jour leur monologue, et qui croient pourtant toujours avoir ou avoir eu des hallucinations auditives, calques ou modèles synchrones de leurs impulsions pharyngées.

On ne doit donc pas se laisser aller à détruire l'hallucination auditive verbale au profit de la combinaison : impulsion motrice verbale + attitude hallucinatoire. On peut d'autant moins réduire l'hallucination à l'impulsion, que celle-ci, pour fréquemment qu'elle travaille à la construction de l'hallucination auditive, n'en est après tout qu'un ouvrier inconstant et contingent. Bien des fois, on n'arrive pas à distinguer l'impulsion dans l'hallucination, et des accès de délire hallucinatoire naissent, se développent et meurent, passent et repassent par l'hallucination délirante, l'hallu-

18. P. 446. — 19. Baillarger, Séglas..., de Clérambault, A. M. P., 1927, II, 218.

cination reconnue, la voix intérieure, le mentisme, sans que l'observateur et le sujet surprennent des impulsions verbales derrière des voix. M. Tinel²⁰ a ainsi raconté un très beau cas d'hallucination auditive, qu'il croit bien avoir guéri avec du salicylate de soude en injections intra-veineuses. « Un point sur lequel je voudrais insister, dit-il, est la succession au cours de la régression observée, des trois ordres de symptômes : hallucinations, hallucinose, et mentisme.

« Nous nous sommes d'abord trouvés en présence d'hallucinations vraies et de sensations diverses d'influence ou d'action extérieure incessantes, nettement extériorisées, s'imposant invinciblement au sujet et entraînant de sa part une conviction absolue.

« Elles ont été progressivement remplacées par des phénomènes d'hallucinose où l'excitation sensorielle, tout en conservant ses caractères d'extériorisation, tout en s'imposant impérieusement à l'attention du malade, est cependant reconnue comme fausse et qualifiée par lui-même d'hallucination.

« Enfin ces réactions même ont fait place à des phénomènes de mentisme simple, caractérisés par l'invasion consciente dans le psychisme du sujet de pensées, de mots, de phrases, de chants qui s'imposent d'une façon obsédante, mais qui ont perdu à la fois tout caractère extérieur, toute signification d'intervention étrangère et surtout qui sont strictement dépourvus de tout caractère injurieux ou personnel.

« Ce sont trois sortes de phénomènes bien distincts dont la succession du reste est souvent observée dans la progression des processus pathologiques et dont nous avons pu constater ici la succession dans l'ordre inverse au cours de l'évolution régressive.

« Mais bien que très différents, ces trois ordres de phénomènes appartiennent à un même groupe de faits. Ils traduisent manifestement, avec des différences d'intensité, l'intervention d'un même mécanisme physiopathologique. Ce sont trois manifestations dégressives de l'automatisme

20. Encéphale, 1929, p. 699-712.

mental, qui révèlent à la fois une libération des centres psychiques inférieurs, et sans doute aussi une exaltation fonctionnelle de l'activité propre de ces centres libérés ».

Le malade de Tinel a fort bien distingué son mentisme de son hallucinose, et ne semble pas avoir dit que ses voix se bornaient à du mentisme mal critiqué; mais, surtout, rien n'est indiqué, dans son observation, qui puisse faire croire à des impulsions motrices verbales.

Dans bien des cas personnels, je les ai vainement cherchées, et l'on sait que Kandinski ²¹ oppose les hallucinations auditives verbales aux impulsions verbales. Donc, dans la sinieuse histoire des relations entre l'impulsion phonique et l'hallucination auditive, on distingue : à une extrémité, les hallucinations motrices (douteuses), et les impulsions motrices pures; — à l'autre extrémité, les hallucinations auditives pures, ou tout au moins sans impulsions motrices; — dans l'entre-deux, fort riche, les impulsions motrices combinées à des perceptions auditives reconnues par le sujet; — les impulsions motrices avec comportement hallucinatoire sans hallucinations; — les impulsions avec acouphronie; — les impulsions motrices avec hallucinations auditives enfin.

Sans doute, plusieurs de ces groupes de faits seront constitués aux dépens de l'ancienne hallucination auditive verbale; mais celle-ci, débarrassée de compagnes douteuses, allégée, appauvrie si l'on veut, n'est nullement ruinée, et reste même vaste, variée, puissante.

L'oreille n'est pas le seul récepteur des voix affirmées par les monologues, et nous en avons vu que les voix étrangères essaimées par leur monologue atteignaient un peu partout, au niveau de n'importe quelle surface sensorielle. Dans nos cas, c'était, très vaguement, la main, les parties sexuelles, des courants électriques sur tout le corps, la bouche. Mais on peut parfaitement concevoir que la perception parotique des voix se fasse avec précision par l'œil et dans un objet vu, par le tact et une sensation tactile; l'impulsion verbale, consciente, mais refusée et plus ou

21. Kr. u. Kl. Betr. im Gebiet d. Hall., 1885. Cf. p. 469.

moins méconnue, envahissant l'objet extérieur et la perception projective quelle qu'elle soit. Dans les cas où l'œil serait ainsi le récepteur d'une voix, il n'y aurait pas là une lecture, mais une sorte très originale de phonopsie, le verbe oral confondant sa personnalité avec la chose vue et exigeant un effort pour s'y distinguer.

Mes malades ont toujours réussi ces distinctions. Ils réalisent bien une intime pénétration entre l'impulsion verbale et les sensations, auditives ou autres qui se laissent déguiser en paroles ; ils n'en évitent pas moins la confusion. M^r E. U...²², le plus heureux, a réussi, seul, vite, spontanément et bien, cette délicate analyse, mais M^{me} Q...²³, M^{me} W...²⁴ n'ont guère été moins habiles à distinguer entre les sensations cutanées, vaginales, buccales, les contacts, douleurs, courants, odeurs et poisons, et les impulsions verbales qui s'y logent mystérieusement. Quand les confusions, fusions et contradictions se sont montrées, c'est chez des systématiques stéréotypés : M^{me} B. Y...²⁵, qui nie ses impulsions verbales, et ne veut reconnaître que ses hallucinations auditives, M^r A. Z...²⁶, qui, généralisant l'acouphrénie, mais ne pouvant se faire inconscient de ses impulsions verbales, prend le parti, désespéré mais définitif, d'affirmer entre ses voix et sa voix une incompréhensible identification.

Voilà donc des malades, non paralysés par leur propre système, en état de dire quand il le faut : « nos voix sont des combinaisons d'impulsions verbales, de bruits subjectifs ou objectifs et d'attitudes ». Faudra-t-il contraindre aussi à mettre leurs impulsions phoniques dans des bruits amorphes les innombrables « hallucinés », monologueurs ou non, qui affirment désespérément ouïr des voix étrangères et extérieures ?

Ces sujets ne paraissent pas moins capables d'analyse que nos subtils disséqueurs de phénomènes verbaux, ils ne sont pas moins lucides, ils disent des choses fort justes sur le « neurologisme », l'automatisme, l'absence de systématisation volontaire, l'éclat subit et la contrainte de leurs passivités ; ils savent voir, entre « leurs voix » et leurs

diverses images, des différences dignes de nous mettre en confiance ; et le commentateur, en face de ces deux groupes de patients : ceux qui finissent par réduire leurs « voix » à leurs impulsions, et ceux qui défendent l'esthésicité de leurs « voix », n'a pas le droit de ramener les seconds aux premiers et de les accuser de confusion, de comportement hallucinatoire sans hallucination.

Les acouphrènes apparemment non hallucinés sont des systématiques, des stéréotypés assez rares, tandis que, d'ordinaire, l'affirmation irréductible et simple « j'entends, j'ouïs une voix » montre les mêmes indices de crédibilité que la trouvaille « je fais une voix ».

Cependant, bien des fois, les monologueurs sans hallucinations auditives ont commencé par se présenter comme hallucinés auditifs. C'est graduellement, grâce à des conversations avec l'observateur, que le sujet explicite sa complexe pensée, et substitue au grossier « j'entends des voix », le subtil : « je subis des impulsions verbales » avec sa suite sensorielle compliquée. Mais ceux qui ont dit, puis nié, entendre des voix, n'ont pas commencé par croire entendre, pour découvrir plus ou moins péniblement leur erreur. Ce ne sont pas des hallucinés réductibles. Quand ils disaient « j'entends » ils faisaient déjà une métaphore et ils le savaient déjà plus ou moins obscurément. Ce n'est pas avec eux qu'on entamera le bloc des hallucinés irréductibles.

Même échec avec *les exagérateurs*. L'halluciné exagérateur ajoute à ses hallucinations un commentaire et présente le tout comme la reproduction des propos de ses voix ; mais on peut l'amener à distinguer ses fausses perceptions de ce qu'il leur ajoute.

G. S..., stupeur catatonique, puis syndrome de démence précoce. C'est un halluciné banal, il l'est sur tous ses certificats, il est présenté au cours comme halluciné. Voici deux de ses hallucinations : il a vu un serpent ; il a été traité de juif errant.

Interrogatoire *en rémission* : « Vous avez vu un serpent ? — Non, c'est une ombre autour du montant de ma fenêtre que j'ai interprétée comme un serpent et qui m'a fait peur ».

« ... Juif errant ? C'est un jeu de mots scolaire, un pot de chambre qui passe de main en main. — On vous a traité de

juif errant? Oui... » et le malade, d'une voix à peine perceptible, émet un très long bourdonnement où l'on devine, si l'on veut, les syllabes du mot en question. La perception sans objet se réduit à moins qu'un mot et cependant, avant cet interrogatoire, pareille réduction eût paru illégitime aux plus avertis.

H. R..., mélancolique... « Elle m'a dit de me lever et d'aller manger la confiture de B... » — ? — « Elle a dit *vas-y* » — ? — « Non elle n'a pas dit *confiture* » — ? — « Ni B..., mais j'ai de mauvaises pensées » — ? — « Elle a dit : *vas-y* ».

I. Q..., trente ans de délire de persécution, légère démence, monologue. Une voix lui parle sans cesse, multipliant questions et reproches pour lui faire avouer de vieilles fautes. Elle a des caractères physiques fort nets. Que dit-elle effectivement? Jamais rien de plus que : « *Et puis toi* ».

L'interrogatoire réduit ici les phrases attribuées aux voix à trois monosyllabes; et toutes les hallucinations décelées chez ce malade ont pu subir cette réduction. J'ajoute en passant que, depuis des années, elles ne se sont pas modifiées et restent des hallucinations stéréotypées.

Dans ces cas, l'hallucination *alléguée* est, et surtout devient, un ensemble complexe et cohérent; l'hallucination *effective*, la donnée hallucinatoire est parfois moins qu'un simple mot; une fois écartés l'élément moteur, les surcharges, les interprétations, l'acouphrénie, les stéréotypies, etc., la perception sans objet se réduit à un résidu quantitativement insignifiant. L'hallucination effective, bruit amorphe, mot, courte phrase, s'annexe une foule d'images, matérialise dans la mémoire et les affirmations des sujets les pensées plus ou moins conscientes qui l'ont accompagnée, et aboutit, dans quelques cas monstrueux, à l'acouphrénie.

Chacun a vu de ces aliénés dont les hallucinations, d'abord vagues et fragmentaires, paraissent devenir de plus en plus riches et cohérentes. Or, on peut très bien concevoir, et constater, que les hallucinations restent indéfiniment rares et pauvres, si même elles ne disparaissent pas tout à fait, pendant que le comportement hallucinatoire se développe et s'exagère. Au premier abord, ces malades ont des perceptions sans objet abondantes et chargées de sens; puis on découvre qu'ils ont interprété, surchargé, transformé, un mot, un murmure confus, un bruit subjectif, démesu-

rément amplifié le perçu, grâce au délire, à la délusion ou à l'illusion jouant sur des perceptions (avec ou sans objet) sporadiques et élémentaires. Des introspecteurs ont immédiatement conscience de tout cela; de moins savants ne découvrent et révèlent ce processus que malaisément et après un prudent interrogatoire; il y en a qui n'avouent jamais, comme s'ils tenaient à être aussi hallucinés que possible, à développer au maximum leur personnalité morbide. Je n'en ai pas observé qui aient affirmé d'abord être de grands hallucinés pour avouer un jour avoir construit de toutes pièces de prétendues hallucinations avec des images normales et des impulsions verbales. — Ma conclusion sur les exagérateurs ne peut donc dépasser ceci : l'hallucination alléguée est hors de proportion avec l'hallucination probable, et la déborde considérablement; la critique et le dépouillement des perceptions sans objet, faits par les sujets eux-mêmes, n'en laissent subsister quantitativement qu'un résidu.

Mais, encore une fois, acouphrénie, stéréotypie, exagérations, projection systématique et forcenée des impulsions verbales les plus nettement musculaires vers les surfaces sensorielles, vers l'oreille, toutes les fausses hallucinations verbales ne peuvent rien contre les hallucinés intelligents, lucides, sincères, capables d'analyse, quand ils affirment entendre des voix, et ne rien faire de plus.

Ils se prétendent particulièrement dignes de foi quand ils se montrent capables de discuter avec les *hallucinés* « *psychiques* ».

XIV

L'HALLUCINATION PSEUDESTHÉSIQUE

Les pseudo-hallucinés.

Longtemps, chez les psychiatres¹, un phénomène était une hallucination dès qu'il y avait passivité, aliénation au moi, automatisme, et les premiers aliénistes s'intéressaient moins à l'esthésicité qu'à l'automatisme hallucinatoire. Depuis des siècles pourtant, les mystiques avaient surabondamment, pratiquement et théoriquement, distingué deux et même trois espèces de visions et locutions : corporelles, imaginatives et intellectuelles. Nous avons vu ce qu'il faut penser de la trichotomie des mystiques². Quant à Baillarger³, quand il leur a emprunté les visions, et, surtout, les locutions imaginatives, pour en faire ses hallucinations psychiques, il a obtenu un groupe fort peu homogène et d'autonomie très discutable. Ses hallucinations psychiques sont parfois des hallucinations vulgaires, ce sont souvent des images, des représentations d'une autonomie agressive et douloureuse, des *Zwangsvorstellungen*, ce sont enfin, plus souvent, des impulsions verbales, les futures « hallucinations » psycho-motrices de Seglas, du monologue plus ou moins correctement perçu mais mal interprété, des perceptions qui ont leur objet. Tant que l'hallucination sera, pour le sujet qui l'éprouve, une perception sensorielle, et, pour

1. Leuret, Moreau de Tours, Falret.... — 2. Etudes sur les Hall., I, Sainte Thérèse. — 3. Mémoires de 1842 et 1846; Ann. Méd. Psy., 1856, II, 54; T. I des recherches sur les maladies mentales.

l'observateur (ou le sujet averti) une perception sans objet, les hallucinations psychiques de Baillarger seront des hallucinations tout court, ou ne seront pas des hallucinations du tout.

Il convient pourtant de respecter, avec les mystiques, l'autonomie d'un groupe de sujets qui disent : « j'entends et je vois nettement ; j'entends sans bruit et je vois autrement qu'à la façon vulgaire, mais je ne peux pas dire autrement que J'entends, Je vois ». Dans ces phénomènes auditifs et visuels, il y a, dit-on vigoureusement⁴, objectivité psychique, il n'y a pas objectivité spatiale. Et pourtant, si les voix ainsi perçues sont volontiers dites intérieures, les visions « psychiques » sont tout aussi extérieures que les perceptions visuelles les plus légitimes.

Dans des rêveries, dans des états toxiques expérimentaux, dans des rêves, j'ai eu des images auditives et visuelles qui possédaient de la perception l'extériorité et la localisation, la brusque apparition de l'objet entier, l'apparence de l'infini détail, la couleur, le timbre, etc..., et cependant, jusque dans le rêve⁵, j'ai eu la conscience très vive de ne pas entendre et de ne pas voir. Il y a là, pour le même objet psychique, trois états, trois états qui sont ceux de la trichotomie mystique, trois états que le sujet éprouve comme qualitativement distincts, noétique, eidétique et esthésique. L'image noétique, c'est la représentation des objets dans notre veille normale et moyenne ; l'image eidétique, si l'on est moins indifférent que l'école de Marburg à la nuance étymologique, c'est encore une représentation, mais qui a de la perception l'extériorité, l'intensité, le divers, la richesse, la tyrannie et le caprice, tout, sauf un caractère, intime et familier à tous, mais impensable et indicible ; quand l'image eidétique acquerra ce je ne sais quoi si bien connu, elle sera l'image esthésique, l'hallucination, la perception sans objet. Un changement d'état de plus, non dans l'image mais dans le sujet, et l'image esthésique, perception d'un objet absent, sera prise pour un objet, l'hallucination ne sera plus reconnue, elle sera délirante.

4. Petit, Auto-représentations aperceptives, Thèse de Médecine, Bordeaux, 1913. — 5. P. 324.

Très longtemps après Baillarger, Kandinski, après Hagen, après L. Meyer, insiste à son tour sur les hallucinations psychiques. Hagen⁶ estime que la perception hallucinatoire de conversations ou de simples phrases, même assez courtes, est inadmissible; il invoque « *L'Unterschiebung von Erdichteten an Stelle des Erlebten* », un Comédie Spiel » dû au « *Schwachsinn* » qui accompagne tout état hallucinatoire; il juge sévèrement la sincérité des hallucinés dont le célèbre peintre de Brière de Boismont est le modèle; il veut enfin, pour qu'il y ait hallucination, qu'elle soit perçue de concert avec les objets extérieurs, et sans dommage pour leur perception. On dirait qu'il veut laisser au sujet le moyen d'établir, par comparaison entre une hallucination et une perception simultanées, que la « *Sinnestäuschung* » est bien une « *Wahrnehmung* ».

Pour L. Meyer⁷ les Sinnestäuschungen ne sont que des Vorstellungen, et l'affirmation du malade naît du besoin d'accorder l'ambiance avec les « *Wahnideen* » et les « *Verkehrten Handlungen* ».

Avec Kandinski⁸, les pseudo-hallucinations sont des images très vives que le sujet distingue exactement des hallucinations : « *L'Objektivität* » ou la « *Wirklichkeit* » leur manque. A part cela, tout y est, en extensité et en intensité, en « *Vollkommenheit* », « *Stetigkeit* », « *Zwangsmässigkeit* », « *Bestimmtheit* »; c'est extérieur, c'est détaillé, nous sommes contraints de le voir, cela n'a pas de liens logiques avec le reste, nous sommes absolument passifs, notre imagination et notre pensée n'y peuvent rien changer, mais il y manque toujours « *l'Objektivität* ».

Aux pseudo-hallucinations appartiendraient les prétendues hallucinations hypnagogiques, projetées mais non objectivées, les rêves, l'onirisme fébrile. Il y aurait dans tout cela projection, non objectivation. Mais la conscience est alors « *umnebelt* », les perceptions sont voilées, et les pseudo-hallucinations « *verwandeln* » en hallucinations, ou « *werden gleichgeltende Wahrnehmungen* »; les « *Wahrnehmungen* » légitimes et réductrices sont absentes, et il

6. Ps. Hall., Z. Theo. d. Hall., Allg. Zeitschr. f. Psychiatrie, 1868. —

7. U. d. Char. d. Hall. in Geistes kr., Cbt. f. d. Med. Wiss., 1865. —

8. Kr. u. Kl. Betr. im Gebiet d. Sinnestäusch., 1885.

se trouve alors que le X qui fait une « *Vorstellung* » se confond... est confondu avec, est pris pour, on ne sait trop, le X qui fait une « *Wahrnehmung* », $XV = XW$. Le sujet voit une boîte garnie de pointes, et lui dedans : pseudo-hallucination ; il voit un inconnu en noir qui entre par la fenêtre, lui met un doigt dans la bouche et arrache des dents : pseudo-hallucination ; un lion lui met les pattes de devant sur les épaules et il éprouve la pression douloureuse, c'est extérieur, « *deutlich, lebhaft, leibhaft* », mais il n'est pas effrayé, on lui envoie ce lion, le lion des armes anglaises, pour qu'il se fasse anglais : pseudo-hallucination.

En somme, si les hallucinations psychiques de Baillarger sont de simples impulsions verbales ou des images plus ou moins vives, la pseudo-hallucination de Kandinski paraît n'être souvent que l'hallucination pure et simple, quand elle est reconnue, n'est pas prise pour l'objet, n'est pas délirante ; un contenu psychique, doué de tout ce qu'il faut pour faire une hallucination, n'en serait plus une si l'on pouvait parler à son sujet de déterminisme conscient sinon volontaire, et d'assimilation au moi. Chacun sait surabondamment que cette position est indéfendable.

Kandinski, qui ne veut rien devoir à Baillarger, qui finit par faire de ses propres pseudo-hallucinations des hallucinations tout court, et des hallucinations psychiques de Baillarger des « *Zwangsvorstellungen* » s'efforce enfin d'éviter aux pseudo et aux vraies hallucinations auditives verbales toute compromission avec les impulsions. Les malades ne s'y tromperaient pas, le langage automatique, en fait comme en théorie, serait opposé aux hallucinations comme aux pseudo-hallucinations, et cette opposition achève de spiritualiser ces dernières.

Nous avons vu⁹ que les mystiques ne réussissent guère mieux que Baillarger et Kandinski à loger leurs visions et locutions imaginatives entre les perceptions et les représentations. Sainte Thérèse voit sa croix de bois se changer en crucifix de pierres précieuses. Le bois a disparu il n'y a plus pour ses yeux que pierreries ; et elle appelle cette vision imaginative. Que veut-elle dire ? N'est-ce pas : « la

9. Etudes sur les Hall., I, Sainte Thérèse.

croix est toujours de bois; je le sais bien; et ma vue me montre un joyau imaginaire. Dieu crée en moi une vision, mais il ne lui crée pas au dehors son objet; et l'absence de l'objet rend la vision imaginaire ou imaginative. Je n'en vois pas moins le diamant comme s'il était offert aux yeux, comme s'il était palpé avec les yeux. Ma vision, imaginaire ou imaginative, est sensorielle ».

Les flottements des auteurs sont, en petit, ceux des malades; les malades sont pourtant quelquefois précis. Dans mes rêveries, dans mes rêves et dans mes onirismes toxiques, je crois avoir très nettement distingué les trois états de mes images : le mentisme, ou la fuite, ou plutôt l'assaut, d'images noétiques; l'explosion, pour l'œil ou l'oreille, d'images eidétiques dont on peut dire : « j'ai vu, j'ai entendu ce démon, et pourtant je n'ai rien vu, rien entendu, à mon image a manqué le X W de Kandinski, le je ne sais quoi de si familier qui, selon son absence ou sa présence, pousse le même être psychique vers l'image ou vers la perception »; les images esthétiques enfin, les perceptions reconnues comme hallucinations ou prises pour objets selon que la raison résiste ou s'abandonne.

Mais cette distinction exige souvent qu'on veuille la faire, et j'ai dû constater sur moi-même, dans les états oniriques, qu'il est beaucoup plus facile de tomber à « j'ai vu » que de déceler... l'anesthésie d'une image eidétique. Mais si j'ai dit : « j'ai vu », plutôt que « j'ai eu une image eidétique sans esthésicité », ce n'est pas affaire de plus grande simplicité ou facilité d'expression. Le rêveur qui répète : « j'ai vu », ne substitue pas à la difficile traduction exacte de son état une métaphore aisée, n'emploie pas une façon de parler. Quand le rêveur est pris tout entier par le soin de rêver, « j'ai vu » ou « j'ai entendu » rendent sincèrement compte d'une image eidétique ou même noétique, aussi bien que d'une image esthétique. Chez nos malades, l'image eidétique, à l'élément esthétique près, a tout d'une perception, y compris l'efficacité. Fort attentif à la vie, quoi qu'on ait dit, dans son délire comme nous dans notre santé, il ne l'est pas à la même vie, et son nouvel intérêt au réel dédaigne les distinctions qui nous importent le plus. Celle de l'esthétique et de l'eidétique est du nombre.

Devant des images, esthétiques ou eidétiques, du démon, il ne s'intéresse pas à la différence qui les fait telles ou telles, toute spécifique et qualitative qu'elle soit. Sauf s'il a mission et pouvoir de vérifier cette différence, il la néglige, l'oublie, ne la perçoit pas; il ne s'intéresse qu'à une chose : l'objet, il lui faut un démon aussi démon, donc aussi présent que possible; et puisque son image eidétique a toute l'efficacité de l'objet, il maintiendra, sans s'étonner, que le démon est venu : « je l'ai vu comme je vous vois ».

Quand j'ai distingué, dans un rêve, l'image esthétique d'un ruisseau de l'image eidétique d'un mur, je me suis avisé de cette distinction après le rêve. Pendant que je rêvais, il y avait un mur et un ruisseau, et ils se valaient, bien que le mur fût derrière moi. Mais, dans l'analyse post-onirique, je ne me suis pas servi de ce tout dernier détail pour distinguer l'image du mur de l'image du ruisseau; c'est bien une différence spécifique et qualitative que j'ai perçue entre elles. Si je ne m'étais pas intéressé à la question aurais-je vu cette différence? Il se peut que non : tout au spectacle et au décor, j'aurais dit, « j'ai vu un mur ».

Il en va évidemment de même pour les locutions. Le sujet ne sait qu'une chose; c'est qu'on l'a traité de vampire. Donc on lui parle, et il oublie immédiatement que son image est eidétique ou même noétique. Quand on discutera avec lui, il répétera obstinément : « On me parlait comme vous me parlez. Ce n'était pas pareil. C'était comme une voix téléphonique. Si vous voulez que je croie que vous existez et me parlez, il faut me laisser croire paisiblement que cet individu m'a traité de vampire ».

Bien entendu, quelque important qu'on imagine le groupe de ces hallucinés par persuasion, il ne pourra pas grand'chose contre les hallucinés certains d'avoir critiqué et constaté l'esthésicité de leurs visions et locutions, au moment même où ils les subissaient.

A côté de l'hallucination irréductible à l'auto-critique et à nos critiques, à côté des pseudo-hallucinés qui ne savent pas découvrir l'anesthésie de leurs visions, un bon nombre de sujets la perçoivent, plus ou moins vite et même

immédiatement. Le X W de Kandinski, qui fait la Wahrnehmung, la perception, est immédiat, spécifique et décisif ; le X V qui fait la Vorstellung, la représentation eidétique, n'est pas moins immédiat, qualitatif et péremptoire. Et si la conscience du sujet n'est pas tout occupée à voir ou à vivre l'objet ou la situation, il ne peut manquer de distinguer s'il a affaire à une perception ou à une représentation, tout eidétique qu'elle soit.

Des bergers illettrés font cette élémentaire distinction.

J. P... voit entre nous, en me regardant, une transparence rose à forme humaine qui est Dieu : « Je vois toutes sortes de choses, des machines, des trucs... des fleurs... C'est pas comme quand j'ai l'idée d'une rose. Ça vient comme ça, ça passe, je le vois passer... Je n'imagine rien, je vois passer... Dieu ? Je l'ai vu de mes yeux, devant moi... Des visions de pensée. Tel que c'est, je le vois, mais dans l'esprit... Pas par les yeux, par la pensée... Je le vois devant les yeux à la pensée... J'entends les gens de chez moi me traiter de tous les noms... Je les entends comme vous... C'est une pensée... C'est la pensée... Ce n'est pas ma parole (ne monologue pas)... Je leur réponds par la pensée... ».

K. N... qui est continuellement agi, dont tous les actes sont commandés, est très net : « Tout ce que cette pensée me commande, il faut que je le fasse. Il ne me parle pas ».

L. B..., qui est harcelé d'attaques fluidiques, qui sent des brûlures partout, « tac par ci, dzing par là, boum dans la verge » et des bruits subjectifs variés dans les oreilles, converse avec sa persécutrice : « Trust. Allons, Trust, allons, c'est vous, répondez ». Et Trust répond, dans les bruits subjectifs, mais par la pensée. « Elle m'entend, moi, je ne l'entends pas. Mais il me monte une chaleur dans la tête et c'est pareil comme si j'entendais ».

M. C... a vu la Sainte Vierge, ou, plutôt, il a su, depuis, qu'il avait vu la Vierge. Il a des reflets dans les yeux en dormant. On le force à des éclats de rire. Il a sauté du premier étage par la fenêtre pour sauver l'honneur de la famille. Et les voix ne le laissent pourtant jamais tranquille. « Il est perdu » disent-elles... « Tout à l'heure » ... « Tu es fadé » ... « La nourriture est le fruit défendu » ; et il ne mange plus. Tout cela vient du dehors, comme un souffle, sans bruit. « Ce n'est pas la parole ». Et il n'est pas indifférent de voir les locutions les plus brèves, « tu es fadé », être si volontiers reconnues comme eidétiques, pseudesthésiques ou pseudo-hallucinatoires par un sujet qui ne comprendrait évidemment rien à des explications sur ce sujet.

Ces malades, qui disent d'abord « j'entends », et qui finissent par dire « je n'entends pas », ont la conviction profonde que les images verbales surgissant, bouillonnant et s'écoulant en eux malgré eux, constituent des voix étrangères et extérieures, hautes, fortes, sans bruit. « Elles parlent à voix basse » disent-ils parfois, voulant dire qu'ils perçoivent quelque chose de différent du son le plus bas, une voix qui parle peut-être très fort, qui crie peut-être, mais sans aucun bruit. Les aliénés qui entendent des chuchotements se donnent beaucoup de mal pour deviner les mots et reconnaissent y échouer souvent. Les aliénés à images eidétiques verbales « entendent » des discours sans avoir à prendre la peine d'écouter et sans perdre une syllabe. Une fois faite la réserve signalant l'absence de bruit, ils préfèrent « entendre distinctement » à toute autre expression et diffèrent infiniment moins des hallucinés que des interprétants et aussi des intuitifs; ces sujets qui, sans avoir rien vu et rien entendu, en quelque sens que ce soit, savent immédiatement, avec une certitude formidable, que telle chose advint, qu'on leur veut ceci, qu'on leur a dit cela.

« Je sens une douleur dans le dos, et je n'ai pas besoin de voir ou d'entendre pour savoir qu'on me tire des coups de fusil »... « j'ai vu d'un regard, dit M^{me} N. D..., que M^{me} la Supérieure est ma mère, et M. l'Aumônier mon père », et elle les traite avec le respect et la tendresse subséquents. Quand ces derniers malades, les intuitifs, perçoivent des discours, ils n'allèguent pas des voix, avec ou sans la réserve sur la présence ou l'absence de bruit; ils parlent plutôt de transmission de pensée. Ils s'apparentent à la grande majorité des sujets à monitions métapsychiques, celles qui se font sans voix, même silencieuses, sans perception, et même sans images.

Pseudesthésies d'une petite mystique.

On doit aux mystiques la découverte des voix et visions « intérieures » et « imaginatives ».

Une petite mystique, une petite paysanne ignorante, va, sans préparation apparente, nous en donner une description.

Amélie, fille simple, de dix-huit ans, élevée dans un milieu de piété raisonnable et de travail, s'est de très bonne heure donnée à Dieu. Convenablement dirigée, elle n'a rien fait ou senti d'extraordinaire à sa première communion, à sa puberté, lorsqu'elle a voulu réaliser son perpétuel désir d'entrer en religion. Son modèle était sainte Thérèse, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus, la petite sainte Thérèse, sans extases, sans visions. Pas d'excès d'austérités, pas de prières littéraires, pas d'exercices subtils; de la méditation, de l'oraison discursive, de l'activité, une bonne vie intérieure.

Il y a quelques mois, commença une période de désordre. Amélie est d'abord, ce qui est fort bien, agréée dans un couvent de religieuses cloîtrées, très actives cependant puisqu'elles dressent des « repenties ». Mais sa mère est gravement malade, et la jeune fille se sacrifie. Elle fait beaucoup plus; sur les instances des siens, elle accepte de « s'établir », avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle. Il y a un obstacle : les vœux qu'elle a faits. On l'en relève. La voilà « promise ». J'ai vu les lettres du promis, très empressées, très pressantes, mais très convenables.

Voici ce qu'elle pense, longtemps après, de ce chapitre : « ... J'étais découragée... J'ai accepté de voir ce jeune homme... Je ne le connaissais pas du tout... Le mariage ne me disait rien... Je le lui ai dit... J'avais fait des vœux de chasteté, à dix ans, puis à seize ans. Un prêtre s'est occupé de m'en faire relever par Monseigneur. M. le Recteur blâmait mes parents... Il voulait savoir à fond si on me faisait souffrir à cause de ma vocation. Je fus gentille avec lui, je fus le consulter... Je lui ai écrit que je ferais toujours mon devoir, que je sois mariée ou non... On m'a fait dire que je ne voulais pas avoir d'enfants... Il me fit appeler au presbytère. J'y fus généreusement... Il faisait peut-être ça pour ma vocation... Il était très zélé avec moi, très bon, mais je trouve qu'il manquait de prudence quand il blâmait mes parents... « Le curé combattait donc le mariage. Et une voisine dit un jour : « Tu épouses R... Tu n'auras toujours que mes restes, sacrée vilaine petite bonne sœur défroquée ». Cet incident et d'autres la rendent « nerveuse », et son père a quelques difficultés avec elle, pour la première fois : « Elle ne voulait plus faire qu'à sa tête et j'ai été obligé de la corriger ». Elle décide alors de « se placer », et aurait été très appréciée de ses patrons. Après quelques mois, elle tombe malade : vives douleurs abdominales, sans fièvre, qui font penser à des coliques hépatiques. On conseille une opération (la mère a été opérée pour ulcère de l'estomac) mais les parents préfèrent l'homéopathie. Elle guérit, instantanément, après un chapelet. Elle mange, passe une bonne nuit, et, le lendemain, se remet au travail. Plus de trois mois plus tard, depuis longtemps sortie de sa crise mystique, la paix retrouvée, elle croira toujours à une guérison miraculeuse.

Quinze jours après sa « guérison », elle entre à l'asile, en période de vacances, pour agitation, fugues, violences. Le premier soir, la première nuit, et la première matinée, elle bavarde éperdument, ne dort pas, croit voir de la police jusque dans les infirmières de veille, chante d'innombrables cantiques, proclame ses visions, sa mission et ses futurs miracles, mais ne montre ni confusion ni fuite des idées. Elle explique : « On m'a menée ici dans l'intention que je suis folle... C'est M. le Recteur... Il m'a battue... J'ai eu des visions toutes les nuits... Le bon Dieu me parle. Il me fait causer. Quand on me cause, la réponse est trouvée tout de suite. C'est lui qui cause à ma place. C'est lui qui fait remuer ma bouche... ». Dès la deuxième journée, elle se comporte normalement, se met au service des malades, et y fait merveille.

Je fais sa connaissance un mois et demi plus tard. Après un bref entretien, je lui demande une note écrite qu'elle me remet le surlendemain l'ayant rédigée, dit-elle, à deux moments de loisir, deux demi-heures, et du premier jet. Il n'y a pas une rature, pas de particularités graphiques.



J. M. J. — Avant d'essayer de vous depeindre de mon mieux Les visions et la Mission que Le Bon Dieu m' a confié. je demande. A l'Esprit saint d'eclairer mon esprit. et de guider lui même ma plume.

La premiere vision consiste, dans, les desseins du bon Dieu, sur le monde entier, et la Mission qu'il a voulu me confier à moi creature faible, mais qui espere tout de Dieu. ma confiance en lui est entiere et pleine d'esperance. je commence et c'est avec simplicité que je vais vous parler. Dans la nuit du quinze au seize Septembre. Vers onze heures, je fus réveille par des voix venant du ciel et aussitot je tombais comme dans une extase. La. je revis 1^{er} tout mon passe et Le bon Dieu eclaira mon âme comme jamais dans ma vie je n'avais été eclairee. puis au même moment droit devant moi! je vis le bon Dieu son sang coulait de toute ces plaies. sacrees. et il etait d'une tristesse je dirais incomprehensible aux yeux humains. La Vierge Marie sa Tres Sainte Mère etait a sa droite et se tenait quand meme derriere lui. lui tenant son bras pour l'arreter de frapper ses creatures qui l'oublent abandonnent ses lois et ses commendements. Maintenant. Voici les paroles qu'il m'adressa. Je vous dirais au moment ou je vis Le sang précieux de Jesus sortir de ces plaies. Je demandais a Jesus meme ce qu'il fallait faire pour le consoler sa reponse fut celle ci. Ma fille tu es la seule a ¹⁰. qui m'aime de tout son Cœur. je te choisis pour remplir cette Mission. va demander a Mr le Recteur de faire des

10. Je supprime l'indication de lieu.

Prieres dans l'église. et il m'indiqua. Le Miserere! Le Stabat Mater Dolorosa. Le Parce Domine! puis la recitation du chapelet de la Misericorde. rosaire des saintes Plaies. il me dit aussi de repandre et de faire repandre dans le monde entier. Le rosaire des saintes Plaies. ce chapelet seul était capable d'arreter sa justice qui a frappe surtout notre region de l'orage si terrible qui s'est passé et qui a commencé au moment de mes visions. dire tout ce qui se passa entre mon cœur si sensible pour le cœur de Dieu est chose impossible a exprimer. D'abord il est des choses que je dois garder le secret et qui perdrait leurs parfums au meme moment il est aussi Bien des choses que je peux vous dire de vive voix et que vous meme pourrez prendre note de ce que je vous dirais. † la deuxième vision fut tres longue. au moment ou elle commença je changeais de visage et une sueure froide puis mon pauvre cœur devenait brulant comme un feu. je ne sais comment j'ai pu supporter sans mourir de telles transports. Le bon Dieu me dit cette parole touchante, et reel. tu dois être victime debout. en effet sitot la vision fini. je me levais et je ne m'apercevais des souffrances si cruelles et aussitot je reprenais mon visage ordinaire. pendant ces jours. benis pour moi. je ne pouvais pas arreter ma pensee dans tout ce que j'avais vu et aussitot que mon regard se portait sur un crucifix je ne pouvais Le regarder sans verser des larmes ameres. Voici des paroles qui montre combien le bon Dieu se plaignait de l'affection et de l'amour si petite des creatures envers lui.

Ma fille Je te demande surtout que tu souffre pour les pecheurs et pour le triomphe de l'Eglise. mon regne ne peut venir que si tous observent mes Commandements. surtout la charité. Aimez-vous tous les uns les autres, si on s'aimaient tous de la charité et de l'amour que Dieu je demande ce serait le paradis sur la terre. La justice des hommes disait. il n'existe plus. il me disait lui-même. Les personnes pourtant pieuses et qui oublient encore sa loi. La tres Sainte Vierge Marie etait aux premieres visions. tres triste. et elle me dit. je ne puis plus. Arretez Le bras de mon fils. oh Priez. tous. mais le bon Dieu fut tres sensible a la Priere de sa Sainte Mere mais je voyais toujours son sang coule. de tout ces plaies. il me disait aussi on oublie mes. Saintes Plaies. surtout celle que le poids de ma croix a ouvert! ah si l'on savait unirs toutes les peines et les souffrances de cette vie de la terre on gagnerait une fortune immense. elle me sont agreables. Pour les pecheurs les malades les ames du purgatoire et le triomphe de l'église avec mes plaies et mon Cœur divin on peut tout obtenir? j'en ai eu sur la fin de la premiere semaine. qui etait exterieure mes Parents et bien des temoins. etait la a celles la ma souffrance ce faisait plus voir et tous pleuraient de me voir disaient tant. souffrir. Oh! oui j'ai souffert beaucoup. mais je l'avais tant Desire. Un Vendredi j'ai reste de trois à six heures du soir.

le dimanche a la sainte Messe je vis la Sainte Vierge elle était d'une beauté admirable. et de son Cœur sortait trois grande lumieres. sur lesquelles était ecrite ces paroles. Puissance, Sagesse Misericorde! a ses pieds. elle était entouré de chaque cote de deux Saints. je crus bien reconaitre Saint Jean. et Sainte Marie Madeleine cette fois elle ne me causa pus. car elle semblait bien heureuse et moi j'ai assez a admire sa beauté et en meme temps sa Bonte. il me faudrait un temps tres long pour vous donner. entretiens de chaque vision et aussi il me faudrait une solitude tranquille. je dois vous dire que maintenant sans voir le bon Dieu. je sens continuellement sa presence, il me guide a chaque instant. et je puis ajouter qu'il me comble de delicatesses et de graces. j'espere quand je m'en retournerai aupres de mes Parents je pourrais plus facilement. vous faire un rapport mieux suivie. D'abord il faudra une fois avoir quitte ici en faire un expres pour mon Directeur de conscience. je suis a votre dispositions pour repondre aux paroles que vous tiendrez de savoir sur ce que j'ai ecrit.

Recevez mes Sentiments en N. Seigneur.

La première vision a eu lieu une semaine environ après la « guérison ». Amélie, cette nuit-là, n'a pas dormi, et, le lendemain, par le plus terrible orage dont la région garde le souvenir (pluie et tonnerre pendant quarante heures), elle se rend, sur l'ordres exprès du Christ dans un Monastère de capucins. A bicyclette, en chemin de fer, en bateau, à pied, elle y parvient et le père qui la reçut m'écrivit : « Je me suis entretenu avec elle pendant une demi-heure. Elle m'a paru tout à fait normale, très calme. Mais elle m'a écrit quelques jours après une lettre de folle ». Elle revient chez elle trempée et boueuse, mais sans éprouver aucune fatigue. L'orage, dont la population parlera encore longtemps, l'a laissée parfaitement indifférente. C'est évidemment une manifestation de la colère céleste mais elle n'intéresse pas particulièrement ses visions, locutions et missions. De retour, elle travaille, dîne, travaille encore, se couche et se remet à ses visions et à son insomnie.

Le jour, travail très actif, et, disent les témoins, parfait de rapidité, d'abondance, et de fini; mais, dit-elle, « je ne pouvais rester longtemps au même ouvrage ». Elle visite les malades, panse les plaies, console, ensevelit, n'éprouve ni dégoût, ni fatigue. La nuit : visions. Malheureusement, à l'église, elle ne se borne pas à prier. Elle chante et joue de l'harmonium. Or, elle ne sait ni l'un ni l'autre, et on s'en aperçoit; mais trois mois après, purement normale, elle est convaincue que Dieu lui a infusé un moment la science du déchiffrement et du clavier. Il fallut lui interdire harmonium et église ».

« J'étais vexée, m'explique-t-elle, que l'Eglise m'ait été fermée ». Elle semble avoir crié son indignation dans la rue,

mais, « par obéissance pour mes parents, je suis rentrée ». Le curé n'ayant pas voulu venir la voir et s'expliquer, elle décide d'aller à lui, assez bruyamment sans doute, car tout le village est sur pied. Il est tard, tout est fermé chez le prêtre ; on n'ouvre pas. Elle fait le tour de la demeure, saute en public un petit mur, et fait si bien qu'on ouvre... « J'ai frappé trois fois, par politesse »... « C'est honteux de le dire... lui et sa bonne m'ont prise à la gorge et m'ont jetée dehors à coups de pied et de poing... »¹¹. Ils ont fait ce qu'ils ont voulu. Je disais : vous pouvez me crucifier, M. le Recteur, je ne lèverai pas la main sur un prêtre, mais je ne partirai pas... ». Expulsée, elle se laisse ramener chez elle, mais décide : « Il fera un saint mais pas maintenant... Qu'il songe à sa conscience... Je n'ai pas besoin de Maison de Retraite, M. le Recteur... Allez donc lire votre bréviaire... Je suis la reine de l'univers... ».

En pleine nuit, couchée, elle a sa vision ordinaire,

Le lendemain, en travaillant, en visitant et soignant les pauvres et les malades, elle rencontre la bonne du curé. Bataille. Le soir, elle part, à pied, pour le chef-lieu et le couvent, celui où elle a failli entrer. On la poursuit, on la ramène chez elle. Sommeil calme et sans vision. Le jour suivant, elle se laisse paisiblement conduire à l'asile, par le train.

Quand, trois mois après, nous revenons sur ce récit, qui est le sien, elle reconnaît que sa conduite, attaque du presbytère comprise, a été pathologique, ainsi que ses propos.

Voici, à un mois et demi des événements, ses explications orales sur les visions et locutions.

Pendant six nuits consécutives, elle a eu la même vision. Couchée, presque assise, elle s'éveille, s'étonne d'elle ne sait quoi, entre en extase, se trouve « comme entre le ciel et la terre » fermée au monde matériel. Les yeux ouverts, elle voit le Christ et la Vierge, la Vierge un peu à droite et en arrière. Ils sont debout : le sang, rutilant, coule à flots des cinq plaies. Il n'y a ni gloire, ni couronne, ni croix. Nous nous disputons un moment sur les détails : les vêtements du Christ, ses cheveux, sa coiffure, ses yeux, ses pieds. En effet, elle a tout vu, elle referait le tableau si elle savait peindre, elle garde du moindre modelé, approuve-t-elle, un souvenir photographique. Mais, ces mille détails, qu'elle a vus et enregistrés, elle ne peut me les nommer, sauf deux : la Vierge a un voile blanc et une robe montante. Je ne saurai jamais la couleur de cette robe. Pour le reste, notre dispute a failli mal tourner. Amélie s'est pourtant décidée à tolérer toutes mes questions sur le Christ. Nous l'étudions ensemble, des pieds à la tête, et nous trouvons :

11. Plusieurs, du parti de la jeune fille, m'ont dit : « il est comme ça. C'est un très bon prêtre, mais ce n'est pas la première qu'il bat ».

une grande aube blanche, les cinq plaies, les flots de sang, les yeux tristes. A mes demandes de précisions, elle oppose : « Je ne me suis pas occupée de ça... je n'ai pas regardé la couleur de ses cheveux... ». La vision a duré trois heures, de onze heures à deux heures. C'est à onze heures (elle les a entendu sonner) qu'elle est entrée en extase, et à trois heures (elle a entendu l'horloge) qu'elle a repris terre. Entre temps, pas une interruption dans l'extase et la vision, toutes deux stables et immobiles.

Le Christ et la Vierge n'ont pas cessé de parler. « ... Je les entendais merveilleusement... La voix ne faisait pas de bruit du tout... Je l'entendais dans mon cœur... Je n'ai rien perdu de ce qu'ils ont dit ».

Une nuit, sa mère couche avec elle mais ne voit rien. Elle pouvait parler mais sans quitter la vision. Cette nuit-là, on est allé chercher le prêtre. Il a dit : « Je viens de la part de Dieu », mais il a bien fallu qu'il attende. Elle souffrait beaucoup pendant la vision, dans tout le corps. Elle ne pouvait pas rester couchée, elle sautait au milieu de la pièce. « Dans mon entourage, on me croyait certainement folle. Ce n'était pas possible autrement. Sauf quand on me voyait travailler ».

Une seule vision a été diurne. Celle de la grand'messe. Personne ne s'est aperçu de rien. Elle a vu la Vierge une dizaine de minutes, intérieurement, au fond de son cœur, devant elle. La Sainte Vierge, avec trois grandes lumières rayonnant du cœur et portant, Puissance, Sagesse, Miséricorde.

On demande : cette vision ne ressemblait-elle pas aux images que vous connaissiez ? Elle réfléchit : « Oui. Peut-être. C'était un peu comme la Vierge des trois Ave Maria, mais bien plus beau ». Nous vérifions ensemble. C'est bien cela, avec des différences considérables. Amélie ne fait d'ailleurs aucune difficulté pour dire la ressemblance de la vision principale avec de dévotes images. Fait essentiel enfin : la vision nocturne est extérieure, et la vision de la grand'messe intérieure.

Les entretiens de deux et trois heures du Christ étant pour toujours gravés en elle, jusqu'à la dernière syllabe, elle accepte de me les écrire, se reconnaissant incapable de me les citer « comme ça », de vive voix.

La voix était intérieure, c'est-à-dire sans bruit, mais avait un timbre exquis. Elle différait infiniment des inspirations verbales qui bouillonnaient en elle tout le jour et qui, sans être des voix, lui venaient aussi de Dieu.

Nous n'arrivons pas à nous entendre sur l'extériorité de la vision nocturne, l'intériorité de la vision de la messe, et la disparition du monde extérieur pendant l'extase. A cette discussion, les religieuses présentes apportent pourtant des

précisions utiles : les visions, dont tout l'intérêt est dans les illuminations intellectuelles et les élans de la charité, sont intérieures quand on les voit seulement les yeux fermés ; elles n'en sont pas moins vues, absolument distinctes d'images vives, elles sont merveilleusement lumineuses et quasi palpables. Elles n'ont rien à voir avec les images qu'on subit souvent après avoir contemplé le crucifix, une gravure, une statue, images étranges mais mécaniques, étrangères à tout surnaturel. Des ignorants et des débutants seuls pourraient s'y tromper. On le voit, Amélie et les religieux qui l'ont critiquée, tout en défendant brillamment l'originalité des visions contre les phosphènes et les exsthèmes, réussissent mal à différencier, aussi mal que sainte Thérèse, les visions imaginatives, internes, psychiques, de nos visions sensorielles. Leurs visions imaginatives sont vues, tandis que leurs locutions intérieures ne sont pas entendues, ne sont pas ouïes.

La mère, comme Amélie me l'avait dit, a assisté à une des visions. Mais ce témoin, qui m'a dit des choses fort intéressantes, a été parfaitement incapable de les préciser. Les voici :

« Je suis allée coucher avec elle parce que je l'entendais parler toute la nuit ».

« Quand j'étais près d'elle, elle parlait comme si c'étaient deux personnes ».

« Elle faisait les demandes et les réponses ».

Ce qui m'a le plus surpris dans ces remarques, c'est leur spontanéité. Malheureusement, malgré toute mon insistance, je n'ai pas pu obtenir un exemple. Toutes les paroles que la mère prête à la fille peuvent être des prières, des réponses ou un commentaire.

Quant à Amélie, même dans sa normale vertu actuelle, elle n'a aucun souvenir, aucune conscience d'avoir parlé ses locutions ; et, sur ce point, mes considérations lui paraissent à peu près aussi claires que si je voulais lui faire comprendre qu'elle a construit les masses, les formes et les couleurs de ses visions.

Un professeur au séminaire, maître en mystique, mais trop modeste, a bien voulu l'interroger, sauf sur les voix et les visions, qu'il a systématiquement laissées de côté, et

vers lesquelles elle n'a pas tenté de l'attirer. Il la juge normale, très simple, humble, forte, très honorablement « émaillée » de vertus chrétiennes, pas « hébétée » du tout, intelligente, et comprenant trop bien les questions dange-reuses, malgré sa très probable ignorance livresque.

Amélie a déchiré le mémoire qu'elle m'avait promis, et a vainement tenté de le refaire. Un jour, fatiguée, couchée, elle a eu ces importantes remarques : « J'essaie de me demander si tout ce que j'ai vu et entendu est humain. J'arriverai peut-être à le croire mais on ne me fera pas dire que je n'ai pas vu et entendu »... « Je ne peux pas arriver à écrire. Dès que je m'y mets, mes idées se mettent en travers. Ça ne revient plus. Je me rappelle pourtant tout, mot pour mot... Je ne comprends pas pourquoi je ne peux plus le retrouver quand je veux ».

Quelques jours après, dans un dernier entretien, exprimant vigoureusement son incapacité à détruire en elle l'assurance de l'origine divine des visions et locutions, de la guérison, des chants et du jeu de l'harmonium, elle a ces dernières précisions :

« Je n'oublierai rien... La preuve est que des fois, le soir ou la nuit, quand je ne dors pas, ça me revient tout d'un coup. C'est aussi net que quand j'ai entendu. Je devrais vous l'écrire à ce moment-là... Le jour, c'est comme oublié... Quand ça revient, il y a tous les mots, mais je ne les entends plus... »

Vous parlez toujours d'entendre et vous dites que la voix est intérieure. Est-ce comme un phonographe dans votre poitrine ? « Oh non ! C'est bien une voix qui vient de la personne ». — Alors, pourquoi *intérieure* ? « Je ne sais pas bien... C'est extérieur dans un sens, puisque ça vient de la personne que je vois... Seulement c'est intérieur d'un côté, puisque ce n'est que pour moi... Et puis, ça ne fait aucun bruit, aucun... Ça, Monsieur le Docteur, je peux vous l'assurer ».

« Ça ne ressemble pas du tout à une inspiration... Des inspirations, j'en avais tout le temps... c'était, par exemple : va voir M^{lle} G... qui est malade... Ce sont bien des paroles mais ce n'est pas envoyé comme une voix... Je

pense que ce sont des inspirations quand c'est pour le soulagement du prochain... »

Amélie a retrouvé « la paix intérieure », désire ne plus penser à tout cela, souhaite toujours entrer en religion mais accepte de « se placer », croit invinciblement que c'était Dieu, regrette que le souvenir volontaire des locutions paraisse s'effacer, mais a vu disparaître sans regret l'état où elle était quand sa plume courait sur le papier pour me les rapporter.

En résumé : Une jeune paysanne simple et pieuse, d'affectivité, d'intelligence et de vie spirituelle normales. Une vocation religieuse non accidentelle. Une maladie physique indéterminée. Une période d'épreuves et de grande activité, avec agitation hypomaniaque, sans confusion mentale. Pendant cette période : visions et locutions. A son terme, aptitude à une relation écrite des faits. Actuellement, retour à la calme ferveur initiale ; inaptitude à une nouvelle relation écrite ; conviction persistante du rôle particulier de Dieu dans : la guérison de la maladie, l'activité de la période d'état, les voix et visions.

Les visions sont extérieures (sauf une). Elles sont nocturnes (sauf une). La même vision est six fois répétée. Elle dure de une à trois heures. Elle est à peu près immobile. Le sujet a vu tous les détails ; mais il est incapable de les nommer, car il ne les a pas regardés.

Une vision intérieure, diurne. Elle est aussi littéralement vue que les visions extérieures, mais les yeux fermés. Différence incertaine. Rien de commun entre une vision et une image consécutive. Les visions ressemblent aux gravures familières ; le sujet en a conscience et le précise lui-même, spontanément.

Locutions. Le Christ et la Vierge parlent pendant plusieurs heures. Les locutions sont « intérieures ». C'est une voix qui parle « au dehors » et non dans le sujet, mais sans bruit. Un témoin¹² déclare que le sujet faisait les demandes et les réponses. Totale inconscience d'impulsions verbales. Toutes les syllabes des locutions sont gravées dans la mémoire. Passée la période hypomaniaque, ce sujet ne

12. Qui n'a pu préciser.

retrouve plus les propos divins qu'en état de rêverie, passivement et par fragments. Différence qualitative entre *la voix* intérieure et les *inspirations* divines à forme verbale.

« Admettre des hallucinations sans apparence objective », disait Michéa, dès 1849, dans son *Délire des Sens*¹³, « des paroles sans bruit... c'est vouloir tout embrouiller ». Les descriptions des mystiques, des malades et de leurs observateurs sont pourtant décisives : il existe des visions et des voix étrangères, extérieures, objectives, propices aux délires les plus projectifs, rebelles à tous les efforts de critique et de réduction ; et ces choses, inévitablement nommées voix et visions, ne sont pourtant ni vues ni entendues. Voix et visions, objets, perceptions comme les hallucinations sensorielles, elles en sont absolument différentes puisqu'elles ne sont pas entendues, pas vues. Identifiées par cette dernière qualité, plutôt positive que négative, aux intuitions, inspirations et images plus ou moins vives, elles en restent pourtant infiniment distantes puisqu'elles sont des apparitions et des voix. Voix, ce sont des perceptions ; étrangères à l'ouïe, ce sont des images ; ce sont des images perçues ou des perceptions eidétiques, et tous ceux qui les ont éprouvées, dans leurs fièvres, rêves et rêveries, défendront leur spécificité contre qui voudrait en faire des interprétations, des images noétiques, ou, au contraire, des perceptions, esthétiques mais « faibles ».

13. P. 113-118.

XV

LA NÉGATION DE L'HALLUCINATION

Au cours des chapitres précédents, la bataille pour ou contre l'hallucination auditive verbale a subi des fluctuations compliquées. Avant de les résumer, il faut assister à une dernière épreuve des « Voix ».

Nous nous sommes parfois demandé si l'halluciné, gratifié de spectacles sensoriels « idiotropiques », indicibles, ne leur donnait pas faute de mieux les noms des objets familiers; et on se rappelle que les opsiphonies ont paru vouloir supporter qu'on les comprenne ainsi. Il s'agirait ici de quelque chose de tout différent : à l'origine du comportement hallucinatoire, il n'y aurait ni hallucination, ni perception idiotropique, ni phosphène ou métesthésie, ni illusion; il y aurait « des troubles de l'activité psychique supérieure »¹, troubles inconnus de l'expérience psychique commune, rebelles à nos concepts et à la traduction verbale officielle, mais ne disposant pas de meilleurs symboles; troubles que le sujet s'efforce pourtant d'exprimer, et qu'il exprime enfin, tout à fait inexactement, mais tout naturellement, et par un mécanisme à décrire, en disant « j'entends ».

Le premier qui ait posé le problème sous cette forme originale, et qui ait subordonné le mystère de l'hallucination à un mystère plus général, a été, je crois, M. Blondel.

Il a présenté à la Société de Psychiatrie, le 21 avril 1910², sous le titre « Paranoïa et Hallucinations », une persécutée

1. Blondel, v. plus loin. — 2. Encéphale.

chronique au délire très ample, très actif, assez pauvre pourtant. Elle n'était pas démente et avait pu, à soixante ans, apprendre un nouveau métier. « Ses troubles psycho-sensoriels offraient une apparence paradoxale, des contradictions internes, étaient irréductibles à nos modes normaux de sentir et de penser, trahissaient une remarquable indifférence pour les repères habituels de nos représentations objectives, montraient des associations étranges entre des unités sensorielles habituellement indépendantes ».

C'étaient de gros mots qui tombaient tout petits, tout petits comme des grains de sable.

Le 26 janvier dernier, elle a vu N... couché très profondément sous son lit, et ce qu'elle avait à l'œil est tombé. Elle habite au quatrième. Nous lui demandons à quel étage était N... « Ça m'est égal l'étage », répond-elle.

A... lui jette des choses dans les yeux, elle tire, ça éclate et c'est « putain, vache ».

N... vient aux oreilles, il parle, elle secoue la tête « par sa volonté », et il lui semble qu'il « tombe loin ». Elle croit voir alors un « derrière vide », « pas en chair et en os », une « culotte vide ».

« Si, continue M. Blondel, dans les états d'affaiblissement définitif ou momentané des facultés intellectuelles, on est en droit d'admettre que les hallucinations dépendent, comme le veulent les théories courantes, de l'entrée en activité automatique des centres psycho-sensoriels, ici, les données cliniques nous interdisent d'invoquer le même processus ; le trouble morbide est autre, le fond mental n'est pas le même. La conclusion est d'importance. La paranoïa, dont le caractère essentiel est de compromettre uniquement les facultés intellectuelles supérieures, semble incompatible avec les hallucinations, telles qu'on les conçoit ordinairement ; mais elle pourrait ne plus l'être avec des hallucinations relevant d'un autre mécanisme. Or, puisque l'interprétation délirante est un des symptômes fondamentaux de la paranoïa, on peut se demander si certaines hallucinations ne sont pas une forme extrême de l'interprétation délirante ».

« Aux principes sur lesquels se fondent, pour une époque donnée, l'interprétation des représentations et leur objectivation même, le paranoïaque, de par sa constitution

anatomo-physiologique anormale, est graduellement amené à en opposer d'autres. Mais, contraint à traduire ses conceptions du monde et des choses en un langage qui n'a pas été taillé à leur mesure, moins son esprit aura d'ingéniosité et de culture, plus sa structure mentale sera différente du type normal, plus ses interprétations, en leur expression et en leur fond, se rapprocheront des hallucinations jusqu'à se fondre cliniquement avec elles ».

« Est-il besoin de rappeler que, classiquement, les délires systématisés débuent par une période d'inquiétude, de rumination, antérieure à l'apparition de tout phénomène hallucinatoire, au cours de laquelle le malade sent ses rapports avec le monde extérieur se modifier, êtres et choses changer de dispositions à son égard ? Qu'est-ce à dire, sinon que l'hallucination résulte ici d'un trouble de l'activité psychique supérieure, n'est que ce trouble lui-même porté à son paroxysme ? De même, il est entré dans la pratique courante des psychiatres d'analyser soigneusement les troubles psycho-sensoriels que paraissent présenter les paranoïaques, et de les ramener, le cas échéant, à de simples interprétations. Seuls sont tenus pour hallucinatoires les troubles psycho-sensoriels pour lesquels semblable réduction est impossible. Mais une telle irréductibilité ne tiendrait-elle pas plutôt à l'infirmité de nos moyens d'analyse psychologique qu'à une réelle différence de nature ? Il nous suffit, en tout cas, qu'il soit généralement admis que les interprétations, en certaines circonstances, peuvent simuler les hallucinations ».

« Sous le terme univoque d'hallucinations, nous groupons au moins deux ordres de symptômes en réalité fort différents au point de vue clinique et étiologique. Certaines hallucinations, qu'on rencontre associées à un état définitif ou momentané d'affaiblissement intellectuel, relèvent d'un processus tout automatique et tiennent à une excitation directe des centres psycho-sensoriels : elles mériteraient d'être dites hallucinations passives. D'autres hallucinations, compatibles avec l'intégrité des facultés supérieures, supposent, pour leur production, l'intervention de l'activité mentale tout entière : on serait en droit de les désigner sous le nom d'hallucinations actives ».

L'hallucination, chez les chroniques non déments et non confus n'existerait donc pas, puisque « l'hallucination active » se réduit à une forme extrême d'interprétation. Ce serait une sorte d'interprétation faussée par des troubles de l'activité psychique supérieure; elle fournirait au malade un moyen de sortir de la rumination qui ouvrirait la maladie, avant les prétendues hallucinations; elle se caractériserait enfin par le paradoxe, la contradiction, l'irréductibilité aux « modes normaux de sentir et de penser », des unions monstrueuses entre « unités sensorielles distinctes », d'où, pour le malade, la nécessité de ramener de force cet indicible à des formes psychiques banalisées, en l'espèce l'hallucination.

M. Denis et M^{me} Long-Landry³, ayant sténographié les propos d'une demoiselle de quarante-deux ans, malade depuis une dizaine d'années, en citent ceci :

C'est comme si j'avais la figure brisée. Ça me retourne dans le ventre et je suis renversée. On dirait que j'ai le dos à nu. C'est comme si j'étais cassée, je ne peux jamais me tenir assise. Tout mon devant, c'est comme si j'étais serrée, serrée : c'est comme si c'était renversé, culbuté; je me sens nouée. Ça me tape sur la poitrine.

C'est comme si j'étais toujours dans ce qui est sale. Ça vous envoie des saletés dans la bouche, et je respire tout ce qui est sale. C'est comme si je mangeais à table des saletés. Tout ce qui est sale s'accroche à ma bouche ou à mon nez. C'est comme si j'avais le nez dans une fosse d'aisance. Si j'ai quitté mon travail, c'est parce que j'étais sale.

C'est toutes les vieilles qu'il y avait là-bas, tous les malades qui m'ont dit des saletés, tous me répètent tout ça, c'est comme si c'était dans mon en dedans et c'est ça qui me révolte. Si je suis couchée sur le côté, ça me met leurs maladies dans la bouche, ça me regarde dans les pieds, et dans tout ça. Toutes les vieilles qui poussent du nez, ça s'agrafe sur mon oreille.

Il y a une petite jeune fille qui dit des bêtises, des saletés, ça me fait bisquer la tête, et dans l'intérieur. Ça me porte sur le système. Tous ceux qui étaient sales chez nous, tous ceux qui nous ont embêté sur les animaux viennent me retourner ici. Chaque personne qui se promène dans la salle, ça me tape sur la poitrine et me voilà empêchée. Quand on passe derrière moi,

3. Société de Psychiatrie, 19 décembre 1912; Encéphale, 1913, 78.

je trouve que ça me retourne dans les reins. Je ne peux pas manger : ça vous empoisonne tout de suite.

— Nous lui demandons : Sentez-vous quelque chose en mangeant? — « C'est-à-dire que les aliments, la viande est dure comme du bois ou pourrie ».

— A-t-elle une mauvaise odeur? — « Non ».

— A-t-elle mauvais goût? — « Non, la viande, c'est comme si on mangeait je ne sais quoi; je ne peux pas dire ».

— C'est la viande qui est gâtée? — « Non, c'est comme si on mangeait sur mon intestin ».

— Vous entendez des voix? — « C'est toujours que des saletés. Le nez de ces fous me répète tout ».

— C'est leur nez? Comment savez-vous que c'est leur nez? — « Oui, parce que c'est mon en dedans, c'est toujours comme si je l'avais ».

— Vous entendez bien ces voix? — « J'entends; c'est comme si on me donnait un coup sur la poitrine et sur le cœur, partout. Ça me dit dans mon intérieur. C'est toujours comme si on me tirait par terre, ou alors, si je traverse sur le côté, c'est comme si on me voyait, les uns devant, les autres derrière. J'appelle ça des voleurs. Après, c'est en bas, dans tout ça.

Il m'est arrivé, au moment de me mettre à table, c'est comme si j'avais été dans la gueule d'un monstre; c'est comme si j'avais été dans les cabinets. Si vous mangez un œuf, par exemple, on dirait qu'on mange de la pourriture avant même qu'il soit cassé.

« M^{lle} P... présente de la palilalie, répétant fréquemment le dernier mot d'une phrase ou le dernier membre de la phrase; elle emploie souvent soit des néologismes vrais, tels que *quenaux*, *gueule de rage*, soit des locutions qui ont pour elle la valeur d'un néologisme, tels que *bisquer*, *caver*, *vereux*, *fegneux*, termes dont elle n'arrive pas à donner une explication satisfaisante.

» Il n'y a, chez elle, ni amnésie ni désorientation; elle est toujours polie, vêtue correctement, exacte aux rendez-vous qu'on lui donne verbalement; elle a conservé toute son habileté manuelle pour la couture et le ménage. Elle se conduit, non comme une démente, mais comme une obsédée ou une phobique, expliquant les bizarreries de sa conduite par ses préoccupations.

» Il n'y a pas de constitution paranoïaque antérieure au développement de la psychose. Cette femme n'a jamais été ni méfiante ni orgueilleuse : la preuve en est qu'elle est

restée vingt ans dans la même place sans se brouiller avec ses patrons...

» Cette femme n'arrive pas à trouver, dans le langage usuel, la formule qui exprime et développe sa pensée ; de là, l'emploi si fréquent de cette locution qui scande, pour ainsi dire, chacune de ses phrases : *C'est comme si* ; elle cherche constamment une comparaison nouvelle, espérant toujours se faire mieux comprendre. En réalité, elle utilise un langage qui, non seulement est inadéquat à sa pensée, mais en outre est inintelligible pour nous.

» On croit d'abord pouvoir la dire hallucinée. C'est seulement par une étude critique serrée du texte sténographié que l'existence des phénomènes hallucinatoires devient fort douteuse... »

Plusieurs aliénistes ont pris part à la discussion provoquée par cette malade :

M. Ballet conclut : « C'est une psychose hallucinatoire chronique. Sans doute, les hallucinations y sont imprécises, mal décrites, très différentes de celles qu'on voit dans les intoxications ; mais c'est le caractère qu'affectent d'ordinaire les troubles psycho-sensoriels, au moins les troubles auditifs, dans la psychose chronique hallucinatoire ».

M. Dupré : « Il me paraît difficile de ne pas admettre l'existence d'hallucinations ».

M. Camus : « Je penche vers l'hypothèse d'une psychose hallucinatoire chronique. L'existence des hallucinations sensorielles, chez elle, semble peut-être discutable, si, dans son langage touffu, imagé et peu compréhensible, on veut trouver une déclaration précise et claire à ce sujet. Mais lorsque je lui pose cette question simple : sentez-vous quelque chose ? et qu'elle répond avec conviction : je sens une mauvaise odeur, une odeur de pourri, je ne crois pas qu'on puisse, à ce moment même, douter de la réalité d'une hallucination olfactive ».

Pour M. Wallon ce n'est pas une hallucinée chronique, ce n'est même pas une cénesthopathe, c'est une simple phobique. Elle n'éprouve pas de sensations anormales et il n'y a pas à se poser à son sujet la question Hallucination.

M. Blondel : « J'ai pour ma part la plus grande répu-

gnance à considérer les troubles que présente cette malade comme des hallucinations, non que je les comprenne autrement, mais parce que je ne les comprends pas du tout. Si, en effet, on fragmente ses déclarations, il est à la rigueur possible d'y trouver la somme d'hallucinations sensorielles, psycho-motrices et de la sensibilité générale; mais, quand, comme je crois qu'il y a intérêt à le faire, on les prend dans leur ensemble, est-il possible de se reconnaître dans ce chaos d'impressions morales qui se transposent en impressions physiques, d'odeurs qu'on entend, de sons que l'on voit, dans toute cette masse verbale qui ne répond plus en rien à quoi que ce soit de notre expérience ? »

Telle qu'elle est présentée, cette malade, comme celle de M. Blondel, ne paraît en effet, nullement hallucinée. Elle dit : « quand on passe dans la salle, ça me tape sur la poitrine ». D'autres délirants diront : « le menuisier qui plante des clous dans la pièce à côté me frappe à coups de marteau. Les artilleurs qui font l'exercice là-bas m'envoient des obus... je suis criblée de coups de revolver et je n'ai pas besoin de les entendre pour le savoir... » Ce sont là des à peu près, et ces sujets le précisent eux-mêmes, presque d'eux-mêmes; ils n'ont pas de sensations morbides extraordinaires, ils n'ont aucun comportement hallucinatoire, ils diffèrent radicalement des hallucinés ordinaires, si nets, si précis, si simples, si clairs. La malade de D... et L. L. dit : « c'est comme si j'avais le nez dans une fosse d'aisance... tous me répètent tout ça... leur nez me répète tout... ça s'agrafe sur mon oreille... J'entends ». Quand on parle ainsi, si on est halluciné, l'observateur obtient sans effort des précisions, « le dernier mot ». Ici, rien de tel, et cette femme, disent les auteurs, « *ne se comporte pas en hallucinée... n'a pas l'air d'entendre ou de répondre...* » Puisqu'elle diffère si profondément des délirants hallucinés ou paraissant l'être, il sera bien difficile de se servir de ses inexistantes hallucinations pour contrebattre les leurs.

Elle a dit à M. Wallon : « On me dit de mauvaises odeurs dans la bouche ». Nous avons vu des malades parler ainsi, et ils se sont expliqués : M^{me} ..., qui faisait les cent pas, ou plutôt les vingt pas, dans un préau d'Asile, à Rennes, m'affirmait : « Je vais à Brest ». Elle ne tardait

pas à ajouter, constatant avec moi que son procédé la laisserait sur place : « quand j'aurai assez marché, je ferai un grand saut et je serai à Brest ». La malheureuse truffée d'éclats d'obus se borne à romancer une coïncidence entre des coups de canon réels, des sensations anormales (?) et des « bleus ». Il est intéressant d'étudier ces faits à propos de l'hallucination, mais on ne peut songer à les évaluer aux consciencieux comptes rendus des hallucinés moyens..., normaux.

Il en est pourtant, parmi ces derniers, qui parlent comme la malade de D... et L. L. M^{me} Q...⁴ avale ainsi des poisons parlants, et reçoit sur tout le corps, par des courants électriques, des mots horribles ; M^{me} W...⁵ absorbe des discours par la main ; et ces deux femmes nous ont montré qu'elles ne confondaient rien, qu'elles distinguaient tout, qu'elles travaillaient sur des impulsions verbales, sur des hallucinations auditives peut-être, et qu'elles étaient parfaitement capables, avant la sénilité du délire et sa stéréotypie, d'exposer correctement leurs morbidités avec les concepts et le langage de tout le monde, de ne pas forcer l'observateur à remplacer leurs impulsions ou hallucinations par du psychique ineffable.

Dans « on me dit des mots dans la bouche », la malade de D... et L. L... cache peut-être des hallucinations, et, sans doute, aux questions de Camus, de Dupré et de Ballet, a-t-elle répondu en hallucinée. S'il en est ainsi, les lacunes de l'observation ne permettent pas de s'en rendre compte et, telle qu'elle est présentée, sans apparences d'hallucinations, cette délirante ou cette obsédée n'apporte à la critique du comportement hallucinatoire rien d'immédiatement utile.

Pour ramener les hallucinations aux interprétations, M. Blondel utilise deux arguments théoriques : d'abord les illusions géométriques et l'illusion du correcteur, puis le fait que les primitifs grouperaient des objets disparates sous des concepts communs.

« Pour affirmer la présence réelle d'un objet, le primitif se contente de la présence des attributs mystiques ; point ne

4. P. 425. — 5. P. 424.

lui est besoin des caractères objectifs ». En admettant que le primitif vu par les commentateurs de ses observateurs, affirme vraiment la présence réelle de l'objet absent, dit-il le voir ? Il ne semble pas ; et M. Blondel signale que ces êtres distinguent à merveille le rêve de la veille, tout en lui accordant même valeur, même poids. Le primitif interprète autrement que nous. Perçoit-il autrement, et paraît-il, ou dit-il, percevoir autrement ? Ce n'est pas établi. Ses interprétations lui donnent-elles un comportement d'halluciné plus suggestif que celui du croyant devant l'autel où il souffre de ne pas percevoir son Dieu ? Les « participations », « identifications » et « présences mystiques » du primitif éclairent-elles enfin les propos de nos hallucinés, terre à terre ou mystiques ? Aucune de mes observations ne m'a permis de hasarder cette conclusion. Ce qui est vrai, c'est que la mentalité primitive, ses survivances et ses retours, quand elle invite à affirmer la présence de l'objet absent, favorise l'état préhallucinatoire et, à coup sûr, le comportement hallucinatoire en l'absence d'hallucination. Le secours des primitifs permet donc de détacher un petit groupe de la masse des apparents hallucinés. Je dis un petit groupe car les malades du type Blondel allèguent rarement des apparitions ou des voix, et diffèrent profondément des hallucinés moyens, autrement clairs, autrement récalcitrants. Faible contre la cohue des individus à comportement hallucinatoire, le primitif ne peut rien contre le bloc des hallucinés irréductibles.

Une illusion géométrique, une perspective ambiguë « nous fournit indifféremment, dit M. Blondel, la représentation de deux objets distincts. Elle peut donc être diversement interprétée. Entre les deux interprétations, libre à nous de choisir ». Devant douze traits de plume sur le papier, le sujet qui dit « un cube » a vivement conscience de ne pas interpréter et de voir, de percevoir, un cube aussi cube, doué d'un relief aussi beau et plus visible que si l'objet était taillé et non tracé. Sa perception n'est pas, si on peut dire, moins cubique devant les douze traits que devant un pavé, elle l'est peut-être plus en face du dessin plat. Toute gonflée qu'elle est de connaissance et d'inter-

prétations, dérivée, secondaire, indirecte, c'est une perception tout court; et le sujet se sent peut-être plus passif, moins libre, plus impuissant à interpréter devant ces quelques lignes d'encre sur plan de papier que devant une boîte ou un dé. Voir surgir ainsi l'être en relief malgré l'absence de sa matière, observer les culbutes que nous lui connaissons, et les successions capricieuses des deux, trois, quatre masses qu'il simule, c'est avoir conscience de sentir, de percevoir, de subir, de pâtir, de voir enfin, autant et peut-être plus que devant l'original imité, l'objet en personne, plein de matière et incapable de pareils jeux.

Sur ce sujet, à propos de la perception de la troisième dimension, à propos des reliefs réels, M. Goblot écrit : « l'esprit croit à une intuition, il a raisonné inconsciemment, c'est une interprétation »⁶.

Berkeley ne croyait pas davantage à la perception, à l'esthésicité de la perception des reliefs et de la profondeur; et la troisième dimension a servi séculairement aux philosophes pour réduire la perception à une « géométrie naturelle », à des « raisonnements inconscients », à des « idées confuses ».

Aucune perception, aucune sensation, si élémentaire soit-elle, aucune esthésie ne tiendra devant cette réduction pourvu que l'interprétation alléguée reste inconsciente. La sensation « rouge » est une image due à la troisième mémoire Bergsonienne et n'est qu'une version infiniment libre de la réalité extérieure. Mais Bergson proclame l'irréductible originalité des produits de la mémoire instantanée, et il faut faire le même aveu devant les fruits de notre géométrie naturelle ou de nos désordres neurologiques. Nos perceptions du rouge, de la troisième dimension, des perspectives ambiguës, et des insultes d'un persécuteur inexistant, possèdent toutes, malgré leur charge croissante d'interprétation, les mêmes droits à s'appeler perceptions, sensations, esthésies, et à nous paraître telles quand nous les subissons.

Opsiphile et Noéphème se querellent donc jusque devant les illusions géométriques, le relief et même les sensations les plus brutes; et M. Blondel semble dire que l'esthésicité

6. Expérience et Intuition, Journal de Psych., 1928, 724-729.

d'une perception s'amointrit à mesure qu'elle se charge d'interprétation, de pensée, d'esprit. Visions inégalement « actives », produits, à des titres analogues de notre activité intellectuelle, le rouge, le relief, les apparitions de la fièvre et celles de la paranoïa auraient de moins en moins de droits, et finiraient par n'en avoir aucun, à s'appeler des perceptions. Mais le mystique sans onirisme éprouve devant le Christ, et les délirants chroniques observés par nous éprouvent devant leurs voix et visions même sentiment de passivité et même certitude de perception que devant un feu rouge; bien mieux, ils sont plus portés à dire « j'ai cru voir », « j'ai imaginé », « j'ai interprété », devant la sensation brute à faible charge intellectuelle que devant les grands films sonores de la petite extase. Ce n'est pas sans raison qu'on parle de « spectre » solaire et d'images « virtuelles » mais le mystique et tous les hallucinés n'ont pas tort d'appeler les créations de leur pensée : « visions », « apparitions », « objets ».

« Les fautes d'impression les plus grossières passent inaperçues si la physionomie de la phrase suffit à en évoquer une signification ». Ici encore, devant deux sujets qui ont également lu ce qui n'était pas imprimé, il faut distinguer entre celui qui reconnaît n'avoir pas vu et l'irréductible qui persiste, critiqué, à affirmer « j'ai vu ». S'il le dit, sa lecture pourra être « un mélange de conjectures objectivées et de réalités inaperçues », « l'interprétation pourra recouvrir la rudimentaire perception », « la démarche centrifuge pourra dépasser en importance la démarche centripète », il n'y aura pas moins perception; Bergson lui-même devra reconnaître ici une hallucination justificatrice de Taine, et le sujet semble bien pouvoir alléguer qu'il perçoit sans désertier et trahir l'ineffable.

Dans la Conscience morbide enfin, le délirant chronique, lorsqu'il prétend entendre des voix, se borne à les penser; mais « il réalise une identification radicale entre pensée et parole », « sa parole intérieure reconstitue peut-être une sorte d'unité inintelligible entre la pensée, la parole et toutes les expressions discursives de la pensée ». « La

poussée métaphorique qui, après avoir donné naissance aux multiples acceptions du mot entendre ou voir », « s'est effacée de notre conscience en y laissant isolés les concepts qu'elle avait rejoins, se solidifie pour ainsi dire sur tout son parcours, et constitue une continuité indistincte ». Alors, penser, parler, entendre, voir, lire, écrire ne font plus qu'un ; il y a « reprise en masse des états distincts en lesquels la conscience normale se fragmente pour ainsi dire à l'instant même qu'elle se connaît ». Le mot penser et le mot entendre « forment un seul et indistinct concept auquel répond une réalité unique, qui, de la duplicité normale, n'a conservé que les prolongements discursifs »... « Du reste, point n'est besoin de supposer que les sujets se méprennent sur la nature de leurs états de conscience »... « Que la distinction du subjectif et de l'objectif perde de sa nécessité et de sa valeur, et tout un système de perceptions données pour objectives pourra s'organiser autour d'éléments subjectifs dont la présence deviendra signe de réalités extérieures, sans qu'il soit besoin d'aucun fantôme sensoriel pour leur servir de prétexte. Le langage sera hallucinatoire, la pensée ne le sera pas ».

Dans la Conscience morbide, M. Blondel s'est fondé sur des malades que caractérisaient, entre autres choses, leur indifférence à la logique, leur symbolisme et leur manie d'identifier les disparates. Ils proclament leur indifférence avec des sanglots, ils sont analogues à la malade de M. Janet qui affirmait « je dors » en circulant sur le boulevard avec un ami, ils disent perdre leurs forces à mesure que leurs enfants grandissent, ils se sentent dans le corset qu'ils voient à l'étalage, ils constatent, pour avoir lavé les gants de leur patronne, que les mains de leur patronne sont devenues leurs mains, ils gémissent de ne pouvoir mourir, sont pourtant morts et veulent être enterrés, mais ont peur de l'asphyxie ; ils confondent goût psychique et goût physique, cœur physique et cœur psychique. Il y aurait là une fusion, une homogénéisation, une implication mutuelle, une identification des états qualitativement distincts de la vie normale.

Mais la continuité indistincte ainsi créée ne peut être perçue avec conscience et conçue qu'au prix d'un vigoureux

effort dont le malade est incapable. Aussi s'empresse-t-il de découper l'indescriptible unité primitive à laquelle il est retourné, dont il pâtit et qui lui est insupportable, en un groupe mensonger et absurde d'états familiers et distincts.

Deux mouvements en sens inverse caractérisaient la maladie : d'abord le retour à un état plus ou moins originel, synthétique, irrationnel et ineffable ; puis l'effort pour rationaliser, socialiser et banaliser cet état en lui imposant une analyse fautive, une dissociation fantaisiste, un découpage arbitraire. Ce qu'on décrit depuis des millénaires, dans l'hallucination et le rêve, comme perception sans objet, serait le résultat de la maladie qui confond et du délire qui distingue. Il n'y aurait pas de perception sans objet, mais, on verrait parfois s'identifier radicalement objet, perception, pensée et expressions de la pensée, d'où la croyance, parfois irréductible, en la perception de ce qui n'a été que pensé.

Sans doute, les hallucinés communs diront : « chez nos habiles et déconcertants imitateurs, nous ne reconnaissons, ni les locutions de nos délires chroniques, ni les visions de nos états toxiques, ni les apparitions de nos rêves, ni même le comportement hallucinatoire ». Mais on peut extrapoler, appliquer aux malades de tous les jours les résultats de la « Conscience morbide » et reconnaître que M. Blondel a isolé un groupe de faux hallucinés, et contribué, de façon autrement radicale que Baillarger et M. Seglas, au démembrement de l'hallucination, peut-être même à sa négation.

En y travaillant, lorsque nous avons étudié le rôle de l'impulsion verbale dans l'histoire de l'hallucination auditive, nous avons vu un bon nombre de non hallucinés s'élever au comportement hallucinatoire, et, sans en trouver qui aient suivi le procédé des sujets de M. Blondel, nous en avons rencontré qui employaient le procédé inverse.

W...⁷ entend dans sa bouche un poison parlant, Q...⁸ reçoit par les mains les paroles qu'elle reconnaît émettre, A. Z...⁹ explique oralement qu'il est muet et que son monologue est celui de H..., lequel est en même temps dehors et dans la gorge de A. Z... Faut-il, sous les bizarres

7. P. 424. — 8. P. 425. — 9. P. 440.

témoignages de ces malades, chercher un état neutre, primitif, originel, intensément conscient mais ineffable ? La lettre de ces délires représente-t-elle l'absurde découpage et la dissociation d'un état simple ? Impulsions verbales et prétendues sensations auditives, gustatives, tactiles, sont-elles les sous-produits, ou, plutôt, les aspects dissociés d'un phénomène psychique actuel que le sujet ne peut concevoir et formuler tel qu'il est ? La malade W...¹⁰, par exemple, avec le poison qu'elle entend parler dans sa bouche, est-elle en présence d'une insondable et simple trinité, et découpe-t-elle en trois ce trine ineffable ? Sa conscience, au moment même où elle se connaît, ne le peut-elle qu'au prix de cette décomposition ?

Au contraire, le malade ne substituerait-il pas une présentation populaire vulgaire, archaïque et non primitive, à un compte rendu exact mais savant, qui le dépasse tout en étant de sens commun ? W..., avec son poison parlant, pourrait dire « je subis l'association, contingente et accidentelle, d'une sensation gustative, d'une image ou sensation auditive, et d'une impulsion verbale, toutes trois bien distinctes et bien distinguées ; et ce sont des antécédents neuro-psychiques, micro-psychiques, inconscients, qui commandent ces trois ou ce triple état, et font son unité en l'expliquant ». Incapable de ce compte rendu, incapable de se résigner à reculer la synthèse dans l'inconscient ou dans l'écorce, incapable enfin de supporter la dissociation où conduit la maladie, W... s'est spontanément arrangée pour donner un sens et une unité de sa façon aux phénomènes incohérents qu'elle subit.

Loin d'éprouver d'abord quelque chose de primitif, neutre, simple, un et ineffable, pour le découper aussitôt en fragments artificiels, W... et les autres font le contraire. Ils imposent à des données distinctes et simultanées une unité artificielle. « J'entends le marteau du menuisier, j'éprouve un choc, j'ai un bleu ». Le normal voit là trois états distincts : « la perception soudaine du coup de marteau me vaut une émotion et des idées pénibles ; quant au bleu, il date du heurt d'un meuble, hier ». Mais le malade, pour

des raisons encore inconnues, est moins apte à percevoir ou à supporter des distinctions; où il y a trois faits de conscience, il n'en fait qu'un, il établit, entre les sensations les plus banales et les plus éparses les associations les plus puériles. Il n'éprouve pas des états synthétiques extraordinaires qu'il pulvériserait en fragments familiers; il éprouve les états distincts de tout le monde et de tous les jours, mais se succédant ou s'associant bizarrement; et, avec eux, il élabore des combinaisons impossibles. « Voici en moi, pourrait-il dire, des impulsions verbales, des sensations auditives et des sensations viscérales. Je suis incapable, le médecin aussi, de rechercher l'unité qui existe, non pas entre ces phénomènes mais derrière eux, à leur origine; je mets cette unité dans ces phénomènes épars, et je soutiens que M^{me} X..., présente à la fois hors de mon corps et dans mon corps, me parle, d'une voix qui est la mienne tout en étant la sienne. Le sujet A. Z... nous a montré quelque chose d'analogue à cela.

Parfois, l'unification, l'internement arbitraire d'états éprouvés distincts dans un cadre unique, la synthèse morbide reste incomplète. V...¹¹ qui monologue en écoutant, et qui attribue ses propos à autrui, met bien autrui en elle, et parle de l'agglutination des cervelles de ses ennemis à la sienne; mais elle ne les écoute pas et n'a pas à les entendre. Si, quand ils parlent par sa bouche, elle prend une attitude auditive, « c'est machinal ». T...¹² paraissant écouter une voix céleste, reconnaissait aisément que c'était sa voix, et disait de son attitude : « ma tête se lève toute seule ».

Ces malades gardent un reste de conscience de leur dissociation. Comme de plus délirants et moins clairvoyants, ils subissent des choses diverses, éparses et sans relations logiques; et ils leur en imposent, et c'est le délire; mais ils délirent peu, incomplètement ou mal, et laissent telle ou telle des données morbides en dehors de la combinaison où ils essaient de perdre les autres. Délirants partiels, ils respectent en partie la dissociation que fait en eux la maladie, ils ne réussissent pas tout à fait à substituer au chaos ou à la poussière d'états flottants qui sont la psychose

immédiate, la pseudo-synthèse que cherche le délire. A leur maladie, le délire en ajoute bien un autre, mais avortée; ils ne réussissent pas à faire de l'aliénation mentale au second degré.

Quelquefois enfin le délire se parfait tout en respectant la décomposition morbide primitive; et c'est le malade E. U...¹³, dont « les Voix », il en a une conscience aiguë, sont faites ainsi : une voix extérieure mais qu'il ne perçoit pas, une impulsion verbale, qu'il ne dissimule pas, et « un amplificateur » de la voix ennemie, un bruit subjectif par exemple.

Cette dissociation de l'hallucination auditive apparente, cette conscience de la dissociation morbide primitive, nous avons vu que beaucoup de malades en étaient capables quand la systématisation délirante et la stéréotypie ne les conduisaient pas, comme A. Z...¹⁴ et B. Y...¹⁵ à quelque synthèse absurde où ils se maintiennent par un parti pris désespéré, finissant où les malades de M. Blondel ont commencé.

L'hallucination a subi d'autres attaques.

Masselon¹⁶ n'a malheureusement pas pu mener à son terme sa critique, qui paraissait bien viser à la suppression de la perception sans objet. Etudiant les prétendues hallucinations des paranoïaques et paranoïdes, il ne leur trouve pas l'objectivité qu'on leur attribue, il estime que les sujets eux-mêmes n'en éprouvent pas l'impression du réel, il y voit un délire, il la réduit à des images vives qui accaparent l'attention, et à un trouble de jugement qui s'oppose à la réduction; il reproche enfin aux prétendus hallucinés leurs stéréotypies.

M. Bouyer¹⁷, M. Gelma¹⁸, M. Halberstadt¹⁹, dans des travaux de fine analyse, tendent aussi à la suppression de la perception sans objet, et j'ai moi-même, plusieurs fois,

13. P. 455.

14. P. 440. Son persécuteur est à la fois au dehors et dans sa gorge; son bruyant monologue est d'un malheureux muet. — 15. P. 446. — 16. L'hallucination et ses modalités cliniques, *Journal de Psychologie*, 1912. — 17. Sur les hallucinations visuelles, *Journ. de Psych.*, avril 1924; De l'image à l'hallucination (avec Chevalier), *Journ. de Psych.*, avril 1926; L'état mental des hallucinés et ses deux facteurs, *Encéphale*, 1927, 443-456. — 18. Les hall. aud. sont-elles entendues comme des sons? *Strasbourg*, 1923. — 19. *Paris Médical*, 1922, 352.

essayé de contribuer au démembrement de l'idole. Le travail où cette tendance se manifeste le plus vivement me paraît être celui de M. Revault d'Allonnes ²⁰.

D'accord avec beaucoup, il propose de négliger les hallucinés du type Marillier et, je crois, tout ce qui prétend être perception sans objet de la veille normale, les « images eidétiques » par exemple, telles que les décrit l'école de Marburg, c'est-à-dire comme perceptions, comme esthétiques.

« Fuyons ces grands artistes, soi-disant normaux hallucinés, qui poussent leurs chefs-d'œuvre sur l'avant-scène, tirent, derrière, le rideau, et dissimulent l'atelier; préférons les ouvriers naïfs qui nous font visiter les coulisses. Ainsi le phénomène hallucination ne sera plus une merveille, isolée dans l'abstrait, mais vu dans ses connexions, ses rapports, il exhibera peut-être son mécanisme...

Tant que l'on prête à l'halluciné une mentalité saine, on se heurte à une énigme; les aliénistes, comme Lélut et Michéa, sont réduits à constater sans comprendre; les philosophes, tels que Taine et Bergson, à sonder les abîmes de la métaphysique, sans en tirer une conception capable d'affronter la clinique...

A la base de l'hallucination existe un état morbide de la personnalité, caractérisé par l'insuffisance des contrôles et par le morcellement psychique, ou, selon l'heureuse expression de Leuret, par le fractionnement de l'esprit...

Mais quelque chose risque de masquer le désarroi profond de la personnalité hallucinée... L'halluciné conserve un « moi » conscient... Et c'est ici qu'il faut nous entendre sur les termes personnalité et individualité... Le second, plus vaste, englobe le premier. Rétrécie, refoulée, déjetée par des néoformations marginales qui se sont développées aux dépens de sa propre substance, la personnalité hallucinée n'est pas scindée. Comment une personnalité, fût-ce amoindrie, pourrait-elle subsister, si elle cessait d'être une et indivisible?... C'est l'individualité, non la personnalité, qui, chez l'halluciné, est démembrée, fractionnée, plurale. Le moi résiduel ne régit plus qu'une parcelle de son ancien empire, le reste est soustrait à son pouvoir, sinon à ses vues; par-dessus la frontière passent et lui parviennent des productions extra-territoriales, élaborées sans lui, hors de lui, souvent contre lui, dans les zones évacuées...

Une clarté non douteuse se lève aussitôt que l'on reconnaît à l'halluciné une mentalité doublement morbide, par la diminution du champ où s'exerce la juridiction personnelle, par l'insurrection des territoires en dissidence. Ce déficit, ce frac-

20. L'hallucination, A. M. P., janvier 1926, p. 43-55.

tionnement modifient le système entier des valeurs d'où dépend la perception du « soi » et du « non-soi »...

Les zones soustraites à l'administration du *moi résiduel*, et ainsi devenues extra-personnelles, l'assaillent de manifestations hétérogènes, nées hors du « moi », et qui sont reçues pour des messages émis par d'autres personnes.

Plusieurs caractères essentiels de l'hallucination se trouvent ainsi expliqués : son apparence constante de *réception*, son apparence fréquente d'*intention* émanée d'autrui, son analogie avec la perception vraie (et non pas identité : les hallucinés conscients s'accordent à dire : « Ce n'est pas la même chose »).

Reste à examiner la sensorialité et la spatialité de l'hallucination ; tant qu'elles n'interviennent pas, le phénomène ne mérite pas encore le nom d'hallucination...

En quoi consiste, quand il existe, le caractère sensoriel et spatial des fausses réceptions?... Le malade veut simplement figurer la présence d'êtres invisibles, dont les pensées s'imposent à sa pensée, sans que cette intrusion revête véritablement une sonorité matérielle... Il affirme la matérialité de ses fausses réceptions pour le seul fait qu'elles n'ont pas l'estampille personnelle, et quoique la sensorialité et la spatialité en soient faibles ou nulles...

En procédant de la sorte, il ne fait qu'appliquer une loi générale de la perception. Notre lecture du réel se fait ordinairement à la volée et ne recueille que des impressions rudimentaires. Nous les complétons par des images mentales...

De même pour les réceptions fausses. Un rien de matérialité leur confère la dignité de *fait*. Or, la conviction préalable d'une influence étrangère suggère de matérialiser une réception mentale. Pour y parvenir, n'importe quel sens est mis à contribution, et de n'importe quelle manière... L'ouïe fournit des bruits réels et des représentations mentales auditives : les significations suspectes présentées au *moi résiduel* s'incorporent à ces sonorités auriculaires et à ces sonorités mentales. Parfois, la vue est mise à contribution : les impressions visuelles réelles ou mentales concrétisent les significations suspectes... Souvent, ce sont les mouvements du malade qui sont réquisitionnés. Sa propre bouche profère des propos qui viennent d'autrui, elle les chuchote, les parle et même les crie... Ils s'accrochent aussi, sans qu'il soit besoin d'articulation, au rythme respiratoire, qui les transforme en « voix dans la poitrine » et en « voix dans le ventre ». Ils se contentent même des mouvements perçus en un point quelconque du corps et deviennent des voix dans l'épaule, dans le genou, dans les doigts... Quelques malades ont ainsi une frénésie de matérialisation, un don de concrétiser et de dramatiser...

Dès lors, le problème de la sensorialité hallucinatoire se trouve singulièrement simplifié. Une pensée d'aspect étranger,

produite dans des replis de l'individualité d'où le « moi » affaibli s'est retiré, s'affuble avec complaisance d'authentications sensibles. Rien dans ce jeu de matérialisation ne soulève de sérieux problème...

Pendant qu'ainsi l'hallucination achève de s'expliquer, elle perd peu à peu une grande partie de sa valeur. Et à mesure, un aperçu différent s'élève, prend le pas sur l'hallucination, la domine, la conditionne, s'y substitue, la noie finalement dans une masse d'accidents connexes, auxquels ne convient plus le nom d'hallucination, pas même celui d'hallucination psychique ou celui de pseudo-hallucination...

Il faut faire descendre l'hallucination des sphères logomachiques, et la replacer dans son cadre clinique vivant; ce cadre est constitué par un état morbide profond de l'individualité et de la personnalité, constituant une disposition hallucinatoire; la disposition hallucinatoire est un rétrécissement du domaine de la personnalité consciente; ce moi *résiduel*, regroupement déficitaire de la synthèse personnelle, conserve, dans son ressort restreint, les attributs d'une personnalité consciente : unité, mémoire, aspirations subjectives; une masse d'éléments psychiques, autrefois parties intégrantes de la synthèse personnelle, ont cessé d'y être inclus, et continuent à végéter à l'abandon, d'une vie de sécession, et souvent d'insurrection; le moi résiduel constate comme étrangères les productions dissidentes; le caractère extra-personnel de ces productions les mue inmanquablement en apparentes réceptions émanées d'autres personnes; cette attribution à autrui est l'essentiel de l'hallucination; toutefois, l'hallucination ne mérite ce nom que s'il s'ajoute à ce caractère essentiel quelque sensorialisation et quelque spatialisation; ces compléments accessoires sont obtenus par un grand nombre de moyens faciles; cette complicité des sens ne soulève aucun problème anatomo-pathologique particulier. »

La perception sans objet n'existerait donc pas. Pour expliquer que tant d'hommes l'affirment, M^r R. d'A... trouve que leur personnalité s'est rétrécie au sein de leur individualité. Le moi n'occupe plus qu'un secteur de l'individu, et cesse de régenter le reste, devenu « dissident ». Les « zones évacuées » sont ainsi « extra-personnelles » et leurs événements conscients, perçus par le moi, lui apparaissent comme issus d'autres personnes.

C'est là, semble-t-il, une expression de la chose à expliquer : le malade fait deux lots de ses états; il s'attribue les uns, et il sent les autres venir du dehors. Pourquoi ?

La théorie de M. R. d'A... précise le fait à expliquer; elle n'en est pas l'explication.

Ce que la psychiatrie ignore, le malade croit le savoir : « je ne répudie pas la moitié de moi-même parce que ma personne s'est rétrécie au sein de mon individu; ma personne s'ampute de la moitié de ses états parce que ceux-ci ont changé de qualité; et le changement type, celui qui me rend le plus « dissidents » mes propres phénomènes, c'est celui qui fait de mes images des perceptions. Moi, malade, je prétends commencer par subir des perceptions sans objet, et fonder sur elles mes délires et mes plus incompréhensibles affirmations. A Noéphème de me prouver que c'est le contraire.

M^r R. d'A... y réussit-il ? Il reconnaît que l'essentiel de l'hallucination, c'est, avant le sentiment de réception et d'intention, la sensorialité, la spatialité. Comment les obtient-on dans la théorie du rétrécissement de la personne au sein de l'individu ?

On note d'abord que beaucoup de malades métaphorisent lorsqu'ils disent « j'entends », et se bornent à exprimer de façon figurée que des pensées s'imposent à eux, sans que cette intrusion révèle une sonorité. Ces malades sont très intéressants et on peut s'en servir pour étudier les autres; mais, ici, on s'occupe de l'halluciné ordinaire, qui ne métaphorise pas. Dans un deuxième argument, les états de l'individualité dissidente, même sans spatialité ou sensorialité, sont pris pour des perceptions parce que répudiés, privés de l'estampille personnelle. Mais pourquoi et comment leur répudiation en fait-elle des perceptions, ou les fait-elle prendre pour telles. Un troisième argument recourt à une théorie de la perception normale : nos sensations sont rudimentaires et nous les complétons par des images. La question reste entière : pourquoi ces images, courant au-devant des choses, sont-elles prises pour des perceptions ? M^r R. d'A... ne le dit pas plus que Bergson. Il le dit même moins car, chez Bergson, ces images deviennent des perceptions et n'ont pas à être prises pour telles. Dans le quatrième argument, la conviction « préalable » de l'influence étrangère matérialise les images répudiées... en

les associant à des perceptions réelles. C'est la théorie où l'hallucination ne comporte pas d'autre matière sensorielle que des sensations réelles, actuelles, mal interprétées, au-devant desquelles courent les images; la piqure d'insecte prise pour un coup d'épée. On sait que l'immense majorité des hallucinés, critiqués et critiques, repousse cette présentation des faits. Cinquième argument enfin : la matérialisation, la perception sans objet, l'hallucination, est appelée un jeu. Ce terme est parfois justifié. Parfois, le malade à comportement hallucinatoire ne croit ni à la réalité de ses voix ni au fait de les percevoir, n'y croit pas plus que le maniaque ou certains P. G. à leurs milliards. Mais, dans la règle, la perception sans objet est pour le sujet une tragique ou tout au moins curieuse réalité, sans l'ombre de mythomanie, de pathominie ou de délusion.

De cette discussion elle sort intacte et on ne peut estimer que, une fois donnée la réduction de la personnalité, on obtienne « la sensorialisation et la spatialisation », « compléments accessoires », « par un grand nombre de moyens faciles qui ne soulèvent aucun problème particulier ».

Le jugement de M. Revault d'Allonnes prétend frapper tous les hallucinés, et d'autant plus qu'ils sont plus aliénés. Il frappe avant tout les délirants aigus et les confus, épargnés par M. Blondel et par Masselon; et l'on sait que M. Janet²¹, exprimant un avis très répandu, méprise tout spécialement les visions de ces oniriques, voisins « du stade perceptif ». Il ne leur accorde que de simples « attitudes perceptives déterminées par des trompe-l'œil ». Nous avons vu pareille idée chez M. Legrain, fort de ses 8.000 alcooliques; et j'ai dû reconnaître que mes aigus d'Asile, observés dans leur délire et non après, n'avaient jamais eu d'hallucinations devant moi. Leurs « un rat!... le feu!... un serpent!... à l'assassin!... » ont été, toujours, les noms d'objets présents et de perceptions ambiguës.

Les Hallucinés de Müller, les frères des Nicolai, des

21. De l'angoisse à l'extase, I, 274-275.

Lullin, des Mariller, des Naville, les Peyotlisés, les Fébri-citants, les Paranoïaques, les Eidetiker, les Opsiphones... verront cet assaut sans inquiétude. Ils ont une foi bien fondée, les objections ne les effraient pas et ils sont tout prêts à en imaginer eux-mêmes de plus fortes. M. Petit ²², qui a excellemment étudié tout cela dans sa thèse s'est fait leur interprète en disant des subtils psychopathes de M. Blondel ou de Masselon, « ces cas sont loin de constituer la majorité »; et tous les hallucinés irréductibles et conscients diront, comme jadis Lélut, Esquirol, Michéa... : l'hallucination n'est pas un délire et peut avoir lieu sans délire, ou, mieux encore, c'est un délire des sens, non de l'intelligence, et la perception sans objet, celle d'Aristote, d'Epicure, de Descartes, sort plus neuve de tous les assauts.

22. *L. c.*

XVI

OPSIPHILE ET NOÉPHÈME

I. — L'hallucination et le rêve prétendent, dans la vie, dans les philosophies et dans l'univers, à une telle place et à une activité si dangereuse, qu'on peut aspirer à leur expulsion, à leur négation, à la rassurante constatation de leur inexistence.

Nous venons justement d'assister à une guerre d'usure entre l'hallucination-perception, positive, objective, réelle, rivale menaçante des objets, et l'hallucination conduite, attitude, comportement, croyance vides, ombre indigne de son nom prestigieux, sœur inoffensive et dégénérée des images et des idées.

En considérant des aspects et en étudiant des propriétés des visions et des voix, en prenant l'observation détaillée d'hallucinés — du normal qui examine un objet présent au malade et au normal qui voient des événements et entendent des discours dans le silence et la nuit du dehors et de leurs sens — nous en avons rencontré beaucoup qui disaient d'abord, qui s'acharnaient à dire *je vois*, pour avouer bientôt s'être fait tromper par des contrefaçons, parfois étranges, de l'hallucination.

Chez certains de ces rêveurs, parmi les plus attachés à leur foi, la volonté d'être halluciné a produit des fruits singuliers : on en trouve qui attribuent à des « voix » leurs paroles, images et idées les plus correctement perçues et conçues, les plus personnelles, les plus volontaires, les plus normales ; et d'autres, des aveugles déments, affirment précisément voir, tout voir et bien voir, lorsqu'ils ont perdu

perceptions, hallucinations et images. C'est dans le vide de leurs sens, de leur imagination et de leur pensée que la croyance « je vois » est la plus souveraine, ils ont enfin « des songes absolus », et rien ne peut les dissiper.

L'extraordinaire fortune et les revers de l'hallucination et du rêve mériteraient un Essai, mais je ne me propose pas de terminer par lui ces Etudes. Aisément plus synthétique et plus bref que l'énumération et le rangement des faits, il exige des préparatifs qui intéresseraient, bien au delà de l'hallucination, la perception qui a son objet, la perception infantile, la perception animale. En attendant que des tentatives, déjà possibles, soient opportunes, je me bornerai à résumer les données concrètes que j'ai développées.

II. — L'homme qui voit un homme et l'écoute sent vivement qu'il y a d'abord là, malgré tout, un acte très simple et à peine psychique, voisin, malgré la complexité de l'objet, d'un mouvement très élémentaire ou de la sensation la plus brute, quelque chose de très immédiat, de très primitif, sans pensée, sans mémoire. Ce n'est pas l'avis des philosophes et psychologues; à l'envi ils appellent la perception sensorielle « idée confuse », « raisonnement inconscient », « enthymème », « géométrie naturelle »¹, « acte de pensée discursive »². Des pensées et des souvenirs feraient de la plus naïve perception une vaste masse intellectuelle, où le sensoriel, le pur état esthétique, ne serait qu'un reste.

Mais, mouvement inverse, au moment où ces idées et souvenirs transformeraient en pensée la perception, ils subiraient eux-mêmes, en touchant son mystérieux noyau physique, une transmutation radicale; ils acquerraient le je ne sais quoi, la qualité, la couleur, la matérialité enfin de toute perception; et un Bergson voit le souvenir le plus pur devenir sensation, devenir quelque chose de l'objet dès qu'il nourrit une perception, et même avant³.

Spiritualisation de la perception par la mémoire et la pensée, matérialisation de l'esprit par sa conquête, cette difficile étude n'a pas été tentée ici. Nous nous sommes borné à montrer, par des exemples, l'intense esthésicité

1. Les Cartésiens. — 2. Piéron, *Psychologie expérimentale*, p. 122, avec les réserves nécessaires. — 3. *Etudes sur l'hallucination*, I, Bergson.

qu'acquièrent, dans la perception normale, certains apports du sujet pensant au perçu. On dit parfois : « l'halluciné dit qu'il percevait. Il n'en est rien ; la perception la plus légitime et la mieux lestée d'objets est un complexe de pensées, une sorte de raisonnement ; a fortiori l'hallucination, malgré les prétentions des hallucinés, n'est qu'un délire ». C'est oublier que les éléments intellectuels de la perception semblent se matérialiser dès qu'ils touchent du perçu, et deviennent ainsi, puisqu'ils sont endogènes, des hallucinations. Celle-ci, loin de céder du terrain devant la perception devenue raisonnement, prétend s'annexer une partie de la perception normale. « Grandissez, dira-t-elle, le rôle de la mémoire, de l'interprétation, de l'esprit, de l'intellect au sens le plus large dans la perception ; tant que vous ne contesterez pas que tout cela se cristallise en sensation ou matière au contact du perçu, vous me subordonnerez la perception et avouerez que les sensations les plus élémentaires, celle de « rouge », de « la », de « lourd », sont pour une immense part des perceptions sans objet. Tout le matériel des sens pliera sous votre effort de spiritualisation, mais pour redevenir l'hallucination de Taine et de Spinoza. Ce n'est pas à l'interprétation, cette chose si vague, et à la pensée discursive que vous aurez élevé la perception et, selon vos désirs l'hallucination ; c'est à l'hallucination-perception sans objet que vous aurez réduit la perception objective. Et c'est finalement moi qui profiterai de votre répugnance à accepter la perception toute nue ».

Nous nous sommes servi de faits plus ou moins classiques : vision à travers les corps opaques, perception du relief dans les schémas des volumes géométriques, illusions de mouvement, au besoin malgré la fixité de l'objet, des yeux, de la tête et de tout le corps, mouvements ambigus et illusions de manège, perspectives ambiguës, formes multiples incluses dans le schéma géométrique le plus simplifié, perspectives disloquées, impossibles, contradictoires.

A des exemples de concours de la perception et de l'hallucination il faut plusieurs qualités : faire d'un donné pauvre une perception riche ; accroître la perception d'éléments qui soient bien, eux aussi, des perceptions ; apporter au perçu,

à la perception ou à l'objet, comme on voudra, des singularités qui l'écartent de l'expérience commune pour le rapprocher des fantômes hallucinatoires; obtenir ainsi des perceptions quasi délirantes; montrer que l'hallucination est déjà tout entière, et avec son autonomie, dans la perception objective, et que les hallucinations les plus pures d'excitations sensorielles actuelles ne créent rien qui ne soit déjà dans la perception banale; enlever enfin à l'hallucination ces pouvoirs suspects qui incitent à croire qu'elle cesse d'être perception en devenant délire.

Le très vulgaire et rebattu schéma d'un cube nous a paru, à lui seul, capable de remplir ce programme. On peut discuter la « vivacité », « l'intensité » de la perception de relief que quelques droites sur un plan donnent au premier enfant venu. On peut même chercher des différences qualitatives entre les sensations de relief fournies par un volume réel, par les anaglyphes, par le stéréoscope ou par un schéma scolaire. Ce dernier est pourtant « cubique » autant que les autres, et cette perception est légitime, c'est une perception tout court, pour une bonne part sans objet.

Le volume ainsi obtenu a une qualité admirable : il nous montre à la fois toutes ses parties; sans en faire le tour, nous voyons d'un seul coup d'œil toutes ses faces, toutes ses arêtes, tous les points de vue; nous en avons, eût dit Leibniz, non une scénographie, mais, divinement, l'ichnographie.

Ce n'est pas sa seule singularité. Il est ambigu. Il l'est d'abord dans sa forme, et chacun est familiarisé avec les acrobaties du schéma d'un volume. Il donne ainsi plus qu'il n'a, et ce schème, ce donné, cet objet incomplet, appauvri, montre bien en lui l'hallucination puisque, plus il est pauvre et moins il est divers, plus la perception qu'il permet est riche et changeante. Elle reste d'ailleurs une perception car, avant chaque culbute du volume schématisé sous nos yeux, rien n'est plus difficile que de prévoir et imaginer sa forme prochaine; prévisible, elle n'est pas prévue; il faut qu'elle se réalise pour que nous connaissions sa nouvelle physionomie; on la voit sans avoir pu l'imaginer.

Quelques traits noirs sur du papier, en nous donnant le corps à trois dimensions intégral, nous apportent une autre ambiguïté. Nous la retrouverons, très grossie, dans l'histoire des métesthésies, mais elle agit ici ; et le rêveur parvient quelquefois à oublier papier et encre pour voir un volume réel, mystérieusement matériel et solide. Spinoza nous a dit : « moins l'esprit connaît, plus il perçoit » ; ici, plus l'objet se réduit, tourne au squelette, plus la perception est riche et charnue sans cesser d'être perception, plus elle se fait hallucinatoire, plus elle fait penser aux somptueuses constructions du rêve, nées d'un pauvre phosphène et pourtant tout entières esthésiques.

Tous les schémas géométriques ont cette forme de l'opulence onirique. Les moindres comme les plus compliqués nous ont montré que quelques traits fixes peuvent engendrer la perception de formes multiples et capricieusement successives, c'est-à-dire quelque chose de la kaléidoscopie des rêves. Parmi ces transformations subites, certaines ont poussé le caprice jusqu'à disloquer la figure, et tirer d'elle, nous a-t-il un moment semblé, des êtres invraisemblables, contradictoires et impossibles, à côté desquels l'être habituel et commun n'est qu'un cas privilégié (p. 60). — Il a fallu en rabattre et, en trouvant les objets modèles des plus singulières perceptions, continuer de montrer que l'hallucination n'innove pas, mais, grâce à cette impuissance, ne s'éloigne pas de la perception vulgaire.

Les bizarres aspects qu'a parfois revêtus la perception de quelques traits nous ont surtout appris que ce sont bien, dans l'objet donné, des perceptions sans objets qui se jouent. L'hallucination, en admettant que nous puissions lui décrire des formes libérées de tout objet présent et agissant, ne se déploiera qu'après s'être chargée de matière et avoir acquis, dans les objets et la perception normale, le droit de s'appeler perception.

Dans quelques exemples, ceux des mouvements ambigus (p. 50), l'hallucination incluse dans la perception objective, toujours richement esthésique, consent cependant à se laisser partiellement réduire. D'abord très chargée d'interprétations matérialisées, faites perceptions, elle s'en est peu à peu dépouillée, elle les a laissé redevenir idées.

Mais, à mesure qu'on descend, plan par plan, de la perception illusoire la plus complexe et la plus réductible à une perception illusoire pauvre et irréductible, on voit les éléments intellectuels s'en détacher de plus en plus difficilement, et mettre une mauvaise volonté croissante à perdre leur aspect sensoriel, la matérialité qu'ils avaient acquise en se posant sur l'objet.

III. — Parmi les perceptions qu'enrichirait l'hallucination, nous avons rencontré LA LECTURE. La lecture, la lecture correcte et surtout l'illusion du correcteur, nous donneraient des mots une vision hallucinatoire autant et plus qu'une perception directe. Mais cet exemple est bien différent des précédents.

Les plus typiques avaient une particularité inattendue : l'utilité, la nécessité d'être attentif, de bien regarder, de bien voir pour que l'hallucination surgisse. Dans la lecture les rapports entre l'attention et l'illusion deviennent beaucoup plus compliqués. L'attention se déplace sans cesse, non parce qu'elle suit le regard mais parce qu'elle va de la typographie au sens, ou à la syntaxe, ou ailleurs ; l'attention enfin oscille et son intensité varie, bien souvent sans que le sujet le soupçonne. Incapable d'être constamment à tout ce qui le sollicite, il lui est difficile de passer du sens au texte, et plus difficile encore d'aller du texte au dessin littéral des mots.

Quand cette dernière forme d'attention se réalise, quand le lecteur réussit à s'y installer, il connaît son succès par une découverte : jusqu'ici, peut-il dire, il n'avait pas vu les mots, il s'était contenté de les lire ; maintenant ils lui apparaissent, il les voit enfin. Il constate alors, et ce n'était pas difficile à prévoir, que tout, dans le mot, est essentiel ; un rien change sa physionomie, son espèce, son sens, en fait un autre mot. — Que se passe-t-il donc et comment le lecteur lisait-il avant d'être attentif au dessin du mot ? Il ne lisait pas, croit-il, grâce à des traits caractéristiques ou à quelque forme générale, puisque ces traits et cette forme varient énormément avec le contexte et avec les préperceptions, puisque tout est caractéristique et nécessaire. Avant d'être attentif au dessin littéral il lisait,

comme nous l'apprend la vieille théorie Cartésienne, par perceptions complètes mais confuses. Le mot, suivant une expression plus moderne, devenait une forme élémentaire perçue d'un bloc et d'un coup, confusément. Il arrivait même, dans cette opération bâclée, que le mot se dissociât de ses lettres et qu'on le lût sans les lire. Lui, on l'avait bien vu, d'elles on n'avait vu que quelques individus, trois ou quatre, et n'importe lesquels, souvent les moins intéressants, les moins « caractéristiques ».

Entre la lecture littérale et la lecture par traits caractéristiques, la perception complète et confuse (claire et confuse de Leibniz) paraît laisser encore une assez large place à la théorie hallucinatoire, telle que nous l'avons rencontrée chez un penseur tel que Bergson.

La lecture littérale nous avait paru, comme à tout le monde, incompatible avec la vitesse ordinaire du lecteur moyen, et il ne nous a pas semblé que la théorie hallucinatoire puisse se sauver en sauvant la lecture lettre par lettre. Si on lit d'ordinaire trop vite pour pouvoir identifier chaque lettre, encore moins aura-t-on le temps de faire et de projeter son image, d'en avoir l'hallucination. — La théorie hallucinatoire a encore moins de chances pour elle avec la lecture par traits caractéristiques ou par forme générale. Si l'on donne à la forme générale une généralité convenable et si on n'exagère pas le nombre des traits caractéristiques, la même forme conviendra à plusieurs mots et, sans voir, sans percevoir sensoriellement plus ou autre chose que ce qu'on a sous les yeux, sans procéder à des projections hallucinatoires d'images, on pourra faire des lectures diverses et commettre des erreurs. Les erreurs seront favorisées, mais ce ne seront pas des illusions visuelles. — Avec la perception complète et confuse, s'il est nécessaire de tout voir et suffisant de mal voir, l'erreur, pour se réaliser, devra substituer des fantômes au réel, et l'illusion du correcteur sera hallucinatoire ou ne sera pas. Or elle est.

La faute du correcteur, avons-nous vu, n'est généralement pas une illusion, mais une erreur noétique ou un lapsus. Au début, chez le sujet non averti, il y a bien, assez

souvent, croyance erronée à son caractère hallucinatoire; mais cette croyance est presque toujours réductible. Quelquefois pourtant, le sujet le plus méfiant ne peut pas ne pas dire qu'il a vu, subi une illusion, une perception sans objet.

Selon la forme et le degré de son attention, selon qu'il erre sur le texte en pensant à autre chose, lit en vivant le récit, lit pour le style, lit pour le texte ou examine enfin le dessin littéral, le sujet sera de moins en moins exposé à l'illusion classique, qu'elle soit par addition, soustraction ou substitution; mais son illusion, de moins en moins fréquente, de moins en moins probable, se trouvera être de plus en plus hallucinatoire, sera une hallucination de plus en plus irréductible.

Distract, même du sens, je vois « ce fauteuil est un meule », je vois « meule », je vois l'absence du « b », et j'accepte, sans corriger. Dans cette assez fréquente forme de la faute du correcteur, il ne peut être question d'hallucination.

Inattentif, sauf au sens, à l'événement, je lis « Catherine de Cordona » et « la force de la foi » où il y a « Catherinette » et « la farce ». Je ne découvrirai ces « coquilles » qu'à la deuxième lecture. Ici, dix sujets pour un commenceront par soutenir qu'ils ont eu une hallucination, vu « force » et « Catherine », substitué l'image « o », devenue état fort, c'est-à-dire hallucinatoire, à la perception « a », devenue état faible, réduite, tombée dans l'inconscient. Prévenus, préparés, critiqués et auto-critiqués, les sujets reconnaîtront presque tous qu'ils ont lu « force », mais ne l'ont pas vu. Occasionnellement irréductible chez quelques-uns, c'est-à-dire s'affirmant toujours perception, chez presque tous « l'illusion » se réduit assez vite et avoue assez aisément qu'elle n'a pas été visuelle, mais intellectuelle ou motrice. Je n'ai vu ni « force » ni « farce », ni « o » ni « a », ni « Catherine » ni « Catherinette ». J'ai, trop rationnellement et très machinalement, lu; mon acte psychologique et conscient a été noétique et moteur, non sensoriel.

Mais, si je ne me suis pas observé, de mes actes de lecteur, je conclurai à la présence des mots que j'ai lus; à leur

présence c'est-à-dire à leur perception. Lisant pour lire et non pour voir, mais croyant naturellement voir ce que je lis, je prends mes concepts et mes mouvements pour des perceptions visuelles. Et plus tard, relisant, attentif cette fois à la forme, découvrant, voyant « a » et « ette », je ne prendrai pas la peine de différencier l'acte présent — perception visuelle — de l'acte noétique et phonatoire de tout à l'heure; confondant de plus en plus concevoir et agir avec voir ou percevoir, je mettrai à tort mon erreur à l'actif de la théorie hallucinatoire.

Donc, jusqu'ici, sauf distraction, incompréhension, paresse, le sujet renonce à sa trop commode affirmation primitive d'une hallucination; il a commis une erreur noétique ou phonatoire, il n'a pas eu une perception sans objet.

L'illusion peut être encore plus « forte » ou, mieux, plus efficace, sans devenir hallucination. Jusqu'ici, elle vient de réussir à nous faire omettre un acte, l'acte de corriger une erreur. Elle va nous faire accomplir des actes plus ou moins compliqués : aller à un rendez-vous, donner un ordre, etc. Sous le titre « 40^e brigade », je lis « 47^e R. I. ». Très bien. J'inscris : « 47 ». Deux pages après, sous le titre « 38^e brigade », je lis « 47^e R. I. ». Erreur d'auteur ou d'imprimeur. Je la signale au bas de la page, et j'inscris cependant « 47 ». C'est après ce petit travail que je découvre mon erreur et l'innocence d'autrui. A la page 11 il y a bien « 47 », mais à la page 13 il y a « 41 ». Ce nombre est resté dans mon champ visuel pendant toute l'opération mais, ayant lu 47, d'emblée certain d'avoir bien lu, je n'ai procédé à aucune vérification.

Certain d'avoir lu et bien lu, puis-je dire que j'avais vu ? Non, et dans ce cas comme dans beaucoup d'autres l'explication exclusive de l'illusion ou de l'hallucination visuelle reste la plus probable. Psychologiquement, neurologiquement, cinétiquement prêt à l'intellection ou à la phonation d'un mot écrit, je l'ai lu en neutralisant les éléments du texte opposés à sa lecture. Grâce à cette précieuse, dangereuse et puissante aptitude psychique, la neutralisation sensorielle (p. 45, 78-80...), ma perception s'est appauvrie jusqu'à ce que la lecture en puissance soit réalisée. J'ai lu

comme je l'ai fait parce que j'ai mal perçu. J'ai commis mon erreur noétique et motrice par défaut de perception, et aussi par répugnance pour l'attitude mentale de l'incertitude et de l'ignorance. Même quand mon erreur ajoutera des mots entiers au texte, sa cause restera une insuffisance de perception, une « *causa deficiens* », un « *defectus* » ; l'illusion sera négative, par inconscience, agnosique, paragnosique, ce pourra être un lapsus, ce ne sera pas une perception sans objet.

Tranquillement installé devant un texte, tant que j'ai été attentif au dessin des mots, je n'ai jamais subi l'illusion du correcteur ; il y a eu lecture lettre par lettre, assez lente pour permettre la perception complète, claire et distincte. Souvent au contraire, bien qu'attentif de la même façon et au même degré, j'ai subi l'illusion devant le tachistoscope ou dans la rue, quand j'ai lu trop vite pour que la perception fût à la fois claire et distincte. La confusion Leibnizienne est apparue et a permis l'erreur malgré les efforts critiques. — Cette erreur a-t-elle encore été rationnelle ou motrice, lapsus, acte phonatoire ou noétique manqué ? A-t-elle été enfin illusion visuelle, hallucination, perception sans objet ? Me reportant aux exemples que j'ai cités, je dois reconnaître que mes efforts pour réduire l'illusion du correcteur à des interprétations ou à des mouvements ont trouvé ici une limite.

Attentif à voir plus qu'à lire, non préparé par le contexte et, autant qu'il peut s'en rendre compte, non incliné par ses états antérieurs à lire ceci plutôt que cela, le sujet commet, devant un petit tableau graphique très simple, des erreurs déconcertantes. Il s'efforce de découvrir qu'il a pensé, conçu, lu ou émis, mais n'a pas vu. Il n'y parvient pas et, dans le calme d'une paisible observation d'états fort neutres, il éprouve, jusqu'à une légère angoisse, qu'il a vu des objets absents. Il se débat mais n'en sortira pas ; il a subi une perception sans objet.

La lecture courante vise au sens à travers les signes graphiques, et les néglige. Elle se fait peut-être par perception de traits caractéristiques, peut-être et plutôt par perception complète et confuse. Correctes, ces perceptions per-

mettent des erreurs innombrables. Cette lecture ne comporte pas d'hallucinations et ces erreurs, même efficaces, ne sont pas hallucinatoires; elles se font par neutralisation du donné, elles sont interprétatives et cinétiques. Mais le sujet conclut de sa lecture à la présence de ce qu'il a lu; et quand il en découvre l'absence, à sa perception sans objet. C'est secondairement et au prix d'une analyse qu'il cesse d'affirmer une présence, puis une perception, puis une hallucination, pour découvrir le mécanisme de ses erreurs, rationnelles et motrices, non sensorielles.

Neutralisation, interprétation, lapsus, les erreurs de lecture les plus positives ne sont pas des hallucinations, si le sujet fait l'effort de s'en apercevoir et de ne pas tomber à la théorie facile et primitive, à la théorie hallucinatoire.

Parfois pourtant, dans la lecture courante la plus délibérément attentive aux signes graphiques et à leur perception correcte, l'hallucination s'affirme irréductiblement. Après de lourdes pertes, elle résiste à toutes les critiques actuelles.

IV, V et VI. — Après l'hallucination dans la perception d'objets présents, nous avons abordé l'hallucination évadée de l'objet, mais encore liée à des excitations sensorielles actuelles. Dans L'ILLUSION DES AMPUTÉS, l'halluciné perçoit le membre qu'il n'a plus, mais il a besoin pour cela d'un moignon et, dans ce moignon, de sensations « réelles » et actuelles. Dans L'AUDITION COLORÉE, le lien entre hallucination et objet présent devient infiniment plus lâche; une hallucination visuelle s'allume sans excitation optique, mais grâce à une perception auditive correcte. Lors des hallucinations dans LES IMAGES CONSÉCUTIVES enfin, aucun objet présent n'agit sur les sens, et l'image consécutive, la perception visuelle dans laquelle se développe l'hallucination est déjà une perception sans objet.

Chez L'AMPUTÉ, à ma connaissance, l'anesthésie du moignon supprime le fantôme, et ce sont les excitations des nerfs sectionnés qui rendent par instants à la conscience l'extrémité disparue.

On dira donc à l'amputé, « votre illusion a un objet : les sensations du moignon; et ce sont celles-ci, mal inter-

prêtées, que vous prenez pour les sensations de votre main coupée. Même vive, efficace, capable de vous faire tenter d'agir avec le segment que vous n'avez plus, votre illusion n'est qu'interprétation. L'intellect et la mémoire saisissent des sensations du bras ou du coude, où sont les névromes, et déplacent ces sensations vers ce qui devrait être la main ».

Tous les hallucinés protesteront. « Jamais des sensations douées de la couleur locale coude ou bras ne se laisseront déplacer et travestir. Avec elles, l'intellect et la mémoire pourront faire des erreurs, jamais des hallucinations. Or ces hallucinations existent.

» Au choc du cubital au coude répond une perception immédiatement et inévitablement douée de la qualité et de la localisation *petit doigt*. L'excitation du cubital au coude cause deux groupes de sensations : des sensations du coude et des sensations du cinquième doigt. La conscience peut aisément dissocier ces deux groupes et donner à chaque segment ce qui lui est dû ; aucun effort ne permet d'arracher un des deux groupes à son segment pour le reporter à l'autre. Les sensations petit doigt gardent invinciblement cette légitime qualité.

» Or ce sont déjà des perceptions sans objet. Le petit doigt existe bien, mais il n'a subi aucune excitation ; rien n'est venu de lui à la conscience et, de cette perception dont il est l'objet, il est vraiment absent. Cette situation est celle d'un sujet, la nuit, devant un objet non lumineux et non éclairé. Si, grâce à des excitations mécaniques convenables du cuneus, le sujet voit l'objet, cette perception correcte d'un invisible présent sera une hallucination. Ce sera même une perception sans objet, car un objet de la vue, quand il est invisible, peut et doit être dit absent.

» Cette absence n'est pas discutable et la perception sans objet ne l'est pas davantage quand la main est supprimée. Des excitations convenables des troncs nerveux nous rendront des sensations légitimes de la main, celles que nous donnait déjà leur excitation quand la main existait. Ces hallucinations seront même plus intenses et plus efficaces chez l'amputé, car les fibres nerveuses du moignon, dans

leurs efforts de régénération, nous valent des sensations à forte charge affective ».

La critique ne conteste pas cela. On lui concède que la sensibilité et l'excitation du moignon sont nécessaires; et il reconnaît que certaines sensations ainsi provoquées sont, parfaitement, des sensations de l'extrémité absente. Mais il croit que les amputés s'exagèrent la richesse de ces hallucinations et que leur petit doigt absent ne leur en dit pas tant. Le moignon fournit des sensations de l'extrémité absente; mais ces sensations sont grossières, très vives quelquefois, mais très obscures et très indistinctes, massives, protopathiques, très brutes; et le sujet commet une double erreur lorsqu'il affirme : « c'est exactement comme si je possédais encore ma main ».

Il oublie que les sensations actuelles de sa main absente, nées de ses névromes, sont des sensations morbides, très différentes des sensations qu'il tirait jadis de ses doigts et des sensations déjà morbides que lui donnait de ses doigts présents l'excitation des troncs nerveux. Il n'a plus de ses doigts des sensations tactiles, articulaires, thermiques moyennes, etc.

Il oublie que sa mémoire et son intellect ajoutent à ces sensations protopathiques des richesses qui ne se matérialisent nullement en perceptions. Contrairement à ce qu'on croit parfois (p. 35), quand nous voyons un objet, les éléments tactiles de sa connaissance ne sont pas perçus, ne sont pas vus; nous ne voyons pas le froid de la glace. Quand, les yeux fermés, et tous les segments en extension, nous levons le bras, il s'ensuit beaucoup de sensations scapulaires et fort peu de sensations digitales; et pourtant il suffit d'une légère détente intellectuelle pour croire que tout le mouvement est senti dans la pulpe de l'index. Les très pauvres sensations digitales, si c'est l'index qui nous intéresse, tendent à s'annexer et à nous faire baptiser « sensations de l'index » toutes les autres sensations du membre et les images visuelles de mouvement. C'est un état parahallucinatoire, ce n'est pas une hallucination, et seul un sujet non averti s'y laisse prendre.

Même situation chez l'amputé, et s'il veut distinguer, dans sa main absente, ce qu'il perçoit de ce qu'il pense, il

trouvera bien un noyau hallucinatoire, mais pauvre et peu différencié, et non l'organisme sensoriel qu'est le moindre état de sa main présente.

Une excitation périphérique réelle — celle du moignon — provoque une hallucination élémentaire ayant les qualités et la localisation du segment absent, quelque chose comme un phosphène ou acouphène. Il y a là une hallucination « réelle », « objective », qui a bien l'indicible couleur locale « index » ; mais elle n'est pas encore sensation tactile, thermique, articulaire, de pression, etc. Si ces précisions viennent, elles resteront rationnelles et imaginatives, et ne se matérialiseront nullement en perceptions. Mais le sujet, s'il ne se critique pas, s'y trompe, ajoutant à son hallucination objective et réelle une hallucination apparente et subjective.

L'halluciné prétend déjà : donnez-moi n'importe quelle sensation visuelle et je vous ferai n'importe quelle vision. Grâce à L'AUDITION COLORÉE, il peut généraliser : avec n'importe quelle sensation on peut faire n'importe quelle hallucination.

L'audition colorée est souvent pseudo-hallucinatoire, et l'intéressant est précisément dans les précises distinctions du sujet. Devant d'étranges phénomènes visuels il éprouve une intense passivité, identique à celle qu'il sent devant une présence corporelle ; il a pourtant une claire conscience de la nature imaginative et non esthétique du tableau ; sa vision n'en est pas une, et passivité, extériorité, objectivité ne suffisent pas à créer un état sensoriel. Quand ce sujet fera de l'audition colorée vraiment sensorielle, esthétique, on ne pourra pas écarter à la légère ses affirmations.

Les visions qu'il affirme ont de curieuses vertus de l'objet. Devant l'objet, même le plus familier, on peut toujours retrouver le sentiment de l'imprévisible et de l'étrange. La moindre vision engendre précisément cela ; mais l'objet le plus improbable, le plus miraculeux, dès qu'il s'est montré, nous donne aussi très vite le sentiment du naturel, de ce qui doit être, de ce qui paraîtra demain rationnel. La vision possède aussi ce pouvoir sur nous : « A » est « évidemment » blanc, le diagramme le plus bizarre est le diagramme

« naturel » ; quand le son de la trompette est orange il convient qu'il en soit ainsi, et quand il est bleu, ce n'est ni moins surprenant ni moins convenable ; les lois, disait Leibniz, les lois éthico-logiques de l'univers le veulent ainsi, et il est sage que le motif de Siegfried comporte une spirale jaune. Il n'y a là ni arbitraire ni caprice.

Douées toutes de ces qualités, les synesthésies se hiérarchisent. La toux du voisin nous fait voir un éclair, telle excitation du facial nous fait entendre un bruit de ferraille (p. 101), et le son de la flûte remplit la nuit de lueurs. Non moins esthétiques sont les synopsis complexes, et quand un sujet d'Anschütz dessine de fabuleux Noir et Blanc ou des féeries colorées, il ne nous fournit aucun prétexte pour dédoubler ses visions en sensations élémentaires et complications imaginatives. Il peut n'y avoir pas plus de mémoire dans ses fouillis hallucinatoires que dans la perception sensorielle inépuisable et instantanée d'un feuillage ou d'une chevelure. Ces synopsis complexes, faites avec les couleurs, lignes et modelés de notre seule expérience possible, mais génératrices d'objets inconnus, ne seraient pourtant pas les plus hautes synopsis ; et celles-ci pourraient figurer, nous l'avons vu avec Urbantschitch, des objets de l'expérience visuelle commune, dans toute leur naïve matérialité.

Dans cette hiérarchie des opsiphonies, « élémentaires », « figurées », « idiotropiques » et « mimétiques » on a voulu poser, entre les deux derniers groupes, une limite aux prétentions de l'halluciné. On lui a dit : « les neurones visuels peuvent en effet, sous l'action des sons et de l'appareil auditif, nous fournir des perceptions de couleur, de figures, de relief ; et ces perceptions vont de la plus simple lueur au modelé le plus fouillé. Mais cette projection des dédales corticaux donne uniquement des objets étrangers à l'expérience commune, indicibles. Quand le sujet parle d'opsiphonies reproduisant des choses familières, il se trompe, il ne traduit pas ce qu'il voit. Il a vu des dessins compliqués et ineffables, mais ses hallucinations s'arrêtent là. Quand il prétend voir un visage, il délire, il surcharge ses perceptions d'interprétations, sa prétendue vision n'est que paragnosie devant les difficultés du perçu, incapacité de

s'exprimer en termes de sensations, chute à l'expression primitive en termes d'objets, superposition de pseudesthésies ou de visions subjectives et irréelles à des visions en quelque façon objectives et réelles.

Ces efforts pour nier l'hallucination, nous les avons retrouvés, avec les répliques de l'halluciné, dans l'histoire de l'image consécutive.

On peut indifféremment appeler L'IMAGE CONSÉCUTIVE une perception sans objet ou un objet. Elle se distingue pourtant de la perception ordinaire par de vives originalités; elle les partage avec l'hallucination, et toutes deux, sorties, par une sorte de mutation, de la perception vulgaire, en seraient des espèces.

L'image consécutive est un petit bloc de lumière pure, inéclairant et sans ombres; toutes les couleurs s'y jouent, elle peut remplir le champ visuel de lueurs changeantes, elle prétend parfois à une merveilleuse richesse de lignes, elle a trois dimensions et, mieux qu'un schéma géométrique, des reliefs ambigus; elle peut même être un « état fort », plus fort que l'objet, et l'effacer, se substituer à lui (p. 92-93).

Riche comme la perception, mais dénaturant l'objet au point qu'il y est parfois méconnaissable et introuvable, elle pourra, à la moindre défaillance de jugement, être prise pour une apparition, une hallucination; et il nous arrive de peupler une rêverie d'objets lointains qui sont simplement les métésthésies perçues d'objets présents inconsciemment fixés (p. 175-176).

L'objet ou la perception, se laisse dédoubler par le prisme, reste fixe malgré les mouvements volontaires des yeux et semble se déplacer en sens inverse de leurs mouvements passifs, doit décroître quand la distance augmente, et subir, avec les variations de perspective, des variations calculables; mais, en fait, l'objet perçu décroît et varie beaucoup moins que ne le prévoit le calcul. La post-image au contraire, toute rétinienne qu'elle est, ne se laisse pas dédoubler, reste fixe malgré certains mouvements passifs du globe et suit les mouvements volontaires du regard; elle croît avec la distance et proportionnellement, sans résistance; elle subit enfin, quand varie sa surface de projection ou la

perspective de l'objet, d'amples et étranges déformations. Elle réalise en somme un comportement inverse de celui de la perception (p. 152-157). Les hallucinations, en foule, semblent suivre cette loi des métesthésies, s'isolant ainsi avec elles de la perception.

La post-image nous a paru admirablement résister, parfois, à la suggestion ; elle peut refuser de croître avec les apparents et irréels accroissements de la distance, elle peut refuser de se déformer sur des perspectives dessinées, des trompe-l'œil ; invitée, par des taches claires et sombres, savamment disposées, ou par des interruptions de contour habilement ménagées, à revêtir des formes complexes et familières et à présenter des achèvements, des *Ergänzungen* illusoire, elle a au contraire respecté ou aggravé la pauvreté des objets, et décelé, plus que la perception directe, ses lacunes (p. 159-166) ; elle a montré un automatisme, nous a valu un sentiment de passivité que l'hallucination s'efforce d'imiter et de provoquer, pour achever, en s'éloignant de l'image et de l'imagination, d'être une perception originale.

A ce point voisine de la post-image, l'hallucination, cet être douteux, ne serait-elle pas tout simplement une post-image méconnue ? Nous avons vu celle-ci, en dénaturant l'objet qu'elle imite jusqu'à interdire sa reconnaissance en elle, être prise pour l'apparition d'un objet tout autre. Nous avons vu la subite conscience d'une post-image dans une hallucination minimiser tout à coup la vision, révéler par exemple sa petitesse, sa nature lilliputienne d'abord inconsciente. Sous les hallucinations et les rêves les plus riches il arrive enfin que se trahisse un quelconque métsthème. Il serait toute la matière sensorielle des apparitions, leur prétendue richesse étant représentative et interprétative.

Les métsthésies résisteraient à la suggestion mais auraient elles-mêmes une grande puissance suggestive. Malgré l'effort critique, on aurait souvent, en présence des lents changements de l'image consécutive, l'impression qu'elle est pleine de virtualités ; mieux, de formes sans cesse naissantes et sans cesse évanouies. Sous les surprenants détails des visions, on trouverait indéfiniment un

détail métesthésique, et les dessins complexes que la mosaïque rétinienne permettrait parfois de projeter dans la post-image seraient la trame secrète et la seule matière des broderies, des belles et irrégulières figures, des fleurs et des visages que le rêveur prétend voir.

Ces formes ne seraient pas le résultat d'une création esthétique endogène et ne constitueraient pas un achèvement, une *Ergänzung* sensorielle de la post-image. Lorsque le sujet n'a pas conscience d'un assez simple métesthème et croit voir un objet familier, un ami, une scène, il ne se passerait pas ce que nous avons rencontré en étudiant « l'hallucination dans la perception ». La perception de volumes complets et changeants dans un schéma géométrique, est une perception distinctement sensorielle. Quand la métesthésie du schéma, en nous montrant aussi ces volumes mobiles, nous laisse en outre oublier, comme il arrive, le papier et l'encre de l'objet, nous pouvons en arriver à songer et à dire que nous voyons, non l'exesthème du schéma d'un cube, mais quelque étrange coffret, d'une subtile substance. Il n'y a plus là perception sensorielle mais conduite de l'hallucination greffée sur une post-image. L'appauvrissement de l'objet ne libère pas ici une perception plus riche; en accroissant les ambiguïtés du donné, il appelle des images, suggère des formes et des mots, et pour peu que le sujet rêve, devienne un peu dément et paragnosique, il n'est plus capable d'enregistrer des taches et des lignes indescriptibles, mais seulement de nommer des objets familiers; et l'inconscience de ne pas les voir remplace leur perception.

Mais l'observateur qui a eu, dans ses images consécutives, des hallucinations, croit qu'elles échappent à ce singulier mécanisme.

Il sait très bien que de sincères métesthésies peuvent être prises pour des apparitions; il reconnaît que leurs ambiguïtés, leur vague grouillement, certaines complexités géométriques et leur pouvoir suggestif peuvent parfois obtenir du rêveur l'attitude et le verbalisme hallucinatoire, la dénomination et l'affirmation de formes qui ne sont ni présentes ni perçues. Dans ces cas, convient-il, l'attention, en découvrant la post-image réelle sous la vision affirmée,

ne détruit pas la perception sans objet d'un visage mais montre son inexistence. Il admet enfin que des sujets, incapables de prendre conscience de la réalité et de la pauvreté métésthésique, affirment irréductiblement, et à tort, la perception de trésors hallucinatoires. — Mais, ayant expérimenté, « éprouvé » à son tour, il ne veut plus que tout s'explique par ces subtilités où l'on distingue l'image consécutive de sa perception, métésthésie-objet et métésthésie-perception, l'objet, le perçu et la perception, la perception réelle et la perception apparente, affirmation de perceptions inexistantes, hallucination objective, donnée hallucinoire, hallucination subjective, avoir et voir une hallucination, etc... Sans doute, il n'insiste pas sur les hallucinations dédoublées par la loucherie, fixes sous le regard ou génératrices d'images consécutives, mais, ayant systématiquement provoqué et observé ses post-images, en ayant enregistré les couleurs mouvantes et les subites géométries, il croit, tout comme le premier halluciné venu, que ces hallucinations élémentaires, du premier degré, sont parfois envahies par des formes, fleurs, visages, scènes, qui ne sont plus des métésthésies et qui sont toujours des perceptions sans objet. Dans une métésthésie dont il connaît tout surgit soudain, merveilleusement mimétique du réel, une figure humaine, et le sujet conteste violemment la valeur des accusations portées contre lui à cette occasion. Les détails métésthésiques responsables du détail de la vision ? Il les connaît ; la vision a sur eux une avance infinie. Le verbalisme hallucinoire ? Le sujet assiste parfois, dans le silence même de son langage intérieur à un défilé tachistoscopique de figures qu'il n'identifie même plus. Le comportement hallucinoire ? Le sujet est inerte, sans autre sentiment qu'une molle curiosité et quelque surprise devant des constructions infiniment complexes et instantanées.

Aucun effort ne les réduit à la post-image qu'elles parasitent, n'en fait des images, des mots ou des attitudes. Ce sont, malgré tout, des perceptions.

L'hallucination a échappé une fois de plus au démembrement ; grâce à ses analogies avec l'image consécutive, grâce même aux lourds sacrifices qu'elle lui a consentis, elle a

pu se différencier un peu plus de la représentation et prétendre plus que jamais être une perception sans objet spécifiquement distincte de la perception banale.

VII. — L'hallucination fait un suprême effort pour échapper au compromettant secours des objets présents et des métesthésies, et pour réussir à se réaliser, parfaitement endogène, dans le vide sensoriel exact. Elle croit y réussir avec l'Image esthétique, l'Image eidétique de Jaensch, l'Anschauungsbild d'Urbantschitch.

Le sujet a regardé une chose; il n'en existe actuellement aucune trace ou équivalent objectif présent, sa post-image est éteinte, son souvenir est insignifiant, nul; et le sujet voit soudain la chose sous ses yeux, ce qui s'appelle voir, en toute certitude et naïveté. Et cette perception est assez franche pour qu'on puisse expérimenter sur elle comme sur la perception objective, et lui trouver les mêmes lois.

Phénomène normal, « psychonome » et général, cette perception sans objet, souveraine chez le petit enfant, donne l'être et la loi à la perception objective utile, à la représentation et à la post-image; elle disparaît enfin chez presque tous, moins détruite pourtant qu'inhibée et latente.

Dans les cas moyens, pour la retrouver, il faut des objets simples et petits, il faut que le sujet les considère longtemps, il faut enfin chercher l'image esthétique tout de suite, avant qu'elle s'évanouisse. On peut alors avoir quelque difficulté à la dégager de l'image tout court et de la post-image, qui la souillent plus ou moins et s'efforcent chacune de l'absorber tout entière ⁴.

Mais on a vu des eidologues éminents lui refuser sa généralité, son grand rôle physiologique, sa survie à l'état latent, et même sa spécificité ⁵. On a également dû insister sur la variété des statistiques, où le pourcentage des eidétiques tantôt s'élève à cent, et tantôt tombe à deux, quand ce n'est pas à zéro ⁶.

On s'est enfin inquiété des compromissions de l'image eidétique la plus orthodoxe avec l'image consécutive. Il y

4. Image eidétique basedowïde : AB+(VB). Image eidétique tétanoïde : AB+(NB). Cf. 206-208, 246-248. — 5. 205, 206, 208, 211 (note), 212-214, 217-218, 246, 248-250. — 6. 218, 240, etc.

aurait bien des images eidétiques vraiment rivales des perceptions et des objets, qui décroîtraient quand la distance croît, se laisseraient parcourir par le regard ou se déplaceraient en sens inverse; mais l'école de Marburg utilise avant tout, pour leur faire engendrer la perception utilitaire, des images, eidétiques comme les précédentes et qui se comporteraient pourtant de façon exactement inverse : elles croîtraient avec la distance, suivraient le regard et, à des différences numériques près, se conduiraient comme des images consécutives et non comme des perceptions primitives ou des états originaux⁷.

Ces réserves faites, il a fallu se demander si l'image eidétique formait bien, entre les post-images et les représentations, un monde original, mais en continuité avec ses deux voisins⁸. Il a plutôt paru que le prétendu monde des images eidétiques n'était que la superposition partielle et le mélange des post-images et des représentations, leur zone commune⁹. Il faudrait parler, non d'images eidétiques à comportement de post-images, mais de comportement eidétique devant des post-images, celles-ci attirant en quelque sorte les représentations, et les faisant prendre pour des perceptions.

Des sujets, privés à la fois de perceptions, d'hallucinations et d'images, disent je vois, je vois tout, et se satisfont de cette vision réduite à l'inconscience de la cécité¹⁰. Sans aller jusqu'à supposer ici de semblables délires, au moins avons-nous vu la recherche de l'image eidétique mener certains enfants à des confusions verbales surprenantes : « noir » pour blanc, « jaune » pour bleu, « clair » pour foncé, « je vois le train » devant un trait noir, « je vois un singe assis » devant la vague métesthésie d'un homme couché; nous avons enregistré de vives répugnances à avouer « je ne vois pas », « je ne sais pas », et l'aptitude à nommer comme vu, dans la tache homogène d'une métesthésie, le détail voulu, absent et non perçu. Mais, chaque fois, appelés à vérifier, à bien regarder et à critiquer, poussés cependant vers l'affirmation et l'image eidétique,

7. P. 211-213. — 8. D'où les mélanges AB+(VB) et AB+(NB). — 9. D'où les formes AB=NB+(VB) et AB=VB+(NB). — 10. 17..., 292...

les sujets ont renoncé à ses apparences, pour se borner sagement à leurs images consécutives et à leurs représentations. Dans les cas les plus près d'être de l'eidétisme, ils avaient eu des pseudesthésies, et aisément capables des distinctions les plus minutieuses, ils avaient su éclaircir et distinguer leurs initiales et provisoires confusions.

Mais toutes les critiques, y compris les nôtres, nous ont paru fondées sur des faits assez différents de ceux que décrivent les eidologues. Leurs faits ou bon nombre d'entre eux échappent à nos restrictions; aussi, tout en faisant une large place à la conduite eidétique devant des métesthésies et des représentations, ne pouvons-nous pas nier l'image eidétique, puissante esthésie, forme normale, pure, observable à loisir, parfaite et décisive, de la perception sans objet.

VIII. — L'incertitude qui entoure encore l'hallucination « psychonome » du normal nous a contraint de recourir aux hallucinations des malades, et d'abord à ceux du NEUROLOGISTE.

Loin de renoncer à la manie de chercher dans le cerveau l'explication du psychique, on fait d'efficaces efforts pour donner une base organique aux plus fuyantes psychopathies, on guérit des psychoses, des délires hallucinatoires et même interprétatifs avec un peu d'arsenic ou une ponction lombaire, on voit se modeler l'évolution d'un délire hallucinatoire sur celle d'une tumeur temporale, le chirurgien rend l'aphasie motrice au pied de la III^e frontale, les excitations et destructions opératoires des diverses parties du lobe occipital éveillent diverses hallucinations visuelles, et les psychogénèses les plus ingénieuses s'évanouissent tour à tour devant les neurologies¹¹. « Les hallucinations ne sont pas idéogènes... la méfiance n'engendre pas d'hallucinations chez les interprétants... elles ne sont pas l'effet d'une cogitation subconsciente...¹² ». On a même voulu expliquer les grandes scènes et les discours hallucinatoires,

11. Claude, *Encéphale*, 1914, 57; Claude, Targowla et Lamache, *Société de Psychiatrie*, février 1926; Cl. Vincent, *l. c.*, cf. p. 265; Heuyer, *Encéphale*, 1927, 464. — 12. De Clérambault, A. M. P. et Prat. Méd. Fr., mai 1925 et juin 1926.

leur logique et la systématisation des délires par l'excitation « discrète » de « réseaux » cellulaires¹³; et l'Intuition est devenue Neurologie occulte¹⁴.

Mais, aucun neurologiste ne l'ignore, si le cerveau « moule de la pensée », pût-on, comme le voulait Leibniz, se promener dans ce moulin, on n'aurait pas fait un pas vers l'explication du psychique; même si on savait, par des excitations corticales choisies, localisées et dosées, provoquer à volonté l'apparition d'un carré rouge, de telle fleur, du diable ou de la Joconde, on n'aurait pas expliqué ces visions. Il n'y a d'explication que psychologique et les neurologies ne peuvent servir qu'à préparer quelque psychologie future.

Pour hautement qu'on proclame « l'écorce ne fait que des réflexes », l'hémianopsie, la cécité psychique, l'hémianopsie sans cécité psychique, la cécité psychique sans hémianopsie, l'agnosie sans apraxie, l'hémianopsie pure, la cécité corticale pure, la cécité psychique pure¹⁵ obligent à maintenir des centres perceptifs et imaginatifs, des équivalents corticaux — séparés — de la perception et du souvenir, une rétine corticale aux limites et à la topographie minutieuses, et une région (mal résumée par le pli courbe) consacrée aux phénomènes corticaux solidaires des gnosies visuelles.

La rétine corticale organise des mouvements; réflexes, mouvements volontaires, eupraxie, gnosies, perception et sensation s'intriquent et s'impliquent, et on y voit mieux si on n'est ni paralysé, ni apraxique ni agnosique; mais la vision est compatible avec d'extraordinaires inerties et impuissances motrices; dans sa matérialité sinon dans son intelligence, elle est déjà tout entière dans la rétine corticale, centre perceptif aussi bien que moteur, centre encore efficacement perceptif quand son rôle moteur est empêché.

Dans une doctrine séculaire il y a hallucination quand le centre perceptif, par une inversion du courant ordinaire, au lieu de répondre à l'objet, répond au souvenir. Objet, rétine oculaire, rétine corticale, pli courbe, souvenir, — avec la double voie montante et descendante que nous avons

13. *Ibid.* — 14. Heuyer, A. M. P. 1926, II, 321-343, 406-431. — 15. Cf. 280-284.

proposé d'admettre entre rétine corticale et pli courbe ¹⁶ —, peuvent permettre au souvenir aussi bien qu'à l'objet d'agir sur le centre perceptif et de provoquer, à côté de la perception, l'hallucination.

Mais, si double centre et double voie constituent encore le meilleur provisoire offert à l'hallucination, nous n'avons pas pu mener loin son histoire neurologique ainsi fondée. Dès les lésions du cristallin toute la hiérarchie hallucinatoire défile, et parvenu à l'essentiel, il faut laisser les questions sans réponses : hallucination et irritation du centre perceptif, hallucination par excitation du centre perceptif à partir du pli courbe ; hallucination par libération de la rétine corticale, coupée du pli courbe, à moins que ce soit du corps genouillé ; hallucination après destruction totale des rétines corticales et dans la cécité absolue, soit par libération du pli courbe, soit, au contraire, par libération de centres mésocéphaliques, corps genouillé, centres hypniques (p. 283-289). Tout ce qu'on peut faire jusqu'ici est de bien poser, les questions, des dispositions anatomiques (p. 287) et l'habitude qu'ont les lésions d'être à la fois partielles et diffuses empêchant encore les décisions, le fait crucial.

Nous n'arrivons jamais à nous familiariser avec ce fait élémentaire que toute perception est plus ou moins sans objet et que l'œil fait la lumière, les couleurs, les lignes. Après cette réserve sur « l'objectivité » des perceptions visuelles plus légitimes, il faut bien se résigner à reconnaître le caractère tout aussi objectif — formel — de maint phénomène visuel dit subjectif : phosphènes mécaniques, images consécutives, dessins perçus par les migraineux, etc. Comme ces êtres lumineux, beaucoup de visions manifestent la même forme d'objectivité : elles suivent le regard, fuient, restent obstinément latérales, croissent avec la distance, se comportent en Lilliputiennes, surgissent sur le fond vide et homogène d'un scotome..., multiplient leurs raisons de prétendre au nom de sensations sans objet. — Mais ces visions ne seraient des sensations véritables qu'à la condition de ne reproduire aucun objet réel, d'être des spectacles inédits, originaux, idiotropiques. Et nous devons

rappeler ici les libérations fonctionnelles (p. 296). Elles nous ont en effet habitués à des événements moteurs et sensitifs qui ne sont ni normaux ni primitifs, mais excentriques et extraordinaires, et que le sujet, quand ils sont sensitifs, doit se contenter de sentir sans réussir à vraiment les percevoir, les intellectualiser, les décrire. Parallèlement, les hallucinations libérées ne seraient pas la reconstruction endogène d'objets familiers virtuels équivalant aux objets réels; elles seraient tantôt d'humbles phosphènes, de médiocres flagues de couleur, des taches voisines de l'informe, tantôt de bizarres complexes de lignes et de tons, des édifices ineffables.

On pourrait ainsi concevoir l'histoire d'hallucinations dont les couleurs et les formes pourraient être de complexité illimitée et qui resteraient pourtant entièrement esthétiques, mais à condition de ne pas prétendre reproduire un objet connu; hallucinations idiotropiques et, si l'on veut, objectives ou même réelles.

Il a fallu reconnaître que la plupart des sujets ne confirment pas cela. Ils ne disent pas voir de l'extraordinaire ineffable; même dans des monstres effrayants, ils voient du familier. Faut-il les croire et admettre la perception sans objet, hallucinatoire, esthétique, dans son infinie complexité, d'un visage ou d'une scène? Si on ne veut pas s'y résoudre, faut-il nier l'hallucination? Pour éviter d'en venir soit à cette difficile négation, soit à l'inquiétante résurrection hallucinatoire de l'absent, il faut partir des visions idiotropiques et objectives que semblent pouvoir sécréter les plexus corticaux et, ces visions admises, trouver comment les sujets peuvent y nommer et se figurer y voir des objets familiers.

En présence d'une hallucination objective, tache ou entrelac plus ou moins évocateur d'images familières, comment le sujet devient-il incapable de la voir telle qu'elle est, comment arrive-t-il à affirmer une rose, un oiseau..., comment peut-il s'élever ou s'abaisser à cette croyance, à ce comportement hallucinatoire, à cette hallucination subjective, à ce délire? Dans les nouveautés que son lobe occipital offre à son activité perceptive, comment peut-il

prétendre voir des objets infiniment différents de ce qui lui est donné, de ce qu'il devrait voir ?

La neurologie, avec l'hémianopsie, la cécité psychique et la cécité corticale, nous a fourni une réponse. — Désorientés, agnosiques, déments, atteints de graves troubles de la perception, les sujets pourraient, à la façon des paraphasiques, être paragnosiques. Des paraphasiques bavardent et se livrent à d'extravagantes confusions verbales, sans avoir conscience de leurs erreurs et de leur mal. Ce qu'ils font dans le domaine moteur, les paragnosiques le feraient dans le domaine sensitif. Ils identifieraient, nommeraient, se comporteraient, reconnaîtraient en somme par à peu près, suivant quelque qualité de l'objet plutôt que d'après sa structure et sa reconstruction mentale; ils réussiraient ainsi d'étranges reconnaissances, méconnaissances et fausses reconnaissances, appelant la carafe chandelier et nommant exactement un visage sans pouvoir y montrer le nez. Souvent hémianopsiques et précisément gratifiés d'hallucinations dans leur champ aveugle, ces paragnosiques le seraient beaucoup plus dans le champ aveugle, réservé aux hallucinations, que dans le champ conservé. Sur leurs photopsies, phosphènes et hallucinations objectives, bizarres, ineffables, difficiles à correctement percevoir, leur paragnosie jouerait pleinement; et des défauts s'épanouiraient, déjà rencontrés à chaque pas : illusion négative, neutralisation, *Ergänzung*, aptitude à ne pas voir les déformations et les lacunes, disposition à affirmer la présence du détail voulu par la forme générale, tendance à s'attribuer des perceptions d'autant plus complexes qu'on voit moins bien, inconscience de ne pas voir prise pour la conscience de voir (274-279).

Dans certains cas ces aptitudes se développent monstrueusement et nous avons vu (17 et 293) des sujets, aveugles et déments, malgré une activité intellectuelle et motrice leur permettant le comportement normal de l'aveugle, affirmer qu'ils y voient, et voient correctement tout ce qui les entoure, tout ce que voit le normal. Ils peuvent avoir des phosphènes ou des hallucinations objectives mais nous avons dû admettre que leur négation de la cécité et leur affirmation de la vision étaient avant tout fondées sur des

inconsciencés : une agnosie et une paragnosie masquées par la cécité mais agissantes, l'oubli progressif de ce qu'est la vision, la perte démentielle de la conscience de la cécité, l'appauvrissement des images visuelles, l'impossibilité de confronter ces ombres d'images avec des perceptions, l'aptitude croissante à se contenter de mots comme équivalant à la perception et à la présence des objets, la chute enfin à quelque état primitif où tout ce qu'on pense est présence, à quelque stade « asséritif » où les images n'ont pas à se faire perceptions pour être traitées comme telles, où il n'est même pas besoin d'images. A force de cécité, de démence, d'agnosie et d'anosognosie, sans perceptions, sans hallucinations et sans images, sans prendre le comportement du voyant et en conservant même celui de l'aveugle, sans regarder, sans palper, sans décrire du regard, de la main, de la voix ou mentalement ce qu'ils disent voir, sans montrer je ne sais quel équivalent moteur de leurs prétendues perceptions, les sujets disent je vois, je vois ceci, je vois tout, et, aveugles sans hallucinations, ils ont jusqu'aux plaisirs de la vue.

La neurologie nous apprend donc :

Que l'œil fait la lumière, la couleur et les lignes;

Que l'appareil visuel et l'activité visuelle du sujet, sans objet, suffisent à engendrer des phénomènes visuels parfaitement esthésiques, des hallucinations idiotropes ou objectives;

Que certaines déficiences mentales permettent de faire, avec des hallucinations objectives, des images et des mots l'affirmation de la perception d'objets familiers dans toute leur complexité;

Que ces déficiences peuvent même aboutir à l'affirmation de la vision normale malgré la cécité, l'absence d'hallucinations, l'absence d'images.

Mais il a fallu prendre acte de la résistance des hallucinés. Se fondant sur des faits ou des hypothèses tels que les hallucinations des cécités corticales et hémianopsies pures, sans agnosies, sur les hallucinations compliquant les maladies des voies visuelles périphériques, sur la possibilité d'hallucinations « neurologiques » sans troubles de la

mémoire visuelle, sans démente, sans paragnosie, illusions ou interprétations, sans défaillances de la critique, les hallucinés, ici comme partout et toujours, après avoir fait la part du feu, après avoir abandonné les prétendues visions des paragnosiques et anosognosiques, après avoir reconnu l'existence d'une foi vaine en des perceptions absentes, confirment leur propre foi : ils ont, sans objet et sans plus d'interprétation ou d'illusion que le normal devant l'objet, des perceptions endogènes qui vont du plus élémentaire phosphène à la vision intégrale des êtres les plus complexes et les plus parfaitement absents.

IX. — Les affirmations des aveugles, ce n'est pas LE RÊVEUR qui les contestera. Dans le vide, le silence, la nuit du dehors et de ses sens, il accomplit puissamment tous les actes psychiques de la veille, il regarde, écoute, perçoit, il perçoit qu'il perçoit; et, réveillé, il sait qu'il a vu. On arrive aisément, chez le civilisé normal, à vider le rêve de ses objets; quand on se mêle d'en nier les volitions, rationalisations, émotions et perceptions, on se heurte à l'irréductible; rêver que l'on voit c'est voir en rêve, c'est voir, et l'absence de l'objet n'y change rien. Créateurs du son et de la lumière dans la veille, nous continuons notre œuvre dans le rêve; elle s'y poursuit libérée des opportunités de la vie, et les perceptions fusent de toutes parts au dehors, débarrassées des incessants obstacles que leur opposaient le réel extérieur et les sens.

A l'abri de sa foi, en rêve ou réveillé, le rêveur discute avec précision.

Il ne se trouve rien de commun avec le dément qui affirmait des perceptions quand il n'en avait pas même les images, les conduites ou les mots.

Il rejette une théorie motrice du rêve où la prétendue perception se réduirait à des actes ébauchés. Il a, dans une profonde inertie motrice, des rêves mouvementés, pleins d'efforts, de lévitations et de discours; il peut au contraire somnambuler sans rêve; il peut agir sans rêve et rêver sans agir, établir jusqu'à une opposition entre perception et conduite.

Quand on lui demande si ses rêves ne seraient pas un

commencement de veille délirante, et l'interprétation fautive de petites excitations sensorielles, de petites perceptions, de sensations fort objectives, d'objets présents enfin, quand il se heurte à la théorie de l'origine périphérique du rêve, alors seulement il fait des concessions et consent à distinguer.

Il reconnaît son inaptitude à la suspension du jugement et au doute, sa forte tendance à dire « je vois », à nommer ce qu'il dit voir, à affirmer, non des états psychiques, mais des objets présents, à traduire par « je vois, j'entends », des pseudesthésies et de simples pensées. Il sait surtout qu'il est souvent victime de l'ambiguïté de ses états oniriques. Dans la veille et, infiniment plus, dans le rêve, des objets nettement perceptibles peuvent déjà être ambigus; les objets de perception difficile et les schémas le sont bien davantage (ch. II), et le pouvoir de l'incertain et de l'ambigu devient merveilleux quand on a affaire à des sons isolés dans le silence et la nuit (p. 298) ou à des masses de pure lumière, lueurs, phosphènes, métésthésies (ch. VI). Nous avons vu, dans la veille, avec quelle aisance, devant ces virtualités, et grâce aux adresses des neutralisations, des *Ergänzungen*, des pseudesthésies et des mots, on affirme la perception de ce qui n'est ni présent ni perçu (p. 297). Le rêveur avoue sans peine qu'il lui arrive de se comporter ainsi.

Mais, tout cela, il le découvre tout seul, et Noéphème ne lui apprend rien. Une enfant de sept ans, qui n'avait pas servi à des recherches psychologiques, et n'avait pas entendu parler de ces questions, disait un jour : « Tu comprends, je ne dormais pas tout à fait; j'ai rêvé que j'étais dans le jardin avec M^{me} André et que le jardinier venait. Il avait bu, il faisait beaucoup de bruit avec ses outils. Et puis je me suis aperçu que c'étaient des ouvriers qui tapaient sur la route, et Philippe qui chantait ».

En rêve ou réveillé, critiquant son rêve du dehors ou du dedans, le rêveur attentif s'élève au dessus de ses croyances primitives, si claires. Il s'en méfie dans ses rêves comme Leibniz se méfiait des clartés Cartésiennes, il étudie « les marques » de ses onirismes, et il distingue soigneusement, en plein rêve, entre ses états noétiques, eidétiques, pseud-

esthésiques, métesthésiques et esthésiques. Parmi ces derniers, il ne sous-estime pas les perceptions oniriques dont un objet présent est prétexte et matière, mais, sacrifiant dix rêves pour en sauver un, il maintient les onirismes pleinement esthésiques, riches comme les objets, purs de toute ingérence du dehors, les rêves par contraste et les rêves synopsis par exemple, où l'objet actuel a bien pu déclencher l'hallucination, mais n'en est pas la matière, faite de perceptions purement endogènes.

X et XI. — Après le rêveur endormi, le rêveur éveillé, l'onirique, LE FIÉVREUX, L'INTOXIQUÉ.

Les psychiatres, profitant de sa veille pour l'interroger, l'ont trouvé en état de « confusion mentale » et lui ont dit : « Votre onirisme est à base de confusion, c'est-à-dire de démence, et quand vous prétendez avoir des perceptions sans objet, c'est précisément parce que vous confondez. Atteint de troubles rétinien et labyrinthiques, entouré de phosphènes, acouphènes et métesthésies, enfermé dans une chambre où traînent des lueurs, vous faites de sons et de reflets ambigus les noyaux de foules d'images. De bruits et lumières près d'être amorphes vous faites des présences d'individus et de paroles, et de vos images des perceptions ». Plus la démence de ce confus est profonde moins il en a conscience, plus il affirme, plus ses idées lui paraissent vives, partant claires, donc distinctes, mieux son inconscience paragnosie lui fait voir ou entendre n'importe quoi dans n'importe quoi.

Assez souvent gratifié, non seulement de l'inconscience de son état, mais d'un délectable sentiment d'hyperactivité intellectuelle, c'est en toute tranquillité que le dément affirme la matérialité, la richesse et la splendeur de ses visions. Il découvre avec de Quincey que l'intoxication fait l'harmonie, l'ordre, la discipline et la santé dans l'intelligence, et il éprouve le besoin de s'écrier baroquement que ses visions dépassent « Hékatompyle ». Combien plus justes les sages jugements de Baudelaire et le mot de Giraud : pensée « rapsodique », équivoques sur des perceptions banales, « cocalanite ».

La beauté des visions n'est rien de plus que celle de reflets, phosphènes, lueurs métesthésiques positives ; leur apparente complexité est celle que nous avons étudiée avec les images consécutives ; leurs détails affirmés présents ne sont ni vérifiés ni vérifiables ; ivre de matérialisation, de complication et de verbalisme, capable de « formidables » objectivations, le sujet affirme avoir tout vu, tout entendu et avoir enregistré jusqu'à la dernière syllabe, jusqu'au dernier trait, quand il est incapable de rien reproduire, de rien répéter (p. 482).

Affirmant d'autant plus qu'il est plus dément, nous l'avons vu dire lui-même que l'appauvrissement de son imagination favorise la contrainte qu'exercent sur lui ses post-images et les perceptions ambiguës (p. 344). Un bruit de pas lui fait dire, j'ai vu un agent ; il se surprend effrayé à la vue d'un serpent devant une ficelle immédiatement identifiée (p. 330). D'ordinaire victime des ambiguïtés et de ses affirmations il arrive pourtant, parfois, à reconnaître que tel trait ou tel mouvement n'est peut-être dirigé dans aucune direction, que telle apparition arrondie qui lui paraît tantôt convexe et tantôt concave n'est sans doute ni l'un ni l'autre, que la forme, dont il ne sait plus si elle était gigantesque ou Lilliputienne, n'est qu'une très modeste image consécutive (p. 392). L'onirique sait parfois que s'il entend « merveilleusement » il ne perçoit pas un mot, et que le tumulte dont sont pleines ses oreilles est silencieux (p. 392). Il se rappelle les adresses des métesthésies et des phosphènes et constate qu'ils n'ont même pas à se donner la peine d'être complexes pour tromper : une pauvre métesthésie peut-être prise, il le sait, selon le degré de l'état onirique, pour ce qu'elle est, pour un reflet, mais hostile (p. 353), pour une perception subjective mais complexe, une fleur stylisée par exemple, pour un Lilliputien infiniment compliqué, réel et présent, pour un être gigantesque changeant et terrifiant. Jadis, partant de l'image consécutive, il a admis qu'un résidu sensoriel pouvait être pris pour un parfait visage et que la métesthésie pouvait remplacer l'hallucination. Aujourd'hui, partant de la vision, il est de nouveau conduit à admettre qu'elle se réduit à des post-images fort simples.

Il avoue que l'être qui lui apparaît, tour à tour Chinois,

nègre, bergère, insecte, ange, saint Jean, Christ, chien de peluche (pp. 380-381) n'est en soi qu'un pauvre reflet d'autant plus disposé à être pris pour n'importe quoi qu'il est lui-même plus informe, les images posées sur lui plus indigentes, et les mots qui s'associent à lui moins évocateurs. Nous avons en somme reconnu dans ce malade quelques-uns des degrés qui conduisent à la démence anosognosique, celle qui fait dire *je vois* précisément lorsqu'on n'a plus ni perceptions ni hallucinations, pas même des images, pas même des mots.

Parfois croyance et conduite dans la perception normale, dans la lecture, chez l'amputé, dans l'opsiphonie, dans les métesthésies, chez l'eidétique et chez le rêveur, l'hallucination peut donc se réduire aussi à une croyance et une conduite chez l'intoxiqué atteint de confusion mentale; et sa confusion va même conférer à ses affirmations une énergie, une irréductibilité encore inconnues. Incapable de découvrir qu'il ne voit pas le diable, il sera à jamais incapable, dans ses critiques rétrospectives, de découvrir qu'il l'a mimé, imaginé ou seulement nommé dans une quelconque tache de lumière.

Mais il n'est pas de fiévreux ou de psychiatre qui n'ait constaté l'indépendance entre l'onirisme et la confusion mentale. Epargné par elle, le malade peut encore contempler de somptueuses hallucinations, compatibles avec une bonne orientation, une très convenable syntonie, une très suffisante régularité des opérations discursives et même une activité extérieure passable. Alors, s'il n'est pas maître de ses « ultravagances », au moins en est-il un spectateur averti, capable de juger lui-même la qualité de son onirisme.

Vous n'avez eu, lui dit-on, que la conduite de vos prétendues perceptions sans objet. Le rêveur répondait par les conduites qu'on a sans les rêver, et par les rêves dont on n'a pas la conduite. L'intoxiqué répond par la magnifique inertie avec laquelle il accueille parfois apparitions et discours : les membres paralysés ou complaisamment abandonnés, la bouche close et le langage intérieur suspendu.

On lui reproche de se laisser tromper par l'ambiguïté de bruits et objets extérieurs quelconques. Il n'en croit rien.

Il perçoit admirablement les objets, il les perçoit même mieux qu'à l'état normal, avec une attention renouvelée (p. 377); et quand l'objet se fait complice d'une vision, ce n'est pas pour en fournir la matière, c'est pour se laisser parasiter par elle, pour disparaître même sous la vision (p. 377).

L'objection des phosphènes et images consécutives lui paraît trop facile. Il a surveillé à la fois ses métesthésies et ses visions. Ses métesthésies, loin d'être la matière de ses visions, n'en sont que le cadre occasionnel; ses visions sont indépendantes de ses phosphènes même quand les broderies qui s'évalent soudain sous ses yeux sont le plus étroitement contiguës aux purs dessins nés de ses entrelacs rétinien (p. 385); il y a quelquefois conflit entre les apparitions métesthésiques et hallucinatoires, et les hallucinations foisonnent et s'épanouissent bien mieux quand le champ visuel est le plus près d'être optiquement vide.

L'halluciné observe en lui et devant lui, distingue et classe ses conduites, son verbalisme externe et interne, son mentisme imaginatif, ses pseudesthésies, ses images consécutives et ses visions. Fort de la lucidité que le psychiatre renonce à lui contester, il croit à l'indépendance de ses hallucinations, à leur matérialité, à la perfection des objets qu'elles recréent. L'image virtuelle qu'elles lui en donnent est « vivida, multiplex et congrua », elles est « belle, bonne et vraie ».

XII. — L'halluciné de l'ouïe classique, le persécuté, raisonneur, systématique, affirme ses hallucinations avec la certitude d'un expert; et quand un malade vient demander à un aliéniste si les menaces qu'il entend sont proférées par un ennemi ou sont des hallucinations, on lui fera peut-être admettre qu'aucune menace n'est proférée mais on perdrait son temps à lui démontrer qu'il ne les entend pas. Délirant, mais en possession de respectables moyens intellectuels, il paraît ignorer la confusion des intoxiqués, leur soumission aux ambiguïtés extérieures et leur chute à quelque état perceptif. Il avait même jadis, en faveur de la pureté de ses hallucinations, un argument bien à lui. Sa maladie était liée à une constitution psycho-

logique, la constitution paranoïaque, et l'hallucination se formait après la naissance et la première organisation du délire, comme produit et couronnement de l'idée fixe. Perception comme les autres hallucinations, et, plus que les autres, endogène et psychogène, elle était l'hallucination par excellence.

Aujourd'hui au contraire, on tend à voir dans ces hallucinés des sujets quelconque, victimes un jour de morbidités neurogènes : subites idées bizarres, impulsions absurdes, automatismes divers, et, parmi eux, des hallucinations, le tout épars, désordonné, jusqu'au jour où le sujet se décide à délirer, à raisonner, pour donner un sens à tout cela.

Non plus produit psychogène mais centre neurogène d'un délire, s'écartant de la paranoïa pour se rapprocher des états oniriques, l'hallucination auditive verbale ne s'affirme que mieux perception. Isolée, sans délire, hallucinose, aucun trouble psychique n'affaiblit ses prétentions. Automatisme parmi d'autres automatismes, compagne par exemple d'impulsions motrices, elle tire argument de sa passivité, et le sujet peut défendre à la fois le caractère convulsif de ses états moteurs et le caractère perceptif de ses actes d'audition. Quand l'hallucination est cause enfin, centre ou matériau d'un délire, ce délire lui est secondaire et ne la compromet pas. Le sujet soutient : mon hallucination est une donnée, je l'observe avec une intelligence normale et ce sont bien des perceptions auditives que je subis quand mes voix vont jusqu'à m'adresser des discours (pp. 406 et 411).

Tout cela va être vivement contesté.

L'offensive de Noéphème a porté sur trois positions : hallucinés monologues, hallucinations psychiques, infirmités de l'état hallucinatoire.

XIII. — Les MONOLOGUEURS attirent la critique. Ils ne se contentent pas de répondre aux « voix » ou de nous en répéter les propos. Entre ce que leur diraient les « voix » et ce qu'ils disent en effet eux-mêmes, il y a synchronisme et identité. Avons-nous là, simultanées et identiques, une

hallucination auditive et une impulsion phonique ? Ou l'impulsion phonique est-elle la réalité extérieure que le malade prétend être une voix distincte de la sienne, étrangère à lui, et perçue par l'oreille ?

Bien des faits, nous l'avons vu, paraissent confirmer la dernière thèse, celle qui réduit l'hallucination auditive verbale aux impulsions phoniques du fou.

Ces monologues sont très divers. Tous affirment également leur automatisme, tous nient son autonomie, tous ont la passion de la passivité, tous veulent « frénétiquement » percevoir des objets extérieurs à eux ; mais ces prétentions sont plus ou moins radicales, et on trouve de ces malades à des stades très divers :

« C'est bien moi qui parle, mais sous l'action psychophysique de X..., qui provoque en moi, irrésistibles et funestes, des impulsions verbales ». — « C'est bien ma bouche qui parle, mais elle a été prise par la voix de X... C'est ma bouche, c'est sa voix ». — « J'ai l'air de parler. Je ne dis rien. Celui qui parle, c'est X..., installé dans ma bouche ».

Avant de se décider à projeter la « voix » au dehors, à des lieues, le sujet peut l'installer, toujours dans son corps, ailleurs que dans la bouche, dans les annexes thoraciques et abdominales de l'appareil phonatoire.

Vient le geste décisif ; et nous avons vu que maint malade n'hésite pas. Ce n'est pas lui qui parle, on ne parle pas par lui ou en lui, on lui parle, du dehors, et son appareil phonatoire n'y est pour rien.

Parfois, en affirmant ses hallucinations auditives, il avoue son monologue : par une bizarre et contingente association, semble-t-il dire, par un singulier réflexe, sa parole est un écho, et un écho synchrone, de la voix extérieure ; son oreille reçoit, son larynx émet. D'autres fois, tout à la voix extérieure, tout à l'objet qu'il affirme, il nie sa propre activité orale, et même en perd conscience.

Occupons-nous du premier groupe : on leur parle, et leur larynx, écho synchrone, répète ; et nous avons à montrer que l'impulsion motrice est tout, qu'il n'y a aucune hallucination, que l'impulsion orale est la réalité psychique baptisée voix extérieure.

Postulée l'origine étrangère de la voix, ce n'est pas nécessairement par l'oreille que les « écholales » la reçoivent. Ce peut être, avons-nous vu, par les mains (p. 426). Non pas, pas du tout, que la voix prenne un intermédiaire graphique. Ce qui parvient au sujet, à travers le mur et par la main, c'est une voix, une voix orale, mais qu'il n'entend pas, dont il a une perception tactile. Même observation quand la Voix lui parvient par les pieds, par toute la surface cutanée, par le vagin. La Voix peut s'introduire enfin dans le sujet par la bouche, ses sensations gustatives traduisant un langage oral (p. 424).

Le pivot de tout cela, c'est l'impulsion phonique. Le reste n'est que système. Le malade répudie la paternité de son impulsion et prétend subir les paroles d'une voix extérieure dans les mains, les pieds, les papilles gustatives. Ne nous suggère-t-il pas qu'il n'aura pas plus d'hallucinations auditives le jour où il dira recevoir ces paroles par l'oreille qu'il n'a d'hallucinations auditives aujourd'hui, quand il dit capter un langage oral, acoustique, par le tact, le sens génésique, la IX^e paire ou la II^e ?

Faisons intervenir la VIII^e, l'ouïe. Dans des cas où son rôle est manifeste, le sujet explique pourtant, admirablement, qu'il n'a pas d'hallucinations auditives, et qu'il met seulement les bruits extérieurs ou ses bruits subjectifs au service de ses impulsions laryngées. On le fait parler, on parle pour lui, on envoie dans son larynx ce qu'on veut lui dire, et, en même temps, un bruit réel, un « amplificateur » acoustique, devient l'âme sonore de l'impulsion musculaire (p. 456). Or, avant son analyse, le malade s'écriait : « Je les entends comme je vous entends ». — Les mots se posent ici sur des phénomènes acoustiques ; mais c'est secondairement, par l'intermédiaire d'une impulsion phonatoire que le bruit réel en vient à mimer l'hallucination auditive.

Pour que le malade affirme une voix étrangère et extérieure à l'origine de ses impulsions phoniques, il n'est pas toujours besoin de sensations auditives, tactiles ou autres ; et quand telle malade me dit « ce n'est pas moi qui ait dit cela ; c'est l'abbé X... », elle *sait*, elle ne sent pas, que l'abbé a « agglutiné » son cerveau au sien (p. 423). Une malade affirme un bracelet à son bras tout en reconnaissant

qu'elle n'a jamais rien vu ou senti (p. 434). Certaines affirment que telle infirmière, d'une intense féminité, est leur père, et reconnaissent vingt personnes dans le service, sans percevoir, entre les absents et leurs sosies, aucun trait de ressemblance; on les voit même, quand le père et les amis réels arrivent, nier que ce soient eux, malgré une identité, au besoin numérique, qu'elles ne contestent pas.

— Ces affirmations rendent moins surprenantes les décisions de nos monologues : négliger la bruyante réalité de leurs impulsions verbales, affirmer des perceptions auditives verbales malgré leur infiniment probable inexistence.

Ces « écholales », ont deux façons d'affirmer qu'ils entendent des voix : *l'attitude*, le geste de qui écoute, et l'affirmation *verbale* d'entendre.

Tous écoutent mais certains reconnaissent qu'ils n'entendent rien. Au moment même où ils émettent les propos de « la Voix », ils tendent l'oreille; mais ils ont à peu près ces remarques : « on me parle par ma voix, je n'entends pas, je n'écoute pas. Si j'ai l'air d'écouter, c'est que ma tête prend sans moi l'attitude de l'hallucination auditive, machinalement, automatiquement, neurologiquement, par une sorte de liaison corticale, d'origine encéphalitique peut-être, entre impulsion phonatoire et attention auditive. J'ai l'air d'entendre des voix, mais je n'en perçois point; je réussis une subtile dissociation entre le comportement céphalique et le comportement verbal » (pp. 429, 432).

Après ces monologues, qui avouent aisément n'avoir point d'hallucinations auditives, il faut en venir à d'appareils irréductibles : « Nous entendons des voix, c'est notre dernier mot ».

On sait qu'ils forment deux groupes : tous affirment entendre des voix, mais, si les uns reconnaissent leur monologue, les autres le nient.

On leur oppose naturellement les monologues qui recevaient tout à l'heure des voix orales par n'importe quel sens, et ceux qui ont compris qu'ils projetaient leurs impulsions phoniques dans un bruit quelconque. Mais les malades avec qui nous avons maintenant affaire protestent : ils sont incapables de ces folies; pendant leurs propres émissions orales ou avant, ils entendent la voix extérieure.

Le détail des faits nous a montré que cette position était intenable; et tout témoin du manège de ces entêtés refuse d'admettre quelque association entre une impulsion laryngée et une hallucination auditive, fait de la Voix alléguée une invention du sujet en mal d'explication. — Des intuitives décident soudain que leur mari a disparu, remplacé par le diable, absolument distinct et parfaitement indiscernable du mari (p. 408); nous venons de faire allusion à des affirmations non moins surprenantes, et chacun sait que les milliardaires d'Asile savent qu'ils n'ont pas le sou. Au nom de ces exemples, devant nos prétendus hallucinés, il faudrait dire, non pas : « leurs hallucinations sont un délire », mais : « ils n'ont pas d'hallucinations, leur délire consiste à affirmer entendre des voix ».

La plupart, un moment irréductibles, finissent pourtant par abandonner l'explication de leurs impulsions phonatoires par des « voix ». Et ceux qui persistent sont des « systématiques », chez qui la « voix » n'est pas une hallucination, mais un délire; et un délire où quelque chose comme le prélogisme paraît parfois jouer un rôle : « Ils parlent et c'est moi qui le dis », « ils disent ce que je veux comme si je parlais », « on dirait que c'est moi qui dis ce que je veux, mais c'est eux », « leur voix est là, à terre, à ma droite, et en même temps dans ma gorge », disent des malades que nous avons vus se livrer à d'autres excen-tricités logiques (p. 445). Le plus beau, que je viens de voir, associe l'affirmation d'une voix simultanément lointaine et laryngée avec la croyance que ses voisins collectionnent des armes, débris de bois, fils de fer et, la nuit, les lui enfoncent dans le ventre, où il les voit, cependant qu'ils les gardent soigneusement dans leurs poches.

Ces systèmes sont chers aux malades; et l'observateur qui en tente l'analyse agace ses sujets, prêts à tout plutôt qu'à des rectifications destructrices de l'œuvre délirante.

Un dernier effort, et le monologueur nie son monologue : « je suis muet comme un mur », « je me promène avec une épingle dans la bouche pour montrer que ce n'est pas moi qui parle » (p. 447). — L'inconscience du monologueur est parfaitement admissible. Une de mes malades, mélancolique et sénile, qui n'entend pas la moindre « voix »,

monologue indéfiniment... et ne s'en doute pas. Dès qu'on cesse de converser avec elle, son bavardage à voix basse reprend, et elle manifeste une surprise inquiète quand on la prie de cesser : « ce n'est pas possible... est-ce vrai que je parle toute seule?... ». Si un tel sujet, sans délire, sans névropathie, sans secrets psychanalytiques, et sans alléguer de voix, peut bavarder inconsciemment, on ne peut refuser tout crédit aux délirants, soi-disant persécutés par des voix, quand ils nient leur monologue.

Ils peuvent donc le nier par inconscience, soit qu'une hallucination auditive le neutralise, soit plutôt parce que leurs propos, inconscients ou niés en tant que monologue, sont « perçus » ou affirmés comme voix étrangère; le délirant, tout à l'objet, pouvant prendre son murmure ou les silencieux mouvements de ses lèvres pour des menaces tonitruantes. C'est de la fausse reconnaissance plus que de l'inconscience, et nous avons noté que ces sujets, après guérison, pourront à peine retrouver le souvenir de la réalité : le monologue, et annuler l'erreur : la prétendue voix ou la prétendue hallucination (p. 451). Leur conscience, tout occupée à une apparence d'hallucination auditive, a ignoré l'impulsion phonique en tant que telle; comment, après coup, pourraient-ils rectifier ?

Parfois, le malade nie son monologue réel en faveur d'une voix et d'une hallucination auditive inexistantes sans qu'on puisse parler d'une quelconque forme d'inconscience. Il s'agit, nous l'avons vu, de vieux délires stéréotypés, de systèmes délusifs et plus ou moins mensongers; et les malades ne les prennent pas beaucoup plus au sérieux que le P. G. ses grandeurs. Prêts à nier comme étant à eux et émis par eux leurs propos les plus normaux, les plus volontaires et les plus personnels, ces acouphrènes n'ont donc même pas besoin d'un sentiment d'automatisme, de passivité ou d'action extérieure pour affirmer des voix.

Ils y recourent d'autant plus aisément, ils généralisent et stéréotypent d'autant plus leur acouphrénie que leur délire et leur comportement hallucinatoires se vident davantage de matière et qu'ils ont moins d'hallucinations. Le comportement, l'affirmation, le délire survivent à toutes les données vivantes qui en étaient la raison d'être, et se

montrent d'autant plus envahissants qu'aucune hallucination *réelle* n'est plus là, toute puissante, pour rappeler au sujet ce que c'est qu'une « Voix », pour le défendre contre son acouphrénie et pour empêcher les images, les idées, les abstractions, le noétique et l'eidétique, d'être englobés sous le commun nom de « voix » extérieures sonores. C'est un peu ce qui est arrivé à nos aveugles déments, « anosognosiques », privés de perceptions, d'hallucinations et d'images visuelles, quand ils se sont mis à faire de l'optophrénie et à affirmer qu'ils « y voient » fort bien.

Capables de crier leur mutisme et leur mutité, d'affirmer leur bavardage comme voix extérieure, de faire subir l'illusion projective à leurs images et idées les plus à eux et les plus volontaires, de soutenir des fausses reconnaissances et des contradictions dont ils ne sont visiblement pas dupes, d'annuler « l'incrédulité occulte » dont nous avons si souvent parlé, ces malades rendront tous les autres suspects. C'est à leur propos qu'on a le plus de facilités pour combattre l'hallucination et la nier ; mais, le monologue exclu, presque toutes les attaques déjà racontées pourront être répétées contre elle. La volonté de percevoir peut créer chez le silencieux comme chez le bavard une « perception » noétique, imaginative ou eidétique, équivalant pour lui à une perception sensorielle.

On ne peut rien contre ces faits : des sujets allèguent des voix ou paraissent avoir des hallucinations qu'ils n'ont pas, n'entendent pas, ne perçoivent pas. Mais Opsiphile sacrifie sans regret ces contrefaçons de l'hallucination. Il se félicite même de leur existence, parce qu'elles ajoutent une forme de plus à l'affirmation de percevoir des objets : « j'entends des voix » -hallucination vraie de Taine ; « j'entends des voix » -hallucination fausse ou perception sans objet ; « j'entends des voix » -fausse hallucination, pseudo-hallucination, hallucination psychique, pseudesthésie ; « j'entends des voix » -traduction délusive d'une impulsion phonique ; « j'entends normalement » -affirmation pure, sans perception, sans hallucination, sans image même, d'un sourd dément, « anosognosique », comparable aux aveugles négateurs de leur cécité. Les monologues acouphrènes ne per-

mettront nullement de supprimer un terme de cette série : la perception auditive réelle d'une voix absente.

Beaucoup, qui renoncent aux voix et reconnaissent : « je parle et n'entends point », retomberaient, nous l'avons vu, très volontiers à leur péché. Selon les tendances de l'interrogatoire, ils affirment ou sacrifient les voix. Jusqu'à nouvel ordre, rien n'interdit l'existence simultanée d'une impulsion phonique et d'une hallucination auditive; on a même des schémas neurologiques tout prêts pour servir de modèles mécaniques à cette singularité biologique. Des malades distinguent fort bien entre leurs impulsions orales, leurs hallucinations auditives, leurs intuitions, leurs pensées contraintes, leurs bruits subjectifs, les bruits extérieurs; et l'aliéné analyste qui décompose sa morbidité en impulsion phonique et bruit extérieur ou subjectif ne nous a pas paru plus habile que celui qui affirme, outre ses impulsions orales, idées automatiques et passives, bruits subjectifs et interprétations, des voix. Très dignes de crédit nous ont paru les « aigus » quand, sous leurs impérieuses hallucinations, ils découvrent leur monologue d'abord inconscient. Ils ne lui sacrifient pas leurs hallucinations et, avouant : « j'entendais tout haut ce que je disais tout bas », ils ne concluent pas : « mon hallucination n'était que mon monologue, méconnu et mal interprété », ils affirment « j'ai bien eu, avec des impulsions, des hallucinations, et les *voix* ont neutralisé la perception de mon monologue; il n'a été rien de plus que l'écholalie, inconsciente, de mes hallucinations ».

La contingence même de cet écho achève de réduire son action antihallucinatoire. Les plus effrénés monologues ont parfois des hallucinations sans mouvements phonatoires et des impulsions phoniques sans hallucinations et sans attitudes auditives. Plus souvent, très souvent, aucun monologue, aucune impulsion orale ne vient compliquer l'histoire de l'halluciné; et, dans des cas types, soutenu aujourd'hui par de nombreux psychiatres, l'halluciné présente ainsi sa cause : « Je ne suis pas psycho-moteur, pas systématique, ni paranoïaque ni acouphrène. Je subis soudain des phénomènes étranges, inattendus, épars, incohérents, contradictoires parfois, nés de hasards neurologiques. Sous cette

pression, dites-vous, je délire éperdument et deviendrais apte à affirmer des actions extérieures inexistantes, des voix que je ne percevrais pas. Mais je ne délire pas toujours, il m'arrive même de subir mes nombreux accidents psychiques avec le sourire ¹⁷, et, parmi eux, des hallucinations auditives sur lesquelles je suis irréductible. Je ne peux que les enregistrer et les affirmer. Et si je me mets à délirer, c'est leur faute, c'est sous leur action. Je réussis parfois à résister à cette poussée et je ne fais que de l'hallucinoïse, ou, mieux, juge et critique impartial de ce que j'éprouve, j'écoute et observe des voix que je sais inexistantes. Après examen, je suis contraint d'affirmer leur sensorialité, leur matérialité, et leur quadruple indépendance de mes idées fixes (si j'en ai), de mes images les plus vives, de mes impulsions orales, et des bruits, objectifs ou subjectifs, qui pourraient les soutenir ou en provoquer l'illusion. Quand les voix s'élèvent tout se tait. Délirant, aliéné, interné, j'ai, pour régler mon comportement sur mes *voix* (soi-disant irréelles) exactement les mêmes raisons qu'allèguent les prétendus normaux pour conformer leur conduite à leurs perceptions. Ils contestent que des voix me parlent; ils contesteraient en vain que je les entends. Les grands mystiques disent : ce n'est pas le Christ qui a parlé; nous l'avons cependant entendu. Il serait aussi vain de diriger des subtilités contre mes visions et locutions d'halluciné que contre les images virtuelles.

« J'exagère souvent, je reconnais que mes perceptions alléguées dépassent les données perçues; à propos de bruits réels, d'impulsions phoniques, d'images, et même à vide, je me laisse aller à l'acouphrénie que vous avez dénoncée. Mais ces excès soulignent le pouvoir de suggestion de l'hallucination, ils ne prouvent pas son inexistence. Elle se fait centre de vastes délires, elle en colore la masse et veut imposer sa forme à d'autres états; mais, sous prétexte qu'ils se font passer pour elle, il ne faut pas la méconnaître elle-même quand on la rencontre. Dans l'analyse de vastes groupes de faits sensibilisés par l'hallucination, on peut parfois nier la nature hallucinatoire de presque tout, et ne plus trouver qu'un résidu hallucinatoire insignifiant. Mais

17. Courbon et Caillaux. Soc. de Méd. Ment., 20 janvier 1930.

c'est une insignifiance seulement quantitative, et c'est ce soi-disant résidu qui fait la vie et la forme de tout le reste ».

XIV. — Reprenant sa critique sur un nouveau terrain, Noéphème va se servir des HALLUCINATIONS PSYCHIQUES, des PSEUDESTHÉSIES, contre les hallucinations tout court.

Des voix et visions ne sont pas entendues, ne sont pas vues, mais ne sont pas des imaginations auditives ou visuelles ordinaires, ne sont pas non plus des inspirations ou des intuitions; et souveraines comme des objets perçus, n'ont cependant pas le je ne sais quoi d'immédiat et d'absolu qui fait la perception sensorielle et le perçu. Chacun a assisté, avec le sentiment d'être passif, à ces constructions, imaginatives et non sensorielles, mais automatiques, instantanées, cohérentes, complètes, de visages, de tableaux, de scènes, de discours; et chacun sait les distinguer aussi bien de la matérialité des hallucinations que de la spiritualité des intuitions. Incapables de nous représenter volontairement un visage ou un propos, il surgit devant nous ou à notre oreille, tout fait et parfait. Nous ne pouvons pas dire autre chose que *je vois, j'entends*, mais nous gardons la conscience distincte que nous n'avons ni vu ni entendu.

Or, maint sujet prendrait ces pseudesthésies pour des objets. Des connaisseurs, comme une Thérèse, seraient seuls capables de ne pas s'y tromper et de déclarer imaginatif l'ordinaire des visions et locutions. Le troupeau des prétendus hallucinés, l'onirique vulgaire, appellerait apparition, discours d'autrui oral et bruyant, précisément ces pseudesthésies.

Des sujets parlent sans paraître s'en douter et prétendent qu'on leur parle; leur prétendue hallucination n'est qu'inconscience du monologue. Si je peux prendre les mouvements de ma bouche pour l'audition de la parole d'un absent, encore mieux pourrai-je prendre mes images pour des apparitions. Mes mouvements sont des objets, des perceptions, des choses matérielles, avec la plus puissante originalité sensorielle. Bien moins défendues contre la confusion avec des objets seront mes images, toujours plus ou moins indécises, fantomatiques, ambiguës, sans arêtes

et sans poids, moins capables de résister aux lourdes affirmations de l'état onirique.

Plus facile encore sera la chute à « j'ai vu, j'ai entendu », quand les images, vives ou non, nous feront sentir notre automatisme et nous feront croire à notre passivité, quand, sans cesser d'être images et sans toucher à l'état de perceptions, elles dessineront pour nous, sans nous et même malgré nous, des ombres d'objets ou de discours. Alors « objets psychiques mais non spatiaux », leur prétendue objectivité sera pourtant affirmée spatiale, tant il nous est difficile, quand nous n'avons plus tous nos moyens, d'arracher nos états psychiques à la forme de l'espace; tant il est plus simple de tomber à « j'ai vu » que de sentir l'anesthésie d'une image, tant, entraînés par les intérêts du rêve et de l'état hallucinatoire, loin des exigences de la veille, nous négligeons les distinctions élémentaires et laissons aisément l'espace envahir toute la vie psychique. Alors les voix, au timbre exquis ou tonnantes, oublient qu'elles sont sans bruit, et les visions, quasi palpables, oublient qu'elles ne sont que des quasi-visions. Tout occupé à vivre la situation onirique, et aux prises avec des images que le vocabulaire philosophique permet d'appeler images perçues, le sujet en fait des perceptions sensorielles et des objets extérieurs, encore plus complaisamment qu'il ne détachait de lui, pour en faire des discours d'individus invisibles et lointains, ses propres mouvements phonatoires.

Ces impulsions phonatoires tentent même de compromettre les locutions imaginatives après les locutions sensorielles. Seglas a isolé les monologues des hallucinés psychiques de Baillarger; et nous avons vu la mère d'une malade à « voix intérieures » nous dire de sa fille : « elle faisait les demandes et les réponses, elle parlait comme si elle avait été deux ».

Les pseudesthésies n'embarrassent pas Opsiphile. Il reconnaît leur existence et n'y voit aucune menace pour les hallucinations esthésiques. Baillarger, quand il a emprunté ses hallucinations psychiques à la Mystique, pour faire leur fortune psychiatrique, les a opposées aux hallucinations sensorielles, mais a pris soin de maintenir la spécificité de

celles-ci, et n'a pas été tenté de les annexer aux pseudesthésies qu'il venait de découvrir.

Il est très vrai, et nul ne le nie, que maint sujet, tout à l'objet et s'écriant « je vois », présente et prend ses pseudesthésies pour sensorielles et matérielles, est halluciné par persuasion, par incapacité momentanée de critique, par inconscience de l'anesthésie de ses visions. Mais le contraire est également vrai, et nous avons vu les Mystiques, de Thérèse à sa moindre compagne actuelle, dire « imaginatives », « intérieures », des apparitions et locutions manifestement sensorielles et quasi métapsychiques.

Qu'ils présentent de pâles pseudesthésies comme objets ou dématérialisent en discours intérieurs les hallucinations auditives les plus formelles, ces sujets sont fort intéressants ; mais d'autres le sont aussi : ceux qui s'avèrent capables, au moment même où ils éprouvent passivement tant de choses venues du dehors, en plein automatisme et en pleine exogénie, d'opérer toutes les distinctions et les plus fines : vision intellectuelle, vision imaginative, vision sensorielle, inspirations, intuitions, sentiment de présence, impulsions, pseudesthésies, esthésies, objets, parole tonnante et sans bruit, doux murmure délicieusement matériel. Ces distinctions, nous les avons vues réussies par les plus incultes, les plus simples, les moins gourmands de curiosités psychiques. Une parole, avec toutes les qualités décrites au son, un visage, apparu devant nous, dans son infinité, peuvent être perçus sous deux natures : esthésique ou eidétique. Je ne sais si l'hallucination psychique n'est qu'une hallucination « potentielle » ou « avortée », ou si elle ne comporte que l'objectivation au moi sans objectivation spatiale¹⁸ ; mais le sujet le plus naïf, même onirique, même délirant, connaît, pratique et distingue plusieurs façons de voir et d'entendre, simultanées et spécifiquement différentes, confirmatives, et non destructives, de l'existence et de l'originalité des hallucinations sensorielles. Y eût-il, entre l'objet et l'idée, une infinité de formes psychiques assimilables à des degrés, cela ne diminuerait en rien la spécificité de chaque note de cette gamme.

18. Maréchal, *l. c.* ; Petit, *l. c.*

XV. — Le scandale de la perception sans objet est tel qu'on ne saurait trop, contre ses prétentions à la réalité, multiplier au moins les critiques. — On a donc proposé, à propos de l'hallucination, d'inverser l'ordre habituel attribué aux faits. Le sujet ne commencerait pas par éprouver des perceptions sans objet pour en affirmer ensuite l'origine extérieure, il éprouverait d'abord ses états les plus intimes comme étrangers et les baptiserait de ce fait perceptions. L'événement primitif serait « le rétrécissement du moi dans l'individu ». Dès lors, les états extra-personnels du sujet seraient affirmés extérieurs et perceptifs par métaphore, de par la simple impuissance à se les approprier, parce que la perception normale (troisième dimension, illusion du correcteur) compterait déjà des aliénations de ce genre, parce que les images extériorisées se posent sur n'importe quelle perception et en empruntent la matérialité, parce que le malade joue avec sa maladie.

A propos de l'impulsion verbale, nous avons résumé des faits qui paraissent adopter cette thèse; mais nous avons dû avouer qu'ils ne sont pas la règle. Au contraire, la plupart des sujets peuvent attribuer à l'action du dehors des états endogènes et internes sans les dire perceptions; la plupart disent et paraissent ressentir d'abord des perceptions sans objet, et les mettre à l'actif du dehors parce que perceptions. D'après les malades les plus naïfs, les plus dignes de foi, c'est la qualité hallucinatoire qui est primitive, immédiate, donnée, qui entraîne le sentiment d'automatisme et qui permet le délire d'action extérieure.

La paranoïa, maladie des hautes activités psychiques, paraissant incompatible avec les hallucinations, on a tenté, pour y montrer leur inexistence, de grouper certains malades. Ils sont très indifférents à la logique vulgaire, ivres de symbolismes, capables d'identifier des choses fort différentes et de réaliser « des unions monstrueuses » entre les êtres psychiques les plus spécifiquement différents; ils sont prêts, comme le primitif, à affirmer des présences avec une merveilleuse facilité. Nous l'avons vu, ils captent des paroles orales par les mains, sentent dans la bouche des poisons parlants, reçoivent, au fond de l'asile, les coups de

marteau du serrurier voisin et des balles de revolvers silencieux, ont dans le ventre les doubles mystiques d'armes que l'ennemi garde dans ses poches, entendent, à la lettre, parler les odeurs, et, sans « symphonie », sans rien des synopsies, voient des sons. Propres à toutes les affirmations possibles et impossibles, ils subiraient justement des états irréductibles à « nos façons normales de penser et de sentir », et ils s'en tireraient précisément par l'union monstrueuse la plus intéressante ici, celle du noétique et de l'esthétique.

Parfois, penser et entendre s'identifient en eux, « forment un concept unique auquel correspond une réalité unique », et la perception redevient l'idée confuse Cartésienne, l'idée devenant perception obscure. Mais le sujet, fidèle aux vieilles distinctions et incapable de la difficile conscience de cette vague et peut-être primitive unité, découpe arbitrairement des hallucinations dans ses états neutres.

D'autres fois, perception et idée ne forment pas « une réalité unique », et le sujet les distingue toujours, ou peut toujours les distinguer ; mais cette distinction ne l'intéresse plus ; il fait de ses pensées des signes de présences extérieures, il revêt le discursif et l'abstrait d'un verbalisme hallucinatoire.

Nous avons décrit de tels malades ; et les cas classiques cités au chapitre XV se trouvent ainsi rejoints par les nombreux faits où la prétendue perception sans objet n'est qu'inconscience d'autre chose, recours à un moyen élémentaire d'exprimer une réalité fort différente de la perception.

Nous avons dû pourtant répéter, à propos des malades de M. Blondel comme des autres, que la foule des hallucinés ordinaires et moyens, simples, naïfs, précis, directs, fait bloc contre nos subtilités. Ils ne cherchent pas à reprendre les faux hallucinés qu'on leur a pris ; ils se félicitent au contraire d'en être débarrassés, il ne veulent rien avoir de commun avec eux. « Vous compliquez sans raison, disent-ils, notre psychologie. Nos hallucinations les plus savantes sont des éléments, des données ; elle ne sont pas encore du délire, elles sont les matériaux du délire, éléments, matériaux, données dont nous ne pouvons

que constater d'abord l'existence. Vous découvrez parfois dans votre perception, votre compréhension, votre exécution d'une phrase, d'un ordre, un automatisme, une passivité qui ne vous laisse pas le temps de parler de jugement, d'interprétation, de critique ; vous vous sentez parfois aussi bassement perceptif devant un discours que devant l'être sonore ou lumineux le plus élémentaire. De même nous, hallucinés, devant nos perceptions sans objet ; nous pouvons les comprendre ou ne pas les comprendre, les interpréter bien ou mal, en faire ou non un délire ; il faut d'abord qu'elles nous soient offertes, qu'elles soient. — Vous nous opposez des exemples vraiment inattendus : perception de la troisième dimension, perspectives ambiguës, illusion du correcteur... Ce sont des perceptions, on s'accorde à le reconnaître, et, chargées de notions et perceptions acquises, ce sont pourtant des perceptions tout court, au sens étroit, au point même de nous rendre plus passifs, plus perceptifs que ne font les plus impérieux objets. Saturée d'intellect, une perception reste sensorielle, et la constatation « je vois du rouge », quand elle est légitime, n'est pas plus perceptive, n'est pas plus sensorielle que les couleurs, lignes, modelés, visages et discours de nos hallucinations, y compris les plus psychogènes et les plus dénuées de prétextes périphériques.

L'halluciné ne cesse de crier : j'ai vu, je sais, je suis normal, ma certitude est formidable. C'est précisément cette frénésie qui est suspecte.

Si l'opsiphile et le noéphème voulaient dialoguer, ils n'étudieraient pas successivement, comme il a bien fallu le faire ici, des formes de l'hallucination. Ils se sont rencontrés sur divers terrains, mais, partout, leur discussion a eu la même physionomie et ils ont employé les mêmes arguments. Qu'il s'agisse d'illusions du correcteur, d'opsiphonie, de métesthésie, d'eidétisme ou de malades, on a d'abord voulu substituer à l'hallucination certains équivalents, toujours les mêmes.

Pour des raisons inconnues, soit parce qu'il ne peut plus concevoir ses états noétiques tels que la maladie les a faits, soit parce que son délire lui fait décider « objectif » du

« subjectif », soit plutôt pour des causes neurologiques dont naîtra une psychologie imprévisible, le prétendu visionnaire porte en lui une volonté de percevoir des objets et il affirme d'inexistantes hallucinations à tout prix, par tous les moyens, simples ou subtils. De simples *exagérateurs* décrivent une scène où ils n'ont vu qu'une ombre. Dans les délires *rétrospectivement oniriques*, le sujet, qui n'a pas été halluciné, racontera qu'il l'a été. Très souvent, et avec des procédés fort variés, une *perception objective* est le prétexte de l'affirmation hallucinatoire ; un souffle a été indiscernable d'un son de cloches, même avec application ; un faible murmure réel — inaperçu comme tel — est pris pour un tonnerre. Et ces perceptions, plus elles sont pauvres et près de se dématérialiser, plus elles obtiennent du rêveur, éveillé ou endormi, l'affirmation de l'infinie richesse : devant un cube nous voyons bien peu, devant son schéma géométrique nous pensons voir déjà beaucoup plus, devant l'image consécutive de ce schéma, c'est-à-dire presque rien, nous imaginons énormément de choses et, rêvant, nous les affirmons de la perception. Celle-ci, post-image et non plus « objet réel », peut aisément être ignorée en tant que post-image, son objet peut-être méconnu et, dans un métsthème vaguement cruciforme, nous aurons « vu » le Christ.

Ce ne sont pas seulement des objets ambigus, des métsthésies ou des sons effectifs que le malade appelle vision ou voix. A peu de frais, il transpose d'un sens à l'autre ; il fait ainsi des « voix » avec ses *impulsions verbales*. Il ignore son murmure oral en tant que tel et en fait une voix tonnante. Il associe bizarrement ses impulsions phoniques aux bruits extérieurs et, ignorant ou répudiant ses impulsions, dans tous les bruits, il entend des discours ; niant, avec ses impulsions, les bruits réels, il ne veut connaître que des « voix ». Inconscient de sa parole et la prenant pour une étrangère il sera incapable, guéri, de retrouver, sous le souvenir de la voix écoutée, la réalité motrice qu'il n'a pas connue et il soutiendra, définitif, « j'ai entendu un tel ». Il peut même, souvent, conscient de sa parole, la nier et, la percevant bien, la nommer irréductiblement « voix étrangère », lointaine. Il écoute, il a tout le comportement hallucinatoire, et nous découvrons les perceptions correctes qu'il

baptise « voix » ou hallucinations. Ses perceptions correctes, ses impulsions orales évidentes, il les nie, il veut être halluciné.

Tombé à l'état perceptif, il profite donc des *ambiguïtés* du réel pour faire de prétendues hallucinations; et ce ne sont pas seulement des objets, impulsions motrices, images naturelles ou métesthèmes, tout cela pauvre et simple, qu'il appelle scènes ou discours; il emploie ainsi de simples images; et les *pseudesthésies*, au prix d'un léger changement, non dans l'image mais dans le sujet, sont appelées perceptions, objets.

Délire et Paragnosie, à force de faire reconnaître n'importe quoi dans n'importe quoi, conduisent aux extraordinaires acrobaties pseudo-hallucinatoires de *l'acouphrène* et de *l'anasognosique*. Le premier, quand il généralise son système, appelle voix extérieure étrangère et matérielle jusqu'à sa plus normale, personnelle et volontaire pensée. Le second, l'aveugle inconscient de sa cécité, spontané, naïf, aussi éloigné du système délirant que de la perception, est capable, sans perceptions, sans hallucinations, sans images, rien qu'avec des mots, et même sans mots, de dire « je vois comme vous ». Le commencement de cela, nous l'avons vu chez le simple psychasthénique, lorsqu'il sent la parésie de son imagination le soumettre à ses perceptions ambiguës, à ses post-images méconnues. On ne peut pas ne pas rapprocher de ce prédélirant le prétendu halluciné qui a tout vu et tout entendu, qui se rappelle tout et qui ne peut rien rapporter. Et le noéphème se demande si l'art de romancer objets, métesthésies, phosphènes et acouphènes ambigus et d'attribuer à un sens ce qui n'est pas à lui, si des impulsions phoniques et autres, si l'inconscience enfin de ne pas voir, de ne pas entendre et de ne pas imaginer, si un vaste système de substitutions, de mouvements et d'illusions négatives, ne pourrait pas, partout et toujours, remplacer la vieille hallucination et détruire cette encombrante idole.

Tout ce que peut concéder Noéphème, c'est (au delà des objets et métesthésies), les phosphènes et autres sensations endogènes de quelque complexité, grands dessins géométriques des intoxications, étranges opsiphonies, perceptions

idiotropes, hallucinations objectives ineffables, sur lesquelles le sujet délire comme devant un objet ambigu, et dont il fait les prétendues hallucinations qu'il affirme : objets familiers, fleurs, visages, scènes, discours.

L'opsiphile, à chaque objection, abandonne un groupe d'hallucinés; mais il croit en ceux qui lui restent et contre-attaque partout.

Il prend acte, lui aussi, de concessions : l'œil crée la lumière, lumière objective, virtuelle, métesthésique, photopsique, onirique, c'est toujours de la perception de lumière; on accorde les métesthésies complexes et les grandes opsiphonies compliquées, et c'est beaucoup; il est enfin conscient des faiblesses, les manques

ERRATUM

Page 556, ligne 6 :

Lire : « images virtuelles », au lieu de : « images naturelles ».

mais pas plus que la perception du sujet qui voit le Christ, il n'est pas plus décisif de dire, « tu délires », qu'on ne peut objecter « tu raisones » à qui perçoit un objet présent, la troisième dimension, une image virtuelle, une post-image, un bruit subjectif ou les beaux dessins de la migraine.

À propos de l'image virtuelle, Morus écrivait à Descartes : « Mirifice torsit imaginationem meam hic... lusus... hæc depravata judicandi consuetudo » (de Cambridge, 21 octobre 1649). L'ingéniosité déployée à nier l'hallucination fait penser à un physicien qui montrerait des interprétations dans les images virtuelles s'il ne les voyait pas et, avec

Leibniz, aux paralogismes qu'on trouverait dans la géométrie si elle gênait nos passions.

L'activité psychique de l'halluciné cher à Opsiphile paraît normale; en tout cas, hors ses hallucinations, il ne délire pas. Exposé aux ambiguïtés et aux suggestions des objets ou des métesthésies, il s'applique à bien en dégager ses visions, et même leurs insensés entrelacs des grands phosphènes géométriques; quand il trouve, sous la vision, une post-image et sous un détail de la vision, un détail de la post-image, il constate l'avance infinie du complexe et vivant détail hallucinatoire sur le contingent et élémentaire trait métesthésique; ses plus belles visions exigent le vide visuel, ses voix retentissent quand tout se tait. — Il se moque des hallucinations *objectives* et *idiotropes*, il nie la *paragnosie* qu'on lui prête, il perçoit admirablement les objets présents tels qu'ils sont, il ne perçoit pas moins correctement les apparitions et leurs discours, et, primitif, c'est sur sa vie ordinaire qu'il les interroge; son hallucination *subjective* et *apparente*, visage, scène, parole, est toute l'hallucination; quand elle disparaît, elle disparaît tout entière, sans mettre au jour quelque hallucination *idiotrope* dont elle aurait été l'interprétation. — Il apprécie à leur grande valeur les subtilités de *l'impulsion verbale* mais croit que bien peu de malades s'y laissent prendre; la plupart, croit-il, se retrouvent fort bien dans le labyrinthe de leur délire, ne prennent nullement leurs impulsions orales et de quelconques bruits extérieurs ou subjectifs pour des « voix », et poussent le scrupule jusqu'à *dissocier* eux-mêmes *le comportement hallucinatoire de l'hallucination*. Sans trace du premier, immobiles jusqu'au fond des centres sensoriels où s'organisent les schèmes moteurs de la perception, ils perçoivent mille objets absents.

Pour l'un, ébloui par sa foi, le prétendu halluciné est incapable de percevoir qu'il n'a rien vu; mais cette irréductibilité est provisoire, on progressera.

Pour l'autre, les épreuves de la foi la fortifient, l'hallucination pure du normal est le « quod et quo creditur » du croyant : « une science ».

Et tous deux s'arrêtent momentanément devant l'actuel résultat de leurs efforts opposés :

La perception normale, pleine de rêves, peut-être rêve, et parfois sentie comme telle, par l'intoxiqué (p. 390), par le mystique ;

Toute perception, tout objet, tout perçu peut se doubler d'une hallucination, perception sans objet, inépuisable comme l'objet et esthétique autant que sa perception légitime ;

Toute hallucination peut se doubler d'un comportement, d'une croyance et d'affirmations hallucinatoires sans perception, sans esthésie et même sans images ;

On peut affirmer la présence ou la perception d'un objet quand il est présent et perçu, quand il est absent et perçu, quand il n'est ni présent ni perçu.

TABLE DES MATIÈRES

I. — La Foi des hallucinés.....	1
II. — L'Hallucination dans la perception.....	39
III. — L'Illusion du correcteur.....	63
IV. — L'audition colorée. L'Opsiphonie.....	95
V. — L'Illusion des amputés.....	112
VI. — Images consécutives et Hallucinations. Auto- observation.....	125
VII. — L'Eidétisme.....	188
VIII. — Neurologie de l'Hallucination.....	254
IX. — Esthésie du rêve.....	312
X. — Les Hallucinations toxi-infectieuses. Auto- observation.....	336
XI. — Les Hallucinations toxiques volontaires. Le Peyotl.....	371
XII. — L'Hallucination auditive verbale.....	397
XIII. — L'impulsion verbale	417
XIV. — L'Hallucination pseudesthésique	467
XV. — La négation de l'Hallucination.....	485
XVI. — Opsiphile et Noéphème.....	507

VU, le 24 janvier 1930.

*Le Doyen de la Faculté des Lettres
de l'Université de Paris,*

H. DELACROIX.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER.

Le Recteur de l'Académie de Paris,

S. CHARLÉTY.

RENNES-PARIS
IMPRIMERIES OBERTHUR

(1797-5-1930).
